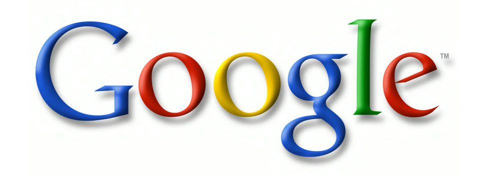


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

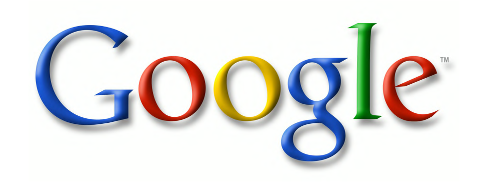
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

840.9 .D383 ED.20 C.1
Histoire de la litt er
Stanford University Libraries
3 6105 048 258 201

[illegible]ISTOIRE

DE LA

[illegible]ITTÉRATURE

FRANÇAISE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'À NOS JOURS

PAR

J. DEMOGEOT

[illegible] ès lettres, Agrégé à la Faculté des lettres de Par[illegible]
Ancien professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis [illegible]

VINGTIÈME ÉDITION

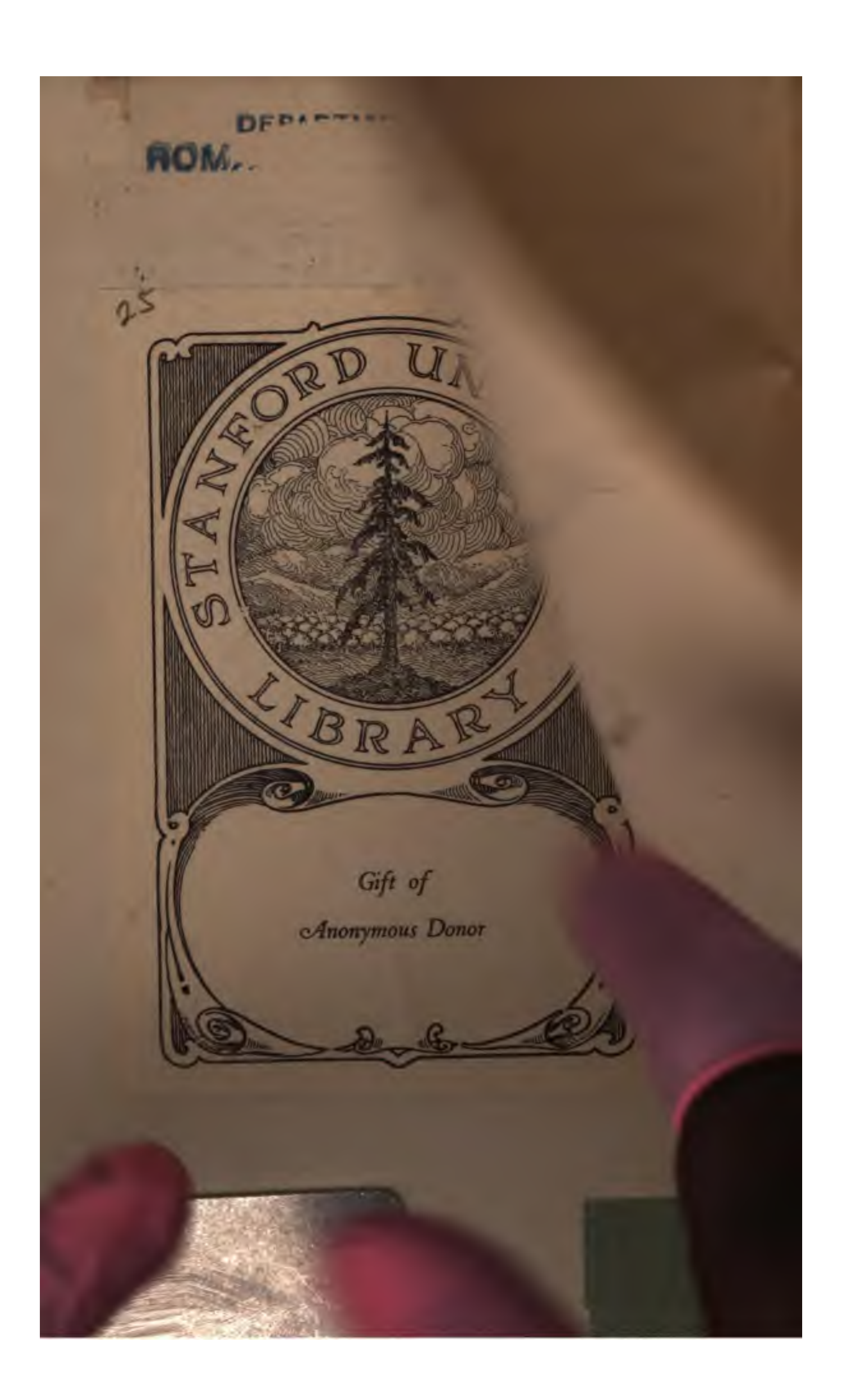
[illegible]

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883


25
STANFORD
LIBRARY
Gift of
Anonymous Donor


HISTOIRE

SELLE

et de savants

HISTOIRE
UNIVERSELLE

PUBLIÉE
par une société de professeurs et de savants
SOUS LA DIRECTION
DE M. V. DURUY

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

---

s CLASSIQUES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, extraits des grands
vains français, avec notices biographiques et bibliographiques,
éciations littéraires et notes explicatives; recueil servant de
plément à l'*Histoire de la littérature française.* 2 volumes
6, cartonnés . . . . 4 fr. 50 c.

aque volume se vend séparément :

Moyen âge, XVIe et XVIIe siècles. . . . . 3 fr.
XVIIIe et XIXe siècles . , ... 1 fr. 50 c.

RE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES, considérées dans leur rapport
le développement de la littérature française. 2 volumes in-16,
hés . . . . 8 fr.

t ouvrage comprend deux parties qui se vendent séparément:

ratures méridionales : Italie, Espagne. 1 vol. . . . . 4 fr.

ratures septentrionales : Angleterre, Allemagne. 1 vol. . 4 fr.

SUR DIVERSES QUESTIONS DE MÉTAPHYSIQUE ET DE LITTÉRATURE.
lume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

ARSALE DE LUCAIN, traduite en vers français. 1 volume grand in-8,
hé. 7 fr. 50 c.

NSEIGNEMENT SECONDAIRE EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE : rapport
ssé à M. le ministre de l'instruction publique (avec la collabora-
de M. Montucci, docteur ès sciences mathématiques). 1 volume
d in-8 de 664 pages, broché . . . . 12 fr.

NSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE : rapport
ssé à M. le Ministre de l'instruction publique (avec la collabora-
de M. H. Montucci). 1 volume grand in-8, broché. . . 12 fr

SOUVENIRS. 1 volume in-16, broché. . . . . . . 1 fr. 25 c.

ESCA DE RIMINI, drame en cinq actes et en vers. 1 vol. in-16,
hé. . . . . 1 fr. 15 c.

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

PAR

J. DEMOGEOT

Docteur ès lettres, Agrégé à la Faculté des lettres de Paris
Ancien professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis

VINGTIÈME ÉDITION

AUGMENTÉE D'UN APPENDICE CONTENANT

1° L'INDICATION DES PRINCIPALES ŒUVRES PUBLIÉES DE 1830 A 1883

2° LES SOURCES 3° LA SÉRIE CHRONOLOGIQUE DES NOMS CITÉS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1883

840.9
D383
ed.20
750199

A

MONSIEUR P. PLOUGOULM

CONSEILLER A LA COUR DE CASSATION

Cher Monsieur,

L'éminent magistrat, l'éloquent traducteur de Démosthène, voudra-t-il agréer l'hommage d'un livre presque élémentaire? Je n'aurais pas osé vous l'offrir à son début; mais puisque le public le tolère, puisqu'il a déjà vécu cinq éditions, mettez le comble à sa bonne fortune en me laissant y inscrire votre nom. Je ne dédie mes livres qu'à mes amis: permettez-moi de croire que malgré l'éclat du nom dont elle invoque le patronage, cette dédicace n'est pas une exception.

Paris, 12 août 1861.

J. DEMOGEOT

Romanic Languages
Research Club
Stanford University

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Il nous faut d'abord demander grâce pour notre titre : nous l'eussions voulu plus modeste. Lorsque tant d'écrivains qui valent mieux que nous se sont contentés de publier des *Essais* de critique ou des *Études* littéraires, il nous sied mal de prétendre écrire une *Histoire de la Littérature*, et cela en un seul volume. Le chroniqueur Froissart se disait *historien* par naïveté, par ignorance des obligations qu'impose l'histoire; mais Froissart était du moins un charmant conteur, un excellent peintre d'armoiries, comme son père. Nous sommes bien loin de pouvoir alléguer même une pareille excuse; aussi avons-nous subi plutôt que choisi la désignation de ce livre. Le désir de nous placer à l'ombre d'une collaboration honorable, et d'entrer comme partie intégrante dans une grande collection d'*Histoires*, nous a contraint d'accepter le titre d'historien. Pour être admis en si bonne société, nous nous sommes résigné à la nécessité du costume.

Du reste notre plan est simple et sans prétentions. Guidé par nos maîtres, les Villemain, les Ampère, les Désiré Nisard, les Philarète Chasles, nous avons tâché de joindre le résultat de nos recherches personnelles au souvenir de leurs savantes leçons. Nous pourrions encore invoquer le patronage de plusieurs écrivains distingués dont nous ne connaissons que les ouvrages, mais dont les ouvrages ont été pour nous des guides précieux. Qu'il nous soit permis de nommer seulement M. Henri Martin. Sa belle *Histoire de France* n'a pas besoin de nos éloges; mais on ne sait peut-être pas assez que les chapitres consacrés à l'histoire des lettres y sont

ės (et c'est à nos yeux une louange complète) avec autant
ience et d'élévation d'esprit que l'histoire politique.
esque toutes les époques de notre littérature avaient
éclairées séparément par ces auteurs habiles; nous
ns eu qu'à nous promener à loisir sur les larges routes
s avaient construites. Aussi nous a-t-il été facile de
urir dans toute leur étendue les annales littéraires de
ance. Nous avons même çà et là jeté un regard furtif
elà de la frontière, et nous venons raconter ici nos
essions de voyage.

urquoi ne le dirions-nous pas? Nous voudrions que le
c eût autant de plaisir à les lire que nous en avons
é à les rédiger. La grandeur et la variété du sujet,
ndance des matériaux, le nombre et l'originalité des
onomies qui passaient continuellement sous nos yeux,
it de ces études un travail long sans doute, mais plein
ait. Ce n'étaient pas seulement des écrivains, des artistes
ngage plus ou moins habiles que nous cherchions dans
longue revue littéraire; c'était l'élite des esprits de
e temps, les représentants intellectuels de la nation.
pensée dont une époque a vécu, toute idée qui a servi
mbeau à une génération, se trouvait nécessairement
duite pour nous sous sa forme privilégiée. Nous
s ainsi devant nous toute la vie morale de la France
ses différents âges.

France elle-même nous apparaissait comme le centre
un, comme le cœur de l'Europe. Pas un mouvement
grand corps qui ne parte de notre patrie ou n'y abou-
Au moyen âge, c'est elle qui donne partout l'impulsion
e au dehors ses fécondes pensées. Les nations voisines
cueillent avec empressement et quelques-unes en font
chefs-d'œuvre. Bientôt après commence un reflux non
admirable : la France absorbe et transforme, au
me siècle l'Italie, au dix-septième l'Espagne, l'Angle-

erre au dix-huitième, et de nos jours, l'Allemagne. Il semle que, pour devenir européenne, toute pensée locale doit l'abord passer par la bouche de la France [1].

Envisagée ainsi, l'histoire de la littérature française était lonc l'histoire même de l'homme sur une grande échelle, ne étude de psychologie sur le genre humain. Nous suiions avec une religieuse émotion la grande biographie de et individu immortel qui, comme dit Pascal, vit toujours t apprend sans cesse. Chaque époque littéraire était un des moments de sa pensée; chaque œuvre, une des vues de son sprit ou un des battements de son cœur.

Nous l'avouons, nous nous sommes arrêté avec complaisance sur le moyen âge et même sur les temps de confusion qui l'ont préparé. Soit simple curiosité pour des âges peu connus, soit retour instinctif sur l'époque où nous vivons, nous aimions à voir comment les sociétés recommencent. Du sein de la plus épouvantable confusion, où se choquent pêle-mêle les débris d'une civilisation détruite, les mœurs sauvages des hordes germaniques, les enseignements d'une religion nouvelle, nous voyions sortir un ordre inattendu, une organisation puissante et belle, la féodalité, couronnée de la chevalerie, son idéal. Nous avons étudié longuement nos vieilles *Chansons de geste*, ces rudes épopées du douzième et du treizième siècle, poétiques miroirs d'une époque glorieuse. Puis nous avons vu l'Église, avec ses austères travaux, sa scolastique, sa théologie, ses chroniques latines, grandir à côté du manoir, l'envelopper de sa puissante étreinte, et placer le droit en face de la force, l'intelligence au-dessus du glaive.

Au quatorzième et au quinzième siècle, autre spectacle non moins frappant : la science s'émancipe d'une tutelle

1. France has been the interpreter between England and mankind. MACAULAY, *article sur les lettres d'Horace Walpole*. Cette pensée est devenue le programme de notre *Histoire des Littératures étrangeres*, 1880.

mps bienfaisante; l'Église n'est plus le seul pouvoir
, l'esprit humain commence à s'affranchir.

ntôt il se fortifie par l'héritage de l'antiquité : la tra-
grecque et latine reparaît dans tout son éclat. Le
me siècle est comme le confluent où les deux courants
civilisation, le christianisme et l'antiquité, se rejoi-
.

t sous Louis XIV qu'ils forment en France ce grand
jestueux fleuve où l'Europe tout entière a puisé.

ès lui nouvelle ruine ; toutes les bases de la société
nlent, toutes les autorités s'écroulent. Comme à la
de l'empire romain, il se fait une terrible invasion,
des idées : le dix-huitième siècle est une époque de
rsement.

grande mission semble réservée au nôtre, celle de
struire l'édifice sur des bases nouvelles. Il ne s'agit
de relever purement et simplement ce que le temps a
it. La tentative gigantesque mais éphémère de Char-
ne est là pour nous apprendre que l'histoire ne se
pas. Ce que le génie d'un grand homme n'avait pu
la force vitale des nations, la sève naturelle de l'es-
umain l'a accompli : le moyen âge a trouvé de lui-
sa forme. Notre siècle sans doute trouvera aussi la
. Déjà, sans renoncer à la liberté, conquête de la
ation précédente, nous avons rejeté ses stériles néga-
La religion, dont nos aïeux avaient trop fait une
ation politique appuyée sur la loi du pays, a retrouvé
aie puissance depuis qu'elle ne veut plus d'autres
que la libre adhésion des fidèles, d'autre privilège
elui de rendre les hommes meilleurs et plus heureux.
, l'art, la science, la philosophie se rapprochent et se
ent autour du principe sauveur qui se dégage lente-
du milieu de nos souffrances, de nos déchirements et
misères; ce principe c'est la foi à la vérité librement

examinée et librement admise, l'obéissance à la raison impersonnelle, souveraine invisible et absolue du monde.

Telles sont les idées que nous nous sommes efforcé de développer dans ce livre, et que nous soumettons avec respect au jugement du public.

20 août 1851.

Plusieurs éditions de cet ouvrage s'étant succédé depuis l'époque où nous écrivions ces lignes, nous devons ajouter à notre préface un remercîment au public bienveillant, qui a tenu compte avec tant d'indulgence de notre bonne volonté et de nos efforts. Nous avons profité d'année en année des observations qui nous ont été faites, et amendé notre œuvre dans la mesure de nos forces. Nous continuerons, s'il plaît à Dieu, à remplir ce devoir : s'améliorer c'est la seule consolation de vieillir.

Une des améliorations auxquelles nous attachons le plus d'importance consiste dans l'addition de deux volumes de TEXTES CLASSIQUES, que nous avons publiés comme complément de cette *Histoire*. Nous avons cru qu'un moyen de rendre plus utiles nos appréciations littéraires, c'est d'y ajouter un choix de nos meilleurs écrivains, qui les justifie ou les redresse. L'histoire d'une littérature, sous sa forme narrative, n'est que l'opinion d'un critique ; les textes des auteurs sont la littérature elle-même.

On a pu remarquer que la *table analytique* de ce livre est faite avec un soin extrême et une intelligence rare des choses bibliographiques. Je dois cette *table* à l'amitié d'un magistrat distingué, M. Hyacinthe Vinson, qui sait allier aux

x de sa profession la passion de la bibliographie et des ¹.

Hyacinthe Vinson vient d'acquérir encore un nou- titre à ma gratitude en composant, pour complé- livre, un *Appendice* qui contient l'indication des pales œuvres littéraires publiées depuis 1830 jus- 1883.

ravail a l'avantage de présenter sous un coup d'œil, récision, ce que tout le monde sait par à peu près, et rsonne ne sait d'une manière nette et continue.

a joint une liste des auteurs à consulter pour l'étude ète de la littérature française. Nous pensons que ce gue, rédigé avec une connaissance parfaite du sujet, tre utile à tous les lecteurs qui désirent pousser leurs littéraires au delà des notions les plus communes.

stoire de la littérature française faisant désormais de l'enseignement secondaire dans tous les établisse- de l'État, nous croyons satisfaire aux besoins des nts et aux dispositions du nouveau programme en nt au besoin notre volume en deux tomes, dont chacun être acquis séparément.

premier conduira le lecteur jusqu'à la mort de IV, et le second jusqu'à nos jours.

Vinson a publié à Pondichéry, le curieux catalogue de sa bibliothèque *ommaire des livres d'une petite bibliothèque*, in-4°, 192 p.; 150 exem- Il tient en portefeuille un ouvrage qui prendra sa place à côté de celui de onne, l'*Enfer de Dante*, traduit en *terzines*, c'est-à-dire en vers entre- vant le système du poète italien. Ce travail, dont nous avons vu le manus- un calque étonnant d'exactitude.

Paris, 18 mai 1882.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PREMIÈRE PÉRIODE.

LES ORIGINES.

CHAPITRE PREMIER.

LES CELTES ET LES IBÈRES.

Persévérance du caractère celtique. — Influence des idiomes celtiques sur la langue française. — Restes de la poésie gauloise. — Les Ibères. — Leur langue et leur poésie.

Persévérance du caractère celtique.

Entre la société antique qui meurt avec l'empire romain et le monde moderne qui se constitue au moyen âge, il y a six siècles de laborieuse préparation, pendant lesquels toutes les forces vivantes qui doivent produire une civilisation nouvelle s'agitent en désordre et comme dans un vaste chaos. Cette époque, stérile en apparence, n'en renferme pas moins les germes féconds de l'avenir. Nous devons donc reconnaître et saisir dans leur manifestation littéraire ces influences diverses dont la combinaison nous a faits ce que nous sommes. Les principales sont les traditions de la Grèce et de Rome, les enseignements du christianisme et les mœurs apportées par l'invasion germanique. Mais sous ces courants étrangers, qui s'uniront bientôt en un grand fleuve, est le sol même qui se creuse pour les contenir, je veux dire la race primitive, anté-

à la double conquête romaine et germanique, à la dou-
ilisation hellénique et chrétienne, et dont le caractère
érera sous tant de modifications diverses. C'est d'elle
ous allons d'abord parler.

our bien comprendre l'histoire de la nation française,
c raison Heeren, il est essentiel de la considérer comme
le la race celtique. C'est ainsi seulement qu'on peut
quer son caractère si différent de celui des Allemands,
ère qui, malgré les divers mélanges qu'eut à subir la
ation celtique, est demeuré tel encore chez les Français,
ous le trouvons dessiné dans César. »

Celtes apparaissent dans l'histoire comme un peuple
entreprenant, dont le génie n'est que mouvement et
ête. On les retrouve partout dans le monde, à Rome, à
es, en Égypte, en Asie, toujours courant, toujours pil-
oujours avides de butin et de danger. Ce sont de grands
blancs et blonds, qui se parent volontiers de grosses
s d'or, de tissus rayés et brillants, comme le tartan des
ais, leurs descendants. Ils aiment en tout l'éclat et la
de; ils lancent leurs traits contre le ciel quand il tonne,
ent l'épée à la main contre l'Océan débordé, vendent
ie pour un peu de vin, qu'ils distribuent à leurs amis, et
t la gorge à l'acheteur, pourvu qu'un cercle nombreux
garde mourir. Race sympathique et sociable, ils s'unis-
n grandes hordes et campent dans de vastes plaines. Il
e chose qu'ils aiment presque autant que bien combattre,
inement parler. Ils ont un langage rapide, concis dans
rmes, prolixe dans son abondance, plein d'hyperboles
témérités[1]. Du reste, ils savent écouter dans l'occasion :
de contes et de récits, quand ils ne peuvent aller les
her eux-mêmes par le monde, ils arrêtent les voyageurs
ssage, et les forcent à leur raconter des nouvelles. Cou-
sympathie, jactance, esprit, curiosité, tels sont les traits
paux sous lesquels les auteurs anciens nous peignent les
is nos aïeux.

s'agissait ici d'une étude d'ethnographie ou de linguis-

odore de Sicile, liv. IV.

tique, il faudrait, pour être exact, subdiviser, avec M. Am. Thierry, la race gauloise en deux familles, parlant deux idiomes analogues, mais distincts, l'une, celle des Gaëls, fixée plus anciennement sur le sol de la Gaule, prédominante dans les provinces de l'Est et du Centre, et envahissant de là l'Irlande et la haute Écosse; l'autre, celle des Kymris, faisant partie d'une migration plus récente et répandue surtout à l'ouest de la Gaule, ainsi qu'au sud de l'île de Bretagne[1]. Nous devons négliger ici cette subdivision, qui n'est point radicale. Les deux populations et les deux langues appartiennent à la même souche, à la souche celtique; et le peu de mots que nous en pouvons dire se rapportent indistinctement aux deux rameaux.

Influence des idiomes celtiques sur la langue française.

Les idiomes celtiques se rattachent, par leur origine, à la grande famille indo-européenne, qui comprend le sanscrit, le zend, le grec, le latin, les idiomes germaniques et les idiomes slaves. Ils s'y rapportent par leurs conditions essentielles, ils en sont parents à un degré éloigné, mais ils en sont encore parents[2].

On croit généralement que l'invasion romaine transforma complétement la Gaule: il est sûr que les classes supérieures de la population adoptèrent avec empressement les mœurs et le langage des vainqueurs. Là, plus encore qu'en Bretagne, les lettres furent un instrument de conquête; toutefois sous cette surface uniforme et brillante dormait l'antique génie de la Gaule. La vieille langue des aïeux, presque exilée des grandes villes, se conservait vivante et révérée dans les hameaux, dans

1. Un professeur que vient de perdre l'Allemagne, J. C. Zeuss, a publié en latin la grammaire la plus complète des divers idiomes celtiques : *Grammatica celtica*. Lipsiæ, 1853. Nous possédions déjà depuis 1838 la *Grammaire celto-bretonne* de Le Gonidec, et depuis 1831 son *Dictionnaire celto-breton* réimprimé en 1848. — En Angleterre Shaw, Edward Davies, Armstrong et la *Highland Society of Scotland*, ont publié d'importants travaux sur les langues des populations celtiques.

2. J. J. Ampère, *Histoire de la littérature française*, t. I, p. 33. — Les savantes *Recherches sur les langues celtiques* de M. F. Edwards, ont mis cette parenté dans tout son jour. M. A. Pictet en a fait le sujet d'un ouvrage spécial : *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*. Paris, 1837.

mpagnes, au bord des forêts druidiques. L'érudition en
ri pieusement les traces d'âge en âge, à travers le texte
crivains latins[1]. Au sixième siècle, le poëte Fortunat rend
e témoignage de son existence et de ses inspirations
ues[2]. A cette époque le celtique recule devant les con-
nts germains; il se replie pas à pas et comme en gron-
jusque dans l'Armorique, son dernier et inexpugnable
C'est là qu'aujourd'hui encore, après tant de siècles,
l'invasions, tant de bouleversements, il subsiste tel qu'on
rlait au sixième siècle de notre ère[3]. Au milieu des chan-
nts universels de l'Europe, la Bretegne semble demeurer
obile; et, pareille à ses mystérieux dolmens, elle s'élève
un coin de la France comme l'ombre de notre passé,
ne le dépositaire des vieilles mœurs et des antiques sou-
s[4].

n contente de se perpétuer dans une de nos provinces,
gue celtique a laissé des traces nombreuses dans le reste
France. Plusieurs milliers de mots français paraissent
ir pas d'autre origine. M. F. Edwards a recueilli, dans sa
ographie, une quantité innombrable de termes français
glais dérivés des idiomes qu'ont parlés les Gaulois[5]. Cet

arue, *Essai historique sur les bardes*, discours préliminaire.
'enantius Fortunatus, liv. VII, p. 270.
oyez dans les *Chants populaires de la Bretagne*, recueillis par M. de
lemarqué, une satire de Taliesin, barde gallois du sixième siècle, et
rez-la avec la version en breton moderne que le même éditeur a placée
ard. Il résulte des curieux travaux de M. F. Edwards, que le breton
ne a subi des pertes plutôt que des changements.
Un fait récent vient de prouver que, malgré la séparation séculaire des
s et des Gallois, la langue qu'ils parlent n'a pas subi de changements
iels. A la fin de décembre 1859, un navire anglais fit naufrage sur la
'île de Quiberon. L'équipage fut sauvé et conduit à Sarzeau, près de
s. Aucun des naufragés ne savait le français; mais parmi eux se trou-
n Gallois. Il comprit le langage des Bretons, leur parla le sien, et servit
prète à ses compagnons.
Recherches sur les langues celtiques. La *Lexicographie* embrasse toute la
e moitié du volume. Nous citerons comme exemples les premiers
qui tombent sous nos yeux : fr. *havre*; gall., bret. et gaël. écoss. *aber*.
amarre; bret. et gaël. éc. *amar*. — Fr. *arsenal*; gall. et bret. *arsenal*.
attiser; br. *atizer*. — Fr. *bec*; gall. *bek*. — Fr. *bac*; b *bak*. — Fr.
; br. *bucel*; gaël. éc. *bucal*., irl. *bucla*.—Fr. *botte*; gall. *bot*. ; br. *botes*.
charge, *cargaison*; br. *karg*. — Fr. *parc*; br. *park*. — Fr. *toque*; br.
Fr. *barre*; br. *barr*. — Fr. *rue*; br. *rû*. — Fr. *porche*; br. *porz*. —
c; br. *beuch*.

héritage ne se borne pas à la partie matérielle de la langue, aux mots qui désignent les objets ; il s'étend aux procédés généraux de l'élocution, à l'esprit de la grammaire, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus intime et de plus ineffaçable dans un peuple. On a remarqué avec raison que la différence la plus caractéristique qui sépare le français du latin consiste dans l'emploi de l'article et dans la suppression des désinences de la déclinaison. Or, l'usage de l'article appartient aux idiomes celtiques, quoique le mot dont nous avons fait notre article soit d'origine latine (*ille*, *illa*, etc.). Quant aux déclinaisons, il n'en existe ni dans le dialecte gallois ni dans le breton : il était naturel que les peuples qui parlaient ces langues continuassent à s'en passer quand ils se mirent à apprendre le latin. Mais une circonstance bien plus frappante, c'est qu'un des dialectes gaulois, le gaël, qu'on parle encore en Écosse et en Irlande, possédait une ébauche de déclinaison dans laquelle le nominatif et le génitif singuliers se tournaient au pluriel en sens inverse ; en sorte que le nominatif de chacun des deux nombres était en même temps le génitif de l'autre[1]. Or, cette interversion des formes au pluriel, si bizarre en elle-même, se retrouve précisément dans la fameuse *règle de l's* constatée par Reynouard, et qui régit également, au commencement du moyen âge, les deux dialectes français dont nous parlerons bientôt[2]. Bien d'autres procédés d'expression

1. Par exemple, quand le singulier était :

Nominatif, *bard* (barde), Génitif, *baird*.

le pluriel faisait :

Nom., *baird*, Gén., *bard*.

Singulier :

Nom., *colam* (colombe), Gén., *colaime*.

Pluriel :

Nom., *colaime*, Gén., *colam*.

2. Cette règle consiste dans l'emploi de l'*s* final au nominatif singulier des noms masculins, et aux cas obliques du pluriel. Ainsi on disait au singulier :

Nominatif, *rois* (roi), Génitif et cas obliques, *roi*.

Au pluriel :

Nom., *roi*, Génitif et cas obliques, *rois*.

Il est vrai qu'on peut expliquer la présence ou l'absence de l'*s* dans ces divers cas par l'imitation de la langue latine, qui souvent l'admet au nominatif singulier et à certains cas obliques du pluriel ; tandis qu'elle le rejette aux cas obliques du singulier et au nominatif du pluriel : *dominus*, *domino*, et *domini dominis*.

communs à l'ancienne et à la nouvelle France. L'une et e suivent dans la phrase une marche analytique et aiment nstruction directe. Toutes deux rendent le passif à l'aide uxiliaire *être;* toutes deux expriment deux fois la néga- (ne pas, *né két*) et en séparent les deux éléments par le . Plusieurs formes de la numération française ont cer- ment une origine celtique. Les nombre *septante* et *oc-* étaient latins; *soixante et dix* et *quatre-vingts* sont gau- Les Bretons aiment la multiplication par vingt : ils disent *-vingts* pour quarante, *trois-vingts* pour soixante, etc.; sent encore, comme nos aïeux, *six-vingts* et *quinze-vingts*. esprit celtique se retrouve dans plusieurs de nos idio- s. Le verbe *faire*, suivi d'un infinitif, *faire bâtir*, cette ure si essentiellement française, appartient à la langue retons. Ils disaient avant nous : *allez voir*, *aimer à par-* avoir chanter. Ils construisaient comme nous les pro- personnels régimes d'un verbe : *il me voit; je vous aime.* n'est pas jusqu'à la prononciation française qui ne té- ne de notre descendance. Tous les sons simples du fran- e retrouvent dans le breton, et tous ceux du breton, à ption d'un seul (le *ch* ou le χ), sont aussi dans notre e : l'*u* et l'*e* très-ouvert, l'*e* muet, si rare partout ail- , le *j* pur, inconnu à toute l'Europe, les deux sons llés du *l* et du *n* (comme dans les mots *bataille* et *di-* , sont communs à la langue française et aux idiomes ues. Le *t* euphonique (viendra-t-il), cette singularité de langue, est, dit M. Edwards, très-fréquent dans le ue. Ce savant a même cru reconnaître que la différence nchée entre la prononciation du nord et celle du midi de ance correspond jusqu'à un certain point à une diffé- analogue dans les idiomes primitifs des Gaulois. Par ple, l'idiome breton, parlé alors dans les provinces du emploie fréquemment l'*n* nasal, qu'on ne trouve pas e gaëlique, dialecte des Gaulois du Midi.

te persistance du langage nous étonnera moins si nous ons que la race celtique a conservé avec la même té ses coutumes, ses mœurs et même ses lois. Un jurisconsulte a montré dans le droit coutumier de la

France des restes certains et nombreux de l'ancienne législation gauloise[1].

La poésie de cette population primitive ne mérite pas moins que sa langue de fixer un instant notre attention.

Restes de la poésie gauloise.

Toute la culture intellectuelle de la race celtique était confiée à la classe sacerdotale, dont les deux principaux ordres étaient ceux des druides et des bardes. Les druides[2] étaient plus spécialement les ministres du culte, les arbitres souverains de la justice, les dépositaires de l'autorité morale et des traditions scientifiques. Ils formaient une puissante théocratie dominée par un chef électif et se rassemblaient chaque année en une sorte de concile. Ce corps redoutable se recrutait à l'aide de sévères épreuves et imposait à ses disciples un long noviciat. Les anciens membres transmettaient oralement à leurs nouveaux associés le dépôt encyclopédique de la science, et vingt ans suffisaient à peine pour le posséder tout entier[3]. Les bardes, musiciens et poëtes, chantaient les hymnes des dieux dans les sacrifices, animaient le courage des combattants et célébraient leurs exploits dans les festins publics. Toute l'antiquité classique est unanime pour leur reconnaître ce double caractère religieux et patriotique. Les mêmes fonctions sont attribuées aux bardes avec plus de détails par les lois de Moelmud, qui passent aux yeux de quelques savants pour un remaniement ultérieur des lois préexistantes à l'établissement du christianisme, mais qui certainement sont antérieures à celles de Hoel le Bon, législateur gallois du dixième siècle. Selon ces lois, le devoir des bardes est de répandre et de

1. M. Laferrière, *Histoire du droit civil de Rome et du droit français.*

2. *Derouyd* vient de *De* ou *Di*, Dieu, et *rhoud* ou *rhouid*, parlant (allem. *reden*). *Derouyd* signifie donc interprète des dieux, ou qui parle des dieux. Le mot grec Θεολόγος en est la traduction littérale.

3. On peut lire au commencement des *Chants populaires de la Bretagne*, un spécimen de cet enseignement druidique. C'est un poëme fort obscur, où diverses notions d'astronomie, d'histoire et de mythologie celtique sont rattachées à la série des premiers nombres. Quelques Bretons le chantent encore sans en comprendre le sens.

rver toutes les connaissances morales. Ils doivent tenir e de chaque action mémorable, soit de l'individu, soit tribu ; de tous les événements du temps, de tous les phé- nes de la nature, des guerres et des victoires ; ils sont és de l'éducation de la jeunesse, ils ont des franchises ulières, ils sont mis de niveau avec l'agriculteur, et re- s comme une des trois colonnes de la nation[1].

bardes ne tardèrent pas à dégénérer. Posidonius, qui la Gaule un siècle avant l'ère chrétienne, nous montre n barde courant après les roues du char de Luern, roi rvernes, et ramassant avec reconnaissance une bourse ue ses louanges lui ont attirée. La même décadence est ée par les plus anciens monuments poétiques des bardes s, dont la critique moderne a établi incontestablement enticité[2]. Nous y voyons des bardes placés pour la plu- ous le patronage des chefs militaires, s'asseoir à leur demeurer dans leur palais et les accompagner à la e. C'est une véritable domesticité féodale[3].

siége principal du bardisme au temps de César était la le-Bretagne. C'est là que les jeunes Gaulois allaient er aux mystères de leur culte. Cette contrée, moins ée aux invasions étrangères, offrait sans doute un asile aisible aux savants dépositaires des traditions celtiques. retagne armoricaine se trouva dans des circonstances ue aussi favorables. Sa position géographique, ses forêts mer la préservèrent du contact des mœurs et des romaines. De plus elle reçut au quatrième et au cin- e siècle de nouveaux éléments druidiques. Plusieurs tions de Bretons insulaires vinrent successivement ra- en elle l'ancien esprit national ; d'abord en 383, à la du tyran Maxime, et plus tard au cinquième et au e siècle, quand les Saxons vainqueurs expulsèrent un nombre des habitants de l'île. La race celtique, ainsi

a Villemarqué, *Chants populaires de la Bretagne*, t. I, p. 5. — *Myvy- rchæology of Wales*, t. III, p. 291.

aron Turner, *A vindication of the genuineness of the ancient British*

a Villemarqué, *Introduction* (ouvrage cité).

concentrée dans l'Armorique, devint plus compacte et plus forte. Les institutions antiques refleurirent, les bardes retrouvèrent leur éclat. Taliesin, le chef des bardes, des prophètes et des druides gallois, fut probablement au nombre des émigrés qui vinrent chercher en Gaule un asile. Hyvarnion, exilé comme lui, fut admis comme barde domestique dans la maison du duc Judick-Haël. Les Bretons d'Armorique ont recueilli, comme leurs frères du pays de Galles, les œuvres de leurs poëtes les plus célèbres. La plupart se sont perpétuées, sans autre secours que la transmission orale. Il est un barde pourtant dont les chants avaient été écrits, et conservés ainsi jusqu'à la fin du siècle dernier. Il se nommait Gwenchlan. M. de La Villemarqué, tout en regrettant la perte du précieux manuscrit, croit pouvoir au moins nous offrir un des poëmes de ce barde. C'est un chant populaire que les paysans bretons intitulent *Prédiction de Gwenchlan.* Le savant critique trouve que le fonds d'opinions, de mœurs, de sentiments, d'idées et d'images qui le constituent offre tous les caractères de la poésie des bardes du cinquième et du sixième siècle, avec une teinte encore plus crue de paganisme, et une haine prononcée contre l'Église chrétienne. Nous allons en citer quelques fragments.

Le barde, vieux et privé de la vue par la barbarie d'un chef étranger, s'abandonne d'abord à sa douloureuse rêverie.

« Qnand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.

« Quand j'étais jeune, je chantais; devenu vieux, je chante encore.

« Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin pourtant. »

Comme les druides animaient de leurs hymnes les guerriers gaulois compagnons de Vindex, comme Taliesin et Merlin prédisaient la défaite de la race saxonne et le triomphe des indigènes, Gwenchlan, dans une poétique imprécation qui rappelle les *diræ preces* des bardes de l'île de Mona, annonce la défaite des étrangers. L'agresseur lui apparaît sous l'image d'un sanglier, le chef armoricain sous celle d'un cheval de mer. Il assiste au combat furieux qu'ils se livrent,

laisse emporter par l'ivresse de la victoire et du car-

vois le sanglier qui sort du bois : il boite, il est blessé.
gueule béante est pleine de sang, son crin est blanchi
ge.
est entouré de ses petits qui grognent de faim.
vois le cheval de mer venir à sa rencontre, et faire
er le rivage d'épouvante.
est aussi blanc que la neige brillante; il porte au front
rnes d'argent.
'eau bouillonne sous lui, au feu du tonnerre de ses na-

iens bon! tiens bon! cheval de mer; frappe-le à la tête;
fort, frappe.
es pieds nus glissent dans le sang! Plus encore! Frappe
Plus fort encore!
vois le sang lui monter jusqu'aux genoux, je vois le
omme une mare!
lus fort encore! Frappe donc! Plus fort encore! Tu te
ras demain. »
s, changeant tout à coup la scène, et associant à sa ven-
les animaux de proie, il donne à sa poésie un caractère
nergique et plus sauvage encore.
omme j'étais doucement endormi dans ma froide tombe,
dis l'aigle appeler au milieu de la nuit.
appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel.
t il leur disait en les appelant : Levez-vous vite sur vos
iles.
e n'est pas de la chair pourrie de chiens et de brebis,
e la chair chrétienne [1] qu'il nous faut!
ieux corbeau de mer, dis-moi, que tiens-tu ici?
tiens la tête du chef d'armée; je veux avoir ses deux
ouges.
lui arrache les yeux, parce qu'il a arraché les tiens.
t toi, renard, dis-moi, que tiens-tu ici?

ut-être ne faudrait-il pas voir dans cette expression la haine contre
on chrétienne. Les paysans, même de nos jours, emploient le mot
comme synonyme de *humain*.

« Je tiens son cœur, qui était aussi faux que le mien ;

« Qui a désiré ta mort, et qui t'a fait mourir depuis longtemps.

« Et toi, dis-moi, crapaud, que fais-tu là au coin de sa bouche?

« Moi, je me suis mis ici pour attendre son âme au passage. Elle demeurera en moi tant que je vivrai, en punition du crime qu'il a commis,

« Contre le barde qui habitait jadis entre Roch-Allaz et Port-Gwenn. »

Cette dernière et effrayante idée se rattache directement au dogme druidique de la métasomatose. L'originalité puissante, le coloris ardent de cette poésie, la haine des étrangers chrétiens, tout nous semble confirmer l'opinion de M. de La Villemarqué, et assigner à ce morceau la date la plus reculée.

Abandonnons maintenant l'Armorique et ses bardes; laissons-les s'adoucir sous l'influence de ce christianisme qu'ils embrasseront avec autant de ténacité qu'ils l'ont d'abord repoussé avec énergie. Nous entendrons encore leur voix au moyen-âge, nous retrouverons leurs braves chevaliers autour de la table ronde d'Arthur et du tombeau enchanté de Merlin.

Les Ibères.

Il y avait sur le sol de la Gaule un autre peuple que des travaux récents paraissent avoir définitivement rattaché à la souche celtique, mais qui diffère assez du reste de la race pour qu'il soit nécessaire d'en faire ici mention.

Les Ibères, dont les restes survivent encore aujourd'hui dans la population basque, sont probablement le peuple le plus ancien de l'Europe. Ils semblent avoir formé l'avant-garde de cette grande migration qui, des contrées de la haute Asie, envahit flot à flot l'Occident. On ne peut dire par quelle route ils vinrent; mais ils couvrirent de leurs tribus le midi de la Gaule jusqu'à la Garonne, et peut-être jusqu'à la Loire, une grande partie de l'Espagne, à laquelle ils donnèrent leur nom, la côte nord-ouest de l'Italie jusqu'à l'Arno, et les trois grandes îles de la Méditerranée.

rait difficile de refaire, à l'aide de quelques mots
ʹs aux écrivains grecs et romains, l'image d'un peuple
ı entièrement détruit. Toutefois, à travers le demi-jour
documents incomplets, les Ibères nous apparaissent
une race active, ingénieuse, plus propre à la défense
ttaque, et dont la civilisation hâtive et incomplète fut
rs fois en proie à la violence barbare de leurs plus
voisins. Disséminés sur une surface immense, ils for-
plutôt des tribus qu'une nation. Point de ligue entre
int d'alliances : ils restèrent isolés par fierté, et faibles
ement. Ceux des montagnes semblent avoir retrempé
ergie dans la sauvage nature qui les environnait. Voi-
ı Celtes, ils s'en distinguaient par la sobriété de leur
simplicité sévère de leur costume. Tandis que les Gau-
ıaient les habits éclatants, rayés de couleurs brillantes,
es portaient des vêtements noirs de grosse laine avec
ues bottes de crin. Les femmes même, comme aujour-
ıs Espagnoles, se paraient de voiles noirs.
en eux indique un peuple primitif, qui s'est fait lui-
es idées par l'observation, et n'a rien reçu des autres.
e de ces tribus donne aux mois des noms particuliers,
ces noms désignent d'une manière pittoresque l'aspect
roductions de la nature à la période de l'année qu'ils
sent. Sa semaine est de trois jours, période dont la
lurée et le souvenir facile durent convenir à une civili-
ıaissante.

Langue et poésie des Ibères.

ngue des Ibères, qu'ils nommaient eux-mêmes *Escara*
cara, a été le sujet de curieuses recherches[1]. Il paraît
qu'elle ne différait pas essentiellement du basque
arle encore aujourd'hui des deux côtés des Pyrénées.
ques savants ont beaucoup vanté la richesse de cette lan-
ı ont cité avec orgueil les deux cent six présents que

Ampère, dans son *Histoire de la littérature française avant le siècle*, cite les travaux antérieurs aux siens. Il faut ajouter ceux de F. Edwards, dans l'ouvrage cité ci-dessus.

possède chaque verbe, les modes affirmatifs, négatifs, éventuels, courtois, familiers, masculins et féminins dont il dispose, sans réfléchir que cette abondance stérile atteste l'enfance d'une civilisation qui n'a pu parvenir à la simplicité des idées générales et au facile mécanisme d'une langue analytique[1].

Cet âge social n'est pas le moins favorable à la poésie. Strabon atteste que les Turditains, peuple espagnol de race ibérique, possédaient de son temps des monuments écrits d'une antique tradition, des poëmes et des lois en vers, vieilles, disait-on, de six mille ans[2]. Les Galiciens marchaient au combat en chantant des hymnes guerriers[3]. Les Cantabres entonnaient le péan de victoire sur la croix où les clouait la barbarie des Romains[4]. De tous ces chants, il nous resterait, si nous en croyions G. de Humboldt et J. J. Ampère, un fragment écrit en langue basque et relatif à un siége que les armées d'Auguste firent soutenir aux Ibères, dans leurs montagnes. Ce poëme populaire, au moins sous sa forme actuelle, est bien loin d'être contemporain de l'époque qu'il célèbre; et, malgré la rude simplicité qui le caractérise et semble attester une origine ancienne, la critique moderne en a mis en doute l'authenticité. Nous citons néanmoins cette curieuse composition dans la traduction qu'en a donnée Ampère[5].

« Les étrangers de Rome — veulent forcer la Biscaye, et — la Biscaye élève — le chant de guerre.

« Octavien (est) — le seigneur du monde; — Lecobidi, — des Biscayens.

1. M. Edwards semble devoir dissiper le prestige de la langue basque, en faisant remarquer ce principe, que « des particules détachées dans d'autres langues entrent en combinaison dans celle-ci, pour former des déclinaisons et des conjugaisons fort compliquées en apparence. » Le même auteur cite, dans sa *Lexicographie*, un assez grand nombre de mots français qui paraissent venir de la langue basque, comme *ennui* de *enojua* (espag. *enojo*, ital. *noja*), *aise* de *aisa* (facile): *vague* (flot) de *baga*.

2. Strabon, liv. III, chap. I.

3. Silius Italicus, liv. III, v. 345.

4. Strabon, liv. III, chap. IV.

5. Ce poëme fut découvert en 1590, par J. Ibanez de Ibarguen, et publié pour la première fois en 1817 par G. de Humboldt, dans le *Mithridate*. Mon ami Julien Vinson, jeune et savant linguiste, croit que ce chant ne remonte pas au delà du seizième siècle

côté de la mer, — du côté de la terre, — Octavien
it le siége (alentour).
plaines arides — sont à eux ; — (à nous) les bois de
agne, — les cavernes.
lieu favorable — nous étant po[illegible], — chacun (de
rme — a le courage.
ite (est notre) frayeur, — au mesurer des armes ; —
è notre arche au pain, vous — êtes (mal) pourvue.
ures cuirasses — ils portent (eux), — les corps sans
— (sont) agiles.
ans durant, — de jour et de nuit, — sans aucun re-
le siége dure.
und un de nous — eux tuent, — quinze d'eux (sont)
.
uis) eux (sont) nombreux, et — nous petite troupe, —
nous faisons — amitié. »

entrevoyons déjà, dans ce chant guerrier de la race
'e, le peuple conquérant qui apporte à la Gaule d'autres
l'autres mœurs, une civilisation et une littérature
:es. C'est de lui que nous avons maintenant à parler.

CHAPITRE II.

LA GAULE GRECQUE ET ROMAINE.

ience de la Grèce sur la Gaule. — Influence de Rome.

Influence de la Grèce sur la Gaule.

surtout par Rome que la Gaule connut la Grèce.
les colonies helléniques viennent avant Rome la
elles ne font qu'en toucher le bord. Rhodes établit
ptoir à l'embouchure du Rhône. Marseille elle-même
ire pendant six siècles isolée dans son élégante civili-
Elle introduit la Grèce en Gaule ; elle ne transforme
Gaulois en Grecs. « Marseille, dit un géographe latin,

contemporain de l'empereur Claude[1], est une ville d'origine phocéenne, placée entre des nations sauvages maintenant pacifiées, mais dont elle diffère beaucoup. Il est merveilleux avec quelle facilité elle a conquis sa place parmi elles, et combien elle a conservé fidèlement jusqu'à ce jour sa propre civilisation. » La Grèce ignorait profondément cette Gaule, où ses propres enfants s'étaient depuis longtemps établis. Diodore de Sicile, qui écrivait après César, parle des régions transalpines comme d'un pays où tous les fleuves sont glacés.

La civilisation grecque fut donc circonscrite ici dans un étroit espace. Elle eut sa vie à part, jusqu'à ce que cette contrée fût devenue entièremeut romaine. Alors seulement nous voyons les sciences et les arts grecs se répandre dans les provinces gauloises, comme ils avaient prévalu à Rome. Du temps de César, les Gaulois se servaient de caractères helléniques pour écrire leur propre langue. Sous les Antonins, Lucien mentionne un philosophe gaulois, c'est-à-dire probablement un druide, qui était instruit dans les lettres de la Grèce et parlait très-bien la langue grecque. Les médailles gauloises frappées avant la conquête sont d'un travail grossier : après cette époque, la Gaule donne des sculpteurs à Rome. Ce fut de Clermont qu'on fit venir l'artiste chargé d'exécuter la statue colossale de Néron. Au quatrième siècle le grec était aussi usuel à Arles que le latin. Le peuple chantait indifféremment l'office religieux dans ces deux langues.

On peut dire en général que la Grèce n'était pas faite pour la domination, mais pour l'influence; elle ne devait pas être la reine, mais l'institutrice du monde. La Grèce ne conquiert pas, elle colonise; elle ne saisit pas les populations comme dans une moule puissant pour leur donner sa forme : elle jette en elles son esprit et sa pensée. Rome fut conquérante comme le premier empire français, par les armes et les lois, la Grèce le fut comme notre dix-huitième siècle, par les idées et par les arts. Ces deux forces agirent ensemble sur la Gaule. L'épée de César creusa le sillon où germèrent les idées des Grecs.

1. Pomponius Mela, liv. II, chap. v.

CHAPITRE II.

Influence de Rome.

ne représente le principe du gouvernement ; si elle com-
'est pour unir, pour organiser dans un corps puissant les nations qu'elle absorbe. A la suite de ses légions ent ses légistes. Sa vraie littérature c'est son droit im-l, c'est-à-dire l'unité dans le commandement ; c'est aussi ience du Forum, destinée à le faire prévaloir. Sa vie ue, c'est la fondation du pouvoir ; son histoire, c'est ée de la guerre et de la conquête.

sénat puissant, âme de Rome et du monde, attire et le tout élément étranger. La plèbe, c'est-à-dire les vain-s nouveaux Romains, lutte en vain au nom du principe n de la liberté ; le jour où la liberté semble triompher, sénat, ce pouvoir multiple, est convaincu d'impuissance ésenter la force centrale, ce jour-là se constitue la vraie de Rome, l'unité la plus formidable du commande-le despotisme militaire, l'empire ; forme si vitale, que le seule Rome organise définitivement le monde déjà is, et que le nom de cette puissance se prolonge à s les temps modernes comme un objet d'admiration et eur, comme l'effroi de la liberté et la suprême ambi-le quiconque aspire à fonder un vaste et énergique ir.

st remarquable que c'est l'orgueil du commandement nne à la littérature romaine une originalité frappante. a poésie elle croit imiter la Grèce ; elle en copie toutes mes ; mais une pensée inconnue à la Grèce domine et lit cette imitation. Partout dans les poëtes latins au-de ces riantes images de la mythologie s'élève l'image aute de l'immortelle cité : par delà les sommets de l'O-on découvre toujours les murailles de la grande Rome, *œnia Romæ.*

Gaule soumise par Jules César se vit associée aux des-de l'empire. Déchirée jusqu'alors par les rivalités ntes de ses peuples divers, elle connut pour la pre-fois l'unité et le calme d'un gouvernement régulier. Si quête avait été atroce, l'administration fut d'abord équi-

table. César semblait avoir donné Rome aux Gaulois plutôt que la Gaule à Rome : les légions, le sénat même s'ouvrirent pour ces nouveaux sujets de l'empire. « Le droit civil se rapprochant de plus en plus de l'équité naturelle, et par conséquent du sens commun des nations, devint le plus fort lien de l'empire et la compensation de la tyrannie politique[1]. »

L'activité inquiète des Gaulois se tourna du côté des lettres : mais ils en embrassèrent surtout la partie lucrative et pratique. Les Gaulois comptèrent peu de philosophes, beaucoup de grammairiens et d'avocats. Le premier rhéteur qui s'établit à Rome fut le Gaulois Gniphon. L'un des orateurs les plus puissants fut aussi un Gaulois, Domitius Afer, accusateur plein d'énergie et courtisan déhonté de Caligula. La Gaule latine produisit des poëtes érudits comme Valérius Caton et Varron d'Atax (de l'Aude), puis des écrivains dont l'élégance égale la corruption, comme le romancier Pétrone. En général toute cette littérature n'est point gauloise, mais romaine : elle reproduit les mœurs et les idées des vainqueurs; mais, étrangère et venue trop tard, elle n'a pu saisir dans le cœur même de Rome le sentiment inspirateur qui a fait l'originalité de la littérature latine, le fier et sublime patriotisme de ces dominateurs du monde ; elle a remplacé par les artifices du langage la simplicité sérieuse de la poésie et de l'éloquence.

Cependant la Gaule souffrait du mal universel de l'empire. La puissance romaine avait pour base l'esclavage : or l'esclavage, que la guerre ne recrutait plus, devenait stérile par la cruauté des maîtres, comme la liberté par leur infâme corruption. La dépopulation des campagnes était effrayante : les arts déclinaient rapidement : la fiscalité impériale augmentait d'exigence à mesure que les malheureuses provinces étaient moins capables de la satisfaire. Les forces manquaient aux laboureurs, les champs restaient déserts; les cultures se changeaient en forêts[2]. Alors les cultivateurs, désespérés par

1. Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 94.
2. Lactantius, *De mortibus persecutorum*, chap. VII et XXIII. On peut voir cette admirable description de Lactance traduite dans l'*Histoire de France* de M. Michelet, t. I, p. 99.

ère, coururent aux armes, et formèrent, sous le nom de
des[1], des troupes de vagabonds qui pillaient et brû-
les campagnes. L'empereur Maximien écrasa ces mal-
ux, mais le massacre augmenta encore la solitude : le
s'étendait chaque jour. Le peuple maudissait cette puis-
romaine qui ne manifestait plus son action que par des
s légales. Il tournait avec anxiété ses yeux vers le Nord,
quait de tous ses vœux les barbares, libérateurs terri-
« Il appelle l'ennemi, disent les auteurs du temps; il
onne la captivité[2] ! »
barbares en effet devaient sauver les provinces, mais
truisant l'empire. Il fallait qu'une dissolution univer-
t naître de nouvelles mœurs, de nouvelles institutions.
omme dans toute organisation, une vie nouvelle ne
t être achetée qu'au prix de la mort et de toutes ses
rs.
ce à dire pourtant que cette envahissante Rome ne
rien sur le sol gaulois dont elle va se retirer ? La langue
presque toute latine que nous parlons encore, atteste
civilisation romaine survit à l'invasion qui semblait
l'engloutir. « Ce qui reste de Rome dans la Gaule est
t immense. Elle y laisse l'administration, elle y a fondé
. La Gaule n'avait auparavant que des villages, tout au
es villes : ces théâtres, ces cirques, ces aqueducs, ces
que nous admirons encore sont le durable symbole de
lisation fondée par les Romains, la justification de leur
ête de la Gaule. Telle est la force de cette organisation
rs même que la vie paraîtra s'en éloigner, alors que les
res sembleront près de la détruire, ils la subiront
é eux. Il leur faudra, bon gré, mal gré, habiter sous ses
invincibles qu'ils ne peuvent ébranler : ils courberont
, et recevront encore, tout vainqueurs qu'ils sont, la loi
me vaincue. Ce grand nom d'empire, cette idée d'éga-
us un monarque, si opposée au principe aristocratique
Germanie, Rome l'a déposé sur cette terre. Les rois bar-

gat, gall. *rassemblement.*
lvianus, *De Gubernatione Dei*, lib. V.

bares vont en faire leur profit. Cultivée par l'Église, accueillie dans la tradition populaire, elle fera son chemin par Charlemagne et par saint Louis. Elle nous amènera peu à peu à l'anéantissement de l'aristocratie, à l'égalité, à l'équité des temps modernes [1]. »

CHAPITRE III.

L'INVASION GERMANIQUE EN GAULE.

Les Germains conquérants de la Gaule. — Leur langue. — Leur poésie. Leur influence sur la civilisation moderne.

Les Germains conquérants de la Gaule.

Rome, avilie par tous les vices du despotisme, ne dominait plus le monde que pour le corrompre. Elle en vint à perdre la dernière de ses vertus, le courage militaire. Dès lors la fusion des peuples, l'association des races, qui paraît être dans l'histoire l'œuvre suprême de la Providence, sembla s'arrêter. Elle ne faisait que changer de marche : au lieu de l'absorption des peuples par une seule ville, on vit s'accomplir l'invasion tumultueuse de l'empire par toutes les nations barbares. La domination matérielle de Rome était condamnée à périr : ce qu'il y avait de juste, de vrai, de beau dans les civilisations antiques devait surnager comme une arche sainte sur ces flots d'un nouveau déluge. Les idées devaient conquérir les vainqueurs ; de nouvelles mœurs, des vérités nouvelles, surgir du mélange de ces races inconnues, et le genre humain parvenir, à travers toutes les convulsions de l'histoire, à retrouver un jour la civilisation par l'indépendance.

Les peuples que la Providence conviait à cette destruction régénératrice étaient vaguement connus des Romains et les Grecs sous le nom de Germains. César n'aperçoit que

1. Michelet, *Histoire de France*, t. I, p. 144. — Voyez aussi Guizot, *Cours d'histoire moderne*, II[e] leçon.

avant-postes : il subjugue et décrit quelques troupes iées, enfants perdus de la barbarie, qui donnent l'idée race entière, à peu près comme un camp ressemble à ation. Tacite pénètre plus avant : derrière la bande iplinée il entrevoit la tribu sédentaire, et soupçonne vilisation dont son génie devine les traits les plus mar-s. Toutefois ses investigations s'arrêtent aux bords de : au delà il ne connaît que quelques noms. La critique rne a tâché de dévoiler l'ensemble du tableau. De longs ients travaux[1] ont démontré l'unité essentielle de ces es divers, leur origine orientale, leur parenté lointaine es nations qui peuplèrent la Grèce et l'Italie. Enfin ils construit, à l'aide des poëmes antiques de la Scandina-de l'Allemagne, l'image de cette civilisation incomplète, urieuse, qui a laissé encore de nombreuses traces dans re.

te vaste contrée qui s'étend au nord de l'Europe, de la aspienne à l'océan Glacial, avec ses steppes immenses, turages sans bornes, ses marécages entrecoupés de sa-ses forêts vierges de soixante journées de marche, fut e le lit où s'épancha la race germanique. Des confins de , où elle prend naissance, on peut suivre la grande horde ion en région ; on peut compter ses étapes, dont chaque forme un peuple, Gètes, Goths, Lombards, Saxons, ndes, Scandinaves ; jusqu'à ce que remplissant tout le touchant d'un côté à l'ancienne Perse, et par la Perse le, ce berceau des races européennes, de l'autre à la u Nord et aux glaces de la Norvége, elle enveloppe re romain et suspend sur sa tête la menace d'une for-le invasion.

Langue des Germains.

langue, cette expression mobile du caractère d'un , présente chez les Germains, comme la race elle-, une incontestable unité. Elle accompagne les exilés,

plus récent et le plus complet de ce côté du Rhin, est l'ouvr ge de am, *Les Germains avant le christianisme.*

et semble se modifier avec les climats et les temps qu'ils traversent. D'abord riche et luxuriante au Midi, et près du berceau oriental de la nation, elle se dépouille peu à peu de sa brillante parure à mesure qu'elle vieillit et s'avance vers le Nord. On dirait que l'idiome des tribus germaniques, comme la végétation du globe, devient plus sévère et plus sombre en s'éloignant des heureuses contrées du soleil. Dans l'ancien gothique abondent les voyelles sonores ; le teutonique retient encore plusieurs de ces qualités musicales. Les sons s'assourdissent, les mots se contractent dans l'anglo-saxon et dans le scandinave[1]. La syntaxe grammaticale n'éprouve pas une moins grande simplification, et, pour ainsi dire, un moindre dessèchement. Les anciennes déclinaisons et conjugaisons germaniques semblent défier, par la multiplicité de leurs formes, tous les accidents, tous les caprices de la pensée. La déclinaison présente trois genres, trois nombres et six cas ; les verbes ont quarante flexions différentes et se partagent en six conjugaisons. Mais bientôt ce mécanisme si compliqué se brise, ce branchage épais et quelque peu confus s'éclaircit en s'appauvrissant. Les mots se dépouillent de leurs flexions, les idées accessoires de temps, de modes, de personnes, s'expriment à l'aide de particules et de suffixes, cortége banal des verbes, qui les accompagne et les quitte tous indifféremment. Les langues germaniques subissent la même destinée que les idiomes d'origine romaine : elles commencent par être une musique et finissent par devenir une algèbre.

Cette langue ne fut pas sans influence sur la formation de celle que nous parlons aujourd'hui. MM. Dietz et Ampère évaluent à mille environ le nombre des mots français empruntés aux idiomes germaniques, sans compter les dérivés et les composés[2]. Il est d'ailleurs à remarquer ou'un grand nombre

1. L'*âme* se dit en gothique *saivala;* en teutonique, *seola;* en anglo-saxon, *sâvl;* en scandinave, *sâl*. — Le gothique, *arvazna*, flèche, ne se reconnaît plus dans le scandinave *or;* et *fairguni*, montagne, se resserre en allemand et devient le mot *Berg*.

2. La philologie, d'accord avec l'histoire, nous montre partout, dans ces emprunts, l'influence prédominante des dialectes du bas allemand. Les voyelles, éclatantes dans le haut allemand, s'assombrissent dans notre langue : l'*a* long devient un *è* : *uo* se change en *ó* : *bâre* fait *bière;* *hâr*, *haire;* *râl* est

ts d'origine allemande, adoptés par la langue française
oyen âge, sont tombés en désuétude dans le français
ne. Il semble que l'idiome, comme le sol, ait rejeté peu
la plus grande partie des éléments étrangers importés
conquête germanique.

langue dont le système présente des combinaisons si
es, des origines si lointaines, des influences si étendues,
n d'annoncer un peuple véritablement barbare. L'étude
poésie des anciennes populations germaniques nous
encore une plus haute idée de leur valeur intellectuelle.

Poésie des Germains.

rs chants guerriers étaients impétueux et terribles,
e le choc de leurs armes. Quand les Germains s'avan-
au combat, la bouche collée contre leurs boucliers, et
sant dans l'airain leurs hymnes militaires, l'armée ro-
effrayée croyait entendre le cri sauvage des aigles et
utours. Vaincus, ils chantaient leur chant de mort au
des tortures ; vainqueurs, ils célébraient leurs succès
poétiques récits. Nous en avons un exemple dans un
ent anglo-saxon sur la bataille de Finsburh, qui remonte
mps païens et qui respire bien l'ivresse du sang et la
la destruction.

armée est en marche ; les oiseaux chantent, les cigales
, les lames belliqueuses retentissent. Maintenant com-
à luire la lune errante sous les nuages ; maintenant
ge l'action qui fera couler des larmes.... Alors com-
le désordre du carnage ; les guerriers s'arrachaient
ains leurs boucliers creux ; les épées fendaient les os
ânes. La citadelle retentissait du bruit des coups ; le
u tournoyait noir et sombre comme la feuille du saule ;
étincelait comme si le château eût été tout en feu. Ja-
e n'entendis conter bataille plus belle à voir[1]. »

e de *conroi*, *arroi*, *désarroi*. Les consonnes fortes s'affaiblissent : *f* ou
ent *p* en français, comme en bas allemend ; *b* remplace souvent *p* ;
ostitue à *t*. Haut allem. *werfan* ; goth., *werpan* ; franç., *guerpir*. —
lem., *Rutper*, *Gauspert* ; franç., *Robert*, *Gobert*.

nybeare, *Anglo-Saxon Poetry*. — Ozanam, *les Germains avant le
uisme*.

Outre ces chants qui rappellent les poésies lyriques de Tyrtée, les Germains avaient de longues narrations poétiques, qui, comme les poëmes épiques de la Grèce, circulaient de tribus en tribus, d'âge en âge, et formaient un patrimoine de gloire commun à toute la nation. Tacite connaissait déjà chez les Germains cette histoire chantée qui leur tenait lieu d'annales; et Charlemagne, qui fit rassembler et écrire ces récits héroïques, fut le Pisistrate de ce nouvel Homère. Malheureusement le temps n'a pas respecté sa *recension*. Les monuments antiques de la poésie scandinave peuvent seuls, avec les Niebelungen, nous en donner une idée incomplète. Cependant nous possédons encore un court, mais authentique et précieux monument de cette vieille poésie héroïque.

M. Jacob Grimm a retrouvé un fragment d'épopée populaire, écrit en dialecte francique, et dont les héros sont précisément les mêmes que ceux qui figurent dans les Eddas. Nous allons en citer la traduction [1]. Le sujet du récit est une rencontre entre deux guerriers du cycle germanique, Hildebrand et son fils Hadebrand, qui se combattent sans se connaître.

« J'ai ouï dire que se provoquèrent, dans une rencontre, Hildebrand et Hadebrand, le père et le fils. Alors les héros arrangèrent leur sarreau de guerre, se couvrirent de leur vêtement de bataille, et par-dessus ceignirent leur glaive. Comme ils lançaient leurs chevaux pour le combat, Hildebrand, père de Hadebrand, parla. C'était un homme noble, d'un esprit prudent. Il demanda brièvement à son adversaire quel était son père dans la race des hommes, ou encore : De quelle
« famille es-tu? Si tu me l'apprends, je te donnerai un vête-
« ment de guerre à triple fil : car je connais, guerrier, toute
« la race des hommes. »

« Hadebrand, fils de Hildebrand, répondit : « Des hommes
« vieux et sages de mon pays, qui maintenant sont morts,
« m'ont dit que mon père s'appelait Hildebrand; je m'appelle

1. Nous l'empruntons à l'*Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, par M. J. J. Ampère.

ebrand. Un jour il alla vers l'est; il fuyait la haine
loacre ; il était avec Théodoric et un grand nombre de
néros; il laissa seuls dans son pays sa jeune épouse, son
encore petit, ses armes qui n'avaient plus de maître; il
alla du côté de l'est.... Mon père était connu de vail-
s guerriers : ce héros intrépide combattait toujours à la
de l'armée; il aimait trop à guerroyer, je ne pense pas
l soit encore en vie.

– Seigneur des hommes ! dit Hildebrand, jamais du
t du ciel tu ne permettras un combat semblable entre
hommes de même sang. » Alors il ôta un précieux
et d'or qui entourait son bras et que le roi des Huns
it donné. « Prends-le, dit-il à son fils, je te le donne en
sent. »

adebrand, fils de Hildebrand, répondit :

'est la lance à la main, pointe contre pointe, qu'on doit
voir de semblables présents. Vieux Hun, tu es un mau-
compagnon ; espion rusé, tu veux me tromper par tes
les, et moi je veux te jeter bas avec ma lance : si vieux,
x-tu forger de tels mensonges? Des hommes d'un grand
, qui avaient navigué sur la mer des Vendes, m'ont
é d'un combat dans lequel a été tué Hildebrand, fils de
ébrand. »

ildebrand, fils de Hérébrand, dit :

élas! hélas! quelle destinée est la mienne ! J'ai erré
s de mon pays soixante hivers et soixante étés. On me
ait toujours en tête des combattants; dans aucun fort
e m'a mis les fers aux pieds; et maintenant il faut que
propre enfant me pourfende avec son glaive, m'étende
t avec sa hache, ou que je sois son meurtrier. Il peut
iver, si ton bras te sert bien, de ravir à un homme de
r son armure, de dépouiller son cadavre : fais-le, si tu
s en avoir le droit, et que celui-là soit le plus infâme
hommes de l'est qui te détournerait de ce combat dont
s un si grand désir. Bons compagnons qui nous regar-
, jugez dans votre courage qui de nous deux aujourd'hui
t se vanter de mieux lancer un trait, qui saura se rendre
tre de deux armures. »

« Alors ils firent voler leurs javelots à la pointe tranchante, qui s'arrêtèrent dans leurs boucliers; puis ils s'élancèrent l'un sur l'autre : les haches de pierre résonnaient.... Ils frappaient pesamment sur leurs blancs boucliers, leurs armures étaient ébranlées, mais leurs corps restaient immobiles. »

C'est avec cette grandeur et cette simplicité digne d'Homère, qu'au moins une grande portion du cycle germanique était raconté dans l'idiome des Francs au huitième siècle. Il est très-probable que ce morceau faisait partie des vieux chants nationaux que Charlemagne avait recueillis[1].

Influence des Germains sur la civilisation moderne.

Malgré les efforts de ce grand homme, qui d'une main conservait les traditions de son ancienne patrie, tandis que de l'autre il relevait les ruines de la civilisation latine, la Germanie influa moins sur la Gaule par ses monuments poétiques que par ses mœurs. Mais ses mœurs elles-mêmes trouvant dans les poëmes que nous avons indiqués leur expression la plus véritable, les idées générales qu'ils contiennent sont aussi celles que les Germains apportèrent à nos aïeux. Au premier rang, il faut placer la renaissance de l'esprit guerrier, cet amour du péril, cette ivresse du combat, qui retrempa les âmes gauloises affaiblies par la civilisation romaine. Au contact des Germains, les Gaulois de l'empire se ressouvinrent des Celtes leurs pères. A ces instincts belliqueux il faut joindre le sentiment de l'honneur, cette superstition glorieuse dont le courage et la vertu sont la religion, la passion de l'indépendance individuelle, le plaisir de se jouer avec sa force et sa liberté au milieu des chances du monde et de la vie. On voit paraître en même temps deux autres traits de la physionomie germanique qui se conserveront longtemps dans notre histoire : l'un, c'est le patronage militaire, le dévouement volontaire de l'homme à l'homme, seul lien de l'association barbare et véritable prin-

1. J. J. Ampère, ouvrage cité.

e la féodalité ; l'autre, le respect profond pour les femmes, espèce de culte protecteur que Tacite signalait déjà chez ermains et qu'on entrevoit à travers la sauvage énergie rs poëmes. Ces caractères nouveaux n'ont pas peu con- à ouvrir les sources les plus fécondes et les plus pures spiration poétique du moyen âge.

CHAPITRE IV.

LA GAULE CHRÉTIENNE.

ce du christianisme sur l'imagination et sur la pensée. — Lé- es. — Discussions philosophiques. — Prédication. — Histoire. — stères.

nce du christianisme sur l'imagination et sur la pensée.

plus riche des éléments de la civilisation moderne fut le anisme. Jamais la souveraine domination des idées sur ts ne fut si évidente. C'est un merveilleux spectacle de ette doctrine destinée à conquérir le monde grandir d dans un pays étroit, entre d'arides montagnes, au 'une nation faible et méprisée. Parmi toutes ces mo- es de l'Orient qui s'élèvent et périssent tour à tour sur e théâtre de l'Asie, une famille s'est perpétuée, impé- e dans sa faiblesse, indomptable à ses conquérants, rte que sa misère, sa captivité, ses vices. Babylone, , l'Égypte, ne parviennent pas à l'écraser : Rome ême n'y peut rien; et, si elle s'en empare un jour, ome qui sera conquise. C'est que dans la pensée de tonnante tribu a éclaté une grande vérité : « Il n'y a seul Dieu. » Et toutefois ce dogme resta plusieurs siè- mme inactif. Le monde l'entendit longtemps sans le lir : le peuple juif lui-même, qui l'exprimait, le com- t mal; parce qu'il manquait encore de son complément aire, de sa conséquence sublime. Le Christ vint la en ajoutant : « Vous êtes tous frères. » Magnifique

programme des sociétés modernes ! Aussitôt *le voile du sanctuaire se déchire ;* le temple de Jérusalem est renversé : c'est le monde tout entier qui va devenir le temple. Saint Paul convie les nations au banquet fraternel de la divine parole. Les apôtres parlent, les martyrs meurent, les empereurs mettent la croix sur le trône, les barbares courbent la tête, et l'univers s'étonne d'être chrétien.

Il est facile de prévoir qu'une révolution qui régénère la société devra renouveler la pensée et l'inspiration. D'abord la Bible, cette poésie si nouvelle, ne brillera pas inutilement dans le monde. La grandeur de Jéhovah, les merveilles de la création, les éloquentes douleurs de Jérémie, les rêves lyriques d'Ezéchiel, tout dans ce livre saint devait ébranler les âmes et enflammer les imaginations. Toutefois, cette influence directe du livre sur les écrivains ne s'exercera que plus tard dans toute sa puissance. Le christianisme n'agira d'abord que sur les mœurs ; il ne deviendra une poésie qu'après avoir été une religion.

En effet, ce qui manquait à l'art épuisé de l'empire, ce n'était ni la science, ni l'étude des grands modèles, c'était l'émotion naïve et profonde, la foi, l'enthousiasme, la vie véritable de l'âme. Faire une belle ode, a-t-on dit, c'est rêver l'héroïsme. La soif des jouissances matérielles avait dissipé ce beau rêve ; une longue servitude l'avait à jamais étouffé. Mais, tandis que le sénat tout entier tremble devant son maître, voilà qu'un simple soldat ose déchirer ses édits et renverser ses idoles ; de faibles femmes, des jeunes filles esclaves descendent avec joie dans l'arène où les lions les attendent ; elles invoquent dans leurs cachots les saintes joies de l'amphithéâtre, et meurent, non pas avec résignation, mais avec ivresse.

Rien de plus pathétique, de plus attendrissant que la poésie vivante de leurs martyres, que ces *acta sincera* recueillis par les témoins de leurs triomphes, ou quelquefois écrits par eux-mêmes, et interrompus par l'appel du bourreau. Point d'apprêt, point de prétention dans ces récits : tout est simple et grand dans cet héroïsme nouveau. Le sublime coule de source dans ces interrogatoires, dont Corneille

›trou n'ont eu qu'à se souvenir pour créer d'admirables ›s. Tantôt c'est la jeune esclave Blandine, l'une des mar- de Lyon, contre laquelle s'acharnent les bourreaux, et à chaque nouvelle torture, répond à la manière de Po- te : « Je suis chrétienne. » C'est le vénérable Pothin, le ier évêque de la Gaule, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix vient confesser le Christ au milieu des tourments. « Quel › Dieu des chrétiens? lui demande le gouverneur. — .e connaîtras, répond le vieillard, quand tu en seras ›. »

ıs loin, c'est une jeune femme de vingt-deux ans, Per- ›, qui raconte elle-même le premier acte de son martyre : Mon père arriva de la ville accablé de chagrin; il monta 'échafaud pour ébranler ma résolution. « Ma fille, me ait-il, aie pitié de mes cheveux blancs, aie pitié de ton re; si je suis digne de ce nom, si de mes mains je t'ai ›vée jusqu'à la fleur de l'âge, ne m'accable pas de dou- ır.... » En parlant ainsi, mon père, dans l'excès de sa ›, me baisait les mains, se jetait à mes pieds, et moi je 'ais sur les cheveux blancs de mon père, et je le conso- ›n lui disant : « Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu; car, ›he bien que nous ne sommes plus en notre pouvoir, mais celui de Dieu. »

ilà ce que le christianisme naissant avait fait de l'âme ıine. Il lui avait conservé toutes ses tendresses en l'ar- d'une force héroïque. Cette même femme, qui va braver nt des bêtes féroces, écrit les lignes suivantes : « Quel- jours après, nous fûmes jetés dans la prison, et j'eus , parce que je n'avais jamais éprouvé de pareilles ténè- » Perpétue était mère, on l'avait séparée de son jeune ıt; elle obtint qu'on le lui rendît. « Et aussitôt ma santé tablit, ajoute-t-elle, et la prison me devint si douce, que ais mieux être là qu'ailleurs. »

n'est pas seulement le cœur qui se sentit régénéré par ›nfait de la nouvelle croyance : l'imagination, si aride, les derniers poëtes païens, qui ne connaissaient plus ı merveilleux traditionnel, froide réminiscence d'une époque, retrouva toute sa fraîcheur au souffle d'une foi

sincère. Saturus pressent les joies du ciel dans une vision qui rappelle les plus suaves peintures du *Paradis* de Dante.

« Nous avions souffert, écrit-il; nous étions sortis de la chair, et nous commençâmes à être portés vers l'Orient par quatre anges dont les mains ne nous touchaient pas. »

Le regard de Béatrice, qui soutient le poëte florentin dans son ascension céleste, n'exprime pas avec plus de charme cette attraction mystérieuse et délicate qui n'est pas un contact. On dirait que l'imagination du martyr a devancé celle du Poussin, et deviné le groupe aérien de l'*Assomption de la Vierge*.

« Nous aperçûmes une lumière immense, et je dis à ma sœur, qui se trouvait à mon côté : « Voici ce que le Seigneur « nous promettait. Il a accompli sa promesse. » Et les quatre anges nous portaient toujours, et nous vîmes un grand espace qui ressemblait à un verger. Les arbres en étaient chargés de roses, qui s'effeuillaient sur nos têtes, et à leurs pieds croissaient toute espèce de fleurs. »

Légendes.

Ainsi commençait à jaillir en récits pleins d'enthousiasme et de foi cette source merveilleuse de la *légende*, qui, pendant plusieurs siècles, forma presque seule la poésie populaire de l'Europe. La légende fut ce qu'est toujours la poésie, un rêve de l'idéal au milieu des tristes réalités de la vie. Elle nous montre tantôt l'invasion des barbares s'arrêtant à la voix d'une bergère, tantôt une flamme miraculeuse s'élevant sur le sépulcre d'un martyr, comme l'aurore d'une prochaine délivrance : ici, c'est un comte du palais, qui, assailli par une émeute, a recours, pour l'apaiser, à la parole et non au glaive; là, un baron converti et devenu ermite, rencontrant un homme qu'il a jadis vendu comme esclave, se jette à ses pieds, et le force, par ses prières, à le lier lui-même et à le conduire dans la prison. Plus loin, les fers des captifs se brisent sur le tombeau d'un saint; ailleurs, nous voyons un pieux solitaire chasser par un signe de croix l'ours qui occupait la caverne où il veut s'établir lui-même; image poétique et vraie des conquêtes de la civilisation chrétienne parmi

ıerriers barbares. Il y a quelque chose d'attendrissant à
es récits naïfs, malgré les puérilités et les fables qui les
lissent, quand on songe à toutes les souffrances qu'ils
ɔnsolées. Au milieu des invasions, des guerres civiles des
premières races, tandis que la vie de l'homme parait
ırs en proie à la force brutale, voilà que l'imagination
aire se prend à refaire le monde suivant ses désirs et sa
ıa grande pensée d'une Providence partout présente et
ꞌnelle vient planer sur ce théâtre sanglant des passions.
.issance de la vertu est placée en face de la violence des
ꞩ, et la morale éternelle, qui semble exilée de la terre,
phe dans cette idéale peinture. La légende était l'épopée
ıincus; elle ouvrait un asile à l'imagination des peuples,
ıe le cloître à leurs personnes. Dans ces pieux récits,
ıe sous ces voûtes bénies, on respirait un air plus calme;
ıit du monde réel semblait s'arrêter sur le seuil; et les
əurs, en se pressant autour du moine ou du vieillard qui
tait ces étranges événements, pouvaient lui dire comme
ı fugitif à l'abbé du monastère del Corvo : « Je viens
her la paix. »

Discussions philosophiques.

christianisme s'emparait de l'intelligence aussi bien
e l'imagination et des facultés morales. L'esprit humain,
la civilisation romaine, dans sa décrépitude, n'offrait
pour exercices que de vaines combinaisons d'idées fri-
vit se rouvrir devant lui une vaste carrière, où les plus
ꞩ problèmes de la philosophie s'agitèrent sous des noms
ıaux. Les graves questions relatives à la nature de Dieu,
rapports avec lui, à la liberté humaine, à l'action pro-
tielle sur nos volontés, sublimes recherches autour des-
əs roulent éternellement les incertitudes des philosophes,
e chaque âge envisage sous un point de vue différent, se
sentent, du deuxième au sixième siècle, sous les noms
ıosticisme, d'arianisme, de pélagianisme. Il s'agissait,
les docteurs apostoliques, de l'entreprise la plus grande
es hommes puissent concevoir : ils se proposaient de

formuler le *dogme*, c'est-à-dire, non plus, comme les sages de l'antiquité, de bâtir à leurs risques et périls des systèmes individuels auxquels se rattacheraient à loisir les volontaires de la spéculation, mais d'exprimer la foi d'une époque, de donner un symbole qui fût en même temps la conséquence des prémisses évangéliques, la satisfaction légitime des exigences du bon sens et la base morale d'une société naissante. Les Pères de l'Église furent à la fois des chrétiens, des penseurs et des hommes d'État.

Quel intérêt puissant ne dut pas exciter une pareille entreprise! Quelle activité des esprits, quelles communications rapides ne produisit-elle pas! La chrétienté est alors comme une vaste république intellectuelle, un corps immense où circule le même sang. La Gaule se trouve au cinquième siècle sous la direction de trois chefs spirituels, dont aucun ne l'habite : saint Jérôme à Bethléem, saint Augustin à Hippone, saint Paulin à Nole. Les questions, les réponses, les conseils, les traités de morale, les examens dogmatiques partent, reviennent, s'échangent, se croisent de toutes les contrées du monde, malgré la difficulté des routes et le danger des communications. Partout où se manifeste un besoin, une affaire, un embarras religieux, les docteurs travaillent, les prêtres voyagent, les écrits circulent. Enfin, les conciles, ces assemblées nationales du peuple chrétien, forment le couronnement de l'édifice spirituel. Ce sont les hauts parlements où les diverses congrégations envoient leurs commettants, chargés de faire une déclaration de principes, et de voter non pas un bill de droits, mais un bill de croyances[1].

Ces austères et épineuses discussions du dogme ont presque toujours une grandeur réelle qu'il ne faut pas méconnaître sous la forme déjà scolastique qui les enveloppe. Souvenons-nous, pour être justes, que le christianisme se développa au milieu du mouvement mystique des néoplatoniciens d'Alexandrie. Il y eut d'abord lutte entre les deux doctrines, puis tentative de conciliation. Le christianisme

1. Ampère, *Histoire littéraire*, t. I, p. 336. — Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. I, leçon IV.

ueur anéantit le néoplatonisme comme secte, mais l'ab- comme doctrine. Ce n'est donc pas au principe chré- mais à l'influence orientale qu'il faut imputer la direc- nystique et abstruse de certaines querelles théologiques. t remarquer d'ailleurs que dans l'Occident, et spécia- nt dans les Gaules, les discussions dogmatiques échap- t en partie aux arguties minutieuses du Bas-Empire. toujours eu dans l'esprit gaulois une tendance pratique a préservé des aberrations de la sophistique grecque. Irénée est peu métaphysicien, c'est encore un apôtre; nce est plus orateur que théologien; saint Hilaire de ers, l'Athanase de l'Occident, est l'avocat véhément de nité ; enfin, le grand évêque de Milan, Ambroise, né en Gaule, à Trèves, est l'homme d'action et de gou- ment par excellence. Il n'écrit que pour diriger; il la chaire épiscopale à l'importance d'une magistrature que. Tour à tour ambassadeur et tribun, il soutient les ts du jeune Valentinien auprès du tyran Maxime, e son éloquence comme une barrière à la première des ons, blâme hautement un crime de Théodose, et sou- 'empereur à la pénitence publique. Ainsi commence à ssiner en face de l'autorité temporelle le rôle que va l'épiscopat, rôle qui ne fera que grandir en présence oyautés barbares. Ainsi se pose déjà cette autorité le du clergé, souvent abusive sans doute, mais en somme et bienfaisante dans des siècles où la puissance reli- e pouvait seule arrêter les abus cruels de la force. C'est le droit divin de la capacité, interprète de la raison et justice, qui s'oppose à l'usurpation des passions bru-

Prédication.

nstrument principal de cette domination spirituelle fut ouveau genre d'éloquence appelé à de hautes destinées les lettres françaises, je veux parler de la prédication. Pères de l'Église grecque avaient été les disciples d'Ho- aussi bien que de Jésus-Christ; c'étaient des chrétiens doute, mais c'étaient aussi des Hellènes, et même un

peu des Orientaux. Subtils dans la discussion du dogme, ils déployaient dans l'enseignement de la morale l'imagination la plus riche, l'éloquence la plus pompeuse. La prédication de l'Église latine revêtit un caractère différent : elle n'eut plus rien de littéraire et ne visa qu'à l'action. Instruire une réunion de fidèles, leur donner de bons et sages conseils, telle est l'unique pensée des évêques et des missionnaires de l'Occident. Ils vont toujours droit au fait : ils ne craignent pas les redites, les expressions familières et même triviales. Le plus illustre évêque de la Gaule au sixième siècle, saint Césaire d'Arles, dont il nous reste cent trente sermons, semble un père de famille qui converse affectueusement avec ses enfants. Un autre trait, que nous ne devons pas omettre dans une histoire des lettres, caractérise la prédication latine : ce sont des peintures plus sombres du monde futur, c'est le retour plus fréquent des idées de damnation et d'enfer. La nécessité d'imposer aux conquérants barbares le seul frein qui pût arrêter leur violence contribua à pousser dans cette voie les orateurs évangéliques. De là cette religieuse terreur dont les imaginations du moyen âge ont toutes porté les traces ; de là ces formidables magnificences de la poésie de Dante et plus tard de Milton.

Histoire.

Nous devons encore au clergé des temps mérovingiens les rares monuments historiques qui ont préservé d'un complet oubli cette curieuse époque. Le plus précieux de tous est sans contredit l'*Histoire des Francs*, par Georgius Florentius Gregorius, connu sous le nom de Grégoire de Tours[1]. Il serait injuste d'attendre d'un contemporain de Chilpéric et de Sigebert la méthode, la critique ou le style d'un véritable historien. Lui-même avoue son insuffisance avec une naïveté pleine de tristesse. « Nous mêlons confusément dans notre récit, dit-il, les vertus des saints et les désastres des nations.... La culture des arts libéraux décline ou plutôt périt dans les villes de la Gaule, la férocité des peuples sévit, la fureur des

1. Né en Auvergne l'an 539, mort vers 593.

iguise, et la plupart des hommes gémissent en disant : heur à nos jours ! parce que l'étude des lettres périt au u de nous ! »

c'est précisément la peinture vivante de cette barbarie ette confusion qui nous attache aux récits de l'évêque urs. Rien ne pourrait nous donner une idée plus juste e seconde période de la conquête, où les races di- vivent réunies sur le même sol, dans un antagonisme par une foule d'imitations réciproques. Il faut, dit tin Thierry, descendre jusqu'au siècle de Froissart, trouver un narrateur qui égale Grégoire de Tours art de mettre en scène les personnages et de peindre dialogue. Tout ce que la conquête de la Gaule avait regard ou en opposition sur le même sol, les races, sses, les conditions diverses, figurent pêle-mêle dans ses quelquefois plaisants, souvent tragiques, toujours vrais nés. Nous entrevoyons, à travers sa narration, la ma- le vivre des rois francs, l'intérieur de la maison royale, umultueuse des seigneurs et des évêques de ce temps, ulence intrigante des Gaulois, l'indiscipline brutale des . Ici, c'est la barbarie dans toute sa grossièreté, sans ence du bien et du mal, personnifiée dans la reine Fré- le ; près d'elle, l'homme de race barbare qui prend les de la civilisation, se polit à la surface, en conservant ses ts et ses passions féroces, comme le roi Chilpéric ; s, c'est le Gaulois qui se fait barbare pour descendre eau de ses contemporains, ou bien l'homme de la tra- romaine, l'évêque qui se souvient du passé et qui che- regret au milieu d'une époque où la civilisation s'éteint ; re lui-même en est le type.

récit, divisé en seize livres, comprend[1], depuis l'épo- l'établissement des Francs dans les Gaules, l'espace t soixante-quatorze ans et s'arrête à l'année 591[2]. Après

[1] premier livre contient un sommaire de l'histoire universelle depuis ion d'Adam et d'Ève jusqu'à la mort de saint Martin.

[2] tre son *Histoire des Francs*, Grégoire de Tours a laissé plusieurs d'hagiographie : les *Vies des Pères*, la *Gloire des Martyrs*, les *s de saint Martin*, etc.

lui, l'histoire s'enfonce de plus en plus dans la sécheresse et la barbarie. Cinq chroniqueurs inconnus, dont le premier et le moins mauvais a reçu, on ne sait sur quelle autorité, le nom de Frédégaire, nous conduisent jusqu'au règne de Charlemagne et à son excellent biographe Éginhard.

Monastères.

Une des institutions qui eurent le plus d'influence sur l'avenir de la civilisation chrétienne, fut celle des monastères, asiles vénérés qui conservèrent pour des jours meilleurs les débris des traditions littéraires et les manuscrits précieux de l'antiquité.

L'esprit monastique, né en Orient, et antérieur au christianisme, subit en Occident une transformation décisive. Il abandonna la rêverie indépendante et l'oisive contemplation, pour une vie disciplinée et active. Saint Athanase, chassé de son siége et retiré à Rome en 341, avait amené avec lui quelques moines, et il célébrait les vertus et les charmes de la vie monastique. À sa voix, toutes les petites îles situées sur la côte occidentale de l'Italie se couvrirent d'une multitude d'ermites. C'est de là que saint Martin, exilé de Milan, apporta dans les Gaules les traditions du monachisme oriental, lorsqu'il vint fonder, vers l'an 360, le monastère de Ligugé, près de Poitiers. Dès le commencement du siècle suivant, saint Honorat établit dans une des îles de Lérins une abbaye d'où sortirent une foule d'hommes célèbres et que saint Eucher, évêque de Lyon, nous dépeint sous les plus séduisantes couleurs. Nous transcrivons quelques-unes de ses paroles, parce qu'elles révèlent clairement l'éta moral des esprits et les causes qui appelaient tant de transfuges au désert.

« Je considère avec respect, dit-il, tous les lieux décoré par les saints qui s'y retirent ; mais j'honore particulièrement ma chère Lérins, qui reçoit dans ses bras hospitaliers ceux qu'a jetés sur son sein la tempête du monde; qui introduit doucement, parmi ses ombrages, ceux qui brûlent des ardeurs du siècle, pour qu'ils y respirent et y reprennent ha-

sous l'abri spirituel du Seigneur. Abondante en fon-, parée de verdure, couverte de vignes, agréable par pect et par ses parfums, elle semble un paradis à ceux habitent.

h! qu'elles sont douces à ceux qui ont soif de Dieu les les infréquentées! Qu'elles sont aimables à ceux qui ient le Christ, ces retraites immenses où la nature silencieuse! Ce silence a de merveilleux aiguillons qui nt l'âme à s'élancer vers Dieu, et la ravissent en d'inef- transports; là on n'entend aucun bruit, si ce n'est ce- la voix humaine qui monte vers le ciel. Ces sons, pleins vité, troublent seuls le secret de la solitude, dont le n'est interrompu que par des murmures plus doux que is lui-même, les saints murmures des chants modestes. in des cœurs fervents, les chants mélodieux s'élèvent, oix de l'homme accompagne la prière presque dans les

»

lisant cette suave poésie, qui semble elle-même un n exhalé du désert, on se croit encore en Orient, parmi ecs à l'imagination aussi brillante que leur climat; on ntendre saint Basile décrivant sa retraite de Cappa- ou Synésius, l'évêque philosophe de Cyrène, confiant pirations de solitude et ses indépendantes rêveries à la u *vieillard du Téos*. C'est qu'en effet, avec Eucher à s (403), comme avec Cassien à Marseille (410), nous es encore dans les idées du monachisme oriental. Mais spece de quiétisme était trop incompatible avec le génie Gaule pour se naturaliser dans ses monastères. Ces s retraites devinrent bientôt de grandes écoles de théo- t même de véritables colonies agricoles, où le travail el, la culture de la terre, naguère abandonnée aux es-, se réhabilitait sous des mains libres et pieuses. moines ont été les défricheurs de l'Europe; ils l'ont iée en grand, en associant l'agriculture à la prédica-

»

omme qui détermina cette direction et assura à la civi-

uizot, *Histoire de la civilisation en France*, t. II, leçon XIV

lisation moderne un instrument si puissant, fut saint Benoît, né à Nursia, en 480. C'est sur le mont Cassin, aux frontières des Abruzzes, qu'il publia une *Règle de la vie monastique*, qui devint bientôt la règle générale et presque unique des moines d'Occident. « L'oisiveté est l'ennemie de l'âme, y est-il dit; et, par conséquent, les frères doivent, à certains moments, s'occuper du travail des mains; dans d'autres, de saintes lectures. »

Il ne suffisait pas de prescrire le travail, il fallait l'organiser, et pour cela l'assujettir à une direction centrale et toute-puissante. Saint Benoît, pour discipliner sa milice nouvelle, pose en principe l'obéissance passive, l'abnégation de toute propriété comme de toute volonté personnelle. Ainsi disparaît entièrement le caractère primitif du monachisme oriental, l'exaltation et la liberté. Enfin, pour cimenter son édifice et lui assurer une durée impérissable, Benoît établit les vœux perpétuels, c'est-à-dire substitue aux élans fugitifs et capricieux de la ferveur, une institution positive, garantie bientôt par l'intervention de la puissance publique.

Les fruits de cette institution furent incalculables pour l'avenir, précieux déjà dans le présent. Aux écoles civiles, détruites au cinquième siècle par l'invasion des barbares, succédèrent çà et là quelques écoles épiscopales et monastiques; et tandis que les premières, qui croissaient à l'ombre de l'évêché, avaient pour but exclusif de pourvoir aux besoins de l'Église et de recruter des lecteurs et des chantres pour l'office divin, les écoles formées par les moines, qui étaient entièrement laïques, avaient quelque chose de moins restreint, de moins spécial dans leur enseignement. On y donnait une plus grande place aux connaissances qui ne se rapportaient pas directement aux besoins journaliers de l'Église. On y copiait des manuscrits, on y gardait quelques notions d'astronomie et de mathématiques; enfin on y étudiait quelque chose des philosophes anciens. Ainsi se conservaient dans l'ombre, entre les mains des chrétiens les plus zélés, et souvent en dépit d'eux-mêmes, les traditions de la civilisation antique, qui n'attendaient, pour germer de nouveau, que des jours meilleurs, un état politique moins confus. Un

homme essaya de hâter le pas de l'histoire et de faire eul l'œuvre des siècles : Charlemagne parut, et avec première renaissance, essor prématuré et par conséé éphémère, météore brillant destiné à s'éteindre bienns une nuit moins profonde toutefois que celle qui précédée.

CHAPITRE V.

CHARLEMAGNE.

re renaissance. — Savants appelés par Charlemagne. — Travaux harlemagne ; grammaire franque ; recueil de poésies populaires. héologie ; capitulaires. — Réformes du clergé ; écoles ; manuscrits.

Première renaissance.

pensée moderne devait naître de l'union du christiaet des mœurs germaniques avec les souvenirs savants Grèce et de Rome. Le premier contact de ces éléments ressemble à une destruction. Sans doute l'invasion des res ne fut pas un fait général, simultané pour toutes rties de l'empire ou même de la Gaule. On ne saurait, ne certaine exagération, adopter les termes de déluge ondation par lesquels certains historiens se plaisent à ndre : ce fut plutôt une infiltration. Les barbares, longamoncelés aux frontières, percèrent çà et là ces digues ssantes. Tantôt appelés par les empereurs, tantôt impour services, ailleurs courant par bandes le pays qui se . sur leurs traces, pillards plutôt que conquérants, ils jugaient par la Gaule, ils la dévastaient. Le résultat t pas moins la destruction de l empire. Toute vie cen'éteignit peu à peu ; tout lien entre les diverses contrées aché sinon rompu ; tout devint local, isolé : le monde ait tomber dans le chaos. Le mélange confus, la fertion tumultueuse des éléments d'une société nouvelle dura

du cinquième siècle jusqu'à la fin du huitième. Alors se manifeste la première tentative d'organisation sous la main puissante de Charlemagne. Germain de race et de mœurs, chrétien par la foi et Romain par la science, ce grand homme représente en lui-même la fusion qu'il aspire à réaliser dans l'Occident. D'une main il arrête l'invasion barbare; de l'autre il essaye de relever l'empire et de purifier l'Église. A côté de cette résurrection de la société politique, se place aussitôt, comme une conséquence, la réorganisation littéraire qui doit attirer notre attention. C'est la première des époques qu'on nomme *renaissances*. Celle-ci mérita plus particulièrement ce titre : ce fut bien une renaissance, non une création; et tel est le principe de sa faiblesse. Elle fut bienfaisante, quoique passagère : elle conserva pour des époques plus heureuses la tradition antique près de s'éteindre, et interrompit la prescription de l'ignorance.

Charlemagne entreprit de relever tout ce qui s'écroulait, y compris les lettres, ce luxe impérial de l'ancienne Rome. Ses guerres mêmes furent organisatrices, et ses conquêtes défensives. Il comprit que le premier obstacle à vaincre, c'était la fluctuation des peuples, la perpétuelle mobilité des races, qui entraînaient nécessairement celle des institutions. Pour édifier, il affermit le sol. De là cette lutte de quarante ans contre tous les barbares, ces trente campagnes au nord et à l'est contre les Saxons, les Avares, les Thuringiens, les Slaves et les Danois, ces dix-sept expéditions au midi contre les Arabes et les Lombards. La victoire change alors de parti et de caractère : elle se retourne contre l'invasion; elle fonde au lieu de détruire.

Savants appelés par Charlemagne.

Parmi les plus utiles conquêtes de Charlemagne, il faut compter les hommes instruits qu'il s'empressa d'appeler des contrées voisines et d'associer à son œuvre de restauration. C'était le premier pas dans la carrière du progrès; il s'assurait ainsi d'indispensables instruments. L'Angleterre était alors le pays le plus civilisé de l'Occident. Sans parler de la vieille

Église d'Irlande, dont les monastères étaient célèbres depuis le cinquième siècle, l'Église anglo-saxonne elle-même avait été fondée par un Grec de Tarse, Théodore, en 668. Il y avait apporté certains livres grecs, entre autres Homère et Josèphe. Grâce à ses soins et à ceux d'Adrien son compagnon, cette Église naissante avait retrouvé la tradition des lettres latines et même de la langue grecque. Elle possédait plusieurs grands ouvrages de l'antiquité, entre autres ceux d'Aristote. Dans l'âge des plus profondes ténèbres, elle produisait sans interruption des hommes tels que Bède, Egbert, Albert et Alcuin.

Ce dernier fut le confident, l'ami et en quelque sorte le ministre intellectuel de Charlemagne. C'est en Italie, à Parme, que le roi des Francs trouva le savant Anglo-Saxon en 780. Deux ans après, Alcuin était établi à la cour de Charlemagne, et touchait les revenus de trois riches abbayes. Il ne faut pas mesurer la réputation de cet homme célèbre au mérite intrinsèque des ouvrages qu'il a laissés. Des commentaires allégoriques sur l'Écriture sainte, des traités dogmatiques sur certaines questions de théologie, un livre de morale pratique sur *les vertus et les vices*, quelques travaux sur la grammaire, l'orthographe, la rhétorique et la dialectique, quatre-vingts pièces de vers d'un médiocre mérite, c'est tout ce qui nous reste de lui, et rien ne nous engage à croire qu'il ait composé des ouvrages d'une valeur plus considérable. L'œuvre véritable d'Alcuin c'est l'impulsion qu'il donna à l'esprit de ses contemporains; son mérite, c'est d'avoir arrêté sur sa pente rapide la décadence de l'instruction et renoué la chaîne des traditions antiques. C'est vers la philosophie, vers la littérature que tendent ses pensées : il cite Virgile à côté de saint Augustin : il s'occupe de mathématiques et d'astronomie aussi bien que d'études théologiques. En lui commence l'alliance des deux plus féconds éléments de la pensée moderne, l'antiquité et le christianisme.

Alcuin ne fut pas le seul auxiliaire qui seconda Charlemagne dans sa noble entreprise. Toutes les contrées semblent lui payer leur tribut. La Norique lui donne Leidrade ; il s'attache le Goth Théodulphe ; l'un devient archevêque de Lyon,

l'autre évêque d'Orléans. Nous trouvons aussi près de lui Smaragde, abbé de Saint-Mihiel, qui composa une grammaire latine, le Germain Angilbert qui écrivait des vers latins, saint Benoît d'Aniane, le second réformateur des monastères d'Occident, et enfin Éginhard, « un barbare peu exercé dans la langue des Romains, » à ce qu'il dit lui-même, lequel n'en devint pas moins le plus remarquable des chroniqueurs de cette époque, et mérita presque le titre d'historien.

Le premier soin de Charlemagne fut de réunir en un foyer commun ces lumières éparses qu'il avait su recueillir. Il forma dans l'enceinte de son palais une école qui le suivait partout, et dont faisaient partie, outre l'empereur lui-même, ses maîtres, ses favoris, ses fils et même ses filles. A dire vrai, c'était moins une école régulière qu'une espèce d'académie, où Alcuin, qui en était l'âme, cherchait à éveiller l'attention, à piquer la curiosité de ses auditeurs demi-barbares, par tout ce que l'érudition avait de plus inattendu C'était voir juste : il s'agissait moins d'instruire de pareils élèves que de leur faire aimer la science. La passion qu'elle excita fut portée à un degré qui nous paraît bizarre. Pareille à certaines académies italiennes, où de graves ecclésiastiques s'affublent des noms bucoliques des bergers de Virgile, l'école du palais donnait un nom savant à chacun de ses membres. Charlemagne s'y nommait David; Alcuin, Flaccus; Angilbert, Homère; Gisla et Gondrade avaient choisi les deux noms gracieux de Lucie et Eulalie. On doit respecter même une légère nuance de pédantisme, quand on songe à la grandeur du résultat et à l'élévation des motifs. D'ailleurs n'était-ce pas un noble besoin pour ces hommes d'élite, de sortir, au moins pour quelques instants, d'un siècle barbare, grâce à l'illusion de ces noms vénérés?

Travaux de Charlemagne; grammaire franque; recueil de poésies populaires.

Charlemagne prit l'étude au sérieux. Il voulut savoir lui-même tout ce qu'il ordonnait d'enseigner. Ce dut être un spectacle curieux et admirable que de voir ce fier vainqueur

xons et des Lombards s'exercer avec beaucoup de soin z peu de succès à former de beaux caractères d'écriture, cer sous son chevet ses tablettes et son stylet, pour occu- nsi l'insomnie de ses nuits. Son intelligence était plus e que ses doigts : il apprit à parler correctement la lan- tine ; il comprenait même le grec. Portant jusque dans mmaire le génie d'organisation qui éclatait dans sa poli- il conçut le projet de soumettre aux lois générales du ge l'idiome jusqu'alors indiscipliné des Germains : il ença une *grammaire franque*, qui a précédé de huit ans les plus anciennes grammaires allemandes. Enfin, n'honore pas médiocrement son goût littéraire, au mi- l'éclat nouveau que les lettres latines faisaient briller à ux, il ne dédaigna pas les poésies nationales de la Ger- , ces vieux chants héroïques dont l'Edda et les Nibelun- ous conservent les débris ; il recueillit ces poëmes bar- qui renfermaient à coup sûr plus de vraie poésie que s hexamètres de Flaccus-Alcuin et d'Homère-Angilbert. ême cultiva pourtant la poésie latine. On lui attribue urs pièces de vers qui nous restent encore. Il en est une mble lui appartenir plus certainement, car il s'y est é. C'est l'épitaphe du jeune Hugues, l'un de ses fils. On arque un solécisme si plein de grâce qu'il semble une ion indispensable de l'idée qu'il exprime :

« Hoc tibi *care* decus, Carolus miserabile carmen
Edidit. »

autre vers de cette pièce rachète une faute de quantité ne noble image :

« Perpetuus miles regnat in *aula* Dei. »

s aimons à trouver ce mélange de talent et d'incorrec- ous la plume du poëte guerrier. Il semble que cette forte , impatiente d'entraves, brise au moindre mouvement les trop délicates de la syntaxe et de la prosodie.

Théologie; Capitulaires.

La véritable littérature de cette époque devait être la théologie. L'avenir de la pensée était dans la foi chrétienne : il fallait achever de fonder la foi. Elle seule pouvait passionner les esprits, aiguillonner l'étude, faire naître la discussion et quelquefois l'éloquence : Charlemagne fut théologien. Outre les questions qu'il adressait aux évêques, véritables programmes qui produisaient des ouvrages, l'empereur revit et compléta lui-même divers traités sur les matières qui préoccupaient alors l'Église.

L'ouvrage vraiment royal qui nous reste de Charlemagne, ce sont ces soixante-cinq *Capitulaires*, vaste et confuse collection des divers actes de son pouvoir. Ce n'est pas exclusivement un recueil de lois : ce sont aussi des ordonnances, des jugements particuliers, des conseils, des projets, enfin des actes administratifs de toute espèce : c'est le règne de Charlemagne encore vivant dans ces débris mutilés. On y croit entendre la voix imposante du maître, et reconnaître quelquefois la brièveté impériale du commandement. Mais le prince n'ordonne pas seulement, il raisonne, il enseigne. A l'aurore de toute civilisation les rois sont les pasteurs des peuples. Tantôt l'auteur des *Capitulaires* prêche à ses durs Germains la morale évangélique, et leur cite l'apôtre saint Paul ; tantôt il donne des instructions à ses *envoyés royaux*, règle les formes de la justice et la tenue des plaids locaux. Embrassant tous les détails dans son immense activité, il fait des règlements de police, établit un *maximum* pour le prix des denrées, proscrit la mendicité et la remplace par une espèce de taxe des pauvres. Plus loin il consacre un capitulaire tout entier à l'administration domestique de ses domaines, à la vente de ses légumes (*de villis*). C'était l'actif du budget impérial : les fermiers auxquels il s'adressait formaient son ministère des finances. Enfin Charles se garde bien d'oublier les ecclésiastiques, c'est-à-dire la partie intelligente, la classe régnante de la nation. Non content de régler leurs intérêts, l'empereur s'occupe et s'inquiète de leurs empiètements. Il semble lire dans l'avenir

les malheurs de son fils, le débonnaire Louis. « A qui s'adressent, leur demande-t-il, ces paroles de l'apôtre : « Nul homme « qui combat au service de Dieu ne s'embarrasse des affaires « du monde ? » Et plus loin : « Qu'est-ce que renoncer au siècle ? Est-ce seulement ne point porter d'armes et n'être pas marié publiquement ? »

Réforme du clergé; écoles; manuscrits.

La réforme du clergé fut la première mesure réparatrice de Charlemagne. La renaissance du neuvième siècle, comme celles du onzième et du seizième, commença par une réforme religieuse. Sous Charles Martel, plus encore qu'avant lui, les barbares avaient fait invasion dans l'Église, et y avaient apporté leur grossièreté et leur ignorance. Charlemagne n'épargna rien pour raviver la discipline ecclésiastique. Il corrigea les mœurs des clercs, rétablit la régularité dans leur conduite et la décence dans la célébration des offices. Les conciles, tombés presque en désuétude au septième siècle et au commencement du huitième, redevinrent fréquents sous ce règne. La vie morale renaissait dans l'Église : l'intelligence allait aussi se réveiller.

La copie des manuscrits joua alors le même rôle que l'imprimerie au quinzième siècle. A l'une et à l'autre époque, la Bible fut l'objet des premiers travaux. Vers l'an 801, Alcuin envoyait à l'empereur une révision complète des livres saints. Ce prince lui-même se livrait à de pareilles études. « L'année qui précéda sa mort, dit un chroniqueur contemporain, il corrigea soigneusement, avec des Grecs et des Syriens, les quatre Évangiles de Jésus-Christ. » De tels exemples donnèrent une impulsion générale. Tous les monastères rivalisaient de zèle pour copier ces nouvelles recensions. Au caractère informe des temps mérovingiens, qui n'était que l'écriture cursive et dégénérée, se substitua le petit et plus tard le grand caractère romain : c'était encore une restauration. La calligraphie devint un talent lucratif et même une gloire. On mettait tout en œuvre pour en propager le goût. Tantôt c'étaient des vers d'Alcuin, espèce de circulaire écrite sur les murs intérieurs

des abbayes, qui invitaient les copistes à la plus minutieuse exactitude; tantôt c'étaient des recommandations, des prières, des imprécations même consignées dans le manuscrit original, pour engager les copistes à ne rien changer, à ne pas altérer une ligne.

Il circulait sous les voûtes des cloîtres certaines légendes bien propres à ranimer la ferveur des calligraphes. Un novice employé à copier des livres avait dû son salut à une compensation étrange : les pages qu'il avait transcrites surpassaient d'une lettre le nombre des péchés qu'il avait commis. La Bible commença et sanctifia le mouvement : les auteurs profanes en profitèrent. Alcuin connaissait fort bien Virgile ; selon certains témoignages, il revit et copia les comédies de Térence ; il faisait venir d'York les *livres d'érudition scolastique* qu'il avait rassemblés dans sa jeunesse. Loup de Ferrières promettait à Éginhard les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, dès que l'abbé à qui il les avait prêtées en aurait achevé la copie. Plus tard, il lui faisait passer les *Commentaires* de César. D'un autre côté, il sollicitait du pape Benoît III l'envoi du traité de Cicéron *de Oratore* et des *Institutions* de Quintilien, en compagnie des *Commentaires* de saint Jérôme. On se disputait le privilége de lire, de copier le premier un manuscrit; c'était un mouvement qui n'a d'analogue que parmi les lettrés de la grande renaissance.

L'établissement des écoles en fut le complément. Les anciennes écoles municipales étaient tombées, au milieu des troubles de l'invasion. De rares monastères satisfaisaient à peine aux besoins les plus pressants de l'instruction. Charlemagne, dès longtemps préoccupé de cette pensée, publia enfin, en 787, à l'instigation d'Alcuin, ce que nous appellerions une circulaire, où il ordonnait aux évêques et abbés de fonder des écoles. Deux ans après, un capitulaire organisait ce que la lettre précédente avait créé. Il réglait qu'auprès de chaque évêché et de chaque monastère serait ouverte une école, où l'on enseignerait la grammaire, le calcul et la musique. Dès lors, le nombre de ces établissements devint considérable : les plus célèbres furent ceux de Tours, de Ferrières en Gâtinois, de Fulde, dans le diocèse de Mayence; de Reichenau, dans celui

nstance ; d'Aniane en Languedoc ; de Fontenelle en Nor-
e. Alcuin semblait se multiplier pour propager l'ensei-
nt : non content d'établir des écoles, il enseigna lui-
avec un grand éclat, et la plupart des hommes illustres
tte époque vit naître furent au nombre de ses disciples.
ons Alcuin lui-même rendant compte à Charlemagne,
ne de ses lettres (796), de la nature de l'enseignement
vait établi à Tours :
loi, votre Flaccus, selon votre exhortation et votre sage
é, je m'applique à servir aux uns, sous le toit de Saint-
n, le miel des saintes Écritures ; j'essaye d'enivrer les
du vieux vin des anciennes études ; je nourris ceux-ci
cience grammaticale ; je tente de faire briller aux yeux
x-là l'ordre des astres. »
voue néanmoins que ses efforts rencontrent de grands
les : « Je fais peu de progrès, j'avance peu, me battant
rs avec la rusticité des Tourangeaux. »
heureusement, cette résistance n'était pas locale : elle
les racines plus étendues et plus difficiles à extirper.
asses de la population n'éprouvaient aucune sympathie
cette science, qu'elles voyaient insoucieuses passer au-
de leurs têtes ; c'était affaire entre le prince et le
. Les conservateurs des vieilles mœurs, espèces de Ca-
e l'ignorance, s'opposaient opiniâtrément à toutes ces
utés ; ils méprisaient « les loisirs superstitieux des let-
t regardaient fort mal ceux qui désiraient apprendre
ne chose[1]. » Nous ne trouvons qu'un seul monument
e époque qui institue positivement un enseignement
é à d'autres que des clercs[2] ; et il est fort probable que
entative n'eut à peu près aucun succès. Il n'en pouvait
arriver autrement. L'Église était alors la seule partie
nation qui pût recevoir une culture littéraire : les lettres
arts sont les fleurs de la civilisation ; c'est le dernier
mène de la croissance des sociétés. La renaissance

sarum, ut nunc plerisque vocantur, superstitiosa otia fastidio sunt....
neri sunt, qui aliquid discere affectant. » (Lupus Ferrariensis, epi-

eodulphi Capitularia, § 19, 20.

carlovingienne précéda la constitution réelle de la nation : il en résulta qu'elle eut quelque chose de superficiel et d'éphémère. Les connaissances scientifiques que sema Charlemagne ne plongèrent pas de profondes racines dans le sol de la France, elles ne se nourrirent point des sucs abondants de la vie populaire. Néanmoins il s'en faut de beaucoup qu'elles aient été inutiles : elles vécurent dans le sein des monastères, jusqu'au jour où des circonstances plus favorables permirent de les propager au dehors. Jusque-là les lettres, concentrées dans une classe qui pouvait seule les cultiver, constituèrent un dépôt plutôt qu'une richesse réelle. Elles ne produisirent qu'un historien remarquable, c'est le biographe de Charlemagne, Éginhart. Il imite Suétone et le rappelle quelquefois : c'est son mérite aux yeux des contemporains. L'un d'eux loue dans cet écrivain « le choix des pensées, un sobre emploi des conjonctions, *tel qu'il l'a remarqué dans les bons auteurs*, un style que n'embarrassent point la longueur et la complication des périodes, ni des phrases d'une étendue immodérée[1]. » L'auteur de ce jugement aurait peu goûté Commines et Saint-Simon.

La poésie est le genre de composition qui peut le moins se passer du peuple : c'est une espèce de spectacle qui languit sans les applaudissements de la foule. C'est dire que la poésie n'exista point sous Charlemagne ; j'entends la poésie lettrée, en réservant, bien entendu, les rudes chants germaniques dont j'ai parlé plus haut. La poésie latine ne fut qu'une recrudescence de la versification. On traita tout bonnement en vers les mêmes sujets qu'on développait en prose : on fit de la morale, de la théologie, de l'administration en hexamètres.

Dans le domaine de la philosophie, il parut un homme remarquable, un seul, Jean le Scot ou l'Érigène (l'Irlandais). A la hardiesse de ses idées, à la subtilité de ses déductions, à la grandeur de ses résultats, on croirait qu'il ouvre à la philosophie une carrière nouvelle et devance les penseurs des écoles modernes. Ce serait une erreur : Jean le Scot n'est que

1. Lupus Ferrariensis, *epistola* 1.

rnier des Alexandrins, fourvoyé dans le neuvième siècle; un contemporain, un compatriote de Plotin et de Por-e. Il traduit du grec les ouvrages d'un Alexandrin du cin-me siècle, faussement attribués à saint Denis l'Aréopa-il en reproduit les doctrines dans son livre sur *la Division* ; *nature :* il est le dernier représentant de cette tentative algame, commencée dès le deuxième siècle et si active inquième, entre le néoplatonisme d'Alexandrie et la logie chrétienne. Toute cette littérature carlovingienne rde le passé et le reflète : c'est un jour d'automne dont ques rayons rappellent parfois l'été et font au voyageur agréable illusion. Mais à coup sûr ce n'est pas le prin-os : les feuillages sont jaunes et la terre n'a point encore ève.

CHAPITRE VI.

LANGUE FRANÇAISE.

xpulsion de l'allemand et du latin. — Formation des idiomes modernes; langue d'oc; langue d'oïl.

Expulsion de l'allemand.

harlemagne avait en vain tenté de remplir le vide que pire d'Occident laissait dans le monde. Ce grand homme, la noble impatience de son génie, avait voulu devancer ıre de la Providence. Il avait imposé à l'Europe une unité rente et tout extérieure. Mais cette forme, héritage d'une ité éteinte, se trouva trop vaste, trop savante pour les be-s des peuples nouveaux, que la misère avait ramenés à la arie. C'était une expression antique imposée à des sen-nts et à des mœurs auxquels elle ne répondait plus; it quelque chose de grand, mais de mort. La véritable è ne peut naître que de l'assimilation lente des intelli-es. Il fallait alors reprendre la société dans ses bases,

fortifier les âmes par la conscience de leur valeur individuelle, armer le soldat pour la défense de sa terre, élever le beffroi du château et plus tard le rempart de la ville, en un mot, refaire des hommes et non pas un empire. Aussi, dès qu'on ne sentit plus la main de fer du conquérant, n'eut-on rien de plus pressé que de briser cette machine compliquée que nul ne pouvait faire mouvoir, et qui encombrait la voie. L'instinct des temps, la force des choses, la loi secrète et vivante qui, renfermée dans le sein des sociétés, préside à toutes leurs transformations, l'emportèrent sur la puissance organisatrice du maître. Le nouvel empire s'écroulait de toutes parts ; tout tendait à s'isoler, à redevenir particulier et local : les peuples se détachaient pièce à pièce. Soixante-dix ans après Charlemagne, ses États sont démembrés en sept royaumes. Les royaumes eux-mêmes tombent en duchés, en comtés, en seigneuries : vers la fin du neuvième siècle, la France seule compte vingt-neuf provinces, et à la fin du dixième cinquante-cinq, dont les gouverneurs, sous les noms de comtes, de vicomtes, de marquis, sont devenus de véritables souverains. Un capitulaire de Charles le Chauve (877) a consacré légalement l'hérédité des bénéfices et offices royaux : l'empire a consommé son suicide.

Cependant apparaissaient déjà, au milieu de cette désorganisation universelle du passé, les tendances nouvelles qui devaient constituer l'avenir. Les royaumes se brisent, mais les races ressaisissent leur indépendance : elles rejettent et la dynastie et les idiomes étrangers. Elles se font des chefs et un langage. Longtemps Charlemagne avait couvert ses successeurs du prestige de sa gloire ; mais quand, à force d'incapacité, ils eurent détruit l'illusion, on se ressouvint qu'ils étaient étrangers. Le premier symptôme de la vie nationale fut de les haïr comme conquérants, de les mépriser comme incapables. « Sans doute, dit Augustin Thierry, dans la révolution qui renversa le trône des Carlovingiens, il faut faire une large part à l'ambition personnelle du fondateur de la troisième dynastie : néanmoins, on peut affirmer que cette ambition, héréditaire depuis un siècle dans la famille de Robert le Fort, fut entretenue et servie par le mouvement de l'opinion nationale;

à proprement parler, la fin du règne des Francs et la
tution d'une royauté nationale au gouvernement fondé
conquête[1]. »

c et même avant les rois germains disparaît du sol
s la langue tudesque, l'allemand. En 813, un canon
ncile de Tours prescrivait au clergé de prêcher en
ue, aussi bien qu'en latin et en langue romane vul-
: preuve certaine que l'idiome germanique était en-
énéralement répandu dans la Gaule : vingt-neuf ans
en 842, quand les deux fils de Louis le Débonnaire
ent amitié et alliance à la tête de leurs armées, le prince
in Louis, voulant être entendu des sujets de Charles le
e, ne se sert que de la langue romane, tandis que
s le Chauve parle tudesque aux soldats de Louis le
nique[3]. Ici la distinction des langues apparaît déjà
ranchée : le tudesque recule peu à peu vers le nord; il
aux dialectes issus du latin les champs qui sont désor-
a France Personne n'entendait plus les idiomes ger-
ues à la cour de Charles le Simple, en 911. Quand le
ollon s'avança pour lui prêter serment de fidélité et pro-
les deux mots *by Got* (par Dieu), tous les assistants se
t à rire[4]. Il semble que les derniers descendants de la
ie carlovingienne prirent à tâche d'élargir la distance
s séparait de la nation. Louis d'Outre-Mer, au milieu
euple qui ne parlait plus que le latin vulgaire, ne com-
t que le tudesque. Au concile d'Ingelheim, où il se
avec l'empereur Othon en 948, les deux princes pa-
t aussi Allemands l'un que l'autre. Quand on eut
lecture de la lettre du pape Agapet, on fut obligé de
uire en langue tudesque, pour que les rois pussent
dre. Les princes de la troisième race, au contraire,
rent avec soin l'idiome populaire. Robert, fils de
s Capet, était très-habile dans la langue gauloise, dit un
queur : *Erat linguæ gallicæ peritia facundissimus*

ttre XIIe.
us expliquerons tout à l'heure ce qu'était la langue romane.
yez plus loin les serments du prince et du peuple.
Bouquet, t. VIII, p. 316.

Si les Germains disparurent comme nation du territoire lois, ils y restèrent comme individus ; ils se mêlèrent aux iens habitants et ne contribuèrent pas peu à ranimer dans sein toutes les vertus guerrières qu'ils avaient apportées eurs sauvages forêts. Il en fut de même de l'idiome ger- ique : il s'effaça comme langue et resta comme influence, amalgama d'une manière plus ou moins occulte avec le vel idiome de la France du nord, et servit à lui commu- ier cette fermeté, cette énergie qui trempe, en quelque e, les langues, leur donne du ressort et de la durée[1].

semble d'abord étonnant que les vainqueurs aient em- ıté et non imposé une langue aux vaincus. Ce fait s'ex- ue aisément par l'inégalité de nombre et surtout de civili- on entre les deux peuples. C'est un phénomène constant s l'histoire que des conquérants barbares subissent iné- blement la langue, les mœurs, la culture intellectuelle ı peuple policé. Les Mongols, vainqueurs de la Chine. ıdoptent la langue et les lois. Les Romains soumettent trèce, et s'ils n'abdiquent pas leur langue, cette grande t de leur souveraineté, ils apprennent du moins la langue vaincus ; ils prennent leurs chefs-d'œuvre et leurs dieux. is ces mêmes Romains, devenus maitres de la Gaule ns civilisée, y introduisirent bientôt leurs coutumes et r langage.

Expulsion du latin.

Si l'allemand fut exilé de France, le latin n'y resta que ır mourir. A un peuple nouveau, il fallait une langue nou- le. Ce savant et industrieux langage, produit et instrument ne civilisation raffinée jusqu'à la corruption, ne pouvait vivre à la société qui l'avait créé. Elle-même avait eu peine e préserver de toute atteinte ; c'était comme une machine mense, compliquée, pleine de détails délicats et fragiles, i donnait de merveilleux résultats sous une impulsion ha- le, mais qui ne pouvait supporter sans se rompre l'effort

1. Voyez ce que nous avons dit plus haut, page 21, de l'influence de l'allemand ır la langue française.

d'une main inexpérimentée. Parlé dans tout l'Occident, imposé à l'Orient comme moyen de communication officielle, le latin retentissait partout comme le cri de guerre des légions, comme l'ordre impérieux de Rome. Mais cette diffusion même devait nuire à sa pureté. La langue romaine, comme l'empire, était malade de sa grandeur[1].

Si les provinciaux, sujets de Rome, avaient déjà altéré le latin par l'usage, les barbares le brisèrent par impuissance et par caprice. Qu'avaient-ils à faire de toutes ces combinaisons subtiles de temps, de modes, de cas obliques et diversement déclinés, qui fatiguaient leur mémoire sans servir leurs besoins? Que leur importait ce riche vocabulaire cicéronien, vaste palette où brillaient les couleurs les plus délicates, où se fondaient les nuances les plus variées? Un petit nombre de mots bien précis, bien grossiers, pour exprimer les objets qui frappaient leur sens, quelques auxiliaires commodes pour remplacer les temps, certaines prépositions toujours les mêmes pour tenir lieu des inflexions des cas, voilà à quoi se réduisit le mécanisme de leur langage. Le latin dut subir un rétrécissement considérable et une extrême simplification. Les barbares accomplirent brusquement ce que le temps produit à la longue sur tous les idiomes; ils firent passer la langue latine du caractère synthétique aux allures plus dégagées, mais aussi plus pauvres de l'analyse. Il y eut une analogie singulière entre la révolution du langage et celle du gouvernement. Là comme ici tout devint simple, matériel, positif, mais étroit, exigu, barbare. Les hommes avaient peu d'idées et des idées fort courtes; les relations sociales étaient rares et restreintes; l'horizon de la pensée et celui de la vie étaient extrêmement bornés. A de telles conditions, une grande société et un riche langage étaient également impossibles. De petites sociétés, des gouvernements locaux, des langues peu abondantes, des patois populaires, en un mot des gouvernements et des idiomes taillés en quelque sorte à la mesure des idées et des relations humaines, cela seul était possible, cela seul put parvenir à vivre. Quand ces petites sociétés eurent

1. « Ut jam magnitudine laboret sua. » Tite-Live, t. I, préface.

revêtu une forme un peu régulière, et déterminé tant bien que mal les relations hiérarchiques qui les unissaient, ce résultat de la conquête et de la civilisation renaissante prit le nom de régime féodal. Quand les débris de la grande langue romaine eurent acquis, grâce à l'analogie, une certaine régularité ; quand, par des procédés nouveaux, on eut trouvé le moyen de suppléer au mécanisme savant des déclinaisons et des conjugaisons antiques, ce résultat de la barbarie des temps et des tendances analytiques naturelles à l'esprit humain forma les idiomes populaires connus sous le nom de langues néolatines.

Tout servait d'instrument à la destruction fatale qui devait être si féconde. Chose étrange ! le clergé du sixième siècle porta peut-être au latin les plus rudes coups. Dans son zèle nécessaire contre les restes de l'idolâtrie, il y comprit l'élégance du langage. Le pape saint Grégoire le Grand, apprenant que Didier, évêque de Vienne, donnait des leçons de grammaire, lui écrit : « On me rapporte une chose que je ne puis répéter sans honte : on dit que Ta Fraternité explique la grammaire à quelques personnes. Nous sommes affligés.... car les louanges de Jupiter ne peuvent tenir dans une seule et même bouche avec celles de Jésus-Christ. »

Quant à lui, il professe sous ce rapport la plus franche orthodoxie : « Je n'évite pas le désordre du barbarisme, dit-il; je dédaigne d'observer les cas des prépositions; car je regarderais comme une indignité de plier la parole divine sous les lois du grammairien Donat. » Sans doute il y a pour nous quelque chose de bizarre dans cette mauvaise humeur du pontife, dans cette sainte insurrection contre le joug grammatical. Cependant il était peut-être difficile, dans un âge si rapproché des siècles païens, de conserver les grâces du langage classique sans le fonds d'idées qu'elles étaient habituées à revêtir, de garder la forme sans la pensée, la fleur sans la tige, la civilisation latine sans la philosophie profane. Grégoire le Grand voyait peut-être plus juste que les philosophes qui l'ont critiqué, lorsque, dans son instinct d'évêque, il sentait confusément le besoin d'une langue nouvelle, fût-elle barbare, pour exprimer les idées de la civilisation prête à renaître.

i qu'il en soit, ce zèle ardent, juste dans son principe, ré sans doute dans ses conséquences, ne tarda pas à por- fruits au détriment de la langue latine. Il est probable int Boniface, évêque de Mayence, ne voulut pas s'ex- aux réprimandes pontificales en enseignant à ses prêtres les de Donat; car le pape Zacharie eut à prononcer sur dité d'un baptême conféré par l'un d'eux en ces termes *baptiso in nomine patria et filia, et spiritus sancti.*

e croisade contre le latin eut quelque chose d'opportun a bizarrerie : elle cessa dès que l'ennemi ne parut plus ndre. Le latin converti fut admis à résipiscence, et , comme tous les pécheurs, un asile dans les monas- Il devint langue morte, et le clergé en eut grand soin il se le fut approprié.

si, des deux langages parlés en Gaule sous les deux ères races, l'un fut relégué au delà du Rhin, l'autre au u cloître : le peuple se fit lui-même sa langue. Dérivée t de celle des Romains, elle reçut le nom de langue e.

tion des idiomes modernes; langue d'oc; langue d'oïl.

uelle époque en commença l'usage? C'est ce qu'il est e de déterminer avec précision. Les langues ne viennent monde à un jour donné; elles ne naissent point, elles sforment. Les érudits ont prétendu constater l'existence an dès le temps de Charles Martel; ils en ont même é quelques formes à une époque bien plus reculée [1]. Le r monument écrit et authentique qui nous en reste, ce s fameux serments que prêtèrent Louis le Germanique frère Charles le Chauve, et les soldats de Charles à Louis

L. Ideler, *Geschichte der Altfranzœsischen National-Littératur*, § 25. enin, introduction de la *Chanson de Roland*, p. IX. Toute la spirituelle du savant critique n'a pu nous encourager à partager l'audace de ses ons. « Je ne doute pas, dit-il, que le français n'existât au huitième e crois permis d'affirmer que Charlemagne avait entendu parler fran- Je ne vois nulle témérité à supposer que Charlemagne s'est essayé à ançais. »

le Germanique, au mois de mars de l'année 842. Nous en transcrivons ici le texte d'après l'historien Nithard[1], en y joignant une traduction française.

SERMENT DE LOUIS LE GERMANIQUE.

« Pro Deo amur et pro christian poplo, et nostro com-
« mun salvament, dist di en avant, in quant Deus savir et
« potir me dunat, si salvara jeo cist meon fratre Karlo, et in
« adjudha et in cadhuna cosa, si com om par dreit son fradra
« salvar dist, in o quid il mi altresi fazet, et ab Ludher nul
« plaid nunquam prindrai, qui, meon vol, cist meon fradre
« Karle in damno sit. »

TRADUCTION.

« Pour l'amour de Dieu, et pour le peuple chrétien et notre commun salut, de ce jour en avant, autant que Dieu m'en donne le savoir et le pouvoir, je sauverai mon frère Charles, ici présent, et lui serai en aide en chaque chose (ainsi, qu'un homme, selon la justice, doit sauver son frère), en tout ce qu'il ferait de la même manière pour moi, et je ne ferai avec Lothaire aucun accord qui, par ma volonté, porterait préjudice à mon frère Charles ici présent. »

DÉCLARATION DE L'ARMÉE DE CHARLES LE CHAUVE.

« Si Lodhuwigs sagrament que son fradre Karlo jura
« conservat, et Karlus meos sendra de suo part non la stanit,
« si jo returnar non lint pois, ne jo, ne neuls cui eo returnar
« int pois, in nulla adjudah contra Ludowig nun li juer. »

TRADUCTION.

« Si Louis tient le serment fait à son frère Charles, et que Charles, mon seigneur, de son côté ne le tienne pas, si je ne l'en puis détourner, ni moi ni aucun (de ceux) que j'en

1. *Historia Francorum*, apud Duchesne, t. II, p. 274. — Roquefort, *Glossaire de la langue romane*, t. I, p. 20.

pourrai détourner, ne lui donnerons aucune aide contre Louis[1]. »

Ces textes sont de curieux monuments pour l'étude de notre langue. On y surprend en quelque sorte sur le fait le travail de la transformation. Nous pouvons remarquer que ces lignes barbares tiennent un certain milieu entre les deux dialectes qui, comme nous l'allons dire, se partagèrent la France. La division n'a pas eu lieu encore. Il est probable que, sous la seconde race, l'unité politique maintint et conserva une espèce d'uniformité dans l'idiome corrompu, qu'on appelait langue vulgaire. Ce langage quasi-latin eut en France les mêmes prétentions et la même puissance que l'empire quasi-romain de Charlemagne. Ils tombèrent ensemble et par les mêmes causes; la langue se divisa en deux dialectes; et, pour emprunter à Cicéron une expressive image, de même que les fleuves qui prennent naissance dans l'Apennin se séparent sur deux versants, les uns coulant vers la mer d'Ionie, qui offre des ports sûrs et tranquilles, sous le beau climat de la Grèce, les autres allant se jeter dans la mer de Toscane, qui baigne un pays barbare, hérissé d'écueils et de récifs : ainsi la nouvelle langue se partagea en deux courants divers, dont l'un alla arroser les plaines riantes du midi, toutes parfumées encore du souvenir des arts et de la civilisation romaine, où la langue grecque elle-même avait laissé un harmonieux écho; l'autre, répandu au nord de la Loire, rencontrant partout des Germains, des Kymris, des Northmans, se chargea d'un sédiment barbare qui en altéra longtemps la limpidité.

Les Northmans surtout exercèrent la plus grande influence sur le dialecte du nord de la France. Ces conquérants du dixième siècle firent comme ceux du cinquième : ils adoptèrent la langue du pays conquis, mais ils l'adoptèrent en la modifiant selon le besoin de leurs rudes organes. Les syllabes sonores s'obscurcirent : les *a* devinrent des *é*; par exemple le mot latin *charitas* avait donné *charitat* à la langue romane; les Northmans prononcèrent *charité*, et contribuèrent ainsi

1. On peut voir l'analyse raisonnée de chacun des mots qui composent ces textes dans l'*Explication* de Bonamy, au quarante-cinquième volume des *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (édit. in-12).

à donner au dialecte du nord une physionomie de plus en plus distincte. Les traces qu'ils y laissèrent furent d'autant plus profondes qu'ils s'approprièrent plus sérieusement la langue française. Déjà sous Guillaume Ier, successeur de Rollon, on ne parlait plus à Rouen que le roman. Le duc, voulant que son fils sût aussi la langue danoise, fut obligé de l'envoyer à Bayeux, où on la parlait encore. Pour les autres Gaulois, le français était un latin corrompu, un patois dédaigné; pour les Northmans barbares, ce fut presque une langue savante, qu'ils étudièrent, comme le latin, avec le plus grand soin. Bientôt les Northmans devinrent nos poëtes et nos maîtres de français, de même qu'autrefois les Gaulois avaient envoyé à Rome des maîtres de rhétorique et de grammaire latine.

Pendant ce temps-là, l'idiome méridional recevait aussi des circonstances politiques son caractère distinctif. Les provinces du sud, soumises d'abord par les Visigoths et les Bourguignons, avaient eu moins à souffrir sous ces conquérants moins barbares. Les Francs les avaient sans doute bien des fois sillonnées, mais sans déraciner aussi complétement qu'au nord les mœurs et la civilisation romaine. Devenues, après Charlemagne, le partage de quelques-uns de ses successeurs, elles s'étaient formées en royaume indépendant sous Bozon, qui prit en 879 le titre de roi d'Arles ou de Provence. Mais à la fin du onzième et au commencement du douzième siècle, sa succession se trouva partagée entre les comtes de Toulouse et de Barcelone. L'union des Provençaux avec les Catalans acheva de jeter le dialecte du midi bien loin de l'idiome sourd et traînant des compagnons de Guillaume le Bâtard. Le *provençal* fut désormais une langue distincte du *roman wallon* ou *welsh* (c'est-à-dire gaulois). On distingua aussi ces deux idiomes par le mot qui, dans chacun d'eux, exprimait l'affirmation *oui :* l'un fut appelé langue d'*oc* (hoc); l'autre, langue d'*oïl* (hoc illud). C'est ainsi qu'à la même époque on nommait l'italien langue de *si*, et l'allemand langue d'*ya*[1].

Ce qui n'est que diversité dans la sphère des principes de-

1. « Il bel paese là dove il *si* suona. » (Dante).

vient hostilité dans celle des événements. Le nord et le midi de la France ne constituèrent leur individualité qu'à condition de se haïr. Les hommes du nord étaient plus vaillants, mais aussi plus barbares ; les hommes du midi plus ingénieux, mais plus amollis ; ils se regardaient réciproquement les uns comme des sauvages, les autres comme des bouffons. Il faut entendre le cri d'étonnement et de dédain que jettent les Français du nord à leur première rencontre avec leurs frères du midi. Ce fut vers l'an 1000, alors que Constance, fille du comte de Toulouse, venait d'épouser le roi Robert et avait amené à sa suite des courtisans de son père. « Il y a, dit le chroniqueur contemporain Glaber, autant de difformité dans leurs mœurs que dans leurs habits. Leur armure et les harnais de leurs chevaux sont d'une extrême bizarrerie. Leurs cheveux descendent à peine au milieu de leur tête, ils se rasent la barbe comme des histrions, portent des bottines indécemment terminées par un bec recourbé, des cottes écourtées, tombant jusqu'aux genoux, et fendues devant et derrière. Ils ne marchent qu'en sautillant. Querelleurs continuels, ils ne sont jamais de bonne foi. Hélas ! la nation des Francs, autrefois la plus honnête de toutes, et les peuples de la Bourgogne, suivirent avidement ces exemples criminels. »

Ces deux éléments, dont l'union harmonieuse devait constituer la nationalité française, grandirent longtemps à part, hostiles et menaçants, jusqu'au jour où ils se heurtèrent dans le sang des Albigeois.

SECONDE PÉRIODE.

MOYEN AGE.

CHAPITRE VII.

SOCIÉTÉ FÉODALE.

Société féodale. — Renaissance de la poésie; jongleurs et trouvères. Formation des chants épiques.

Société féodale.

Vers le onzième siècle sont enfin constituées les langues, c'est-à-dire les peuples modernes; car un peuple n'est lui-même qu'au jour où il s'est fait un langage. Alors seulement le monde latin n'existe plus; les invasions barbares sont à jamais terminées; l'Europe va commencer une période nouvelle. Les temps qui séparent la chute de l'empire d'Occident de l'ère qui vient d'éclore, n'étaient qu'une fermentation laborieuse où se préparait la formation du monde catholique et féodal: les quatre siècles que ce monde doit vivre, du onzième au quinzième, sont l'époque que nous désignons sous le nom de moyen âge.

Elle s'ouvre avec une imposante grandeur. Après cette terrible nuit du dixième siècle, ces pestes qui décimaient régulièrement la population, ces affreuses famines où l'on mangeait de la chair humaine, où l'on mêlait de la craie à la rare farine achetée au poids de l'or, ces longues épouvantes où l'on attendait à chaque instant le son de la trompette qui devait réveiller les morts, le monde se rassura enfin quand il vit expirer sans catastrophe l'an 1000 qu'une croyance générale lui avait assigné pour terme. L'humanité ressaisit avec bonheur une vie qu'elle s'était crue si près de perdre. Elle se remit à travailler, à bâtir; dans sa reconnaissance pour ce

Dieu qui prolongeait ses jours, elle lui éleva de tous côtés de nouveaux temples ; une architecture jusqu'alors inconnue et toute chrétienne d'expression fit succéder de belles cathédrales gothiques aux vieilles et lourdes basiliques romanes : on eût dit, suivant l'expression d'un chroniqueur contemporain, que le monde se réveillait, et, dépouillant tout à coup sa vieillesse, se revêtait tout entier d'une blanche robe d'églises[1]. Alors les Normands devenus Français commencent leurs courses héroïques, et vont porter en Italie, en Angleterre, en Palestine leur fabuleuse valeur ; alors un prêtre conçoit une idée plus grande que celle de Charlemagne, il rêve l'unité politique du monde, en lui donnant pour tête l'autorité spirituelle. L'Europe entière se lève à l'appel de Rome, et, comme la Grèce dans ses temps héroïques, elle prouve sa cohésion en marchant sous un seul chef contre l'Asie, et sa vie chrétienne en reportant l'invasion aux musulmans barbares. Cependant les mœurs se forment, l'opinion publique renaît, et avec elle toute une série d'institutions et de rapports. Chose étrange et admirable ! la législation de Charlemagne avait été impuissante pour créer un empire ; au moyen âge, des croyances, des préjugés même suppléent à l'absence des lois et font vivre la société. Dans l'interrègne entre le monde romain et les États modernes, une idée gouverna l'Europe ; un sentiment tint la place d'une constitution. Les tribus germaniques avaient apporté de leurs forêts la conscience de la liberté individuelle, le dévouement volontaire de l'homme à l'homme, l'inviolable fidélité au serment, en un mot le culte

1. « Erat enim instar ac si mundus ipse, excutiendo semet, rejecta vetustate, passim candidam ecclesiarum vestem indueret. » Glaber, I, III, 4 (apud Scriptores rerum francicarum, X.)

L'architecture est l'art dominant et expressif du moyen âge, celui qui le premier en révèle la pensée toute spiritualiste. A la ligne horizontale, principe de l'art païen, se substitue la ligne verticale, comme génératrice de tous les nouveaux ornements. L'édifice monte vers le ciel, au lieu de s'élargir complaisamment sur la terre. Le pilier massif fait place à un faisceau d'élégantes nervures. Les colonnes s'amincissent pour s'élancer davantage. De plus elles se serrent pour exagérer la hauteur en diminuant l'intervalle ; et les deux portions de la voûte qu'elles soutiennent, ainsi rapprochées, au lieu de se continuer en arrondissant leur courbe, se coupent à angle plus ou moins ouvert et donnent naissance à l'ogive.

et souvent la superstition de l'honneur. Aussitôt s'établit, comme par enchantement, un ordre politique dont l'honneur est le lien, où tout est à la fois dépendant et libre, enchaîné par une parole. Pour compléter cette organisation, sur elle plane un idéal nouveau qu'elle doit s'efforcer d'atteindre, le noble rêve de la chevalerie, c'est-à-dire la valeur jointe à la loyauté, la protection du faible par le fort, enfin le culte des femmes, exerçant le double empire de la faiblesse et de la beauté.

Renaissance de la poésie; jongleurs et trouvères.

Alors une poésie fut possible, car il existait une société. Cette poésie eut le bonheur de naître non pas des traditions plus ou moins fidèles du passé, mais des circonstances nouvelles où se trouvaient les hommes. Ce qui avait manqué autrefois à la poésie des Romains, un développement spontané en l'absence d'une littérature plus parfaite, ne manqua pas au moyen âge, grâce à l'oubli momentané des modèles antiques. Sans doute il eût été malheureux pour la pensée moderne d'abdiquer à jamais l'héritage de Rome et d'Athènes; mais il était bon qu'elle n'en jouît pas trop tôt, qu'elle ne le recueillît qu'à sa majorité, alors que, formée dans une salutaire ignorance de la grande fortune qui l'attendait, elle se serait créé elle-même de puissantes ressources. C'est ce qui arriva au quinzième et au seizième siècle, où le moyen âge, grandi entre les mains du christianisme et de la féodalité, reçut enfin le trésor de la sagesse antique.

Au reste, moins la poésie romane chercha à imiter la grecque, plus elle lui rassembla. On vit reparaître ces longs chants héroïques, composés par un poëte inconnu, confiés exclusivement à la mémoire des hommes, répétés avec des additions, des variantes, et qui, après avoir été longtemps comme suspendus au milieu d'un peuple, viennent enfin se déposer sous la plume plus ou moins élégante d'un lettré.

Les jongleurs (*joculatores*), comme les *aèdes* grecs, s'attachèrent d'abord à la personne des princes. Nous en trouvons

la suite de Charlemagne et de Louis le Débonnaire[1].
ants héroïques qu'ils composèrent pour célébrer la vic-
emportée en 868 par Charles le Chauve sur le comte
l sont attestés par les chroniques[2]. Les jongleurs nor-
chantent les hauts faits de Charlemagne et de Roland,
a fameuse bataille de Hastings qui soumit l'Angleterre
laume le Conquérant en 1066. Ces chanteurs étaient
iquement récompensés par leurs nobles patrons : les
vinrent assez riches pour fonder des hôpitaux ; les au-
tinrent la permission et sans doute les moyens d'ache-
le posséder des fiefs nobles. Les évêques, les abbés, les
es elles-mêmes eurent de bonne heure des jongleurs à
rvice : car Charlemagne le leur défendit par un capi-
de l'an 788, ce qui n'empêcha pas que dans les siècles
s plusieurs évêques n'en eussent à leur solde ; il est
'ils les prêtaient charitablement aux monastères de
iocèses[3].

itres jongleurs, sans être attachés à de grands person-
erraient à leurs risques et périls, allant de ville en
e château en château, artistes ambulants, bohémiens
oésie, tantôt richement récompensés, tantôt en proie à
re et aux outrages, suivant les hasards du voyage, et
ans doute suivant l'inégalité de leurs talents ou de leur
te. Ceux d'entre eux qui composaient ou savaient redire
s beaux chants recevaient dans les nobles manoirs l'ac-
plus favorable. Pour concevoir l'empressement qu'on
à recevoir ces hôtes ingénieux, il faut se figurer la
e et les longs ennuis des demeures féodales. Sur le
t d'une colline d'un accès difficile s'élevait un château
fermé de hautes murailles, où d'étroites meurtrières
aient un jour pâle et triste. Tout autour, de misérables
ières, des paysans grossiers et tremblants ; au dedans
elaine avec ses filles entourées de jeunes pages nobles
oute, quelquefois gracieux, mais toujours ignorants

Rue, *Essais historiques sur les bardes et les jongleurs*, t. I, p. 144.
ericus Trium Fontium, *Chronica*, ad annum 868.
rton's *History of English Poetry*, t. I, p. 91.

ne elles. Les fils de la maison servent eux-mêmes comme s dans un autre château. Quant au seigneur, il excelle à er et à recevoir de grands coups de *glaive*, à monter un it destrier et à boire de grands hanaps de vin. Que faire ı tel gîte sinon la guerre ou l'amour? à moins d'imiter et de raconter l'autre, de donner des tournois, ou d'écou- es jongleurs? Aussi lorsque pendant six mois d'hiver le au féodal était resté enveloppé de nuages, sans guerre, tournois, qu'il n'avait vu que peu d'étrangers et de pèle- quand s'étaient écoulés ces longs jours monotones, ces minables soirées mal remplies par le jeu d'échecs, on dait avec les hirondelles le retour désiré du poëte. Il ar- enfin; on l'apercevait de loin le long de la rampe es- e qui menait au château : il portait sa vielle attachée à n de sa selle, s'il était à cheval; suspendue à son cou, ıeminait à pied. Ses habits étaient bariolés de diverses urs; ses cheveux et sa barbe rasés au moins en partie; ourse qu'on appelait la *malette* ou l'*aumonière* pendait à nture et semblait appeler d'avance la générosité de ses . Sans demeure, dès le soir de son arrivée, le baron, les rs, les damoiselles se réunissaient dans la grande salle pour entendre le poëme qu'il venait d'achever pendant r. Alors se déployaient devant des auditeurs si bien dis- , si altérés de poétiques récits mille tableaux intéres- et merveilleux : le jongleur racontait les hauts faits vier, qui, navré à mort, se relève pour défier le géant, les Sarrazins; ou les larmes du cheval Bayard, que les rs ont saigné pour boire son sang, pendant que la famine ı château de Renaud; ou l'arrivée de la fille de l'émir la prison des chevaliers; ou la plainte de Charlemagne tendant le cor de son neveu Roland. Ici point de dé- littéraires, point d'esprit critique ou moqueur. Tous se ient entraîner au courant du récit; ils suivaient de la e ces luttes imaginaires, ces aventures prodigieuses; ûtaient le plaisir délicieux de renouveler les émotions ımbat sans en supporter les fatigues, de s'identifier e héros, de frapper avec lui de grands coups, sans ja- sentir la lance de l'ennemi percer leur heaume et

haubert. Entendre de tels chants, c'était doubler sa

and l'automne approchait, le trouvère était au bout de écit; il partait enrichi des présents de son hôte. On lui ait de l'or, des chevaux, des habits. Les barons et les liers se dépouillaient souvent pour lui de leurs plus vêtements :

> Cils jongliors eurent bonne soldée.
> Plus de cent marcs leur valut la journée.
> Qui fut gentil de cœur sa robe dépouilla,
> Et pour faire s'honneur à un d'els la donna[1].

uefois on le faisait chevalier, s'il ne l'était déjà. Son l emportait avec lui l'amour de la châtelaine. Puis, lui t, le manoir avait perdu sa voix : tout retombait jusqu'à son nouvelle dans le silence et la monotomie accou-[2].

Formation des chants épiques.

poëmes héroïques qui nous restent de cette époque et ont connus sous le nom de *Chansons de geste* ont une e très-imposante. Ils renferment en général vingt, cinquante mille vers, qui se suivent par tirades de vingt cents et quelquefois davantage, sur une seule rime ou ance. A coup sûr de pareilles compositions ne sont pas e de ces jongleurs errants, qui ne chantaient que des ents épars. Cette longueur suppose la chance d'être lu endamment de celle d'être chanté. Les jongleurs n'eus- as pris la peine de construire un long ouvrage dont per- n'eût pu contempler l'ensemble. Il est donc probable eut d'abord sur les divers sujets qu'embrassent ces es épopées des poëmes plus courts, plus simples, plus ires, plus primitifs que ceux qui nous restent. Fau- à qui nous empruntons cette remarque, en a recueilli

oman des *Vœux du paon*.
. Quinet, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1837.
l'Origine de l'épopée chevaleresque au moyen âge.

s preuves aussi curieuses que concluantes. Ainsi il arrive uvent qu'un manuscrit renferme sous un seul titre plusieurs rceaux divers relatifs au même événement : ce sont deux plusieurs poëmes sur le même sujet, que le rédacteur aura :ueillis de la bouche des jongleurs et fondu ou plutôt juxtasés dans sa recension. En voici un exemple tiré d'un des lroits les plus remarquables de la chanson de *Roland*. L'arrière-garde des Francs a été attaquée et détruite par Sarrasins, au delà des Ports, tandis que Charlemagne les iit déjà passés à la tête de l'avant-garde. Tous les guerriers t été tués. Onze des douze pairs ont péri. Il n'en reste plus e le seul Roland, mais déjà si blessé et si harassé qu'il n'a is qu'à rendre l'âme. Il se retire, pour mourir en paix, sous grand rocher, à l'ombre d'un pin. Là il veut briser sa faiuse épée, sa Durandal, de peur qu'elle ne tombe entre les ins des infidèles :

Roland sent qu'il a perdu la vue;
Se lève sur ses pieds, tant qu'il peut s'évertue;
En son visage sa couleur a perdue.
Devant lui se dressait une pierre brune :
De dépit et fâcherie il y détache dix coups.
L'acier grince, sans rompre ni s'ébrécher.
« Ah! dit le comte, sainte Marie, aidez-moi!
Eh! bonne Durandal, je plains votre malheur;
Vous m'êtes inutile à cette heure; indifférente jamais.
J'ai par vous gagné tant de batailles,
Tant de pays, tant de terres conquises,
Qu'aujourd'hui possède Charles à la barbe chenue!
nais homme ne soit votre maître à qui un autre homme fera peur.
Longtemps vous fûtes aux mains d'un capitaine,
Dont jamais le pareil ne sera vu, en France, pays libre [1].

. Nous citons ici le texte même sans aucune altération, pour donner une e du langage de la plus ancienne de nos chansons de Geste.

Ço sent Rollans la veue ad perdue;
Met sei sur piez, quanqu'il poet s'esvertuet;
En sun visage sa couleur ad perdue,
De devans lui ot une perre brune
X Colps i fiert par doel e par rancune;
Cruist li acers, ne freint ne n'esguignet;
E dist li quens : « Sancte Marie, aiue!
E, Durandel bone, si mare fustes.'

:te strophe contient, comme on le voit, la peinture d'une
ion héroïque fort touchante, et ce tableau est un, com-
et tel que l'auteur a dû et voulu le faire.
iintenant ce qui suit ce tableau, ce n'est pas la mort de
ıd, c'est une tirade de vingt-six vers, laquelle n'est autre
qu'une répétition du tableau précédent, seulement en
res termes, sur une autre rime et avec des variantes dans
étails et dans les accessoires[1] :

Roland férit sur la pierre de Sardoine ;
L'acier grince, sans rompre ni s'ébrécher.
Voyant alors qu'il n'en peut rien briser.
Il commence à la plaindre à part soi.

Quando jo n'ai prod de vos n'en ai mescure!
Tantes batailles en camp en ai venoues,
Et tantes teres larges escumbatues
Que Charles tient, ki la barbe ad canue!
Ne vos ait hume ki pur altre fuite!
Mult ben vassal vos ad lung tens tenue :
Jamais n'ert tel en France la solue. »
(Vers 859 et suiv. Édit. Génin.)

Le texte original :
Rollans ferit el perron de Sardonie;
Cruit li acer ne briset ne n'esgrunie.
Quand il ço vit que n'en pout mie freindre,
A sei meismes le commencet à pleindre :
« E, Durendel, com es clere e blanche!
Cuntre soleil si luises et reflambes!
Carles esteit es vals de Moriane,
Quant Deus del cel li mandat par sun angle
Qu'il te dunast a un cunte cataigne;
Donc la me ceinst li gentilz reis, li magnes;
Jo l'en cunquis Normandie e Bretagne,
Si l'en cunquis e Peitou et le Maine,
Jo l'en conquis Burguigne e Loheraigne,
Si l'en conquis Provence et Equitaigne,
E Lumbardie e trestute Romaine;
Jo l'en cunquis Baivière et tute Flandres,
E Alemaigne et trestute Puillanie,
Constantinople; dont il ont la fience,
En Saisonnie fait il ço qu'il demandet.
Jo l'en cunquis Escosse, Guale, Irlande,
Et Engleterre que il teneit sa cambre :
Cunqui l'en ai païs e teres tantes
Que Carles tient, ki a la barbe blanche,
Par ceste épéc ai dulor e pesance
Mielz voeill murir qu'entre païens remaigne.
Damnes Deus père n'en l'ais et hunir France!

« Eh! Durandal comme tu es claire et blanche!
Comme au soleil tu reluis et reflamboies!
Charles était aux vallons de Maurienne,
Quand Dieu du haut du ciel lui manda par un ange
De te donner à un franc capitaine;
Dont me la ceignit le célèbre roi le Magne.
Par elle je lui conquis Normandie et Bretagne;
Je lui conquis le Poitou et le Maine;
Je lui conquis et Bourgogne et Lorraine,
Je lui conquis Provence et Aquitaine,
Et Lombardie et toute la Romagne;
Je lui conquis la Bavière et toute la Flandre.
Et l'Allemagne et toute la Pologne,
Constantinople, dont il reçut la foi;
Le pays des Saxons, soumis à son plaisir,
Je lui conquis Écosse, Gaule, Irlande,
Et l'Angleterre qu'il estimait sa chambre;
Par elle j'ai conquis tant de terres et de pays
Qu'aujourd'hui possède Charles qui a la barbe blanche.
Pour cette épée j'ai douleur et peine.
Mieux vaut mourir qu'aux païens la laisser!
Dieu veuille épargner cette honte à la France. »

ıprès cette tirade, qui n'est ni un complément ni une suite la première, mais une simple variante, il en vient une sième, qui redit encore les mêmes choses. Il y a des *ınsons de geste* où ces variantes successives sont au nombre cinq ou six. J'en ai compté neuf de suite dans celle de *te aux grans piés*. Elles ont toutes pour objet de peindre ılement et les plaintes de la reine perdue dans la forêt; tes commencent par des mots qui annoncent, non pas une cription nouvelle, mais la redite de la même description; tes contiennent une prière renfermant les mêmes idées, et ıçue presque dans les mêmes termes[1].

1. Voici les premiers vers de quelques-unes des variantes dont nous par- s:

1re version.	La dame fut el bois qui durement ploura....
4e —	Par le bois va la dame qui grand paour avoit....
5e —	En la forest fut Berte, qui est gente et adroite ...
6e —	La fille Blanchefleur, la royne au clair vis Fut dedans la forest, moult est son cœur pensis.
7e —	La dame fut el bois dessous un arbre assise....
8e —	Berte fut ens el bois, assise sous un fo (*fagus*, hêtre)...
9e —	Bert gist la terre, qui est dure com groe (gravier)....

citerai encore d'après Fauriel un dernier exemple plus cu-
x, que les précédents et qui prouve d'une manière plus déci-
que les poëmes chevaleresques, sous leur forme actuelle,
erment des fragments composés par différents auteurs.
ie, comte de Saint-Gilles, a été proscrit par Louis le Dé-
naire et vit dans une forêt des landes de Gascogne, ayant
tout voisinage un ermite et pour toute société sa femme
n fils Aiol. Élie est un héros du vieux temps, une espèce
éant pour la taille et la force. Sa lance est si longue ou sa
mière si petite qu'il n'a pu loger l'une dans l'autre, et
y faire entrer son épée, il a fallu qu'il en raccourcît la
de trois pieds et d'une palme : ainsi rognée, elle sur-
ait encore d'une aune la plus longue épée de France.
nd son fils Aiol fut en âge de porter de pareilles armes,
mte l'envoya chercher fortune par le monde, et lui confia
ce qu'il avait de plus précieux, sa grande lance, son épée,
écu et son fameux destrier, l'incomparable Marchegay.
se mit au service de Louis le Débonnaire, et fit si bien
devint pour le moins l'égal de l'empereur. Dans sa pros-
té, son premier soin fut d'envoyer chercher son père et sa
et de les réconcilier avec Louis. Le vieux Élie aime ses
s et son cheval à peu près autant qu'il aime son fils;
i n'a-t-il rien de plus pressé que de les lui redemander.
situation est présentée deux fois dans le poëme qui a
titre *Aiol de Saint-Gilles*. Elle donne lieu à deux scènes
ment différentes, quoique placées à la suite l'une de
re, qu'il est impossible de croire qu'elles soient de la
e main,
première raconte la scène avec une simplicité voisine
froideur.

Aiol ne veut quereller ni disputer avec son père :
Il lui amène Marchegay par la rène dorée,
Le haubert, le blanc heaume et la tranchante épée,
La targe (l'écu) que l'on voit moult bien enluminée;
Et la lance fourbie et moult bien façonnée.
« Sire, voilà les armes que vous m'avez données,
Faites-en vos plaisirs et tout ce que voulez.
— Beau fils, lui dit Élie, je vous en tiens quitte. »

a seconde version, qui dans le manuscrit suit immédiatement la première, est conduite avec plus d'art; on y aperçoit intention dramatique qui ne manque pas d'effet.

« Beau fils, lui dit Élie, moult avez bien agi,
Qui reconquis m'avez tous mes héritages.
J'étais pauvre hier soir, aujourd'hui je suis puissant.
Mes armes, mon cheval, rendez-moi à cette heure,
Qu'autrefois vous donnai dans le bois au départ.
— Sire, ce dit Aiol, je n'ouïs onques telle demande.
L'heaume et le blanc haubert n'ont pu durer si longtemps,
La lance et l'écu, je les perdis au jouter.
Et Marchegay est mort, à sa fin est allé.
Dès longtemps l'ont mangé les chiens dans un fossé.
Il ne pouvait plus courir, il était tout lourdaut. »
Quand Élie l'entend, peut s'en faut qu'il n'enrage :
« Glouton, lui dit le duc, mal l'osâtes vous dire
Que Marchegay soit mort mon excellent destrier,
Jamais autre si bon ne sera retrouvé.
Sortez hors de ma terre : n'en aurez onc un pied. »
Lors les barons de France se mettent à plaisanter,
Le roi Louis lui-même en a un ris jeté.
Quant Aiol vit son père, à lui si courroucé,
Rapidement et tôt lui est aux pieds allé.
« Sire, merci pour Dieu! dit Aiol le brave,
Le cheval et les armes vous puis encore montrer.
Il les fait toutes alors sur la place apporter,
Il les a richement toutes fait bien orner,
Et d'or fin et d'argent très-richement garnir.
Et devant lui il fit Marchegay amener.
Le cheval étoit gras, pleins avoit les côtés,
Car Aiol l'avait fait longuement reposer.
Par deux chaînes d'argent il le fait amener.
Élie écarte un peu son vêtement d'hermine
Et caresse au cheval les flancs et les côtés. »

Nous surprenons ici la main d'un nouveau poëte, qui reprend sous-œuvre et développe avec plus d'art une donnée déjà itée par ses prédécesseurs. Puis vient le rédacteur, le *diasaste* qui réunit deux traditions diverses, en négligeant te fois de choisir et de fondre.

Il est donc certain, comme l'a avancé Fauriel, qu'à l'époque l'imagination poétique commença à s'épuiser, où les compositions originales et isolées devinrent plus rares, il y eut

ommes auxquels vint l'idée de lier, de coordonner dans ême tout, celles de ces productions qui avaient entre elles s de rapport. Ces grandes épopées, amalgame ou fusion usieurs autres, forment de véritables cycles, et repront quelque chose d'analogue à ce qui se passa autrefois la Grèce[1].

istoire des poëtes concorde ici avec l'aspect des œuvres. ongleurs primitifs, dont la vie dissipée et souvent avilie ençait à obtenir peu d'estime, succédèrent par degrés ëtes qui écrivaient, les savants, les clercs, les trouvères. ongleurs n'eurent désormais que le soin de chanter des u'ils ne faisaient plus, et d'amuser l'auditoire par des d'adresse ou même par l'exhibition de leurs ménageries. trouvères s'emparèrent des traditions et des chants rés dans le public; ils leur donnèrent une nouvelle forme, rièrent leurs devanciers pour les mieux dépouiller. Ils aient en disant :

Or écoutez, seigneurs que Dieu bénie,
Une chanson de moult grand seigneurie;
Jongleurs la chantent et ne la savent mie.
Un clerc en vers l'a mise, et rétablie.

en encore :

Ces jonglieurs qui ne savoient rimer
Firent l'ouvrage en plusieurs lieux fausser,
Ne surent pas les paroles placer.

tre les mains des trouvères, les *Chansons de Geste* gant sans doute en élégance et même d'abord en intérêt.

. F. Génin, dans l'introduction de son édition de la *Chanson de Ro-* 850), a tâché de renverser le système de Fauriel, et n'a voulu voir dans nbreuses variantes, où la même idée est reproduite trois ou quatre fois es analogues et avec des détails *quelquefois contradictoires*, que l'œun seul poëte, et qu'un procédé de composition. Il nous semble que le génieux critique n'a point ébranlé les solides raisons de son devancier. lus, M. Génin lui-même, quelques pages plus loin, est forcé par l'évil'admettre en quelque sorte ce qu'il vient de combattre, quand il a sous x, comme pour la *Chanson de Roland*, plusieurs manuscrits du même mais de différents âges, et que les plus récents lui montrent le texte gâté par des surcharges, des altérations et des refontes.

hommes, lettrés pour la plupart, appliquant un esprit cultivé à l'invention des incidents et au style, firent sans e faire à la langue poétique de rapides progrès. Mais ce ɔctionnement produisit bientôt un nouveau mal. Quand ɔoëtes eurent cessé de chanter eux-mêmes leurs vers, ils irent, avec le contact de l'auditoire, le sentiment délicat ɔ qui doit lui plaire. C'était perdre toute leur poétique. ıe sentirent plus à leurs côtés cette curiosité ardente qu'il it sans cesse aiguillonner et satisfaire, ce bon sens des ses qui préserve l'homme qui leur parle de toute recher- de toute oiseuse digression, ce silence fragile d'une ıde foule, cette attention qu'on n'achète qu'à force d'inté- ıt de vérité. Les poëtes qui écrivirent au fond de leur cabi- n'eurent plus pour guide que les inspirations de leur goût viduel, souvent faussé par les préoccupations de leur état. ous venons d'étudier la formation des chants épiques; s allons en parcourir les espèces diverses, exposer avec lques détails les trois *cycles* auxquels appartinrent succes- ment la vogue et l'intérêt public.

CHAPITRE VIII.

PREMIER CYCLE ÉPIQUE.

s sujets d'épopées. — Cycle français ou carlovingien. — Caractère ligieux des chansons de Geste. — Chanson de Roland; chronique de ırpin. — Caractère féodal. — Analyse du roman des Loherains.

Trois sujets d'épopées.

n des préjugés les plus extraordinaires, c'est celui qui se aux Français le génie de l'épopée. C'est par l'épopée se manifesta la naissance de l'esprit français. Les récits, lutôt les chants héroïques dans toute leur naïveté origi- , souvent aussi dans toute leur grandeur, sont la gloire la brillante de notre ancienne poésie. Loin que la France

nanqué d'épopées, elle en a inondé l'Europe : l'Italie, gleterre, l'Allemagne se sont inspirées du souffle de nos ères ; et nous, comme des fils prodigues et ingrats, avons laissé dilapider l'héritage et la réputation de nos s.

ı muse épique de la France au moyen âge avait trois su- favoris, les Français, les Bretons, les anciens : elle n'en aissait guère d'autres, comme elle le proclame elle-même l'auteur du poëme de *Guiteclin de Saissoigne :*

> Ne sont que trois matières à nul homme entendant :
> De France, de Bretagne et de Rome la grand.

ıarlemagne, Arthur et Alexandre sont les héros qu'elle a ›is et autour desquels sont venus se grouper, avec leurs ntes bannières et leur mille gonfanons divers, comme ır de leurs droits suzerains, tous les récits de l'épopée aleresque. Chacun d'eux est devenu le centre d'un cycle culier.

Cycle français ou carlovingien.

ı milieu des malheurs et des ténèbres du dixième siècle, rance avait conservé la mémoire d'une époque merveil- › où la puissance de ses chefs s'était élevée à une incompa- › grandeur. Sous Charlemagne, les Francs avaient étendu ı conquêtes de l'Oder à l'Èbre, de l'Océan du nord à la mer icile. Musulmans et païens, Saxons, Lombards, Bavarois ılaves, tous avaient été soumis au joug ou effrayés par les ıs du roi des Francs. Créateur d'un nouvel empire ro- , restaurateur des sciences et des arts, l'immensité de ses s, la vaste portée de son génie n'avaient sans doute pas ntièrement comprises par ses contemporains ; mais il en resté dans l'imagination des peuples ce qu'y laisse toute › sublime, un souvenir confus, mais profond, impérissa- ›t pour ainsi dire un long ébranlement d'admiration. La ›sse de ses successeurs, les calamités et les hontes de l'in- n normande durent encore accroître le respect du peuple les grands hommes qui n'étaient plus. Dans les misères

lu présent, la magnificence des souvenirs était à la fois une :onsolation et une vengeance.

. Les poëmes qu'embrasse ce cycle ne se rapportent pas tous ı l'époque de Charlemagne. Il y en a qui remontent aux emps de Clovis et de Dagobert[1], d'autres descendent à Chares le Chauve et même aux rois de la troisième race[2]. Il semɔle que la gloire de Charles le Grand ait exercé sur les criiques la même fascination que sur le peuple; de même jue celui-ci lui avait attribué une foule d'exploits étrangers, ainsi les littérateurs ont marqué de son nom ce grand cycle de néros français de tous les âges, et l'ont créé en quelque sorte monarque de ce vaste empire de poésie.

Les plus remarquables de ces compositions épiques paraissent avoir été écrites dans le cours du douzième et du treizième siècle. Mais on ne peut douter qu'avant d'être fixées par l'écriture sous la forme où nous les avons aujourd'hui, elles n'aient été longtemps chantées et répétées avec mille variantes. Nous trouvons déjà un jongleur à la tête de l'armée de Guillaume le Bâtard, en 1066; il chante les exploits de Roland, le paladin de Charlemagne, ou peut-être du duc Rollon, le conquérant de la Normandie, et engage ainsi la bataille de Hastings[3]. Robert Guiscard se faisait suivre jusqu'en Italie par les jongleurs de sa chère Normandie, qui lui répétaient déjà *à clère voix et à doux sons* les prouesses des guerriers de la France. Les poëtes lyriques du douzième siècle, dont nous aurons bientôt occasion de parler, les Coucy, les Blondel, les Quesne de Béthune, citent sans cesse les héros de nos poëmes épiques. Une tradition non interrompue rattachait donc la croyance et l'intérêt des auditeurs aux événe-

1. Par exemple : *Parthénopex de Blois*; — *Florient et Octavien*; — *Ciperis de Vignevaux*.

2. Comme *Hugues Capet*; — *Le Chevalier au Cygne*; — *Baudoin de Sebourg*; — *Le bastard de Bullion*.

3. On lit dans Robert Wace, *Roman de Rou* :

Taillefer qui moult bien chantoit,
Sur un cheval qui tôt alloit,
Devant le duc alloit chantant
De Charlemaigne et de Rolland
Et d'Olivier et des vassaux
Qui moururent à Ronceveaux.

s que célébraient les jongleurs et les trouvères. Ceux-ci ent que les échos de la foule : ils lui renvoyaient ses es impressions agrandies et multipliées par leur chants.

Caractère religieux des chansons de Geste.

premier caractère des épopées carlovingiennes, ou, leur donner leur vrai nom, des *chansons de Geste*[1], c'est iration religieuse ; elles célèbrent surtout la lutte des iens contre les mahométans. Images fidèles de la société s a produites, ou plutôt voix spontanées d'un peuple, expriment sa pensée intime, sa constante préoccupa- la guerre sainte. Toutefois parmi les anciennes chan- de geste, il n'en est qu'un petit nombre qui racontent réel de la croisade[2] : cet événement trop récent en- n'avait pas grandi, dans l'imagination populaire, à la ur de l'épopée. D'ailleurs, les élements traditionnels s'emparèrent les jongleurs existaient avant ces grandes rveilleuses expéditions. Mais le même esprit qui poussa rétienneté vers l'Asie inspira les chantres épiques de rétienté : le même besoin religieux et guerrier éclata fois dans les croisades et dans les chants nationaux; ent dans les faits et dans les idées deux effets d'une cause, deux manifestations du même sentiment. La

e mot geste signifiait *acte public, histoire authentique*. Tel était au âge le sens du mot latin *gesta* ; on lit dans les vers qui accompagnent le Charlemagne, par Eginhard :

« Hanc prudens gestam nôris tu scribere, lector,
« Einhardum magni magnificam Caroli.

onna même par la suite le nom de *gens de geste* aux personnes dont lle avait une célébrité historique.

uelques poëtes ont célébré la première croisade. Grégoire des Tours, mé Bechada, et dont il ne nous reste que le nom, avait embrassé, n long poëme provençal, l'ensemble des événements de cette expédi- siége d'Antioche est l'objet d'un autre chant épique en tirades mono- composé avant l'année 1102 dans le dialecte du nord par le pèlerin l, et refait, sous Philippe Auguste, par Graindor de Douai. M. Paulin publié en 1848 cette seconde version avec un fragment qui reste de ière. « Ce qui donne un prix inestimable à cette chronique, dit avec M. E. Geruzez, c'est qu'elle surpasse en fidelité historique les chro- latines de Tudebod, de Robert le Moine et même de Guillaume de

;rande œuvre de Charlemagne, l'immence service qu'il ren-
lit à la civilisation renaissante en arrêtant les invasions du Nord, s'est transformée dans les chansons de geste. Ce sont es Sarrasins qu'il repousse. Les trente-trois campagnes u grand roi contre les Saxons n'ont laissé de souvenir que ans le titre d'un seul ouvrage, le *Guiteclin* (Witikind) de ean Bodel; c'est habituellement avec les Sarrasins d'Espagne, e Septimanie, d'Italie, d'Orient que nos poëtes le mettent ux prises. C'est une habitude chez eux de transformer en ıusulmans tous les peuples auxquels il fit la guerre; de même ue, pour donner à la lutte religieuse son expression la plus lorieuse et sa personnification la plus poétique, c'est à Charımagne qu'ils attribuent volontiers tous les succès remportés ır les ennemis du nom chrétien. Ainsi la grande victoire de 'oitiers, l'expulsion des Arabes de toute la Septimanie, sont nlevées à Charles Martel et à Pépin, pour être mises au ompte de leur illustre successeur.

Chanson de Roland; Chronique de Turpin.

La plus ancienne et la plus remarquable épopée de ce cycle, 'est la fameuse *Chanson de Roland* ou *de Roncevaux*[1]. Elle emonte, sous sa forme primitive et élémentaire, jusqu'au emps de Louis le Débonnaire. Le biographe anonyme de ce ırince, qu'on cite sous le nom d'Astronomus, atteste que les ıéros qui périrent dans cette retraite étaient déjà de son emps l'objet des chants du peuple[2]. La première rédaction ui nous en est restée a été écrite au onzième siècle par le rouvère normand Turold. Ce poëme, plus voisin de sa forme ıremière, moins surchargé d'additions que les autres chanons de geste, présente à la lecture un plan d'une simplicité ıoble, d'un ton héroïque et quelquefois sublime. Ici nul épiode, nulle complication parasite : cinq chants suffisent au rouvère pour développer cette pathétique légende, cette dé-

1. Publiée pour la première fois par M. Francisque Michel, en 1837, et pa . Génin, en 1850.
2. Voyez les *Grandes Chroniques de France*, t. II, p. 15.

faite triomphante d'un paladin vaincu par la trahison et par sa téméraire valeur.

L'Espagne est domptée ; Saragosse seule résiste encore : mais le roi sarrasin qui la défend, Marsille, propose de rendre la ville et de recevoir le baptême. Un chevalier, Ganelon, est envoyé vers lui pour traiter de sa soumission. Mais Ganelon est un traître; il s'engage envers le roi païen à faire tomber dans une embuscade Roland et l'élite des chrétiens qui formeront l'arrière-garde au moment de la retraite. Le complot s'exécute. Déjà Charlemagne a repassé les monts, lorsque Roland et ses compagnons sont attaqués à l'improviste dans la vallée de Roncevaux. Le preux guerrier pourrait aisément rappeler le gros de l'armée à son aide; il porte à sa ceinture un cor d'ivoire, un *olifant* (Elephas), dont le son formidable retentirait jusqu'à l'empereur : mais il dédaigne cette mesure de prudence que lui suggère Olivier, son frère d'armes. « Le combat s'engage : qui pourrait décrire et nombrer les exploits de Roland, de l'archevêque Turpin, d'Olivier? Ici tout est grandiose, et le champ de bataille et les héros. Cette phalange indomptable, qui ne recule jamais, jonche le sol de cadavres; mais elle périra sous les coups d'ennemis sans cesse renaissants[1]. » Enfin Roland fait résonner son cor ; et l'empereur, qui en reconnaît le son, revient à travers les montagnes pour secourir son brave neveu. Mais il est déjà trop tard : tous les chrétiens ont péri ; Olivier vient de succomber après des prodiges de valeur; Roland et l'archevêque mettent une dernière fois en fuite la tourbe des infidèles ; mais épuisés de forces et de sang, ils meurent à leur tour, la face tournée vers l'ennemi, au moment où paraît leur vengeur.

Nous avons cité plus haut[2] un fragment de ce noble récit, celui de la mort de Roland. Nos lecteurs n'ont pas manqué d'admirer la fière allure de cette poésie primitive. Rien n'est beau comme cette mort héroïque du guerrier abandonné sur la montagne, seul avec son épée, à laquelle il adresse ses adieux, et qu'il cherche à briser pour la sauver de la honte

1. E. Geruzez, *Histoire de la littérature française*, p. 16.
2. Pages 65 et 66.

de tomber entre les mains des mécréants. Il frappe contre le rocher avec sa noble Durandal, et c'est le rocher qui se brise; et les paysans des Pyrénées montrent encore aujourd'hui au voyageur la brèche gigantesque qu'on nomme la Brèche de Roland. C'est ainsi que la tradition de ces vieux âges laissait partout de profondes traces, et, à défaut d'un langage digne d'elle, faisait de la nature elle-même l'expression de ses fortes pensées.

A côté des grandes images, on rencontre dans ce poëme des sentiments d'une élévation héroïque. Je n'en citerai qu'un exemple qui me semble comparable à un trait admiré de l'antiquité. On sait que Léonidas aux Thermopyles exhortait ses compagnons à prendre leur dernier repas, leur promettant qu'ils dîneraient ensemble chez Pluton. Dans une des recensions du poëme français, Turpin, blessé mortellement, rappelle aux siens le bonheur d'avoir fait fuir l'ennemi loin de leur champ de mort, il les exhorte à poursuivre leur avantage et leur promet de reposer cette nuit dans le ciel. Il faut lire cette pensée dans les termes de l'original, dont la simplicité me semble ici sublime.

Dit l'archevêque : « Pensez à l'exploiter.
Le champ est nôtre ! bien nous devons priser.
La mort m'approche, n'y a nul recouvrer,
En paradis, où sont les preux guerriers,
Sont les lits faits où nous devons coucher. »

Et ces hommes, qui n'attendent que la mort, s'occupent de se réunir tous dans leur future patrie; Roland va chercher l'un après l'autre ses vassaux blessés, il les apporte à l'archevêque pour qu'il les bénisse, et le vieillard mourant ouvre la vie éternelle à ses compagnons qui vont aussi mourir.

Lors vint aux comtes, ne les méchoisit (*méconnut*) mie,
Tous, un à un, les porta sans aïe (*aide*)
Devant Turpin, qui moult sut de clergie.
Turpin en pleure, lors n'a talent (*envie*) qu'il rie;
De Dieu les signe, en qui moult se confie,
Qu'il leur octroie la perdurable vie.

C'est ainsi que de l'inspiration chrétienne, la poésie épique du moyen âge savait tirer sans effort des beautés de premier ordre.

Nous devons dire ici quelques mots d'un autre ouvrage analogue, composé certainement par un moine, et qui a joui d'une célébrité d'emprunt : c'est la chronique latine attribuée faussement à Turpin, archevêque de Reims, contemporain de Charlemagne. Elle a pour titre : *De vita et gestis Caroli magni ;* mais il s'en faut de beaucoup qu'elle en justifie toute l'étendue. Si on en excepte quelques phrases consacrées aux premiers exploits et à la mort de l'empereur, elle se réduit au récit de l'expédition entreprise contre les Sarrasins d'Espagne et à la déroute de l'arrière-garde française près de Roncevaux. Les préoccupations ecclésiastiques de l'auteur se révèlent dans le but qu'il assigne à l'expédition de Charlemagne : le vrai motif, suivant lui, en fut un songe dans lequel saint Jacques de Compostelle avait commandé au monarque d'aller retirer ses reliques de la possession des Sarrasins. Elles se trahissent aussi dans la recommandation indirecte qu'il adresse aux princes de bâtir de nombreuses églises et de doter richement les monastères ; sans cette précaution, assure-t-il, Charlemagne eût été infailliblement damné. C'est à tort que plusieurs critiques ont regardé cette légende monastique comme la source des poëmes carlovingiens. Il est prouvé qu'elle n'est au contraire qu'une compilation informe tirée des chants populaires dont elle détruit à la fois la hardiesse et la naïveté[1].

Caractère féodal des chansons de geste.

Le second et le plus frappant caractère des *chansons de geste*, c'est l'inspiration féodale. Chantées dans les châteaux des fiers barons dont les ancêtres avaient lutté contre les derniers Carlovingiens et morcelé l'empire des Francs, elles devaient trouver un puissant écho, quand elles redisaient les

1. P. Paris, *Berte aux grands piés*, préface, p. XXXV et suivantes. Raynouard, *Journal des savants*, juillet 1832. — Fauriel *Revue des Deux-Mondes*, t. VIII, p. 390.

acharnés et la valeur téméraire qui leur avaient con-
dépendance. Aussi les poëtes sont-ils ouvertement
es aux grands vassaux qui entourent ou combattent
rque. Lui-même joue un assez triste rôle dans leurs
tions, si toutefois on excepte la plus ancienne, la
de Roland, où l'esprit féodal n'a pas encore sup-
'admiration pour le roi. Dans toutes les autres, Char-
, formidable par sa puissance, est souvent odieux
onduite. Emporté, capricieux, crédule à l'excès,
mide, irrésolu, il a grand besoin des sages avis des
rons qui l'environnent et des bons coups de lance
reux compagnons. Sans cesse aux prises avec des
révoltés, il faiblit souvent sous leurs héroïques ef-
ne parvient à les vaincre que par trahison. On est
nné quand on lit sous un pareil portrait le nom de
agne; on sent que cette glorieuse renommée porte
ine de la faiblesse et de l'incapacité de ses succes-
e n'est pas à sa personne qu'en veulent les trouvères;
ignent Charlemagne sous les traits qu'ils sont habi-
ouver dans le pouvoir royal. Ils ne flattent pas da-
Pépin et Charles Martel, Louis le Débonnaire et
le Chauve. Tous ces rois se ressemblent dans les
s de geste, et ils n'ont pas lieu de s'applaudir de la
lance[1].

rêt principal que nous offrent ces poëmes, c'est la
inture de la vie du moyen âge. C'est dans ces longs
it M. E. Quinet, que se retrouvent à leur place le
re, les dames au clair visage, cueillant des fleurs de
du haut des balcons attendant les nouvelles; l'ermite
du bois, qui lit son livre enluminé; la demoiselle sur
froi pommelé; les messagers, les pèlerins assis à ta-

1 les titres des principales *chansons* relatives aux rapports féodaux
lemagne et ses grands vassaux : les *Quatre fils Aimon*, ou *Renaud
ban*, par Huon de Villeneuve. — Le *Roman de Viane* (Vienne) ou
Montglaive, par Bertrans. — *Maugis d'Aigremont*, par Huon de
.—*Beuves de Hanstone*, dont on ignore l'auteur. — *Huon de Bor-*
r Huon de Villeneuve.— *Doolin de Mayence*, par le même.—*Ogier*
Nous avons deux poëmes sur ce sujet : l'un de Raymbert, l'autre
e Roy. — *Raoul de Cambrai*, dont l'auteur est inconnu.

et devisant dans la salle parée ; les bourgeois sous la po-
e, le serf sur la glèbe ; les pavillons tendus au vent, les
eignes brodées et dépliées, les chasses au faucon, les juge-
ts par le feu, par l'eau, par le duel ; les plaids, les joutes,
épées héroïques, la Durandal, la Joyeuse, la Hauteclaire ;
chevaux piaffants et nommés par leurs noms, à l'instar
omère, le Bayard des fils Aimon, le Blanchard de Charle-
gne, le Valentin de Roland ; tout ce qui accompagnait et
ait les disputes des seigneurs, défis, pourparlers, injures,
es d'armes, convocation du ban et de l'arrière-ban, ma-
ies de guerre, engins, assauts, pluies de flèches d'acier,
ines, meurtres, tours démantelées, c'est-à-dire le spectacle
er de cette vie bruyante, silencieuse, variée, monotone,
gieuse, guerrière, où tous les extrêmes étaient rassem-
; en sorte que ces poëmes, qui semblaient extravaguer
ord, finissent souvent par vous ramener à une vérité de
ils et de sentiments plus réelle et plus saisissante que
stoire.

Tous les sujets que pouvait fournir le moyen âge étaient
i traités par les trouvères ; mais, dans ce grand nombre
hèmes principaux, il y en avait un auquel ils revenaient
cesse ; ils ne pouvaient ni l'épuiser, ni le quitter quand
'avaient touché ; c'étaient les joutes et les batailles.... La
ie guerroyant de la France respire principalement dans
valeureux poëtes. Avec cela leur langue de fer les secon-
à merveille : pauvre en moralités, singulièrement riche
l'aise quand il s'agit d'armures, de hauberts rompus et
aillés, de sang vermeil, de vassaux navrés et de cervelles
ndues. Aussi, au milieu de leurs interminables épopées,
souvent ils sommeillent comme leur ancêtre Homère, le
al de la bataille est-il toujours pour eux le réveil du génie.
enthousiasme sincère les possède ; ils trouvent des lumiè-
soudaines au plus fort de la mêlée.... Des prouesses d'i-
ination les égalent à leurs héros ; car ils sont eux-mêmes
chevaliers errants de l'art et de la poésie. Malgré toutes
difficultés d'un idiome embarrassé, leurs fières fantaisies
tent par de grands traits, comme la Durandal hors du
reau ; sans le secours de l'art, ils combattent, à propre-

ment parler, nus et sans armes, et, par la seule vaillance de la pensée, ils s'élèvent à un sublime naïf que l'on n'a plus retrouvé depuis eux.... Vous respirez dans ces vers incultes le génie de la force indomptée, de l'orgueil suprême qui s'emparait de l'homme dans la solitude des donjons, d'où il voyait à ses pieds la nature humaine abaissée et corvéable; poésie non d'aigles de l'Olympe, mais de milans et d'éperviers des Gaules.

« Deux paladins de Charlemagne sont aux prises l'un avec l'autre : le combat dure depuis un jour entier, les deux chevaux des chevaliers gisent coupés en morceaux à leurs pieds, le feu jaillit des cuirasses bosselées; le combat dure encore. L'épée d'Olivier se brise sur le casque de Roland. « Sire « Olivier, dit Roland, allez-en chercher une autre et une « coupe de vin, car j'ai grand'soif. » Un batelier apporte de la ville trois épées et un bocal de vin. Les chevaliers boivent à la même coupe : après cela le combat recommence. Vers la fin du second jour, Roland s'écrie : « Je suis malade à ne « point vous cacher; je voudrais me coucher pour me repo« ser. » Mais Olivier lui répond avec ironie : « Couchez-vous, « s'il vous plaît, sur l'herbe verte. Je vous éventerai pour « vous rafraîchir. » Alors Roland à la fière pensée répond à haute voix : « Vassal, je le disais pour vous éprouver; je « combattrais encore volontiers quatre jours sans boire et « sans manger. » En effet, le combat continue; plusieurs événements du poëme se passent, et l'on revient toujours à cet interminable duel. Les cottes démaillées, les écus brisés, rien ne le ralentit. Le soir arrive, la nuit arrive, le combat dure toujours. A la fin une nue s'abaisse du ciel entre les deux champions; de cette nue sort un ange. Il salue avec douceur les deux francs chevaliers : au nom du Dieu qui fit ciel et rosée il leur commande de faire la paix, et les ajourne contre les mécréants à Roncevaux. Les chevaliers tout tremblants lui obéissent; ils se délacent l'un à l'autre leurs casques, après s'être embrassés sur le pré en devisant comme de vieux amis. Voilà le seigneur féodal dans ses rapports avec Dieu. Tout cela n'est-il pas singulièrement grand, fier, énergique? Le tremblement de ces deux hommes invincibles

devant le séraphin désarmé, n'est-ce pas là une invention dans le vrai goût de l'antiquité, non romaine, mais grecque, non byzantine, mais homérique? Or, il y en a un grand nombre de ce genre dans les trouvères. » Nous n'avons pu résister au plaisir de citer ce passage de M. Edgar Quinet. Il appartenait à un poëte d'une imagination si hardie de commenter le fier génie de nos vieux poëtes[1].

Analyse du roman des Loherains.

De toutes les chansons de geste qui nous sont connues, il n'en est pas qui exprime d'une manière plus complète et plus vraie l'esprit et les mœurs de l'antiquité féodale que le *Roman des Loherains;* il n'en est aucune où l'indépendance des barons soit aussi fière et aussi farouche. C'est assurément une des plus anciennes de nos vieilles épopées, déjà presque oubliée au milieu du moyen âge, alors qu'on répétait partout les exploits de Charlemagne et de ses douze pairs. Et toutefois la chanson des *Loherains* avait eu une grande célébrité. Les savants éditeurs qui l'on fait revivre[2] en ont consulté jusqu'à vingt manuscrits, remontant tous à peu près à la même époque, le douzième siècle, et tous trop différents pour avoir été copiés les uns sur les autres. Ces versions diverses offrent même la trace de plusieurs dialectes distincts de la langue d'oïl, picard, normand, champenois, lorrain, et prouvent ainsi une vogue très-étendue. Cette prédilection passa; les *Loherains* furent mis en oubli. Peut-être faut-il en chercher la cause dans la nature du sujet, et c'est pour nous un motif d'intérêt de plus. Ce poëme chante la lutte de deux races féodales: l'une lorraine, c'est-à-dire germanique; l'autre artésienne, picarde, c'est-à-dire française. Garin, l'un des héros de la première, a pour alliés toute la nation teutonique; tous ses partisans ont comme lui des noms dont l'origine allemande est à peine déguisée sous des formes romanes : c'est Hervy

1. Ed. Quinet, *sur les Épopées françaises du douzième siècle.*
2. Les deux premières branches, et une partie de la troisième, ont été publiées par M. Paulin Pâris, en 1833, M. Edelestan Duméril a continué cette publication, en 1846, et l'a conduite jusqu'à la mort de Garin.

Herwin), c'est Gauthier (Walter), c'est Thierry (Dietrich), c'est Aubery (Alberich); son adversaire Fromont a pour amis Hughes, homonyme du premier roi capétien et comte de Gournay, Guillaume de Montclin, Isoré de Boulogne. Le roi Pépin est un enfant dont l'âge s'assortit assez bien au caractère d'impuissance que le poëme donne à la royauté. Quand grandit, la communauté d'origine et la reconnaissance des services rendus le rapprochent des Lorrains; mais des intérêts positifs l'en détachent sans cesse : on sent en lui l'effort conquérant germain pour devenir enfin le roi de France. Les poëtes prennent partout et sans hésiter le parti des princes lorrains; leur partialité va si loin, qu'ils ne laissent même mourir en paix, dans son château, le brave et malheureux Fromont; ils le chassent de France, l'exilent en Espagne, et le font mourir Sarrasin. Il n'est pas surprenant qu'un poëme où la féodalité apparaissait dans sa forme la plus antique, c'est-à-dire comme la domination des princes germains, ait cédé peu à peu la place à ceux où étaient célébrés des souvenirs plus nationaux. L'épopée lorraine eut le même sort que la dynastie à laquelle elle se rattachait.

Cette antiquité même en fait un curieux sujet d'études sous le double point de vue de l'archéologie et de l'art. C'est une bonne fortune pour la critique littéraire que de saisir ces premiers rudiments de l'épopée naissante, de trouver ce merveilleux produit de l'imagination humaine à un état plus primitif que les chefs-d'œuvre d'Homère, espèce de matière épique, analogue à cette matière organique que Buffon nous montre flottant encore informe dans les eaux jaillissantes, et n'aspirant qu'à se grouper autour d'un centre pour former un être vivant.

En effet la chanson des *Loherains*, considérée dans son ensemble, n'apparaît pas comme la conception d'un seul artiste, qui crée un plan et dirige tous ses efforts vers le but qu'il s'est donné. C'est la fleur sauvage de l'imagination populaire dont l'art n'a point réglé le développement tout spontané. Aussi a-t-elle quelque chose de fortuit dans sa marche, de général, et en quelque sorte d'impersonnel dans ses résultats; ce n'est point l'unité simple d'une œuvre d'art où

l'auteur imprime à son sujet la forme de sa propre p c'est une autre unité plus large, moins saisissable, ma aussi réelle : c'est l'unité de l'histoire substituée à cell fiction, c'est le plan de la Providence, au lieu de ce poëte. L'unité de la geste des *Loherains* est dans les Elle chante la suprématie de la race teutonique, supr inquiète, éphémère, qu'ébranle sans cesse, que renvers une réaction nationale. Les destinées du poëme, d'al populaire, ensuite si délaissé, s'unissent aux destiné héros, et l'oubli profond où tomba cette épopée fait en que sorte partie de son dénoûment.

Cette Iliade gothique a, comme la grecque, pour pc départ, la rivalité de deux guerriers, dont la cause es une femme. Achille et Agamemnon se disputent la bell séis; Garin et Fromont aspirent tous deux à la main e tout aux domaines de la non moins belle Blanchefl comprend que la question d'héritage doit jouer un rôle dans cette lutte d'alleux et de fiefs. Au reste, sa pe seule eût bien justifié les efforts des prétendants. Le tr nous la montre, quand elle entre à Paris, sous des trai rappellent l'inimitable peinture de la Camille de Virgi croit presque revoir la jeune Amazone que toutes les de Laurente suivent d'un regard affectueux, admirant la de son port et l'élégance de sa parure[1] :

Car la pucelle est entrée à Paris,
Moult richement, avec le duc Aubris,
Cheveux épars, vêtue en un samis[2].
Le palefroi sur quoi la dame sist
Était plus blanc que n'est la fleur de lis.
La dame avait taille mince, œil joli,
Bouche épaissette avec des dents petits,
Plus éclatants que l'ivoir aplani,
Hanches bassettes, front vermeil et poli,

1. Nous confessons une fois pour toutes que, dans les citations vent, nous nous sommes permis de gâter le texte en rajeunissant q mots, afin d'en rendre la lecture plus facile. Nous avons donné plu p. 55 et 66, comme spécimen du langage de nos plus anciens poëmes ques passages de la *chanson de Roland* sans aucune altération.

2. *Samis*, satin, Ἑξάμιτος, trame à six fils.

Les yeux riants et bien faits les sourcis;
C'est la plus belle qui oncques mais naquit.
Sur ses épaules tombent en longs replis
Ses cheveux blonds, qu'un chapelet petit
D'or et de pierres joliment lui couvrit.
Toutes les rues s'emplissent de Paris.
L'un dit à l'autre : Come belle dame à ci!
Elle devrait un royaume tenir!
Pleût à Dieu que l'empereur Pépin
L'eût à femme! nous serions tous garis (sauvés).

'empereur Pépin l'aura en effet à femme; et pourtant ce t pas à lui que le père de la jeune fille l'avait destinée en ırant :

Le riche roi Thierris
Qui navré est (Dieu lui fasse merci!)
De ses péchés s'étant bien repenti,
Ses hommes liges fait devant lui venir.
Dieu! dit le père, comme serais gari
Si Blancheflor, ma fille, eût un mari,
Un franc baron qui son bien défendit.
Sachez que m'âme plus à l'aise partist.

lui désigna le Lorrain Garin, le plus beau chevalier de temps :

Plus beau vassal, en ce siècle ne vis.

ait probablement l'avis de Blancheflor; car plus tard ne, devenue impératrice et femme de Pépin, elle jetait son ancien fiancé des regards qui n'étaient rien moins ndifférents.

Il eut le corps moulé et échevi (élancé):
En nulle terre plus beau que lui ne vis.
Bien le regarde la franche empéréris.
Fortement lui sied, et molt lui abélit (plaît).

luc de Lorraine accepte du vieillard mourant la main de ıcheflor, sous la réserve du consentement de l'empereur in : le mariage entraînant la transmission des fiefs, nul al, si haut placé qu'il soit, ne doit prendre femme sans le ;é de son seigneur; mais il promet à la jeune fille, sans

ition aucune, et quel que soit son époux, la protection de
courage contre tous ses ennemis.

y a-t-il pas dans toutes ces peintures quelque chose de
eux et même de touchant? On y voit poindre le senti-
chevaleresque, qui joua plus tard un si grand rôle dans
ésie du moyen âge. Ici il ne paraît encore que rarement
r exception : tout le reste est mâle, énergique et rude.
emmes ne sont point encore sorties du gynécée antique.
hommes seuls remplissent le poëme de leur bravoure.
l'ils sont braves, en effet, ces deux Lorrains, Garin et
es, son frère! Begues surtout, comme un autre Achille,
once d'abord par les désastres et les regrets de ses alliés
ant sa longue absence. Il s'approche peu à peu, ravageant
erres lointaines, et semant sur sa route la désolation et
oi. Et cependant toute l'armée lorraine languit au siége
int-Quentin, l'empereur désespère de prendre cette ville,
lui-même ne peut décider la victoire. Enfin, Begues
e, la fortune change, l'ennemi tremble dans ses murs, et
sal a protégé son empereur.

faut les voir tous ces bons chevaliers, le heaume en tête,
ps chargé du blanc haubert, tout resplendissants du fer
ur armure, et s'élançant d'un seul bond sur leurs forts
iers. Quelle fête pour eux qu'un combat! « Sur toutes
s un tel jeu me ravit! » s'écrie Begues. C'est en effet
eux un jeu magnanime que la guerre. Ils se contem-
, ils s'admirent entre ennemis, le combat se confond
e tournoi, ils se tuent sans se haïr. Le combat, toujours
mbat, c'est ici, comme dans Homère, l'objet principal,
t continuel du poëme; et toujours le poëte, comme ses
, retrouve de nouvelles forces pour ces luttes inces-
s. Il est infatigable comme eux, et tel est l'intérêt de
écit, qu'il communique le même don à ses lecteurs.

côté de cette générosité chevaleresque, que nous voyons
naître entre la gloire et le danger, se retrouvent des
remarquables de l'antique férocité qui disparaît tous
urs, et semble déposer de l'ancienneté des traditions que
e notre épopée. Un chevalier envoie à Fromont la tête
des parents de ce chef qu'il a tué. Begues lui-même, le

noble, le courageux Lorrain, irrité de la cruauté de Guillaume, qui excitait Isoré, son antagoniste, à lui couper la tête, tue Isoré, et, lui prenant à deux mains les entrailles, il en frappe Guillaume au visage :

> Tenez, vassal, le cœur votre cousin,
> Or le pouvez et saler et rôtir.

Rien n'égale l'orgueil sauvage du baron dans son château. Ces murs épais sont sa seconde armure : ils ne font qu'un avec lui. Il n'est lui-même et tout entier que dans sa tour. Là, libre, indépendant, il brave et son roi et souvent son Dieu

> Si je tenais un pied en paradis,
> Si j'avais l'autre au château de Naisil,
> Je retrairais celui du paradis
> Et le mettrais arrière dans Naisil.

C'est que rien n'est plus propre à enivrer l'homme du sentiment de son importance personnelle, que les guerres de ce nouvel âge héroïque où l'individu est tout, où le bras d'un seul chevalier décide du sort d'une bataille; où une armée s'enfuit à cause de la chute d'un seul homme. Alors redeviennent naturels les provocations, les combats singuliers, les hauts faits d'armes, toutes ces choses, en un mot, que la poésie semblait avoir perdues pour toujours depuis Homère.

Citons encore un passage où Jehan de Flagy (c'est l'auteur d'au moins une des branches de la chanson des *Loherains*) se rencontre une fois de plus avec son illustre devancier qu'il n'avait peut-être jamais entendu nommer. Nous allons voir comment l'Hector barbare se sépare de son Andromaque pour marcher aux combats. Il est vrai que cet adieu n'est pas encore le dernier. *A priori* c'est une beauté de moins : c'est aussi une excuse pour l'infériorité du morceau français.

> Vous eussiez vu le chastel estormir (se troubler, *strürmen*)
> Et les bourgeois aux défenses venir,
> Les chevaliers armer et fer-vêtir,
> Car ils pensaient qu'on dût les assaillir.

Begues s'apprête, à la hâte il le fit,
Lace une chausse, nul plus belle ne vit;
Sur les talons lui ont éperons mis;
Vêt un haubert, lace un heaume bruni.
Et Béatrix lui ceint le brand fourbi :
Ce fut Floberge [1] la belle au pont (garde) d'or fin.
« Sire, fait-elle; Dieu qu'en la croix fut mis
Vous défende hui de mort et de péril! »
Et dit le duc : « Dame, bien avez dit! »
Il la regarde, moult grand pitié l'en prit.
Relevée est de nouvel de Gérin (elle venait de donner le
« Dame, dit-il entendez ça à mi : [à Gé
Pour Dieu vous prie que pensiez de mon fils [2]. »
Elle répond : « Biaus sire, à vos plaisirs! »
On lui amène un destrier arabi (ardent, *arrabbiato*).
De pleine terre est aux arçons sailli (élancé);
L'écu au col, il a un épieux pris,
Dont le fer fut d'un vert acier bruni.

Mais quand Begues quitte réellement son château po
ernière fois, quand il part pour ne plus revenir, c'est su
utre plan que le poëte dessine la scène. La famille féodal
éunie, tranquille et heureuse. Le trouvère nous présent
ableau d'intérieur plein de charmes et de grâce; tout es
aix, tout semble sourire, et c'est à ce moment que, pa
ontraste terrible, le malheur va frapper cette maison.

Un jour fut Begues au chastel de Belin :
Auprès de lui la belle Biatrix.
Le duc lui baise et la bouche et la main,
Et la duchesse moult doucement sourit.
Parmi la salle vit ses deux fils venir
(Ce dit l'histoire) : l'aîné eut nom Gérin,
Et le second s'appelait Hernaudin :
L'un eut douze ans, et l'autre en avait dix.
Sont avec eux six damoiseaux de prix,
Vont l'un vers l'autre et coure et tressaillir,
Jouer et rire et mener leurs délits (amusements).

Par une observation bien vraie et bien poétique du co
umain, au milieu de tout ce bonheur, Jehan Flagy n

1. Le nom de son épée, dont nous avons fait flamberge.
2. Les Anglais ont conservé cette construction : *You would think of my*

tre le duc qui se prend à soupirer. Il est loin de son), de ses amis, des bords du Rhin et de la Moselle, dans d de la France, ce pays étranger. Il veut aller revoir ses vieux Lorrains, il veut aller porter à son frère Garin un ent digne de lui, la hure d'un énorme sanglier dont la re-mée n'est pas moins étendue que celle de maint vaillant n ; car c'est à deux cents lieues de là, auprès de Valen-nes, qu'il vieillit et grossit depuis plus de vingt années. ain Beatrix, en proie à un triste pressentiment, le prie de ncer à cette chasse :

Le cœur me dit, il ne peut pas mentir,
Si tu y vas, tu n'en dois revenir.

gue ne tient compte de ce sombre pressentiment, il pré- sa chasse avec tout le luxe féodal : trente-six chevaliers ompagnent, dix chevaux le suivent, chargés d'or et d'ar- ; viennent ensuite la meute, les valets. Le duc va donc r :

A Dieu commande la belle Biatrix,
Ses deux enfants Hernaudet et Gérin.
Dieu ! quel douleur ! onques puis ne les vit !

n arrive à Valenciennes, la chasse est commencée. Le san- fatigue toute la troupe, et, après quinze lieues de pour-s, il arrive épuisé lui-même, en face de Begues, qui n'a point perdu sa trace :

Dessous un hêtre est le porc arrêté,
Là but de l'eau et puis s'est reposé,
Et les bons chiens sont autour lui allés.
Le porc les voit, a les sourcils levés,
Les yeux il roule, se rebiffe du nez,
Fait une hure, et s'est vers eux tourné.

s il éventre, il déchire les chiens, il s'élance sur Begues même, qui le frappe de son épieu et l'étend mort à ses ls. Ce n'était pas même dans cette lutte que devait périr le le, le brave duc échappé à tant de batailles. Quelques urs qu'il a mis en fuite quand ils ont osé l'approcher, vont

querir un archer qui de loin, à travers les branches (forêt, lui lance furtivement une flèche perfide. Ainsi to: l'une mort obscure et ignorée, loin des siens, loin du cl de bataille, sa seconde patrie, cet homme qui avait été le tecteur d'un roi et le plus ferme appui de toute une race a-t-il pas quelque chose de bien hautement poétique daı pareil contraste? quel en est l'auteur? Est-ce le poëte destinée? Le poëte a rempli au moins le seul rôle de grand artiste, il a emprunté à la réalité tout ce qu'elle ı lait d'idéal.

Cette troisième branche est la plus poétique et la mieu veloppée de toute l'épopée des *Loherains*. La narration, s et roide dans la première branche, où les événements se cédaient sans harmonie, sans but, sans ordre que celui chronologie, s'est animée peu à peu, a pris de la vie et n de la grâce. La première offre à un plus haut degré ce ca tère impersonnel dont nous avons parlé; elle n'est que l cueil des plus anciennes traditions d'un peuple; la mai l'artiste y apparaît à peine. Dans la troisième s'unissent charme l'intérêt d'un récit national et la chaleur d'un s ment individuel. Dans son ensemble, cette vaste épopée semble à ces immenses cathédrales, bâties par plusieurs g rations, et où l'œil distingue avec curiosité les divers s de chaque siècle. Commencées d'abord avec quelque lour au onzième, elles semblent hésiter encore entre le plein tre et le gothique : bientôt les ogives s'aiguisent; les v s'élancent, les colonnettes s'amincissent; enfin quelque outre-passant les limites de l'élégance, elles nous montre décadence du goût dans la recherche des ornements, la digalité des festons, la forme extraordinaire des pender L'épopée des *Loherains* a été fermée trop tôt pour tomber cet excès : mais la poésie épique du moyen âge ne manq pas de nous en fournir bientôt de nombreux exemples.

CHAPITRE IX.

SECOND CYCLE ÉPIQUE.

Cycle armoricain ou d'Arthur ; caractère chevaleresque. — Sources bretonnes. — Contes populaires des Bretons armoricains. — Geoffroi de Montmouth et les trouvères français. — Romans en prose ; lais de Marie de France. — Chevalerie religieuse ; le saint Graal.

Cycle armoricain ou d'Arthur; caractère chevaleresque.

L'épopée carlovingienne est féodale, elle n'est pas encore chevaleresque. Elle ne remplit qu'à moitié le programme que l'Arioste a tracé et réalisé si heureusement lui-même, elle chante *les cavaliers* et *les armes* mais non *les dames ni les amours*[1]. Les barons carlovingiens sont braves sans doute, mais leur valeur n'a pas acquis, par un mélange de sentiments plus doux, cette exaltation merveilleuse qui doit en faire une religion, et produire une chose et un mot tout modernes, l'honneur. On a fait de longues et savantes recherches pour savoir chez quel peuple les sentiments chevaleresques avaient d'abord pris naissance. On en a placé tour à tour l'origine chez les Germains, les Lombards, les Arabes. Il est possible que les exemples de générosité et de bravoure, de respect pour la faiblesse et la beauté donnés par ces nations aient contribué à réveiller l'instinct moral chez les autres, mais il ne semble pas nécessaire d'assigner une patrie aux vertus naturelles de l'homme : la chevalerie, cet idéal de la féodalité, fut le résultat du progrès moral des nations au moyen âge. A côté du glaive vint se placer l'idée; l'intelligence vint diriger la force, et compléta ainsi une civilisation. Le clergé fut le premier instrument de ce progrès. Gardien désarmé des lumières et des

1. *Orlando furioso*, c. I, v. 1, 2.
Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori,
Le cortesie, l'audaci imprese io canto.

norales, il se trouva, après l'invasion, sans cesse en butte
tes les violences des conquérants. Souvent vainqueur
cette lutte inégale en apparence, il voyait toujours re-
autour de lui la violence qu'il avait subjuguée. Inquiété,
chaque jour par la caste féodale, obligé de défendre
elle ses intérêts matériels et les intérêts de la justice,
il s'était constitué le représentant, il eut recours à divers
ns, dont la chevalerie fut le plus remarquable.
germes de cette institution avaient existé dans l'an-
e Germanie. Tacite nous apprend qu'aussitôt qu'un Ger-
parvenait à l'âge viril, l'un des chefs de la tribu, son
ou son plus proche parent, l'introduisait dans l'assemblée
uerriers, et lui donnait publiquement un bouclier et une
. Il nous rapporte encore que chaque jeune soldat lais-
roître sa barbe et ses cheveux, et ne les coupait point
n'eût accompli quelque fait d'armes remarquable. Le
é fit habilement servir à ses desseins des mœurs déjà
es. Par ses soins, l'admission du jeune noble à l'usage
rmes ne fut plus une cérémonie purement militaire : ce
ne coutume religieuse et presque un sacrement. Durant
it qui précédait sa réception, le futur chevalier devait
r auprès de ses armes[1], soit dans une église, soit dans
hapelle, mais toujours dans une enceinte consacrée. Il
revêtu d'une tunique blanche comme les néophytes que
se préparait au baptême. Un bain symbolique devait
der la réception des armes bénites ; le jeûne et la con-
n furent ajoutés aux veilles ; le candidat eut même des
ins qui répondirent de l'accomplissement de ses vœux. Le
ent imposé au nouveau chevalier l'engageait à défendre
oits de la sainte Église, à respecter les personnes et les
utions religieuses, et à obéir aux préceptes de l'Évangile[2].

ans les plus anciennes *chansons* carlovingiennes, les chevaliers veil-
ssi dans une église, mais c'est à l'approche d'un combat singulier, et
mplorer le secours de Dieu dans l'instant du péril.
Au commencement de l'ordre de chevalerie, il fut dit à celui qui
chevalier être, et qui le don en avoit par droit de élection, qu'il fût
s sans villenie, débonnaire sans folie, piteux vers les souffreteux,
t appareillé de secourir les indigents, prêt et entalenté de détruire les
s et les meurtriers, de droit juger sans amour et sans haine. Chevalier

Pour s'assimiler complétement la chevalerie, le clergé en avait réglé la hiérarchie sur la sienne; on mettait sérieusement en parallèle les grades de cette milice sanctifiée avec les ordres ecclésiastiques : le chevalier et l'évêque avaient un rang analogue, des devoirs et des priviléges pareils[1].

Mais cette institution, créée par et pour le clergé, ne tarda pas à lui échapper. A côté des idées religieuses germèrent bientôt des sentiments d'un autre ordre, que l'Eglise n'avait ni prévus ni appelés. L'amour profane, le goût des aventures, l'exaltation de l'orgueil militaire, devinrent l'âme de la chevalerie. Cette milice mondaine et galante ne resta pas seulement indépendante du clergé, elle lui devint odieuse et hostile; et l'Église, contrainte de résister d'abord aux conquérants barbares, se vit obligée à poursuivre la lutte contre les chevaliers.

Elle leur opposa une autre chevalerie qu'elle créa selon ses idées et conserva dans sa dépendance : ce furent les ordres religieux militaires, institués pour combattre les ennemis de la foi.

Il y eut donc deux chevaleries distinctes, ou plutôt deux principes contraires dans la chevalerie, l'un mystique, pieux et sévère, eut pour objet de faire du chevalier un moine chrétien armé pour la foi; l'autre mondain, galant, avide de gloire, fit de l'amour et de l'honneur le but et la récompense de la vie militaire[2].

Une fois passés dans les mœurs, ces sentiments divers ne pouvaient manquer de se réfléchir dans la poésie. Le cycle carlovingien avait servi d'enveloppe à des idées toutes différentes. C'était une forme créée par un autre esprit, consacrée à d'autres faits, et qui n'aurait pu sans effort se prêter à une inspiration nouvelle. Il fallut donc que les poëtes chevaleres-

ne doit pour paour de mort faire chose où l'on puisse honte cognoistre, ains doit plus douter honteuse vie que la mort. Chevalier fut établi principalement pour sainte Eglise garantir, » *La première partie de Lancelot du Lac*, feuillet XXXI.

1. Walter Scott, *Essai sur la chevalerie*. — La Curne de Sainte-Palaye, *Mémoires sur l'ancienne chevalerie considérée comme établissement politique et militaire*. Académie des inscriptions, tomes XXXIV et XXXV, in-12.

2. Fauriel, *Origine de l'épopée chevaleresque au moyen âge*.

ıerchassent une autre période historique et adoptassent s héros. Charlemagne et ses douze pairs furent détrône dynastie différente fut chargée des nouvelles desti- ı la poésie. Arthur lui succéda, ou plutôt partagea avec affections de l'Europe.

Sources bretonnes.

s avons vu plus haut la langue primitive des Gaules, que, se retirer, vers le sixième siècle, dans la Bretagne caine. Ce fut aussi l'asile des bardes, ces poëtes gaulois à la puissante corporation des druides. L'art fut plus que la religion : il subsista avec la langue, comme le onument de la nationalité antique. Il fut indestructible un souvenir et une espérance. A la même époque, les s d'Angleterre, fuyant la domination des barbares du s'établirent en grand nombre dans l'Armorique, leur ıe patrie : ils y apportèrent leur langage, leurs tradi- eur poésie, et ravivèrent encore par leur présence les ıes mœurs et la vieille poésie celtique. Elle avait pris s Bretons insulaires un développement remarquable. t prédominant de leur caractère, dit Walter Scott, était ıousiasme religieux pour la poésie et pour la musique. u sixième siècle que florissaient dans le pays de Galles des Aneurin, Taliesin, Llywarch-Hen, Merzin, dont rs chants nous ont été conservés[1]. Les émigrants répé- es hymnes de leurs célèbres bardes; ils aimaient sur- edire les derniers combats de l'indépendance, où leur e brave Arthur, avait défendu son pays avec tant de Vaincus, mais non sans honneur, ils agrandirent le Arthur, comme le contre-poids de leur défaite, et con- nt leurs chants patriotiques comme un noble et pieux e.

t curieux de suivre le travail de la crédulité populaire de la légende d'Arthur, de voir s'élever peu à peu le

ron Turner a démontré avec beaucoup d'érudition l'authenticité de es publiées dans le premier volume du recueil intitulé : *Myvirian; gy of Wales.*

ıument poétique, auquel chaque âge apporte, pour ainsi ı, sa pierre. C'est voir naître et grandir l'épopée, c'est lier en quelque sorte l'histoire naturelle de l'imagination. es vies des saints contemporains d'Arthur nous présentent oi sous les couleurs de la réalité historique. C'est un chef oare et violent, toujours en guerre avec ses voisins, soit r repousser l'injustice, soit pour l'exercer à son profit. Il ı un monastère et accepte l'intervention du clergé : il ve la femme d'un chef voisin, et éprouve lui-même une blable infortune[1]. Loin d'être le monarque universel, il t pas même le seul prince du petit royaume de Galles. Il bat les Saxons : mais ses victoires retardent seulement s conquêtes. Gildas, qui vivait à la même époque, résume z exactement les exploits d'Arthur en ces termes : « La oire restait tantôt aux Bretons, tantôt à leurs ennemis, qu'à la bataille de Hills, près de Bath, où les Bretons nrent un avantage signalé. » Ce succès se borna toutefois ıspendre le progrès de l'invasion. Kerdic, le chef saxon, rêta aux limites méridionales des comtés de Southampon e Somerset. Voilà le vrai Arthur, l'Arthur de l'histoire.

C'est chez les bardes mêmes du sixième siècle que commence l'apothéose. Tantôt ils célèbrent Arthur avec la modéon qui convient à une mémoire récente; tantôt, emportés l'enthousiasme lyrique, ils l'environnent déjà de quelques ons fabuleux. Le chef breton, transfiguré par l'imagination ses propres bardes, comme autrefois Alexandre par celle ses historiographes, devient pour eux un personnage thologique, mais non encore chevaleresque. Il n'y a point core ici de table ronde, de tournois, d'amour, ni surtout saint Graal.

Contes populaires des Bretons armoricains.

La tradition d'Arthur fit un progrès décisif dans la Bregne française. Du sixième au douzième siècle, le peuple rmoricain ne cesse de chanter la glorieuse légende. M. de

1. *Vita Sancti Cadoci*. — *Vita Sancti Paterni*, etc

Villemarqué a publié, en 1842, une série de documents prouvent la perpétuité de cette tradition poétique parmi compatriotes de l'Ouest. Les *Contes populaires des anciens tons*, recueil formé soit d'après les vieux livres gallois, soit près les récits qui charment encore les veillées des camnes, nous montrent le cycle chevaleresque d'Arthur flot, comme toute véritable épopée, sur une nation entière, qu'une vaste atmosphère d'harmonie.

ci pour la première fois le héros gallois est devenu l'idéal la chevalerie. Il parcourt le monde en le délivrant des nts et des monstres : il tient cour plénière à Caerléon, es les, aux grandes fêtes de l'année, et réunit autour de sa sonne la fleur des rois, des barons et des chevaliers de rope. Nous reconnaissons près de lui les compagnons lui donnèrent jadis les bardes cambriens, Keu, le séné; Beduier, l'échanson; Gauvain, l'ambassadeur. Nous y vons de plus un personnage armoricain qui joue un très nd rôle dans cette histoire : c'est Hoël, roi de la petite tagne, du pays même où la légende du monarque breton eçu ses plus riches développements. Enfin l'innovation ntielle de l'ouvrage, c'est le nouveau lien qu'Arthur y lit parmi ses compagnons :

> Fit roy Arthur la ronde table,
> Dont les Bretons disent maint fable.

a table ronde était le domaine de l'égalité. Tous les cons y étaient assis et servis sans distinction, quels que fus d'ailleurs leurs rangs et leurs titres.

n'y avait pas un Français, pas un Normand, pas un An-n, pas un Flamand, pas un Bourguignon, pas un Lor-, pas un bon chevalier de l'orient à l'occident, qui ne se tenu d'aller à la cour d'Arthur; tous ceux qui recherent la gloire y venaient de tous les pays, tant pour juger a courtoisie que pour voir ses États; tant pour connaître barons que pour avoir part à ses riches présents. Les pau gens l'aimaient; les riches lui rendaient de grands honrs; les rois étrangers lui portaient envie et le craignaient,

car ils avaient peur qu'il ne conquît tout le monde et ne leur enlevât leur couronne.

Geoffrei de Monmouth et les trouvères français.

Vers le milieu du douzième siècle, un archidiacre d'Oxford, Walter Calenius, ayant été faire un voyage en Armorique, en rapporta un très-ancien livre écrit dans la langue du pays, en celtique, et contenant un recueil des plus vieilles traditions de ce peuple. Il en fit présent à Geoffroy de Monmouth, évêque de Saint-Asaph, dans le pays de Galles, et Geoffroy le mit en latin[1]. Quelques années après, en 1155, maître Wace, clerc de Caen, né dans l'île de Jersey, composa une longue histoire en vers français de huit syllabes qu'il appela le *Brut*, et où il raconta à son tour les faits et gestes des rois de la Grande-Bretagne, presque depuis la ruine de Troie jusqu'à l'an de Jésus-Christ 680, et cela sans préjudice d'une seconde histoire en vers, non moins longue, où sont consignés les règnes des ducs de Normandie, jusqu'à la sixième année du règne de Henri II[2].

Après Wace, les trouvères français de la fin du douzième siècle s'emparèrent d'Arthur et de la table ronde pour en faire le sujet spécial de leurs récits. Comme Wace, ils abandonnèrent la longue strophe monorime, et y substituèrent les vers de huit syllabes rimés deux à deux, à la façon des fa-

1. Galfredi Monemutensis *Origo et Gesta regum Britanniæ....*

Cette transmission des traditions bretonnes, ce voyage du vieux livre armoricain avaient excité longtemps l'incrédulité des plus savants critiques. Tous les doutes ont dû tomber devant les travaux de M. de La Villemarqué.

Outre les *Contes Populaires des Anciens Bretons*, le savant littérateur a publié aussi, sous le titre de *Barzas-Breiz*, ou *Chants Populaires de la Bretagne*, un recueil dont il raconte ainsi l'origine :

« Ma mère avait rendu la santé à une pauvre chanteuse mendiante; émue par les prières de la bonne paysanne qui cherchait un moyen de lui exprimer sa reconnaissance, et l'ayant engagée à dire une chanson, elle fut si frappée de la beauté de la poésie bretonne qu'elle ambitionna, depuis cette époque, ce touchant tribut du malheur. »

2. Le *Roman du Brut* a été publié par M. Le Roux de Lincy, en 1836. 2 vol. in-8. — Le *Roman de Rou*, par M. Fr. Pluquet, en 1827. 2 vol. in-8.

Leurs poëmes se lisaient et ne se chantaient plus ; ils
nt donc que faire de la mélopée monotone des vieilles
ns de geste. C'est dans le mètre de huit syllabes que
composés tous les poëmes de la table ronde, dont les
aux sont ceux de *Merlin*, de *Lancelot du Lac*, du
ier à la charrette (Lancelot), d'*Erec et Enide*, de
et du *Chevalier au lion* (Ivain)[1].

nparaison des Contes populaires armoricains avec leurs imitations françaises.

st intéressant de comparer la poésie populaire des
icains avec la rédaction française de nos trouvères.
insi qu'on peut observer la dernière métamorphose de
ition qui s'anime et s'épure au souffle chevaleresque
yen âge. Prenons pour sujet de comparaison d'une part
ne français intitulé le *Chevalier au lion*, par Chrétien
yes, de l'autre le premier des *Contes* publiés par M. de
lemarqué : le savant éditeur nous suggérera lui-même
part des observations que nous allons mettre sous les
u lecteur. Le héros qui donne son nom au récit popu-
st *Ivain*, ou *Owen*, comme l'appellent tous les monu-
eltiques.
onte qui célèbre les aventures de ce héros a été rédigé
es premières années du douzième siècle, par un barde
morgan, nommé Jeuann Vaour, à la prière du chef
ap Connaz, dont le règne fut le siècle d'Auguste de la
ure galloise; mais, comme tous les contes du cycle

istoire romanesque de *Merlin* est l'ouvrage d'un poëte français ano-
lle est inédite et se trouve, dit M. de La Villemarqué, dans la biblio-
le la Société royale de Londres.
is ancienne rédaction française de *Lancelot du Lac* était du douzième
lle s'est perdue dans ses transformations en prose, qui seules existent
hui. Le *Chevalier à la charrette*, qui a pour sujet un épisode de la vie
elot du Lac, est l'ouvrage de Chrétien de Troyes, qui mourut vers
poëme a été publié en 1849, par M. P. Tarbé, et, en 1850, par le
W. J. A. Jonckbloet.
t Enide, *Tristan* et le *Chevalier au lion* appartiennent aussi à Chré-
Troyes. Ce dernier poëme a été publié en Angleterre, par M. de La
qué, en 1838.
chelant a promis une édition complète des poëmes de Chrétien de

ır, il n'est qu'une refonte d'anciens chants populaires. offre l'image de la société galloise à l'aurore de la ırie. Les mœurs des personnages portent l'empreinte rudesse voisine de la barbarie : on n'y trouve pas ces sentiments de tendresse exaltée, cet amour raffiné ımatique qu'on remarque dans les ouvrages plus ré- Le conteur gallois commence par nous introduire à la Arthur à laquelle il prête une physionomie toute parti- et assez bourgeoisement pittoresque.

empereur Arthur était à Caerléon-sur-Osk. Or un jour assis dans sa chambre, et avec lui se trouvaient Owenn, rien, et Kenon, fils de Kledno, et Kai, fils de Kener, ivar et ses femmes travaillant à l'aiguille, près de la

l'on ne pouvait pas dire qu'il y eût un portier au palais ır, car il n'y en avait point[1].... Or l'empereur était ı milieu de la chambre, dans un fauteuil de joncs verts, tapis de drap aurore, et il s'accoudait sur un coussin n rouge. Et il dit : « Si vous ne vous moquez pas de seigneurs, je vais faire un somme, en attendant l'heure epas, et vous pouvez conter des histoires et vous faire r par Kai une cruche d'hydromel et quelques viandes. » l'empereur s'endormit. »

rouvère français Chrétien de Troyes, qui écrivit après n poëme en vers de huit syllabes sur le même sujet et titre de *Chevalier au lion*, peint la cour d'Arthur sous ıleurs bien différentes. Le chef breton y figure en vrai y donne des leçons de prouesse et de courtoisie. Ses iers, au lieu de s'attabler autour d'une cruche d'hydro- e répandent dans les salles où les appellent les damoi- qui à leur tour dédaignant l'aiguille et les travaux de ıivar, sourient aux récits galants des chevaliers et s'in- nt à leurs amours.

ındant, chez le barde gallois, les chevaliers obéissent endormi et content des histoires. Kenon raconte une

ait une marque d'hospitalité chez les rois bretons que d'éloigner le portier, ser un libre accès à tous les visiteurs.

aventure qui lui est arrivée dans sa jeunesse. Il s'agi fontaine merveilleuse dont l'eau répandue au dehors un violent orage. Un chevalier vêtu de noir venait co l'imprudent qui avait osé bouleverser ainsi ses domai deux auteurs dépeignent la fontaine: seulement le t français y déploie encore un luxe descriptif inconnu au Chez lui le bassin est d'or et de l'or le plus fin qui fut à vendre, et quant au perron qui y conduit, il est d'ém et orné d'un rubis

Plus flamboyant et plus vermeil
Que n'est au matin le soleil.

Ses amplifications ont toutes le même caractère: elle bellissent pas toujours la matière qu'elles prétend richir.

Voici une scène du conte gallois où l'observation de ture est portée à un degré surprenant de vérité. *Owenn,* *Kenon,* a troublé l'eau de la fontaine, et, par conséq sérénité de l'atmosphère. Il a tué, qui mieux est, le chevalier. *Luned,* suivante de la dame et protectrice tr intéressée d'*Owenn,* entre dans la chambre de sa maît la salue, dit le conteur breton. Mais celle-ci ne répo La demoiselle s'incline profondément devant elle « Qu'est-ce qui te rend si triste, que tu ne me répon aujourd'hui ? » La dame ayant enfin rompu ce silence « Vraiment, reprit *Luned,* je te croyais plus de bo Est-il sage à toi de pleurer ce digne homme ou tou bien dont tu ne peux plus jouir? — Hélas! mon Dieu dame : il n'y a pas au monde d'homme qui lui ressem Il y en a certes, repartit *Luned,* plus d'un qui n'au besoin d'être beau pour le valoir, ou pour valoir mie lui. — Pardieu! s'écria la dame, si je ne t'avais élevé ferais couper la tête pour punir un tel langage ; mai chasse de chez moi. » *Luned* se disposait à sortir; sa m se leva, la suivit jusqu'à la porte de sa chambre, et là mit à tousser très-haut, et *Luned* se détourna, et la d fit un signe, et elle revint vers la dame. « Vraiment,

tu as un bien mauvais caractère ! Mais puisque tu connais ce qui m'est le plus avantageux, dis-le-moi. »

Rien de plus curieux que ce mélange de barbarie et de finesse sous la même plume. Cette femme qui parle de faire couper des têtes, est la même qui défend si bien qu'on lui dise ce qu'elle brûle d'apprendre.

La *dame* de Chrétien de Troyes sacrifie plus aux convenances : elle congédie deux fois sa suivante, deux fois elle la laisse sortir, et cela sans tousser. Sa *Luned* est bien plus expérimentée ; elle a vécu, depuis le barde de Glamorgan. Elle n'est pas très-éloignée de passer au service de Molière et de se nommer *Toinette* ou *Marinette*. Elle commence par rappeler à sa maîtresse que celle-ci a une beauté à conserver aussi bien qu'un château, et que le chagrin ne sert pas plus pour garder l'une que pour défendre l'autre : « Pensez-vous que toute prouesse soit morte avec votre seigneur ? Il y en a dans le monde d'aussi bons et cent meilleurs. — Si tu mens, que Dieu te confonde ! Je te défie de m'en nommer un seul. » Manière habile et décente de se les faire nommer tous. *Luned* feint de craindre un courroux dont elle apprécie tout le sérieux ; rassurée enfin par la promesse de sa dame, elle la prend au piége d'un argument irrésistible.

« Eh bien donc ! quand deux chevaliers se sont battus et que l'un a vaincu l'autre, lequel pensez-vous qui vaille le mieux ? Pour moi, je donne le prix au vainqueur ; et vous ? — M'est avis que tu me guettes et que tu veux me prendre au mot ! — Par ma foi ! vous pouvez bien voir qu'au contraire je vais droit au but. Il est certain que le vainqueur de votre mari valait mieux que lui. »

Bientôt *Luned* amène son protégé, et le trouvant trop timide : « Nargue du chevalier, dit-elle, qui entre dans la chambre d'une belle dame et ne s'approche pas d'elle, et n'a ni bouche ni langue pour parler. Avancez donc, chevalier, avez-vous peur que madame ne vous morde ? »

C'est à l'*Owenn* du conteur gallois qu'il faudrait adresser ce reproche. En voyant la dame pour la première fois, il se contente de dire : « Voilà la femme que j'aime le plus. »

Le héros du poëte français a bientôt retrouvé la parole, e

ses discours éclate son amour chevaleresque, qui est un ractères les plus remarquables du poëme. Messire Ivain les mains, tombe à genoux et s'écrie : « Madame, je ne lemanderai pas pardon ; mais je vous pardonnerai tous itements qu'il vous plaira de me faire subir. » Une fois dans les *concetti*, il ne s'arrête plus. Il veut lier ces mains qui déchirent ce beau visage. Il s'écrie avec prén qu'il aimera son ennemie, et débite sur ce thème un logue de près de cent vers.

ux caractères distinguent surtout les poëmes français de modèles bretons. D'abord l'amour chevaleresque avec s ses délicatesses et déjà ses subtilités, l'amour érigé en , en sauvegarde de l'âme et des mœurs (sauvegarde soubien impuissante !), enfin en principe d'élégance et de sation. La seconde différence dérive de la première. Dans eintures, l'auteur des contes procédait toujours par indi-, il ne traçait qu'une ébauche, mais une ébauche dont ne ligne était fortement accusée ; le tour était vif, le cotout empreint des teintes locales. Le poëte français use amment de l'énumération, il fait un tableau dont il lèche ir tous les détails. Une description de cinq lignes dans fournit à l'autre une tirade de soixante vers. Jeuann r dit simplement : « La dame consentit au départ d'O-, mais cela lui fut bien pénible. » C'est presque la phrase uétone : « Titus Berenicem dimisit invitus invitam. » ien brode là-dessus toute une tragédie. Il s'amuse à arer ses deux héros au soleil et à la lune. Parlant de ntrevue dans le château, il dit que ce jour-là il y eut tance entre la lune et le soleil. Il est surprenant qu'il fasse grâce de l'éclipse. La préoccupation littéraire, le de briller l'entraîne dans la recherche et le bel esprit : , voyant un lion qu'un serpent étouffe de ses replis, dé- auquel des deux il doit porter secours. A la longue, il ide en faveur du lion : « Car aux bêtes venimeuses et lons, dit-il, on ne doit faire que du mal. » Après ce raiment, il met son bouclier devant sa face pour se préser- la flamme que vomit le reptile ; puis, le frappant à plu- reprises de son épée, il le met en mille morceaux, non

sans avoir emporté un petit bout de la queue du lion que mordait le serpent.

Le quadrupède délivré témoigne sa joie à son sauveur. Dans le conte gallois, le lion suit *Owenn* « et joue autour de lui comme un lévrier qu'il aurait élevé. » Mais dans le poëme français, le lion d'Ivain, « en vassal franc et débonnaire, commence à faire comme s'il rendait hommage à son seigneur : il incline la tête et se tient sur les pattes de derrière ; il lui tend les pattes de devant, il s'agenouille, il mouille toute sa face de larmes par humilité. » Tout à l'heure la recherche touchait au ridicule : ici elle fait encore mieux.

Les romans français de la table ronde diffèrent donc des poëmes carlovingiens autant par le style que par le sujet. Dans ceux-ci, le poëte apparaissait peu, le jongleur n'était que la voix presque impersonnelle de la tradition : les poëtes du cycle d'Arthur s'offrent à nous comme de véritables auteurs qui composent au gré de leur fantaisie ; ce sont des écrivains qui ont déjà toutes les prétentions du métier. Les premiers, à droit ou à tort, se piquaient d'être historiquement vrais ; les seconds cherchent à être ingénieux et éloquents. Les uns chantaient leurs ouvrages et trouvaient dans le goût, dans l'attention plus ou moins soutenue de leur auditoire un avertissement toujours sûr, une poétique vivante et souveraine ; les autres entassent dans de gros livres leurs petits vers faciles et trop coulants, continuelle tentation à la prolixité : le papier est si patient !

Romans en prose ; lais de Marie de France.

De cette poésie armée à la légère, il n'y avait qu'un pas à faire pour arriver à la prose. Le pas se franchit d'autant mieux que le langage des premiers rédacteurs passa vite de mode. Leurs sujets furent plus longtemps populaires que leur style. De là nécessité de refondre leurs ouvrages, on les refondit en prose. Pourquoi eût-on employé les vers ? on n'avait pas envie de recommencer à les chanter ; puisqu'on les écrivait, il n'était pas besoin d'aider la mémoire à en retenir le texte. D'ailleurs, le siècle où se fit cette traduction (le quatorzième) tournait à la prose ; la prose, encore plus élastique que le vers de huit syl-

labes, se prêtait avec complaisance à ces longues dissertations galantes, à ces interminables descriptions, commencées alors par les Robert de Borron et les Rusticien de Pise, continuées au dix-septième siècle par les Scudéry, les Calprenède, et qui se poursuivent de nos jours avec le même succès. La chevalerie dégénérée en galanterie se sentit à l'aise dans la prose des boudoirs et des alcôves, et sut la parler avec un certain charme. Nous transcrivons ici un tableau en prose de la cour d'Arthur, en priant le lecteur de le rapprocher de la description si frappante qu'en a tracée plus haut (p. 99) le barde gallois Jeuann. Il mesurera ainsi d'un coup d'œil tout le chemin qu'avaient fait en deux siècles les sentiments et les opinions chevaleresques.

IVAIN PRÉSENTE LANCELOT A ARTHUR ET A LA REINE.

« Quand messire Ivain fut en son hostel venu, il fait le varlet (Lancelot) attourner au plus richement qu'il peut, et le mène à la cour sur son cheval même, qui moult étoit beau, revêtu de robe à chevalier. Et lors saillit aux fenêtres hommes et femmes, et dient que oncques mais ne virent un si beau chevalier. Il est venu à la cour et descend de son cheval, et la nouvelle s'épand parmi la salle. Lors lui vont encontre dames et damoiselles, et la royne et le roi sont aux fenêtres, et messire Ivain le mène par la main amont la salle. Le roi va encontre et la royne; si le prennent tous deux par les deux mains et le font asseoir sur une couche. Et le varlet s'assied devant eux à terre. Le roy le regarda moult volontiers; s'il avoit semblé beau en son venir, encore le voit-il et trouve plus beau. Et la royne lui demanda comment il a nom et dont il est; et il est si entrepris qu'il ne sait où il est, et toute son amour mise en la royne, et elle lui demanda encore dont il est. Et il lui répond en soupirant qu'il ne sait. Maintenant aperçoit la royne qu'il est trop esbahy et très-pensif; mais elle ne cuidast jamais que ce fût pour elle : non pourtant elle le soupçonne un peu[1]. »

1. Extrait de *Lancelot du Lac*, roman mis en prose par maître Gauthier Map, et imprimé pour la première fois en 1494, à Paris

Avant cette transformation prosaïque, un de nos plus aimables trouvères, Marie de France, née en Flandre, mais dont la personne et la vie nous sont entièrement inconnues, avait donné aux traditions armoricaines une forme plus concise. La plupart des poëmes qu'elle a rédigés sous le nom de *lais* sont des contes héroïques et touchants, empruntés aux souvenirs populaires de la Bretagne. On peut les considérer comme de gracieux épisodes détachés du cycle d'Arthur[1].

Chevalerie religieuse; le saint Graal.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des ouvrages qui ont rapport à la partie mondaine de la chevalerie. La partie cléricale a eu pourtant aussi son expression poétique. Le cycle d'Arthur se divise donc naturellement en deux séries : l'une, composée des poëmes proprement dits de la table ronde, dont les principaux sont, comme nous l'avons dit, ceux de *Merlin*, de *Lancelot*, d'*Ivàin*, d'*Érec et Énide*, de *Tristan*, est surtout inspirée par l'amour chevaleresque et par l'héroïsme guerrier ; l'autre a une tendance toute religieuse, toute mystique : son objet, c'est la recherche du saint Graal : le roman de *Perceval* en est la plus ancienne et la plus parfaite expression[2].

Le Graal est le vase avec lequel, au dire des romanciers, J.-C. et ses disciples célébrèrent la cène la veille de la Passion. Les anges l'emportèrent au ciel jusqu'à ce qu'ils trouvassent ici-bas une race assez pure pour en devenir dépositaire. Cette famille fut à la fin trouvée : son chef était un prince d'Asie nommé Pérille, qui vint s'établir dans la Gaule et dont les descendants s'allièrent avec ceux d'un prince breton.

Cette légende n'est pas aussi fabuleuse qu'elle paraît l'être : il suffit, pour en sentir la vérité, de substituer la doctrine chrétienne au vase mystérieux, sa poétique image. Partie de

1. Marie florissait au commencement du treizième siècle. Elle passa une partie de sa vie en Angleterre. Il nous reste d'elle quatorze lais, cent trois fables, et quelques autres pièces.—Edition par de Roquefort, 1832, 2 vol. in-8.

2. Chrétien de Troyes le commença à la prière de Philippe d'Alsace, comte de Flandres. Il fut continué par Gauchier de Dordan, et fini par Manessier dans les dernières années du douzième siècle.

ie, son berceau, l'inspiration mystique vint s'allier avec raditions armoricaines, pour former le cycle curieux dont nous occupons.

n effet, les bardes gallois connaissaient déjà un bassin ieux qui « inspirait le génie poétique, donnait la sagesse écouvrait à ses adorateurs la science de l'avenir, les mys- du monde, le trésor entier des connaissances humaines.» ase, orné d'une rangée de perles et de diamants, reposait le temple d'une déesse que Taliésen appelle la patronne bardes[1].

nsi donc ici encore, comme dans les poëmes relatifs à ble ronde, les matériaux poétiques ont été fournis par égendes armoricaines. Mais l'esprit qui est venu les ani- est entièrement religieux. Il y a dans la forme extérieure raal quelque chose de mystérieux et d'ineffable. Pour de la vue même imparfaite du saint vase, il faut être tien. Cette relique précieuse est invisible aux infidèles. e les biens temporels que procure la contemplation du l, tels qu'une perpétuelle jeunesse, une force invincible les combats, elle donne au chevalier pieux une certaine céleste, un pressentiment du bonheur éternel. Une milice ieuse, composée de chevaliers *templistes* (allusion évidente rdre des templiers), est spécialement instituée pour la se du Graal, pour repousser tous les profanes dont le rd pourrait le souiller.

s règles de cette corporation sont d'une sévérité extrême. chevalier qui en fait partie doit être un modèle de eté et de vertu. Tout amour sensuel, toute union même me est absolument interdite. Enfin l'empreinte d'une sacerdotale est visible dans le respect profond que les liers templistes portent toujours aux prêtres. Pour eux, homme une fois tonsuré est un roi véritable, plus digne issance que tous les rois du monde. Tels sont les prin- x caractères de cette fiction : ils ne laissent aucun doute esprit qui en a inspiré les développements.

nsi apparaît dans les récits épiques, comme dans toute

[1] aliésin. *Myvyrian*, t. I, p. 17 et suiv., 37, 45.

la vie du moyen âge, le sceau éclatant de l'Église. En vain la poésie chevaleresque a voulu se soustraire à sa domination sainte. Semblable à ses vaillants paladins, elle revient, après mille aventures, frapper à la porte du monastère, et terminer ses jours agités par toutes les passions du monde, dans le recueillement et la dévotion mystique du cloître.

L'autre élément du cycle d'Arthur, la tradition celtique et chevaleresque, n'est pas moins admirable par sa persévérante longévité. Il fallait qu'il y eût quelque chose de bien poétique dans cette invention de la table ronde, pour avoir vécu à travers mille transformations dans la mémoire des hommes et dans les œuvres des poëtes. Dante lui emprunte un trait de son délicieux épisode de *Francesca da Rimini ;* Pulci, Boiardo et Arioste y puisent à pleines mains leurs charmantes fictions : le Tasse, outre l'inspiration chevaleresque et le merveilleux si intéressant de son épopée, lui doit l'idée première d'*Olinde et Sophronie*. Chaucer lui fait de nombreux emprunts pour ses *Contes de Canterbury ;* Spencer en reflète les plus douces couleurs dans son harmonieuse et chaste *Fairy-Queen*. Walter Scott était nourri de nos poëmes chevaleresques. Shakspeare leur a emprunté plusieurs sujets, entre autres *le roi Lear*[1]. La première tragédie de l'Angleterre, le *Gordobuc* de Thomas Sackeville, a la même origine. Milton avait fait des romans de la chevalerie le charme de ses jeunes années[2]. C'est en Allemagne que le sujet du Graal a été développé avec le plus de sympathie. Le mysticisme du génie allemand devait accueillir avec complaisance ce mystique symbole. La France, après avoir longtemps oublié et dédaigné le cycle d'Arthur qu'elle avait créé, s'en est souvenue tout à coup au milieu des jours de sa splendeur classique. De Tressan en a redit les aventures au dix-huitième siècle, en les déguisant, il est vrai, sous le spirituel anachronisme

1. L'histoire du *roi Léar* était d'abord racontée d'un empereur romain dans le *Gesta Romanorum*. Geoffroy de Monmouth, et après lui l'auteur de *Perceforest* l'attribuent à *Leyr*, un des monarques de la Grande-Bretagne descendants de Brutus.

2. « I will tell you whither my younger feet wandered : I betook me among « these lofty fables and romances which recount in solemn cantos the deeds « of knighthood. »

n style; Creuzé de Lesser nous les a racontées avec le talent et de charme. Il en est de cette vivace fiction e de la plante merveilleuse qui naquit sur le tombeau *istan*, et qui, grimpant le long des murs du monastère, cendait en touffes odorantes sur la pierre sépulcrale de ne *Iseult*, sa bien-aimée. Trois fois le roi *Marc*, qu'a offensé leurs amours, en fit arracher les racines, mais, urs la plante obstinée reparaissait avec l'aurore et omait les deux tombeaux de sa verdure et de ses fleurs.

CHAPITRE X.

TROISIÈME CYCLE ÉPIQUE.

antiques. — Ulysse dans la tradition populaire. — Cause de la e des sujets classiques. — Travestissement chevaleresque. — La re de Troie; Médée; Alexandre.

Sujets antiques.

c'est le propre de l'épopée de reproduire, comme un miroir, la physionomie de l'époque qui l'a créée, les es du moyen âge, considérés dans leur ensemble comme rande œuvre collective, remplissent admirablement ce amme. Ces fictions, plus vraies que l'histoire, expriment e l'histoire néglige : elles peignent l'esprit, les mœurs, ct général du temps, tout ce qui s'efface et disparaît les froides chroniques. Nous avons déjà vu s'y dessiner tour les traits caractéristiques de cette époque; dans les es carlovingiens, la féodalité avec sa turbulente valeur, erres privées, ses insurrections contre le pouvoir ces luttes contre les Sarrasins; dans le cycle d'Arthur, valerie, tour à tour galante et dévote, espèce de lutte ence entre le cloître et le château.

is l'épopée du moyen âge ne se borne pas à reproduire its de la société française; elle en indique encore les

origines, au moins par la nature des sujets qu'elle traite. Ainsi l'élément germanique est principalement représenté par les sujets carlovingiens, l'élément celtique par les sujets bretons.

Il serait étonnant que l'antiquité gréco-latine, qui formait toujours le fond de la civilisation et de la langue du moyen âge, n'eût pas fourni à ses poëtes le sujet d'une partie de leurs chants. Elle a, en effet, payé un riche tribut à la verve épique de nos trouvères. Mais ici encore, comme dans le cycle qui vient de nous occuper, la matière fournie par l'ancien monde a reçu, après sa nouvelle fusion, l'empreinte commune du moyen âge. C'est sous ce rapport seulement qu'elle doit nous occuper. Rien de plus curieux, en effet, que de voir les riches débris de l'art antique perdre leur forme élégante et classique sous la main du gothique architecte. Rien n'exprime mieux la force vitale du génie romantique que de le voir s'emparer ainsi de sujets grecs et latins sans se laisser dominer par leur admirable forme.

Ulysse dans la tradition populaire.

Le premier exemple d'une fiction inspirée par les souvenirs de l'antiquité est des plus curieux : c'est l'histoire d'Ulysse déguisée sous des noms et des circonstances modernes, et attribuée à un seigneur des environs de Toulouse, nommé Raymond du Bousquet. Elle se trouve dans une légende languedocienne du onzième siècle, analysée par Fauriel[1]. Minerve est remplacée par Sainte-Foi, qui, après une tempête de trois jours, arrache le héros au naufrage et le ramène dans sa patrie. Pénélope a perdu sa constance avec son nom ; elle a prêté l'oreille à un prétendant, qui ne l'est déjà plus, quand Raymond revient inconnu dans son Ithaque. Le comte se cache dans la demeure d'un paysan qui lui est resté aussi fidèle qu'Eumée au fils de Laërte. C'est là qu'il attend l'heure où il pourra chasser l'intrus et reconquérir son domaine. Enfin, ce qui ne peut être une ressemblance fortuite, Raymond est re-

1. *Romans provençaux* (IXe leçon).

ı, dans un bain, à la circatrice d'une blessure, comme se par sa nourrice Euryclée. Ce dernier trait appartient nœurs grecques et ne saurait avoir été imaginé au onzième ». Pour compléter l'analogie, le narrateur ajoute, dans espèce de *post-scriptum*, une particularité qu'il a omise la suite du récit ; il raconte que les pirates qui s'étaient ıs maîtres de Raymond, lui firent boire une potion tirée plante magique, qui avait pour effet de faire perdre à qui en goûtaient le souvenir de leur patrie et de leur le. On voit que la poétique fiction du *lotos* vivait encore la mémoire du peuple. Car ce n'est point par la transon savante des écoles que l'histoire d'Ulysse a pu se étuer ainsi en s'altérant. Elle s'est propagée comme se rvent chez nous certaines aventures chevaleresques, par dition orale, par les contes dont les mères amusent la sité de l'enfance.

Cause de la vogue des sujets classiques.

fut vers la fin du douzième siècle ou au treizième que la e française commença à redire les noms à jamais glorieux n, d'Hector, d'Alexandre. Nul doute que les trouvères qui discréditaient partout les jongleurs, et prétendaient que

Ces trovéors bâtards font contes abaisser [1],

erchassent dans les souvenirs confus de l'antiquité le e avantage de faire briller leur supériorité classique et ir un thème nouveau à la curiosité des auditeurs. Ils dit avec une certaine satisfaction :

> Cette ystoire n'est pas usée,
> Ni en guère de lieux trouvée,
> Jà écrite ne fut encore [2].

s'écriaient aussi, en paraphrasant à leur manière l'*odi num* d'Horace :

> Or s'en aillent de tous mestiers,

exandre et Lambert li Cors, Poëme d'*Alexandre le Grand*.
enoît de Saint-More, *Histoire de la guerre de Troie*.

Se il n'est clers ou chevaliers :
Car autant peuvent écouter
Comme les ânes au harper [1].

s, outre les calculs personnels des poëtes, il faut voir ı succès des sujets antiques un changement et un proıez leur public. De même qu'en quittant Charlemagne ırthur, l'épopée avait marqué, pour ainsi dire, par un ıment de dynastie, l'avénement d'une idée nouvelle, la ərie; ici, le choix des sujets gréco-romains annonce un ɑtiment lointain et confus de la Renaissance, un avante Dante et de Pétrarque. La tradition latine indique :e que nous verrons mieux encore dans un des chapiivants, qu'elle n'est point morte pour s'être effacée, sommeille au fond des cloîtres, toute prête à renaître les temps seront venus. Elle fait ici un premier mout, une première tentative bien faible encore pour renıns la société laïque, pour amener peu à peu ce qui doit uer un jour l'éternelle beauté de la littérature française, ɛ dire la fusion du goût antique et de l'inspiration mo-

ːe est évidemment la pensée d'un de ces trouvères. Je ıne, dit-il, que personne n'ait encore écrit ces histoires gue d'oil, car peu de gens entendent le latin : il y a e laïques que de lettrés :

Moult me merveil de ces clercs sages
Qui entendent plusieurs langages,
Et n'ont pas traduit cette histoire
Que nul ne tient en sa mémoire :
Je ne dis pas qu'il n'ait bien dit
Celui qui en latin la mit :
Mais y a plus laiz (laïques) que lettrés ;
Si le latin n'est translaté,
Guère ne seront entendant.
Pour ce je veux dire en roman [2].

trouvères du cycle gréco-latin s'occupèrent d'abord de

ıteur anonyme du *Roman de Thèbes*.
ɿues de Rotelande, trouvère qui vivait à Crédenhill, en Cornouailles, dans le moitié du douzième siècle.

la guerre de Troie. C'était pour ainsi dire enc
tional. Presque toutes les nations de l'Europ
cendre des Troyens. On rattachait à cette gu
des Argonautes, qui devait plaire singulièreme
où les croisades entraînaient de nouveaux c
les contrées lointaines de l'Asie. On chantait
de Thèbes, sujet populaire au moyen âge, de
l'auteur de la *Thébaïde*, passait pour s'être co
tianisme.

Ce n'était pas d'après Homère que les trou
le siége de Troie : l'*Iliade* n'était point con
teur, dont on ne citait que le nom, était reg
grossier imposteur. Les récits de la guerre
acceptait comme véridiques, et où nos poë
pleines mains, étaient les ouvrages attribués à
gien et à Dictys de Crète. Le premier était u
dont Homère fait mention : on prétendait q
l'histoire de la destruction de sa ville natale.
remontait bien au delà du moyen âge : Élien
l'histoire de Darès le Phrygien existait de
obscur écrivain, postérieur au siècle de Cons
de cette tradition, rédigea un informe tissu
donna pour une traduction de Darès par Corn
qu'il y a de piquant dans ce travail, c'est la pré
tendu Népos adresse à son ami Salluste, et oi
a découvert un manuscrit de la propre main

L'ouvrage de Dictys de Crète formait la co
quelque sorte le correctif de celui de Darès
parlant après le Troyen. Dictys était un sol
qui avait suivi son prince au siége de Troie. S
Néron avait eu lieu en Crète un tremblement
catastrophe, à la fois terrible et bienfaisante
la ville de Gnosse et mis à découvert le coffre o
le tombeau de l'écrivain crétois, son précieux
trouvères du moyen âge, s'appuyant sur des a
pétentes, ne pouvaient manquer d'être parfaiten

Ces deux originaux jouissaient d'un avanta
à cette époque : ils avaient supprimé toute la

gique de la fable d'Homère, et ils laissaient ainsi le champ libre aux fictions de la chevalerie. Nos trouvères ne s'en firent pas faute, ils donnèrent impartialement la *colée* à tous les héros grecs ou troyens : tous devinrent des chevaliers pleins de valeur et de galanterie. Achille et Hector brillent au premier rang, comme dans Homère, mais d'une tout autre façon. Thersite est devenu un nain. Les remparts de Troie sont en marbre, et le palais de Priam est un château enchanté. Seuls, Anténor et Énée ont peu à se louer des poëtes descendants de Francus et de Brutus. Ils sont les *Gannelons* de la geste troyenne. Ce sont eux qui introduisent dans leur ville natale le célèbre cheval de bois.

Ces ouvrages, où l'antiquité subit ainsi un travestissement chevaleresque, grâce à l'ignorance des auteurs et au goût décidé de leur public, ont laissé des traces profondes dans les littératures de l'Europe. Quelques grands poëtes modernes ont conservé à ces nobles figures de la Grèce et de Rome la physionomie que nos trouvères leur avaient donnée. C'est ainsi que Shakspeare fait un mélange naïf des événements anciens avec les sentiments du moyen âge; c'est ainsi que Corneille et Racine lui-même nous montrent quelquefois les héros antiques tels que le treizième siècle les avait transmis aux interminables romans du dix-septième.

La guerre de Troie; Médée; Alexandre.

Le premier trouvère qui ait traité de la Guerre de Troie est Benoît de Sainte-More, qui vivait sous Henri II d'Angleterre[1]. Son œuvre n'a pas moins de trente mille vers, sans compter les vingt-trois mille qui composent son *Histoire des ducs de Normandie*. Benoît eût pu défier Homère, comme Crispinus provoquait Horace[2]. Il est vrai que les lignes du poëte normand ne sont que de huit syllabes.

1. Les ouvrages de ce trouvère n'ont point été imprimés dans leur ensemble, M. F. Michel en a publié un extrait dans ses *Chroniques anglo-normandes*.
2. Horace, *Sat.* I, 4.

Crispinus minimo me provocat : Accipe, sodes,
Accipe jam tabulas : dentur nobis locus, hora,
Custodes, videamus uter plus scribere possit.

oici un échantillon qui ne manque pas de grâce :

Quand vint le temps qu'hiver dérive,
Que l'herbe verd point à la rive,
Lorsque florissent les ramel,
Et doucement chantent oisel,
Merle, mauvis et loriol,
Et estornel et rossignol,
La blanche flor pend à l'épine,
Et reverdoie la gaudine ;
Quand le temps est doux et souefs (*suavis*)
Lors sortirent del port les nefs.

descriptions du printemps ont, dans la langue to
u moyen âge, la fraîcheur de la saison qu'elles aspir
re. Nos trouvères semblent avoir senti cette analogi
temps est le plus fréquent et le plus chéri de leurs li
ns.
me si le travestissement du langage et des mœurs n'é
un passe-port suffisant pour ces nouveaux chevali
ie du moyen âge les met quelquefois directement
avec les personnages connus de la table ronde,
our achever leur éducation. Hippomédon, l'un des
Hugues de Rotelande, ne manque pas de rendre vi
Arthur, en revenant d'entendre Amphion, baron de S
i, bien qu'un peu sur le retour, a conservé toute
goûtée des dauphins, et, de plus, acquis de grand
es, probablement au métier de troubadour :

Riche homme fut, mais vieux était :
Moult était sage et moult savait ;
Et moult était preux et courtois,
Et moult savait des anciens lais.

différence de la poésie carlovingienne, celle-ci a co
d'elle-même, elle ne se croit plus l'écho de l'histoire ;
t qu'elle invente et l'avoue. Hugues convient qu'il ment
peu, mais ses confrères en font autant, voir même
re ses auditeurs.

Ne mettez pas tout sur mon compte,
Seul je n'ai pas de mentir l'art :

Gautier Map en a bien sa part.
En moindre affaire bien souvent
Un fort honnête homme méprend.
Toutefois, à la mienne entente,
Il n'est pas un de vous qui mente....

trouvères agissent-ils très-librement avec les illus-
qu'ils vont déterrer en Grèce ou à Rome. Médée
de leur plaire, Médée était déjà une Armide; c'é-
r aînée de ces filles d'émirs qui abandonnent sans
ère et mère, pour suivre un brillant paladin. Quel-
comme Raoul-Lefebvre, lui conservent assez fidè-
aventures, tout en les habillant de charmants ana-
s et d'inimitables naïvetés. C'est bien encore Médée,
: Jason, tuant ses enfants, rajeunissant le vieux roi
ldons, lequel, au sortir de ses magiques mains, de-
enclin à chanter, à danser et faire toutes choses
t, qui plus est, regardait moult volontiers les belles
s. » D'autres trouvères ne lui prennent que son
n font une vertueuse reine de Crète, qu'épouse
après avoir vaincu son frère Danaüs[1]. Ici nous vo-
lein roman. Nous ne retrouvons que des noms an-
: lesquels se joue librement la fantaisie du narra-
ces noms seuls sont si harmonieux, si pleins d'une
poésie, qu'ils suffisent pour rajeunir le vieil Éson
que, et faire courir un nouveau sang dans ses veines.
exemple, une description de tempête qu'on lit dans
roman, et l'on pressent déjà fort bien l'influence
'Éole.

La nef s'en va à grand exploit (rapidité) :
Fol est qui sur le temps se croit;
Après bel temps, suef et clair,
L'on voit bientôt le temps troubler....
Ils eurent temps clair tout le jour,
Bel et souëf, sans ténébrour,
Et ont cinglé à grand déduit.
Mais le jour s'en va, vient la nuit,

de Rotelande, *Protésilaus*, roman inédit de dix mille huit cents
est-il incomplet dans le manuscrit de la Bibliothèque nationale,
plusieurs pages. — Voyez de La Rue, *Histoire des bardes*, t. II.

Et ils sont allés loin de terre.
Un vent leur croît qui moult les serre.
Le vent commence à traverser :
A peu n'a fait la nef verser,
A dégradé tout leur atil (agrès)....
Rompu les mâts, battu la nef.
Cil dedans abaissent la tref (voile),
Et vont errant par la grand mer.
Là où Dieu les voudra mener.

La grandeur de l'idée forme ici, avec la naïveté du ve contraste non moins curieux que les travestissements leresques que nous voyions tout à l'heure. On croit lir gile traduit par Clément Marot.

De tous les héros de l'antiquité, il n'en était pas qui plus à la transfiguration chevaleresque qu'Alexandre le (Tel que l'histoire le montre, c'est déjà presque un ch errant. Brave, généreux, magnifique; il soumet le mo: courant; plus soldat que général, il paye sans cesse de s sonne, il s'élance seul dans une ville qu'il assiége, il brí cité pour plaire à une femme. Il respecte les princes captives, et mérite la reconnaissance du roi son ennemi l'épopée s'attache-t-elle de bonne heure à ce grand n légende se forma autour de lui, même de son vivant. Il ter dans l'Hydaspe l'histoire de sa vie, écrite par Arist parce qu'elle lui prêtait des exploits merveilleux. Ma même n'était-il pas complice de ces poétiques impo: quand il se faisait fils de Jupiter Ammon ? Aussi ses his: les plus sérieux n'ont-ils jamais bien pu s'en abstenir.. a donné place dans sa narration judicieuse à quelque légendaires. Quinte-Curce avoue qu'il raconte *plus de qu'il n'en croit*. Mais la légende se déploie surtout dan ouvrages publiés par M. A. Maï, l'*Itinéraire d'Alexandr* récit attribué à un certain Valérius, qui semble être la t tion d'un ouvrage alexandrin du sixième siècle. Vers le du onzième, parut à Constantinople, sous le nom de (thène, contemporain d'Alexandre, un ouvrage écrit p méon Seth, grand maître de la garde-robe de l'em| Michel Ducas. C'était en grande partie une traduction g des légendes persanes relatives au roi de Macédoine.

est-elle remplie de toutes les fables orientales qui s'étaient groupées autour de la mémoire du grand *Iskander*. On reconnaît une origine persane dans la tradition qui donne Alexandre pour frère aîné à Darius. C'est sans doute à l'Égypte qu'est due la fable qui fait de Nectanébo, prêtre de Jupiter Ammon, le père du prince macédonien. Les vaincus ont voulu s'approprier le conquérant. On retrouve l'imagination des Arabes dans cet exploit singulier d'Alexandre, qui, curieux de savoir ce qui se passe dans les abîmes de la mer, y descend sous une cloche de verre, et, désirant aussi sonder les régions célestes, s'élève dans les airs sur un char traîné par des griffons. C'est ainsi que le cri de guerre des soldats macédoniens, après avoir ébranlé les solitudes de l'Orient, en revenait après quatorze siècles comme un écho lointain et merveilleux.

C'est principalement dans l'histoire du faux Callisthène, traduite en latin, que nos poëtes ont puisé les aventures d'Alexandre. On compte jusqu'à onze trouvères qui ont traité ce sujet. Les premiers et les plus célèbres sont Lambert li Cors ou le Court, de Châteaudun, et Alexandre de Paris, qui, bien que né à Bernay, doit son surnom au long séjour qu'il fit dans la capitale. Un seul et même poëme porte à la fois ces deux noms ; il est de l'année 1184[1]. Les deux auteurs travaillèrent-ils ensemble ou composèrent-ils deux branches successives, c'est ce qu'il est difficile de décider. Rien dans l'ouvrage ne distingue ce qui revient à chaque poëte. Une autre partie du poëme a pour auteur Thomas de Kent, qui vivait dans les premières années du quatorzième siècle[2]. Une particularité qui distingue son ouvrage, c'est la liaison des souvenirs d'Arthur avec ceux d'Alexandre. Le roi breton avait été jusqu'au fond de l'Orient et y avait placé deux statues d'or, espèces de colonnes d'Hercule :

> Quand Arthur et les Brets vinrent en Orient,
> Qu'ils eurent tant marché qu'ils ne purent avant,

1. Le vers de douze syllabes y est employé avec une telle supériorité, qu'il en a reçu et gardé le nom d'*alexandrin*.
2. Lui-même a signé son ouvrage :
> D'un bon livre latin fis ce translatement.
> Qui demande mon nom, Thomas ai nom de Kent.

Deux images d'or firent, qui furent de l'or grand,
En tel lieu les posèrent que sont bien apparents.

andre va à la recherche de ces statues; il les découvre, oulant aller au delà, malgré les conseils de Porus, il perd partie de son armée, et n'échappe lui-même qu'à travers dangers. Témoignage significatif des regrets et de l'ad- tion de l'épopée pour le grand nom national d'Arthur! aînée loin de lui par le goût public, elle ne peut le quit- ans abaisser devant sa gloire le nouveau héros qu'elle cé- .

reste, nos trouvères mettent peu de bornes à leur ad- tion pour Alexandre Non contents de lui avoir fait faire course en Italie et donné Rome pour conquête, comme de de son expédition en Perse, ils le conduisent, sur les s du faux Callisthène, jusqu'au plus haut des airs, où il nd le langage des oiseaux et reçoit leur hommage. Après expédition aérienne, dans laquelle il avait été précédé, re d'un ancien auteur arabe[1], par Nimrod, « l'auteur de ur de Babel, » Alexandre redescend, contraint *par l'excès chaleur*, et se résout à pénétrer dans les abîmes de l'O- . La terre ne lui offre pas moins de merveilles à admirer. ncontre un pays où les femmes, enterrées durant l'hiver, issent au printemps, comme les fleurs, avec une beauté elle :

Mais quand l'été revient, et le beau temps s'épure,
En guise de fleur blanche reviennent à nature.

uelque puériles que ces fictions puissent nous paraître, révèlent un noble effort de l'imagination pour atteindre éal de la puissance et de la grandeur. Elles constatent en e temps les premiers rapports de l'Occident avec l'Orient, ortir de l'isolement des temps barbares. Le premier re- qu'échangent ces deux mondes est plein d'étonnement naïve admiration.

qui n'est point oriental dans les poëmes d'Alexandre,

[1] D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Nimrod*.

c'est la peinture des mœurs et des sentiments chevaleresques. Par une étonnante puissance d'anachronisme, ces ouvrages sont remplis de tournois, de féeries, d'allusions à Louis VII et à Philippe Auguste. Alexandre est fait chevalier, il porte l'oriflamme, il a un gonfalonier et douze pairs. Enfin, le sentiment de l'honneur y est porté à un tel degré, que les douze pairs d'Alexandre refusent l'un après l'autre de quitter le lieu du combat pour aller chercher du secours. Cette physionomie romanesque du roi macédonien, ces sentiments pleins d'un enthousiasme exagéré et d'une héroïque folie, ont survécu à nos trouvères et jeté quelques reflets jusque sur le héros de la seconde tragédie de Racine[1].

CHAPITRE XI.

DÉCADENCE DE L'ESPRIT FÉODAL ET DES CHANTS ÉPIQUES.

Règne de l'allégorie et du poëme didactique. — Roman de la Rose. Fabliaux. — Le trouvère Rutebeuf. — Le roman du Renard.

Règne de l'allégorie et du poëme didactique.

L'épopée du moyen âge recélait dans son sein, même dès ses plus beaux jours, un germe qui devait l'étouffer. Nous avons vu les clercs, les lettrés se substituer peu à peu aux chanteurs, qu'ils dépréciaient. A leur suite s'introduisaient l'érudition et le bel esprit : la prédilection pour les sujets antiques était déjà un symptôme. Cette transformation, qui semblait promettre au moyen âge la renaissance de l'antiquité, était sans doute, au point de vue des progrès de la civilisation, une heureuse nécessité. Elle n'en fut pas moins mortelle pour l'inspiration épique.

1. J. J. Ampère, *Histoire de la formation de la langue française*, préface.

Le clergé contribua plus que personne à cette décadence de l'épopée. Moins ignorant que le reste du peuple, il était aussi moins naïf. Élevé au bruit des discussions scolastiques, nourri dans les pieuses abstractions du dogme, il substitua facilement la métaphysique à la poésie, la science à l'émotion. Nous avons déjà vu maître Wace, *clerc de Caen, clerc lisant*, comme il s'appelle lui-même, et prêtre du diocèse de Coutances, changer dès le douzième siècle l'épopée en histoire, rimer le *Brut d'Angleterre* et le *Roman du Rou*. Avant lui, Geoffroi Gaimar avait traité le même sujet. Ces trouvères ne sont guère que des traducteurs, des compilateurs de chroniques latines et galloises. Vers la même époque l'histoire naturelle commence à usurper les honneurs de la rime. Philippe de Than, neveu d'un chapelain de Caen, écrivit en vers un traité sur les animaux, sous le titre de *Bestiarius*, et un traité de chronologie pratique qu'il intitule *Liber de creaturis*. L'auteur y traite des jours de la semaine, des mois solaires et lunaires, des phases de la lune, des éclipses, des signes du zodiaque. Il cite souvent Pline, Ovide, Macrobe, saint Augustin. Ce serait un poëme didactique, si ce n'était plutôt encore un almanach rimé. Guillaume, *un clerc qui fut Normand*, et l'un des trouvères du cycle d'Arthur, fit concurrence à Philippe de Than, par son *Bestiaire divin* qu'il écrivit sous Philippe Auguste. Son livre n'a de *divin* que le titre. Bientôt vinrent les poëmes moraux; le chanoine anglais Simon du Fresne rédigea un poëme français sur l'*Inconstance de la Fortune*. C'est une traduction libre du livre de la *Consolation*, de Boèce. Pierre d'Abernon traduisit aussi en vers le *Secreta secretorum*, qu'on attribuait à Aristote. Ce sont des leçons de politique et de morale que le Stagirite était censé adresser à Alexandre, et qu'il termine, dans le poëme français, par une démonstration de la nécessité de la foi en Jésus-Christ pour obtenir le bonheur éternel. Enfin arrivent les poëmes sur la chasse, sur la pêche, comme au temps d'Oppien, comme à la décadence de la poésie grecque; et, ce qui n'est point grec, mais normand, une traduction en vers des *Institutes* de Justinien, à l'usage des écoliers de Caen qui n'entendaient pas bien le lati

Et quand aux écoles viendront,
Du latin que ils n'entendront,
S'iront au français conseiller.

Nous voilà bien loin de l'épopée, bien loin de la glorieuse défaite de *Ronchevals* et de la fontaine enchantée de *Messire Ivain*. Les degrés de la décadence ont été nombreux, quelques-uns mêmes offraient encore de nobles inspirations poétiques. Nous avons vu l'influence ecclésiastique se manifester déjà dans les romans du saint Graal, et purifier le cycle d'Arthur en le refroidissant. Sous la même influence, des clercs ou même des jongleurs pénitents font en vers des vies de saints, de pieuses légendes, comme le vieux Corneille traduisait l'*Imitation*. L'un d'eux, Denis Pyram, nous rend compte lui-même avec naïveté des motifs de sa conversion.

J'ai moult usé, comme péchère,
Ma vie en trop folle manière;
Et bien trop j'ai usé ma vie
Et en péché et en folie;
Quand cour hantai et les courtois,
Si, fesais-je des sirvantois,
Chansonnettes, rimes, saluts,
Entre les drues et les drus (les amantes et les amants),
Ce me fit faire l'ennemy (le diable);
Si, me tient ord et mal bailly (souillé et en mauvais état).
Les jours jolis de ma jeunesse
S'en vont, j'arrive à la vieillesse,
Il est bien temps que me repente.

Et le voilà qui, pour faire pénitence, nous raconte la vie et les miracles de saint Edmond, roi d'Angleterre.

Un autre nous fait voyager, avec saint *Brandan*, au paradis terrestre. C'est une espèce d'odyssée pieuse, semée d'aventures, de prodiges, de monstres marins et volants. L'idée en est poétique, et plusieurs détails répondent assez bien à l'idée. Le pieux trouvère a eu de plus le mérite, très-rare à l'époque où il vivait, de renfermer tout cela dans un poëme de huit cent trente-quatre vers. D'autres, mieux inspirés encore, nous conduisent au purgatoire avec saint *Patrick*, ou à l'enfer avec saint *Pol*, et nous font pressentir, à travers leurs informes ébauches, la grande et sublime épopée de Dante.

Jamais la poésie ne rencontra un sujet plus heureux, plus élevé, plus pur que le culte de la Vierge Mère, que cet idéal qui réunit les traits les plus divers et les plus divins de la femme. Cette touchante croyance n'avait pas peu contribué sans doute à répandre quelque chose de religieux sur la poésie chevaleresque. A son tour, le culte de Marie emprunta à cette poésie moderne quelque chose de son exaltation passionnée. La mère du Christ devint Notre-Dame, *la dame universelle*, comme dit une vieille légende. Dieu changea de sexe pour ainsi dire; la Vierge fut le Dieu du moyen âge. Elle envahit presque tous les temples et tous les autels. Mais cette pure et céleste poésie se renferma dans la liturgie, dans les hymnes, ou ne se répandit que dans de courtes légendes et de pieux fabliaux. Elle ne pouvait fournir matière à l'épopée; les clercs qui voulurent l'étendre en un long récit n'eurent point la fraîcheur et la fécondité d'imagination nécessaires à cette tâche; ils retombèrent dans le sermon, dans la froide allégorie. L'un d'entre eux, Robert Grossetête, évêque de Lincoln, a bien le courage de substituer à la charmante peinture de la Vierge l'image glaciale du *Chastel d'amour*, habité par toutes les vertus, rempli de toutes les grâces; c'est dans l'enceinte de ses murs symboliques qu'il fait naître le Messie.

La passion de l'allégorie devenait au treizième siècle une véritable fureur. La poésie l'avait empruntée à l'Église; l'Église la reprit à la poésie. Un autre évêque, qui fut depuis cardinal, Étienne Langton, commença un jour son sermon par ces vers qui en sont le texte :

> Belle Aliz matin leva,
> Son corps vêtit et para,
> En un verger elle entra,
> Cinq fleurettes y trouva,
> Un chapelet fait en a
> De roses fleuries.
> Pour Dieu! sortez-vous de là,
> Vous qui n'aimez mie.

Et, reprenant chaque vers, le prélat en fit une application mystique à la vierge Marie. C'est ainsi que les plus suaves inspirations tarissaient sous la sèche main des élèves de la

scolastique. La muse du moyen âge avait vieilli; quand elle ne raillait pas, elle prêchait. Alexandre, évêque de Lincoln, donne pour sujet de poëme au trouvère Guillaume Herman les trois mots suivants : *fumée*, *pluie* et *femme;* prétendant d'une manière peu galante, *que ces trois choses chassent un homme de la maison*. Le dévôt poëte, déjà auteur de la *Vie de Tobie* et des *Joies de Notre-Dame*, veut absolument faire encore de cette matière une œuvre ascétique. Pour lui la fumée, c'est l'orgueil; la pluie, c'est la convoitise; la femme, c'est la luxure; et tout cela nous chasse de la maison, qui est le ciel. Ainsi, par un singulier changement de rôles, qui peint assez bien le moyen âge, l'évêque avait fait une satire, le poëte fit un sermon.

Roman de la Rose.

Tous les caractères, je dirai même toutes les qualités de cette décadence, se retrouvent au plus haut degré dans un poëme célèbre, qui ferme avec éclat la carrière de l'épopée au moyen âge : je veux parler du *Roman de la Rose*[1]. C'est une longue, savante et ennuyeuse allégorie de plus de vingt-deux mille vers, encadrée dans un songe, où il s'agit de savoir si le héros parviendra à cueillir une rose qu'il a entrevue dans un verger, et que défendent vingt abstractions personnifiées, telles que *Danger*, *Male-Bouche* (médisance), *Félonie*, *Bassesse*, *Haine*, *Avarice*. Le héros du poëme a pour auxiliaires *Bel-Accueil* et *Doux-Regard; Dame-Oiseuse* (l'oisiveté) le conduit au château de *Déduit* (plaisir), où il trouve l'*Amour* avec tout son cortége, *Joliveté*, *Courtoisie*, *Franchise*, *Jeunesse*. Il est facile de pressentir combien est froide et inanimée cette mythologie symbolique. La moindre aventure d'un être vivant et réel excite plus d'intérêt que le jeu fantastique de tous ces vains brouillards.

Deux poëtes ont travaillé à cette œuvre : deux époques différentes y ont tracé leur image. Le premier des deux auteurs, Guillaume de Lorris, vivait du temps de saint Louis, vers le milieu du treizième siècle. Il mourut vers 1260, quand

1. La meilleure édition est celle de Méon. 4 volumes in-8, 1813.

it son continuateur, Jehan de Meung, surnommé Clo-
ou le boiteux. Celui-ci vécut jusque vers l'an 1320 : il
donc contemporain de Dante, qui, lui aussi, emprunte
son poëme la forme d'une vision.

illaume avait intention de composer un Art d'aimer.
les détails, souvent il imite, il traduit même Ovide;
la forme générale, il s'inspire de la poésie des Proven-
dont nous aurons bientôt lieu de parler. C'est un trou-
d'un esprit délicat et doux, plus ingénieux que savant,
naïf que hardi. Jehan de Meung accepte le frêle cadre
prédécesseur et y entasse pêle-mêle tout ce que l'éru-
a de confus, la satire de cynique. Jehan est un clerc
penseur, fort lettré et fort audacieux, qui entremêle ses
es dissertations morales ou immorales d'invectives har-
contre les grands, les moines et le clergé; qui raconte
rt de Virginie, les aventures d'Agrippine, de Néron,
ube et de Crésus; qui cite Socrate, Héraclite, Diogène.
ersonnages privilégiés sont la Philosophie, la Scolas-
l'Alchimie; c'est encore dame *Nature*, qui se confesse
ius, son chapelain, et révèle dans cette confession, du
peu édifiante, tout ce que Jehan pouvait savoir de phy-
d'astronomie, d'histoire naturelle. Cet ouvrage est une
lopédie fort peu méthodique.

esprit prosaïque anime cette double composition. Dans
ume, il y a absence de poésie : elle est remplacée quel-
s par l'esprit et la grâce; il prodigue la description,
essource des décadences, où les poëtes s'amusent à ana-
comme pour se dispenser d'imaginer. Dans Jehan, il y
tion de poésie : on rencontre à chaque pas l'ironie et la
e. Il bat en brèche toutes les admirations au moyen
Les poëmes chevaleresques avaient exalté la noblesse:
méprise les nobles :

> Car leur corps ne vaut une pomme
> Plus que le corps d'un charretier,
> Ou d'un clerc ou d'un écuyer.

difficile d'arracher plus rudement au pouvoir son au-

poétique que dans les vers suivants, où l'auteur prétend
diquer l'origine :

Un grand vilain d'entre eux élurent,
Le plus osseux de quant qu'ils furent,
Le plus corsu, et le greigneur (le plus grand),
Et le firent prince et seigneur.

opée chevaleresque avait déifié les femmes, Jehan n'a
iis plus de verve que quand il en médit. La femme empri-
iée dans le mariage, c'est l'oiseau mis en cage et qui brûle
'échapper.

Le oisillon du vert bocage
Quand il est pris et mis en cage,
Nourri moult attentivement
Dedans, délicieusement;
Il chante, tant comme il est vis (vivant),
De cœur gai, ce vous est avis,
Si (pourtant), désire-il les bois ramés,
Qu'il a naturellement aimés,
Toujours y pense et s'étudie
A recouvrer sa franche vie,
Et va par sa prison cherchant,
A grande angoisse pourchassant
Une fenêtre, une ouverture,
Pour revoler à la verdure.

oésie sérieuse du moyen âge révérait le clergé et la reli-
: Clopinel est un frondeur des plus hardis; il a créé le
nnage de *Faux-Semblant*, un des ancêtres de *Tartuffe*.

« Tu sembles être un saint hermite.
— C'est vrai, mais je suis hypocrite
— Tu t'en vas prêchant l'abstinence.
— Oui, oui, mais je remplis ma panse
De bons morceaux et de bons vins,
Tel comme il affert (appartient) à devins (gens d'église)
— Tu vas prêchant la pauvreté.
— Oui, mais je suis riche à planté (abondamment),
Mais quoique pauvre je me feigne,
Nul pauvre approcher je ne daigne.
Quand je vois tout nus ces truands
Trembler sur ces fumiers puants,

De froid, de faim crier et braire,
Ne m'entremets de leur affaire.
S'ils sont à l'Hôtel-Dieu portés,
Jà ne sont par moi confortés,
Car d'une aumône toute seule
Ne me rempliraient-ils la gueule :
Ils n'ont pas vaillant une sèche;
Que donra qui son couteau lèche ? »

Nous sommes maintenant en pleine satire. Le plan, le style, rien n'appartient plus à l'épopée. Ce noble et poétique récit a fondu peu à peu sous nos mains.

Mais dans la civilisation comme dans la nature, la mort n'est qu'une transformation. Sous les débris de la société féodale, nous voyons déjà germer la Renaissance. L'érudition, qui fait aujourd'hui le ridicule de ce poëme, en fit alors le succès. Le quatorzième siècle, grandi à l'ombre du moyen âge, sentait le besoin d'un plus vaste horizon : un vague instinct le poussait vers les trésors du monde antique. Gerson, l'adversaire le plus ardent et le plus consciencieux du *Roman de la Rose*, Gerson, qui écrivait un traité spécial pour en condamner l'auteur, rend hommage à son érudition « telle qu'il n'est personne qui puisse lui être comparé dans la langue française, » et, tout en combattant ce poëme, il en subit l'influence, et lui emprunte sa forme allégorique pour le réfuter.

Nous entrons ici dans une nouvelle période de la pensée moderne. L'esprit français, tel que le reflétaient les épopées de de Charlemagne, d'Arthur et d'Alexandre, avait quelque chose d'européen, comme la féodalité, comme l'Église. Aussi ses œuvres ont-elles été adoptées, traduites, refaites par toute l'Europe. Au quatorzième siècle, nous voyons dans le *Roman de la Rose* le même esprit se resserrer sur lui-même, se dessiner dans des limites plus étroites et plus caractéristiques; il devient raisonneur et ingénieux, c'est-à-dire éminemment français. Mais tout en prenant une direction particulière, il ne renonce pas pour cela à donner l'impulsion aux nations qui l'environnent; de toutes les qualités de l'intelligence, il choisit pour sa part celle qui a la plus grande généralité, le

bon sens. L'esprit de la France sera, comme sa langue, entendu par tout le monde.

Fabliaux.

Alors même que les longues épopées chevaleresques brillaient de tout leur éclat, un autre genre de récits courts, familiers, souvent badins et moqueurs, partageaient avec elles la faveur publique. Le fabliau était à la chanson de geste ce que la comédie ou le vaudeville sont à la tragédie. Il racontait une anecdote, un fait amusant, un bon mot : il s'occupait beaucoup des femmes et de leurs maris, assez des prêtres et des moines, et ne respectait guère plus la décence que la gravité. Son petit vers de huit syllabes s'en allait sautillant à travers toutes les témérités du sujet, frappant au hasard ce qu'il trouvait sur sa route, et provoquant ainsi de bons et francs éclats de rire. Aucun genre de composition ne montre avec plus d'avantage le talent de nos trouvères. L'art de conter y est poussé bien plus loin que dans les grandes épopées. Le fabliau, étant beaucoup plus court, se laisse saisir et embrasser facilement par le poëte. Toutes ses parties se coordonnent suivant une juste proportion; toutes vont droit et rapidement au but. L'esprit national, plus sensé qu'enthousiaste, plus railleur que poétique, se trouve à son aise et comme chez lui dans ces contes familiers. Il y déploie déjà ses qualités les plus excellentes.

Le fabliau, si français par son caractère et par la perfection de sa forme, avait pourtant les origines les plus lointaines. Un grand nombre de sujets traités par nos vieux poëtes se retrouvent chez les Arabes, les Persans, jusque dans l'Inde et dans la Chine. Ces contes, naïfs et moqueurs, ressemblent à une rieuse troupe de bohémiens venus on ne sait d'où, peut-être du fond de l'Orient, qui parcourent l'Europe en chantant et se multiplient au hasard sur la route. Nous citerons un seul exemple de cette destinée voyageuse du fabliau. Un Indien, nommé Sindbad, qui vivait environ un siècle avant l'ère chrétienne, écrivit un recueil de contes intitulé : « *Livre des sept conseillers, du précepteur et de la mère du*

roi; c'est un ouvrage dans le genre des *Mille et une N*
enchaînement d'historiettes mises dans la bouche,
la femme du roi, qui veut perdre un jeune prince, t
sept conseillers ou sages qui veulent le sauver. L'ori
dien a été successivement traduit en persan, en a
hébreu, en syriaque et en grec. Au douzième siècle, u
français le mit en latin, sous le titre bizarre de *Dolop*
Roman des sept sages. Nos trouvères le découpèren
bliaux versifiés, un clerc le traduisit en prose. Il p
suite en allemand, en italien, en espagnol. Les *novel*
liens, Boccace entre autres, en tirèrent plusieurs cont
imitèrent le cadre; enfin Molière y prit *Georges Dand*

Nulle part le fabliau ne fut ni mieux redit ni mieu
qu'en France. Il trouvait un égal accueil dans les châ
dans les chaumières.

Les rois, les princes, les courteurs (courtis
Comtes, barons et vavasseurs
Aiment contes, chansons et fables
Et bons dits qui sont délitables;
Car ils ôtent le noir penser;
Deuil et ennui font oublier[2].

De son côté, le commun populaire goûtait ces récits l
et malins comme lui, où il retrouvait sa vie de chaq
les vices et les travers de ses maîtres comme de ses
Souvent, au foyer des compères de la nouvelle co
venait s'asseoir quelque bon vieux jongleur. Là, tandi
choquaient les *hanaps* remplis de vin de Brie, il répét
ton narquois quelques-uns de ces jolis contes qu'il c
bien. Il disait *du prud'homme qui rescolt son com*
noyer ou *du vilain qui gagna paradis en plaidant*,
encore du chevalier vantard et poltron, vaincu sans
par la lance d'une femme, ou *du provoire* (prêtre) go

1. J. J. Ampère a fait, dans son cours de 1839, au collége de Fra
savante et curieuse étude sur les origines de nos fabliaux. On en tro
lyse dans le *Journal général de l'instruction publique*. On peut
aussi Barbazan et Méon, préface du *Recueil de Fabliaux*, et les
Fabliaux de Legrand d'Aussy.

2. Denis Pyram, jongleur anglo-normand

qui *mangea des mûres* et resta pendu au mûrier. Pour peu que le vin fût passable, le fabliau devenait plus méchant. C'étaient les représailles du bon sens contre le pouvoir : c'était la satire populaire. La chanson a toujours été en France le contre-poids naturel du despotisme : le moyen âge déjà était une aristocratie tempérée par des fabliaux. On comprend sans peine que de pareils récits soient pour nous aujourd'hui du plus haut intérêt. Ce sont de précieux tableaux de mœurs qui nous font connaître la vie journalière et bourgeoise du moyen âge, comme les poëmes chevaleresques nous en révèlent le côté héroïque.

Le trouvère Rutebeuf.

Quoique les fabliaux soient essentiellement une œuvre anonyme que personne n'a inventée et que tout le monde répète, nous connaissons les noms d'un grand nombre de trouvères, qui les ont versifiés. L'un des plus hardis et des plus habiles, celui dont la vie et la personne peuvent nous servir de types et nous en représenter beaucoup d'autres, est Rutebeuf, contemporain de saint Louis. Vilain d'origine, clerc par le savoir, laïque par l'habit, quand il en avait un, pauvre existence vagabonde, pour qui la société n'avait pas encore de place, c'est au roi, c'est aux seigneurs qu'il demande le pain de chaque jour; mais le roi, mais les grands ont bien autre chose en tête que le pauvre Rutebeuf, et, s'il vit de leurs générosités, il est exposé à mourir de leur oubli. Le pis est qu'il ne mourra pas seul; le pauvre poëte a eu le tort de croire encore qu'il était homme, et il a fait l'imprudence d'avoir une femme, des enfants. Il est *sans cotte, sans vivres, sans lit, toussant de froid, bâillant de faim*. Il n'est si pauvre que lui *de Paris à Senlis; depuis la ruine de Troie on n'en a pas vu de si complète* que la sienne. Pour comble de malheur, il perd l'œil droit, *son bon œil!* Le propriétaire réclame les termes échus, misère toute moderne pour la poésie; et la nourrice du petit enfançon veut de l'argent, sans quoi elle le renverra braire à la chambrette paternelle. Peut-être Rutebeuf charge-t-il un peu la peinture de sa pauvreté, moins pour la rendre touchante que pour lui donner une nuance comique. Car s'il veut obtenir

ue chose de ses riches protecteurs, il s'agit moins de les
lrir que de les amuser.
milieu de sa détresse sa verve ne l'abandonne pas. Il
e des traits sanglants contre les prélats, les *papelards* et
guins. Il sait que le roi les protége : n'importe. Il aime
t perdre la protection du roi qu'une malice :

Chanoines séculiers mènent très-bonne vie :
Il y en a de tels qui ont grand seigneurie,
Qui font peu pour ami et assez pour amie.
Les blanches et les grises et les noires nonnains
Vont souvent pèlerines aux saintes et aux saints;
Si Dieu leur en sait gré, je n'en suis pas certain :
S'elles étaient bien sages, elles allassent moins.

il vous contera de mordants fabliaux comme le *Testa-*
de l'âne, qui, grâce à un legs prudent, va reposer en
sainte avec l'approbation de monseigneur l'évêque; ou
ine sacristain, qui s'enfuit avec la femme d'un chevalier
nt la réputation est sauvée, grâce à l'intervention de
me la sainte Vierge, ou d'autres moins édifiants encore
nous ne pouvons même donner ici l'idée. Il faut bien se
r toutefois de faire de Rutebeuf et de ses compères,
n, Baudouin, Jean de Condé, Jean de Boves et autres,
nemis systématiques de la religion ou même du clergé.
partie de leurs œuvres sont des poésies dévotes; leurs
mots contre les *provoires* ne sont pas l'indice d'une con-
on contre l'Église ; ce n'est que gaieté d'esprit, verve de
ens, qui frappe l'abus non comme injuste, mais comme
on. Ils jetaient la satire à pleines mains sur la grande
: par malheur, le clergé passait.

Le roman de Renard.

s fabliaux sont au moyen âge la forme la plus fréquente
satire, mais ils ne sont pas tous satiriques. Ce sont
tout des contes amusants, quelquefois touchants, sou-
même dévots. La satire n'avait pas alors de forme dis-
et propre à elle seule, comme du temps d'Horace et de

ıvénal. Elle se montrait partout et ne s'enfermait nulle part. ırventois, fabliaux, chansons de geste, sermons, cérémonies ılıgieuses, architecture même, tout lui était bon. Au milieu ɜs hymnes sacrées se mêlaient des chants profanes, d'indécntes parodies. Sur ces hardis et sublimes édifices, qui sement porter jusqu'au ciel l'hommage de la prière, la satire ɾait réservé sa place ; on y voit avec étonnement mille sculpıres bizarres, des moines qui se livrent à tous les vices, des rêtres à tête de renard placés dans des chaires et environnés 'un auditoire de poules et d'oisons. Vis-à-vis la chaire de la athédrale de Strasbourg, un des chapiteaux de la nef repréentait un âne disant la messe, d'autres animaux la servaient. .es *franc-maçons* étaient poëtes aussi, et poëtes satiriques. .'architecture fut au moyen âge le plus vivant de tous les .rts : c'est elle qui manifesta les premiers symptômes de l'esırit d'indépendance.

La poésie ne fit probablement que la suivre, lorsque dans 'épopée burlesque de *Renard*[1], ce long fabliau ou plutôt cet apologue sans fin que redisent incessamment pendant deux siècles toutes les nations de l'Europe, elle éveilla pour ainsi dire de leurs corniches de pierre tous ces animaux allégoriques, et les fit vivre ensemble dans mille plaisantes aventures. Le renard, le loup, le lion, l'âne y devinrent une vivante image, une satire complète et piquante de toute la société humaine et surtout des nobles et du clergé. Les branches de *Renard* se multiplièrent à l'infini. Au vieux roman de *Goupil le Renard* (vulpes, Reginard) déjà composé en 1236, se joignirent le *Couronnement de Renard*, et *Renard le nouvel*, et *Renard* formerait plus de quatre-vingt mille vers. Une pareille célébrité permet de considérer cet ouvrage comme l'expression d'un sentiment public, et appelle toute l'attention de la critique.

La tendance générale de ce poëme, c'est la négation de l'esprit chevaleresque, principe vital du moyen âge : c'est la

1. *Roman de Renard*, par Méon. 1826, 4 vol. in-8. Il faut y joindre l'indispensable *Supplément* de M. Chabaille, 1835 1 vol. in-8

ruse triomphant partout du droit et de la force
s'attende pas à voir cette ruse ou honnie, ou m
les exploits de *Renard* provoquent partout un so
bation. On admire la fécondité de son génie;
intérêt les aventures scabreuses de ce truand
poules; on le voit traverser toute la société féod
sur elle ni ridicule ni malédiction; il se content
quer à son profit. Justice seigneuriale, comb
clos, siéges de châteaux forts, batailles, hon
monastères, pèlerinages, tout passe sous nos ye
dérision que le travestissement des personnag
succès des intrigues de Renard, tour à tour jong
mire (médecin), chevalier, empereur, et toujc
vieillit paisible et honoré dans son château de M
mort même est une ruse.

Ainsi se manifestait, même dans la période l
sante du moyen âge, le principe de négation
détruire. Chaque époque porte dans ses flancs
solvante. C'est là, comme dit Schelling, « la vé
sis; l'invisible puissance ennemie du présent,
s'oppose à la naissance de l'avenir[1]. »

CHAPITRE XII.

POÉSIE LYRIQUE DU MIDI; LES TROU

Circonstances qui favorisèrent la poésie provençale. — poésie des troubadours — Arnaud de Marveil; Bertra Cours d'amours; tensons; odes guerrières. — Cause pour la poésie provençale.

Circonstances qui favorisèrent la poésie p

Les chants épiques de la langue d'*oïl* ont dé
nous la peinture idéale de la féodalité, vaste t

1. Nous avons traité avec plus de développement, dans la *Mondes* (1[er] juin 1846) le sujet que nous ne faisons qu'effle

toire où la vie du moyen âge s'est développée tout entière. Il est une autre classe de poëmes qui nous la révèlent sous un point de vue différent. Les chants lyriques des troubadours et des trouvères font poser individuellement sous nos yeux ces figures de barons et de chevaliers que groupait la chanson de geste. Nous les voyons se détacher du mouvement général de l'histoire, du tumulte de la mêlée pour venir un à un nous raconter leurs amours, leurs bonheurs, leurs tristesses, leurs rivalités. Ce sont des tableaux de genre, ou même, si l'on veut, des portraits, mais des portraits qui ont si bien le cos-ume et la physionomie de l'époque, qu'ils forment le complé-ent indispensable des grandes toiles, et leur donnent la vé-é et la vie. A dire vrai, la *chanson*, le *vers*, le *sirvente* ne nt plus des peintures, c'est la nature même qui s'est venue ser sur ces feuilles légères avec ses contours les plus déli-s, ses linéaments les plus fugitifs; c'est un rayon des an-ıs jours qui s'est arrêté au passage dans des vitraux gothi-s; c'est une voix pleine de fraîcheur que l'écho de la sie a prolongé jusqu'à nous.

ie fut d'abord et surtout dans le midi de la France que s'é-la l'inspiration lyrique. Heureuse fleur du climat, elle ıquit pour ainsi dire sans culture : sous un ciel plus clé-ıt, sous des gouvernements moins barbares, les hommes aissèrent aller plus tôt aux douces séductions de la vie. toutes les femmes étaient aimées, tous les chevaliers ent poëtes. Les plus nobles seigneurs, les plus fiers châ-ns de la Provence ou du Languedoc, les comtes de Tou-e, les ducs d'Aquitaine, les dauphins de Vienne et d'Au-ne, les princes d'Orange, les comtes de Foix composaient ıantaient des vers. Souvent aussi un page de leur cour, quefois même le fils d'un de leurs serfs, s'il possédait de ırit et de la tournure, avait la parole après son noble re ; il chantait, lui aussi, la seule chose presque qu'on chanter alors, les doux soucis d'aimer ; il fallait bien pour que quelque noble dame daignât lui servir d'inspiration ;

ıyen âge Notre collègue M. Lénient a fait sur la même matière un ou-pleın d'intérêt (1859).

âtelaine se dévouait quelquefois, et ces douces contrées
daient à d'autres progrès par l'égalité devant la poésie et
ur.

us avons vu plus haut la Provence se détacher de la
e du Nord et former d'abord un État indépendant sous
Ier et ses successeurs, puis se partager, à l'extinction des
ers mâles de cette famille, en deux provinces : dont l'une
au comte de Toulouse, l'autre s'unit aux possessions de
de Barcelone. Heureuse et tranquille sous ses obscurs
ternels souverains, la Provence vit augmenter sa popula-
t ses richesses : les mœurs s'adoucirent, la langue se
et devint un instrument harmonieux sous la main de
remiers poëtes.

fusion d'une partie de la Provence avec la Catalogne,
la domination de Raymond-Béranger, en 1092, donna
ouveau mouvement à l'esprit méridional. Les deux peu-
parlaient à peu près la même langue : l'esprit de l'un,
hesse de l'autre firent naître une élégance de mœurs
nue encore dans les autres contrées. La cour des com-
Barcelone devint célèbre par son goût et sa magnifi-
. Déjà quelques années plus tôt, la France s'était mise
ntact avec l'héroïque Espagne, lorsque Alphonse IV, roi
stille, secondé par le Cid, Rodrigue de Bivar, avait
é à sa glorieuse expédition contre les Maures un grand
re de chevaliers français, provençaux et gascons. C'était
emier élan de la noblesse chrétienne, une première croi-
quatorze ans avant celle de Jérusalem. Ces guerriers
s, de tant de pays divers, dans une même armée, sen-
s'éveiller dans leur âme les sentiments de l'honneur et
noble émulation.

même temps, le souffle poétique de la civilisation arabe,
rfum de l'Orient, adouci sur les voluptueux rivages de
alousie, parmi les orangers de l'Alhambra, pénétrait
peu dans l'Europe chrétienne. Les magnificences de
itecture mauresque, la splendeur des cours de Grenade
Cordoue, la richesse des émirs, l'exubérante imagina-
es conteurs et des poëtes orientaux durent produire une
ion profonde sur les chevaliers de la France. La guerre

pproche les hommes et leur apprend à se connaître, c'est-dire à ne se plus haïr. Les *chevaliers arabes*, c'est l'expres-on des chroniques, visitèrent les cours des princes chrétiens Espagne. Maures et chrétiens apprirent parfois récipro-ement la langue de leurs ennemis. Leurs poëtes chantaient s vers dans les deux idiomes et sur les mêmes airs[1]. Ainsi, poésie orientale s'infiltrait peu à peu dans les langues du idi; et leur imposait, à l'aide du chant, non-seulement ses spirations, mais son harmonie et ses formes rhythmiques.

Caractère de la poésie des troubadours.

La poésie provençale fut presque toute lyrique. Le génie cile et impatient des troubadours, la vie de plaisirs et d'agi-tion que menaient la plus grande partie de ces gracieux ·ëtes, ne leur permettaient guère les longs récits de l'épo-ıe. Leur auditoire lui-même n'avait besoin que d'embellir vie réelle, et non d'y suppléer par des fictions : il eût dit ılontiers à ses chanteurs :

Laissez les longs *exploits* et les vastes pensées.

ussi, à l'exception d'un petit nombre d'œuvres épiques, que ıuriel et Raynouard nous ont fait connaître[2], les seuls mo-ıments de la muse méridionale sont-ils des effusions sou-ines du sentiment ou de l'esprit; ils ressemblent moins à s compositions littéraires qu'au bruit mélodieux de cette vie ımour et de plaisirs, qui passait joyeuse et élégante entre les urnois des châteaux et l'éternelle fête d'un riant climat. ›ur produire de pareilles œuvres, il n'était pas nécessaire être un grand clerc et de savoir lire : il suffisait d'avoir un

1. Mariana rapporte que, dans le onzième siècle, au siége de Calcanassor, pauvre pêcheur chantait alternativement, en Arabe et en langue vulgaire, e complainte sur le sort de cette malheureuse ville. Le même air s'appli-ıit tour à tour aux paroles étrangères et nationales. Villemain, *Tableau de littérature au moyen âge*, t. I, p. 131.
2. *Gérard de Roussillon*, *Geoffroy et Brunissende*, la *Chronique des Albi-is*, le *Roman de Flamenca*, le *Roman de Fierabras*. Voyez Fauriel, *Épopée valeresque au moyen âge*; et Raynouard, *Lexique roman*, t. I.

cœur capable d'aimer. Les paroles de ce poétique idiome venaient se ranger d'elles-mêmes en vers harmonieux. Les auditeurs n'étaient pas difficiles pour le choix des pensées. Dans les vers comme dans la nature, l'amour et la beauté se répétaient sans craindre la monotonie. Une idée gracieuse était toujours bien venue, fût-elle une redite. Les dames cueillaient un éloge sur la lèvre du troubadour, comme elles cueillaient une fleur dans leurs gazons, sans s'inquiéter de savoir si toutes les prairies n'en offraient pas de semblables, et si tous les printemps n'en avaient pas prodigué d'aussi belles.

Un des principaux mérites de ces chansons charmantes est entièrement perdu pour quiconque ne peut les lire facilement dans leur langue originale : je veux parler de leur savante harmonie, des combinaisons très-multiples, très-compliquées de ces strophes, des coupes savantes, des cadences symétriques, des retours prévus et longtemps espérés d'une rime sonore. Le rhythme provençal, sous la main des troubadours, se plie et se replie avec une coquetterie pleine de grâce, comme un ruban aux couleurs éclatantes qui flotte, s'échappe et revient dans un nœud artistement formé.

Ce serait une erreur de ne chercher que la pensée dans la poésie lyrique. Le sentiment en est l'âme, et souvent il s'exprime par l'harmonie des mots bien plus que par leur sens. L'ode est une musique qui traduit directement les impressions par des sons. Souvent même, en l'absence du sentiment et de la pensée, la mélodie du langage flatte l'oreille et berce l'esprit dans une vague émotion. L'harmonie des vers s'adresse aux puissances les plus intimes, les plus mystérieuses de notre âme, et son empire est d'autant plus incontestable qu'on ne saurait le discuter. Or, la poésie des troubadours est là presque tout entière. On a pu s'imaginer qu'on traduisait les lyriques grecs et latins : sous le rhythme, il y avait une pensée assez riche encore pour laisser quelque chose dans la main de l'interprète ; mais quand, passant à la poésie des troubadours, on a essayé de jeter au creuset ces bulles légères et brillantes qui étaient toutes en surface, et voilaient un gaz insaisissable des plus riches nuances de l'arc-en-ciel, on s'est étonné de ne plus rien trouver alors qu'on avait tout détruit.

« J'avoue, dit Raynouard, que j'ai essayé vainement d'en ffrir une traduction : le sentiment, la grâce ne se traduisent ıs. Ce sont des fleurs délicates dont il faut respirer le parm sur la plante. »

« Pour jouir, dit Schlegel, de ces chants qui ont charmé ıt d'illustres souverains, tant de preux chevaliers, tant de nes célèbres par leur beauté, il faut écouter les troubaırs eux-mêmes et s'efforcer d'entendre leur langage. Vous voulez pas vous donner cette peine? Eh bien! vous êtes ıdamné à lire les traductions de l'abbé Millot. »

Nous allons condamner le lecteur à lire les nôtres; heureux ınd nous pourrons en dérober quelques-unes à la plume habiles critiques qui nous ont précédés en traitant le me sujet.

La plupart de ces chants, le lecteur le sait déjà, ont pour et l'amour. C'est la matière qui souffre le moins de citaıs. Rien de plus fade, pour les personnes désintéressées ıs la question, que des soupirs et des compliments. Les s d'amour semblent exiger la même discrétion que le timent qui les inspire. Choisissons donc parmi ces pièces lques-unes de celles qui joignent au mérite commun à tes, l'avantage d'offrir des traits de mœurs ou d'esprit qui distinguent à nos yeux.

Arnaud de Marveil; Bertran de Born.

rnaud de Marveil, pauvre serf, qui devint un habile badour et s'attacha à la cour du vicomte de Béziers, s'éépris de la comtesse Adélaïde, fille de Raymond V, comte Toulouse. En chantant, sous un nom supposé, la dame l aimait, il en trace ainsi l'ingénieux portrait :

Tout la peint à mes yeux; la fraîcheur de l'aurore,
Les fleurs dont la prairie au printemps se colore,
Retraçant à mes sens ses agréments divers,
M'excitent à chanter sa beauté dans mes vers.
Je puis, grâce aux flatteurs dont notre siècle abonde,
L'appeler sans péril *la plus belle du monde.*
Si l'on n'offrait ce titre à qui ne peut charmer,
Le donner à ma dame eût été la nommer.

Un autre troubadour célèbre, dont M. Villemain a r
d'une manière intéressante la vie aventureuse et la turb
humeur, Bertran de Born, l'infatigable batailleur, qui
les deux fils du roi d'Angleterre, Henri II, à se révolter
leur père; qui perdit deux fois son château, et que Dan
contre dans son *Enfer* portant lui-même à la main sa té
sanglantée, qui semble menacer et maudire encore[1],
quelquefois un singulier relief à ces chants d'amour p
mélange heureux de sentiments guerriers et d'image
pruntées à la vie féodale. Témoin la pièce suivante o
justifie, de la manière du monde la plus originale, du
çon d'infidélité :

Je sais le mal qu'en leurs propos menteurs,
Ont dit de moi vos perfides flatteurs.
Dame, pour Dieu! ne les en croyez mie.
N'éloignez pas votre tant loyal cœur
De votre bon, fidèle serviteur,
Et de Bertran soyez toujours l'amie.

Au premier jet perdant mon épervier,
Je veux le voir fuir devant le gibier;
Que sur mon poing un faucon me le plume,
Si seul pour moi votre parler n'est doux,
Si mon bonheur est ailleurs qu'avec vous,
Si, loin de vous, douceur n'est amertume.

Qu'ayant au col mon écu suspendu,
Par un grand vent je trotte morfondu,
Qu'un dur galop me broie ainsi que l'orge;
Qu'ivre et maussade un sot palefrenier
Casse la bride et lâche l'étrier,
Si vos flatteurs n'ont menti par la gorge.

Quand je m'approche à table pour jouer,
Que je ne puisse y changer un denier,
Que par une autre elle soit retenue,
Que tous les dés me soient dés malheureux,
Si d'autre femme oncques fus amoureux;
Si, fors la vôtre, une amour m'est connue.

1. *Inferno*, canto XXVIII.

Que je vous laisse aux bras d'un étranger,
Pauvre benêt, sans savoir me venger;
Qu'un vent heureux à ma nef se refuse,
Qu'en cour du roi me batte le portier,
Que du combat je parte le premier,
S'il n'a menti le lâche qui m'accuse.

Cours d'amour; tensons; odes guerrières.

ı forme la plus piquante dans laquelle les Provençaux ›osèrent la chanson d'amour, ce fut le *tenson* ou le *jeu* ;, dialogue entre deux troubadours, espèce de tournoi ique auquel ils se provoquaient en présence des dames et :hevaliers. « Les *tensons*, dit Jean Nostradamus, le biohe naïf des troubadours, le père du fameux astrologue, ent disputes d'amours, qui se faisoyent entre les chevaliers ımes poëtes entreparlants ensemble de quelque belle et ile question d'amours, et où ils n'en pouvoient accorder, ›s envoyoyent pour en avoir la deffinition aux dames il'es présidentes, qui tenoyent cour d'amour ouverte et ière à Signe et à Pierrefitte, ou à Romanin ou à autres, ı-dessus en faisoyent arrêts qu'on nommoit *lous arrests nours*. »

'existence de ces curieux tribunaux a été mise hors de te par les recherches du savant Raynouard. Il en a reconnu traces incontestables depuis la première moitié du dou ıe siècle jusqu'après le quatorzième. Maître André, cha ıin de la cour de France, qui vivait vers l'an 1170, en le, dans un traité écrit en latin, comme d'une institution ı fort ancienne, et en fait remonter l'origine à l'un des valiers d'Arthur. Les dames avaient, comme il est juste, ıaute main dans ces galantes cours. Ce sont elles qui pré ›nt, elles qui écoutent les plaideurs. Les arrêts sont rendus leur nom : *de dominarum judicio*, dit le grave chapelain dré. Il cite même, en fidèle historien, les noms mainte ıt obscurs des plus illustres conseillers. Dans une autre :e donnée par Nostradamus, espèce d'almanach royal du lais d'amour, nous remarquons, comme faisant partie d'une ır d'Avignon, Laure de Noves, femme de Hugues de Sade

a tante Mme Phanette, lesquelles « romançoyent toutes x promptement en toute sorte de rhythme provençale. ınette, comme très-excellente en la poésie, avoit une fu- r ou inspiration divine, laquelle fureur estoit estimée un . don de Dieu. Elles deffinissoyent aussi les questions nours. » Quant à Laure, elle fit un ouvrage plus beau que s ceux de sa tante : elle inspira Pétrarque.

ie n'était pas seulement dans la Provence que fonction- ənt ces gracieuses cours; André cite celles que présidaient comtesses de Champagne et de Flandre, aussi bien que les rs où siégeaient la reïne Éléonore de Guyenne et la vicom- e Hermengarde de Narbonne. Les dames juges étaient lquefois fort nombreuses. Il y en avait dix à la cour de ne, ainsi qu'à Pierrefitte, douze à Romanin, quatorze à gnon, et jusqu'à soixante à la cour de Champagne. Elles faisaient assister par des chevaliers experts, espèces de sconsultes ès galanterie, amoureux émérites, qui n'avaient bablement que voix consultative. Souvent ils servaient bitres, quand les parties ne jugeaient pas à propos de voquer une décision juridique. Étaient-elles mécontentes 'arbitrage ou même du jugement, il y avait droit d'appel. ıs voyons dans une circonstance la cour de Romanin juger assation. Celle d'Avignon jouissait sous ce rapport d'une ıde célébrité. C'est là que se trouvaient « tous les poëtes, ilshommes et gentilsfemmes du pays, pour ouïr les déf- ions des questions et tensons d'amours qui y estoient posées. »

es tribunaux, forts du respect avec lequel on accueillait s décisions, s'arrogeaient quelquefois le pouvoir légis- . « La cour des dames, assemblée en Gascogne, a établi, onsentement de *toute la cour*, cette *constitution perpé- e.* »

existait pourtant un code antérieur et supérieur à tous s arrêts. Son origine était aussi curieuse que son disposi- Accepté par une espèce d'assemblée constituante, il avait rédigé par une main mystérieuse. Un chevalier errant ıit trouvé écrit et suspendu par une chaîne d'or à la he d'un faucon, dans le palais du roi Arthur. Nous en

ıs encore une partie. « Le mariage, disait entre autres ses le législateur, n'est pas une excuse légitime contre l'a-ır. — Personne ne peut avoir à la fois deux attachements. Qui ne sait céler ne peut aimer. — L'amour ne peut rien ser à l'amour. — Le véritable amant est toujours timide. » e texte peut faire préjuger la nature des débats. Nous s bornerons à en citer un nouvel exemple. Deux trouba-rs plaidèrent contradictoirement cette question : L'amour t-il exister entre légitimes époux? Nous frémissons d'a-ıer que la réponse de la cour fut négative. C'est à la com-e de Champagne qu'incombe la responsabilité de cette ıion.

[ous transcrivons ici un tenson où l'on verra aux prises x poëtes provençaux fort célèbres de leur temps, Sordel et tran d'Alamanon[1].

ıORDEL. « S'il vous fallait perdre la joie des dames, re-ıcer aux amies que vous avez jamais eues, que vous aurez ıais, ou sacrifier à la dame que vous aimez le mieux ınneur que vous avez acquis ou que vous acquerrez par la valerie, lequel des deux choisiriez-vous?

ƷERTRAN. « Les dames que j'aimais m'ont si longtemps usé, j'ai reçu d'elles si peu de bien, que je ne puis les ıparer à la chevalerie. Que votre part soit la folie d'amour ıt la jouissance est si vaine. Courez après ces plaisirs qui dent leur prix dès qu'on les obtient ; mais, dans la carrière armes, je vois toujours devant moi de nouvelles conquêtes ıre, une nouvelle gloire à acquérir.

ıORDEL. « Où donc est la gloire sans amour? Comment ndonner la joie et la galanterie pour les blessures et les ıbats? La soif, la faim, l'ardeur du soleil ou les rigueurs froid sont-elles préférables à l'amour? Ah! c'est volontiers je vous cède ces avantages pour le bonheur souverain qui ttend auprès de ma belle.

ERTRAN. « Quoi donc, oserez-vous paraître devant votre ɛ, si vous n'osez prendre les armes pour combattre? Il n'y ıint de vrai plaisir sans la vaillance ; c'est elle qui élève

[1] Nous empruntons ici la traduction de Sismondi.

aux plus grands honneurs; mais les fausses joies de l
entraînent l'avilissement et la chute de ceux qu'elles séc

SORDEL. « Pourvu que je sois brave aux yeux de c
j'aime, peu m'importe d'être méprisé des autres :
tienne d'elle tout mon bonheur, je ne veux point d'au
cité. Allez, renversez les châteaux et les murailles, et
recevrai de mon amie un doux baiser. Vous gagnerez l
des grands seigneurs français ; mais combien je prise
tages ses innocentes faveurs que les plus beaux cc
lance !

BERTRAN. « Mais, Sordel, aimer sans valeur, c'est t
celle qu'on aime. Je ne voudrais pas de l'amour de ce
je sers, si je ne méritais pas son estime : un bien si ma
ferait mon malheur. Gardez donc les tromperies d'an
laissez-moi l'honneur des armes, puisque vous ête
insensé pour mettre en balance un bonheur faux av
joie légitime. »

Sordel, qui, dans un jeu d'esprit ingénieux, se fa
champion du parti le moins honorable, est le même t
dour dont Dante a éternisé la mémoire dans une mag
image. Le poëte florentin le trouve à l'entrée du purg
et, pénétré de respect pour sa noble fierté, il le compa
lion qui repose calme dans sa force[1]. C'est que Sorde
trouver quelquefois de mâles et belliqueux accents.
reste de lui un éloge funèbre du chevalier aragonais
C'est pour notre poëte l'occasion d'un chant guerrier e
tique d'une verve étincelante, d'une extrême ame
Cette citation va nous initier à un genre nouveau tra
les troubadours.

« Je veux en ce rapide chant, d'un cœur triste et
plaindre le seigneur Blacas, et j'en ai bien raison :
lui j'ai perdu un seigneur et un bon ami, et les plus
vertus sont éteintes avec lui. Le dommage est si grand

1. *Purgatorio*, canto VI.

> « Ella non ci diceva alcuna cosa :
> Ma lasciava ne gir, solo guardando
> A guisa di on, quando si posa. »

soupçon qu'il se répare jamais, à moins qu'on ne lui cœur et qu'on ne le fasse manger à ces barons qui sans cœur, et alors ils en auront beaucoup.

e d'abord l'empereur de Rome mange de ce cœur ; il and besoin, s'il veut conquérir par force les Milanais intenant le tiennent conquis lui-même, et il vit déshé- lgré ses Allemands.

'après lui mange de ce cœur le roi des Français, et il era la Castille qu'il a perdue par niaiserie ; mais s'il sa mère, il n'en mangera pas ; car il paraît bien, par uite, qu'il ne fait rien qui lui déplaise.

veux que le roi anglais mange aussi beaucoup de ce t il deviendra vaillant et bon, et il recouvera la terre roi de France lui a ravie, parce qu'il le sait faible et »

les princes, tous les seigneurs de l'Europe ont ainsi ivement leur part à cette sauvage invention et à cette te invective. La satire s'y mêle continuellement à l'in- n guerrière. C'est le caractère du poëme qu'on appe- *irvente* [2].

roubadours célèbrent rarement la guerre. La vie réelle t trop pleine pour que la poésie aimât à s'y arrêter. ois, quand l'occasion les y porte, ils savent la chanter la faire. On sent, au ton de leurs sirventes, que les lours étaient presque tous des chevaliers. Voici une itable composée par un poëte que nous connaissons belliqueux Bertran de Born.

Bien me sourit le doux printemps,
Qui fait venir fleurs et feuillages ;
Et bien me plaît lorsque j'entends
Des oiseaux le gentil ramage.
Mais j'aime mieux quand sur le pré
Je vois l'étendard arboré,
Flottant comme un signal de guerre ;
Quand j'entends par monts et par vaux

duction de M. Villemain, *Littérature au moyen âge*, t. I, p. 194.
oemata in quibus *servientium*, seu militum facta et *servitia* referun-
ı Cange, au mot *Sirventois*.

Courir chevaliers et chevaux,
Et sous leurs pas frémir la terre.

Et bien me plaît quand les coureurs
Font fuir au loin et gens et bêtes;
Bien me plaît quand nos batailleurs
Rugissent, ce sont là mes fêtes!
Quand je vois castels assiégés,
Soldats, sur les fossés rangés,
Ébranlant fortes palissades;
Et murs effondrés et croulants,
Créneaux, mâchicoulis roulants
A vos pieds, braves camarades!

Aussi me plaît le bon seigneur
Qui le premier marche à la guerre,
A cheval, armé, sans frayeur :
On prend cœur rien qu'à le voir faire.
Et quand il entre dans le champ,
Chacun rivalise en marchant,
Chacun l'accompagne où qu'il aille.
Car nul n'est réputé bien né
S'il n'a reçu, s'il n'a donné
Maint noble coup dans la bataille.

Je vois lance et glaive éclatés
Sur l'écu qui se fausse et tremble :
Aigrettes, casques emportés,
Les vassaux férir tous ensemble,
Les chevaux des morts, des blessés,
Dans la plaine au hasard lancés.
Allons! que de sang on s'enivre!
Coupez-moi des têtes, des bras,
Compagnons! point d'autre embarras.
Vaincus, mieux vaut mourir que vivre!

Je vous le dis, manger, dormir,
N'ont pas pour moi saveur si douce :
Que quand il m'est donné d'ouïr :
« Courons, amis, à la rescousse! »
D'entendre parmi les halliers
Hennir chevaux sans cavaliers,
Et gens crier : « A l'aide! à l'aide! »
De voir les petits et les grands
Dans les fossés rouler mourants.
A ce plaisir tout plaisir cède.

Cause de décadence de la poésie provençale.

Ce morceau, dans l'original, nous paraît digne de Tyrtée ou d'Eschyle. Images, mouvement, inspiration, harmonie, rien n'y manque de ce qui constitue la grande poésie. Il n'eût pas fallu beaucoup de pièces du même mérite pour faire vivre à jamais la lyre et la langue des troubadours. Malheureusement elles sont trop rares dans leurs œuvres. La muse provençale s'endormit sur les fleurs de son heureux climat; elle s'enivra de sa douce harmonie; elle se fit des voluptés faciles et énervantes, comme ces parfums au milieu desquels se berce la somnolence des Orientaux. Elle dédaigna trop la mâle et austère pensée, cette base solide de toute poésie durable. Les plus grands événements retentirent en vain à ses oreilles : ce réveil du monde au douzième siècle, ce mouvement général de l'esprit, ces lointaines et merveilleuses expéditions qui mirent face à face deux mondes, deux religions, tout cela fut peu compris par elle : elle parla de croisade, mais sans beaucoup de foi et de passion; elle alla même parfois visiter la Palestine, mais là encore elle ne rêvait que ses fades amours, et s'empressait de revenir soupirer aux pieds des dames de France. L'un de ces poëtes s'embarque un jour, il court à la terre sainte, une vive impatience le presse.... sans doute il brûle d'aller se prosterner au *grand tombeau du Christ?* il n'en est rien : ce troubadour, Geoffroy Rudel, s'en va, épris d'une étrange passion pour la comtesse de Tripoli, qu'il n'a jamais vue, lui offrir son cœur et mourir en arrivant sous ses beaux yeux.

Telle est, ce nous semble, la vraie cause de la rapide décadence de la poésie provençale : l'absence de toute inspiration profonde. Elle ne fut qu'un jeu d'esprit charmant, ne prit rien au sérieux, pas même l'amour. Car l'amour même, mais l'amour véritable, aurait suffi pour la sauver : témoin la gloire de Pétrarque. L'enthousiasme religieux, que n'avaient pas connu les peuples de la langue d'oc, se retourna contre eux. Un fanatisme affreux vint se ruer sur cette brillante et frêle civilisation du Midi. La guerre civile la plus meurtrière, la persécution la plus implacable désolèrent ces riantes et heu-

ises contrées. Les troubadours, qui n'avaient vécu qu' mbre des châteaux, ne trouvèrent plus d'asile ; leur voi teignit peu à peu, comme le doux ramage des oiseaux pproche d'un rigoureux hiver.

Le fanatisme ne fit probablement qu'accélérer l'œuvre d nature. La poésie française ne devait pas demeurer entr mains frivoles de ces poëtes du Midi :

Dans une longue enfance ils l'auraient fait veillir.

Nord était toute la séve de la pensée ; au Nord apparte ent les savantes, les patientes études, et, jusque dans les nsons légères, ce bon sens moins brillant, mais durable, a toujours un but, et sait y diriger tous ses efforts.

CHAPITRE XIII.

CHANTS LYRIQUES DES TROUVÈRES.

ctère des chants lyriques au nord de la Loire. — Imitation de la poésie provençale; Thibaut VI ; Charles d'Orléans.

Caractère des chants lyriques au nord de la Loire.

ette destinée de la chanson française semblait présagée les premiers noms que nous présente son histoire. Chose nge ! c'est dans la savante école de Paris, c'est dans le saint astère de Clairvaux qu'il faut en chercher les plus an- s auteurs. Les deux plus grands hommes de la société clé- le du douzième siècle, ceux dont la lutte théologique a pli la première partie du moyen âge, Abélard et saint Ber- l, n'avaient pas dédaigné une occupation moins sévère s n'avons sur le compte de saint Bernard qu'un seul té- gnage, encore est-ce celui d'un ennemi. « Tu as fait sou- , lui écrivait Bérenger, dans sa défense d'Abélard, des

chansons bouffonnes et de petits vers galants[1]. » Les compositions lyriques d'Abélard sont constatées d'une manière plus explicite par son propre aveu et par celui de la femme qui en était l'objet. « Quand ma connaissance commença avec Héloïse, dit-il, j'étais d'une réputation brillante, dans la fleur de la jeunesse, d'une figure si agréable que je n'avais pas à craindre de refus. J'eus d'autant plus de facilité à me faire aimer de la jeune Héloïse, qu'elle avait une vive passion pour les lettres, passion rare chez les femmes, et qui l'a rendue célèbre. L'amour m'ayant embrasé le cœur, si j'inventais encore quelques vers, ils ne parlaient plus de philosophie, ils ne respiraient que l'amour. Plusieurs de nos petites pièces sont encore chantées et répétées dans bien des pays, surtout par ceux qui aiment la vie que je menais alors. »

Nous n'avons plus aucun de ces poëmes, mais Héloïse se charge de les apprécier pour nous. On peut croire que jamais la critique littéraire n'aura parlé avec plus d'âme. « Entre toutes vos qualités, deux choses surtout me séduisirent, les grâces de votre poésie et celles de votre chant. Toute autre femme en aurait été également charmée. Lorsque, pour vous délasser de vos travaux philosophiques, vous composiez en mètres ou en rimes des poésies d'amour, tout le monde voulait les chanter à cause de la douceur extrême des paroles et de la musique. Les plus insensibles au charme de la mélodie ne pouvaient lui refuser leur admiration. Comme la plupart de vos vers chantaient nos amours, mon nom fut bientôt connu par le vôtre. Toutes les places publiques, toutes les maisons privées retentissaient de mon nom, les femmes enviaient mon bonheur. »

Il nous semble difficile, après ces paroles, de douter que, parmi les chansons d'Abélard, quelques-unes au moins ne fussent en langue vulgaire. Nous savons qu'à la même époque les jongleurs chantaient dans la langue populaire leurs récits héroïques ; et ces chants d'amour, ces chants rimés, que tout le monde répétait, dont retentissaient les places et les rues,

1. « Cantiunculas mimicas et urbanos modulos factitasti. » (*Opera Abelardi*, p. 202.)

qui excitaient la jalousie des femmes, auraient été des vers latins!

Dans les pays de la langue d'oïl, le voisinage des chansons de geste porta bonheur aux chants d'amour. Ils ne se bornèrent pas à exprimer, ils racontèrent. Toute une classe de poëmes, qu'on peut désigner avec M. Paulin Paris sous le titre de romances, furent de charmants récits d'aventures amoureuses et chevaleresques[1]. C'est l'épopée descendue des hautes régions de l'histoire, et conservant même encore quelquefois sa grave strophe d'alexandrins monorimes. A lire les vers suivants on croirait, n'était le refrain, avoir sous les yeux quelques fragments de la chanson épique des Loherains ou de Roland ;

Riche fut le tournois dessous la tour ancienne :
Chacun par sa valeur veut qu'Idoine soit sienne;
Et la belle s'écrie : « A l'aide! comte Estienne! »
Il n'est point devant lui d'adversaire qui tienne :
Et cavale et coursier sans cavalier reviennent.
Hé Diex!
Qui d'amour sent dolour et peine
Bien doit avoir joie prochaine.

Moult le fit bien Estienne qui prouesse a et force,
Pour l'amour de pucelle s'évertue et s'efforce;
Les écus froisse et fend com s'ils fussent d'écorce;
Il n'attaque baron qu'à terre il ne le porce (jette).
Hé Diex!
Qui d'amour sent dolour et peine
Bien doit avoir joie prochaine.

Au premier rang des romances, il faut placer celles d'Audefroy le Bastard[2], à qui appartiennent les couplets que nous venons de citer. Ce poëte a presque toujours le talent de faire de ses chansons un petit drame naïf, qui s'ouvre par une gracieuse peinture. Il nous montre une noble damoiselle, assise

1. Un excellent choix des meilleures romances de la langue d'oïl a été publié par M. Paulin Paris, sous le titre de *Romancero français*, 1 vol. grand in-12, 1833.

2. Né à Arras vers la fin du douzième siècle.

us la verte olive ou à demi couchée *sur l'herbe qui ver-* ou bien encore

En un vergier, près d'une fontanelle
Dont claire est l'onde et blanche la gravelle,
Sied fille à roi, sa main à sa maixelle (joue, *maxilla*) :
En sospirant, son doux ami rappelle.

ıe autre fois,

Belle Doette, aux fenêtres séant,
Lit en un livre; mais au cœur ne l'entend;
De son ami Doon lui ressouviant.

ı mise en scène de ces petits romans est peu variée, mais que toujours agréable : à l'aurore des littératures la di- té n'est pas encore un besoin. L'intrigue est simple et hante. Tantôt c'est une jeune fille qu'on veut contraindre ıoncer à son amour, et qui triomphe de la sévérité de son à force de constance; tantôt c'est un chevalier qui ob- sa bien-aimée comme prix d'un tournoi; ailleurs c'est amante délaissée qui par ses larmes ramène le chevalier èle; ou c'est une mère qui, touchée des pleurs de sa fille, onne à époux celui qu'elle aime. Tout cela est mené sans ıcoup d'art ni de vraisemblance, mais avec un charme primable de naïveté et de passion. Comme dans toutes ıoésies naissantes, le récit est abandonné aux hasards de piration. Point de combinaisons habiles, point de pro- ion, point de perspective. Il arrive souvent que les acces- ›s sont développés avec complaisance et l'objet principal uré rapidement. On sent avec bonheur dans ces poëmes remier essai d'une imagination inexpérimentée, le ravis- ent naïf d'une jeune poésie qui s'intéresse à tout ce qu'elle ıuvre.

ıe comte Quesnes de Béthune a dans ses chansons un mé- d'un autre genre. La naïveté est remplacée, ou du moins ·vée chez lui par l'esprit, la finesse et quelquefois la verve tique. Quesnes, l'un des ancêtres de Sully, était un noble ›ourageux baron. Il planta le premier l'étendard des croi-

és sur les murailles de Constantinople, et quand il mour
n 1224, un chroniqueur contemporain lui fit en deux v
ne magnifique oraison funèbre :

La terre fut pis en cet an :
Car le vieux Quesnes était mort.

Quesnes de Béthune chanta la croisade avec la même ve
u'il l'accomplit. Il fut inspiré par le double enthousiasme
ı religion et de la chevalerie :

.... Et sachent bien les grands et les menours (petits, *mino*
Que là doit-on faire chevalerie,
Où l'on conquiert paradis et honour,
Et prix et los et l'amour de sa mie.
Dieu est assis (assiégé) dans son saint héritage :
Or on verra si ceux le secourront
Que par son sang il tira d'esclavage,
Quant il mourut en la croix que Turc ont.
Sachez qu'ils sont honnis ceux qui n'iront,
S'ils n'ont poverte ou vieillesse ou malage (maladie).
Et ceux qui sains, jeunes et riches sont
Ne peuvent pas demeurer sans hontage.

ıvec quelle indignation l'auteur maudit les égoïstes qui s
ulaient sur les bénéfices de ces guerrières entreprises !
ı chanson s'élève jusqu'au ton de nos lyriques moder
u plutôt jusqu'à la majesté des prophètes :

. . . .
Ennemis de Dieu vous serez.
Et que pourront dire ses ennemis,
Là où les saints trembleront de doutance,
Devant celui pour qui rien n'est secret?
Dans ce grand jour quel sera votre arrêt,
Si sa pitié ne couvre sa puissance?

Imitation de la poésie provençale; Thibaut IV; Charles d'Orleans.

Quels que fussent l'intérêt, le mérite durable des chans
e la langue d'oïl, celles de la langue d'oc avaient quelq

e de plus séduisant pour les contemporains. Un idiome riche, une harmonie plus brillante, une abondance iné- able, une vogue incontestée dans les cours les plus élé- es, auprès des plus nobles seigneurs, tout devait exciter niration des poëtes du Nord, et provoquer leur imitation. si l'imitation eut-elle lieu; les chants harmonieux de la rence trouvèrent au nord de la Loire un écho affaibli et sourd.

Au revenir que je fis de Provence,
S'émut mon cœur, un petit, de chanter;
Quand j'approchois de la terre de France,
Où celle maint (*où demeure celle*) que ne puis oublier.

'est à Thibaut IV[1] qu'appartiennent ces jolis vers; c'est urtout qui naturalisa dans le Nord les gracieuses compo- ns des troubadours. Petit-fils d'un roi de Navarre, fils et esseur d'un comte de Champagne, élevé au Midi, pas- sa vie parmi les hommes du Nord, il devint la transition ible de l'une à l'autre poésie : il imita les troubadours, en relevant leurs chansons par quelque peu du sel de trouvères. Comme ses maîtres, il chante les beaux yeux a dame et les blessures qu'ils ont faites à son cœur; il se ande quand il les reverra, *ces ennemis qui l'ont si fort é*. Puis il ajoute trop ingénieusement, que jamais homme ut au monde *qui aimât tant ses ennemis*. Tantôt il prend rtie l'amour lui-même, il le gourmande et se plaint de ce l lui a *emblé* le cœur; tantôt il chante pour se conforter. roue alors que

Les douces doulors
Et les maux plaisants
Qui viennent d'amors
Sont dols et cuisants.

l s'emporte contre sa dame avec une subtilité, digne des nans dont parle Boileau, où *jusqu'à je vous hais, tout ce tendrement :*

1. Né en 1201, mort en 1253.—Éditions: L'évêque de la Ravallière, 1742, l. in-12; Roquefort et Fr. Michel. 1829. in-8.

Amour ainsi a torné mon affaire
Qu'aimer ne l'ose et ne m'en peux retraire;
Ainsi le veut amour, ne sait comment,
Qu'un peu la hais trop amoureusement.

Enfin il a recours aux grands moyens des poëtes provenç il veut mourir, et cela bien sérieusement; car il imite rossignol, et périra à force d'aimer et de chanter :

Mourir me faut, amoureux en chantant.
En chantant veux ma douleur découvrir
Quand j'ai perdu ce que plus désiroie.
Las! je ne sais que puisse devenir;
Et ma mort est ce dont j'espère joie;
Il me faudra à tel doulor languir,
Quand je ne puis ni véoir ni ouïr
Le bel objet à qui je m'attendoi (me confiois).

Au milieu de bien des fadeurs il y a déjà dans cette p du bel esprit, et par conséquent de l'esprit; il y a quelqu aussi de la vérité, comme dans la passion de l'auteur. aujourd'hui certain que Thibaut fut amoureux de la Blanche, mère de saint Louis[1] : cette circonstance jet l'intérêt sur quelques détails de ses chansons, en rendai allusions plus transparentes :

Celle que j'aime est de tel seignorie
Que sa beauté me fit outrequider;
Quand je la vois je ne sais que je die,
Si suis surpris que ne l'ose prier.

Dans la strophe suivante, Thibaut nous peint d'une mai amusante la gaucherie et l'embarras de ses propres aveu

Il est d'aucuns qui me veulent blâmer,
Quand je ne dis à qui je suis ami;
Mais nul déjà ne saura mon penser,
Nul qui soit né, hors vous à qui le dis
Couardement, à pavour, à doutance :

1. Voyez les preuves qu'en donne M. P. Paris. *Romancero français*, p et suivantes.

Vous pûtes bien alors, à ma semblance
Mon cœur savoir.
Dame, merci ! donnez-moi l'espérance
De joie avoir.

Les vers qui suivent ne sont plus une fade répétition des chansons provençales, on y trouve un mélange aimable d'esprit et de sensibilité. C'est déjà quelque chose de Chaulieu ;

Mes chants sont tous pleins d'ire et de doulour;
Et je ne sais si je chante ou je plour.

Il a vu sa maîtresse en songe et souhaite de prolonger son bonheur.

Aucune fois je l'ai vue
En songe tout à loisir....
Lors je pleurois tendrement.
Oh ! je voudrois en dormant
Écouler ainsi ma vie !

Moult me sus bien éprendre et allumer
A son accueil, à son naissant sourire.
Qui l'entendroit si doucement parler
Sans de son cœur penser être le sire?
Par Dieu, Amour, je puis bien vous le dire,
Il vous fait bon servir et honorer,
Mais aisément on peut s'y trop fier.

Pour un disciple des troubadours, Thibaut secoue bien rudement la chaîne du lieu commun. Il condamne toutes ces descriptions du printemps si chères à nos anciens poëtes :

Fleur ni feuille ne vaut rien en chantant,

dit-il. Il raille agréablement les exagérations qu'il avait imitées, ces éternelles menaces de mourir d'amour. Il laisse paraître à la dérobée ce certain bon sens champenois, qui tient si bien le milieu entre la naïveté et la malice.

Madame, je vous le demande,
Pensez-vous ne soit péché
D'occire son vrai amant?
Oïl voir; bien le sachiez.
S'il vous plaît, ne m'occiez;

Car, je vous le dis vraiment,
Quoique l'amour soit tourment,
Si vous m'aimez mieux vivant,
Je n'en serai point fâché.

roi de Navarre resta en effet vivant et bon vivant, gras plet en réalité; malade d'amour seulement par méta-. C'est ainsi qu'il se peint lui-même dans les *tensons*, ec ces nobles mais joyeux compères, Philippe de Nan- Guillaume de Viviers, Baudouin de Reims et autres, il des problèmes d'une morale assez scabreuse. Puis tout p, voilà Thibaut converti. Il déclame longuement contre ruption du monde. Le diable, dit-il, a jeté quatre hame- : luxure, convoitise, orgueil et félonie; et Dieu sait si le ud a fait bonne pêche. Pour notre poëte, il ne veut plus e dame que la vierge Marie. C'est elle qu'il chante dé- ais : il paraphrase chacune des cinq lettres de son nom , et y trouve des merveilles de mérites et de gloire. Enfin de Navarre prêche en vêrs la croisade ; il fait mieux, art, et revient mourir dans sa Champagne à l'âge de ante-deux ans. Est-ce une erreur du copiste dans le clas- it des pièces ? je ne sais ; mais quelques vers d'amour s après les chansons dévotes feraient craindre que le bon ait mordu encore par récidive au moins à l'un des quatre çons.

est étonné des progrès que l'esprit français à déjà ac- is dans cet écrivain. Chez lui, le bon sens n'est pas seu- t naïf, il va quelquefois jusqu'à la délicatesse de la e ; il s'élève jusqu'aux idées générales et les exprime ne justesse surprenante. Les exemples de ces qualités ares encore, je l'avoue ; en voici un qui en vaut bien les autres :

Je ne dis pas que nul aime follement :
Car le plus fol en fait mieux à priser....
De bien aimer ne peut nul enseigner,
Hormis le cœur, qui donne le talent :
Qui plus aima de fin cœur, loyaument
Cil en sait plus.... et moins s'en sait aider.

s vers, écrits au treizième siècle, semblaient annoncer à venir l'essor rapide de la poésie française : en les lisant on oit toucher déjà à Marot, à Régnier. Il n'en fut pourtant en. Une force de résistance invicible arrêta deux siècles core ce premier élan. Les malheurs de la France, l'invaon des Anglais, l'incapacité des gouvernements, semblent expliquer que trop bien ce temps d'arrêt dans l'évolution la pensée. Toutefois il faut y joindre une autre cause plus time et plus décisive encore. L'étude d'un aimable poëte ui termine la période du moyen âge va nous la révéler. ous voulons parler de Charles d'Orléans[1].

Nous devrions d'abord faire mention de Froissard, comme teur de ballades, de rondeaux, de virelais, s'il ne s'était t lui-même une meilleure part dans l'histoire littéraire, et nous n'avions à le retrouver au premier rang parmi nos roniqueurs. D'ailleurs il ne faut pas que le nom de Froisrd nous fasse illusion, et nous séduise au point de reverser r le poëte la reconnaissance que nous devons au narrateur. oissard est un conteur charmant, même en vers; rien de us spirituel que le *Dit du florin*, conversation piquante entre nteur et une pièce de monnaie solitaire, qui par hasard t restée dans sa bourse; rien de plus amusant que le diague entre le cheval qui porte le poëte dans ses aventureuses cursions et le fidèle lévrier qui le suit; mais les chansons poésies lyriques de cet écrivain nous semblent dépourvues tout mérite : on y trouve ou le vide parfait, ou la recher- e la plus fatigante. Il n'est jamais plus content que quand, l'aide d'une longue allégorie, intitulée *l'Horloge d'amour*, compare pièce à pièce le cœur de l'homme à une pendule. aque passion correspond à une partie de la machine : le sir est le grand ressort, la beauté sert de contre-poids, etc. oissart n'a pas même le sentiment de l'harmonie : rien de us mal phrasé que ses vers lyriques; il croit atteindre la

. Petit-fils de Charles V et père de Louis XII ;né en 1391, mort en 1465. ide lui cent cinquante-deux ballades, sept complaintes, cent trente et une nsons et quatre cent deux rondels.—Éditions : Chalvet, à Grenoble, 1803; chard, à Paris, 1842, 1 vol. in-12; Aimé Champollion-Figeac, à Paris, 2, 1 vol. in-12. Cette dernière édition est la meilleure.

perfection sous ce rapport en se créant de puériles diffi
comme, par exemple, celle de commencer chaque ver
mot final du vers précédent. Mais c'est assez de cri
réservons au charmant chroniqueur toute la gloire
appartient. Ses défauts, comme poëte lyrique, ne sont
plupart que ceux de son époque. Nous allons les étudi
une forme plus agréable, dans les élégantes poésies d
Valentine de Milan.

Ici ce n'est point le sentiment de la mélodie qui fait
Jamais homme ne fut doué peut-être à un plus haut
l'instinct naturel du rhythme. L'harmonie des poë
Charles d'Orléans n'est pas seulement celle des mo
celle des proportions dans le développement de la
Chacune de ses pièces est un tout, un ensemble,
frêles, sans doute, mais parfaitement organisé, qui s'
régulièrement, gracieusement, autour d'une idée,
frain, comme une plante autour de sa fibre centrale.
citer de lui, non plus seulement des vers isolés, des
sions heureuses, d'ingénieux couplets, comme dans l
sons de Thibaut, mais des pièces entières, qui form
charmante unité. Pour la première fois, la poésie
atteint la beauté de la forme, et produit enfin une œuv
C'est qu'un premier rayon de la Renaissance dorait
loin les sommités de la cour. L'influence de l'Italie
germer un goût prématuré d'élégance et de grâce.

N'exagérons pas toutefois le mérite de Charles d'
Il n'est que le dernier et le plus parfait interprète
risme du moyen âge, qui au quatorzième siècle se m
maigreur et d'inanition. On peut dire de ses œuvres
poëte latin, que l'art y surpasse de beaucoup la mati
teriam superabat opus. Il a peu d'inspiration, encor
de pensée. Toute sa poésie n'est que l'écho harmo
Roman de la Rose. Il touche la lyre comme Guillaume
ris avait traité l'épopée : l'un et l'autre chantent les
héros; tous deux s'occupent beaucoup de Desconfort,
Accueil, de Dangier le déloyal, personnages fort peu
malgré tous leurs galants exploits; et si Charles met
grâce dans ses vers, il n'a guère plus de passion. S

ı chastel qu'assiége *Faux-Dangier; Déplaisir* le guer-*Espérance* le soutient. Il envoie un message au manoir e, pour le recommander à *Plaisir*. Il ne lui reste plus qu'à s'embarquer sur le fleuve de *Tendre*, en compagnie le de Scudéry. Tout cela est pourtant moins froid dans ıs d'Orléans qu'on ne serait tenté de le croire. D'abord ı pièce est très-courte : l'allégorie n'a pas le temps de re tous ses effets naturels : elle sourit sans ennuyer; ı le poëte s'attache lui-même de si bonne foi à son quelque mince qu'elle soit, que son intérêt a quelque de sympathique. On sent qu'il s'affectionne à ce qu'il it : il est amoureux de sa pensée, autant au moins que lame.

s ne nous refuserons pas le plaisir de transcrire ici es-unes de ces pièces charmantes, jolies bluettes, chent par excès d'élégance au sein d'un âge encore e.

CHANSON.

Rafraîchissez le chastel de mon cœur.
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance;
Car Faux-Dangier, avec son alliance,
L'a assiégé dans la tour de douleur.

Si ne voulez le siége sans longueur
Tantôt lever, ou rompre par puissance,
Rafraîchissez le chastel de mon cœur
D'aucuns vivres de joyeuse plaisance.

Ne souffrez pas que Dangier soit seigneur
En conquêtant sous son obéissance
Ce que tenez en votre gouvernance.
Avancez-vous et gardez votre honneur;
Rafraîchissez le chastel de mon cœur.

BALLADE.

N'a pas longtemps qu'allai parler
A mon cœur tout secrètement,
Et lui conseillai de s'ôter
Hors de l'amoureux pensement;
Mais il me dit, bien hardiment :
« Ne m'en parlez plus, je vous prie;
J'aimerai toujours, si m'aid Dieu :

Car j'ai la plus belle choisie :
Ainsi m'ont rapporté mes yeux. »

Lors dis : « Veuillez me pardonner:
Car je vous jure par serment
Que conseil je vous crois donner,
A mon pouvoir, très-loyaument :
Voulez-vous sans allégement
En douleur finir votre vie?
— Nenni da! dit-il, j'aurai mieux;
Madame m'a fait chière lie (visage joyeux)·
Ainsi m'ont rapporté mes yeux.

— Croyez-vous savoir sans douter,
Par un seul regard seulement,
Lui dis-je alors, tout son penser?
OEil qui sourit quelquefois ment.
— Taisez-vous, me dit-il, vraiment :
Je ne croirai chose qu'on die;
Mais la servirai en tous lieux :
Car de tous biens est enrichie;
Ainsi m'ont rapporté mes yeux. »

Il était impossible d'engager avec plus d'esprit cett dispute des sens et de la raison, dont Boileau a ridic fastidieuses redites.

On pourrait extraire sans beaucoup de peine au vingt pièces aussi agréables. Néanmoins en lisant les de Charles d'Orléans, on est péniblement surpris de l'assassinat de son père, la perte de la femme qu'il a aimée, sa longue captivité, enfin le spectable des malh la France, n'aient pas arraché à ce poëte au moins u passion profonde. Quoi! pas même la sanglante bataille court, où il fut fait prisonnier, où périt la fleur de la c rie française, pas même la reprise miraculeuse du r par la noble pucelle de Vaucouleurs, ne purent inter ses douces et monotones protestations d'amour! (prince de France, eut de l'or pour les parents de d'Arc; et poëte, il n'eut pas un hymne pour sa mé Nous pensons qu'il n'en faut pas accuser son cœur, poétique. Charles ne considérait pas la poésie comm pression simple et naïve des émotions de l'âme : el

›ur lui un amusement de l'imagination, une espèce de broerie savante qu'on faisait avec l'esprit. Peut-on penser que ı tristesse de sa prison de Pomfret, les chagrins de l'éloignelent, la joie de la délivrance, le bonheur de revoir le sol atal, n'aient pas chanté dans le cœur du prince une poésie ınt fois plus touchante que les ingénieuses combinaisons de ›s personnages allégoriques? Mais cette poésie était toute ›ur lui seul : il eût craint d'en profaner la pudeur, en xposant au grand jour : il n'en connaissait pas le simple pathétique langage : sa lyre ne résonnait qu'à l'unisson de n esprit. Croirait-on que dans une pièce où il prétend dé›rer la mort de sa dame chérie, de l'unique objet de ses ınts, il a le triste courage de nous dire qu'ayant joué aux ecs avec Faux-Dangier, en présence d'Amour, Fortune ıt mise traîtreusement du parti de son adversaire et a pris dainement sa *dame :* que par conséquent il sera mat s'il fait une *dame* nouvelle, attendu qu'il ne sait pas bien se der de *tours* de Fortune! Une fois il essaya de monter à sujets sérieux. Il composa un poëme intitulé : *Complainte France*. Il est difficile d'échouer plus complétement. Après remière strophe où Charles s'exprime en chevalier, il ne le plus qu'en froid prédicateur. Il révèle les causes des lheurs de la France, qu'il trouve dans l'*orgueil*, la *glounie*, la *paresse*, la *convoitise* et la *luxure*. Il rassure sa pa› en lui rappelant que Dieu lui a donné l'oriflamme et la ıte ampoule, apportée par *ung couloumb, qui est plein de ıplesse*, qu'enfin elle possède en plus grande quantité que le te de l'Europe, des reliques de saints. Il lui signale, comme nède à ses maux, de *faire chanter et dire mainte messe*.

Cette pièce nous ramène à la cause de l'infériorité où lanissait alors la poésie, et de son peu d'aptitude aux sujets vraiıt grands. Cette cause est la même qui enchaînait au moyen ı tout élan de l'intelligence laïque. C'est l'habitude, le préjé qui réservait à la société cléricale le domaine exclusif de pensée sérieuse. La féodalité du moyen âge et les princes quatorzième et du quinzième siècle prétendaient trancher ıtes les questions par la force des armes. Ils ne soupçonient pas d'autre puissance que celle du fer. La parole et

urtout la poésie n'étaient à leurs yeux qu'un jeu brillant,
omplément nécessaire des festins et des tournois. Quant aux
ffaires de l'âme, à celles qui concernaient le dogme, la phi-
osophie, la conscience, les passions profondes, en un mot, la
ie morale tout entière, elles étaient enlevées à l'examen du
imple fidèle et livrées entièrement au prêtre. Le laïque n'a-
ait pas besoin de penser : il lui suffisait de croire. L'Église
ensait, discutait, décidait pour lui. L'intelligence séculière,
ffaiblie par cet état de perpétuelle minorité, retombait dans
n vide profond, ou usait son activité sur les combinaisons les
lus frivoles. Tresser des paroles, inventer des allégories,
aisir et peindre des sentiments à fleur d'âme, telle fut la poésie
es laïques les plus ingénieux, dès qu'elle cessa d'être in-
pirée par l'enthousiasme guerrier. Elle ne sut rien des éter-
elles destinées de l'homme, des ses aspirations les plus ar-
entes, de ses plus nobles émotions.

Ce n'est jamais impunément que l'homme renonce aux pl
aintes facultés de son âme. La poésie féodale se rendit co
able de cette funeste abdication : elle en fut punie par l'i
uissance.

CHAPITRE XIV.

SOCIÉTÉ CLÉRICALE AU MOYEN AGE.

Supériorité de la société cléricale. — Abbayes normandes. Écoles de Paris; universités. — Ordres religieux.

Supériorité de la société cléricale.

A côté de cette société mondaine et féodale, qui n'employ
a jeune langue qu'à des chants de guerre et d'amour et se
lait croire que la parole n'est donnée à l'homme que po
harmer ses heures de loisir, il existait une autre soci
rave, sévère, composée des plus hautes intelligences, d
sprits les plus actifs, les plus influents du moyen âge. Pl

a parole était l'instrument du pouvoir : c'était elle qui ulait les dogmes, c'est-à-dire l'opinion publique, qui ait, qui confessait, qui dirigeait les âmes, c'est-à-dire rnait les nations. Elle n'avait point adopté les nouveaux es de l'Europe, trop frêles encore pour ses fortes pen- enracinée dans le passé, elle en parlait la langue : elle it l'idiome impérissable de Rome, comme une garan- immortalité, ou par un vague instinct de domination. onservait pieusement la sainte tradition des lettres an- , dépôt fatal qui devait un jour faire explosion dans se

puissance du clergé au moyen âge était des plus légiti- qui seul apportait quelque unité dans le chaos féodal : e foi, de mœurs, et, jusqu'à un certain point, de langage éré d'un point de vue purement profane, le culte catho- it pour l'Europe ce que les jeux olympiques avaient été a Grèce : les conciles furent ses assemblées amphictyo- . La papauté joua le rôle de l'hégémonie macédo- : elle lança une seconde fois toute l'Europe contre Malgré ces analogies, une importante différence éclate es deux époques : la fédération catholique repose, en e du moins, sur une idée toute spirituelle. L'Église lus l'empire de la force : c'est l'association libre des ences. Fidèle à son programme, elle eût atteint du r pas le but que nous poursuivons encore, l'ordre par té. Elle sut du moins y tendre quelquefois : tandis que de laïque était livré à tous les priviléges de la force, à s hasards de la naissance, l'Église seule admettait le e de l'élection : l'évêque était choisi par les prêtres, par les moines, le pape par le collége des cardinaux. efois l'élection descendait du supérieur à l'inférieur ; u'elle montât ou descendît, c'était toujours l'élection. e chrétienne était la société la plus populaire, la plus ble à tous les talents, à toutes les nobles ambitions. là surtout le principe de sa force, la vraie cause de son stable supériorité.

moins cette société avait eu le tort de s'isoler trop tement de la masse des fidèles. Les laïques assistaient,

comme simples spectateurs, au gouvernement de l'Églis affaires et les discussions religieuses étaient le domaine légié des clercs : même au point de vue littéraire, il résı ce divorce un grand mal pour les deux sociétés : l'une de plus ignorante, l'autre plus pédantesque. A celle-là m l'instruction et l'élan de l'intelligence; à celle-ci le sen tique et le mouvement de la vie. La séparation des de ciétés était au douzième siècle à peu près consommée. Grégoire VII et le célibat des prêtres, le clergé serait d une caste.

Ce fut au moins une classe bien distincte, dont devons étudier séparément la physionomie, les tr l'influence.

Abbayes normandes.

Les temps carlovingiens avaient légué au moyen âg grand nombre d'écoles épiscopales, dont les plus cél étaient celles de Tours, restaurée par Alcuin, celle de R qui partageait la splendeur du premier siége épiscop France, celle du Mans, d'Angers, de Liége. Le onzième s en vit naître ou refleurir un grand nombre; au pie chaque cathédrale s'éleva un séminaire. C'est surtou nord et au centre de la France qu'ils prennent un plus ı développement. Le Midi, plus élégant, plus adonné au (des arts, semble avoir déjà moins de cette patience labori qu'exige l'érudition. Il a plus de cours d'amour que d'é célèbres, plus de troubadours que de théologiens.

La Normandie est le principal foyer de la science. Les fants des pirates scandinaves qui, un siècle auparavant] taient dans toute la Gaule franque la dévastation et l'ef sont, dès le onzième, les propagateurs les plus zélés de la lisation. Ils ne savent plus la langue de leurs pères : ils oublié leur sanglante religion, et apportent au servic christianisme toute l'ardeur, toute l'énergie d'un jeune peu Guillaume le Conquérant, qui mérita le nom de *Grand b seur*, avait multiplié les écoles en multipliant les églis les monastères. La Normandie comptait avec orgueil,

les de Rouen, celles de Caen, de Fontenelle, de Lisieux, ;amp, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énu- ici.

vent c'était loin des villes, dans les solitudes profondes, ı d'épaisses forêts que s'ouvrait l'asile de la prière et de ı. Dans une presqu'île de la Seine, entourée de prairies, rage et de silence, s'élevait la fameuse abbaye de Ju- . L'abbaye du Bec, plus célèbre encore, était située ıne vallée déserte de la Normandie. On en voit aujour- les restes : à quelque distance de la petite ville de ıe, une tour s'élève parmi les arbres sur le bord d'un ıu : c'est là que vécurent, avant leurs promotions suc- ›s au siége épiscopal de Cantorbéry, l'Italien Lanfranc iémontais Anselme, son disciple; c'est de là que partit ıal du mouvement intellectuel qui agita le douzième

franc est purement théologien; c'est l'adversaire de ger, dont le doute hardi devança Luther dans ses atta- ontre l'eucharistie. Anselme est déjà philosophe, mais .oxe. Un de ses ouvrages, intitulé *Monologue*, suppose mme ignorant qui cherche la vérité par les seules forces raison, fiction hardie pour le temps, dit M. Cousin, ue ce ne fût qu'une fiction[1]. Cette audace d'examen pas chez saint Anselme un sentiment fortuit et fugitif, air de liberté au milieu des saintes ténèbres de la foi. s apprend lui-même que le *Monologue* n'est que le ré- de son enseignement. Les moines du Bec lui ont de- ; de rédiger ce qu'il leur avait dit dans des entretiens ers. Ils lui ont imposé cette condition : que rien ne fût par l'autorité de l'Écriture; mais que toutes les asser- ussent démontrées par la *nécessité de la raison* et par *nce* de la vérité. Ainsi, pour la première fois dans les modernes, la théologie parlait le langage de la philo- ı. Le *Monologue* d'Anselme était un antécédent des *Mé- ns* de Descartes, avec lequel il a plusieurs idées com- ;. Un autre écrit du même saint présente un rapport

[1] *stoire de la philosophie au dix-huitième siècle*, IXe leçon.

non moins étrange avec ceux du père de la philos
derne. On y trouve le fameux argument où de la
de Dieu dérive la démonstration de son existence
même de cet ouvrage d'Anselme en révèle déjà la
Il est intitulé : la Foi cherchant à comprendre, *Pr*
seu fides quærens intellectum.

Si la Normandie eut au moyen âge l'honneur de
la vie de l'intelligence, Paris en fut déjà le plus ard
C'est là qu'autour des maîtres les plus fameux acco
toute l'Europe une foule de disciples; c'est là que s
les grands tournois de la scolastique; que s'élabo
doctrines qui agitaient l'opinion de toute la chrétien
quaient des conciles, inquiétaient et réjouissaient t
le pape sur son trône apostolique.

Écoles de Paris; universités.

A Paris, comme partout, ce fut à l'ombre de l'é
scopale que naquit l'enseignement. Il se donnait d'a
la maison de l'évêque, ou dans le cloître de la ca
mais bientôt les chanoines, trouvant la science trop
la reléguèrent sur le parvis Notre-Dame, entre le p
scopal et l'Hôtel-Dieu. Il y eut pourtant une exceptio
arrêt de bannissement : on garda dans l'intérieur
les jeunes étudiants attachés au service de l'église
adjoignit les enfants de haute naissance, lesquels
ne faisaient aucun bruit. Nous trouvons entre autr
giés les deux fils de Louis le Gros, dont l'un fut roi
sous le nom de Louis VII, l'autre devint archidia
même église. Les races royales allaient déjà cherche
écoles publiques la popularité non moins que l'inst

A côté de l'école épiscopale s'en formèrent bient
qui jetèrent un plus vif éclat. Guillaume de Champ
des plus célèbres docteurs du douzième siècle, après
seigné dans le cloître, transporta sa chaire au p
Saint-Victor. C'était une simple chapelle desservi
chanoines réguliers, et qui, située hors de la ville,
offrir à l'enseignement le calme et la solitude. Gui

ira, mais la foule l'y suivit. La scolastique venait de passer la Seine; elle escalada bientôt la montagne Sainte-Geneève. En vain le chancelier de Notre-Dame, qui jusqu'alors rait eu seul le droit d'accorder la *licence* ou permission d'enseigner, menaça-t-il la fugitive des foudres de l'excommunition : elle s'obstina à ne point quitter le mont sacré; les anoines de Sainte-Geneviève lui vinrent en aide : ils prédirent, eux aussi, avoir le droit de conférer la *licence* dans tendue de leur seigneurie. La victoire resta à la liberté nseignement, liberté du douzième siècle, bien entendu, c le bon plaisir d'un chancelier pour garantie, et le bûcher ir restriction.

.e quartier latin se peupla aussitôt d'une foule d'écoliers e maîtres. Ce n'était pas encore l'Université, c'en étaient les éléments, qui tendaient peu à peu à l'organisation. re Abélard, dont nous parlerons tout à l'heure, fixa son e vers le sommet de la montagne. Non loin de lui enseit le docte Joscelin; on y voyait aussi, on y entendait de l'école d'Albéric de Reims, beau parleur, professeur brilquand il avait préparé sa leçon, mais facile à desarçonner hoc d'une objection imprévue. Enfin Robert de Melun, esseur émérite, qui fit le voyage de Bologne pour apprendre oit, oublia en Italie, dit un contemporain, ce qu'il avait igné en France, et revint sur la montagne Sainte-Genee enseigner ce qu'il avait oublié. Cet inconvénient n'emia pas qu'il n'obtînt une grande réputation, ajoutent les édictins de l'*Histoire littéraire*. Sur la fin du douzième le, les professeurs devinrent encore plus nombreux ; documents du temps nous en montrent jusqu'à douze ignant à la fois, et la liste sans doute est loin d'être plète.

'est au commencement du treizième siècle que l'Université 'aris apparaît d'une manière certaine, comme un corps dévement constitué. Tout y annonce une compagnie nais: institution d'offices, priviléges de nouvelle concession, ments qui supposent des usages non écrits. On sent que un édifice nouveau bâti sur un fondement ancien. Ce devint bientôt formidable par le nombre de ses suppôts,

l'influence de ses doctrines et les distinctions qui atten ou plutôt appelaient ses lauréats. Parmi les disciples d Abélard, on en compte un qui devint pape, vingt qui cardinaux, et plus de cinquante, évêques ou archev C'est à titre de professeurs que Guillaume de Champe Joscelin étaient appelés à un concile. Alexandre III ch son légat en France de lui signaler tous les sujets qui p science pouvaient devenir les ornements de l'Église ro et ce légat lui désignait trois professeurs des écoles de Innocent III, Robert de Courson, son légat, Étienne La cardinal et archevêque de Cantorbéry, étaient élèves de l versité. Enfin voici un fait qui prouve mieux que tous les propres la haute estime qu'on attachait à ce titre. Le roi sans Terre, contre le gré duquel Étienne avait été nomm chevêque, repoussait le nouvel élu, alléguant pour r qu'il ne le connaissait pas. Le pape prétendit réfuter samment ce prétexte, en soutenant qu'un homme né so jet et docteur à l'Université de Paris ne pouvait lui inconnu.

Attirés par l'éclat et surtout par les bénéfices de la sci une foule d'étudiants accouraient de toutes les province tous les royaumes. Parmi les illustres étrangers firent disciples des écoles de Paris nous nous born nommer Jean de Salisbury, le plus bel esprit du tr siècle, qui nous a laissé un tableau intéressant de tou société érudite et querelleuse[1]; le moine Roger Bacon génie prophétisa les plus merveilleuses découvertes industrie moderne, et Brunetto Latini, le maître d poëte Dante, Brunetto qui fit à la langue française même siècle l'insigne honneur de la préférer à l'idion illustre disciple, et de s'en servir pour composer s *de sapience*, parce que, nous dit-il, la *parleure en délitable*. Peut-être Dante lui-même, qui dans son carrière vint deux fois visiter la France, alla-t-i parmi les écoliers de la rue du Fouarre, pour enten

1. [illegible]

Sigier, dont il connaissait si bien les dangereuses
sses[1].

mie ainsi de toutes les contrées de l'Europe, la nation
avait ses mœurs, son caractère, sa physionomie. L'Uni-
sité peuplait tout un quartier de Paris, le tiers de la ville.
aque année, au mois de juin, lorsqu'elle se rendait à la
nédiction de la foire du Landit, la tête de la procession était
jà à Saint-Denis, tandis que le recteur, qui fermait la mar-
he, n'avait pas encore franchi le seuil de Saint-Julien le
auvre; et quand votait cette république au suffrage uni-
rsel, on pouvait recueillir en faveur d'une question jusqu'à
x mille voix. Ses écoliers, pauvres et turbulents pour la plu-
rt, allaient quelquefois le jour mendier le pain qu'ils man-
aient ensuite sur le *fouare* qui leur servait de siége. Forts
privilége par lequel Philippe Auguste les avait soustraits à
uridiction civile, la nuit on les entendait souvent parcourir
carrefours de Paris, battant les bourgeois, enlevant leurs
mes; puis, si quelque prévôt se permettait de châtier les
s batailleurs, l'Université suspendait ses cours, et le pré-
faisait amende honorable.

In contemporain, Jean d'Antville, nous fait dans son poëme
tulé *Archithrenius* ou *la Grande lamentation*, un portrait
pant de l'écolier au treizième siècle :

Sur son front se hérisse une ample chevelure
Dont le peigne a longtemps négligé la culture;
Jamais un doigt coquet, une attentive main
Aux cheveux égarés ne montrent leur chemin.
Un soin plus important aiguillonne leur maître :
Il faut chasser la faim toujours prompte à renaître.
Le temps à son manteau suspend, d'un doigt railleur,
La frange qu'oublia l'aiguille du tailleur.

a cuisine de l'écolier ne vaut pas mieux que sa toilette

Près du tison murmure un petit pot de terre
Où nagent des pois secs, un oignon solitaire,

[1] *Paradiso*, canto X.

Essa è la luce eterna di Sigieri,
Che leggendo, nel vico degli Strami,
Sillogizzò invidiosi veri.

Des fèves, un poireau, maigre espoir du dîner :
Ici cuire les mets, c'est les assaisonner ;
Et quand l'esprit s'enivre aux sources d'Hippocrène,
La bouche ne connoît que les eaux de la Seine.

Après que l'écolier a *diminué* sa faim, il va maigrir sur un lit des plus durs, qui n'est guère plus haut que le sol ; c'est là que gît souvent sans sommeil l'infatigable athlète de la logique, l'héritier d'Aristote. La lueur avare d'une lampe lui dessèche les yeux, tandis que

L'oreille sur sa main, le coude sur son livre,
A ces morts immortels tout entier il se livre.
Si quelque nœud tenace arrête son esprit,
Il lutte avec effort ; penché sur cet écrit,
D'un feu sombre et brûlant son œil creux s'illumine,
Son menton incliné pèse sur sa poitrine[1].

On retrouve dans les vers originaux de Jean d'Antville quelque chose de cet enthousiasme fiévreux, de cette patiente fureur dont il avait sans doute sous les yeux plus d'un exemple. Maint écolier vieillissait, non pas sur les bancs, mais sur la paille de l'école. Jean de Salisbury nous parle de quelques-

[1] Voici l'original de quelques-uns des vers de Jean d'Antville.

Neglecto pectinis usu
Cæsaries surgit, digito non tersa colenti,
Non coluisse comam [illegible] aratis
Pectinis, errarique viam monstrasse capillo.
....Major depellere pugna
Sollicitudo famem : [illegible] ævo
Qua [illegible] vestis ; [illegible] longa
Est, non artificis

. . . .

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]....
[illegible] Phœbum.

. . . .

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

uns de ses condisciples qu'après douze ans d'absence il retrouvait à son retour où il les avait laissés à son départ, toujours élèves de la dialectique, toujours poussant contre leurs adversaires l'arme bien connue du syllogisme, et combattant contre tout venant pour l'honneur de la logique.

Ordres religieux.

Les ordres religieux furent toujours les rivaux, souvent les ennemis et néanmoins les auxiliaires des universités dans l'œuvre de la civilisation. Les anciens monastères avaient subi une salutaire réforme. Robert de Molêmes avait introduit une règle sévère à Cîteaux; saint Norbert avait discipliné et régularisé les chanoines. Cluny avait eu aussi sa réforme; saint Bernard avait fondé Clairvaux. Le douzième siècle établit une foule de nouveaux monastères : les chanoines réguliers, les Chartreux, les Cisterciens, les Prémontrés couvrirent l'Europe de leurs nombreux essaims. Le treizième siècle vit naître une milice monacale d'un tout autre caractère. Avertie par de vagues bruits des périls qui menaçaient l'orthodoxie catholique, Rome, avec cette sagacité profonde qui la caractérise, changea la forme et l'emploi du monachisme. Elle ne se contenta plus de moines cloîtrés et sédentaires qui tenaient en quelque sorte garnison dans l'Europe; elle y lança, comme une armée d'invasion, deux ordres nouveaux d'une martiale allure. Milice intrépide et docile, les Dominicains et les Franciscains s'avancent prêts à tout, armés à la légère, avec leur besace et leur froc, sans réserves, sans provisions, vivant comme les oiseaux du ciel : il faut les excommunier pour leur faire accepter la propriété de leur nourriture. Il est vrai qu'ils payent d'un autre côté tribut à l'humanité : ils se laissent aller sans scrupule à l'esprit de corps, cet égoïsme collectif. L'Université de Paris vit avec effroi s'avancer en bon ordre ces nouveaux docteurs qui réclamaient le droit de l'envahir; elle les repoussa longtemps; mais enfin, de guerre lasse, vaincue par leur sainte obstination et par les anathèmes du saint-siége, elle leur ouvrit à regret ses portes et leur décerna ses grades et ses honneurs.

Cependant les anciens monastères travaillaient à l'éducation de l'Europe d'une manière moins bruyante, mais non moins efficace. Les Cisterciens ne possédaient point d'écoles publiques, mais ils avaient la chaire chrétienne et la remplissaient avec une scrupuleuse orthodoxie. Un de leurs religieux venait-il à y laisser échapper une erreur, aussitôt les chefs de l'ordre lui interdisaient la prédication ; on lui ôtait ses livres, ses tablettes, son papier; on lui défendait de jamais écrire. Dans l'intérieur du cloître, on se livrait avec zèle à la transcription des livres. C'est aussi l'occupation spéciale dont les Chartreux entremêlaient leurs longues austérités. Les chanoines Prémontrés mettaient leur gloire à former de riches bibliothèques. Émon, un de leurs abbés, copia, avec l'aide de son frère, tous les auteurs de théologie, de scolastique et de droit qu'ils purent rencontrer dans le cours de leurs études. C'était une honte pour un couvent de n'avoir point de bibliothèque. Cette opinion s'était formulée en une espèce de proverbe, où une consonnance ingénieuse faisait ressortir l'analogie des idées : « Monastère sans livres, place de guerre sans vivres, disait-on. *Claustrum sine armario, quasi castrum sine armamentario.* »

Il nous reste à pénétrer dans l'enceinte des écoles, dans l'intérieur des monastères ; à examiner l'instruction qu'on y donnait, les travaux littéraires qui en sont sortis et les hommes distingués dont ces établissements ont légué les noms à l'histoire.

CHAPITRE XV.

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ CLÉRICALE.

vium; Quadrivium; Scolastique. — Grands docteurs catholiques. L'imitation de Jésus-Christ.

Trivium; Quadrivium; Scolastique.

s rares débris de la science gréco-latine, recueillis après que des invasions barbares, avaient été réunis en un le faisceau, et formaient un cours d'étude où les arts aux étaient réduits à sept. Les trois premiers degrés de échelle de l'enseignement étaient la grammaire, la rhéue et la dialectique; c'est ce qu'on appelait le *trivium*: uatre échelons supérieurs contenaient, sous le nom de *trivium*, l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'asomie. Cette classification rationnelle d'un savoir trèsmplet répondait assez bien à la division moderne des es et des sciences. Le moyen âge ne l'avait pas inventée; a trouve dans Philon, dans Tzetzès, qui l'avaient probaient reçue des pythagoriciens. Ce fut par Cassiodore et tianus Capella qu'elle s'introduisit dans les écoles de cident. Cet enseignement suffit abondamment aux efforts écoles carlovingiennes; le moyen âge y apporta d'impores modifications. La science chrétienne par excellence, la logie, dut se créer dans les écoles une large place; la ectique, lasse de remuer de vains mots, se sépara de la nmaire pour s'attacher à la théologie. De cette union it une science toute nouvelle, qui joua le plus grand rôle l'époque dont nous parlons, rendit à l'intelligence hue un objet sérieux, lui créa une gymnastique puissante, l'égara trop souvent à la poursuite de vains fantômes : ux parler de la scolastique.

 scolastique est le premier symptôme du réveil de la n humaine; c'est la première atteinte que le libre exa-

men porte à l'autorité. Non que la liberté renaissante ait déjà conscience d'elle-même; les dialecticiens du moyen âge n'attaquent point, pour la plupart, les croyances religieuses : ils réclament seulement le droit de les prouver. La philosophie se borne au rôle modeste d'ordonner, de régulariser des croyances qu'elle n'a pas faites, en attendant le moment où elle pourra chercher elle-même la vérité à ses risques et périls. La scolastique n'est donc que l'emploi de la philosophie comme simple forme, au service de la foi et sous la surveillance de l'autorité religieuse[1].

La théologie naissante s'était occupée exclusivement de recueillir, sur chaque question, des passages de l'Écriture et des Pères. Ses modestes auteurs s'étaient bornés à transcrire, à compiler. Bède, Raban ne font guère qu'extraire les opinions des grands docteurs des six premiers siècles. A partir du onzième siècle, le caractère des études religieuses change complétement; au treizième, on se moquait des docteurs qui étudiaient encore l'Écriture sainte, et qu'on appelait par dérision les *théologiens à Bible*. On substituait à leurs recherches les conclusions que produisait une subtile dialectique appliquée aux principes généraux du catholicisme. La foi donnait le point de départ, la logique marchait de conséquence en conséquence, et arrivait au dogme à force de syllogismes.

Les innovations de cette méthode ne passèrent point sans opposition. Un partisan de l'ancienne théologie comparait spirituellement les aspérités de la scolastique à des arêtes de poisson qui piquent au lieu de nourrir. Il faut bien se garder, disait un autre, de planter la forêt d'Aristote auprès de l'autel du Seigneur, de peur d'obscurir encore les saints mystères de la foi. Ils n'aimaient pas non plus ces bruyantes discussions qui semblaient déjà menaçantes pour l'orthodoxie. Les eaux de Siloé coulaient en silence, disaient-ils, et l'on n'entendit ni le bruit du marteau ni celui de la cognée quand Salomon construisit le premier temple de Jérusalem. Il y eut même un docteur, Hélinand, qui osa blasphémer contre Aristote, au point de le mettre au nombre des mo-

1. Voyez Cousin, *Histoire de la philosophie moderne*, VI[e] leçon.

e. Les dialecticiens ne prêtaient que trop le
ıes et au ridicule, par l'absence d'idées et le
ıs dont brillaient leurs argumentations. Jean
ous raconte avec une malicieuse bonhomie
ı initiation aux mystères de la scolastique. On
s entendre Socrate aux prises avec le sophiste
ıan avait suivi la foule et couru, comme les
les des nouveaux docteurs. « Curieux, dit-il,
re qui n'a été révélée qu'à eux seuls, je m'ap-
nde avec une humble prière qu'ils veuillent
ı et me rendre, s'il se peut, semblable à eux-
mencent par me faire de grandes promesses,
ndent en premier lieu de garder un silence
ıd une longue familiarité m'a concilié leur
'insiste de nouveau, je demande avec force,
tendresse qu'on veuille bien m'ouvrir la porte
l'art. Enfin l'on m'exauce: nous commençons
ı. Mon maître me montre en peu de mots à
que je veux : il ne s'agit pour cela que de
auquel appartient l'objet en question, et d'y
rences substantielles, jusqu'à ce qu'on arrive
parfaite avec la chose définie. Voilà comme
ent de définir. Nous passâmes ensuite à l'art
'on m'avertit que, pour faire de bonnes divi-
distribuer un *genre* en ses *espèces*, ce qu'on
nmodément au moyen des *différences*, ou par
la *négation*. Avez-vous un tout bien complet,
; les parties dont il est composé intégrale-
l'*universel* en *individualités* et en *puissances*
e un mot que vous voulez diviser, énumérez
s ou ses formes grammaticales. On me montre
r l'*accident* en *sujets*, à énumérer tous les
ınt *susceptibles* de recevoir cet *accident*, à di-
jet en *accidents*, lorsqu'il s'agit d'assigner la
ıdifications qui peuvent lui arriver. On m'ap-
iviser l'*accident* en *coaccidents*, quand, rela-
riété des sujets, on montre qu'ils sont *excé-*
.... Ravi de toutes ces belles choses, moi qui

suis un bonhomme d'un esprit peu subtil, disposé à croire sur parole, et peu apte à comprendre ce que j'entends ou je lis, je m'avance bien modestement vers mes maîtres, vers ces grands hommes qui ne daignent rien ignorer, et je leur demande quel est l'usage de tout cela[1]. »

Quand nos docteurs daignaient descendre des hauteurs de l'abstraction sur le sol uni des applications vulgaires, ils n'étaient pas heureux dans le choix de leurs questions. Pour ne pas prendre ici d'exemples dans le domaine des choses religieuses, ils examinaient gravement si un porc que l'on mène au marché pour le vendre est tenu par l'homme ou par la corde qu'on lui a passée au cou; si celui qui a acheté la chape entière a par cela même acheté le capuce. Comme deux négations en latin valent une affirmation, ils se jouaient sur des négations tellement multipliées, qu'il fallait se servir de pois ou de fèves pour en constater le nombre, et décider si la proposition était négative ou affirmative.

Ces travers, ces puérilités de la dialectique ne sont que l'exubérance du raisonnement qui commence à jouir de lui-même, comme les subtilités ingénieuses des troubadours n'étaient que l'ivresse d'une jeune et luxuriante imagination. Ils ne doivent pas nous fermer les yeux sur la portée réelle des hautes questions philosophiques qui surent se faire jour à travers ces disputes. La querelle des *réalistes* et des *nominaux*, qui domine tous les autres problèmes de la scolastique, recélait, sous des formes barbares, la renaissance des deux immortelles écoles de l'idéalisme et de l'empirisme. C'était Platon et Aristote ressuscités au douzième siècle.

Le premier de ces philosophes n'était guère connu que de nom des hommes qui reprenaient sa doctrine; mais l'esprit du christianisme en était pour eux une traduction magnifique. La plupart des Pères de l'Église sont des disciples de Platon. D'un autre côté, on n'avait d'Aristote, au douzième siècle, que ce qu'en avait traduit et commenté Boèce, c'est-à-dire une partie de l'*Organum*. Ainsi, les deux illustres représentants de la philosophie antique, assez devinés pour

1. Johannis Saresberiensis *Metalogicus*.

r l'amour des hautes spéculations, n'étaient pas assez is pour le satisfaire. On savait précisement ce qu'il faut désirer en apprendre davantage. Platon prêtait au moyen a pensée, Aristote sa méthode. C'était peut-être attein-lu premier pas les limites définitives de la philosophie plus sages résultats. Mais il ne suffit pas de tenir la , il faut encore savoir qu'on la possède. De là la néces-es discussions, des écoles, des systèmes, des erreurs e, qui ne sont que des vérités partielles destinées à se e un jour dans une opinion plus large, identique à celle précédé la dispute, mais éclairée de toutes les lumières discussion.

Grands docteurs catholiques.

e règne de la philosophie scolastique commence au on-e siècle, avec Roscelin de Compiègne, qui lève d'une hardie l'étendard de l'empirisme. Il n'existe à ses yeux des êtres individuels, comme tel homme, tel animal. Les ses qui les contiennent, les genres, les espèces, comme manité, la création, n'ont aucune existence réelle; ce des mots, des *noms:* Roscelin est *nominaliste*. De cette rine à la négation du mystère de la Trinité, il n'y a qu'un , et Roscelin le franchit; il devint trithéiste, et mourut tif, frappé des anathèmes de l'Église.

'adversaire de Roscelin, c'est saint Anselme, dont nous as déjà parlé. Pour lui, les *idées*, comme parle Platon, ou *universaux*, comme on disait alors, ont une existence in-endante des individus où ils se manifestent. Il admet, par mple, outre les hommes qui existent, l'humanité qui vit chacun d'eux, de même qu'il conçoit un temps absolu que durées particulières manifestent, sans le constituer; une té, une et subsistant par elle-même, un type absolu du , que tous les biens particuliers supposent et réfléchissent ou moins imparfaitement. Anselme va plus loin; il tombe l'exagération d'une si haute pensée, c'est-à-dire, dans eur : il admet l'existence réelle des abstractions les plus s. La couleur est pour lui quelque chose, indépendam-

ment du corps coloré. Il voit partout des *réalités*, il
A cette époque, personne n'oublie la théologie. Ro
poussé les conséquences de sa doctrine contre le do
lique ; Anselme protége le dogme des conséqu
sienne : il écrit contre Roscelin le *Traité de la Tr*

Pour combattre le nominalisme naissant, ce
trop de deux adversaires. Saint Anselme avait p
au nom de la foi; Guillaume de Champeaux élev
nom de la science. C'était un archidiacre de N
qui, comme nous l'avons dit, enseignait avec le
succès, d'abord dans l'école du cloître, ensuite
Saint-Victor. Toute sa doctrine, toute sa renommé
son attachement au réalisme. Il le professait d
temps au milieu d'un nombreux concours d'audit
vint s'asseoir devant sa chaire un jeune Breton d
agréable et doué d'une réunion de talents bi
douzième siècle. Il possédait à fond le *trivium* et
vium, parlait un latin élégant, savait, dit-on,
même quelques mots grecs, faisait des vers char
chantait à ravir. Mais son principal talent, c'étai
tique ; nul ne pouvait échapper aux ingénieux fi
argumentation : quiconque entrait en lice contr
céder et avouer sa défaite. Le pauvre Guillaume
peaux en fit la triste épreuve. Il fut contraint d
publiquement qu'il se trompait ; il modifia sa d
universaux, et perdit, avec ses opinions, une p
célébrité et de ses disciples.

Le jeune vainqueur était Pierre Abélard[2]. Le
de son enseignement, les malheurs de ses amou
de ses ennemis l'environnent à distance d'une p
réole. C'est sa pâle et spirituelle figure qui, avec
tête de saint Bernard, se détache sur le fond si s
monotone de la société cléricale du douzième siècl

1. La philosophie agit presque toujours sur l'art. Le cont
disputes se fit ressentir dans les compositions des trouvères, qui
d'abstractions agissantes, véritables *entités* scolastiques. Voye
avons dit plus haut du *Roman de la Rose* et des œuvres de Cha

2. Né dans le diocèse de Nantes, en 1079 ; mort en 1142.

ir établissant sur la montagne Sainte-Geneviève, non
n école, mais son camp; car il parlait en plein air
les sophistes des temps antiques: nul édifice n'aurait
tenir cette foule immense d'écoliers accourus pour l'en-
, et qui se pressaient, comme un amphithéâtre vivant.
)enchant de la colline, parmi les vignes et les fleurs.
uit avec admiration dans les plaines de la Champagne,
il va dans la solitude se bâtir lui-même une cabane de
e, lorsque la foule obstinée l'accompagne malgré lui,
ge sous ses pas le désert en une ville. Une tendre
ttache à ses amours si lointaines, et dont l'expression
re toute brûlante dans les lettres d'Héloïse. C'est avec
r qu'on retrouve au douzième siècle, à travers ce cli-
e syllogismes, l'accent naturel du cœur; on avait be-
se souvenir que, dans ces cloîtres si froids, sous cette
plus froide encore, il y avait des âmes capables d'ai-
le souffrir. L'intérêt s'attache surtout à la victime, à
e, à l'épouse fidèle d'Abélard; à cette femme si belle,
te, si modeste, si dévouée, qui n'a de bonheur et d'or-
ie dans celui qu'elle aime; qui, pour ne pas nuire à la
e cet homme, préfère être sa maîtresse que sa femme;
nd le voile parce qu'il l'ordonne, cesse de lui parler
r parce qu'il le défend, l'entretient d'Écriture sainte,
tre, d'hébreu, de logique, se fait pédante pour lui
heureuse de souffrir seule, de souffrir pour lui! La
é l'a récompensée de tant d'amour; elle a sauvé la
e son époux du naufrage de la scolastique. Un grand
nglais, Pope, a fait revivre ses amours; Jean-Jacques
u s'est inspiré de son nom; de nos jours un habile
et un éloquent philosophe ont su nous intéresser
vaux d'Abélard; enfin le peuple de Paris, si fidèle au
toutes les gloires, s'arrête avec respect et attendris-
devant la tombe qui contient les restes réunis des
ustres amants.

lution qu'Abélard avait donnée de la grande question
versaux était une conciliation apparente des deux
s rivales. Il admettait, avec les *nominaux*, que les
énérales ne sont point des *entités*, des êtres réels,

ayant une existence objective hors de l'esprit qui les conç
il accordait aux *réalistes* que ces mêmes idées ne sont
seulement des *mots*, *flatus vocis*; il voulait, comme Condil
comme tout le dix-huitième siècle, que ce fussent seulem
des *conceptions* de notre esprit, nées de l'observation et f
mées par l'analyse : Abélard fut *conceptualiste*.

Il n'entre point dans notre plan de discuter le mérit
cette doctrine, de faire voir qu'Abélard, comme plus tard
taire, cet organe du bon sens universel et superficiel, ne
meurait dans la clarté qu'en ne descendant pas jusqu'
profondeur. Le lecteur peut consulter sur ce sujet l'admir
exposition placée par M. Cousin à la tête de sa public
des ouvrages inédits d'Abélard[1].

Au douzième siècle la philosophie et la théologie se
contrent et se heurtent sans cesse. Abélard établit en pri
ce qui jusqu'à lui n'avait été qu'une tendance incertaine,
plication de la dialectique aux dogmes de la religion. Il
prouver la foi : c'était la supposer douteuse. C'était su
reconnaître à côté ou même au-dessus d'elle une autorit
férente dont elle devait recevoir l'investiture. La raison
vait ensuite lui dire avec orgueil :

Servare potui; perdere an possim rogas? (Ovide.)

Ces conséquences étaient probables. Elle ne tardèren
à éclater; Abélard, comme Roscelin, son maître, s'écart
dogme catholique et jeta bientôt l'alarme dans le camp s
de l'orthodoxie.

Saint Bernard[2] y commandait alors. L'Église, qui av

1. *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, 2e série. Ou
inédits d'Abélard.

2. Né en 1091, à Fontaine, en Bourgogne; mort en 1153. Ses œuvre
prennent plus de quatre cents lettres, quatre-vingt-six sermons, un grand
de traités. Un manuscrit des Feuillants contient quarante-quatre serm
saint Bernard écrits en langue romane. Le Roux de Lincy en a imprimé q
nus à la suite de sa traduction du *Livre des Rois*. Nous devons rappele
nos lecteurs l'excellente étude sur *saint Bernard*, qui fait partie des
d'histoire littéraire de notre ami E. Géruzez. C'est d'elle que nous emp
les traductions qu'on va lire

son service tant d'évêques, de cardinaux et même deux papes à la fois, obéissait à la voix d'un simple abbé, sans autre titre que son zèle, sans autre supériorité que celle du génie. Bernard est l'âme des conciles, le rempart du dogme, le réformateur du clergé, le tribun des croisades. Il parcourt la France; les villes, les bourgs s'ébranlent et suivent ses pas; il traverse l'Allemagne, dont il ignore le langage : il prêche néanmoins, et l'éloquence est tellement dans ses regards, dans le son de sa voix, que les spectateurs qui ne peuvent l'entendre tombent à ses pieds en se frappant la poitrine. Comme les apôtres, sur qui était descendu le souffle saint, Bernard a retrouvé le don des langues. Tandis qu'Abélard devait son influence à la merveilleuse souplesse de son esprit, Bernard puisait la sienne dans sa conviction profonde, dans son dévouement à l'Église, dans l'enthousiasme de la vertu. L'un fut grand par le culte de sa raison, l'autre par le sacrifice de lui-même. Ces deux hommes durent être ennemis, comme les idées qu'ils représentent. Bernard s'emporte contre Abélard en invectives éloquentes. « Qu'y a-t-il de plus insupportable dans ses paroles, s'écrie-t-il, ou le blasphème, ou l'arrogance? Quoi de plus condamnable, la témérité ou l'impiété? Ne serait-il pas plus juste de fermer par le bâillon une pareille bouche que de la réfuter par le raisonnement? Ne provoque-t-il pas contre lui toutes les mains, celui dont la main se lève contre tous? Tous, dit-il, pensent ainsi; et moi je pense autrement. Eh! qui donc es-tu? qu'apportes-tu de meilleur? Quelle subtile découverte as-tu faite? Quelle secrète révélation nous montres-tu qui ait échappé aux saints, qui ait trompé l'œil des sages? Sans doute cet homme va nous servir une boisson dérobée et une nourriture longtemps cachée. Parle donc! Dis-nous quelle est cette chose qui te paraît à toi et qui n'a paru à personne auparavant.... Celui qui ment parle de lui-même. A toi donc, à toi seul ce qui vient de toi. Pour moi, j'écoute les prophètes et les apôtres, j'obéis à l'Évangile. Et si un ange venait du ciel pour nous enseigner le contraire, anathème sur cet ange lui-même! » Il est évident que c'est l'esprit de foi qui a seul inspiré ce mouvement admirable : lui seul aussi est responsable de la rudesse intolérante de quel-

-unes de ces pensées : ce n'est plus l'homme qui parle ici,
le principe. Le même orateur, quand la foi n'est plus en
, redescend de cette haute éloquence jusqu'à l'expression
ıs suave de la grâce et du sentiment. Nul n'a consacré
us tendres paroles à exalter le culte de Marie, ce doux
ıole de pureté et d'amour ; nul n'a parlé avec un charme
naïf du touchant mystère d'un dieu enfant. « Garde-toi
ir ; garde-toi de trembler, dit-il à l'homme ; Dieu ne
pas armé, il ne te cherche pas pour te punir, mais pour
livrer[1]. Le voilà enfant et sans voix, et si ses vagisse-
s doivent faire trembler quelqu'un, ce n'est pas toi. Il
fait tout petit, et la Vierge sa mère enveloppe de langes
ıembres délicats, et tu trembles encore de frayeur ! »
ɜst bien là l'homme dont un contemporain nous trace un
ıcieux portrait. « Une certaine pureté angélique et la
licité de la colombe rayonnait dans ses yeux, une légère
: colorait ses joues, et une chevelure blonde tombait sur
ou d'une blancheur éblouissante. »

milieu des solennels débats où s'agitaient les plus
ıs questions de la philosophie, on vit, grâce aux Arabes,
nnaissances naturelles et médicales pénétrer dans l'Oc-
t. Les écrits d'Avicenne, d'Averroès y introduisirent la
que, la chimie sous le nom d'alchimie, sciences bien
ueuses sans doute, mais qui mirent en circulation
ndants matériaux pour la pensée. Aristote, connu jus-
ors par Boèce, y entra enfin en personne, et excita un si
:t et si bizarre enthousiasme, qu'on s'occupa sérieuse-
de le canoniser. La théologie est bien près d'abdiquer
mpire exclusif ; elle se livre tout entière à la philoso-
cette rivale méconnue qu'elle admire. Aristote apporte
ncipation de la raison individuelle : Faisons-le saint !
ent des théologiens ; pareils aux Romains de Shakspeare,
ans leur aveugle admiration pour Brutus, meurtrier du
eur, s'écrient avec transport : Faisons-le césar !

[1] Ne fuir mies : ne dotteir mies. Il ne vient mies à armes : il te requiert
; por dampneir, mais por salveir. » (Manuscr. des Feuillants, texte pr-
u traduction contemporaine des *Sermons de saint Bernard*.)

A cette époque parut Albert le Grand, Albert de Bollstœdt[1], infatigable compilateur, qui réunit dans sa tête et dans ses livres toute l'encyclopédie de la science contemporaine. L'immensité de ses connaissances constitue son principal mérite. Fleury a dit qu'il ne voyait de grand en lui que ses volumes. Néanmoins Albert a senti le souffle de l'avenir; un instinct irrésistible l'appelle à l'étude de la nature. Il cherche dans les fourneaux, dans les creusets, de vagues secrets de transmutations. Une renommée immense, mais sinistre, l'enveloppe. Lui-même, dit-on, croit au titre de magicien que lui donnent ses disciples. Le premier regard que le moyen âge jette sur la nature matérielle est rempli d'étonnement, de passion et d'effroi.

Roger Bacon[2], qui semblait porter dans son nom un présage de gloire, marcha plus hardiment encore dans la voie nouvelle. Frappé de l'imperfection des études de son temps, il s'attacha surtout à l'expérience. Il appela ses contemporains à l'étude des sciences naturelles, et s'appliqua à l'optique, à l'astronomie, à la physique. Il eut même des merveilles de l'industrie moderne un pressentiment singulier, qui ressemble à une vision prophétique. « On peut, dit-il dans son ouvrage *Sur les secrets de l'art et de la nature*, faire jaillir du bronze une foudre plus redoutable que celle de la nature; une faible quantité de matière préparée produit une horrible explosion accompagnée d'une vive lumière. On peut agrandir ce phénomène jusqu'à détruire une ville et une armée. L'art peut construire des instruments de navigation tels que les plus grands vaisseaux gouvernés par un seul homme parcourront les fleuves et les mers avec plus de rapidité que s'ils étaient remplis de rameurs. On peut aussi faire des chars qui, sans le secours d'aucun animal, courront avec une incommensurable vitesse. ». L'autorité ecclésiastique persécuta Roger Bacon, après la mort de Clément IV, son protecteur. Roger était moine franciscain; son général le fit enfermer, comme sorcier, dans un cachot, où languit pendant de longues années ce grand homme né trois siècles trop tôt.

1. Né en Souabe en 1205; mort en 1280.
2. Né en 1214, dans le Somersetshire; mort en 1292.

Tandis que l'empirisme croissait ainsi dans l
l'idéalisme du moyen âge, qui devait bientôt s'
sa plus vive lumière. L'institution des ordres m
donné une impulsion nouvelle à la philosophi
Moins adonnés que les bénédictins à la transcr
vres, les disciples de saint François et de saint
livrèrent surtout à l'enseignement et à la prédi

L'ange de l'école (*doctor angelicus*) fut s
d'Aquin[1]. Grave et laborieux dès son enfance,
ples l'appelaient le grand bœuf de Sicile. Saint
sant aux novateurs les sciences de la nature, ne
hautes régions de la métaphysique et de la mor
une solution large et satisfaisante du fameux
universaux[2]. Comprenant toute l'importance de
arabes et grecs, il encouragea puissamment la
leurs ouvrages. Enfin, transportant dans la n
philosophique, il conçut et exécuta en partie
vaste synthèse des sciences morales et même
serait consigné tout ce qu'on peut savoir de Dieu
et de leurs rapports. Cette œuvre immense,
chevée, reçut le titre de *Summa totius theologiæ*
plus grands monuments de l'esprit humain au n

Des quatre grands systèmes de la philosophie
avaient eu leurs représentants au moyen âge.
l'idéalisme et de l'empirisme avaient fait naître l
c'est-à-dire alors l'hérésie et quelquefois même q
de plus. Simon de Tournai, après avoir, dans u
noncée avec beaucoup d'éclat, prouvé les mystè
ligion, se vanta de renverser le lendemain tout
d'établir. Guillaume de Conches se déclara ouv
ciple de Démocrite et d'Épicure. Un seul systèn
core à paraître, celui qui, dans la Grèce, était

1. Né à Aquino (ancien royaume de Naples), en 1227; m
2. Saint Thomas admet en Dieu l'existence des idées arché
tion; mais l'homme ne jouit pas d'une vision directe de ce
connaissances se forment des images reçues par les sens, e
abstraites qui s'en dégagent à la lumière de la raison (Ozan
Philosophie catholique, p. 42.)
3. Cousin, *Cours de la philosophie* t. I. p. 358

le tous, celui que semblait appeler nécessairement la tendance de la religion chrétienne, je veux dire le mysticisme. Jean de Fidanza, connu sous le nom de saint Bonaventure, en fut le plus illustre représentant[1]. Ami de Thomas d'Aquin, Italien comme lui, il fut admis le même jour aux honneurs du doctorat dans l'Université de Paris; cette double réception fut le sceau qui marqua la défaite de ce corps illustre dans sa querelle contre les mendiants. Admis dans l'Université en dépit des universitaires, il n'est pas surprenant que Jean se soit écarté de la route battue. La piété absorba chez lui la philosophie : au-dessus de la lumière intérieure qu'on nomme raison, et qui nous fait connaître les vérités intelligibles, il reconnut une lumière suprême qui vient de la grâce et de l'Écriture sainte, et qui nous révèle les plus hautes vérités. C'est dans cette région des réalités éternelles que l'âme doit monter pour y contempler les premiers principes dont les influences se font sentir à tous les degrés de la création. Ainsi, toutes les sciences sont pénétrées de mystère, et c'est en saisissant le fil conducteur de la révélation interne et personnelle qu'on pénètre jusque dans leurs dernières profondeurs.

L'imitation de Jésus-Christ.

Le mysticisme du moyen âge ne fut pas toujours orthodoxe. Prêtant l'oreille à l'inspiration directe et personnelle qu'il faisait entendre, il devait être peu docile à la voix extérieure de l'autorité. Joachim de Flores, le maître des mystiques, fut condamné par le quatrième concile de Latran. Jean de Parme, son disciple, rêva une foi nouvelle et écrivit une *Introduction à l'Évangile éternel*. Il fut également frappé des anathèmes de l'Église. Le mysticisme était trop vivace pour périr dans leur défaite. La vie des cloîtres, les longues heures de méditation, l'isolément, la solitude du cœur, la fermentation secrète des passions concentrées et refoulées sur elles-mêmes durent faire naître et nourrir toutes les illusions pieuses, toutes les saintes ivresses de la mysticité. Or, tandis que la société

[1] Né en Toscane, en 1221; mort à Lyon, en 1274.

guerrière et mondaine avait son expression dans les épopées chevaleresques, celle qui veillait dans les monastères eut besoin d'exprimer aussi la longue et dramatique histoire de ses luttes et de ses douleurs. Sans doute un grand nombre d'effusions rêveuses, pareilles à des improvisations lyriques, se sont évanouies en naissant; d'autres consignées dans des écrits mystiques, ont péri entre les sombres murs qui les avaient produites. Peut-être, néanmoins, nous en reste-t-il un monument dans l'admirable ouvrage de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Peut-être ce poëme s'est-il formé peu à peu, tour à tour suspendu, repris, et redigé enfin au terme même du moyen âge[1]. C'est vers la fin du quatorzième siècle qu'apparaît dans toute sa mélancolique grandeur ce livre le plus beau du christianisme après l'Evangile. C'est au moment où l'Église officielle semble se dissoudre et périr, où manque presque partout l'enseignement religieux[2], où la voix des prêtres ne s'élève que pour maudire leurs adversaires, c'est alors que sort du cloître, pour se répandre dans le monde souffrant et malheureux, ce livre de l'*Internelle consolation*[3]. La vogue en fut prodigieuse. On en a trouvé vingt manuscrits dans un seul monastère; l'imprimerie naissante s'employa principalement à le reproduire. Il existe aujourd'hui plus de deux mille éditions latines, plus de mille éditions françaises de l'*Imitation*. L'enthousiasme qui accueillait ce livre n'était pas un signe favorable pour la société cléricale; il annonçait l'instant fatal

1. C'est l'opinion de MM. J. J. Ampère et Michelet, divisés du reste sur l'origine monastique de l'*Imitation*.— Suarez (*Conjectura de Imitatione*) avait déjà semblé les prévenir dans cette conjecture. Selon lui, les trois premiers livres sont de Jean de Verceil, d'Ubertino de Casal, de Petro Renalutio. Gerson aurait ajouté le quatrième livre, et Thomas de Kempen, qui était réellement le copiste de son couvent, serait devenu l'éditeur de cette œuvre. Gence ne semble pas défavorable à l'hypothèse d'une composition ou au moins d'une inspiration multiple, lorsque, dans son savant et minutieux travail, il va recueillir tous les passages des auteurs sacrés ou profanes qui ont quelque rapport avec son texte chéri.

2. En 1405 et 1406, pendant deux hivers, deux carêmes, il n'y eut point de sermons à Paris.

3. M. O. Leroy a découvert, à la bibliothèque de Valenciennes, un manuscrit de l'*Internelle consolation*, qui porte la date de 1462. Il pense que ce texte français est l'original de l'*Imitation*: il aurait été ensuite traduit en latin, avec quelques changements et avec l'addition du quatrième livre, qui ne se trouve point dans l'original primitif. Voyez *Etudes sur les Mystères*, p. 447.

où la piété allait essayer de monter à Dieu sans passer par le prêtre. L'âme chrétienne ne voulait plus entendre la voix discordante des docteurs, mais celle de Dieu seul. « Parlez, Seigneur, répétait le saint livre; votre serviteur vous écoute. Que Moïse ne me parle point, ni lui ni les prophètes. Ils donnent la lettre; vous, vous donnez l'esprit. Parlez vous-même, ô vérité éternelle, afin que je ne meure point. » Le langage de l'*Imitation*, surtout dans la forme française, devait paraître bien nouveau à ceux qui avaient entendu les aigres discussions des théologiens. La dévotion retrouvait ici le langage de l'amour, et la piété s'exprimait avec les termes de la plus ardente passion : « Mon loyal ami et époux, ami si doux et si débonnaire, qui me donnera les ailes de la vraie liberté, que je puisse trouver en vous repos et consolation.... O Jésus, lumière de gloire éternelle, seul soutien de l'âme pèlerine, pour vous est mon désir sans voix, et mon silence parle.... Hélas! que vous tardez à venir! Venez donc consoler votre pauvre! Venez, venez, nulle heure n'est joyeuse sans vous! »

Ce chef-d'œuvre d'onction et de grâce est un ouvrage anonyme. Sa patrie n'est pas plus connue que son auteur. L'époque de sa composition est également incertaine. C'est le livre de tous les lieux et de tous les temps; c'est le livre chrétien par excellence. Les Français, les Allemands, les Italiens le réclament: on l'assigne tour à tour au treizième et au quinzième siècle. On le donne au chancelier Gerson, à Thomas de Kempen, à un bénédictin du nom de Gersen; on l'a fait remonter jusqu'à saint Bernard. « *Da mihi nesciri!* s'était écrié le pieux écrivain. Faites que je sois ignoré, ô mon Dieu! Que votre nom soit loué, et non le mien! Ce vœu n'a été que trop accompli, et malgré tant de savantes et d'ingénieuses recherches[1], le nom de celui qui écrivit l'*Imitation* nous semble devoir demeurer à jamais inconnu.

1. Voyez : J. M. Suarez, *Conjectura de Imitatione*, 1667. — Schmidt, *Essai sur Gerson*. — Gieseler, *Lehrbuch*, liv. II, chap. IV, p. 348. — Gence, *de Imitatione*, 1826. — Faugère, *Éloge de Gerson*, prix de l'Académie, 1838. — Gregory, *Mémoires sur le véritable auteur de l'Imitation*, 1827. — Daunou, *Journal des savants*, Décembre 1826 et novembre 1827. — O. Leroy, *Études sur les mystères et sur divers manuscrits de Gerson*. — Michelet, *Histoire de France*, t. V. M. Taschereau directeur du catalogue à la Bibliothèque impériale, a ca-

areille au grand poëme catholique de Dante, qui monte 'égion en région jusqu'au ciel, l'œuvre lyrique du cloître artage en quatre livres. Ce sont quatre degrés pour par- ir à la perfection chrétienne, à l'union intime avec le bien- é. « Au premier livre, l'âme se détache du monde; elle ›rtifie dans la solitude au second. Au troisième, elle n'est ; seule; elle a près d'elle un compagnon, un ami, un tre, et de tous le plus doux. Une gracieuse lutte s'engage, aimable et pacifique guerre entre l'extrême faiblesse et ›rce infinie, qui n'est plus que la bonté. On suit avec émo- toutes les alternatives de cette belle gymnastique reli- ise; l'âme tombe, elle se relève; elle retombe, elle pleure. , il la console: je suis là, dit-il, pour t'aider toujours.... rage! tout n'est pas perdu; tu es homme et non pas Dieu; s chair et non pas ange. Comment pourrais-tu toujours ieurer en même vertu! — Cette intelligence compatis- ;e de nos faiblesses et de nos chutes indique assez que ce id livre a été achevé lorsque le christianisme avait long- ps vécu, lorsqu'il avait acquis l'expérience, l'indulgence iie. On y sent partout une maturité puissante, une douce iche saveur d'automne; il n'y a plus là les âcretés de la ie passion. Il faut, pour en être venu à ce point, avoir aimé ı des fois, désaimé, puis aimé encore.... La passion qu'on .ve dans ce livre est grande comme l'objet qu'elle cherche, ıde comme le monde qu'elle quitte.... Je ne sens pas seu- ent ici la mort volontaire d'une âme sainte, mais un im- ise veuvage et la mort d'un monde antérieur. Ce vide que u vient remplir, c'est la place du monde social qui a som- tout entier, corps et bien, Église et patrie[1]. »

ué 728 éditions différentes de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de ses é- s traductions. Dans une savante étude publiée dans la *Revue Savoisienne*, sep- re et octobre 1875, M. C.-A. Ducis reprend de nouveau la question et conclut une grande apparence de raison en faveur de Jean Gersen, abbé de St-Étienne erceil, de 1220 à 1240.

Michelet, *Histoire de France*, t. V, p. 9.

CHAPITRE XVI.

L'HISTOIRE DANS LES CLOÎTRES.

ıroniques monacales. — Grandes chroniques de France.

Chroniques monacales.

sociétés, nous l'avons vu, le monde féodal et le cloître, au moyen âge, distinctes sinon indépendantes. « Au- hommes l'emportent sur les brutes, autant les lettrés ent les laïques, » disait au douzième siècle Nicolas de ıx. L'Église triompha du monde, le clerc aida le roi à le baron. Nous avons vu, comme signe de la prééminu clergé, l'épopée chevaleresque elle-même marquée u de l'esprit clérical. Cette prépondérance était juste: gence devait dominer la force.

cette puissance qui croissait dans l'Église devait lui ɔr un jour : l'intelligence allait s'affranchir, reparaître distincte, non comme féodale, mais comme laïque. e avait subjugué la féodalité; la bourgeoisie laïque ériter de l'Église. Cette révolution morale qui éclatera ème siècle se prépare sous nos yeux dès le moyen âge, anifeste déjà dans deux genres littéraires d'une grande ınce, l'histoire et le théâtre.

is que la société mondaine et chevaleresque chantait 'e avec son imagination naïve et sa jeune langue de es, la société cléricale écrivait ce qui lui tenait lieu de *ıs de geste*, ses chroniques, latines d'abord et ensuite ses. La prose naissait ainsi en face de la poésie. Le âge est peut-être la seule époque de l'histoire qui offre ulier phénomène de deux sociétés toutes différentes loppement et pour ainsi dire d'âge, qui vivent côte à ıs se confondre : ce sont deux siècles divers et pourıtemporains. L'Europe est alors comme un de ces ar-

privilégiés, qui semblent réunir deux saisons successives
ortent à la fois des fruits mûrs et des fleurs.
es fruits historiques du cloître sont en général peu suc-
nts. Ce sont d'arides annales fort semblables, et par leur
ctère et même par leur origine, aux *Annales des pontifes*
ancienne Rome. Celles du moyen âge naquirent des be-
s du culte catholique, et de la nécessité de fixer exacte-
t l'époque de Pâques. Denis le Petit au sixième siècle,
 le Vénérable au huitième, avaient rédigé des tables
ales : leur exemple fut imité par les principales églises
ur les plus célèbres monastères de l'Occident. Dans ces
es, chaque cycle de dix-neuf ans occupait une ou deux
s, où il laissait libres de spacieuses marges, capables
iter les mains les plus paresseuses à inscrire quelques
tations : il était naturel de placer à la suite de chaque
e l'indication des principaux événements qui s'y étaient
mplis. Ainsi naquirent ces nombreuses chroniques, parmi
elles il faut placer au premier rang, sous le rapport de
ienneté, celles du monastère de Saint-Armand en Bel-
e, rédigées au septième siècle. Plusieurs autres les sui-
t dans le nord de la France, en Allemagne, en Saxe,
s la conversion de cette contrée. Les siècles subséquents
rent naître un grand nombre dans la France méridionale
ns l'Italie.

ur un lecteur accoutumé au mouvement et à l'allure
atique de nos histoires, c'est une lecture qui fait sur
 une singulière impression que celle de ces annales
es, impassibles, presque muettes, qui desserrent pour
dire leurs lèvres sibylliques pour prononcer en quelques
à chaque année qui tombe sa sentence irrévocable. Les
es qui n'ont rien fait de remarquable, au jugement de
aliste, passent sans aucune remarque, comme par
ple l'an 732, qui ne produisit rien.... que la bataille de
ers, où Charles Martel arrêta la grande invasion de l'isla-
e. L'annaliste n'a pas jugé ce fait digne d'occuper une
 de sa chronique. Les événements les plus obscurs d'un
e tiennent dans ces listes chronologiques autant d'es-
que les plus grandes révolutions de l'histoire. Nous

'ons à côté d'une date ces mots : « Martin est mort. » Ce in était un moine inconnu de l'abbaye de Corvey. Quel- années après, un autre annaliste nous dit de la même ère : « Charles, maire du palais, est mort. » Il s'agit ici harles Martel. Tous les hommes deviennent égaux de- la sécheresse laconique de ces premiers chroniqueurs.

s annales monastiques se développent un peu sous lemagne : Éginhard, qui a composé la biographie de ce e, nous a laissé en outre une chronique plus détaillée les précédentes. Toutefois plusieurs monastères demeu- fidèles à leur ancienne aridité. Les chroniques de Fleury Limoges, celles d'Hépidan, moine de Saint-Gall, rédi- au onzième siècle, ressemblent entièrement aux annales xième.

semble que la coutume de tenir des annales dans les cou- s soit devenue en quelque sorte une institution. « Il fut nné, dit un chroniqueur, dans la plupart des pays, ainsi je l'ai entendu rapporter, qu'il y eût dans chaque mo- ère de fondation royale un religieux chargé d'écrire, sui- l'ordre des temps, tout ce qui se passait sous chaque e dans l'étendue du royaume, ou du moins dans son astère. Chacun de ces ouvrages était présenté au premier itre général qui se tenait après la mort du roi, et l'on y sissait les plus habiles d'entre les assistants pour en faire men et en composer une espèce de chronique ou de corps stoire qui était ensuite déposé dans les archives du monas- , où il avait une parfaite authenticité[1]. » Nous voyons ici chroniques des moines subir, comme les chansons des vères, une transformation, une refonte, une *diorthose*. icon, annaliste du dixième siècle, reproduit les faits et lé- les des *Gesta regum Francorum*. Aimoin, dans son épître catoire, témoigne qu'il rédige en un corps d'ouvrage « les tes de la nation franque et de ses rois, éparses dans diffé- s livres, écrites d'un style grossier, et qu'il entreprend de appeler à une latinité meilleure. » En effet, il reproduit

Continuation de la Chronique d'Écosse, par J. Fordun, publiée pa e, p. 1348.

et abrége les sept premiers livres de Grégoire de T
chronique de Frédégaire, les Gestes des rois de Fra
Les annales une fois rédigées se communiquaient d
nastère à l'autre. Nous en avons plusieurs de diverses
où les mêmes faits sont reproduits absolument
mêmes termes. Les copistes jouaient ici le rôle de rh
Ainsi d'un bout à l'autre de l'Europe catholique, cir
couvent en couvent d'innombrables annales, qui se
s'abrégent, se complètent, se rectifient : elles formen
grand concert de l'histoire une basse sévère et large,
sus de laquelle s'élancent en mille volées brillantes
cieuses les chansons de geste populaires. L'épopée d
et celle du cloître s'appuient souvent l'une sur l'a
trouvère, surtout après le douzième siècle, quand l'in
poétique commence à faiblir, invoque souvent l'aut
histoires latines qu'il proteste avoir lues : plus d
aussi, le chroniqueur se ressouvient un peu trop dans
latine des longs couplets monorimes des jongleurs
certains passages de la chronique du faux Turpin. P
ces deux œuvres diverses se suppléent mutuellemen
nous donne les faits et la chronologie, l'autre rep
mœurs et la vie du siècle où elle fut écrite. Toutes
tribuent également à peindre ; celle-là trace le dessin
y met la couleur.

Grandes chroniques de France.

De tous les monastères de France, aucun ne mér
de l'histoire que la célèbre abbaye de Saint-Denis. E
borna pas à rédiger des annales ; elle forma une va
clopédie des meilleures chroniques qui eussent été
sées, et enrichit ce trésor de tous les ouvrages nouv
le temps lui apportait. C'était une noble pensée de
vre dans ses archives ces rois dont elle recevait les c
ses caveaux. C'est probablement à Suger qu'il faut f
neur de cette institution[1]. Lui-même écrivit l'histoire

1. En voir les preuves recueillies par de La Curne, *Mémoires d*
des inscriptions, t. XXIII, p. 538, in-12.

e Gros, à laquelle il avait eu tant de part, et peut-être une portion de celle de Louis VII. Ces deux biographies continuèrent les chroniques d'Aimoin, d'Éginhard, du faux Turpin, de l'anonyme astronome de Louis le Débonnaire. Elles furent suivies des histoires de Rigord, de Guillaume le Breton, des Gestes de Louis VIII, dont le même Guillaume fut peut-être l'auteur, des vies de saint Louis et de Philippe le Hardi, par Guillaume de Nangis, avec la chronique du même auteur jusqu'à l'an 1301, et sa première continuation, qui se termine à l'an 1340. Ensuite venaient probablement les chroniques, latines comme les précédentes, d'un anonyme qu'on désigne ordinairement sous le nom du moine de Saint-Denis, et qui nous conduisent jusqu'à la mort de Charles VI. Là finissent les textes latins que gardaient les archives de l'abbaye. La langue française s'est définitivement emparée de l'histoire[1].

Déjà depuis longtemps des traductions avaient livré aux laïques la connaissance des *Chroniques de France*. La première qui fut mise en langue vulgaire fut la plus fabuleuse de toutes, celle qu'on attribuait à l'archevêque Turpin. A cela rien de surprenant : la chronique de Turpin était dans plusieurs de ses parties une chanson de geste gâtée en latin par un moine; elle revint tout naturellement à la langue populaire. Ensuite le ménestrel anonyme d'un des frères de saint Louis, d'Alphonse, comte de Poitiers, donna en français la traduction d'un extrait des *Chroniques de France*. Mais son original n'était pas identiquement le même que renfermait la collection de Saint-Denis. C'était une compilation latine dont l'auteur « étoit allé par divers lieux où il savoit que les sages hommes avoient écrit. Il avoit donc cueilli ci et là comme on met fleurs de divers prés en un mont. » Il avait spécialement compulsé les dépôts historiques « de Saint-Remy, Saint-Louis, Saint-Vindecel, et la vie de saint Lambers, etc., » ayant

1. Voyez l'examen et l'appréciation des diverses chroniques recueillies par les moines de Saint-Denis, dans le *Mémoire sur les principaux monuments de l'histoire de France*, par de la Curne, Académie des inscriptions, t. XXIII, p. 539, in-12 ; et dans les remarquables préfaces dont M. P. Pâris a enrichi son édition des *Grandes chroniques*.

grand soin de n'y rien mettre du sien, « ains est tout
ciens, et de par eux dit-il ce que il parole, et sa voix e
leur langue. » Ainsi le compilateur latin que traduis
ménestrel ne parle pas de l'abbaye de Saint-Denis;
originaux qu'il cousait ensemble y étaient très-prob
conservés, dans la vaste collection du monastère : car
pas « faisierre et trovierre de ce livre; ains en étoi
lière : et n'étoit fors que racontière de paroles que le
et les sages en ont dit. »

Dans les premières années du règne de Philipp
parut une seconde publication française des *Chro*
France, deux fois plus étendue que celle du ménétr
ci ne fait pas non plus mention spéciale du trésor h
de Saint-Denis.

Enfin les moines de cette abbaye ouvrirent aux tr
leurs riches archives. Eux-mêmes traduisirent les
qu'ils avaient précédemment rédigés en latin, et bie
une troisième édition des chroniques, comprenant les
notre histoire depuis ses origines les plus reculées
règne de Philippe le Bel. Ce dernier monument e
qui ait pris dans l'origine et qui ait dû prendre l
Chroniques de France, selon que elles sont conservées
Denis[1].

Le nom de chroniques de Saint-Denis désigne d
choses qu'il importe de ne pas confondre. Les livre
anciens auteurs appelaient de ce nom, étaient les tex
naux et latins. Aujourd'hui nous donnons ce titre à
des mêmes textes choisis, combinés, classés chron
ment et entremêlés selon le goût du traducteur. I
niques latines de Saint-Denis étaient une collec
chroniques françaises sont un ouvrage, une rapsodie,
préambule, des additions, des coupures, des com
d'éléments divers. L'histoire commence à y pressen
réaliser les lois d'une œuvre d'art. C'est d'ailleurs u
tout nouveau d'entendre la *parleure françoise* sort
vieilles traditions. Il semble qu'elle était le complé

1. M. Paulin Pâris, préface des *Grandes chroniques*, p. 23

spensable de leur naïve pensée. Le traducteur est plus ori-nal que l'écrivain lui-même : c'est ainsi qu'Amyot a com-été Plutarque.

Les grandes chroniques s'arrêtent à Louis XI. Sous le gne d'un tyran l'histoire officielle devait se taire ou mentir. ι chronique de Saint-Denis se tut. Mais déjà l'esprit litté-re émancipé n'avait plus besoin pour grandir de l'ombre élaire du cloître. L'époque de la Renaissance approchait. France, après tant de naïfs chroniqueurs, allait avoir un orien. La société séculière avait déjà produit Villehar-in, Joinville et Froissart, elle allait donner naissance à ippe de Commines.

CHAPITRE XVII.

L'HISTOIRE HORS DES CLOITRES.

lehardouin. — Joinville. — Froissart. — Commines. — Christine de Pisan et Alain Chartier.

Villehardouin.

était naturel qu'à l'exemple des clercs et des moines, ques membres de la société laïque féodale s'efforças-de transmettre à la postérité le souvenir des événements ;. L'histoire ou au moins le mémoire devait être un be-pour une civilisation basée sur des traditions de famille. blason en fut le premier langage; c'étaient les hiérogly-; de la noblesse ignorante : il peignait l'histoire pour : qui ne pouvaient ni la lire ni l'écrire. Mais ces formules maires, rapides, énigmatiques, excellentes pour indiquer ıremier regard la place féodale d'une famille, ne suffi-ıt pas pour en faire connaître en détail les actions. Quand ıommes d'armes purent écrire ou même dicter, il y en eut entreprirent de raconter l'histoire.

e premier monument de ce genre qui soit parvenu jus-

qu'à nous est le récit de la quatrième croisade, par Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, né vers le milieu du douzième siècle[1]. Son œuvre forme en quelque sorte la transition de l'épopée à l'histoire. Grandeur du sujet, mœurs rudes et guerrières des personnages, caractère grave et religieux du narrateur, naïveté de l'exposition, tout semble faire de l'*Histoire de la conquête de Constantinople* la suite des poëmes qui *chantaient de Charlemagne et de Roland.*

Les événements, ainsi que l'écrivain, se trouvaient encore sur la limite de la poésie. Ils étaient merveilleux comme une fiction, héroïques comme une chanson de geste. L'imagination des trouvères n'avait rien rêvé de plus grand que cette conquête fortuite d'un empire par une poignée de pèlerins, à peine assez nombreux pour assiéger une des portes de sa capitale[2] : et comme si le sort eût ménagé aux éléments de cette épopée naturelle un poétique contraste, il conduisait cette brave et rude féodalité, toute bardée de fer, toute inculte et naïve, au sein d'une civilisation vieillie et corrompue, au milieu du luxe et des perfidies de Byzance ; il donnait Nicétas pour antithèse à Villehardouin.

Le grand mérite de l'historien français, c'est qu'il s'identifie si bien avec son sujet, qu'il est impossible de l'en distinguer. La narration et l'événement font corps ensemble : en lisant l'une on voit l'autre. On suit tous les mouvements de l'armée, toutes les délibérations des chefs : on partage, par une vive sympathie, tous les dangers, toutes les inquiétudes, toutes les joies des pèlerins. L'écrivain ne se montre jamais que par de courtes et vives formules, qui raniment l'attention et passionnent le récit : « Or oïez une des plus grandes merveilles, et des greignor aventures que vous oncques oïssiez ! — Or, pourrez ouïr étrange prouesse. — Et sachez que oncques Dieu ne tira de plus grands périls nuls gens comme il fit ceux de l'ost en cel jour. » Villehardouin fait mieux que raconter les faits, il en éprouve l'émotion et nous force à la

1. Il mourut en Thessalie, vers 1213.
2. « Eh bien fut fière chose à regarder, que de Constantinople, qui tenoit trois lieues de front par devers la terre, ne put toute l'ost (l'armée) assiéger que l'une des portes. »

. Vous n'apprenez pas seulement ce qu'il vous dit,
voyez avec ses yeux, vous le sentez avec son âme;
stez à un spectacle imposant, auquel se joint le plaisir
continuel d'une admiration naïve, d'une joie pres-
ntine : vous êtes heureux de vous trouver pour un
ible de si jeunes impressions. Nous décrit-il la cour
antinople, nous y voyons le nouveau prince rétabli
roisés, « l'empereur Sursac, si richement vêtu, que
int demandât-on homme plus richement vêtu, et
ix sa fame à côté de lui qui ère (était) moult belle
eur le roi de Hongrie; des autres hauts hommes et
s dames y avoit tant, que on n'y pouvoit son pied
si richement atornées que elles ne pouvoient plus, et
qui avoient été le jour devant contre lui, étoient ce
à sa volonté. » Veut-il dépeindre le butin que firent
ueurs, on croit voir tous ces trésors rouler devant
une prodigalité merveilleuse. « Et fut si grand le
que nul ne vous en saurait dire la fin d'or et d'ar-
de vasselement, et de pierres précieuses, et de sa-
e drap de soie, et de robes vaires et grises, et her-
tous les chers avoirs qui onques furent trouvés en
bien témoigne Joffroi de Villehardouin li mares-
Champaigne à son escient pour verté, que puis que
ut estoré, ne fut tant gagné en une ville. »
veté et l'héroïsme s'entremêlent sans cesse dans ce
vec un charme inexprimable. La valeur des croisés
p bon aloi pour dissimuler les sentiments naturels
mine, mais n'étouffe pas. Quand ils se virent en face
prodigieuse Constantinople, qu'ils aperçurent ces
rs, ces riches palais, et ces églises innombrables qui
nt au soleil avec leurs dômes dorés; quand leurs re-
furent promenés « et de long et de lé (large) sur cette
de toutes les autres ère souveraine, sachez qu'il n'y
di à qui le cœur ne frémit.... et chacun regardoit
s, que par temps (bientôt) en auront mestier (be-

uvement secret d'inquiétude ne les empêcha pas
bravement au rivage ennemi. C'était par une claire

et radieuse journée : « Et le matin fut bel après le so
peu levant. Et l'emperère Alexis les attendoit à gran
tailles et à grands corrois (préparatifs) de l'autre part.
sonne les bozines (clairons, *buccinas*). Les croisés ne c
dent mie chacun qui doit aller devant : mais qui
(avant) peut, ainçois arrive. Et les chevaliers issirent de
seaux, et saillent en la mer jusqu'à la ceinture, tout
les heaumes lacés, les glaives ès-mains, et les bons a
et les bons sergeants, et les bons arbalestriers, chacun
pagnie où endroit elle arriva. Et les Grecs firent mult
semblant del retenir (de les arrêter). Et quand ce v
lances baisser, les Grecs leur tournent le dos et s'e
fuyant et leur laissent le rivage. Et sachez que oncqu
orgueilleusement nul port ne fut pris. »

Une autre fois ils s'en vont résolûment livrer une l
rangée à toutes les forces de l'empire grec. « Bien se
chose périlleuse, que les croisés n'avoient que six batai
les Grieux en avoient bien soixante, et toutes plus g
que celles des Latins. Et tant chevaucha l'emperéor
tant s'approcha, qu'on se tiroit des flèches d'une a
l'autre. Et quand ouit cela le doge de Venise, il qu
tours de Constantinople dont il étoit déjà maître, et d
vouloit vivre ou mourir avec les pèlerins.... Et quand l
rère Alexis vit ce, il commença ses gens à retraire, e
retourna arrière.... Et sachez qu'il n'y eut si hardi qu
grand joie. Ceux de l'ost se désarmèrent, qui étoient n
et travaillés et peu mangèrent et peu burent, car peu
de viande. »

Villehardouin n'embarrasse jamais son récit de ses réf
personnelles; il reproduit les faits nettement et sans
mentaires. Ce n'est pas qu'il soit indifférent, mais il est
et entraîné. Il jette quelquefois en passant un jugemen
et grave comme une sentence. « Moult tinrent mal leu
messe, dit-il par exemple, et moult en furent blâmés
bien encore : « Sachez qu'il put bien mieux faire. » l
loin : « Or, oïez si onques si horrible trahison fut fa
nulle gent! » Sa narration n'est que l'événement lui-
coloré par un reflet de sa loyauté. Quelquefois mêm

toute la beauté du spectacle qu'il nous présente. Il
une action héroïque, comme il l'a faite, simplement
y rien voir d'extraordinaire. Quand les croisés, mé-
de l'empereur qu'ils ont rétabli sur son trône, en-
ois messagers pour le défier dans son palais, au mi-
sa cour et de son armée, Villehardouin, qui a fait
e partie de cette ambassade, rapporte avec la plus
implicité les nobles paroles de son collègue Quesnes
ne. Les croisés chercheront désormais à faire à l'em-
e plus de mal possible, « et ils le lui mandent, parce
e feroient mal ni à lui ni à d'autres, tant qu'ils ne
défié; car ils ne firent oncques trahison, ni en leur
st-il accoutumé qu'ils le fassent. » Deux pages plus
storien nous raconte l'infâme trahison du Grec Murt-
qui, préposé à la garde de l'empereur Alexis, le tue
son sommeil. Ce beau contraste entre les mœurs des
ne frappe pas Villehardouin; les éléments en sont
récit comme dans la nature : aucune réflexion, aucun
ement ne les réunit. Ces oppositions de couleurs, ces
t naïves beautés éclatent dans l'histoire du Cham-
son insu et sans préméditation. C'est l'œuvre de la
c'est le caractère même du sujet : le narrateur les
it sans en avoir conscience.

yle de cette histoire est grave, concis. Il a une cer-
ideur militaire qui tient au caractère de l'homme et
ce de la langue. Les phrases sont courtes et nettes,
ures vives et peu variées; elles ont quelque chose de
brusque et anguleuse du soldat. Le bon maréchal a
formules à son service; son admiration comme son
se plie toujours aux mêmes charnières. Il nous invite
à *ouïr une des plus grandes merveilles;* à *voir le mi-
Notre-Seigneur; le huz* (bruit) *du combat ou de l'as-*
sont toujours *aussi grands que si la terre se fondit*, la
la ville qu'il décrit sont toujours *les plus belles qu'on
onques depuis que le monde fut estoré*. Comme ses
s les autres chanteurs héroïques, il emploie les formes
rration orale : *Or oyez; or sachez; pourrez savoir,
s; pourrez ouir étrange prouesse.* Il leur emprunte

même des phrases toutes faites et passées dans le (public des trouvères, des transitions telles qu'on le chaque instant dans les chansons de geste[1]. Villehard l'historien, poëte encore, d'un monde réel encore poé

Nul monument ne saurait donner une plus juste i société féodale, de cette valeur sans discipline, de ce chie organisée, où la communauté de foi religieuse p introduire quelque lien. Que de difficultés à vain rassembler à Venise les seigneurs confédérés! les lent s'embarquer à Marseille, les autres parlent des Flandre, ceux-ci préfèrent la Pouille. Après le dépar obstacles à surmonter pour retenir ensemble tous ments disparates. Villehardouin nous entretient sans ceux qui veulent « l'ost dépecer. » A Zara la défectio imminente; à Corfou, les mêmes tentatives se renc plus menaçantes encore : plus de la moitié de l'arm le projet d'abandonner l'entreprise. Il faut que les che trouver les dissidents, se prosternent à leurs pie pleurant, et les attendrissent pour obtenir leur ob Alors les barons consultent ensemble, et résolvent d cours au grand centre de l'unité catholique. Ils quatre messagers au pape, et le chef suprême de laisse tomber du haut de son trône pontifical une pa dre et d'union. Après la conquête, et l'élection de l'e l'intérêt de la narration se disperse avec les croisés de Villehardouin, fidèle image des événements, s comme eux sur la surface du nouvel empire : il cour en assaut, multiplie les siéges, les combats, les faits il poursuit çà et là ces aventureux chevaliers, deve d'Athènes ou comtes de Lacédémone; et va mo Boniface, marquis de Montferrat et de Thessaloni une misérable embuscade dressée par les Bulgares. l'œuvre de Geoffroy de Villehardouin; ombre docile nements, elle ne s'en écarte point; elle les suit p sans les dominer, sans les coordonner jamais; si ce

1. En voici quelques-unes : « Or vous lairrons de cels, et diro rins.... Tant chevauchèrent par leurs journées qu'ils vindrent.... donna des vivres aux grands et aux petits, etc. »

ore une histoire moderne, c'est déjà beaucoup plus qu'une onique monacale.

Joinville.

Quand on passe de Villehardouin à Joinville[1], on s'aper- t qu'on a franchi près d'un siècle. Le moyen âge a déposé oideur et son austérité. Le voilà qui prend de l'expression, la physionomie; ce n'est plus seulement le guerrier brave age, qui, dans ses narrations, va toujours droit au fait, s retard, sans digression, sans préoccupation personnelle; t un causeur naïf qui déroule pour vous tous ses souve- ; qui se raconte volontiers lui-même, non par vanité, s par abandon, par confiance, par le besoin si français de ɔr sa personne à tout ce qu'il raconte. Joinville est l'in- eur de ce genre historique qui nous appartient en propre t'on nomme des *Mémoires*. Il y a un charme tout particulier le mélange des grands faits de l'histoire avec les impres- s et les aventures personnelles de celui qui les reproduit; létails particuliers rapprochent de nous les événements ɪur donnent une couleur et en quelque sorte un parfum érité emprunté à notre expérience de chaque jour. N'est- ɔas heureux, par exemple, de rencontrer dans la vie de t Louis, sujet des Mémoires de Joinville, l'aveu touchant émotion qu'éprouva l'historien lui-même, quand il partit le roi pour la terre sainte? Il avait préludé au grand rinage d'outre-mer par de pieuses visites aux églises voi- s de son château. « Et ainsi que je allois de Bleicourt à ıt-Urbain, dit-il, et qu'il me falloit passer auprès du chastel ɔinville, je ne osai onques tourner la face devers Joinville, ɪeur d'avoir trop grand regret, et que le cœur me atten- de ce que je laissois mes deux enfants et mon bel chastel oinville que j'avois fort au cœur. »

e craignez pas toutefois qu'égaré dans une stérile cau- , le mémoire perde rien chez Joinville du haut intérêt 'histoire. Doué d'une souplesse merveilleuse, l'écrivain ve et redescend tour à tour; sa plume obéit à toutes les

[1] Né en 1223, mort en 1317.

impulsions des événements, à tous les souffles de sa pensée. Elle montera même jusqu'à la poésie, quand il lui faudra décrire quelque scène frappante. Écoutons-le raconter le départ de la flotte :

« Et tantôt le maître de la nau s'écria à ses gens qui étoient au bec de la nef : est votre besogne prête? Sommes-nous à point? et ils dirent que oui vraiment. Et quand les prêtres et les clercs furent entrés, il les fit tous monter au château de la nef, et leur fit chanter au nom de Dieu qui nous voulût bien tous conduire. Et tous à haute voix commencèrent à chanter ce bel hymne : *Veni, Creator spiritus*, tout de bout en bout, et, en chantant, les mariniers firent voile de par Dieu. Et incontinent le vent s'entonne dans la voile, et tantôt nous fit perdre la terre de vue, si que nous ne vîmes plus que le ciel et la mer, et chacun jour nous éloignâmes du lieu dont nous étions partis. Et par ce veux-je bien dire que icelui est bien fol, qui sut avoir quelque chose de l'autrui, et quelque péché mortel en son âme, et se boute en un tel danger. Car, si on s'endort au soir, l'on ne sait si on se trouvera le matin au sous de la mer.

« .... Toutes les naus se partirent et firent voile, qui étoit plaisante chose à voir. Car il sembloit que toute la mer, tant qu'on pouvoit voir, fût couverte de toiles, de la grande quantité de voiles qui étoient tendues au vent, et il y avoit dix-huit cents vaisseaux que grands que petits. »

Pour mieux saisir le caractère distinctif de Joinville, rapprochons de ce passage un morceau analogue de Villehardouin :

« Adonc furent départies les nefs et les huissiers (vaisseaux de transports garnis d'*huis* ou de portes) par les barons. Ha Dieu! tant bon y eut mis! (tant de choses précieuses y furent mises!) Et quand les nefs furent chargés d'armes et de viandes et de chevaliers et de sergents, et les écus furent portendus environ des bords et des chaldeals (dunettes) des nefs, et les bannières dont il avoit tant de belles!... Ne onques plus belle estoire (flotte) ne partit de nul port.

« .... Et le jour fut bel et clair, et le vent doux et souef; et ils laissèrent aller les voiles au vent. Et bien témoigne Joffroi,

chal de Champagne, qui cette œuvre dicta, qui onc ne
son escient, si comme cil qui à tous les conseils fut,
si belle chose ne fut vue. Et bien sembloit estoire qui
t conquerre, que tant que on pouvoit voir à l'œil, ne
on voir sinon voiles de nefs et de vaisseaux, si que le
s hommes s'en éjouissoit moult. »

ces deux descriptions les différences sont frappantes.
remarquable peut-être, c'est d'un côté l'aisance de
avec laquelle Joinville développe ses impressions, ses
ses réflexions pieuses et naïves, de l'autre l'espèce de
te qui pèse encore sur le style de son devancier. Vil-
in éprouve évidemment les mêmes émotions, mais il
désespérer de les rendre. Il a recours aux exclama-
Ha Diex! » aux expressions largement collectives :
ion y eut mis! » aux louanges vagues quoique exagé-
Ne onques plus belle estoire.... » On chercherait en
z lui ces détails familiers et si pittoresques qui font
ableau de la description de Joinville. Il aperçoit bien
ide quantité de voiles, mais il ne rencontre pas la
ison frappante de son successeur : il ne retrouve pas
peinture du *maria undique et undique cœlum*. Enfin,
tout éjoui de ce jour pur, de cet air doux, de ce ma-
spectacle de la flotte qui part pleine d'espérance et
re, impatienté de ne pouvoir exprimer tout cela, il a
à son grand moyen descriptif : il vous jure sa parole
lier que tout cela était fort beau.

ibre et en quelque sorte plus épanoui dans son style,
Joinville l'est également davantage dans sa pensée.
uit, il commente, il compare, il moralise. Souvent
ne recule pas devant une digression, quand elle lui
pportune; il introduit dans son récit ce que nous ap-
s un peu ambitieusement des recherches. Il examine
l'Orient à l'époque de la croisade d'Égypte, les princes
naient; il nous entretient de l'origine des Assassins,
ine des Tartares; il nous parle des sources du Nil et
nomènes de l'inondation. Ce qu'il n'a pu voir de ses
e recueille volontiers de la bouche de ses compagnons
il va ramassant avec curiosité sur sa route les récits,

les anecdotes, les merveilles des voyageurs : en cela l
nière de Joinville s'achemine déjà vers celle de Froissa

Mais ce qui n'appartient qu'à lui et ce qui fait de so
une œuvre inimitable, c'est le caractère aimable de l'
qui s'y révèle à chaque instant, c'est un mélange gı
d'enjouement et de sensibilité, assaisonné par un grai
fine naïveté champenoise. Élevé à la cour de l'élégant
rituel Thibaut de Champagne, perfectionné par le con
d'un esprit juste et élevé comme saint Louis, Joinville j
sérieux d'un homme pratique quelque chose de la viva
gère des troubadours. Son histoire n'est plus une chan
geste, c'est quelquefois un charmant fabliau. Au plus
danger, sa gaieté ne l'abandonne point. Environné de
sins qui le harcèlent lui et son cousin le comte de So
quand ils « sont retournés de courir après ces vilains,
trouvent d'humeur à railler ensemble et à se dire : « La
crier et braire cette canaille, encore parlerons-nous de
journée ensemble devant les dames. » Cette gaieté
ractère rend plus touchante la sensibilité qui s'y mêle;
bien qu'elle est exempte de toute affectation. Elle s'expri
traits simples et rapides. Pendant une épidémie, Jo
était bien malade; « pareillement l'étoit son pauvre
(chapelain). Un jour advint, ainsi qu'il chantoit messe
le sénéchal couché dans son lit, quand le prêtre fut
droit de son sacrement, Joinville l'aperçut si très-malad
visiblement il le voyoit pâmer. » Joinville se lève au
court le soutenir. « Et aussi acheva-t-il de célébrer sa
et onque puis ne chanta, et mourut. Dieu en ait l'ame.
n'était mieux fait que Joinville pour comprendre le cœu
bon saint homme roi. » Quand le prieur de l'Hôpit
demander à saint Louis « s'il savoit aucunes nouvelles
frère le comte d'Artois, le roi lui répondit que oui bien
assavoir qu'il savoit bien qu'il étoit en paradis. » Le
essaya de le réconforter en faisant l'éloge de la vale
le roi avait montrée, de la gloire qu'il avait acquise
jour, « et le bon roi répondit que Dieu fut adoré d
ce qu'il avoit fait. Et lors lui commencent à cheoir
larmes des yeux à force, dont maints grands personnag

irent ce, furent moult oppressés d'angoisse et de compasion. »

Saint Louis est l'âme de cette composition, comme de cette époque historique : il forme l'unité de cette œuvre, comme celle de la France. L'ouvrage de Joinville reproduit dans sa marche, dans son intérêt, l'image de ce qui se passait alors dans la nation. Tout se groupe autour d'un seul homme, les détails se subordonnent et s'organisent relativement à un centre. Villehardouin avait merveilleusement peint l'indépendance féodale; Joinville, même par la forme biographique qu'il a choisie, exprime déjà l'importance croissante de la royauté.

Froissart.

La féodalité, prête à disparaître de la scène du monde, jeta son plus vif éclat dans la *Chronique* de messire Jehan Froissart, chanoine et trésorier de l'église collégiale de Chimay, né à Valenciennes vers l'an 1337[1]. Son ouvrage est un vaste tableau d'histoire plein de mouvement, brillant de couleurs, splendide de costumes : batailles, fêtes, tournois, siéges de villes, prises de châteaux, grandes chevauchées, escarmouches hardies, nobles faits et maniements d'armes, entrées des princes, assemblées solennelles, bals et habillements de cour, toute la vie militaire et féodale du quatorzième siècle s'y presse, s'y accumule dans une magnifique profusion. Froissart est le Walter Scott du moyen âge.

Son œuvre est un singulier exemple de la préoccupation exclusive d'une société d'élite, qui, satisfaite d'elle-même, éblouie de son élégance superficielle, ne voit rien au-dessous ni au delà, et ne sent pas même le sol de la patrie qui s'ébranle et s'entr'ouvre pour l'engloutir. Bercée par les romans de chevalerie, qui formaient la lecture unique des cours et des châteaux, elle transportait ses rêves dans la réalité; la fiction, après être née de la société féodale, réagissait sur elle et la modifiait à son tour. Historien fidèle d'une pareille époque, Froissart se laisse, comme elle, charmer par ses fri-

1. Il mourut en 1410.

splendeurs; son père était, dit-on, peintre d'armoiries,
ıême n'est pas autre chose : son histoire est un blason
let, mais amusant.
destinée le plaça au point de vue le plus commode pour
oser une pareille chronique. Froissart est un de ces
; mondains attachés à la domesticité des châteaux; il est
près de la scène pour bien voir, assez inoccupé pour
› ce qu'il voit. Ce n'est plus, comme Villehardouin ou
ille, un noble seigneur, un vaillant chevalier, qui, après
ongue vie de guerre, consacre quelques années de vieil-
à recueillir les souvenirs de ce qu'il a fait, de ce qu'il a
:'est un écrivain de profession, qui n'a d'autre rôle,
re goût que l'histoire : il s'appelle lui-même *un historien*.
est pas qu'il ne se laisse aller, dans ces brillantes cours,
lques mondaines distractions, qu'il ne prenne part, pour
ompte, aux épisodes les plus frivoles de son drame, mais
nour même du monde qu'il décrit donne un nouveau
ne à ses peintures; et quand il se *réveille de nouvel*, il
e dedans sa forge, pour ouvrer et forger en la haute et
matière du temps passé. Vivre et conter, c'est pour lui
eule et même chose. Né actif, remuant, avide de plaisir,
esoin d'agitation et de spectacle; l'histoire lui plaît à ce
c'est un moyen d'exister davantage en multipliant ses
ıssions. Car l'histoire n'était point alors dans l'étude so-
› et sur les rayons poudreux des archives; il fallait la
uivre sur tous les grands chemins, au milieu de toutes
ours, dans les châteaux, dans les hôtelleries. Froissart
t chercher parfois dans les montagnes d'Écosse, trottant
on cheval gris, avec sa malle en croupe, et menant en
un blanc lévrier; parfois il la rencontrait sur la route
ois à Orthez, où un chevalier, messire Espaing du Lion,
uchant côte à côte avec notre historien, lui apprend,
in faisant, mille détails, mille souvenirs qu'il rattache à
es châteaux, à toutes les villes, à tous les endroits qu'ils
urent. Nous trouvons tour à tour notre chroniqueur à la
le Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, dont il était
et qu'il desservait en cette qualité « de beaux dictés et
s amoureux, » puis à Milan avec Boccace et Chaucer, au

milieu des fêtes d'un mariage princier; ensuite à Lestines, dont il obtint la cure, et où il laissa « cinq cents écus chez les taverniers » ses paroissiens. De là il passe chez Winceslas, duc de Brabant, chez Gui, comte de Blois, chez Gaston Phébus, comte de Foix. Il visite deux fois Avignon, traverse l'Auvergne, vient à Paris. On le voit, en moins de deux ans, dans le Cambrésis, dans le Hainaut, en Hollande, une seconde fois à Paris, en Picardie, puis dans le Languedoc, puis encore à Paris, à Valenciennes, à Bruges, à l'Écluse, dans la Zélande, enfin dans son pays. Toute sa vie, comme sa chronique, n'est qu'une longue chevauchée; Froissart est le chevalier errant de l'histoire. Il improvise ses récits en courant, il saisit les événements à mesure qu'ils se font, et semble ne s'arrêter d'écrire qu'afin de leur donner le temps de naître.

On pressent quelle dût être l'influence d'une telle vie sur l'œuvre qui en fut le fruit. On ne peut demander à Froissart la critique sévère, l'examen consciencieux des témoignages; il les accueille à mesure qu'ils se présentent, il les enregistre avec une avide curiosité. Au sortir d'une fête, d'un repas, d'une conversation qui s'était prolongée bien avant dans la nuit, et où chacun racontait à l'envi ce qu'il avait vu, ce qu'il avait cru faire, l'historien voyageur rentrait dans sa chambre, et, avant de se coucher, jetait à la hâte sur le papier ce qu'il avait pu retenir. Impartial, quoi qu'on en ait dit, il reproduisait fidèlement les récits de ses hôtes; il n'y mettait du sien que la couleur et la vie. Ce n'est pas à dire que les faits qu'il raconte soient toujours vrais; influencé à son insu par ceux qui l'environnaient, Froissart a pu transmettre des inexactitudes, mais non les créer; c'est un miroir fidèle qui reproduit quelquefois des personnages déguisés.

Une autre conséquence de sa méthode, c'est le désordre et la confusion dans la chronologie. Son histoire s'étend depuis l'an 1326 jusqu'en 1400. Elle ne se borne pas aux faits dont la France fut le théâtre; elle raconte avec autant de détails les événements qui eurent lieu en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Flandre. Elle nous donne des renseignements précieux sur les affaires de Rome et d'Avignon, sur celles d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie. Elle parle même quelquefois de

ısse et de la Hongrie, de la Turquie, de l'Afrique et des
pays d'outre-mer. Quel ensemble peuvent former tant
ts divers, sans autre lien que celui du hasard et de la
sie? Dans certains chapitres on trouve plusieurs histoi-
fférentes commencées, interrompues, reprises, discon-
ıs de nouveau; on rencontre les mêmes faits racontés
urs fois, pour être réformés, contredits, démentis, dé-
ɔés. Froissart est un conteur plutôt qu'un écrivain : il
ure jamais, il redit.

style présente ainsi les caractères de l'improvisation :
demandez pas cette précision sévère, ces expressions en
qui simplifient l'histoire et l'agrandissent. Froissart est
, prodigue de mots et de détails. Les objets se présen-
n foule et tous à la fois sous sa plume; il les accueille
omplaisance, les place tous au premier plan, et détruit
la perspective : il ne sait ni résumer ni abstraire. Par
ınsation, jamais peut-être narrateur n'eut une imagina-
ɔlus heureuse et plus vive : il voit tout en images, il
à tout une forme dramatique. Cette qualité est le re-
rillant du défaut que nous lui reprochions tout à l'heure.
art peint toute chose, par impuissance de rien généra-
il décrit la circonférence de l'histoire parce qu'il ne peut
er jusqu'au cœur. Sa prolixité n'est aussi que l'excès et
elque sorte l'ivresse d'une qualité. La prose française,
rassée enfin de ses entraves, heureuse de pouvoir tout
ner, s'amuse à tout dire, comme pour avoir le plaisir
ntendre. On croit ouïr le naïf et charmant verbiage d'une
e voix d'enfant.

minons ces remarques en citant quelques lignes de
ıigne. Il ne sera pas sans intérêt d'entendre la naïveté
e et réfléchie du seizième siècle juger la naïveté candide
atorzième. « J'aime les historiens ou fort simples ou
ents. Les simples, qui n'ont pas de quoi y mêler quel-
ıose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la dili-
de ramasser tout ce qui vient à leur notice et d'enre-
à la bonne foi toutes choses sans choix et sans triage,
aissent le jugement entier pour la connaissance de la
Tel est, par exemple, le bon Froissart, qui a marché

ses entreprises d'une si franche naïveté, qu'ayant fait aucune te, il ne craint aucunement de la reconnaître et corriger en idroit où il en est averti, et qui nous représente la diversité s mêmes bruits qui couraient, et les différents rapports qu'on faisait. C'est la matière de l'histoire nue et informe : chacun peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. »

Commines.

En quittant Froissart et ses imitateurs, les chroniqueurs urguignons, pour écouter Philippe de Commines[1], on change monde comme d'époque. Au spectacle brillant et animé s passes d'armes féodales succède l'étude grave et instruc- e de la politique naissante. L'habileté, le calcul était déjà fond du quatorzième siècle ; il se cachait mal sous les ori- ıux chevaleresques de Froissart ; maintenant il est monté à surface, il se montre à nu et sans vergogne. L'inspiration étique du moyen âge a disparu de toute l'Europe, le vent partout à la ruse, à la perfidie, au crime. L'Italie a ses rgia, ses Médicis, son Machiavel ; l'Angleterre a son Ri- ard III ; l'empereur Frédéric III répond aux ambassadeurs a manière de Tarquin, et dérobe à notre La Fontaine l'in- ntion d'une de ses meilleures fables[2]. Enfin, le trône de

. Philippe de Commines, sieur d'Argenton, né en 1445, en Poitou, mourut 1509. Ses *Mémoires* ont pour objet les règnes de Louis XI et de Charles VIII, 1464 à 1498.

ı. « Combien que cet empereur eût été toute sa vie homme de très-peu vertu, si était-il bien entendu ; et, pour le temps qu'il avait vécu, il avait ucoup d'expérience.... Ledit empereur répondit aux ambassadeurs du roi auprès d'une ville d'Allemagne y avait un grand ours qui faisait beaucoup mal. Trois compagnons de la dite ville, qui hantaient les tavernes, vinrent n tavernier à qui ils devaient, prier qu'il leur accrut encore leur écot, et avant deux jours le payeraient du tout ; car ils prendraient cet ours, qui ait tant de mal, et dont la peau valait beaucoup d'argent, sans les pré- ts qui leur seraient faits des bonnes gens. Ledit hôte accomplit leur de- ıde ; et quand ils eurent dîné, ils allèrent aux lieux où hantait cet ours, et ıme ils approchaient de la caverne, ils le trouvèrent plus près d'eux qu'ils pensaient. Ils eurent peur ; si se mirent en fuite. L'un gagna un arbre, tre fuit vers la ville ; le tiers, l'ours le prit et le foula fort sous lui, en lui rochant le museau fort près de l'oreille. Le pauvre homme était couché tout contre terre et faisait le mort. Or, cette bête est de telle nature, que ce lle tient, soit homme ou bête, quand elle voit qu'il ne se remue plus,

France est occupé par l'homme le plus savamment perf son époque, par le héros de Commines, Louis XI[1].

L'histoire de Commines est dramatique, non dans t tails, mais dans son ensemble; elle nous présente un pleine d'intérêt entre l'esprit politique qui vient de na l'esprit féodal, violent et étourdi, qui va succomber d'ailleurs la cause de l'unité française que défend ce roi gaire d'habitude et de langage, contre son vaillant, imp mais non moins perfide adversaire, Charles, duc de Bour Commines s'attache à saisir et à peindre toutes les pé de cette action; il suit avec amour la partie engagée e deux nobles joueurs. Il prend plaisir à démêler toutes plications de cette savante intrigue. En le lisant, on (tendre un homme habile qui vous explique les resso ingénieuse machine. De l'injustice des entreprises, de france des peuples, de l'atrocité de ces guerres, où l Bourguignon sème partout l'incendie et les supplice sa ville de Liége, pend les bourgeois, coupe les po prisonniers, assez peu importe à Commines. Tout l'étude des effets et des causes, plein d'admiration p

elle le laisse là, cuidant qu'il soit mort. Et ainsi ledit ours laissa homme, sans lui avoir fait guère de mal, et se retira en sa caverne le pauvre homme se vit délivré, il se leva, tirant vers la ville. Son (qui était sur l'arbre, ayant vu ce mystère, descend, court, et crie ap qui était devant, qu'il l'attendît. Lequel se retourna et l'attendit. furent joints, celui qui était dessus l'arbre demanda à son comp serment, ce que l'ours lui avait dit en conseil, que si longtemp tenu le museau contre l'oreille. A quoi son compagnon lui répond « disait que jamais je ne marchandasse la peau de l'ours, jusqu' « bête fût morte. » Et avec cette fable paya l'empereur notre roi, autre réponse à son homme : comme s'il voulait dire : « venez i « vous avez promis, et tenons cet homme, si nous pouvons; et | « tons (partagons) ses biens. » Ph. de Commines, liv. III, chap. ı

1. « Quand on pensera aux autres princes, on trouvera ceux-ci gra et notables, et le nôtre très-sage; lequel a laissé son royaume ac paix avec tous ses ennemis. « Commines, liv. IX, chap. IX.

2. Charles le Téméraire se rendait franchement justice. « Ledit pela à une fenêtre, dit Commines, et me dit : « Voilà le seigneur « me presse de faire mon armée la plus grosse que je puis, et me (« ferons le grand bien du royaume. Vous semble-t-il, si j'y entre a « pagnie que j'y mènerai, que j'y fasse guère de bien? » Je lui ı riant qu'il me semblait que non. Et il me dit ces mots : « J'aim « bien du royaume de France, que monseigneur d'Urfé ne pens « un roi qu'il y a, j'en voudrais six. » Commines, liv. III, chap. VII

t, il triomphe quand il peut suivre trois ou
ions politiques qui se trament en même temps,
r ses doigts tous ces fils diplomatiques qui se
isent, se divisent, se rejoignent, sans jamais
s'écrie avec joie : « Et se menoient tous ces
emps et en un coup! » Il dirait volontiers à
e ce médecin passionné pour son art : « Vous
belle maladie! » Quelle bonne fortune pour
é sous sa main « un très-sage roi » qu'il faut
ne de comprendre! A voir ce prince chétif et
les sots s'en moquent, mais ce sont des sots.
ulgaires, sous son bizarre accoutrement, notre
nu l'idéal qu'il a rêvé. La naissance a placé
s du duc de Bourgogne, mais cet homme n'en-
lles intrigues; Commines le quitte et passe du
par trahison, mais par sympathie. Louis XI
aient nécessaires l'un à l'autre; séparés, ils
la postérité la moitié de leur valeur : à un tel
in tel historien. Ils se complètent mutuelle-
langage achève la pensée. Le roi ne dédai-
mer lui-même son favori, en qui il trouvait
e; il lui expliquait sa politique, lui racontait
ielquefois les événements des temps passés :
leçon d'histoire. Ainsi lui apprit-il les dé-
de Jean sans Peur au pont de Montereau[1].
amitié, il le faisait coucher dans sa chambre,
entrevues politiques vêtu exactement comme
é ainsi à la source des informations, Philippe
it remplir le premier devoir de l'historien :
vérité. Il « se délibéra de ne parler de chose
et qu'il n'eût vue ou sue de si grands person-
ent dignes de croire. » L'histoire prend donc
nouveau; elle devient critique, elle reçoit et
mages. Elle n'a plus pour objet d'amuser,
. Philippe écrit « afin qu'on connaisse les

c.
c'était une mesure de précaution pour dépister les

habiletés de quoi on use en France. » Aussi n'épargne
point les leçons, les raisonnements. Ses réflexions ne
point de ces maximes brillantes ou profondes, à la ma
de Tacite, qui concentre la pensée en un trait, et jette
là un éclair sur les abîmes les plus cachés du cœur hu
Les conclusions de Commines se développent à l'aise et
prétention d'éloquence; elles cachent, comme son héros, l
coup de sens sous une allure vulgaire. Elles sont surtout
tiques et politiques. Il « fait son compte que bêtes ni si
gens ne s'amuseront point à lire ces Mémoires; mais p
ou autres gens de cour y trouveront de bons avertisse
à son avis. » C'est donc à leur usage qu'il commente le
nements. Il leur indique, par exemple, les précaut
prendre dans l'envoi et la réception des ambassade
conseille de ne jamais hasarder une bataille quand il e
sible de l'éviter; il engage les princes à traiter ensemb
se voir; il montre combien il est dangereux pour les
blesser leurs inférieurs par des paroles outrageante
sujets de se faire craindre de leurs maîtres.

Tel est le genre de réflexions qu'affectionne Com
rien de général, rien de vraiment humain; ses maxim
chent encore à l'expérience personnelle, d'où elles so
Elles n'ont pour sphère que les cours et le gouverneme
dessus, l'auteur ne voit plus que le ciel et une provid
tale, qui le dispense de rien rechercher au delà.

Dans sa narration comme dans sa politique, Comm
peu batailleur. Il ne s'amuse guère à décrire les com
lui arrive quelquefois d'enfermer dédaigneusement une
bataille dans une phrase incidente. Il s'attache à cons
résultat des opérations militaires et les causes qui l'ont
Quant à l'effet dramatique du récit, il s'en occupe pe
détruit même volontiers par une digression, plus ja
raisonner juste que de bien peindre.

Toutefois cet écrivain si insoucieux de la couleur,
contre quelquefois en ne cherchant que la vérité. C'
tout quand il parle du roi Louis XI que son impressio
lontaire se traduit par les traits les plus expressifs. (
plus frappant que le portrait qu'il trace de ce prince

ɔilloit fort court, et si mal que pis ne pouvoit; et assez vais drap portoit aucunes fois, et portoit un mauvais cha-l, différent des autres, et une image de plomb dessus. » ɪurs il nous le montre dans ses méditations politiques. alla le roi pour se mettre à table, ayant plusieurs ima-tions pour savoir s'il enverroit vers les Anglois ou non. rant que se seoir à table, m'en dit quelques paroles; cai ɪit fort privément et souvent à ceux qui étoient plus pro-s de lui, et aimoit à parler en l'oreille.... Incontinent fut assis à table, et eut un peu imaginé (comme vous qu'il faisoit, et en telle manière qu'elle étoit bien étrange x qui ne le connoissoient. Car, sans le connoître, l'eussent nal sage; mais ses œuvres témoignent bien le contraire), dit en l'oreille que je me levasse.... » Rien n'égale la té comique de la scène où le roi, pour brouiller entre es ennemis, dont il a reçu en même temps les ambassa-, fait cacher les uns derrière un paravant, pour qu'ils dent la manière de penser des autres. « Et le roi se vint sur un escabeau, rasibus dudit ôte-vent, afin que nous ons mieux entendre les paroles que disoit Louis de Cre-et son compagnon.... Louis de Creville commença à efaire le duc de Bourgogne, et à frapper du pied contre et à jurer saint George, et qu'il appeloit le roi d'Angle-Blanc-Borgne..., et toutes les moqueries qu'en ce monde possible de dire d'homme. Le roi rioit fort; et lui disoit rler plus haut, qu'il commençoit à devenir un peu sourd 'il le dit encore une fois. L'autre ne se feignoit pas, et ımençoit encore de très-bon cœur. Monseigneur de ɪy, qui étoit avec moi en cet ôte-vent, étoit le plus ébahi onde. »

lgré le ton simple et en quelque sorte bourgeois qu'af-nne Commines, la vérité d'observation, la vue claire des s intérêts politiques, arrive quelquefois chez lui jus-plus beau style de l'histoire. Le tableau qu'il trace ésultats de l'administration de Louis XI a une gran-calme et simple à laquelle l'histoire moderne n'était pas ə parvenue, et qu'elle ne devait guère surpasser. Com-nous présente l'Europe entière soumise à l'influence

du roi, la Bretagne en paix avec lui, l'Espagne contra
repos, l'Italie recherchant son amitié. « En Allemag
les Suisses lui obéissant comme sujets; les rois d'E
de Portugal étoient ses alliés. Partie de Navarre fa
qu'il vouloit. Ses sujets trembloient devant lui. » La
même semblait abaisser pour ce prince sa majesté vén
les objets sacrés quittaient le sanctuaire et venaient
chambre du moribond « pour lui allonger la vie. Tout
tout n'y faisoit rien; et falloit qu'il passât par là où le
sont passés[1]. »

Le sentiment moral, qui semble percer sous la d
partie de cette peinture, manque trop généralement
torien de Louis XI. Il est dévot plutôt que religieux;
à l'influence de la volonté arbitraire de Dieu plus qu
torité inviolable du devoir et à la sainteté de la vertu
mines a bien quelques scrupules à propos des machi
du roi « quant à la conscience; » mais il se rassure b
en songeant qu'après tout « c'étoit un des plus sages h
et des plus subtils qui aient régné en son temps. » I
âge où la politique succédait à la force, l'habileté seul
cupait toutes les pensées et n'y laissait de place pour
autre admiration. La politique, dans son enfance, c
succès en droite ligne; plus tard elle tiendra compt
justice, ne fût-ce que par calcul. On peut dire de la po
dans ses rapports avec la probité, ce qu'on a dit de la
à l'égard de la religion : naissante, elle nous en é
agrandie, elle nous y ramène. Commines commence à
vers la morale, mais il est encore en chemin.

Christine de Pisan et Alain Chartier.

Entre Froissart et Commines se placent, comme tra
deux écrivains dont le mérite explique jusqu'à un
point la supériorité surprenante de Commines. Chris
Pisan et Alain Chartier, sans être, à proprement parl
historiens, servent de degré entre le dernier chroniqu

1. Liv VI, chap. x.

yen âge et le premier des temps modernes[1]. Christine et ain sont tous deux poëtes, moralistes, rhéteurs. Ils placent réflexion à côté du fait, la citation à côté de la pensée. L'un l'autre aiment et connaissent les anciens. Ils nomment nèque, Cicéron, Virgile, qu'ils ont lus; Orphée, Musée et mère, qu'ils admirent un peu sur parole ; Homère *qui a eilli aux arbres de l'Hélicon maint rameau paur faire fluts flaoits* (flageolets) *desquels issit chants mélodieux*. Tous ux aspirent à quelque chose de plus que la chronique, ils ulent être orateurs et presque philosophes. Dans des cadres npruntés à la poésie contemporaine, dans des songes, des sions, souvenirs du *Roman de la Rose*, ils font entrer des orceaux oratoires souvent éloquents, surtout chez Alain hartier, inspiré par le spectacle des malheurs de sa patrie. e style même de ces deux écrivains prend une gravité, une arche noble et périodique tout à fait inconnue aux prosaurs qui les précèdent. En parcourant le *Quadriloge* de Charr, on croit quelquefois lire un auteur moderne habile à uper symétriquement sa période et à opposer entre eux les fférents membres qui la composent. C'est sans doute l'enmble de ces qualités toutes nouvelles qui mérita à Chartier iommage non moins nouveau de la dauphine Marguerite Écosse (femme du prince qui devint Louis XI), laquelle, passant avec une grande suite de dames et de seigneurs ns une salle où il étoit endormi, l'alla baiser en la bouche: ose dont s'étant quelques-uns émerveillés, parce que, pour re vrai, nature avoit enchâssé en lui un bel esprit dans un rps de mauvaise grâce, cette dame leur dit qu'ils ne se deient étonner de ce mystère, d'autant qu'elle n'entendoit voir baisé l'homme, ains la bouche de laquelle étoient issus ut de mots dorés[2]. » Charles V accueillant à sa cour l'Ita-

1. Christine, fille de Thomas de Pisan, née à Venise en 1363, suivit en ance son père, devenu astrologue de Charles V; elle épousa Etienne du stel, et mourut veuve après 1420. Elle a composé beaucoup d'ouvrages en rs et en prose, entre autres la *Vie de Charles V*.
Chartier, né en 1386, en Normandie, mourut en 1458. Ses principaux vrages en prose sont : l'*Histoire de Charles VII*, *le Curial* (courtisan), *Espérance* et le *Quadriloge*.

2. Étienne Pasquier, *Recherches de la France*, liv. V, chap. XVIII.

lienne Christine de Pisan, Marguerite d'Écosse honorant d'un baiser le savant mais un peu pédantesque Alain Chartier, c'est la France avide du savoir antique et saluant de son admiration naïve les premières lueurs de la Renaissance.

CHAPITRE XVIII.

THÉATRE DU MOYEN AGE.

Germes du drame dans l'office divin. — Souvenirs du théâtre païen. Analyse des vierges folles. — Jeux de saint Nicolas.

Germes du drame dans l'office divin.

Le théâtre, aussi bien que l'histoire, nous montre la pensée moderne naissant dans le sein de l'Église et s'en séparant à son tour pour commencer une vie indépendante et laïque.

On s'expose à de graves erreurs quand, pour connaître le théâtre d'une époque qui n'est plus, on se contente de l'étudier dans la lettre morte qui semble le contenir. Le drame n'est pas sur le papier du poëte ; il est dans l'âme du spectateur, dans l'attente inquiète, dans l'étonnement naïf, dans la terreur, dans la pitié, dans toutes les passions qui s'y éveillent tour à tour. Le poëme écrit n'est que le ressort qui met en jeu cette immense machine, ressort nécessairement approprié aux rouages qu'il doit faire mouvoir. Son seul rôle est d'aller chercher au fond des cœurs les idées qu'y ont déposées l'éducation, les croyances religieuses, les habitudes de chaque jour ; de remuer, de combiner ces éléments dramatiques, d'en créer tout un monde d'émotions nouvelles. C'est donc à tort qu'on a dédaigné le théâtre du moyen âge, en parcourant avec nos idées modernes les débris inanimés qui nous en restent. C'était juger un panorama après en avoir détruit la perspective. Certes elles n'etaient pas sans puissance ces œu-

lramatiques qui déployaient devant un peuple, qui lui
ınt voir et toucher les objets les plus sérieux et les plus
.nts de ses méditations, le ciel, l'enfer, les miracles, la
ın du Christ, la destinée future de l'homme, rapprochée
et rendue palpable grâce à cette vulgarité de détails
ıoque aujourd'hui notre goût littéraire. On ne deman-
ı poëte ni combinaisons savantes ni préparations labo-
ıs. La foi du peuple allait au-devant de ses paroles, et
a foi l'émotion; les esprits étaient remplis de merveil-
croyances; le miraculeux était seul vraisemblable. La
ı n'était point un mécanisme impassible, soumis à
nelles et irrévocables lois : toute pleine de saintes in-
es, elle obéissait à chaque instant à la volonté arbitraire
eu, à la puissante intercession des justes. La prière était
ırte de magie qui triomphait de toutes les résistances de
tière. Noble pressentiment de la souveraine royauté de
ligence! L'univers tressaillait à la voix de l'homme, les
ıaux rendaient leurs proies, les cieux laissaient descen-
ıs visions divines. Les statues des saints s'agitaient sur
bases de pierre; dans l'ombre de la nuit, on écoutait
ı plaintive des trépassés, et le jour on attendait avec anxiété
de la trompette de l'ange, signal du dernier jugement.
ıre était si malheureuse qu'il fallait bien se souvenir du
Aussi, le *salut* était-il la grande affaire : les princes, les
eurs en étaient quelque peu distraits par les soins de
ıition ou des plaisirs; mais le peuple vivait surtout par
ırance. Sa vraie patrie c'était le ciel, sa vraie maison
ıt l'église, ses plaisirs les plus purs c'étaient les magni-
s solennités du culte catholique, qui trompaient un mo-
sa misère et l'enivraient d'encens, de lumière et d'har-
ie. Aussi avec quelle joie épiait-il le retour de ces fêtes
ıelles qui marquent les saisons de l'Église! quel bon-
pour lui de voir renaître tous les ans le Christ au milieu
joyeux noëls, de le voir ressusciter et s'élever au cieux
me pour lui préparer sa place! l'enfant comprenait ce
ı qu'une jeune mère tenait dans ses bras, et le vieillard,
evoyant les fêtes de sa jeunesse, croyait recommencer à
e.

L'église répondait merveilleusement à ce besoin du peuple. on culte n'était qu'un long et divin spectacle. Quels magni-ques théâtres que ces vastes cathédrales gothiques, qui pa-aissent étroites à force de hauteur, et semblent chercher à mbrasser le ciel dans leurs voûtes hardies, construites san oute pour Dieu seul ; car l'homme n'en couvre que le pavé: reste est vide, et ce reste est immense. C'est là qu'au jour ıystérieux des vitraux coloriés ou des cierges bénits, aux ons graves et étranges de l'orgue, se déroulaient les longues rocessions, chœurs somptueux de la tragédie chrétienne. nsuite commençait la représentation des saints mystères. C'était, à Noël, l'office du *Præsepe* ou de la crèche ; celui de *Étoile* et des trois rois mages, au jour de l'Épiphanie ; celui u sépulcre et des trois Marie, à Pâques ; véritables drames, ù l'on voyait, par exemple, les trois saintes femmes, repré-entées par trois chanoines, la tête voilée de leur aumusse our compléter la ressemblance, *ad similitudinem mulierum* it le rituel ; ou bien c'était un prêtre qui, montant sur le ıbé et quelquefois sur la galerie extérieure au-dessus d ortail représentait l'ascension de Jésus-Christ. Les rôle ıêmes, écrits et récités ou plutôt chantés, ne manquent pa ces mystiques acteurs. Dans le récit de la Passion, les pa oles que l'Évangile prête à chaque personnage sont confiée autant de prêtres, dont chacun parle à son tour et donn insi plus de vérité et de vie au dialogue. Là était le germe d ıéâtre chrétien, des *mystères* ou actions dramatiques tirés e l'Écriture sainte. Les *miracles*, autre genre de représenta-ons qui avaient pour sujet la vie merveilleuse des saints, na uirent aussi du culte d'une façon analogue. Les *proses* ou *équences* chantées avant l'Évangile, n'étaient d'abord qu'une ıodulation mélodieuse, qui terminait la grande doxologie (*i ecula sæculorum, amen*). On y substitua des chants destiné célébrer les louanges du saint dont l'Église célébrait la fête uelquefois deux clercs revêtus de la chape montaient au jub t dans une espèce de dialogue chantaient alternativeme un en latin, l'autre en roman, la gloire du martyr ou onfesseur. C'est ce qu'on appelait épîtres farcies, *episu rcitæ*, sans doute à cause du mélange de deux idiom

s'introduisait dans le culte non-seulement le drame, ncore la langue vulgaire que le drame devait bientôt ivement employer.

ous reste des monuments curieux qui constatent la tran- de la forme narrative de la Bible à la forme drama- des *mystères :* ce sont déjà de véritables drames, des ues en vers, où figurent plusieurs interlocuteurs, et trouve toutefois encore une narration également ver- qui servait à lier les différentes parties du dialogue et t le rôle spécial d'un personnage analogue, sous quel- pport, au chœur antique. On y trouve, par exemple, ssages comme celui-ci :

PILATUS.

Levez, sergents, hâtivement :
Allez tôt là où celui pend ;
Allez à ce crucifié,
Savoir ou non s'il est dévié (mort).
— Donc s'en allèrent deux sergents.
Des lances dans leurs mains portants ;
Ils ont dit à Longin le cieu (l'aveugle, *cæcus*)
Qu'ont trouvé séant en un lieu :

UNUS MILITUM.

Longin, frère, veux-tu gagner (de l'argent)?

LONGINUS.

Oil, bel sire, n'en doutez mie.

pareils drames ne diffèrent en rien, pour la forme, du es évangélistes : le dialogue ne s'est pas encore complé- dégagé du récit. Il est même encore accompagné de la ue. Nous voyons dans les manuscrits des plus anciens es chaque ligne de texte surmontée de sa notation. Il est ertain que le culte catholique contenait le germe des re- tations sérieuses du moyen âge.

Souvenirs du théâtre païen.

élément hiératique se développa sous des influences gères. La plus puissante de toutes fut le goût tradition- s jeux scéniques, perpétué depuis le temps des Romains i les populations du midi de l'Europe, et qui protégea si

ngtemps contre les attaques mêmes du clergé les représen-
:ions théâtrales des mimes, des pantomimes et des histrions,
ndis qu'il s'alliait dans le nord avec les éléments dramati-
ies des superstitions païennes. L'antiquité grecque et latine
aitvu croître obscurément, à côté de ses magnifiques théâtres,
s amusements populaires analogues aux jeux de nos saltim-
.nques et de nos funambules. Xénophon, Apulée, Lucien et
rtout Athénée nous en ont conservé les curieuses relations.
ı outre, les peintures et les bronzes d'Herculanum, les mo-
iques, les bas-reliefs, nous permettent de reconnaître dans
chaussure, dans l'habillement et dans les gambades des
nniones et des *mimi* le modèle des bouffons de la comédie
ılienne. Ces divertissements populaires, qui exigeaient moins
frais et de préparatifs que les grandes représentations na-
ɔnales, et qui d'ailleurs supposaient dans les spectateurs une
lture moins parfaite et des goûts littéraires moins raffinés,
rvécurent partout au théâtre classique, et se lièrent sans in-
rruption aux jeux des chrétiens et des barbares. Esclave ou
ɔre, conquis ou conquérant, il y eut toujours un peuple avide
plaisirs scéniques. De là tant de folies païennes conservées
ez les populations modernes; de là les plantations d'arbres
ı de *mais*, la coupe des rameaux, le roi de la fève, les étren-
ıs et les mille contrefaçons des Saturnales. De là les jeux
éniques introduits dans les funérailles, et une foule de cou-
mes bizarres que la tradition fit pénétrer jusque dans
Église. On vit peu à peu les représentations de la Passion,
ı la fuite de la Vierge et de la naissance du Sauveur, qui
aient lieu dans les églises, se remplir de personnages pro-
nes : Barabbas, Marie-Magdeleine, le Juif-Errant, le
rdonnier avec les insignes de son art, et même l'ânesse de
ılaam, avec son chant peu mélodieux, osèrent paraître dans
chœur et égayer de leur présence la sévérité des mystères.
ânesse surtout, qui avait eu l'honneur de servir de monture
ı Sauveur, était le personnage privilégié de la foule. On lui
uhaitait bienvenue par de joyeux couplets. Une hymne la-

1. Ulrici, *Shakspeare's dramatische Kunst*.—Magnin, les *Origines du théâtre*
oderne. — Ph. Chasles, *Hrosvita*.

tine avait été composée en son honneur, et chaque strophe était suivie d'un refrain en langue vulgaire, que le peuple répétait avec grande liesse :

> Eh ! sire âne, mais chantez !
> Belle bouche rechignez :
> Vous aurez du foin assez,
> Et de l'avoine à planté (en quantité, *plenty*).

Tous les ans, à l'époque des saturnales antiques, les souvenirs de cette solennité païenne faisaient irruption dans l'Église. La fête des *sous-diacres*, et celle des *fous*, qui lui succédait, étaient l'occasion d'une foule de cérémonies souvent ridicules, quelquefois immorales, que nous nous abstiendrons de rappeler ici[1]. Mais la pensée qui avait présidé à l'institution des saturnales, celle de l'égalité primitive des hommes, était assez conforme à l'esprit du christianisme et assez chère au pauvre peuple pour n'avoir pu facilement s'effacer de sa mémoire et de ses mœurs. Ces jours étaient la compensation bien courte des longues servitudes, la fête du *Deposuit*, comme on l'appelait aussi, par allusion à ces mots du cantique évangélique : *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles*. Le peuple l'entendait bien ainsi, car il répétait alors trois fois de suite le verset vengeur, heureux de voir les princes de l'Église descendre de leurs dignités, et en abandonner les insignes aux plus humbles de leurs subordonnés, devenus pour quelques instants *abbés*, *évêques* ou *papes des fous*.

C'est ainsi que non-seulement le drame sérieux, mais encore la farce dramatique naissait dans le sanctuaire, grâce à l'intervention du peuple et aux habitudes traditionnelles qu'il avait conservées du paganisme[2]. La danse même n'en fut pas

1. On en peut lire les détails dans du Cange, *Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ latinitatis*, v. *Asinus* ; v. *Abbas Conardorum* ; v. *Barbatoria* ; v. *Kalendæ festum*. — Dutillot, *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des fous*. — Lancelot, *Histoire de l'Académie des inscriptions*, t. IV, p. 397 (éd. in-12). — Dulaure, *Histoire de Paris*, t. II, p. 53. — Ideler, *Geschichte, der altfranzœsischen National-Literatur*, S. 226.

2. Rien n'est durable comme ces cérémonies populaires. M. O. Leroy raconte qu'en 1821 un prêtre, nommé, quelque temps avant la fête de Noël, curé d'un village de la Flandre, dont il ignorait les usages, venait de commencer

toujours exclue. Au onzième siècle un concile, assemblé à Rome sous le pontificat d'Eugène II, prescrivit aux prêtres d'avertir « les hommes et les femmes qui se réunissent à l'église les jours de fête, de ne point former de danse en sautant et en chantant des paroles obscènes à l'imitation des païens. » Cette défense fut impuissante. Nous trouvons, entre autres documents curieux, dans les statuts du diocèse de Besançon, le règlement qui autorise à Pâques une danse sacerdotale « exécutée dans le préau ou même dans la nef de l'église, si le temps est pluvieux. » Cet exercice était accompagné de chants ecclésiastiques sur la résurrection du Seigneur[1]. A Limoges, le jour de la Saint-Martial, le peuple dansait aux cantiques dans l'église et répétait à la fin de chaque chant, par forme de doxologie :

Saint Martial, priez pour nous,
Et nous, nous danserons pour vous[2].

Dans la langue du moyen âge le même mot (*carrol*) signifiait danse joyeuse et chant de Noël ; les Anglais l'ont conservé dans ce dernier sens. Les danses les plus vives, sortes de sarabandes et de galops, commencées dans le chœur, continuées dans la nef, se terminaient dans les parvis ou les cimetières. Ces danses bizarres des vivants sur les tombes donnèrent sans doute naissance d'abord au spectacle et ensuite à la peinture de la fameuse *Danse macabre*, où la mort prenait, de

la messe de minuit, lorsqu'il vit tout à coup scintiller au-dessus de sa tête une étoile artificielle. A ce signal, les portes de l'église s'ouvrirent et donnèrent passage aux bergers, aux bergères, sautant, dansant de joie, et conduisant même quelques-unes de leurs bêtes. Le curé, stupéfait, voulut interposer son autorité ; il ne fut pas plus compris de ses ouailles que de leurs brebis, qui continuèrent tous ensemble leur bizarre cérémonie, et vinrent déposer aux pieds de la crèche leurs offrandes d'œufs et de fromages.

1. « Fiunt choreæ in claustro, vel in medio navis ecclesiæ, si tempus fuerit pluviosum, cantando aliqua carmina..., finita chorea, fit collatio in capitulo cum vino rubro et claro, et pomis vulgo nominatis *des Carpendus*. — Post nonam vadit chorus in prato claustri et ibi cantantur cantilenæ de resurrectione Domini. » — Lettre écrite de Besançon et insérée au *Mercure de France*, septembre 1742.

2. Bonnet *Histoire de la danse*,
« San Marceou, pregas per nous,
E nous epingarem per vous.

sa main de squelette, et faisait danser au son de sa rote les personnages de tous les états, depuis les reines et les archevêques jusqu'aux courtisans et aux mendiants[1].

Le drame sacerdotal, chargé de tous ces accessoires plus ou moins profanes, tendait à se séparer du culte qui l'avait produit. Il se détacha d'abord de l'office divin, sans sortir encore de l'Église. Ce fut ordinairemant après le sermon que le clergé, avec le concours de quelques laïques, représenta aux yeux du peuple les mystères qu'il était chargé de lui enseigner. « La Bibliothèque nationale possède un précieux manuscrit des premières années du quinzième siècle, qui ne contient pas moins de quarante drames ou *miracles*, tous en l'honneur de la Vierge, la plupart précédés ou suivis du sermon en prose qui leur servait de prologue ou d'épilogue. Déjà dans ce recueil, dont la composition remonte au quatorzième siècle, plusieurs légendes laïques ou chevaleresques, telles que celles de Robert le Diable, dénotent l'affaiblissement graduel et la prochaine décadence du drame hiératique[2]. »

Analyse des vierges folles.

Parmi tous les *mystères* qui nous ont été conservés, le plus ancien où l'idiome vulgaire apparaisse, mêlé encore toutefois avec la langue latine, à la manière des *épîtres farcies* dont nous avons parlé, a pour objet la parabole évangélique des *vierges sages* et des *vierges folles*. L'auteur a su mettre quelque intérêt dramatique dans l'anxiété qu'excite l'embarras

1. La danse *macabre* tire sans doute son nom de saint Macaire, l'un des premiers solitaires de l'Égypte chrétienne, qui figurait comme principal acteur dans une légende populaire qu'Orcagna a reproduite, vers le milieu du quatorzième siècle, sur les murailles du Campo Santo de Pise. On y voit la mort vêtue de noir, armée de sa faux, planant sur un amas de victimes, parmi lesquelles l'artiste a placé des papes, des empereurs, des évêques, des abbés. Près de là, saint Macaire arrête trois rois qui vont à la chasse avec leurs maîtresses. Il leur montre, dans trois sépulcres, contre lesquels leurs chevaux viennent se heurter, trois cadavres de rois putréfiés et rongés des vers. — *Recherches historiques et littéraires sur la danse des morts*, par M. Peignot, 1826. — *The Dance of Death*, by Francis Douce, 1833. — *Essai sur les poëmes et sur les images de la danse des morts*, par H. Fortoul.

2. Magnin, *Origine du théâtre moderne*, avertissement, p. XXIII.

des *vierges folles*. On attend avec inquiétude si leurs sup
cations seront efficaces d'abord auprès de leurs sœurs,
auprès des marchands. L'intérêt des Suppliantes d'Esch
quoique plus habilement prolongé, ne repose pas sur
autre base. L'intrigue du *mystère* est tranchée par un dé
ment terrible, indiqué seulement par la rubrique, et
lequel le poëte a laissé à la mise en scène toute la resp
bilité de l'exécution. *Modo accipiant eas dæmones et pra
tentur in infernum*. Quelle impression un pareil specta
devait-il pas produire dans un siècle de foi! Les Eumé
d'Eschyle n'étaient sans doute pas plus terribles. Le sent
de la pitié se mêle à celui de l'effroi. Onze fois revien
la bouche des malheureuses ce triste refrain qui n'est
cri de douleur et de remords :

> Dolentas! chaitivas! trop y avem dormit!

et à la douzième fois, quand l'enfer s'ouvre pour les eng
c'est le Christ qui s'écrie :

> Alet, chaitivas! alet, malauréas!
> A tot jors mais vos so penas livreas
> En efern ora seret meneis [1].

Le *mystère* ne se termine pas par ces émotions lug
La destinée des pécheurs n'est pas plus un dénoûment
le théâtre catholique que pour l'Église. Une sénérité f
dable succède à cette scène d'épouvante. On croit voir l'
qui se referme calme et impassible sur le navire englou
poëte amène devant nous tous les prophètes de l'ancienn
qui viennent rendre témoignage à la nouvelle. Idée plei
grandeur qui semble réunir toutes les voix de l'ancien m
en un concert sublime à la gloire du christianisme.
ainsi, quoique avec moins de noblesse, que, dans la tra

1. Malheureuses, chétives, nous avons trop dormi!
— Allez, misérables! allez, maudites!
A toujours désormais vous sont peines livrées,
En enfer maintenant vous serez menées.

éthée, tous les dieux, toutes les forces de la naturo, visiter le captif du Caucase et recueillir de sa bou-racles de l'avenir.
ystère fut probablement écrit au onzième siècle. vulgaire qui s'y mêle est celui du midi de la France. es drames religieux dont nous allons parler sont tout n langue vulgaire et dans le dialecte du nord.

Du jeu de saint Nicolas.

; plus anciens est le *Jeu de saint Nicolas*, par Jean Arras : pauvre poëte rejeté de la société des hommes naladie affreuse, la lèpre, il descendit tout vivant au et laissa en partaut, à sa ville natale, outre de tou-lieux en vers, le miracle dont nous allons parler ; principal ouvrage.
; *de saint Nicolas*, est en quelque sorte la dernière iation dramatique d'une légende du moyen âge dont olas était l'objet : c'est le premier pas vers la sécula-u théâtre. Les rituels du onzième siècle contenaient où étaient célébrées les merveilles qu'on se plaisait er à ce saint évêque. Au douzième siècle Hilaire, dis-bélard, y substitua un dialogue en vers latins rimés, refrains en langue d'oïl : il l'intitula *Ludus super ncti Nicolaï*. Un moine de Saint-Benoît-sur-Loire ès lui le même sujet, également en latin. Ces pièces eprésentées dans les églises depuis près d'un siècle, Bodel en fit un drame en français qu'on joua proba-soit dans la place publique d'Arras, soit dans la le de quelque manoir. C'était la veille de la fête du ne foule nombreuse s'était réunie, et le *prêcheur*, *prologus*, chargé d'exposer au public le sujet de la vrait ainsi la représentation :

Oyez, oyez, seigneurs et dames,
(Que Dieu soit gardien de vos âmes!...)
Pour édifier ce manoir,
Nous voulons vous parler ce soir

De saint Nicolas le confès,
Qui tant beaux miracles a faits.

uis, pour épargner au public peu expert le travail de démê-r lentement une pénible intrigue, le *prêcheur* racontait, à manière des prologues de Plaute, tout ce qui allait se passer ır la scène. Un trésor confié à la garde de saint Nicolas a été ɩlé : le prince infidèle à qui il appartient menace un chré-ən de la mort si le trésor ne se retrouve. Le chrétien se met ı prières : le saint apparaît la nuit aux voleurs et les con-aint à la restitution. Tel est le fond commun aux trois mi-:cles, soit latins soit français. Mais Bodel ne se borne pas aduire ses prédécesseurs : il ajoute (et c'est le principal mé te de sa pièce) un intérêt contemporain, par le cadre où i ace la vieille légende : c'est au milieu d'une croisade, où les ırétiens sont vaincus par les infidèles et périssent glorieu ıartyrs. L'enthousiasme de ces expéditions lointaines re ire dans plusieurs endroits du *miracle;* des allusions tran arentes nous reportent à la première croisade de saint Loui u désastre récent de Mansoura, peut-être même à la mo u jeune et intrépide comte d'Artois, frère du roi de Franc e poëte semble pressentir quelques-unes des inspiration ıblimes de Polyeucte. Rien de plus noble que l'exhortatio ıutuelle des chrétiens au moment d'engager le combat cont :s infidèles.

LES CHRÉTIENS PARLENT.

Saint sépulcre, aidez-nous ! — Allons, amis, courage!
Sarrasins et païens accourent pleins de rage :
Voyez leur fer briller : mon cœur bondit de joie.
Qu'aujourd'hui la prouesse au grand jour se déploie :
Contre chacun de nous est une armée entière.

UN CHRÉTIEN.

Seigneurs, n'en doutez point, c'est notre heure dernière.
Je sais qu'en combattant pour Dieu nous y mourrons.
Je vendrai bien mon sang, si ce fer ne se rompt.
Rien ne résistera, ni casques, ni hauberts.
Au service de Dieu nous tomberons offerts ;
Paradis sera nôtre, à eux seront enfers :
Ils s'élancent sur nous, qu'ils rencontrent nos fers

Qu'on se figure, comme accompagnement de ces beaux

ntion religieuse de la foule, l'attendrissement des acclamations des jeunes gens, dont plusieurs peut-t assisté et pris part à cette lutte héroïque. Eschyle, gédie des *Perses*, se contentait de faire raconter le Salamine devant le peuple vainqueur; le poëte ous rapproche encore plus de l'événement: le com-se sur la scène, comme les batailles de Shakspeare. a situation est ici plus touchante que chez le poëte les guerriers chrétiens vont tous mourir; mais, victoire de Salamine, leur mort est un triomphe. lescend du ciel au milieu du combat et fait déjà nmortalité sur leurs têtes.

L'ANGE.

Soyez tous assurés de cœur,
Et n'ayez ni doute, ni peur;
Je suis l'envoyé du Seigneur,
Qui vous mettra hors de douleur.
Ayez des cœurs fiers et croyants
En Dieu. Quant à ces mécréants
Qui vous attaquent à grands cris,
N'ayez pour eux que du mépris.
Exposez hardiment vos corps
Pour Dieu; car c'est ici la mort
Dont tout le peuple mourir doit
Qui aime Dieu, et en Dieu croit.

UN CHRÉTIEN.

êtes-vous, beau sire, vous qui nous confortez,
i haute parole de Dieu nous apportez!
est vrai le secours que vous avez promis,
ıs recevrons sans peur nos mortels ennemis.

L'ANGE.

Je suis ange à Dieu, bel ami,
Celui qui m'envoie c'est lui.
Ne craignez rien, ne doutez plus;
Car Dieu vous a faits ses élus.
Marchez d'un pas ferme au martir.
Pour Dieu vous allez tous périr;
Mais les cieux vous sont préparés.
Je m'en vais à Dieu : demeurez.

: ces passages vraiment admirables pour l'élévation sée et la noblesse même du style, se trouve dans le

› drame une scène de taverne, qui n'est guère moins
rquable dans son genre. La vérité de la peinture, la
allure du dialogue, la physionomie enjouée des person-
en forment un tableau flamand très-animé. Nous y
ons même quelques vers parfaitement frappés, qui de-
ent poétiques à force d'être vrais et sentis.
ici, par exemple, comment le tavernier préconise son
Nous conservons ici sans altération les termes intradui-
de l'original.

Le vin aforé de nouvel
A plein lot et à plein tonnel,
Sage, buvant et plein et gros,
Rampant comme écureuil en bos,
Sans nul mors de pourri ni d'aigre;
Sur lie court et sec et maigre,
Cler com larme de péchéour,
Croupant sur langue à léchéour :
Autre gent n'en doivent goûter....
Vois comme il mangie s'écume,
Et saut et étincelle et frit;
Tiens-le sur la langue un petit,
Si sentiras jà outre-vin [1] !

te franchise de pinceau, à ces joyeuses fantaisies d'ar-
on sent que le drame, émancipé désormais, s'élance
le l'enceinte sacrée. Les trouvères du treizième siècle se
nt à l'œuvre : Adam de La Halle, compatriote de Jean
, surnommé le bossu d'Arras, à cause de son esprit,
; Rutebeuf, l'ennemi des moines, l'auteur des spiri-
fabliaux dont nous avons parlé, bien d'autres dont les
sont restés inconnus, composèrent des *jeux*, des *mi-*
, des *mystères* [2]. Le peuple eut ses poëtes, comme les

vin nouvellement percé, à plein lot et à plein tonneau ; sain, agréa-
ire, franc et gros, coulant comme un écureuil en un bois, sans goût
ri ni d'aigre ; sec et maigre, il court sur lie, clair comme larme de
, s'arrêtant sur la langue du gourmet : autres gens n'en doivent goû-
s comme il mange son écume, comme il saute, étincelle et petille;
un peu sur ta langue, et tu sentiras un fameux vin.

Jus Adam ou de *la Feuillie*; la pastorale de *Robin et Marion*, par
le La Halle; *li Jus du Pèlerin*, par un Artésien anonyme; *le Miracle
phile*, par Rutebeuf; *le Miracle d'Amis et Amille*, et plusieurs autres

ltelains : il se fit poëte lui-même, au moins par ses efforts ur représenter les compositions théâtrales de ses trouvères. s corporations, des confréries de laïques se formèrent pour ier leurs ouvrages. D'abord établies dans un esprit de biensance et de piété, ces associations, graves et sérieuses à r début, n'apportèrent aucune tendance hostile à l'Église; nt la fin du treizième siècle elles avaient déjà enlevé au rgé une partie de son influence, et dans le cours du quaaième elles la paralysèrent entièrement. Ces confréries nparèrent de bonne heure du théâtre ecclésiastique, et lui nèrent insensiblement une tendance plus mondaine, à sure qu'elles la prenaient elles-mêmes. Dès lors le théâtre anchi prit un plus libre essor. L'art s'efforça de suppléer affaiblissement des impressions religieuses : la carrière randit quand les murs du sanctuaire n'en tracèrent plus limites. Au lieu de quelques scènes dramatiques données l'Ecriture sainte, comme la mort du Christ, les plaintes Marie, la résurrection, il se forma de vastes compositions liques qui embrassèrent toute la vie de Jésus-Christ, ou me toute l'histoire religieuse de l'homme, depuis la créa- jusqu'au jugement dernier. Autour des caractères bibli- s se groupèrent des personnages créés par la fantaisie du ite : les scènes populaires devinrent plus fréquentes ; l'in- gue eut plus de vérité et de vie, mais en même temps ins de majesté et de puissance religieuse. Les mystères inrent peu à peu ce qu'est de nos jours le drame, un vérita- jeu destiné à l'amusement d'une foule oisive.

es dramatiques d'auteurs inconnus se trouvent, ainsi que *li Jus de Saint las*, dans le THÉATRE FRANÇAIS AU MOYEN AGE de MM. Monmerqué et ncisque Michel.

CHAPITRE XIX.

E THÉATRE HORS DE L'ÉGLISE; LES CONFRÉRI

Confrérie de la Passion. — Analyse du mystère de la Passion.

Confrérie de la Passion.

La plus célèbre, quoiqu'une des plus récentes parmi les co
éries destinées à la représentation des mystères, fut celle
Passion et Résurrection de Notre-Seigneur, fondée par
ourgeois de Paris, maîtres maçons, menuisiers, serruri
autres, qui choisirent d'abord pour leurs exhibitions th
ales le village de Saint-Maur, près Vincennes. Entra
ielque temps par la défense du prévôt de Paris, ils solli
rent et obtinrent l'autorisation de Charles VI, qui, par
ttres patentes de 1402, constitua définitivement ladite co
érie, et lui permit de représenter *quelque mystère que
it*, ou devant le roi lui-même, ou devant son *commun* (p
e), *en quelconque lieu et place licite à ce faire qu'elle po
ait trouver, tant dans la ville de Paris que dans la banli
icelle*. Les confrères de la Passion s'installèrent donc h
la porte Saint-Denis, dans l'hôpital de la Trinité. Là
nnèrent au public, les jours de fête, divers spectacles p
és du *Nouveau Testament*. La foule était nombreuse : cle
laïques affluaient. L'Eglise favorisait de tout son pouv
tablissement nouveau : elle avançait, ces jours-là, l'off
s vêpres, pour ne pas gêner cet autre service divin. La co
érie avait loué, des religieux Prémontrés, la principale p
l'hôpital : c'était une vaste salle de vingt et une toises d
ng sur six de large, élevée sur un rez-de-chaussée et so
nue par des arcades. A l'une des extrémités se dressa le
éâtre, composé de plusieurs *établis* d'inégale hauteur. Le
us élevé, placé au fond de la scène, représentait le paradi
vert, fait en manière de trône, avec des balustres doré

C'est là que siégeait « Dieu en une chaire pa-
š dextre de lui, Paix, et sous elle Miséricorde :
ustice, et sous elle Vérité, et tout autour d'elles
'anges, les uns sur les autres. » D'autres écha-
es au premier descendaient successivement jus-
ıvant de la scène[1] et représentaient les divers
ıssait l'action : c'étaient par exemple « la mai-
ıts de Notre-Dame, son oratoire, la crèche aux
ınfin, à l'endroit le plus bas, on voyait « enfer
re d'une grande gueule, se cloant et ouvrant,
était, » pour laisser entrer ou sortir les démons.
ıulisses, il n'y en avait point, et rien n'était
aire : des banquettes placées latéralement à
ıche du théâtre recevaient successivement tous
ges, quand ils avaient fini ou suspendu leurs
venait sans rancune s'y asseoir à côté de saint
late près de Barabbas, le tout à la vue et à l'édi-
blic. Au reste, les acteurs formaient eux-mêmes
blic, qu'il n'eût pas été charitable de priver du
ur nombre était si considérable qu'on a eu
ı de dire que la moitié de la ville était chargée
ıtre. Et cette charge n'était pas un jeu : les
temps-là portaient fort loin le zèle de leurs
désir d'imiter la nature. Une chronique nous
dans un *Jeu de la Passion*, « fut Dieu un sire
, lequel était curé de Saint-Victor de Metz,
sque mort en la croix pour parfaire le person-
ifiement. » Judas fut saisi d'une dangereuse
il fut presque mort en pendant : car le cœur
ut hâtivement dépendu et porté en voie (em-
› *via*). » Le zèle des spectateurs n'était pas
ıble : les journées ne suffisaient ni à la repré-

âris dans son cours de *Littérature française au moyen âge*,
e inédit, n'admet que trois échafaudages : le plus haut re-
, et le plus bas l'enfer ; celui du milieu se serait divisé en
ıin-pied : la zone du fond aurait été occupée par divers lieux
tion, celle de devant aurait formé une grande voie de com-
te à la circulation des personnages.

ation du mystère, ni à l'épuisement de leur curiosité.
venue, on coupait l'action n'importe à quel endroit,
se donnait rendez-vous au dimanche suivant. Nul
quait à l'heure dite, et l'on continuait quelquefois
t plusieurs mois, sans fatigue, sans impatience, l'inter
le drame.

l est facile de se rendre compte de cet empressement
re : les confrères de la Passion avaient créé l'art
e. Ils avaient fait descendre la poésie des régions
ires de la société, pour la placer enfin sous l'œil et
nain du peuple. Voilà les saints, les apôtres, les anges,
ist lui-même, qui daignent sortir du temple et s'entre
familièrement avec la foule : ils lui parlent sa langue
ne son langage. L'imperfection, la grossièreté qui
quent aujourd'hui dans ces pieux ouvrages, étaient
alors une condition de succès. L'art, comme autre
prophète Élie, se faisait petit pour mieux embrasser
ple enfant et pour l'animer peu à peu de sa vie. Les
ent complices de l'illusion sainte : les mystères de la
n, que bien peu pouvaient lire, que rarement on pou
endre de la bouche des prêtres ou des moines, s'expli
ient ici d'eux-mêmes, avec suite, avec clarté, avec aisance
passaient devant vous en brillants costumes, en bel
pes de toutes les couleurs; ils se fixaient dans les trait
s les gestes, dans le son de voix des acteurs; et quel
uvais que fût leur style, après tout il valait bien celui
dicateurs.

Analyse du mystère de la Passion.

D'ailleurs quelle insuffisance de détails n'eût pas rachet
térêt immense du sujet! Même aux regards de la critique
il une matière plus sublime et plus touchante à la fois
la passion du Christ? C'est la destinée du genre humain
entier qui s'agite dans le supplice le plus cruel du plus
ocent des hommes, et cet homme est un Dieu! La grande
té que Bossuet impose à l'histoire universelle, quand il
ne tous les siècles, tous les empires au pied de la croix

sus, n'est pas plus majestueuse que la conception de ce ère. C'est saint Paul lui-même qui en a tracé le plan. ène s'ouvre par un conseil céleste. L'auteur s'élève sur des prophètes jusqu'au trône de Dieu, où la Justice et la ence accusent et défendent tour à tour l'humanité : Dieu, son infinie bonté, les concilie en se sacrifiant lui-même ce qu'il a de plus cher : son fils descendra sur la terre mourir.

peine cette idée qui lie la première scène à la dernière le été entrevue, que, par un changement soudain, le , profitant de la disposition matérielle de son théâtre, montre l'enfer qui s'émeut; tous les diables accourent à x de Lucifer. Ils forment une scène tumultueuse, origi- bizarre, qui contient néanmoins en germe la grande é poétique qu'a si bien développée le génie de Milton, ntraste de la *sainte lumière* des cieux avec les *ténèbres* es de l'enfer. Un démon propose au chef des réprouvés an qui doit dérober l'homme à la miséricorde divine : 'nale assemblée l'adopte avec transport : « c'est bien s'écrie Lucifer,

J'enrage de joie de te ouïr.

ainsi que le Malheur, personnifié par un de nos grands s, au moment de saisir dans sa serre de vautour le e que Dieu lui abandonne,

Pousse en signe de joie
Un long gémissement[1].

les deux puissances surnaturelles en présence, prêtes à rter avec un choc terrible; entre elles se déploie, dans la naïveté de l'innocence et de la sécurité, une scène pas- à qui il manque peu de chose pour être une gracieuse , c'est Joachin, le père de Marie, qui visite ses bergeries, nd grâce à Dieu de leur prospérité. Puis naît et grandit

[1] amartine, *Premières méditations*.

sa jeune fille Marie; nous la voyons se consacrer au (Dieu dans le temple, et elle a le bonheur de nous faire quelquefois au jeune Joas :

ARBAPANTER.
Est-ce pas ici votre fille,
Marie que je vois si habille
Si gracieuse et si doucette?
JOACHIN.
Oui certes....
ARBAPANTER.
Sage, courtoise et amiable
A tous vos amis acceptable....
Que dites-vous?
MARIE.
Rien, que tout bien[1].
ABIAS.
Avez nécessité?
MARIE.
De rien.
ARBAPANTER.
Que voulez-vous?
MARIE.
Vivre en simplesse.
ARBAPANTER.
Et l'état mondain?
MARIE.
Je le laisse.
ABIAS.
Que souhaitez-vous?
MARIE.
Dieu servir.
ARBAPANTER.
Après?
MARIE.
Sa grâce desservir (mériter).
ARBAPANTER.
Voulez-vous pompeux habit?
MARIE.
Non.
ARBAPANTER.
De quoi parée?

1. Réponse polie, fort usitée chez les Latins, et que nous trouvons dans leurs comiques : *Nihil*, *omnia recte*. Elle signifiait qu'on n'avai dire, et qu'on adhérait entièrement à l'opinion de son interlocuteur.

MARIE.
De bon renom.
ABIAS.
Toujours être en dévotion
Et en prière est impossible....
MARIE.
En lisant la sainte Écriture,
Jamais ne me trouve en malaise.

s scènes préliminaires, espèce de prologue, remplissent *journées*, c'est-à-dire deux représentations. C'est à la ième seulement que commence la passion du Christ. Elle re par un passage dont la noblesse contraste avec le ton ralement familier du dialogue; c'est un morceau lyrique le lecteur appréciera facilement la beauté. Jésus entre à salem, et à la vue de ce peuple qui vient au-devant de lui des rameaux et des chants d'allégresse, il s'écrie en s'a-ant à la ville sainte :

Le peuple fait joie,
Mais mon cœur larmoie;
Je te laisse nue (abandonnée).
JAYRUS (*un des principaux Juifs*).
Fille de Sion,
En dévotion
Tu reçois ton roi.
JÉSUS.
Lamentation,
Désolation
Sur toi venir voi!

s ces menaces concentrées dans de petits vers rapides, rappent coup sur coup, comme la vengeance céleste, le ment se détend soudain ainsi que le rhythme, et la pen-lu Sauveur semble s'attendrir :

Hierusalem! noble cité fleurie,
Temple de paix, saint sanctuaire élu,
Le temps sera, sans douter, tôt venu....
Tes ennemis viendront autour de toi,
Pour te jeter en piteuse ruine.
J'en ai pitié, j'en ai douleur en moi ;
Car trop mal vit en qui péché domine.
Hierusalem, pleure, pleure ton roi.

Tes ennemis te tiendront en aboi,
En te rasant jusques à la racine.
Après ma mort plus n'auras de requoi (repos) :
Car trop mal vit en qui péché domine.

On pourrait citer encore quelques passages d'un pareil style, mais en général ils sont rares dans ce poëme. L'auteur sentait instinctivement que là n'était point son succès. La mission des confrères n'était pas de transporter le drame du sanctuaire dans la place publique, sans y rien changer que le lieu : leur but, le besoin de leur public était de séculariser le drame religieux par la peinture vraie et frappante d'une nature peu idéale. Racine, qui écrivait pour Louis XIV, introduisait l'élégance de la cour dans les sujets antiques : les poëtes de la Passion y introduisaient de plus en plus la vie populaire; et le peuple du quinzième siècle était peu poétique. « Un seul soin, dit avec raison M. Sainte-Beuve, a préoccupé les auteurs des mystères : ils n'ont visé qu'à retracer, dans les hommes et les choses d'autrefois, les scènes de la vie commune qu'ils avaient sous les yeux; pour eux, tout l'art se réduisait à cette copie, ou plutôt à ce *fac-simile* fidèle. S'ils nous montrent une populace, on la reconnaît de suite pour celle des halles ou de la cité. Tout tribunal est à l'instar du Châtelet ou du parlement. Les bourreaux de Domitien, Pesart, Torneau, Daru, Mollestin semblent pris sur la place du palais de Justice ou à Montfaucon; Flagel, Sorbins, patrons de bateau à Rome ou à Troie, sous les règnes de Néron ou de Priam, sont des bateliers du port aux vins; et Casse-Tuileau, Pile-Mortier, Gâte-Bois, maçons et manœuvres que Nemrod fait travailler à la tour de Babel, ont l'air de loger rue de la Mortellerie.... On comprend quel genre d'intérêt, de charme et d'émotion des spectacles d'une vérité si présente devaient avoir pour un public d'ailleurs ignorant et peu délicat. Ce qu'il admirait surtout, c'était la conformité parfaite du langage et du jeu théâtral avec la réalité de tous les jours.... Tous les éloges contemporains portent sur cette exacte ressemblance[1]. »

1. *Tableau historique et critique de la poesie française et du théâtre français au seizième siècle*, t. I, p. 231.

ımons quelques exemples de ces franches et loyales pein-
ţui tempéraient quelquefois la sévérité, le pathétique du
et qui ont pour nous le grand avantage de nous montrer
urel le peuple de Charles VI. Voyons d'abord cet hon-
›opulaire, ce *commun* pour qui travaillait surtout la con-
ces bonnes gens qui, malgré la dureté des temps, se
ıt à Dieu, souffrent le mal et ne font que le bien. Voici
ıx Zébédée qui transmet ses bonnes traditions à ses fils,
ıt qu'ils raccommodent leurs filets.

Mes enfants, connaissez (ce) que c'est
Notre pauvre nature humaine :
En ce monde n'est point d'arrêt,
Le temps court et ainsi nous mène;
Et qui quiert richesse mondaine
Il la faut gagner loyaument,
Ou encourir d'enfer la peine
A jamais, perdurablement.
J'ai en pauvre simplicité
Vécu, sans avoir indigence.
Je vais selon ma pauvreté;
Si j'ai peu, je prends patience.
Mes enfants, j'ai mis diligence
A pêcher et gagner ma vie :
Assez a, qui a suffisance.
Des grands biens je n'ai point d'envie.
Jehan et Jacque, or apprenez
A connaître vent et marée....
Si vous avez bonne denrée
Vendez bien et à juste prix,
Et merciez Dieu, la vêprée (le soir),
De tout ce que vous aurez pris.

figure expressive du brave Simon va compléter le ta-
de cette classe de bourgeois et manants honnêtes, inof-
s, mais fort peu héroïques de leur métier. On veut le
à porter la croix du Christ.

SIMON.

Hélas! que me demande-t-on,
Qui m'efforcez par tel moyen?

PREMIER BOURREAU.

Tes épaules le sauront bien
Avant le retour, ne te chaille (ne t'inquiète pas).

DEUXIÈME BOURREAU, *à Pilate.*
Sire, je vous commets et baille
Cet homme qui vous quiert et trace (cherche et demande)
SIMON.
Ah! messeigneurs, sauf votre grâce,
Pas ne vous quiers en vérité :
Vous m'avez si épouvanté
Que je ne puis membre lever.
Et, si vous me voulez grever,
J'appelle pour ma sauvegarde.
LE CENTURION.
Nenni, bonhomme, tu n'as garde.
Mais pour Jésus mieux supporter,
Qui ne peut plus sa croix porter,
Et demeure ici sans subside,
Il faut que tu lui fasse aide.
Et portes cette croix pour soi (lui).
SIMON.
Ah! messeigneurs, pardonnez-moi!
Pour rien jamais ne le ferais :
Car, tant de vergogne en aurais!

Après bien des résistances, Simon fait de nécessité vertu, et, contraint d'être charitable, il l'est pourtant d'assez bon cœur.

Je ferai votre volonté.
Moins il me pèse en vérité
De la honte que vous me faites.
O Jésus! de tous les prophètes
Le plus saint et le plus bénin....

A côté des bons pauvres qui se résignaient à leur misère, plaçons une classe, fort nombreuse alors, qui ne s'y résignait pas, classe curieuse, sinon intéressante, celle des truands, des mendiants, des voleurs.

GESTAS, *mauvais larron.*
Je ne crains rien, ni Dieu, ni diable,
Ni hom, tant soit épouvantable,
Quand il me courrouce une fois.
Je ne fais doute d'étrangler
Un hom, non plus qu'un sanglier
De manger le gland par les bois.
DISMAN, *bon larron.*
Je détrousse par les chemins

Tous bons marchands et pèlerins,
Quand puis mettre sur eux la patte.

GESTAS.

Je suis des crocheteurs le maître;
Il n'est huis (porte), coffre, ni fenêtre
Que je ne crochette ou abatte.

BARABAS

Je suis Barabas homicide,
Plein de toute sédition,
Qui ne paye tribut ni subside,
Et ne veut secours ni aide
Pour faire quelque motion (émeute).
J'ai tué, sans permission,
Un homme parmi cette ville,
Dont ne fais pas confession,
De peur de justice civile.

peut-être tort, au point de vue dramatique, de venir *faire* [...]*ssion* aux spectateurs, qui pourraient lui demander d'agir [...]n de parler. On ne peut faire le même reproche à deux [...]s truands, qui, dans un manuscrit découvert et analysé [...] M. O. Leroy, forment une scène excellente, digne anté[...]nt d'une de celles de l'avocat Patelin. L'auteur, dans une [...]ce d'intermède, amène sur le théâtre deux coquins dont [...], feignant que le froid l'affole, se nomme Claquedent, et [...]re Babin, mot qui signifie niais, imbécile. Babin, mal[...]son nom et son air, est plus rusé que Claquedent, auquel [...]rsuade de faire l'enragé, pour mieux exciter la commisé[...]n, et de se laisser lier les pieds et les mains. Claquedent, [...] fois bien attaché, se met à grincer des dents et à pousser [...] cris lamentables qui attirent l'épouse de Joachin. Cette [...]te femme veut le soulager, Babin lui crie de ne pas le [...]her :

Ha! dame, m'amie!
Laissez coi, ne le touchez mie :
Il vous mordra.

[...]ès une longue scène d'effroyables grimaces d'un côté et [...]e tendre compassion de l'autre, Babin dit qu'il va emme[...] Claquedent et reçoit l'argent de la charitable dame, qui [...]ecommande de bien soigner son camarade et de revenir

quand l'argent lui faut. A quoi Babin répond plaisamment :

O madame, sans nul défaut!

Aussitôt qu'Anne s'est retirée, Claquedent dit à Babin :

Tôt déloie (vite délie).

Mais Babin, trouvant qu'il est fort bien ainsi, lui dit :

Attends un peu, j'y avisois :
Tu as ton compte, et par art gent (gentil, habile)
Je garderai tout cet argent.

Claquedent, qui se voit pris dans son piége, enrage cette fois au naturel; Babin n'en tient compte, et lui dit avec une allusion remarquable à la fable du renard et du bouc :

Adieu, Claquedent, dans la fosse.
T'y demeurras jusqu'à demain.

Au meurtre! au voleur! s'écrie le coquin enchaîné, tandis que l'autre s'enfuyant dit sans doute aux personnes qu'il rencontre de ne pas s'approcher de l'*enragié :*

Ne le touchez mie :
Il vous mordra.

Enfin on vient au secours de Claquedent, et comme on lui demande qui l'a mis dans cet état, il répond piteusement :

Un *larronceau* plein de méfaits.

Tout le comique de cette scène est résumé dans ce mot : un *larronceau*, un diminutif de larron, duper ainsi un double fripon qui se croyait passé maître[1]!

Le poëte est loin de mériter autant d'éloges dans les par-

1. Cette analyse appartient presque tout entière à M. O. Leroy, *Étude sur les Mystères*, p. 178.

sérieuses de son sujet; ni lui ni son public n'étaient faits
fortes pensées, au noble style de la tragédie, et d'ail-
rs quelle pensée, quel style n'eût fléchi sous une matière
i sublime, aussi exigeante ! Il arrive pourtant quelquefois
la trivialité même de l'expression donne un relief inat-
du, une énergie surprenante à l'idée, comme par exemple
la flagellation du Christ, les plaies du Sauveur ayant
é son vêtement à son corps, un des bourreaux dit en le
ouillant :

> Ce semble un mouton qu'on écorche,
> La peau s'en vient avec l'habit :

s de boucher sans doute, mais qui indiquent déjà la route
laquelle la poésie populaire aurait pu s'élever progressi-
ent à la puissance de l'art. A la fin du moyen âge, le
ple de France était dégradé par une longue servitude,
la superstition, par la misère. Tenu dans une tutelle op-
essive par ses maîtres égoïstes et inintelligents, il n'avait
élever son âme jusqu'à la région des hautes et nobles pen-
. La poésie née au sein de ce peuple, créée par ses senti-
ts les plus profonds, par ses instincts les plus vrais, si elle
fût restée l'interprète fidèle, se serait sans doute un jour
andie et purifiée avec lui. Partant de la vérité, elle fût in-
nsiblement arrivée à la noblesse. Les poëtes de la Renais-
ce suivirent la marche opposée. Ils commencèrent par la
blesse, mais souvent ils ne purent descendre jusqu'à la vé-
. La France a une poésie classique, mais cette poésie n'a
été populaire.

Les approches de la Renaissance firent d'abord pâlir et
ipèrent enfin les représentations des mystères. Le divin
stige de la foi, auréole céleste qui environnait ce théâtre
i-barbare et en dissimulait la faiblesse, l'abandonna peu
peu. On ne vit plus alors dans ces pieux spectacles que ce
y aperçoivent aujourd'hui quelques-uns de nos littérateurs.
1542, le procureur général de Paris avait devancé leurs
uisitoires : il s'était élevé énergiquement contre « ces gens
lettrés ni entendus en telles affaires, de condition infime,
mme un menuisier, un tapissier, un vendeur de poisson,

[ui ont fait jouer les actes des apôtres, en y ajoutant plusi hoses apocryphes. Tant les entrepreneurs que les jou ont gens ignares, ajoutait-il, ne sachant ni *a* ni *b*, qui ues ne furent instruits ni exercés en théâtres. » Le malh ut que le public était un peu de l'avis du parlement. On noquait des acteurs, sinon du poëme ; on « criait par déri *ue le Saint-Esprit n'avait pas voulu descendre,* » et a noqueries pareilles[1]. C'en était fait des mystères : Jod tait aux portes. Le 17 novembre 1548 le parlement, en r ouvelant le privilége des confrères de la Passion, les aut jouer des sujets *licites, profanes et honnêtes*, et leur int xpressément la représentation des mystères tirés de la sai criture. C'était autoriser la confrérie à mourir[2].

CHAPITRE XX.

LA BASOCHE : LES ENFANTS SANS SOUCI.

Les moralités. — Les farces ; analyse de Patelin.
Les enfants sans souci ; Soties.

Moralités.

De même que la poésie sérieuse de la féodalité, les ch ons de geste et les merveilleuses fictions d'Arthur, av xpiré dans les allégories froidement ingénieuses du *Rom e la Rose ;* ainsi le théâtre religieux, les *mystères* de l'An t du Nouveau Testament, les *miracles* des saints, merv use poésie populaire, se transformèrent peu à peu en piè llégoriques qu'on appela *moralités*. Ce changement corr ondait à une modification remarquable de l'esprit publi antique foi du moyen âge, contente d'écouter et de croi e substituait le raisonnement, qui veut produire et combi

1. Béranger descend en droite ligne de ces critiques narquois.
2. Les textes imprimés de la Passion se trouvent intégralement dans

lées. L'allégorie n'est plus le fait concret et matériel; le travail plus ou moins heureux de l'intelligence, de traction, de l'analyse. La nature, dont on n'avait pas su avrir la sainte et éternelle beauté, paraissait vulgaire et ide : on y associa les combinaisons factices de la pensée. orit, en s'éveillant, fut heureux de se sentir, de se comlre; il s'adora lui-même dans ses jeux enfantins, et pour ouver sa liberté, il en abusa.

st au sein de la classe lettrée, et pourtant laïque, que it ce spirituel abus de l'esprit nouveau. Les clercs du s formaient, comme toute profession au moyen âge, une ration. Créée par Philippe le Bel vers l'an 1303, sous m de Basoche[1], elle avait des priviléges, une juridiction ale, un *roi* portant une toque pareille à celle du roi de :e, un drapeau et une cocarde tricolores[2], de magnifirevues au son des tambours et des trompettes, des cor-, des plantations d'arbres, enfin des représentations rales.

succès des mystères, joué par les confrères de la Paset plus encore leur décadence excitèrent l'émulation des hiens. Des manants, pour la plupart illettrés, avaient pu er si longtemps les bourgeois de la grand'ville : que see quand on verrait, sur la table de marbre du Palais, des s lisants et latinistes, à la fois acteurs et auteurs, qui aut « langue diserte et langage propre, avec les accents de onciation décente ! » Ce ne sont pas les basochiens qui n mot en feront trois, mettront point et pause au milieu proposition, sens ou oraison imparfaite; feront d'un rogant un admirant, ou autre geste, prolation ou accent aires à ce qu'ils disent. » Que leur importe le privilége

les *Mystères inédits du quinzième siècle*, par M. A. Jubinal (d'après le scrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève); et par fragments dans l'*Hiss théâtre français* des frères Parfait (texte attribué à J. Michel d'An- — M. O. Leroy (*Études sur les Mystères*) a cité et analysé la version nue dans le manuscrit de Valenciennes.

Du mot *Basilica*, salle d'audience.

Les couleurs de la basoche étaient le jaune et le bleu, auxquelles chaque ine ajoutait une couleur spéciale et par lui désignée pour servir de ralat à la compagnie.

des confrères? Ce ne sont pas des mystères que les basochiens veulent représenter. Les mystères sont déjà bien vieux, et d'ailleurs ce n'est que la Bible *par personnaiges*. Nos clercs inventeront à la fois et leurs sujets et leur genre. Ils feront de beaux dialogues entre *Bien-Avisé* et *Mal-Avisé*, *Bonne-Fin* et *Male-Fin*, *Jeûne* et *Oraison*, sœur d'*Aumône*; nous y verrons figurer *Espérance-de-longue-vie*, *Honte-de-dire-ses-péchés*, avec *Désespérance-de-pardon*. Quelquefois l'intrigue se nouera entre des personnages plus extraordinaires encore. Nous rencontrerons sur la scène, en chair et en os, le *Limon-de-la-terre*, le *Sang-d'Abel*, la *Chair* elle-même avec l'*Esprit*. Veut-on une idée de l'action qui pouvait rapprocher de pareils interlocuteurs? voici le résumé très-sommaire d'une *moralité*.

Une troupe de joyeux compères, qui ont pour noms *Mange-Tout*, *Lasoif*, *Bois-à-vous*, *Sans-Eau*, sont invités un beau jour, d'une façon fort civile, par le gros et splendide *Banquet*. Quelques dames sont de la partie : entre autres, *Friandise*, *Gourmandise* et *Luxure*. On se met à table, et tout est pour le mieux chez le meilleur des Amphitryons; mais voilà bien une autre fête : une troupe d'ennemis viennent envahir la salle : *Lacolique*, *Lagoutte*, *Lajaunisse*, *Esquinancie*, *Hydropisie*, vous saisissent les convives à la gorge, à la jambe ou ailleurs. Les uns restent sur le carreau; les autres, tout effrayés, se jettent dans les bras de *Sobriété*, qui appelle *Remède* à son secours. *Gros-Banquet*, traduit en jugement devant *Expérience*, est condamné à mort; *Ladiète* est chargée des fonctions de bourreau.

Telle était en général la marche de ces petits drames. La plupart étaient plus graves; quelques-uns paraissaient avoir été plus badins encore. Un bibliophile a trouvé, sous le parchemin qui recouvrait un vieux livre, le premier feuillet d'une espèce de moralité où figurent comme personnages *Farine*, *Fromage* et *Tartelette*. On ne dit pas où se passait la scène[1].

De ces actions aux farces, le passage était facile; il n'était pas moins nécessaire. Les moralités toutes seules n'eussent pas longtemps captivé l'attention du peuple. Une société d'é-

1. O Leroy, *Études sur les Mystères*, p. 576

lite, comme les précieuses de l'hôtel de Rambouillet, peut former un bureau d'esprit, se faire un langage et un plaisir de convention. Les seigneurs et les clercs auraient bien pu se délecter à huis clos des allégories parfumées de Guillaume de Lorris et des érudites méchancetés de Jehan de Meung, mettre tout ce bel esprit en scène et croire que cela les amusait : au pis aller ils auraient eu la satisfaction de s'ennuyer à la mode et de bâiller comme il faut. Mais le théâtre porte avec lui son correctif et sa censure ; le peuple n'entend pas tant de malice ; il ne rit et ne pleure qu'à bon escient. Les mystères avaient cessé de le faire pleurer ; il fallait bien se résoudre à le faire rire. On inventa les farces.

Les farces ; analyse de Patelin.

La plus célèbre de toutes est l'excellente pièce intitulée l'*Avocat Patelin*, attribuée d'ordinaire, mais sans aucun fondement, à Pierre Blanchet, né à Poitiers en 1459. *Patelin* est le véritable chef-d'œuvre du théâtre français au moyen âge. L'intrigue n'est qu'un fil léger ; mais elle est nouée avec tant de naturel, conduite avec une si admirable vérité, elle fait passer devant nous des personnages si vivants, si originaux, que cette farce est demeurée l'un des meilleurs types du vrai comique et de la bonne plaisanterie gauloise. Brueys, qui l'a remise au théâtre après trois siècles, en a fait une œuvre très-amusante, sans atteindre à la vivacité et au naturel de l'original[1]. Quelle habile stratégie que celle dont le vieux fripon circonvient l'honnête marchand de draps pour lui escroquer les six aunes qu'il convoite ! comme il mêle habilement l'éloge de M. Guillaume à celui de son étoffe ! Le rusé commence par louer pieusement le père défunt de sa dupe :

Ah ! c'était un homme savant !
Je requiers Dieu qu'il en est l'âme
De votre père ! douce dame !

1. L'auteur moderne s'est efforcé d'introduire dans cette farce l'unité d'action et la vraisemblance de détails d'une véritable comédie. C'était méconnaître le caractère de cette charmante bouffonnerie.

Il me semble encor, par ma foi!
Que c'est lui qu'en vous je revoi.
C'était un bon marchand et sage.
Vous lui ressemblez de visage,
Par Dieu! comme droite peinture.
Si Dieu eut onc de créature
Merci, Dieu vrai pardon lui fasse
A l'âme.

LE DRAPIER.

Amen, par sa grâce,
Et de nous quand il lui plaira.

PATELIN.

Par ma foi! il me déclara
Maintefois et bien largement
Le temps qu'on voit présentement.
Moult de fois m'en est souvenu.
Et puis lors il était tenu
L'un des bons....

Le premier fruit de ces compliments, c'est un redo ment de politesse de la part du marchand. Il s'aperçoit u tard qu'il n'a pas encore offert de siége à maître Pier l'interrompant :

Séez-vous, beau sire.
Il est bien temps de vous le dire!
Mais je suis ainsi gracieux.

Après quelques cérémonies, Patelin s'assied, et continua évolutions préparatoires, arrive comme par hasard à to une pièce de drap. La transition par laquelle il aborde c veau sujet nous semble d'un parfait comique. Si to monde ressemblait au défunt qu'il regrette,

On ne tollist pas, ni n'emblast (on ne volerait pas)
L'un à l'autre, comme l'on fait!
Que ce drap ici est bien fait!
Qu'il est souëf, doux et tractis (souple)!

C'est au moment où il fait l'éloge de la probité que le fi tois jette la griffe sur son butin.

Oui vraiment, j'en suis attrapé;
Car je n'avais intention
D'avoir drap, par la Passion

De Notre-Seigneur, quand je vins.
J'avais mis à part quatre-vingts
Écus, pour retraire (racheter) une rente.
Mais vous en aurez vingt ou trente;
Je le vois bien; car la couleur
M'en plait très-tant que c'est douleur!

Le drapier, enhardi par cette confidence, prodigue les offres de crédit à un homme qui n'en a pas besoin :

Tout à votre commandement,
Autant qu'il en tient (de drap) dans la pile,
Et n'eussiez-vous ni croix ni pile (point d'argent).

On marchande, on convient du prix, on mesure, le tout avec un naturel qui n'a point vieilli. L'avocat laisse au marchand le choix entre l'or ou la monnaie; il l'invite ou plutôt le contraint à venir chez lui chercher son payement et son dîner :

Et si, mangerez de mon oie,
Par Dieu! que ma femme rôtit.

Le vendeur accepte le dîner et ira porter en même temps les six aunes d'étoffe. Ce n'est pas ainsi que l'entend Patelin. Il n'est pas fier : il emportera lui-même son drap sous son aisselle.

La digne épouse du vieux fripon résume à merveille le mérite et l'esprit de cette scène. C'est, dit-elle, la fable du *Renard et du Corbeau*. Nos lecteurs ne seront point fâchés de retrouver dans notre *farce* un des modèles, ou du moins un des antécédents du charmant récit de La Fontaine.

Il m'est souvenu de la fable
Du corbeau qui était assis
Sur une croix de cinq ou six
Toises de haut, lequel tenait
Un fromage au bec. Là venait
Un renard qui vit le fromage;
Pensa en lui : comment l'aurais-je?
Lors se mit dessous le corbeau :
Ah! fit-il, tant as le corps beau,
Et le chant plein de mélodie!
Le corbeau par sa couardie,

Oyant son chant ainsi vanter,
Si ouvrit le bec pour chanter,
Et son fromage choit à terre:
Et maître renard vous le serre
A bonnes dents et si l'emporte.

meilleur de cette intrigue, c'est que le comique y est le la morale, et que cette morale est elle-même extrênt comique. Le fripon devient dupe à son tour; il dans le piége qu'il a lui-même tendu, et trouve son dans l'idiot qu'il a instruit à tromper. Ce serait un ıalheur de gâter, en l'analysant, cette excellente scène drapier, venant se plaindre au juge des larcins de son r, et indigné de rencontrer à l'audience l'avocat qui lui son drap, mêle et confond sans cesse dans sa plainte offe et ses bêtes, malgré les avis paternels du magistrat rappelle *à ses moutons*. Rien de plus spirituel que le u berger Agnelet, niais rusé qui, d'après l'avis de Pane répond que par un cri imité de ses moutons à toutes estions du juge, et qui, profitant outre mesure de la répond encore par le même cri à la requête de Patelin, celui-ci sollicite ses honoraires. Citons au moins ıes vers.

LE DRAPIER.

Or çà, je disais,
A mon propos, comment j'avais
Baillé six aunes..., je veux dire
Mes brebis (je vous en prie, sire,
Pardonnez-moi). Ce gentil maître,
Mon berger, quand il devait être
Aux champs, il me dit que j'aurais
Six écus d'or quand je viendrais....
Dis-je, depuis trois ans en çà
Mon berger me convenança (promit)
Que loyaument me garderait
Mes brebis et ne m'y ferait
Ni domaige ni villenie :
Et puis maintenant il me nie
Et drap et argent pleinement.
Ah! maître Pierre, vrayement
Ce ribaud-ci m'emblait (volait) les laines
De mes bêtes; et toutes saines
Les faisait mourir et périr

De gros bâton sur la cervelle.
Quand mon drap fut sous son aisselle
Il se mit en chemin grand erre (très-vite)
Il me dit que j'allasse querre
Six écus d'or en sa maison.

LE JUGE.

Il n'y a rime ni raison
En tout ce que vous refardez.
Qu'est-ce-ci? vous entrelardez
Puis d'un, puis d'autre. Somme toute,
Par le sang-bleu! je n'y vois goutte!

'affaire jugée, le procès gagné par Agnelet, qui, grâce à bêlement, a passé pour un idiot, Patelin le félicite de sa lité, et se vante lui-même de son stratagème.

Dis Agnelet.
— Bée.
— Viens ça, viens.
Ta besogne est-elle bien faite?
— Bée....
— Ta partie est retraite (retirée, sortie):
Ne dit plus Bée; il n'y a force,
Lui ai-je baillé belle entorse?
T'ai-je pas conseillé a point?
— Bée....
— Il est temps que je m'en aille :
Paye-moi.
Bée....

lialogue se prolonge ainsi de la manière la plus comique e l'avocat qui demande, supplie, se fâche, et le client qui . A la fin Patelin, se voyant joué, jure qu'il va chercher sergent, et Agnelet, de son côté, jure que sergent ni avocat e retrouveront; il s'échappe, et, plus heureux que son re, revient sans doute à ses moutons.

Les Enfants sans souci; soties.

u mélange de la farce avec la moralité naquit la *sotie*, e intermédiaire où dominait la satire. Une troupe nou- découvrit et sut exploiter cette veine dramatique. Ce it les *Enfants sans souci*, joyeuse réunion de jeunes Pa-

risiens qui recommencèrent presque Aristophane, au moins pour la malice et l'audace à tout dire. Politique, religion, vie publique ou privée, rien n'était à l'abri de leurs attaques. Ils avaient commencé par s'exécuter eux-mêmes, pour avoir meilleure grâce à faire justice des autres. Leur chef s'appelait le prince des sots, mais son royaume n'était autre que le genre humain tout entier. Ils obtinrent de Charles VI la permission de représenter leurs *soties* sur des échafauds élevés sur la place des halles. Louis XII se servit de leur verve caustique pour appeler à lui l'opinion populaire dans ses démêlés avec le pape Jules II. Ce bon roi savait supporter lui-même les traits de leur satire, et entendait en souriant ces jeunes étourdis le taxer d'avarice. On pense bien que les divers ordres de l'État n'étaient pas épargnés dans ces audacieuses bouffonneries. On y voyait paraître *Sot-Dissolu*, en costume ecclésiastique, *Sot-Glorieux*, vêtu en gendarme, *Sot-Trompeur*, habillé en marchand. Tous les intérêts du temps, toutes les allusions fugitives qu'un siècle emporte avec lui, étaient saisis et personnifiés sur ce théâtre. *Dame-Pragmatique* y était aux prises avec le légat, et *Peuple-Italique* y déplorait le gouvernement de *Mère-Sotte* déguisée en robe d'église. Une telle liberté provoqua souvent la répression. Les rois, le parlement autorisèrent, suspendirent, prohibèrent tour à tour ces dangereuses représentations. François Ier établit la censure théâtrale et proscrivit les farces et les soties. Une autorité plus puissante encore leur donna le coup de grâce; le goût du public les abandonna pour les tragédies et les comédies qui prétendaient imiter le théâtre antique. On touchait à la Renaissance. Marot fut l'un des *Enfants sans souci*.

CHAPITRE XXI.

UINZIÈME SIÈCLE : AGE DE TRANSITION.

ature populaire; les prédicateurs, Menot, Maillart et Raulin.
Le poëte Villon.

ture populaire; les prédicateurs, Menot, Maillart et Raulin.

rtir du quatorzième siècle tout sort de l'Église, tout se ise et s'émancipe. Le moyen âge tombe en ruines. La rie française est frappée à mort par la flèche plébéienne hers anglais, aux plaines de Crécy, de Poitiers, d'Azin- L'invention de l'artillerie va déplacer la force et achever e du pouvoir féodal. D'un autre côté la théocratie a re- elle-même à ses magnifiques rêves. Les papes ne son- lus à l'empire universel, mais à la souveraineté tempo- l'Italie. La petite ambition tue la grande. Boniface VIII ffleté par un légiste de Philippe le Bel; Clément V jusqu'au saint-siége, et laisse brûler les templiers, les de la chevalerie sainte! Le grand schisme éclate. Le de Pise proclame la nécessité d'une réforme. Le pieux , le docte Clémengis ont déjà pressentir Luther[1].

face des deux pouvoirs qui meurent, il en est un, bien encore, qui s'élève et se prépare de loin à de grandes les. C'est la bourgeoisie, c'est le peuple. Il apparaît aux e 1357 avec Robert le Coq et le prévôt Marcel : il se plus redoutable encore en 1413, quand il assiége une re fois la Bastille et coiffe déjà le roi (c'était alors

n Charlier, né à Gerson, diocèse de Reims, en 1363, chancelier de sité de Paris, mourut à Lyon, en 1429. On a de lui une soixantaine s en latin et quelques discours en français. On lui attribue, mais sans ertaine, l'*Imitation de J. C.* — Mathieu de Clémengis, né vers le mi- quatorzième siècle, fut recteur de l'Université, et mourut vers 1440. emarquable de ses traités a pour titre : *De corrupto Ecclesiæ statu.*

Charles VI) du chaperon populaire. Il fait mieux : sous les traits d'une jeune fille des champs, il s'arme pour l'indépendance du pays et reconquiert le royaume. Enfin l'esprit bourgeois et antichevaleresque s'assied sur le trône dans la personne du roi Louis XI, et achève d'accabler le génie féodal dans celle des vaillants et téméraires ducs de Bourgogne.

La littérature du quatorzième au seizième siècle exprime cette situation politique. Elle est en général chétive et souffrante comme la France. Ses productions les plus remarquables ont un caractère plébéien et vulgaire. Nous avons déjà vu, dans la chronique, Commines succéder à Froissart : sur le théâtre nous avons entendu les confréries et la basoche. La chaire chrétienne n'échappe pas à cette commune destinée. Le prêtre lui-même se fait peuple. C'est alors que retentit dans l'Église la parole vive, originale, mais vulgaire des Menot, des Maillart, des Raulin[1]. Cette éloquence est également populaire par son inspiration et par ses formes. C'est contre les riches et les puissants du monde que s'exerce la verve de ces tribuns sacrés. Louis XIV aimait à prendre sa part dans un sermon : il ne voulait pas qu'on la lui fît ; les prédicateurs du quinzième siècle épargnent volontiers à leurs nobles auditeurs la peine de deviner ce qui les concerne. Chez eux l'allusion n'est guère plus voilée que chez le missionnaire Bridaine. « Êtes-vous de la part de Dieu ? s'écrie Maillart. Le prince et la princesse, en êtes-vous ? baissez le front !... Les chevaliers de l'ordre, en êtes-vous ? baissez le front ! Et vous, gentilshommes, en êtes-vous ? baissez le front ! » Menot trouvait, dans son indignation bourgeoise autant que religieuse, quelques inspirations d'une haute éloquence : « Aujourd'hui, disait-il, messieurs les gens de justice portent de longues robes, et leurs femmes sont vêtues comme des princesses ; si leurs vêtements étaient mis sous le pressoir, le sang des pauvres en découlerait. » La critique littéraire a longtemps dédaigné outre mesure ces braves doc-

1. Michel Menot, cordelier et professeur de théologie à Paris, mort en 1518.
Olivier Maillart, cordelier, mort en 1502.
Jean Raulin, directeur du collége de Navarre, mort en 1514.

teurs au simple et trivial langage : un habile professeur a réhabilité leur mémoire avec réserve[1]. Il les a justifiés de l'accusation assez peu vraisemblable, mais généralement admise depuis Voltaire, d'avoir employé une langue bizarre mi-partie de mauvais latin et de mauvais français. Il a cité des passages remarquables tirés de leurs sermons, et montré que la trivialité qu'on leur reproche est due à l'état actuel du langage, qui ne connaissait point de degrés de noblesse entre les mots, et au caractère des auditoires auxquels s'adressaient ces orateurs.

Cela même est un fait littéraire d'une haute importance. Au quinzième siècle, il n'y a en France qu'un langage, et c'est celui du peuple, qu'une éloquence, et c'est une éloquence plébéienne. Nous allons voir que la poésie présente le même caractère.

Le poëte Villon[2].

Les époques de transition, comme le quinzième siècle, comme le nôtre peut-être, sont en général peu littéraires. Le poëte le plus remarquable des temps qui nous occupent, le premier en date de tous les poëtes modernes (car Charles d'Orléans est le dernier des trouvères), fut maître François Villon, écolier de l'Université de Paris, vrai basochien, espiègle, tapageur, libertin et, qui pis est, larron ; passant sa vie entre le cabaret, la prison, la faim et la potence, toujours pauvre, toujours gai, toujours railleur et spirituel; mêlant aux saillies de sa joyeuse humeur des traits nombreux d'une sensibilité rêveuse et quelquefois éloquente, il fut le premier qui saisit et dégagea la poésie que recèle la plus vulgaire et la plus misérable de toutes les conditions : il exprima la na-

1. M. Géruzez, dans son *Cours d'éloquence française*, 1836-1837, leçons v[e] et suivantes. Ces pages réunissent au plus haut degré l'instruction et l'intérêt.

2. Nous devons au moins un souvenir à un autre poëte populaire du commencement du quinzième siècle, à Olivier Basselin, foulon de son métier, Normand de naissance, et poëte par l'inspiration du cidre. C'est du vallon de la Vire, qu'il habitait, que ses joyeux couplets ont pris et légué à leurs successeurs le nom de *Vaux-de-Vire*, et par corruption *Vaudevilles*. Le texte de ses chansons n'a pas été moins altéré que leur titre : elles n'ont été imprimées que deux siècles après sa mort, et dans un langage changé et rajeuni

ture dans sa vérité la plus nue, et il se trouva que cette franche et grossière nature était souvent l'idéal même de l'art[1].

Né à Paris, « près de Pontoise, » l'an 1431, « de pauvre et de petite extrace, » François Montcorbier, connu sous le nom de Villon, qui était celui d'un prêtre de Paris, son protecteur, suivit les leçons de l'Université. Mais disciple peu assidu « d'Aristote et de ses comments, » il lui arrivait souvent « de fuir l'école, comme fait le mauvais enfant; » alors il suivait « une troupe de gracieux galants, »

> Si bien chantants, si bien parlants
> Si plaisants en faits et en dits.

et s'installait avec eux

> Dans la taverne où tenaient leurs états.

Aussi, au lieu d'avoir, comme plusieurs de ses condisciples, « maison et couche molle, » le pauvre clerc ne put obtenir, malgré la présentation de l'Université, « ni cens, ni rente, ni avoir. » Il vécut dans une misère profonde et ne put léguer à la terre qu'un corps où « les vers ne trouveront grand'graisse, tant la faim lui fit rude guerre! Nécessité fait gens méprendre, et faim saillir le loup du bois » ; la détresse poussa Villon au larcin et presque au gibet. Deux fois condamné à être pendu, deux fois il obtint sa grâce, d'abord du parlement, ensuite, « du bon roi, » ce qui veut dire de Louis XI; le commentaire était indispensable. Il alla finir tranquillement sa vie en Poitou, à Saint-Maixent, auprès « d'un homme de bien, abbé dudit lieu. »

Les œuvres de Villon ne ressemblent en rien à celles des poëtes ses prédécesseurs : elles rentreraient difficilement dans une classification connue. Il ne chante rien d'étranger à luimême; c'est sa vie, ce sont ses idées, ses émotions personnelles qu'il raconte. Il nous décrit le petit monde vulgaire et pourtant très-caractérisé, très-poétique qui tourne autour de

1. M. Campeaux a publié un livre intéressant sur la *Vie et les Œuvres de Villon* (1859).

lui : c'est une vue de l'humanité, prise de la place Maubert. Il y a un charme tout nouveau à trouver, dans un poëte du quinzième siècle, ces révélations de la vie intime, ces confessions naïves et malignes, aussi éloignées de la jactance que de l'hypocrisie. C'est, à part l'infériorité du talent et la différence du caractère, le même genre de plaisir que nous procurent les poésies d'Alfred de Musset : on aime à entendre causer sans prétentions un homme qui se trouve être en même temps un poëte, à recueillir de sa bouche l'expérience profonde de la vie. Villon vous redit ses amours, ses fautes, ses malheurs ; il se plaint sans amertume et même sans tristesse ; il chante sa misère, non pour nous apitoyer, mais parce qu'il est poëte et que sa misère a un côté poétique. Il est le premier en France qui ait trouvé la poésie des sujets simples, c'est-à-dire la pensée nette, l'image vive, la sensibilité au milieu du sourire, et même la mélancolie. Tout cela naît chez lui sans effort : sa poésie ne consiste qu'à mieux voir et mieux sentir. La grâce qui, dans son prédécesseur Charles d'Orléans, grimaçait quelquefois par bon ton et pour plaire à *Bel-Esprit* et à *Faux-Savoir*, n'est ici que le mouvement naturel de la pensée. On croirait voir un de ces joyeux enfants de Paris, si à l'aise dans leurs haillons, si alertes, si gais, si intelligents de figure et de repartie, à côté d'un adolescent beau et bien formé par la nature, mais gêné par une surveillance austère et emprisonné dans la soie et le velours.

Le choix de ses sujets annonce déjà la manière dont il va les traiter. Villon ne se fatigue pas à créer une fiction, il ramasse sa poésie à ses pieds, dans les rues, souvent, hélas ! dans les ruisseaux de Paris. Un beau jour il quitte sa ville natale pour rompre une passion, ni plus ni moins que Saint-Preux ou Werther ; il s'en va, touriste en guenilles, jusqu'à Angers, et comme il part « en pays lointain, » il juge prudent de faire « certains legs. » Un ivrogne aura son muid; il laisse aux pauvres clercs sa nomination de l'Université, qui ne les enrichira guère, et à un ami trop gras deux procès pour corriger son embonpoint. C'est ainsi qu'il passe en revue tout son entourage, administrant partout un trait satirique ou plaisant.

Ces *legs*, qu'on désigne d'ordinaire sous le nom de *Petit*

"*estament*, sont une esquisse légère de l'ouvrage principal /illon, le *Grand Testament*, composé dans toute la force on talent et de son âge, « en l'an trentième de sa vie. » ent en les lisant que ces deux ouvrages sont séparés par c innées d'intervalle et par une expérience douloureuse de ie. Dans le second, le style du poëte a gagné une mâle én gie, au milieu « de toutes les hontes qu'il a bues, » et la s rance a aiguisé « ses sentiments, plus que tous les comme l'Averroès sur Aristote. » Il débute par jeter un triste gard sur sa vie passée, il en avoue les fautes avec résignati l est pécheur, il le sait bien; mais la pauvreté est coup le tous ses méfaits. C'est elle qui a dissipé inutilemen rie : par elle « ses jours s'en sont allés errants, comme ilets d'une toile qu'un tisserand brûle avec une ard)aille. » Villon excelle surtout dans l'expression de ces ancoliques regrets d'un temps qui s'enfuit et s'envole. (ı ce doux reflet du passé qu'il colore d'un éclat poétique igures même les plus vulgaires; témoin cette bonne vi ıeaumière (armurière), jadis fringante jeune fille, qui, ıes commères

Assises bas, à croppetons (accroupies)
Tout en un tas comme pelottes,
A petit feu de chenevottes
Tôt allumées, tôt éteintes,

se prend à deviser du temps où elles furent « si mignotte N'est-ce pas la véritable aieule de cette joyeuse vieille Béranger, qui regrette si effrontément « le temps perdu e ne sais quelles autres choses encore? Quelquefois c vers l'avenir que Villon tourne ses regards pensifs mais r gnés : il le montre du doigt à ses amies, il les exhorte pa pensée de la vieillesse future à se montrer moins dédaigne ıujourd'hui. On s'attend à chaque instant à lire :

Vous vieillirez et je ne serai plus!

)u bien :

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie!

illon n'arrive pas à cette pure et suave élégance ; mais que
âce néanmoins dans sa ballade des Dames du temps jadi

Dites-moi où, en quel pays
Est Flora, la belle Romaine
Archipiada, ni Thaïs
Qui fut sa cousine germaine,
Echo parlant quand bruit on mène,
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?
Mais où sont les neiges d'antan (de l'année dernière, *ante annum*)?

Où est la très-sage Héloïs,
Pour qui fut blessé et puis moine
Pierre Abélard, à Saint-Denis?
Pour son amour eut cette essoine (malheur).
Semblablement où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté, en un sac, en Seine?
Mais où sont les neiges d'antan?

La reine Blanche comme un lys,
Qui chantait à voix de Syrène;
Berthe aux grands pieds, Biétrix, Allis,
Eremburges qui tint le Maine,
Et Jeanne, la bonne Lorraine, —
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen?
Où sont-ils, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

en s'égarant dans les souvenirs familiers de sa jeunesse a trouvé par hasard les grandes et poétiques idées de ièveté de la vie, de la fragilité de notre nature. Le naïf s'y arrête complaisamment, tout émerveillé de sa dé- erte, et nous l'exprime avec l'émotion la plus vraie. ainsi qu'il sait, chose rare chez les poëtes intimes ! er du personnel au général, de ses misères à celles de ıme. On s'intéresse à lui d'autant plus que sa destinée qu'une branche de la destinée commune. Nul poëte it encore tracé d'une main plus hardie le néant de la vie elle.

De pauvreté me gourmentant (plaignant),
Souventefois me dit le cœur :
Homme ne te doulouse tant.

Et ne démaine tel douleur,
Si tu n'as tant que Jacques Cœur :
Mieux vaux vivre, sous gros bureaux,
Pauvre, qu'avoir été seigneur,
Et pourrir sous riches tombeaux.

. . . .

Mon père est mort, Dieu en ait l'âme,
Quand est du corps, il gît sous lame (tombe);
J'entends que ma mère mourra;
Et le sait bien, la pauvre femme;
Et son fils pas ne demourra.
Je connais que pauvres et riches,
Sages et fous, prêtres et lais,
Noble et vilain, larges et chiches,
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrassés collets,
De quelconque condition,
Portant atours et bourrelets,
Mort saisit sans exception.

Et meure Pâris et Hélène,
Quiconque meurt, meurt à douleur.
Celui qui perd vent et haleine,
Son fiel se crève sur son cœur :
Puis sent Dieu sait quelle sueur!
Et n'est de ses maux qui l'allége;
Car enfants n'a, frère, ni sœur,
Qui lors voulût être son plége (caution).

La mort le fait frémir, pâlir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir.
Jointes et nerfs croître et étendre.
Corps féminin, qui tant es tendre,
Poli, suave, gracieux,
Te faudra-t-il ces maux attendre?
Oui, ou tout vif aller aux cieux.

Ici ne pressent-on pas Bossuet, n'entrevoit-on p sombres lieux, ces demeures souterraines, où dorm grands de la terre, » ne devine-t-on pas déjà « cet qui change bientôt de nature, ce corps qui prend u nom? » qui ne garde pas même longtemps celui de et devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom d cune langue? » Le voilà, ce corps féminin, si poli, s si gracieux, le voilà tel que nous l'ont fait le plus

orateurs et le plus vieux de nos poëtes populaires. Plus ı c'est avec le grand poëte Shakspeare et la scène terrible fossoyeurs que Villon se rencontre, aux charniers des ocents.

Quand je considère ces têtes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maîtres des requêtes,
Ou tous de la chambre aux deniers,
Ou tous furent porte-paniers (porte-faix).
Autant puis l'un que l'autre dire :
Car d'évêques ou lanterniers
Je n'y connais rien à redire.

Et icelles qui s'inclinaient
Une contre autres en leurs vies;
Desquelles les unes régnaient,
Des autres craintes et servies;
Là les vois, toutes assouvies
Ensemble en un tas pêle-mêle.
Seigneuries leur sont ravies :
Clerc ni maître ne s'y appelle.

)ue manquait-il à cette poésie populaire du quinzième siè-, qui déployait si hardiment ses voiles entre le monde de ssuet et celui de Shakspeare? La même chose précisément manquait à l'esprit du peuple : une élévation morale plus quente, sinon plus haute, l'habitude des grands objets et affaires importantes; la richesse et la dignité. Le peuple, gtemps couvé sous les ailes de l'Église, se séparait d'elle in pour vivre de sa propre vie. Mais qu'il était faible et ssier encore! L'incapacité des Valois, leurs vices, les fléaux la guerre, l'invasion des conquérants anglais, le laissèrent gtemps aux prises avec la pauvreté de l'intelligence, aussi n qu'avec les besoins matériels de la vie. Dégradé par norance non moins que par la misère, il ne pouvait lever s le ciel un mâle et libre visage. Mais voici qu'une révéla-ı nouvelle va luire sur le front de l'affranchi. La noble et ıte antiquité, sortie peu à peu des cloîtres et des manu-ts, grandie en Italie sous Dante, Pétrarque et Boccace, ltipliée par le divin bienfait de l'imprimerie, va mettre ce ple en possession de toutes les richesses des anciens âges.

monarchie succédant à l'empire romain, mais plus v
lui, plus pure par son principe, puisqu'elle reposa
conviction et non sur la force, cette immense patrie
créée l'Église, et qui possédait une langue, des mœ
administration, une hiérarchie et avant tout une f
mune, cette puissante organisation allait s'anéantir.
peuple reprenait sa vie personnelle et indépendan
l'Italie s'est détachée de l'imitation et du langage de
dours, elle s'est affirmée elle-même par la voix puis
Dante. L'Espagne trouve chez elle son héros, et
grandit à l'ombre majestueuse du Cid. L'Angleter
enfin avec Chaucer de parler la langue de ses conqué
les guerres des Valois tranchent durement les deux
lités. L'Allemagne va bientôt avoir son pape, sa bi
chaire. Tout se dissout, tout s'isole. Mais cette
monde n'est que l'aurore d'un monde nouveau. L'
moyen âge se brise, mais pour se refaire un jour
base plus large. La société nouvelle aura pour tâc
mettre dans son sein et de pacifier tous les contraste
sée et de race. Le monde doit marcher par les voi
liberté vers l'unité moderne, celle de la vérité rec
acclamée par la raison.

TROISIÈME PÉRIODE.

LA RENAISSANCE.

CHAPITRE XXII.

LA RENAISSANCE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Difficultés que présentait en France le problème de la Renaissance. — Influence de l'Italie. — Étude de l'antiquité ; invention de l'imprimerie; Collége de France. — Budé; Érasme.

Difficultés que présentait en France le problème de la Renaissance.

La Renaissance au seizième siècle ne fut pas, comme on pourrait le croire, une reproduction servile de l'antiquité, mais bien une fusion harmonieuse des éléments de la civilisation chrétienne avec les traditions du goût et du savoir antiques. L'Italie fut le confluent où les deux courants se joignirent. Dante, Pétrarque, Boccace, ces conquérants infatigables des richesses du passé, semblèrent ne se proposer dans leurs œuvres en langue vulgaire que de transformer les rudes matériaux de notre moyen âge. Ils imprimèrent le caractère de la beauté, l'un aux pieuses légendes de nos trouvères, l'autre aux chants de nos troubadours; le troisième s'empara de nos fabliaux qu'il revêtit de sa prose brillante et périodique. L'Arioste conserva, dans son *Roland furieux*, la matière chevaleresque de nos chansons épiques. Il adopta le plan irrégulier, l'allure indépendante et capricieuse des chantres populaires de l'Italie; mais la poésie antique est comme le sang généreux qui circule dans ce corps tout moderne. Elle s'y manifeste par la perfection du style et par l'emprunt continuel des expressions et des images classiques. Le Tasse arriva au même but par une route tout opposée ; dans la *Jéru-*

m, l'art antique a tracé le plan, réglé la forme et les li-
es de l'épopée; mais l'inspiration religieuse et chevale-
que est venue animer et vivifier tous les détails.

En Italie, la fusion de l'esprit moderne et des souvenirs
iques avait été simple et rapide. La Renaissance n'avait eu
mbiner que deux éléments, le catholicisme officiel et la
lition gréco-latine. Aucun obstacle n'avait entravé leur
on : les chefs du moyen âge, les papes, s'étaient mis à la
du mouvement. Aussi le seizième siècle y vit-il éclore,
sein de la civilisation nouvelle, l'expression la plus pure
a maturité sociale, la fleur immortelle de l'art. Il n'en fut
ainsi de la France. Cette nation centrale, destinée à servir
lien entre toutes les races, de médiatrice entre toutes les
es, devait recevoir et combiner des éléments plus nom-
ux, plus divers, et souffrir, avant d'enfanter la pensée
lerne, les douleurs d'une longue gestation. Ici ce n'est pas
lement à l'inspiration du moyen âge qu'il s'agit de donner
eauté antique : un esprit nouveau a soufflé du Nord et a
levé la conscience de l'homme jusque dans ses abîmes. Le
it de douter, le devoir de réfléchir, le besoin d'une action
viduelle et libre, voilà ce qu'il faut combiner avec l'unité
inion, d'esprit et de gouvernement, condition nécessaire
e forte unité nationale, préliminaire indispensable d'un
et d'une littérature.

ussi par quelles agitations dans le domaine des faits se
luit cette diversité d'éléments dans la sphère des idées!
x peuples dans la même nation, huit guerres civiles, deux
assassinés, un roi assassin de son peuple, le passé et l'a-
ir venant comme deux fantômes tourmenter cette malheu-
se époque, la féodalité cherchant à relever la tête et à
ager la France, la démocratie passant des protestants aux
oliques, et formant avec la théocratie une bizarre al-
ce; enfin, comme pour marquer plus clairement le carac-
de la lutte, deux races étrangères offrant aux deux partis
s secours intéressés, et heurtant, au sein de notre mal-
reuse patrie, le sombre génie du Nord contre le *Démon*
Midi : tel est le spectacle qu'offre aux yeux de l'histoire
France du seizième siècle. Puis arrive le dénoûment long-

temps attendu de cette tragédie sanglante. Le tumulte s'apaise, les passions se calment, la politique s'endort dans une longue trêve monarchique, solution provisoire, comme toutes les solutions de ce monde. L'unité renaît par la conciliation des idées belligérantes : d'un côté la liberté d'examen est consacrée par l'édit de Nantes, c'est-à-dire par le dogme de la tolérance civile ; de l'autre le principe d'autorité est affermi, mais déplacé. L'unité sera désormais non dans l'Église, mais dans l'État. Au moyen âge, il y avait une seule religion et une foule de gouvernements séculiers ; dans les temps modernes, il y aura plusieurs religions et une seule société civile. Les cultes divers seront embrassés dans le sein d'une seule grande société, la France, dont les membres s'appelleront les sujets du roi, en attendant qu'ils méritent un plus beau nom. Cette transaction donnera le curieux spectacle d'un double changement de drapeau ; Henri IV, de huguenot se fera catholique, le clergé ligueur deviendra royaliste. C'est-à-dire qu'un parti ne triomphera qu'en s'armant du principe de ses adversaires. Enfin, ce qui nous ramène au sujet spécial de nos études, la création de la société nouvelle, de la société politique et laïque ne pourra se faire que sous l'influence de l'idée antique d'une morale universelle, indépendante des formes particulières du culte, et héritière de la tradition générale du genre humain. L'éducation, même sous la main du clergé, sera désormais toute *classique;* l'art français, dans sa forme, sera en grande partie païen.

En France donc comme en Italie, comme dans les autres contrées de l'Europe, le fleuve des idées modernes entraîna dans son cours les débris immortels de la civilisation antique.

Mais chez nous, on le conçoit, le mélange fécond de tant d'éléments divers acquit plus tard qu'en Italie sa limpidité. Ce n'est guère qu'au dix-septième siècle que fleurira en France, dans une littérature inimitable, la pensée longtemps agitée par les tourments de l'âge précédent. Le seizième siècle nous offre dans ses œuvres la même discordance que dans ses factions. L'idée et la forme, la vie et la beauté y cherchent vainement à s'unir. « En notre langage, disait Montaigne, je trouve assez d'étoffe, mais un peu faute de

n. » Alors, en effet, ceux qui pensent connaissent peu
d'écrire ; ceux qui cultivent l'art d'écrire ne songent
:e à penser. D'un côté nous avons les harangues, les mé-
res, les pamphlets, les satires, les traités dogmatiques
olémiques, les essais philosophiques, tout ce qui contient
)rit, l'âme même de l'époque ; de l'autre, une jeune et
ıcieuse école de disciples de l'art antique, qui s'efforcent
réer de toutes pièces une langue noble, une poésie sé-
se, et n'oublient que de lui donner une âme. Cette sépa-
)n, ce divorce entre la pensée inspiratrice et la forme
raire est, selon nous, le trait saillant de la littérature du
ème siècle. Sans doute, il exista alors des auteurs d'un
talent ; on n'écrira jamais avec plus de verve et d'origi-
:é que Montaigne ; avec un bon sens plus net, plus incisif
Rabelais. Mais la langue de ces grands écrivains n'ap-
ient qu'à eux seuls. Chacun d'eux l'improvise pour le
ıin actuel de sa pensée. Il n'y a pas alors de formes uni-
elles et communes à tous, espèces de monnaies courantes
pées d'une empreinte connue.

ette circonstance peut être en général favorable à l'indé-
lance du talent ; mais elle était contraire à l'esprit émi-
ment social et communicatif des Français. Le peuple des-
à devenir l'intermédiaire entre les peuples, le propagateur
idées, l'apôtre infatigable de la civilisation, avait besoin
ıe langue logique, régulière, universelle. La littérature
çaise devait, pour agir sur le monde, se centraliser comme
ıonarchie.

ous suivrons, dans cette rapide esquisse du seizième
le, la division que la nature même de son développement
t de nous indiquer. Nous examinerons d'abord la pensée
ı quelque sorte la vie de cette société, autant qu'elle se
ifestera dans les monuments écrits, quelque imparfaite
n soit la forme. Nous observerons donc dans la société
çaise le goût des arts et de la civilisation italienne, le
ɜ de l'érudition antique, les hardiesses de la philosophie
sante. Nous verrons les passions religieuses et politiques
er de la bouche des orateurs sous la plume des pamphlé
:s et de là dans les pages plus durables, plus impartiale

émoires et des traités ; trois degrés divers par lesquels tions deviennent des livres, sans constituer encore une ture. Ce sera la première partie de notre étude sur le me siècle. La seconde nous fera assister à la grande ten- de réforme littéraire rendue nécessaire par l'insuffisante e de Marot, réforme proclamée par du Bellay, exagérée onsard, restreinte et régularisée par Malherbe.

Influence de l'Italie.

talie fut, au seizième siècle, l'initiatrice de la France. dans l'âge précédent, cette contrée nous avait envoyé le un souffle de renaissance. Nous voyons autour du de Charles VI trois femmes, trois Italiennes célèbres à s titres, sa belle-sœur Valentine de Milan, sa femme au de Bavière, fille d'une Visconti, et la modeste, la sa- Christine de Pisan. Mais une fois délivrée des guerres ises, c'est-à-dire enfin constituée et forte de son unité, ance sentit pendant plus d'un demi-siècle une puissante lsion qui l'entraînait de l'autre côté des Alpes. Les am- is et les intérêts des princes furent les causes occasion- s de ces expéditions ; un mobile caché y poussait la nation e : c'était, comme au temps des invasions barbares, l'irré- le attrait d'une heureuse et riche contrée, la vague séduc- 'une civilisation supérieure. La jeune noblesse qui envi- it Charles VIII ne rêvait que la belle Italie, son opulence s voluptés. Le climat du Midi et sa splendide nature t comme une première révélation des arts pour les rudes ts de Lahire et de du Guesclin. Sous Louis XII, ce pre- enseignement a déjà porté ses fruits ; le cardinal-mi- , Georges d'Amboise, frappé d'admiration à la vue des eilles qui remplissaient la Lombardie, des imposantes ons de Bramante et de Léonard de Vinci, se fait le e du mouvement nouveau, et donne le signal d'une des belles périodes de l'architecture française.

ntôt François I[er] offre un protecteur aux arts de l'Italie ami à ses artistes. C'est à lui que Raphaël envoie plu- s de ses chefs-d'œuvre. C'est pour lui que le Primatice

ıt déployer à Fontainebleau sa poétique imagination e
élégance à la fois forte et voluptueuse. C'est à son appe
Jean Cousin, notre Michel-Ange, fonde l'école française
ıpère la transition de la peinture sur verre à la peinture
huile. Cependant s'élèvent de tous côtés ces châteaux de
Renaissance, qui viennent remplacer sur notre sol les for-
ısses féodales ; c'est Madrid, l'élégant manoir du bois de
ılogne ; c'est la Muette, Saint-Germain, Villers-Cotterets,
ıntilly, Follembray, et ce palais de fées créé au fond des
s de la Sologne, le merveilleux et fantastique Chambord.
ıte la noblesse, lasse du triste séjour des noirs et solitaires
jons, accourt près du roi-chevalier, dans ces élégantes
omptueuses demeures où la vie s'écoule dans une fête éter-
ıe. On y voit arriver à l'envi les grands seigneurs et leurs
nes femmes, les érudits et les artistes, étrange et brillante
.été où la science est admise à titre de luxe, où les har-
ısses de la pensée sont accueillies comme une jouissance
.velle de l'imagination.

ıoin de s'éteindre avec François 1er, l'influence italienne
: au contraire prendre officiellement possession du trône
Valois. Catherine de Médicis, qui joignait toutes les qua-
s de l'esprit à tous les vices du cœur, avait apporté de Flo-
ce le noble goût des beaux-arts. Non contente de protéger
artistes, elle participait elle-même à leurs travaux. Phili-
t Delorme, qui construisit pour elle le palais des Tuileries,
oue du *grandissime plaisir qu'elle prend en l'architecture*,
rtroyant et esquichant les plans et les profils des édifices
elle fait élever[1]. C'est sous son triple règne que la Renais-
ce trouva enfin son expression artistique la plus élevée et
lus significative, la poésie. Ici encore, au milieu d'inno-
ons plus importantes dont nous aurons bientôt à parler, se
ıtrèrent les traces nombreuses de l'imitation italienne.
chim du Bellay préconise le sonnet presque à l'égal de
e ; Ronsard doit à l'inspiration des poëtes de l'Italie quel-
s-unes de ses meilleures pièces, les seules que tâchent de
roduire ses disciples Desportes et Bertaut. Il n'est pas jus-

Traité de l'architecture, Paris, 1567.

qu'aux jeunes seigneurs qui, d'abord par fanfaronnade guerrière, et ensuite par esprit courtisanesque, ne mêlent à la vieille langue de leurs pères les idiotismes toscans, qu'ils ont rapportés du théâtre de leurs exploits, ou recueillis dans la conversation de leur reine et de ses filles d'honneur.

Étude de l'antiquité; invention de l'imprimerie; Collége de France.

A considérer ainsi isolément la tranquille invasion de l'art italien dans la France, il semble qu'il va se borner à y fournir la même carrière que dans sa terre natale, jetant sur son passage des rayons semblables, mais affaiblis. On s'attend presque à retrouver de ce côté des Alpes l'élégante, mais timide contrefaçon de la Renaissance ultramontaine. Il n'en fut rien néanmoins; les événements de l'histoire, l'agitation des esprits troublèrent violemment la civilisation du seizième siècle, mais enrichirent son cours d'un sédiment fécond. Les travaux mêmes auxquels l'Italie avait convié l'Europe portaient en eux le germe d'une rénovation intellectuelle et politique. L'Italie moderne ne se présentait pas seule à l'étude de la France, elle amenait avec elle toute l'antiquité grecque et romaine; et, bien que le culte de la science classique dût souvent ressembler à une superstition, cette innovation n'en fut pas moins un immense progrès : en changeant de servitude, la pensée moderne apprenait à être libre.

L'empire de Constantinople s'était écroulé en 1453. De savants Grecs, échappés à l'asservissement de leur patrie, étaient venus chercher un asile en Italie, et ils payaient l'hospitalité des Latins par l'enseignement de la langue d'Homère et de Démosthène.

Le 19 janvier 1458, l'Université de Paris reçut une demande de Grégoire, né à Tiferno, dans le royaume de Naples, à l'effet d'être admis dans son sein comme professeur de grec et de rhétorique. Cette offre fut accueillie; mais le nouvel enseignement, isolé au milieu des chaires de logique et de théologie scolastiques, regardé avec défaveur par les partisans coalisés des vieux systèmes, se vit à peine toléré, et ne porta que

fruits médiocres. Toutefois la tradition ne s'en perdit pas fut d'un des élèves de Grégoire qu'un jeune Allemand des é à une haute célébrité, Reuchlin, le patron et le maîtr Mélanchton, apprit, vers l'an 1470, les premiers élé nts de la langue grecque. Quelques années plus tard uchlin retrouvait dans la même ville, pour professeur de :c, un véritable enfant de la Grèce, qui toutefois devait s ébrité plutôt à sa patrie qu'à son savoir[1]; c'était Georg rmonyme. Seul alors à Paris il parlait ou plutôt balbutiait grec, et n'avait pas plus le désir que la capacité de l'ensei er aux autres[2]. Mais ses rares élèves suppléaient à l'insuf ance de ses leçons par un dévouement à l'étude qui avait elque chose de l'enthousiasme religieux des néophytes. «Je suis donné de toute mon âme à l'étude du grec, écrit l'un ux, et aussitôt que j'aurai quelque argent, j'achèterai des res grecs d'abord, et ensuite des vêtements[3]. » Bientôt ès les livres devinrent moins rares. L'Italie avec laquelle ntinuaient nos rapports, multipliait ses doctes envois. Déjà nmençaient à circuler des livres qu'on croyait encore ma- scrits, mais remarquables par la régularité extraordinaire l'écriture, de plus à bon marché et en grand nombre. is on en achetait, plus il y en avait à vendre. Ils se trouvaient, se merveilleuse ! tous semblables entre eux, comme s'ils sent tous sortis au même instant de la même main. L'im- merie qui ne fut d'abord que l'art de graver ou de stéréo- er sur bois, procédé connu en Chine de temps immémo- l, devint, vers 1450, l'invention admirable des caractères biles. On l'attribue généralement à Gutenberg, né à yence, mais établi à Strasbourg. Faust, riche négociant de te première ville, aida l'inventeur de ses capitaux; et œffer, leur collaborateur, perfectionna l'invention en ginant un procédé plus facile pour la fonte des caractères[4].

. « Non tam doctrina quam patria clarus. » (Beati Rhenani epistola ad uchlinum, folio 52.)

. « Unus Georgius Hermonymus græce balbutiebat, sed talis ut neque po- set docere si voluisset, neque voluisset si potuisset. » (Erasmi epistola I.)

. Erasmi epistola XXIX.

H. Hallam, *Histoire de la littérature de l'Europe*, t. I, p. 151, analyse

Fichet, recteur de la Sorbonne, introduisit l'imprimerie à Paris en 1469. Les nouvelles presses produisirent sept cent cinquante et un ouvrages jusqu'à la fin du quinzième siècle, et dès le commencement du suivant elles ne donnèrent pas moins de huit cents publications dans l'espace de dix ans; dans le nombre se trouvaient quelques ouvrages grecs. Le nonchalant Hermonyme était remplacé par le savant Italien Aleandro, recteur de l'Université de Paris en 1512, pensionné par Louis XII, et enseignant le grec et peut-être l'hébreu.

Ce fut surtout sous François I[er] que la Renaissance prit l'essor. Jamais l'esprit humain n'avait développé une curiosité plus enthousiaste pour le passé, une activité plus studieuse, plus passionnée pour les lettres. Les imprimeurs pleins de la dignité de leur mission, marchaient de pair avec les premiers savants de leur siècle. Aux Badius Ascensius, aux Gourmont, aux Colines, aux Dolet, succéda la famille des Estienne, ces prodiges de science et de travail, qui, pendant quatre générations, élevèrent l'art de la typographie à la plus haute perfection qu'il ait jamais atteinte. François I[er] lui-même témoignait sa sollicitude à cette dixième muse. S'il ne créa pas précisément l'imprimerie royale[1], comme on l'a dit et répété souvent, il fit fondre par Garamond les admirables caractères qu'on prêtait de temps à autre aux imprimeurs particuliers pour leurs belles éditions. Cette mesure généreuse n'était que l'appendice d'une institution encore plus importante. Laissant à la Sorbonne sa stérile escrime théologique, le roi conçut et réalisa la pensée de séculariser l'enseignement. Le *Collége des trois langues* (Collége royal, Collége de France), créé en 1531, se remplit de chaires d'hébreu, de grec, de latin, de médecine, de mathématiques et de philosophie, admirable pêle-mêle de science, désordre fécond d'une généreuse époque, que des temps plus rassis eussent dû peut-être assujettir à une organisation plus méthodique. C'est

résume les longues discussions auxquelles a donné lieu cette matière. Les principaux auteurs qui y ont pris part sont indiqués dans l'*Histoire littéraire de l'Italie*, par Ginguené, t. III, p. 270.

1. Ce fut Louis XIII qui fonda réellement l'imprimerie royale en 1640.

là que brillèrent les Vatable (Wastebled), les Danès, les Toussain, et le savant Turnèbe et le disert Lambin, dont la sage lenteur enrichit la science antique de nombreux commentaires et la langue française d'un verbe expressif emprunté à son nom.

Budé ; Érasme.

Aux souvenirs du Collége de France se rattachent les deux renommées les plus brillantes parmi les savants du seizième siècle, Budé et Érasme, dont l'un détermina le roi à créer cet établissement, l'autre refusa d'en être le chef et d'aliéner ainsi son indépendance d'homme de lettres. Grâce à Guillaume Budé[1], le plus savant helléniste de l'Europe, la France n'eut plus rien à envier à l'Italie, sous le rapport de la science philologique. Ce fut lui qui le premier, détrônant l'insuffisante compilation de Guarino (l'*Étymologicum magnum* de Phavorinus), et devançant de quarante-trois ans le véritable *Trésor* de Henri Estienne, fixa, dans ses *Commentaires*, le sens d'une grande partie des mots de la langue grecque, et se fit le législateur d'une science qui n'avait eu jusqu'alors que d'aventureux champions. Chez lui se manifeste déjà la tendance sérieuse et positive de l'érudition cisalpine : même dans un travail sur les mots, Budé se préoccupe des choses. Il explique, avec une justesse et une précision qui n'ont pas été surpassées, les termes de la jurisprudence romaine. C'est ainsi que, dans son excellent traité *de Asse*, il exposa les dénominations et la valeur des monnaies romaines à toutes les époques de l'histoire, et que dans ses *Observations sur les Pandectes*, il appliqua le premier la philologie et l'histoire à l'intelligence du droit romain, innovation qui, perfectionnée dans la génération suivante par des hommes plus versés dans la jurisprudence, devait y produire une sorte de révolution. Toute la gloire littéraire de Budé peut se résumer en un mot : il excita la jalousie d'Érasme, qui resta pourtant son ami.

Érasme de Rotterdam[2] vint plusieurs fois et vécut long-

1. 1467-1540. Ouvrages principaux : *Annotationes in Pandectas*; *de Asse*; *de Studio litterarum*; *Commentaria in linguam græcam*.
2. Né en 1467, mort en 1536.

temps à Paris. Il est nôtre par ses relations avec la France et surtout par le caractère tout français, tout voltairien de son esprit, plein d'audace pour aborder tous les problèmes, plein de raison pratique pour les résoudre. Jeté par sa naissance au milieu des luttes acharnées des sectes religieuses, il trouva la modération dans l'étendue de sa pensée, et vit trop bien et trop loin pour être un homme de parti. Sa haute intelligence saisit tous les extrêmes, et s'en éloigna par conviction plus encore que par timidité. Il usa sa vie à concilier deux opinions exclusives et intolérantes. Ami de Luther et de Léon X, écrivant ses *Dialogues* contre les moines, et son traité du *Libre arbitre* contre les novateurs, donnant tour à tour raison aux deux systèmes, où plutôt reconnaissant la raison partout où il la trouvait, tolérant par intelligence, comme Mélanchthon par caractère, Érasme fut successivement recherché et maudit par les deux exagérations extrêmes, et ne servit lui-même d'autre parti que celui du bon sens et de l'humanité.

La plupart des écrits d'Érasme roulent sur des matières de théologie. Néanmoins c'était à regret, c'était pour satisfaire aux nécessités de son époque et de sa position qu'il descendait dans l'arène de la polémique. Toutes ses prédilections étaient pour l'antiquité renaissante. Elle était pour lui un culte, une religion. « Peut-on appeler profane, s'écriait-il, ce qui est vertueux et moral? Sans doute nous devons aux livres saints la première place dans notre vénération; cependant quand je rencontre dans les anciens, fussent-ils païens et poëtes, tant de chastes, de saintes, de divines pensées, je ne puis m'empêcher de croire que leur âme, au moment où ils les écrivaient, était inspirée par un souffle de Dieu. Qui sait si l'esprit du Christ ne se répand pas plus loin que nous ne l'imaginons[1]? » On comprend qu'au milieu des querelles religieuses du seizième siècle, de telles idées ne pouvaient faire d'Érasme un chef de parti. Elles l'animaient au moins d'une énergique haine contre les ennemis des lumières nouvelles. Dans ses *Adages*, dans ses *Dialogues*, dans son amusant *Éloge de la folie*, il aiguise contre les moines dégénérés de son temps

1. Erasmi *Colloquia*, *Convivium religiosum*.

les traits les plus acérés. Les rois et les princes ne sont pas à l'abri des hardiesses de sa raison ; mais le même bon sens le ramène bientôt dans la pratique à cette juste mesure qui fait le caractère et la force de son talent. « Il faut supporter les princes, dit-il en terminant, de peur que la tyrannie ne soit remplacée par l'anarchie, fléau plus détestable encore[1]. »

Érasme nous présente dans toute sa force le contraste qui séparait les lettres des deux côtés des Alpes. Au nord, on le voit, dès l'aurore du seizième siècle, l'érudition agitait les plus hauts problèmes. Sans dédaigner la pureté de la diction, elle la subordonnait à l'intérêt du sujet et de la pensée. L'Italie offrait alors un spectacle bien différent. Tout entiers à l'adoration de la forme, les savants italiens mettaient un orgueil national à reproduire dans leurs écrits l'exquise élégance de l'âge d'Auguste. Une école plus exclusive encore allait même jusqu'à rejeter toute expression, toute tournure qui n'avait pas été employée par Cicéron. Pour ces dilettanti cicéroniens, l'idée était une chose secondaire, peut-être même nuisible ; le langage était une mélodie qui, toute seule, suffisait à enchanter éternellement leur voluptueuse oreille. Bembo, le plus illustre d'entre eux, avait, dit-on, quarante portefeuilles, dans chacun desquels passait successivement chaque page qui sortait de sa plume, pour subir de degré en degré toutes les corrections de son goût scrupuleux. Il n'est pas besoin de dire que rien n'était plus contraire à l'imitation véritable du grand orateur romain que ce calque servile de ses formes.

C'est contre cette superstition qu'Érasme écrivit son *Ciceronianus*. Fidèle à la modération qu'il portait partout, l'apôtre le plus zélé de la Renaissance cherchait à la préserver de ses excès. « Que votre premier soin, dit-il, soit de vous bien pénétrer de votre sujet. Lorsque vous le posséderez parfaitement, les mots vous viendront en abondance, les sentiments vrais et naturels couleront sans effort de votre plume. » Boileau n'a pas mieux dit un siècle après, ni Horace seize siècles auparavant. Érasme servait de lien entre ces deux hautes raisons.

1. *Adagia* ; *Scarabæus*.

Lui-même pratiquait admirablement ce qu'il prescrivait aux autres. Son style, reflet heureux de son caractère, est net, vif, expressif, plutôt que régulier, doué de physionomie plutôt que de beauté, prompt à l'attaque, petillant de saillies et de verve. Il ne se drape pas avec roideur dans la toge consulaire de Cicéron; il saisit au hasard la tunique plébéienne, et conserve sous ce costume toute la liberté de son allure. Il parle le latin comme une langue vivante, avec aisance et originalité. Cependant, malgré tout son esprit et tout son savoir, Érasme subit la fatale condition des écrivains septentrionaux du seizième siècle. Il n'a point au service de son immense talent un idiome indigène arrivé à l'état de langue littéraire. Il est contraint de se créer un dialecte tout personnel dans une langue morte, comme plus tard Montaigne se fera un français enluminé de gascon. Ces difficultés, qui ajoutent au mérite de l'écrivain, nuisent à sa popularité future. La langue d'Érasme étant une langue d'érudition, Érasme n'est plus un grand écrivain que pour les érudits[1].

C'est surtout dans la seconde moitié du seizième siècle que l'érudition française achève de prendre un caractère déterminé et devient véritablement scientifique. En même temps elle néglige de plus en plus cette élégance de formes qui l'avait d'abord quelquefois rapprochée de l'éloquence. Le type allemand ou cisalpin l'emporte sur l'italien, l'école de Budé sur celle de Bembo. C'est alors que fleurissent les savants les plus illustres du seizième siècle, les deux Scaliger, Casaubon, Juste Lipse. Alors les premières traductions du grec sont remplacées par des versions plus fidèles. Henri Estienne élève à la philologie grecque un monument impérissable dans son *Thesaurus linguæ græcæ*, digne pendant du *Thesaurus linguæ latinæ*, de Robert Estienne, son père; Conrad Gesner tente le premier, dans son *Mithridate*, de coordonner les diverses langues d'après leur origine et leurs analogies. L'Italie elle-même est entraînée dans le mouvement philologique du Nord. On ne se contente plus de commentaires confus, de notes

1. Voyez, sur Érasme, les trois excellents articles publiés par M. D. Nisard, dans la *Revue des Deux-Mondes*, août et septembre 1835. Ils ont été reproduits dans un volume du même auteur intitulé *Études sur la Renaissance*.

Research Club

fortuites ; on écrit des traités spéciaux sur chaque n
Manuce publie un traité sur les *Lois des Romains* et
Cité ou constitution de Rome. Sigonius obtient le t
premier antiquaire du seizième siècle. Ses traités sur l
des citoyens romains, sur les *Tribunaux des Romains*,
sieurs autres de la même importance, ont mérité un
distinguée dans les *Antiquités romaines* de Grævius. Il
en France un digne adversaire dans la personne de Gr
de Rouen, auteur d'un traité sur les *Comices des Ro*
Gardons-nous bien de dédaigner les immenses travaux
hommes chargés par la Providence de nous rendre le
antique. Infatigables ouvriers, ils ont préparé les ma
précieux dont le génie moderne a construit, en se joua
plus beaux édifices.

CHAPITRE XXIII.

LE DROIT ROMAIN ET LA PHILOSOPHIE MOR

Grands jurisconsultes du seizième siècle. — La Boétie ; Bodin. — Amyot. — Montaigne ; Charron. — Rabelais.

Grands jurisconsultes du seizième siècle.

L'étude passionnée de l'antiquité grecque et roma
tarda pas à porter ses fruits. La pensée moderne, f
par le commerce des grands écrivains, osa enfin cont
en face et discuter elle-même les sujets de politique
morale. Entre l'érudition pure et la philosophie, le droit
la transition. Le droit romain, dont la pratique n'avait
entièrement péri au moyen âge, renaquit comme scie
Italie. Irnérius, Accurse, Barthole marquent, du douziè
quatorzième siècle, les utiles mais timides progrès d'un
gèse qui n'avait encore à son service ni l'histoire ni la l
ture. Au quinzième, le droit commence à s'éclairer des

de la Renaissance : Ange Politien, le brillant favori des Médicis, considère la jurisprudence romaine comme un précieux fragment de l'antiquité, et applique le premier aux textes des jurisconsultes les secours de la philologie classique. La science du droit théorique passe d'Italie en France au seizième siècle avec André Alciat[1]. Appelé à Bourges par François Ier, Alciat, dans l'espace de cinq ans, sut changer l'enseignement du droit et fonder une école nouvelle dont le caractère éclate dans le plus glorieux de ses héritiers, le grand Cujas. Au lieu de voir, comme les premiers glossateurs, dans la loi romaine un tout homogène et contemporain, Cujas restitue à chaque partie de la législation le caractère de l'époque et des circonstances qui l'ont fait naître. Il s'attache aux textes mutilés d'Ulpien, de Paul, de Papinien, et parvient, à force d'érudition, à rendre la vie à ces fragments muets et glacés : en un mot, il porte dans l'étude de la législation romaine la sagacité d'un historien et l'imagination d'un artiste. Cependant Dumoulin, avocat au parlement de Paris, donnait au droit français la même impulsion. Les us et coutumes de nos provinces, qui avaient échappé jusqu'alors à une rédaction soit scientifique, soit officielle, recevaient enfin de cette savante main quelque lumière et quelque stabilité. Dumoulin, par son commentaire sur la Coutume de Paris, établissait les règles générales de notre droit : il dégageait les principes qui dominent dans le Code civil, là où le droit romain ne règne pas, et préparait en maints endroits les travaux de Pothier. Bientôt après brillèrent les Pasquier, les Talon, les Séguier, les Harlay, les de Thou : la magistrature française, ainsi que le barreau, parvint à sa plus haute gloire[2].

La Boétie ; Bodin.

Tant de travaux sur la science du droit devaient naturelle-

1. Né à Milan en 1492.

2. Voyez E. Lerminier, *Introduction à l'histoire générale du droit*. — Parmi les œuvres d'Estienne Pasquier, nous devons signaler ses *Recherches de la France* en neuf livres, ouvrage plus ingénieux qu'érudit, et les vingt-deux livres de ses *Lettres*, qui renferment sur les événements contemporains la dé-

ıt conduire à la recherche des fondements de la société premier ouvrage où éclatèrent les tendances audacieuses l'esprit nouveau, furent quelques pages courtes et énergis, écrites par un jeune homme de dix-huit ans. Étienne La Boétie, qu'ont immortalisé, non moins que son rare ta-, l'amitié et les regrets de Montaigne[1], avait reçu une de fortes éducations que les familles de magistrats donnaient à leurs fils. « Nous étions debout à quatre heures du in, raconte l'un d'eux dans ses mémoires[2], et, ayant pri u, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous s, nos écritoires et nos chandeliers à la main. » « Pithou as et moi, dit Loisel, nous nous réunissions tous les soirs ès souper dans la bibliothèque, et là nous travaillions jusà trois heures[3]. » Les premiers travaux du jeune Étienne ent des traductions où il s'efforçait de reproduire Aristote, iophon, Plutarque, et formait ainsi sa langue à l'expres- des mâles pensées. Pendant qu'il se livrait tout entier au imerce paisible de l'antiquité, que sa jeune imagination lui gnait plus belle et plus sereine encore, d'affreux événents vinrent le rappeler au sentiment d'une réalité qui constait tristement avec ses nobles rêves. Les exactions d'un impitoyable avaient poussé à la révolte Bordeaux et la yenne. D'atroces vengeances signalèrent le rétablissement l'autorité royale : le farouche Montmorency entra dans la e par la brèche : plus de cent quarante personnes furent dues, décapitées, rouées, empalées, écartelées, brûlées, ipues. On les faisait mourir sur une simple accusation, s confrontation de témoins ni autre forme de procès. Quel ctacle pour un jeune homme dont la pensée s'était nourrie idées républicaines de l'antiquité! C'est l'année même de surrection de Bordeaux (1548), en face des échafauds ssés sur les places publiques de sa ville natale, que La

ion d'un témoin sincère et clairvoyant. M. Feugère a donné en deux s volumes une édition choisie des ouvrages d'Etienne Pasquier.

[1] *Essais*, t. I, p. 27. La Boétie, né à Sarlat en 1530, mourut en 1563, coner au parlement de Bordeaux.

[2] Henri de Mesme, 1545.

[3] *Pasquier* ou *Dialogue des avocats du Parlement de Paris.*

étie écrivait contre la royauté cette brûlante philippique 'il intitula : *Discours sur la servitude volontaire* ou *le ntre un.*

« Comme se peut-il faire, s'écriait-il, que tant d'hommes, it de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelefois un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui nne ; qui n'a pouvoir de leur nuire, sinon de tant qu'ils ont iloir de l'endurer?... Quel malheur ou plutôt quel malheux vice, voir un nombre infini non pas obéir, mais servir ; n pas être gouvernés, mais tyrannisés ; n'ayant ni biens, ni fants, ni leur vie même qui soit à eux ; souffrir les pilleries, s paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas un camp barbare, contre lequel il faudroit dépendre (démser) son sang et sa vie, mais d'un seul ; non pas d'un Herile ni d'un Samson, mais d'un seul hommeau, et le plus uvent du plus lâche et féminin de la nation ! »

On reconnaît ici les procédés de l'éloquence antique, ses ntrastes, ses surprises, ses gradations, l'ampleur de ses déloppements et leur chaleur toujours croissante. Ne croit-on s lire dans Tite-Live quelque harangue d'un tribun, quand a Boétie conclut ce beau passage par cette énergique provoition :

« Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que ux mains, n'a qu'un corps.... D'où a-t-il pris tant d'yeux où il vous épie, si vous ne les lui donnez? Comment a-t-il nt de mains pour vous frapper s'il ne les prend de vous? es pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il s'ils ne sont s vôtres? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous que par us autres mêmes? Comment oseroit-il vous courir sus, s'il avoit intelligence avec vous? Que vous pourroit-il faire, si us n'étiez recéleurs du larron qui vous pille, complices du eurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes? vous sez vos fruits afin qu'il en fasse le dégât ; vous meublez, nplissez vos maisons pour fournir à ses voleries. Vous urrissez vos filles afin qu'il ait de quoi soûler sa luxure : us nourrissez vos enfants afin qu'il les mène, pour mieux il en fasse, en ses guerres, qu'il les mène à la bouche-.... De tant d'indignités que les bêtes mêmes ou ne senti-

ent point ou n'endureroient point, vous pouvez vous en
ivrer, si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais
ılement de le vouloir faire. Soyez résolus de ne plus servir,
rous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ni l'é
ınliez; mais seulement ne le soutenez plus : vous le verrez,
nme un grand colosse à qui on a dérobé sa base, de son
ıpre poids même fondre en bas et se rompre. »

Voilà quelle métamorphose l'inspiration antique avait tout
oup produite dans notre langage. A la raillerie maligne d
; trouvères, à leur verve satirique et moqueuse a succédé
nme par enchantement une parole grave et puissante, sem
.ble à un dernier écho du forum. Du reste, le *Discours de*
servitude volontaire ne renferme aucune allusion aux inté
s, aux passions, aux traditions qui divisaient alors si pro
ıdément la société française. C'est une œuvre essentielle
nt abstraite, une éloquente invective contre la tyrannie en
ıéral. La pensée émancipée franchit le but au lieu de l'at
ndre. On sent à chaque page de ce livre l'inexpérience d'un
ıple et d'un écrivain, et l'enivrement des souvenirs de l'an
uité mal comprise : César et Néron y sont jugés comme
ıs nos tragédies classiques. C'est le cri d'une éloquente in
nation dans la bouche d'un *garçon de seize ans qui eût*
eux aimé être né à Venise qu'à Sarlat[1]

La noblesse, la sincérité de ses opinions revêt son langage
ıne puissance qui entraîne le lecteur. Ce n'est pas que le
le de La Boétie vaille celui de Montaigne, que peu de styles
; jamais valu. Il est tendu et archaïque; il est âpre comme
te âme naïve et libre.... Mais il est ingénu, ferme, élo
ent, comme nous paraîtrait aujourd'hui la prose de Marcus
utus et de Caton d'Utique, si nous avions conservé leurs
res[2].

Le judicieux et prudent Montaigne, voyant que « cet ou
ıge avoit été mis en lumière à mauvaise fin[3], par ceux qui
ırchoient à troubler et changer l'état de notre police, sans

. Montaigne, endroit cité.—Nous avons dit que La Boétie avait alors dix-
t ans.
. Ch. Nodier, *Manuel de Bibliographie*, février 1835.
. En 1578.

se soucier s'ils l'amenderoient, » cherche à excuser la véhémence de son ami, en déclarant que « il ne fut jamais un meilleur citoyen, ni plus affectionné au repos de son pays, ni plus ennemi des remuements et nouvelletés de son temps[1]. » Nous croyons volontiers que l'adolescent qui avait débuté par un tel coup d'essai, modifia par la réflexion et l'expérience ce qu'il y avait de trop absolu dans ses premiers sentiments. Mais comme l'éloquence est tout entière dans l'émotion de l'âme, La Boétie ne retrouva plus d'aussi énergiques accents. Celui que Montaigne appelle *le plus grand homme du siècle* vécut presque ignoré, et s'éteignit à trente-deux ans conseiller au parlement de Bordeaux et auteur d'un assez grand nombre de vers agréables[2].

Dès l'aurore de la science politique, quel contraste entre l'Italie et la France! l'une trouve dans Machiavel sa plus haute expression et empoisonne toutes les cours de l'Europe de ses perfides maximes ; l'autre jette avec La Boétie un cri de liberté ; elle semble méditer déjà le Contrat social et l'émancipation des peuples. Mais l'ouvrage du jeune Périgourdin n'était qu'un élan de l'âme, une saillie de jeunesse et d'indignation. Il fallait à la philosophie politique une expression plus calme, plus scientifique. Jean Bodin la lui donna et parut préluder à Montesquieu comme La Boétie à J. J. Rousseau.

Bodin[3] l'emporte sur Machiavel par son point de vue, comme La Boétie l'emportait déjà en moralité. Machiavel est tout Italien, tout pratique. Il étudie surtout l'histoire romaine, celle de Florence et des États de l'Italie, et c'est uniquement pour en profiter en secrétaire d'État. Il ne présente jamais de jugements philosophiques, d'idées absolues. Les hommes ne sont pas pour lui bons ou mauvais : ils sont habiles ou ignorants. Il les observe, juge les coups et érige le succès

1. Montaigne, *Essais*, liv. Ier, ch. 27.
2. Ses œuvres complètes ont été récemment recueillies et publiées par M. Léon Feugère, auteur d'une excellente *Étude*, couronnée par l'Académie française, *sur la vie et les ouvrages d'Étienne de La Boétie.*
3. Né à Angers en 1530, procureur du roi à Laon, député influent aux États de Blois en 1576, mort en 1596.

en principe. Ainsi le manque de sens moral rétré cette haute intelligence. Machiavel serait plus gran meilleur.

Bodin, avec moins de génie dans la pensée et dan conçoit un plan plus vaste et prend plus haut son départ. Son ouvrage principal, son livre sur la *Ré* c'est-à-dire sur le gouvernement, sur la constitution est une noble tentative pour soumettre les faits à la c absolue de leurs lois. Toutefois on doit s'attendre q losophie politique chancellera souvent au début de s Bodin mêle continuellement, par son inexpérience, l d'observation à la methode *à priori*, la théorie à l' Habile et fort dans les preuves tirées de l'histoire, il ralement faible dans les raisons théoriques. C'est métaphysicien qu'un homme d'État. Mais s'il n'a l'élévation désirable, on ne peut lui contester la sincère du juste et de l'honnête; s'il n'a pas pén profondément dans l'essence du droit universel, l'é son savoir, la droiture de ses intentions, la grande entreprise méritent à son nom une gloire durable. Aristote avec originalité dans l'étude des divers politiques, de leur durée, de leur déclin, de leurs tr tions[1]; il a devancé Montesquieu dans l'analyse des que les climats doivent exercer sur les lois. Étrang de la faiblesse de notre raison au faîte même de la p C'est au milieu de ces considérations que Bodin co chapitre aux rêves bizarres de l'astrologie. On sai esprit si ferme croyait à la magie, sur laquelle il livre (*la Démonomanie*). Les âmes mêmes les plu reçoivent l'empreinte de l'époque qui les produit. M même et dans ce chapitre, qu'il n'eût pas écrit dans plus éclairé, Bodin ressaisit tout à coup sa supérior trevoit la philosophie de l'histoire en affirmant que l passé et l'observation attentive des causes peuvent n ner à prévoir la chute et les révolutions des empi

1. Liv. IV, chap. 1er.
2. Liv. IV, chap. II.

tique Bodin est dévoué à la monarchie, sans doute par nte de l'anarchie où il voyait se précipiter la France[1]. Mais lessus de ce pouvoir absolu et sans contrôle dont il arme le rerain, il reconnaît et réserve les lois éternelles de la conince, sans toutefois leur préparer ici-bas aucune sanction. Telle est cette *République* de Bodin ; début de la science tique dans l'Europe moderne, ébauche d'une raison ie, mais incertaine dans ses voies.... où l'érudition étouffe rent la pensée : où l'esprit de l'auteur, en voulant monter s le monde des idées et des systèmes, s'abat presque tou-s dans son vol impuissant ; sans méthode, sans lumière ; s cependant témoignage irrécusable de vigueur et de gé-monument du seizième siècle, auquel trois cents ans n'ont ôté sa valeur, et qui se transmettra comme une médaille ieuse dans l'histoire des ouvrages humains[2]. »

e talent de Bodin et l'imperfection de son œuvre attestent isamment que la philosophie sociale était alors une science sante dont il fallait attendre encore longtemps les fruits. 'en fut pas de même de la philosophie morale, de la nce qui se propose pour objet l'homme individuel. Sans te il n'est pas plus facile de sonder les profondeurs de e nature que d'examiner les principes de la société, mais on s'abstient prudemment des hautes recherches de la aphysique, il reste encore dans la région moyenne de la osophie d'assez vastes espaces pour exercer l'observation sage et exciter l'intérêt du lecteur. La morale est une nce toujours faite ou du moins toujours possible. Chacun e en soi le modèle ; il ne s'agit que de trouver le peintre.

Ramus ; Amyot.

'éjà un homme d'un génie ardent et audacieux avait pro-ié la déchéance de la philosophie du moyen âge en atta-

1. Bodin, entraîné un instant par la Ligue en 1589, revint à Henri de Navarre 593. Sa *République* parut en français l'an 1577. Lui-même la traduisit en neuf ans après.

2. Lerminier, *Introduction générale à l'histoire du droit*. Nous recomman-à nos lecteurs l'utile ouvrage que M. Baudrillart a publié récemment sous

quant Aristote, en qui elle s'était personnifiée. Pierre La Ramée (Ramus) avait affranchi non pas encore la pensée, mais ses procédés : il avait émancipé la logique. Remarquons que c'est au nom de l'antiquité que s'était accomplie cette révolution. C'est Virgile, c'est Cicéron, c'est Platon dont la lecture détrône chez Ramus la superstitieuse adoration des commentateurs d'Aristote. « Je reconnus, dit-il, à mon grand étonnement que ni Cicéron ni Virgile n'avaient, en écrivant, tenu compte des lois de l'*Organum*. » Il passe ensuite à la lecture de Platon. Sa surprise redouble. « Quel changement ! s'écrie t-il. Ici ni règles subtiles, ni argumentation méthodique. Socrate se contente de discuter avec bon sens, il veut qu'on examine, et qu'on s'en rapporte à la raison plutôt qu'à l'autorité. » Alors Ramus se demanda « s'il ne pouvait pas aussi socratiser un peu. » La philosophie peut désormais marcher avec confiance. La méthode n'est pas trouvée encore, mais les entraves sont brisées. Le principe fécond est proclamé. Le guide qu'on suivra dès à présent ce n'est plus l'autorité, c'est la raison.

Un talent plus modeste, et dont le nom et surtout les œuvres sont impérissables, rendit à la philosophie morale un service non moins signalé. Jacques Amyot ne fut qu'un traducteur, mais un traducteur de génie : il occupe le premier rang dans un genre secondaire. Il a en quelque sorte créé Plutarque : il nous l'a donné plus vrai, plus complet que ne l'avait fait la nature. Le naïf et quelque peu crédule Béotien avait été jeté par le hasard de la naissance au siècle raffiné et corrompu d'Adrien. Pour exprimer sa pensée droite et simple, il n'avait que l'idiome laborieux et savant des Alexandrins. De là une dissonance continuelle dans ses nombreux écrits : son esprit et sa langue ne sont pas du même siècle. Amyot rétablit l'harmonie, et grâce à lui l'élève d'Ammonius redevient *le bonhomme* Plutarque. Cette création fut une bonne fortune pour la France : non-seulement elle enrichit la langue par l'heureuse nécessité d'exprimer tant de conceptions nobles et

ce titre . *Bodin et son temps*. C'est une intelligente analyse des ouvrages du publiciste du seizième siècle. On y trouve une série de citations bien choisies.

vraies, mais encore elle devint pour la renaissance des idées antiques un puissant auxiliaire. « Nous autres ignorants étions perdus, dit Montaigne, si ce livre ne nous eût relevés du bourbier; sa merci (grâce à lui) nous osons à cette heure et parler et écrire ; les dames en régentent les maîtres d'école : c'est notre bréviaire. » Montaigne a raison d'être reconnaissant : car s'il ne dut qu'à son aimable génie la peinture si vraie, si originale de sa pensée, le cadre où il la déposa et une foule de souvenirs dont il l'enrichit lui furent donnés par les opuscules de Plutarque et transmis par la traduction d'Amyot[1].

Montaigne ; Charron.

Michel Montaigne mit en œuvre, sous une forme immortelle, l'indépendance de la pensée que Ramus avait proclamée en principe. Ses *Essais* sont le premier et peut-être le meilleur fruit qu'ait produit en France la philosophie morale. C'est le premier appel adressé à la société laïque et mondaine sur les graves matières que les savants de profession avaient jusqu'alors prétendu juger à huis clos. Le principal charme de cet ouvrage, c'est qu'on y sent à chaque ligne l'homme sous l'auteur. Ce n'est point un traité, encore moins un discours; c'est la libre fantaisie d'un causeur aimable et prodigieusement instruit, qui se déroule capricieusement sous vos yeux. L'idée y prend un corps, l'abstraction devient vivante. Le livre et l'écrivain ne sont qu'une même chose. Montaigne a pour ainsi dire vécu son ouvrage au lieu de le composer.

Né en Gascogne[2], ce pays des vives saillies et de la grâce mobile, il conserva, à la faveur de l'éducation toute spéciale

1. Amyot et Ramus sortaient des derniers rangs du peuple : tous deux furent valets au collége de Navarre, et s'élevèrent par leur seul mérite. Amyot devint précepteur des enfants de Henri II, grand aumônier de France et évêque d'Auxerre. Telle était, au seizième siècle, la récompense accordée au traducteur de *Daphnis et Chloé* et des *Vies des hommes illustres* du paganisme. Ramus devint maître ès arts, puis principal de son collége; professeur de philosophie et d'éloquence au Collége de France; il fut victime des haines scolastiques, auxquelles le fanatisme religieux vint offrir un prétexte. Des écoliers l'égorgèrent dans le massacre de la Saint-Barthélemy.

2. Ou plus exactement en Périgord, près de Bergerac, en 1533, mort en 1592.

l reçut, l'originalité naïve de ses penchants. Son père me par un pressentiment secret, avait écarté de cette fé- le et délicate nature tout ce qui pouvait la contraindre et éformer. L'enfance de Montaigne s'était épanouie dans atmosphère de liberté et de bonheur. Le matin, c'est le harmonieux des instruments qui terminait son sommeil: ıde, qui coûte aux autres enfants de si pénibles efforts, açait pour lui sous les apparences des jeux de son âge : il rit le latin comme sa langue maternelle, par la conversa- des personnes qui l'entouraient. Cette éducation en sens ıde, qui n'est peut-être pas la meilleure en général, se ıva la mieux appropriée au génie de Montaigne. Il en ré- a un doux nonchaloir, que la vivacité naturelle du jeune con préserva de l'apathie ; un amour du bien-être, que son sens élevé garantit d'un grossier égoïsme ; une sincère ıveillance pour les hommes, qu'il n'eut jamais occasion de ·; un éloignement invincible pour les tristes occupations ıe politique étroite et perfide. Montaigne n'eut point nbition : sa vie était si douce sans elle ! point ou peu faires : sa vie sans elles était si bien remplie ! « Sa pro- ion est de la vivre mollement, pour la jouir au double des ·es. » Il veut le bonheur par la sagesse, non pas la sagesse e et chagrine, mais douce, agréable, « mère nourrice des sirs humains. Qui me l'a masquée, s'écrie-t-il, de ce faux ge pâle et hideux? Il n'est rien plus gai, plus enjoué et sque plus folâtre. La vertu n'est pas, comme dit l'école, ıtée à la tête d'un mont coupé, raboteux et inaccessible. sait son adresse y peut arriver par des routes ombra- ses, gazonnées et doux fleurantes. »

ı faut avouer que la vertu de Montaigne paraît quelquefois peu trop exclusivement préoccupée de ses propres jouis- ces. Je crois le voir dans son château, fortifié jadis par ses ıs, qui aujourd'hui « n'a pour toute provision qu'un por- , lequel ne sert pas tant à en défendre l'entrée qu'à l'offrir ı doucement et gracieusement. » Tandis que les guerres ·eligion ensanglantent la France, et que la Saint-Barthé- y donne au monde le hideux spectacle d'un roi conspira- · et assassin, c'est là « sa retraite à se reposer des guer-

res : il essaye de soustraire ce coin à la tempête publique, comme il fait un autre coin en son âme. Notre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis; pour lui, il ne bouge[1]. » Sa demeure est le temple serein que la science éleva pour le sage et où ne pénètrent, malgré la courtoisie du *portier*, ni le pédantisme des écoles, ni le fanatisme des sectes religieuses. Pareil aux personnages du *Décaméron*, il s'est fait une tranquille retraite pendant qu'un cruel fléau désole le reste du pays. Là, comme il prend en pitié la sublime folie de l'héroïsme guerrier, « celui qu'il voit grimpant contre-mont les ruines de ce mur, furieux et hors de soi, en butte à tant d'arquebusades; et cet autre tout cicatrisé, transi et pâle de faim, déterminé à crever plutôt que de lui ouvrir la porte, » tout cela peut-être pour un homme « qu'ils ne virent onques, et qui ne se donne aucune peine de leur fait, plongé cependant en l'oisiveté et aux délices! » Les veilles et les fatigues de l'étude ne trouvent pas plus de grâce à ses yeux. Avec quelle verve de moquerie ne nous peint-il pas l'érudit « tout pituiteux, chassieux et crasseux, qui sort après minuit d'une étude, bien décidé à y mourir ou bien à apprendre à la postérité la mesure des vers de Plaute et la vraie orthographe d'un mot latin! » Pour lui il n'y fait pas tant de façons. Il accepte l'étude, mais comme un plaisir, non pas comme un travail. « Son dessein est de passer doucement et non laborieusement ce qui lui reste de vie; il n'est rien pour quoi il veuille se rompre la tête, non pas même pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit. »

Malgré son goût prononcé pour le doux nonchaloir de la vie privée, Montaigne paya cependant son tribut aux devoirs de citoyen. Quand il eut vingt-trois ans, son père lui acheta un emploi de conseiller à la cour des aides de Périgueux, qui fut réunie l'année suivante à la chambre des enquêtes du parlement de Bordeaux. Le jeune magistrat aimait peu cette profession « où son père l'avait plongé tout enfant jusqu'aux oreilles. » Il se moquait de ses pédantesques collègues « triant

1. *Essais*, II, 16.

avec une péculière attention des mots solemnes; » il trouvait que « de nos lois et usances il y en a plusieurs barbares et monstrueuses. » — « Celui que le juge a gehenné (torturé), disait-il, pour ne le faire mourir innocent, il le fait mourir innocent et gehenné. » En outre, la législation de son époque lui paraissait un dédale inextricable, où s'embusquait souvent l'iniquité des juges. Aussi dès que la mort de son père le lui permit, Montaigne, à peine âgé de quarante ans, résigna-t-il sa charge de conseiller.

La vie de courtisan était moins contraire à ses goûts : il accepta et probablement rechercha, vers 1575, la charge de gentilhomme ordinaire du roi, et deux ans après celle de gentilhomme de la chambre du roi de Navarre. « De ma complexion, dit-il, je ne suis pas ennemi de l'agitation des cours; j'y ai passé partie de la vie, et suis fait à me porter allègrement aux grandes compagnies. » Paris lui était nécessaire pour bien étudier les hommes. Mais si Montaigne fut courtisan, il ne devint jamais servile. « Je hais à mort de sentir le flatteur; qui fait que je me jette naturellement à un parler sec, rond et cru, qui tire, à qui ne me connaît d'ailleurs, un peu vers le dédaigneux. »

Il voyageait en Italie, et venait d'être nommé *citoyen de Rome*, en 1581, quand il apprit que les jurats de Bordeaux l'avaient choisi pour maire. Il remplit ces nouvelles fonctions comme on pouvait l'attendre de son caractère. On lui reprocha, dit-il, de s'être adonné aux affaires « trop lâchement, » et de n'y avoir porté « qu'une affection languissante ; » et il ajoute lui-même naïvement que ces reproches n'étaient pas du tout éloignés d'apparence : « Je suis ainsi fait que j'aime autant être heureux que sage, et devoir mes succès à la grâce de Dieu qu'à l'entremise de mon opération. »

On le réélut néanmoins pour deux ans; mais cette fois ce fut bien pis encore : la peste ayant éclaté à Bordeaux pendant son absence, Montaigne se garda bien d'y revenir. Il répondit même aux jurats, qui l'invitaient à rentrer pour présider aux prochaines élections, qu'il était accoutumé à un très-bon air, et ne voulait se hasarder d'aller en ville. Il offrait bravement d'aller jusqu'à un village voisin, « si le mal n'y était

arrivé, » pour donner aux jurats ses instructions, et terminait en leur souhaitant « une longue et heureuse vie[1]. » Ce n'est pas ainsi que se conduira, soixante ans plus tard, le magnanime Rotrou.

D'après le caractère de Montaigne, on devine celui de son livre, si toutefois on peut donner ce nom à ces excursions capricieuses d'une pensée vagabonde autant qu'aimable. Cet homme d'une raison si droite semble, dans la succession de ses idées, n'obéir qu'à cette faculté que lui-même appelle la folle du logis. Il choisit un sujet, le quitte, le reprend, promet une matière dans le titre, en traite une autre dans le chapitre. « Je n'ai point, dit-il, d'autre sergent de bande à arranger mes pièces que la fortune. A mesure que mes rêveries se présentent, je les entasse : tantôt elles se présentent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire, ainsi détraqué qu'il est; je me laisse aller comme je me trouve, je prends de la fortune le premier argument, pensant ici un mot, ici un autre, échantillons dépris de leurs pièces, écartés sans dessein ni promesses. »

Toutefois sous cette allure fortuite se cache un intérêt sérieux et puissant. Malgré toutes ses excursions, Montaigne a constamment en vue un seul objet, qu'il nous peint, qu'il nous montre, qu'il nous explique sans cesse, c'est lui-même, ou plutôt c'est nous, c'est l'homme tel qu'il fut, tel qu'il sera toujours : et c'est là le secret de l'immortalité de son ouvrage. Il a toute la grâce d'une fantaisie et toute la profondeur d'une étude, tout le charme d'une conversation et toute la valeur d'un traité scientifique. Montaigne se juge avec tant d'impartialité qu'on croirait qu'il parle d'un autre, il s'analyse avec tant de finesse qu'on voit bien qu'il s'est étudié lui-même ; et, par un rare bonheur, telles sont l'étendue de ses facultés, la mobilité de ses goûts, la combinaison de ses défauts, de ses qualités, de ses penchants de toute sorte, qu'il semble rassem-

1. *La vie publique de Montaigne*, étude biographique, par Alphonse Grün, 1855. — *Montaigne homme public*, par Pierre Clément, *Revue contemporaine*, 31 août 1855.

: en lui seul toutes les variétés de notre nature, et nous of-
dans sa personne l'homme tout entier, cet être « merveil-
sement ondoyant et divers. »
. la peinture de lui-même, Montaigne rattache naturelle-
nt et sans y songer l'étude des plus grandes questions. « Il
nte cent mines nouvelles, et combien difficilement éven-
les[1]. » Son scepticisme fécond éveilla la raison de ses con-
porains. Au milieu des affirmations violentes qui préten-
ent s'établir par le fer et le feu, la seule sagesse possible
t le doute. « Beaucoup savoir apporte occasion de plus
ter. » En religion, en politique, en littérature, chacun
it: Je sais tout; Montaigne prit pour devise : *Que sais-je?*
réserve, toutefois, ne va pas jusqu'au pyrrhonisme : Mon-
ne n'a jamais douté de Dieu ni de la vertu. Ces nobles
vances, qui restent debout dans sa pensée au milieu de
. de ruines, n'en paraissent que plus augustes. Elles lui
irent quelquefois de sublimes mouvements d'éloquence,
on est tout étonné de rencontrer dans cet aimable auteur.
c quelle grandeur ne vous peint-il pas l'homme de cœur
« tombe obstiné en son courage; qui, pour quelque danger
a mort voisine, ne relâche aucun point de son assurance;
regarde encore, en rendant l'âme, son ennemi d'une vue
ne et dédaigneuse, et battu non pas de nous, mais de la
une, est tué sans être vaincu ! » Quel noble élan d'enthou-
me, quand il proteste contre le succès injuste et glorifie
éfaite ! « Il y a des pertes triomphantes à l'envi des vic-
es; et ces quatre victoires sœurs, de Salamine, de Platée,
Micale, de Sicile, n'osèrent opposer toute leur gloire à la
re de la déconfiture du roi Léonidas et des siens au pas
Thermopyles. »
n sent ici à travers la langue du seizième siècle l'esprit de
tiquité renaissante. C'est une des gloires de Montaigne
être le disciple. Les poëtes et les philosophes de la Grèce
e Rome sont pour lui ce que furent pour Bossuet l'Écri-
et les Pères. Il s'en empare souverainement et se les as-
le. « Il transporte dans son solage (terroir) leurs raisons,

[1] Mlle de Gournay, préface des *Essais* de Montaigne.

comparaisons et arguments et les confond avec les siens. » Bien habile qui saurait distinguer ce qu'il trouve de ce qu'il emprunte, et « parviendroit à le déplumer! » Ses critiques risquent fort de « donner une nazarde à Plutarque sur son nez, et de s'échauffer à injurier Sénèque en lui. »

Plutarque et Sénèque sont en effet ses deux maîtres. « Leur instruction est la crème de la philosophie. L'un est plein de choses, l'autre de pointes et de saillies. « Lorsque Montaigne écrit, » il ne tient pas à avoir des livres autour de lui, mais il ne peut guère se passer d'un Plutarque. » Quant à Sénèque, sa marche vive et brusque s'accommode avec l'humeur de Montaigne, qui aime qu'on aille droit au fait, qu'on l'instruise sur-le-champ. « Il cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivée (d'abord) : ni les subtilités grammairiennes, ni l'ingénieuse contexture de paroles et d'argumentation n'y servent. Il veut des discours qui donnent la première charge dans le plus fort du doute. » Il trouve que ceux de Cicéron, dans ses œuvres philosophiques, « languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'école, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller et sommes encore, un quart d'heure après, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoin de parler ainsi aux juges. Cicéron est un excellent prêcheur de commune. Pour Montaigne, ces précautions sont peines perdues : il vient tout préparé du logis. Il ne lui faut point d'allèchement ni de sauce : il mange bien la viande toute crue. »

En nous apprenant ce qu'il aime dans Sénèque, Montaigne a commencé à caractériser son propre style. Il est un trait pourtant, et le plus heureux de tous, qui brille d'un éclat bien plus vif dans la physionomie de l'écrivain français, c'est l'imagination. Voltaire a dit avec raison : « Ce n'est pas le langage de Montaigne, c'est son imagination qu'il faut regretter. » Chez lui, plus que chez personne, le style c'est l'homme. « Quand je vois ces braves formes de s'exprimer si vives et si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser. » Il maîtrise, il assouplit l'idiome rebelle encore qui lui est donné, et, comme un habile versificateur, il tire de la difficulté même cent combinaisons inattendues et char-

mantes. « C'est aux paroles, dit-il, à servir et à suivre, et que le gascon y arrive si le français n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent l'imagination de celui qui écoute, de façon qu'il n'ait aucune souvenance des mots. » Aussi le langage de Montaigne est-il « un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné que véhément et brusque, plus difficile qu'ennuyeux, éloigné de l'affectation, déréglé, décousu et hardi. » On ne pourrait compter toutes les images, les expressions neuves, les alliances de mots qu'il a créées. Si l'on se plaît au *français d'Amyot*, on étudie la *langue de Montaigne*, et ses écrits sont encore aujourd'hui un trésor, où notre prose, appauvrie par les dédains philosophiques du dix-huitième siècle, est heureuse d'aller rechercher ses anciennes richesses[1].

Cependant telle est la fatalité littéraire qui pèse sur le seizième siècle, ses œuvres les plus heureuses manquent toujours de ce don suprême qui semble le fruit naturel réservé à certaines saisons de la vie des peuples, la beauté, la perfection de l'ensemble. Toutes les qualités d'un excellent ouvrage se trouvent dans celui de Montaigne, mais sans composer encore un tout harmonieux. Au siècle d'Auguste, Montaigne, avec sa poétique imagination et sa studieuse nonchalance, eût été Horace ou Tibulle; sous Louis XIV, selon qu'il eût suivi l'un ou l'autre versant de son génie, il fût devenu ou la Fontaine ou Descartes. Il n'est que le plus instructif de nos causeurs, le plus aimable de nos moralistes. On sent que sa personne valait encore mieux que son livre. Les *Essais* sont un minerai précieux qui n'a pas encore reçu sa forme définitive : ils ressemblent à cette matière sidérale dont quelques astronomes composent de lointaines nébuleuses. Ce ne sont pas encore des astres, c'est le riche et lumineux fluide dont la puissance créatrice se plaît à les former.

Cette formation ne s'accomplit pas toujours sans danger : assujettissez la pensée des *Essais* à un ordre plus régulier,

1. Voyez l'*Éloge de Montaigne*, composé par M. Villemain, en 1812; ouvrage qui fut le début de l'illustre écrivain.

retranchez cette luxuriante parure de l'imagination, « le superflu, chose si nécessaire! » et au lieu de Montaigne vous avez Charron[1] son disciple et souvent son copiste. On n'évalue pas à moins d'un quart de son livre *de la Sagesse* les emprunts presque textuels que Charron a faits à son prédécesseur. Toutefois il ne lui ressemble pas, même quand il le transcrit. Grave, compassé, méthodique, en vain il nous dit quelque part : « Je traite et agis ici non pédantesquement, selon les règles ordinaires de l'école; » c'est avec toute la rigueur scolastique qu'il érige en dogme le scepticime : c'est du haut de la chaire qu'il anathémise les préjugés. Plus riche de lectures et de souvenirs, plus attentif à disposer les diverses parties d'un sujet, à suivre le fil d'un argument, Charron n'a plus ni l'originalité du génie de Montaigne, ni la vivacité de son expression. Aussi a-t-il obtenu, comme l'a dit un grand maître, plus d'estime que de succès, et plus d'éloges que de lecteurs.

Rabelais.

Nous avons, non pas omis, mais différé jusqu'ici, ne pouvant le renfermer dans aucune de nos classifications, parce qu'il les remplit toutes, un écrivain chez qui la hauteur des vues contraste bien autrement encore que chez ses contemporains avec l'originale bizarrerie de la forme. Rabelais est à la fois érudit, philosophe, publiciste, romancier, satirique, novateur enfin dans toutes les directions de la pensée, et il dissimule l'audace de ses idées sous l'extravagance de ses fictions. C'est une espèce de Triboulet populaire, un fou de la société, à qui l'on permet d'avoir raison, pourvu qu'il paraisse renoncer au sens commun, et donne ses plus grandes hardiesses comme autant de saillies sans conséquence. Au reste, il ne faut rien exagérer par esprit de système. Pour jouer ce rôle de génie bouffon, Rabelais n'avait qu'à s'abandonner à ses penchants, et si sa trivialité cynique fut un prudent calcul, il est probable que la nature le fit en grande partie pour lui.

1. Né à Paris en 1541, avocat et ensuite prêtre. Mort en 1603. Œuvres : *Traité de la Sagesse*, et seize discours chrétiens.

Ce caractère est un phénomène moral que le seizième siècle pouvait seul donner au monde. Alliance singulière de l'instruction et de la grossièreté, « monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption : où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et l'excellent; il peut être le mets des plus délicats[1]. »

La vie de Rabelais est l'image de son livre. Sorti d'un cabaret[2] et conservant toujours un doux penchant pour les lieux qui l'ont vu naître; tour à tour cordelier, bénédictin, médecin, bibliothécaire, secrétaire d'ambassadeur et curé, sans cesser jamais de boire, de gausser et de s'ébaudir; sachant le latin, le grec, l'hébreu, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'arabe, et parlant au besoin le plus franc et le plus populaire français de nos vieux trouvères; se raillant de toutes les puissances, provoquant toutes les réformes, et protégé par des évêques, des cardinaux, des ministres; mourant enfin tranquillement dans son presbytère, la plaisanterie à la bouche, au temps où Despériers se tuait dans sa prison, et où Dolet expirait dans les flammes du bûcher, Rabelais est le type le plus frappant de cette discordance perpétuelle qu'offre partout le seizième siècle, époque féconde, puissante, originale, mais sans harmonie, sans proportions, sans beauté.

La *Vie de Gargantua et de Pantagruel* est le rêve de l'épopée en délire, c'est l'orgie de la raison et quelquefois du génie. Mêlant ensemble Érasme et Boccace, joignant aux souvenirs de nos fabliaux l'inspiration italienne de la poésie bernesque, Rabelais fit naître de tous ces éléments confondus et vivifiés au sein d'un génie original « une œuvre inouïe, mêlée de science, d'obscurité, de comique, d'éloquence et de haute fantaisie, qui rappelle tout, sans être comparable à rien, qui vous saisit et vous déconcerte, vous enivre et vous dégoûte, et dont on peut, après s'y être beaucoup plu et l'avoir beaucoup admirée, se demander sérieusement si on l'a comprise.

1. La Bruyère, chap. I, *Des ouvrages d'esprit*
2. A la Devinière, près de Chinon, en 1483.

« Il y aurait trop à dire sur Rabelais. Il est notre Shakspeare
as le comique. De son temps il a été un Arioste à la portée
races prosaïques de Brie, de Champagne, de Picardie,
Touraine et de Poitou. Nos noms de provinces, de bourgs,
monastères, nos habitudes de couvent, de paroisse, d'uni-
sité, nos mœurs d'écoliers, de juges, de marguilliers, de
chands, il a reproduit tout cela, le plus souvent, pour en
. Il a compris et satisfait à la fois les penchants communs,
on sens droit et les inclinations matoises du tiers état au
ème siècle.
Le livre de Rabelais est un grand festin, non pas de ces
es et délicats festins de l'antiquité, où circulaient, au son
lyre, les coupes d'or couronnées de fleurs, les ingénieu-
railleries et les propos philosophiques; non pas de ces
ieux banquets de Xénophon ou de Platon, célébrés sous
portiques de marbre, dans les jardins de Scillonte ou
hènes; c'est une orgie enfumée, une ripaille bourgeoise,
éveillon de Noël. C'est encore, si l'on veut, une longue
son après boire, dont les couplets piquants sont fréquem-
entrecoupés de *faridondaines* et de *flonflons*. En ces
s de refrains, la verve supplée au sens; essayer de com-
dre, c'est déjà n'avoir pas compris[1]. »
pendant l'enivrement de la gaieté ne domine pas telle-
que la haute raison du novateur ne fasse souvent en-
re sa voix. Lui-même nous avertit qu'en supposant « que
ns littéral nous offre matières assez joyeuses, toutefois
lemeurer ne faut, comme au chant des sirènes; mais in-
éter à plus haut sens ce que par aventure nous pensons
gaieté de cœur. Vîtes-vous oncques chien rencontrant
que os médullaire? Le chien est, comme dit Platon, la
du monde la plus philosophique. Si vous l'avez vu, vous
pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soin il
rde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il
me, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence
suce. Qui l'induit à ce faire? Quel est l'espoir de son

aînte-Beuve, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, t. I,

étude? Quel bien prétend-il? Rien plus qu'un peu de moelle.... A l'exemple d'icelui vous convient être sages pour flèurer, sentir et estimer ces beaux livres de haute graisse, légers au prochas (à la poursuite) et hardis à la rencontre, puis par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la scientifique moelle. »

Heureusement pour Rabelais, son siècle ne le crut pas, il prit cet avertissement pour une bouffonnerie de plus. Et pourtant que de moelle dans ces livres de *haute graisse*, que de « mystères horrifiques, tant en ce qui concerne notre religion que aussi l'état politique et la vie économique! » Le joyeux curé de Meudon a entrevu toutes les réformes modernes, liberté politique et religieuse, organisation des finances, destruction des priviléges, perfectionnement de la procédure. Que de verve d'indignation contre les *chats-fourrés* du parlement et contre *Grippe-Minaud* leur archiduc! Quelle éloquence de bon sens dans le discours de Grandgousier et de son ambassadeur contre la sanglante folie des guerres d'invasion! Son traité d'éducation, à propos de la jeunesse de Gargantua, est prodigieux pour son siècle : Locke, Montaigne et Jean-Jacques n'ont guère fait que le développer[1]. C'est surtout contre les abus de la religion, et les vices de ses ministres que Rabelais est inépuisable, comme s'il avait lui-même le droit d'être sévère. Il les retrouve à chaque instant sous sa plume, ou plutôt il ne les quitte jamais : depuis ces *ocieux* moines, vrais *singes* de la société, qui « ne labourent ni ne travaillent, mais ne font que marmoter grand renfort de légendes et psaumes nullement par eux entendus, » jusqu'aux oiseaux gourmands de l'île sonnante, évesgaux, cardingaux et papegaut, dont toute l'occupation en ce monde est de « gaudir, gazouiller et chanter, » tandis que tout le monde, « exceptez-moi quelques contrées de régions aquilonaires, leur envoie tant de biens et friands morceaux. » On sent que Rabelais aurait bien envie de prendre « une grosse pierre et de férir

1. Voyez l'excellent commentaire qu'en a donné M. Guizot. Tissot, *Leçons de littérature*, t. I, p. 147. On peut lire aussi avec intérêt l'article de M. Géruzez, sur Rabelais, dans les *Essais d'histoire littéraire*, p. 67, 2me édition.

par la moitié tous ces oiseaux sacro-saints; » mais une prudente voix l'arrête : « Homme de bien, lui dit-elle, frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin ou autrement, quand tu voudras; déniche des cieux les anges; de tout auras pardon du papegaut : à ces sacrés oiseaux ne touche, si tu aimes la vie, le profit, le bien tant de toi que de tes parents et amis, vivants et trépassés : encore ceux qui d'eux naîtroient, en seroient infortunés. » Sur quoi il prend gaiement son parti. Il se résigne à « boire d'autant et banqueter. Voyant ces diables d'oiseaux, nous ne faisons que blasphémer, mais vidant les bouteilles et pots, ne faisons que louer Dieu. » Panurge reprend donc encore pour deux siècles son masque et ses grelots.

CHAPITRE XXIV.

L'ÉLOQUENCE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Luther et Calvin : le livre de l'Institution de la religion chrétienne. — Ignace de Loyola et les jésuites. — Le chancelier de L'Hôpital. — Les prédicateurs de la Ligue.

Luther et Calvin; le livre de l'Institution de la religion chrétienne.

Avec Jean Cousin et Cujas, avec Rabelais, Érasme et Montaigne, la réforme était accomplie dans les idées; l'art, le droit, la philosophie étaient émancipés; restent le culte et la politique. Nous allons en suivre la destinée au seizième siècle, à travers leur expression littéraire, l'éloquence et l'histoire.

La réformation religieuse fut l'œuvre du Nord. Les instincts de races vinrent compliquer les questions de dogmes. Le réveil des individualités nationales était un des caractères de l'époque.

Les peuples, comprimés dans la sévère unité du moyen âge, échappèrent alors au moule uniforme qui les avait si

longtemps enveloppés, et tendirent à cette autre unité, bien lointaine encore, qui doit naître de la vue spontanée de la même vérité par tous les hommes, résulter du développement libre et original de chaque nation, et, comme un vaste concert, réunir d'harmonieuses dissonances. L'Europe, sans conscience du but, saisissait avidement le moyen, l'insurrection; on ne songeait qu'à renverser, sans penser encore à reconstruire. Le seizième siècle était l'avant-garde du dix-huitième. De tout temps le Nord avait subi en frémissant le joug antipathique du Midi. Sous les Romains, la Germanie, cent fois vaincue, n'avait jamais été domptée; elle-même avait envahi l'empire et déterminé sa chute. Au moyen âge la lutte avait continué sous des noms différents; ce n'étaient plus seulement des instincts, mais des idées qui combattaient : la force et l'esprit, la violence et la politique, l'ordre féodal et la hiérarchie catholique, l'hérédité et l'élection, tels étaient les principes divers qui accusaient l'opposition des deux races. Au seizième siècle, la scission longtemps pressentie éclata. Le dogme catholique, attaqué depuis sa naissance par de nombreuses hérésies, avait jusque-là triomphé complétement. Sans remonter au berceau de l'Église, Arnaud de Brescia en Italie, Valdo en France, Wiclef en Angleterre, avaient tenté des réformes éphémères étouffées par des supplices. En Allemagne, Luther parut, et la réforme fut accomplie : l'unité catholique fut à jamais brisée.

En 1511, Martin Luther, moine augustin d'Erfurth, fut envoyé à Rome pour les affaires de son ordre. Il éprouva, d'une manière plus énergique, la même répulsion qui frappait alors tous les Allemands qu'y conduisait si fréquemment la guerre. Les magnificences de la papauté, les pompes dont le culte aime à s'entourer dans les contrées méridionales, les vices d'une élégante civilisation révoltèrent la sévère barbarie du Germain. Il ne put contempler sans scandale les *fêtes idolâtriques de la nouvelle Babylone*. La vente des indulgences, affermées par le pape à l'archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, sous-louées par Albert aux banquiers Fugger, débitées de village en village par le dominicain Tetzel, fit éclater l'indignation de Luther. Il éleva doctrine contre doc-

trine, lança anathème contre anathème, et, le 10 décembre 1520, brûla solennellement, à Wittemberg, la bulle du pape Léon X, avec les décrétales de ses prédécesseurs, le corps du droit canon et la *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

Dès lors commença cette guerre implacable de la parole, qui fit naître dans la suite tant de guerres sanglantes. Enfermé dans le château de Wartbourg, Luther pendant neuf mois, ne cessa de remuer l'Allemagne et l'Europe du fond de son asile inconnu. « Ses pamphlets théologiques, imprimés aussitôt que dictés, pénétraient dans les provinces les plus reculées; on les lisait le soir dans les familles, et le prédicateur invisible était entendu de tout l'empire. Jamais écrivain n'avait si vivement sympathisé avec le peuple. Ses violences, ses bouffonneries, ses apostrophes aux puissances du monde, aux évêques, au pape, au roi d'Angleterre, qu'il traitait *avec un magnifique mépris d'eux et de Satan*, charmaient, enflammaient l'Allemagne, et la partie burlesque de ses drames populaires n'en rendait l'effet que plus sûr.... Ce qui distinguait Luther, c'était moins sa vaste science qu'une éloquence vive et emportée, une facilité alors extraordinaire de traiter les matières philosophiques et religieuses dans sa langue maternelle : *c'est par où il enlevait tout le monde*[1]. » Ses écrits n'étaient pas moins puissants que ses discours. « C'est la parole, disait-il, qui, pendant que je dormais tranquillement et que je buvais ma bière avec mon cher Mélanchthon, a tellement ébranlé la papauté, que jamais prince ni empereur n'en a fait autant. »

Le nouvel apôtre était bien la voix du génie allemand. Audacieux, ardent par la pensée, à la fois métaphysicien et poëte, il remplaçait les arts plastiques du Midi, la poésie des sens, par l'émotion rêveuse et passionnée de l'âme : de tous les arts il n'aimait que la musique. L'Allemagne a toujours volontiers abdiqué l'action pourvu qu'on lui laissât la pensée : Luther proclamait la justification par la foi et l'impuissance des œuvres. Il niait la liberté morale et jetait les bases du libre examen : car, selon lui, le laïque est l'égal du prêtre ;

1. Michelet, *Précis de l'histoire moderne*, p. 103 et 107.

de pères, plus de conciles; la chaîne de la tradition ca-
que est rompue : l'Église n'a plus d'autre loi que l'Écri-
et l'Écriture d'autre commentaire que la raison[1].
ı Allemand, orateur et poëte, avait créé la réforme; un
çais, homme d'action et dialecticien, en coordonna la
·ine. Jean Cauvin[2], fils d'un procureur fiscal et notaire
:olique de Noyon, avait reçu dans la savante université
ourges l'influence des opinions nouvelles. La suppressio
ılte extérieur, la destruction de toutes ces pompes impo-
›s par lesquelles le catholicisme s'adresse au sentiment
l'imagination, satisfaisaient cet aride esprit. Calvin était
nneur austère, irréprochable dans sa vie, inflexible dans
ınsée, net et subtil dans sa parole; son visage amaigri,
regard pénétrant et dur annonçaient un homme fait pour
nir « le législateur despotique d'une démocratie[3]. » Il
ıit du caractère national que les qualités intellectuelles,
ırté, la précision, la logique; il ne séduisait pas les cœurs
ne Luther, il enlaçait les esprits dans les replis serrés de
ɜyllogisme[4].
ı 1er août 1535, Calvin dédia au roi François Ier son *In-
:ion de la religion chrétienne*. C'était l'œuvre la plus im-
ınte qu'eût produite encore la réforme, une exposition
ıodique des dogmes et de la discipline. Ce livre, écrit avec
ılent incomparable par un jeune homme de vingt-six ans,
ındait être pour le protestantisme ce que la *Somme* de
Thomas, brûlée naguère par Luther, avait été pour la
ogie catholique. La dédicace est un chef-d'œuvre, où l'a-
ɜe et le raisonnement s'élèvent quelquefois jusqu'à l'élo-
ce. L'auteur ne dissimule pas qu'il « a compris ici quasi
Somme de cette même doctrine que plusieurs estiment
:r être punie par prison, bannissement, proscription. »
il fait observer au roi « qu'il ne resteroit innocence au-

1 A la diète de Worms (1521), Luther déclara qu'il ne pouvait rien rétrac-
moins d'être convaincu d'erreur par l'Écriture sainte, ou *par des raisons*
tes.
2 Qui latinisa son nom suivant l'usage des lettrés, et se fit appeler *Calvi-*
ı *Calvin*. Né en 1509, mort en 1564.
3 Villemain.
4 Henri Martin, *Histoire de France*, t. IX

ine n'en (ni en) dits n'en faits, s'il suffisoit d'accuser. » Énu-
érant ensuite les principales objections qu'on adresse ordi-
iirement à la religion réformée, il leur oppose méthodique-
ent d'habiles réponses. Il invoque l'attention et la justice
ı prince dans un langage d'une dignité impérieuse : « C'est
tre office, sire, de ne détourner vos oreilles ni votre courage
une si juste défense, principalement quand il est question
une si grande chose ; c'est assavoir comment la gloire de Dieu
ra maintenue sur la terre, comment sa vérité retiendra son
nneur et dignité, comment le règne de Christ demeurera en
n entier. O matière digne de vos oreilles, digne de votre
risdiction, digne de votre trône royal ! Car cette pensée fait
vrai roi, s'il se reconnaît être vrai ministre de Dieu au
uvernement de son royaume ; et, au contraire, celui qui ne
gne point à cette fin de servir à la gloire de Dieu, n'exerce
s règne, mais brigandage. » Ce langage altier renferme
esque une menace. L'insurrection démocratique était en
rme dans la doctrine protestante, mais elle y était seulement
germe. Ses premiers apôtres étaient loin de l'apercevoir.
ther avait dit : Ne combattez jamais votre maître, fût-il
an, et sachez que ceux qui l'oseront attaquer trouveront
r juge. « Calvin disait avec saint Paul : « Tout pouvoir vient
Dieu. » Et, quoiqu'il préférât le gouvernement aristocra-
ue, il ajoutait que « les rois sont d'institution divine. Si ceux
i, par la volonté de Dieu, vivent sous des princes, et sont
rs sujets naturels, transfèrent cela à eux, pour être tentés de
re quelque révolte ou changement, ce sera non-seulement
e folle spéculation et inutile, mais aussi méchante et per-
ieuse[1]. » Il pensait tracer à l'indépendance une infranchis-
ıle limite en déclarant que « la liberté spirituelle peut très-
n consister avec la servitude civile[2]. » Le temps et l'histoire
raient être encore meilleurs logiciens que Calvin.

Ce sectaire imposait même à la liberté de conscience
asez étranges limites. Homme d'ordre et d'organisation, il
ılait constituer la réforme et non la développer ; tous ses

. *Institution chrétienne*, chap xx.
. *Ibidem.*

ésirs étaient de substituer Genève à Rome. Il reprochait à
Église catholique ses prétendues erreurs, et non sa souve-
aine puissance : Calvin voulait être aussi absolu, mais plus
clairé. Loin d'excuser ses ambitieuses prétentions, sa doc-
ine porte l'empreinte de la sécheresse de son âme. Pous-
ant à l'extrême les principes de saint Augustin sur la pré-
estination, il se fait un Dieu impitoyable, plus cruel que le
estin antique ; car ce Dieu crée volontairement le mal. Il
rée les hommes pour sauver le petit nombre et damner le
rand, sans que les prédestinés de l'enfer puissent réagir
ontre le sort qui les attend; car ils n'ont point de libre
rbitre. Calvin laisse pourtant à l'homme une ombre de vo-
onté pour justifier son Dieu et pour motiver le précepte qu'il
ui-même donne aux fidèles de haïr les réprouvés, « afin de
e conformer à la volonté de Dieu qui les damne ! » C'est la
eligion de la haine entée sur la loi d'amour, sur l'Évangile,
omme une plante empoisonnée qui s'enlace aux rameaux de
arbre de vie[1]. Quelque antipathique que fût cette doctrine
u bon sens de notre nation, elle prospéra toutefois chez nous
ux dépens du luthéranisme, et absorba tout le mouvement
e la réforme. Prêchée en France, par un Français, dans un
ngage clair et logique, noble et populaire à la fois, elle dut
ire de nombreux prosélytes parmi les chrétiens mécontents.
'ailleurs, le génie essentiellement unitaire de la nation répu-
nait au fractionnement des sectes protestantes, et les esprits
ui se séparèrent de l'Église catholique préférèrent, parmi les
glises réformées, celle qui, par son organisation, leur offrait
ncore une espèce de catholicisme.

Ignace de Loyola et les jésuites.

En face des illogiques ou stériles négations de la Réforme,
restait au catholicisme un noble rôle à remplir : défendre
continuité de la tradition religieuse, revendiquer le dogme
la liberté morale, sauvegarder les droits du sentiment et
l'imagination dans le culte, enfin lutter contre cette force

1. H. Martin, *Histoire de France*, t. IX, p. 308.

ıte qui brisait le lien de la famille européenne : cette ıtholique ne pouvait pas être accomplie, comme celle ıstantisme, par des efforts individuels, isolés, contra- ; une milice nouvelle, disciplinée, obéissante, devait à ce seul but sous la direction d'un seul chef. Ce un jeune gentilhomme castillan, aussi ardent, aussi ıé, aussi chevaleresque que Calvin était froid et sec, ;o Lopez de Recalde y Loyola. Nourri de la lecture *ıdis*, Ignace avait reçu le dernier reflet de la mys- evalerie du Saint-Graal. Blessé au siége de Pampe- 21), il quitta les romans pour les légendes. Son ima- changea d'objet sans changer de caractère. Il devint r de la sainte Vierge, fit pour elle la *Veille des armes*; habit d'ermite au Mont-Serrat. Ce premier élan de mystique devait bientôt, sans disparaître, s'allier à s plus positives. Les races néo-latines sont surtout s à l'action; le sens pratique ne les abandonne pas au es accès mêmes de l'enthousiasme. A l'âge de trente- Ignace de Loyola vint à Paris, au retour d'un pèle- Jérusalem, et s'assit pendant sept ans, magnanime sur les bancs de la vieille université scolastique. étudiant devint fondateur d'ordre. Le chevaleresque ıréa une société à jamais célèbre, qu'on n'a point d'imprudence et d'irréflexion. C'était spécialement nouvelle hérésie que s'organisait la compagnie nou- ıace était lui-même l'antithèse vivante de Calvin et r. A la sécheresse de l'un il opposait son ardeur, son ion d'artiste et de mystique ; l'inquisition le soup- 'abord d'être affilié aux *illuminés;* aux tendances ersonnelles de l'autre, à ses vagues aspirations de Ignace répondait par une soumission sans réserve à par l'habitude de l'obéissance érigée en vertu, par ion complète de toute volonté personnelle entre les ın supérieur. La compagnie de Jésus porta dans sa e l'empreinte de ce double caractère. D'un côté ses e distinguèrent par une élégance recherchée et mon- ıais un peu contrainte et maniérée. De l'autre elle peu d'individualités marquantes, mais exerça une

immense influence collective. Pareil au démon de l'Évangile, le jésuite n'a pas de nom propre ; il s'appelle Légion.

C'est à Paris, dans l'église de l'abbaye de Montmartre, que, le jour de l'Assomption 1533, Ignace de Loyola et ses cinq compagnons fondèrent la société qui devait être la dernière et la plus puissante des milices du catholicisme. L'Allemagne avait lancé l'attaque : la France l'avait systématisée. L'Espagne produisit la défense : la France encore la mûrit dans son sein. Du Nord et du Midi partaient les croyances rivales qui devaient lutter dans cette arène de toutes les idées.

Le premier accueil de la France dut encourager les novateurs. Les lettrés surtout leur étaient favorables ; la Réforme ne semblait être que l'expression populaire de la Renaissance La Sorbonne fulminait contre les nouvelles opinions ; elles eurent pour elles tous les ennemis de la Sorbonne, tous ceux qui détestaient son intolérance ou méprisaient son pédantisme. Le palais de François Ier s'ouvrit aux idées de Luther, comme à toutes les idées nouvelles. Il fut de bon ton de paraitre les accepter. Marguerite, sœur du roi, aimable et savante princesse, Louise de Savoie, sa mère, y furent quelque temps favorables. Le roi, peu fait pour entendre les discussions théologiques, et qui plus tard persécuta les calvinistes par instinct de despote et par calcul diplomatique, ne voyait d'abord dans la Réforme que l'occasion de se moquer des moines et des sorbonistes. Le petit monde littéraire, qui avait pour centre la cour, semblait coalisé contre les vieux défenseurs de l'Église. Les uns adoptaient plus ou moins les dogmes luthériens, comme Berquin, Roussel, les deux Cop, Robert Estienne, Lefèvre d'Étaples, Jules-César Scaliger ; les autres, comme Rabelais, Étienne Dolet et Bonaventure Despériers, n'embrassaient point la Réforme, parce qu'ils allaient sans doute au delà ; quelques-uns, comme Budé, du Châtel, du Bellay, restaient catholiques, mais tolérants. Les courtisans, prompts à recevoir le mot d'ordre du maître, et dont l'opinion ne décide pas le triomphe d'une idée, mais le manifeste, affichaient le calvinisme comme une mode. En se promenant le soir au Pré-aux-Clercs, ils chantaient les psaumes français de Clément Marot. Enfin les protestants avaient ga-

gné la nouvelle maîtresse du roi, Mlle d'Heilly, depuis duchesse d'Étampes, *la plus belle des savantes, et la plus savante des belles.*

Toutes les chances paraissaient donc en faveur de la religion réformée; mais elle avait contre elle quelque chose de plus puissant qu'une cour, de plus durable qu'une mode : le génie national de la France. La France, en admettant la Réforme, eût constitué, comme l'Angleterre, une Église nationale, isolée au sein de l'Europe. Elle eût renoncé à cette grande idée de république chrétienne qui a rempli le passé, et qui veille encore aux portes de l'avenir. Le peuple de l'unité, le peuple qui relie entre elles toutes les régions de l'Occident, ne pouvait se laisser entraîner par la réaction exclusive du Nord, ni rompre avec les nations du Midi, avec la race néo-latine à laquelle lui-même appartient. D'ailleurs c'était trop ou trop peu pour la France que cette religion négative importée de Germanie. Les révolutions de France n'ont pas ce caractère : elles affirment, elles créent et ne *protestent* pas. La France refusa donc d'accepter le protestantisme comme religion, tout en gardant un principe analogue, mais antérieur au protestantisme et plus fécond que lui : le libre examen[1].

Le chancelier de L'Hôpital.

Ce juste milieu auquel, après bien des luttes sanglantes, devait s'arrêter le bon sens national, fut, dès l'abord, indiqué avec précision, quoique sans succès immédiat, par une des plus nobles voix qu'ait entendues la France, celle du chancelier de l'Hôpital[2]. « Michel de l'Hôpital, dit le frivole et libertin Brantôme, a été le plus grand et le plus digne chancelier qu'il y ait eu en France. C'était un autre censeur Caton; il en avait du tout l'apparence, avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave. » La pensée de toute

1. H. Martin, *Histoire de France*, t. IX, p. 466

2. Né en 1508, mort en 1573. OEuvres : seize harangues, les *Mémoires d'État*, le *Traité de la réformation de la justice*, six livres d'épîtres en vers latins (5 vol. in-8, 1825).

ie, le but de tous ses efforts, ce fut d'introduire dans se
la tolérance civile, d'amener les deux religions à vivre e-
: sur le même sol; idée neuve alors et aussi éloignée de
prit des calvinistes que de celui des catholiques. Par une
contre plus singulière qu'inexplicable, l'homme le plus
ueux et la femme la plus perverse unirent leur politique:
ôpital et Catherine de Médicis poursuivirent longtemps le
ne but. Le juste et l'utile avaient senti leur identité.
oquence politique éclate pour la première fois en France
s cette bouche vénérable, éloquence pleine d'un parfum
probité et qui justifie complétement l'ancienne définition
'orateur : *Vir bonus dicendi peritus*. L'Hôpital marche à
ète de cet illustre cortége de magistrats français, tels que
Séguier, les Montholon, les Pithou, les Molé, les Harlay,
Pasquier, les de Thou, qui, par la gravité de leur vie,
la science modeste et la trempe toute romaine de leur
ctère, furent une des gloires les plus pures et les plus
ntestées de la France. Formés par la tradition naïve des
urs gauloises et l'étude profonde de l'antiquité, ces hommes
saient à la loyauté de sujets fidèles une sorte de vertu
le qui semblait une tradition des républiques anciennes.
aient, comme dit Montaigne, « de belles âmes frappées
ntique marque. »

ne familiarité pleine de bon sens et de finesse, renco-
t çà et là des mots énergiques et décisifs, caractérise le
age du chancelier de L'Hôpital. C'est l'autorité d'un sage
la bonté et l'abandon d'un père. Veut-il rappeler au
des vertus chrétiennes ces hommes qui ne songent qu'à
npher de leurs adversaires dans de haineuses discussions:
ous avons fait, dit-il, comme les mauvais capitaines qui
assaillir le fort de leurs ennemis avec toutes leurs forces,
ant dépourvus et désarmés leurs logis; il nous faut main-
nt, garnis de vertus et de bonnes mœurs, les assaillir
les armes de charité, avec prières, persuasion, paroles de
, qui sont propres à de tels combats. » Puis il ajoutait:
ons ces mots diaboliques, noms de partis et de séditions,
ériens, huguenots, papistes : ne changeons le nom de
tiens ! »

pouvant apaiser les haines des partis, L'Hôpital s'oc- d'améliorer au moins l'administration par de bonnes Grâce à lui, plusieurs des ordonnances les plus sages de ienne monarchie se trouvent datées d'un de ses règnes lus funestes.

'ordonnance d'Orléans (1561) promulguait, au nom du la plupart des réformes réclamées pendant la session des généraux, par les représentants du tiers état; celle de lins (1566), qui comprend quatre-vingt-six chapitres, et ur objet la refonte du système judiciaire, est demeurée des bases de la législation française jusqu'à la Révolu- L'Hôpital voulait au moins fermer aux passions reli- es le sanctuaire de la justice. « Vous êtes juges du pré champ, disait-il aux magistrats du parlement de Rouen, la séance où l'on proclama la majorité de Charles IX, le la vie, non des mœurs, non de la religion. Vous pen- ien faire d'adjuger la cause à celui que vous estimez plus ne de bien ou meilleur chrétien, comme s'il était ques- entre les parties lequel est meilleur poëte, orateur, pein- rtisan, et non de la chose qui est amenée en jugement. us ne vous sentez pas assez forts et justes pour comman- os passions et aimer vos ennemis, selon que Dieu le nande, abstenez-vous de l'office de juges. »

and on est réduit à donner de pareils avis, on peut pres- qu'ils seront inutiles. Aussi le chancelier disait-il avec riste prévoyance : « Je sais bien que j'aurai beau dire, désarmerai pas la haine de ceux que ma vieillesse en- Je leur pardonnerais d'être si impatients, s'ils devaient r au change; mais quand je regarde tout autour de je serais bien tenté de leur répondre, comme un bon homme d'évêque, qui portait, comme moi, une longue blanche, et qui, la montrant, disait : « Quand cette sera fondue, il n'y aura que de la boue. »

n'y eut plus, en effet, que de la boue et du sang. Les ers souvenirs que l'histoire ait conservés du chancelier Hôpital se rattachent aux jours néfastes de la Saint- élemy. Le duc d'Anjou avait chargé ses gardes de par- les environs de Paris « pour surprendre et tuer les

aguenots dans leurs maisons aux champs. » Le chancelie onoré depuis longtemps d'une disgrâce, et retiré à Vign rès d'Étampes, fut menacé par une de ces bandes d'ass ns. Sa famille et ses amis le conjuraient de se cacher. I efusa : « Ce sera, dit-il, quand il plaira à Dieu, quand 9ure sera venue. » Bientôt on vint lui dire « qu'on voy rce chevaux sur le chemin, qui tiraient vers lui, et s'il)ulait pas qu'on leur fermât la porte. « Non, non, dit-i ais si la petite porte n'est pas bastante (suffisante) pour ire entrer, ouvrez la grande.... » On trouva qu'on lui d ait avis que sa mort n'était pas conjurée, mais pardonné répondit « qu'il ne pensait avoir mérité ni mort ni p on[1]. » Nous surprenons ici à sa source même l'éloqu cet homme illustre. Elle n'était que l'effusion naturelle s nobles sentiments, et, selon l'expression d'un ancien ur, le son que rend une grande âme[2].

Nous allons voir l'éloquence couler maintenant d'u ource moins pure; la fureur des partis, l'enthousiasme assions religieuses et démagogiques vont changer l'Églis *rum* et faire des prédicateurs de la Ligue autant de f ieux tribuns.

Les prédicateurs de la Ligue.

La Ligue est la seconde phase du mouvement religieux izième siècle. Après l'*action* réformatrice, ce fut la *réac* tholique. Les partis ne devaient, comme toujours, arri la période de *transaction* qu'après s'être fatigués et épu leurs excès. C'est à l'histoire politique à montrer comm fanatisme religieux trouva, dans l'ambition de deux m ns rivales et dans les vagues mais violentes aspirati une démocratie prématurée, de terribles auxiliaires. Il ffit de montrer la physionomie de ces étranges dém es, de ces tribuns en capuchon, de faire entendre q

1. Brantôme, *Vie du connétable de Bourbon.* — Nous devons indiq ıtôt rappeler à nos lecteurs la *Vie de L'Hôpital*, écrite par M. Vil mme tout ce qu'écrit M. Villemain.
2. Τὸ ὕψος μεγαλοψυχίας ἀπήχημα. Longin, *du Sublime.*

ques-unes de leurs invectives, et de constater ici surtout le caractère de la parole au temps qui nous occupe, la puissance sans la forme, l'éloquence isolée des convenances de l'art.

Le quinzième siècle avait légué à la chaire chrétienne une éloquence populaire, hardie contre les grands, puissante sur la foule, bizarre mélange de plaisanteries et de mouvements impétueux, vraie pâture d'un peuple spirituel et grossier, vrai langage des moines mendiants, cette démocratie de l'Église. Le seizième siècle enflamma cette parole de toute l'ardeur des passions politiques, quand les vices de Henri III et l'hérésie de son héritier présomptif semblèrent confondre un moment les intérêts religieux avec les rivalités des factions.

Les premiers symptômes sérieux de la Ligue s'étaient manifestés en 1576. Elle n'était qu'une imitation des serments et formulaires calvinistes pour la défense de *la cause*, imitation que les jésuites se hâtèrent de propager. En 1587, il se forma à Paris une réunion d'hommes plus décidés, qui voulurent une prompte solution. Ils s'assemblaient et tenaient leurs conseils dans la chambre de Jean Boucher, curé de Saint-Benoît. A leur tête se trouvaient, avec Boucher, Launay, ancien ministre protestant, devenu chanoine; et Prévôt, curé de Saint-Séverin. Ils s'adjoignirent Rose, évêque de Senlis, Pelletier, Guincestre, Hamilton, Cueilly, célèbres prédicateurs. Ce n'étaient donc pas tout à fait, suivant l'expression trop dédaigneuse de l'Étoile, « quelques marmitons et souppiers de Sorbonne, braves conseillers d'État qui, toute leur vie, ont été enfermés dans un collége à pédantiser et à manger les pauvres novices de la théologie. » En général, amis et ennemis leur rendirent plus de justice. Mayenne prit langue avec eux; l'une des héroïnes de l'union, Mme de Montpensier, disait : « J'ai fait plus par la bouche de mes prédicateurs qu'ils ne font tous ensemble avec toutes leurs pratiques, armes et armées. » Et Henri IV écrivait : « Tout mon mal vient de la chaire. » Cette crainte qu'ils inspiraient à un grand roi est du moins un point de ressemblance entre nos orateurs et le prince de l'éloquence grecque.

Les prédicateurs étaient en effet l'âme de la Ligue. Ce

ıt eux qui communiquaient au peuple l'enthousiasme
résistance, qui lui faisaient braver la mort et souffrir
m sans murmure. Il n'y avait pas à Paris d'église ni
ıpelle où l'on ne prêchât au moins deux fois par jour. L
ıteurs sacrés annonçaient, commentaient les nouvelles p
.ques, attaquaient les personnes, discutaient les intérêts
'tat. Ils déclaraient ne pouvoir point prêcher l'Évangi
)arce qu'il était trop commun et que chacun le savait;
aimaient mieux raconter « la vie, gestes et faits abomi
:s de ce perfide tyran Henri de Valois. » Le sermon
a fois le club et le journal. Il avait toute la violence dé
gique des époques les plus sanguinaires. Boucher, pr
ınt le carême à Saint-Germain l'Auxerrois, prétend
qu'il fallait tout tuer, qu'il était grandement temps
ıttre la main à la serpe et d'exterminer ceux du parlem
autres. » Il fut si au long question de *sang* et de *bouche*
'un conseiller de la cour, voyant ces *gestes et paro*
'oces, désirait se sauver du milieu de cette foule qui éco
t, de peur que Boucher « ne descendît de sa chaire po
sir quelque politique au collet et le manger à belles dents.
se, de son côté, s'écriait « qu'une saignée de Saint-Ba
:lemy étoit nécessaire, et qu'il falloit par là couper la gorg
ı maladie. » Commolet disait « que la mort des politiq
it la vie des catholiques; » Aubry, « qu'il marcheroit le
:mier pour les égorger; » Cueilly, « qu'il vouloit qu'on
sist de tous ceux qu'on verroit rire; » et Guincestre, « qu'o
:t à jeter à l'eau tous les demandeurs de nouvelles. » Le to
ces orateurs était digne de leur politique. L'Étoile n'exagè
en comparant l'un d'eux à une *harengère en colère*. On
:ssent toutefois que, si l'éloquence est le don d'agir sur les
es, les discours des chefs de la Ligue durent être souvent
quents. Après que Henri eut fait assassiner à Blois les
nces lorrains, ce fut sans doute un moment terrible et s
ne que celui où Guincestre, dans la chaire de l'églis
nt-Barthélemy, exigea de tous ses auditeurs le sermen
mployer jusqu'au dernier denier de leur bourse et jusqu'
lernière goutte de leur sang pour venger les nouveau
rtyrs. « Levez la main, disait-il au président de Harla

assis en face de lui au banc d'œuvre, levez-la bien haut, s'il vous plaît, monsieur le président, afin que tout le monde vous voie. » Et le président était contraint d'obéir, car le peuple, exalté par la harangue démagogique, l'eût infailliblement mis en pièces.

L'éloquence des prédicateurs parlait quelquefois aux yeux du peuple par d'imposants spectacles. Telle fut cette procession où plus de cent mille personnes portant des cierges les éteignaient tout d'un coup en s'écriant : « Dieu, éteignez ainsi la race des Valois! » Un témoin oculaire, qui ne peut être suspect, le protestant d'Aubigné, nous atteste en ces termes la puissance que la chaire exerçait alors sur les esprits : « La France, comme étant venue au période de son éloquence, déployant plusieurs discours dans les chaires et par les écrits, étoit agitée de raisons contraires. Les ligués étoient plus avantagés que ceux de la Réforme par les sermons des prêcheurs comme possédant les suggestes des grandes villes, et puis ayant l'acte de Blois (le meurtre des Guises) sur lequel les prêcheurs paratragédioient à plein fond; ils avoient encore la grande secte des jésuites tout entière pour eux, comme servant au grand dessein. Ces esprits choisis, comme l'on sait, se servirent de l'horreur de l'acte que nous avons dit, et élevèrent pour un temps la plupart des courages de la France à un haut degré de vengeances qui sentoient le juste et le glorieux[1]. »

C'est dans les revers, c'est quand il fallait contre-balancer la souffrance par l'enthousiasme qu'éclatait la puissance des prédicateurs. Le moine Christin, chargé d'annoncer au peuple la défaite d'Ivry, que les Seize venaient seuls d'apprendre par un prisonnier relâché sur parole, prit pour texte de son sermon ces mots de l'Écriture : « Je châtie ceux que j'aime. » Dans son premier point, il prépara les Parisiens, le peuple aimé de Dieu, à recevoir quelque marque sévère de cette prédilection divine. Il allait commencer le second point quand un courrier entra dans l'église et lui remit une lettre. Alors l'orateur se haussant dans la chaire, cette missive à la main,

1. D'Aubigné, *Histoire universelle*, t. III, p. 288

'écria que le ciel l'avait inspiré sans doute et avait [...] aire de lui en ce jour un prophète. Il raconta alors la [...] aille d'Ivry à cette foule ainsi préparée; puis, avec toute [...] orce de son éloquence, il se répandit en exhortations si [...] hétiques, en prières si efficaces, que ce peuple, qui l'écout[...] l'abord en silence et avec tristesse, passa de la terreur à l'[...] housiasme, et se montra disposé à tout souffrir pour la [...] ause de l'Union.

Pendant le siége de Paris et la famine qui l'accompag[...] e furent encore les prédicateurs qui soutinrent le courage [...] euple. Leur éloquence mérita le bel éloge que Pline [...] ait à l'orateur romain: *Te dicente alimenta sua abdicavere [...] ribus!* Ces orateurs, dit un contemporain, charmoient [...] uelque façon la langue pour se plaindre, et l'estomac [...] boyer après le pain[1]. »

Toutefois ces résultats merveilleux ne doivent pas no[...] onner une idée trop haute des moyens oratoires destinés [...] es obtenir; chez un peuple grossier, la vulgarité du langag[...] 'impudeur des invectives est souvent un moyen de succè[...]

L'éloquence peut être alors un pouvoir, mais elle n'est poi[...] ncore une littérature. Pour entrer dans le domaine de l'ar[...] lle doit non-seulement émouvoir les cœurs, mais encore é[...] er les âmes jusqu'à la vue calme et sereine de la vérité.

Quelquefois la verve triviale des orateurs de la Ligue tro[...] ait quelque trait d'esprit au milieu de ses grossièretés tro[...] équentes. Boucher faisait ainsi le portrait de Henri III:

« Ce teigneux est toujours coiffé à la turque d'un turba[...] equel on ne lui a jamais vu ôter, même en communiant; [...] uand ce malheureux hypocrite faisoit semblant d'aller cont[...] es reistres, il avoit un habit d'Allemand fourré et des cr[...] hets d'argent, qui signifioient la bonne intelligence et acco[...] ui étoient entre lui et ces diables noirs empistolés. Br[...] 'est un Turc par la tête; un Allemand par le corps, une h[...] ie par les mains, un Anglois par la jarretière, un Polon[...] ar les pieds[2], et un vrai diable en l'âme. »

1. Mathieu, *Histoire de France*, t. II, p. 44.
2. Allusion à la fuite du roi de Pologne, quittant précipitamment ses [...]

Ce ton vif, pénétrant, familier, revient souvent chez ce prédicateur. Veut-il mettre en doute la sincérité de la conversion du Béarnais : « On l'a vu, dit-il, en une même heure huguenot, et en la même catholique ! et puis le voilà à la messe! et sonne le tambourin ! Vive le roi[1] ! » Ailleurs, dirigeant au même but un trait plus sérieusement lancé, il oppose éloquemment la pompe militaire de l'abjuration à l'humilité qui convient à un pénitent. « Quelle cendre ? s'écrie-t-il, quelle haire ? quels jeûnes ? quelles larmes ? quels soupirs ? quelle nudité des pieds ? quels frappements de poitrine ? quel visage baissé ? quelle humilité de prières ? quelle prostration par terre en signe de pénitence ? Les gens de guerre embâtonnés, les fifres, les tambours sonnant, l'artillerie et escopetterie, les trompettes et clairons, la grande suite de gentilshommes, les demoiselles parées, la délicatesse du pénitent, appuyé sur le col d'un mignon, pour le grand chemin qu'il avoit à faire, environ cinquante pas, depuis la porte de l'abbaye jusqu'à la porte de l'église ; la risée qu'il fit, regardant en haut, avec un bouffon qui étoit à la fenêtre : « En veux-tu pas être ? » Le dais, l'appui, les oreillers, les tapis semés de fleurs de lis, l'adoration faite par les prélats à celui qui se doit soumettre et humilier devant eux, sont les traits de cette pénitence. »

Voici le jugement que porte sur le style de ce chef des ligueurs parisiens, type des orateurs sacrés de cette époque, un jeune et spirituel écrivain, qui en a fait l'objet d'une étude approfondie[2].

« Son style est un style de transition. Sa phrase est longue, savante, périodique, chargée d'incises et de retours, n'évitant pas l'expression franche, attrapant souvent l'expression pittoresque à la manière du seizième siècle ; mais aussi elle est déjà pleine d'images prétentieuses ; elle vise au bel esprit, comme dans les homélies de Godeau, comme au temps de l'hôtel de Rambouillet. Boucher procède volontiers par énu-

1. *Sermons de la simulée conversion et nullité de l'absolution de Henri de Bourbon*. Paris, Chaudière, 1594. Réimprimés à Douai, 1594.

2. Ch. Labitte, dans son curieux et intéressant ouvrage *de la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, où nous avons puisé la plus grande partie des détails qui précèdent.

mération et par apostrophes. Il y a chez lui un certain souffle abondant, une certaine verve amère, une certaine plénitude verbeuse, qui devaient séduire les imaginations faciles de ce temps. Ces citations entremêlées de l'histoire profane et de la Bible, cette succession incohérente d'anecdotes, de plaisanteries, de périodes solennelles, et enfin, si l'on peut dire, ce cliquetis perpétuel de l'érudition du rhéteur, n'étaient pas sans charme à une époque confuse qui n'avait pas même le pressentiment de ce goût sobre et sévère dont les écrivains de Louis XIV allaient trouver le secret. »

CHAPITRE XXV.

PAMPHLETS ET MÉMOIRES AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Pamphlets calvinistes. — Pamphlets politiques; satire Ménippée.
Mémoires. — L'historien de Thou.

Pamphlets calvinistes.

La chaire des ligueurs n'avait fait qu'appliquer d'une manière plus ou moins heureuse les anciens procédés de l'éloquence; le seizième siècle éleva aux passions oratoires une tribune inconnue à l'antiquité et mille fois plus retentissante: il créa le pamphlet : mélange admirable du discours et du livre, le pamphlet est la voix du moment, l'idée de chaque jour : il naît et étincelle au choc de l'événement : c'est l'improvisation de la presse. Répandu à flots dans un peuple, il franchit des distances inabordables à la voix et se fait un seul forum d'une vaste contrée : c'est la vraie harangue des nations modernes. Le pamphlet est déjà le journal, moins la puissance créée par la répétition quotidienne des doctrines, mais aussi moins la régularité monotone des publications. Plus rare, il est mieux écouté : il arrive par accident à l'improviste : c'est un journal qui ne paraît que quand il a quelque chose à dire.

ɔrend que de pareilles compositions doivent en général littéraires pour la forme. Ce sont des actions plutôt ìcrits. Mais aussi c'est là qu'il faut aller chercher les des partis, la racine des faits, la pensée intime des . Ces légères feuilles recèlent la vie d'une époque tout à coup par l'immobilité qui en perpétue l'image; à ces merveilleuses peintures tracées par la lumière ù l'action fugitive, arrêtée pour ainsi dire au passage, à jamais fixée sur une lame fragile. Les pamphlets me siècle nous révèlent la véritable physionomie des rivales qui s'y choquaient. On y voit le protestantisme supérieur par la pensée et par le style, surtout au la lutte, donner à ses publications légères quelque l'austérité pesante d'une dissertation. Henri Estienne marche avec son *Apologie d'Hérodote*, où le pamphlet ıe pas encore, mais se dissimule malignement sous le de l'érudition. Viennent ensuite la *Gaule Française Gallia*) de François Hottman, espèce de *Contrat so-* eizième siècle, livre habile et érudit, où pour la pre- is les doctrines démocratiques sont appliquées à notre ıationale, et où l'écrivain, avec une grande verve de ·, justifie le droit populaire par la tradition comme ıt au berceau même de la monarchie française ; les *:ions contre les tyrans* (*Vindiciæ contra tyrannos*) : Languet, agression violente, mais théorique, contre :é. Dans ces ouvrages la langue et le style sont ceux ition : nous touchons encore à Bodin et à la Boétie. ı à peu le pamphlet s'accélère dans sa marche, comme re dans sa chute. Nous lisons l'*Epître au tigre de la* espèce de catilinaire contre le cardinal de Lorraine; *ɐ-Turquie;* le *Discours merveilleux de la vie, actions :ements de la reine Catherine de Médicis;* les *Apoph- ou discours notables recueillis de divers auteurs con- rannie et les tyrans;* le *Réveil-matin des Français et voisins;* le *Discours des jugements de Dieu contre les* le *Politique*, dialogue traitant *de la puissance, autorité ' des princes, des divers gouvernements, jusques où supporter la tyrannie; si en une oppression extrême*,

il est loisible aux sujets de prendre les armes pou leur vie et leur liberté; quand, comment, par qui moyen cela se peut faire. Ces inspirations de la N viniste s'élèvent souvent à une âpre et éloquent chaque ligne semble écrite à la pointe du glaive, a des martyrs. Toutefois il ne faut pas se laisser pren parence et ne voir dans les pamphlets protestants de la démocratie. Ils recèlent un singulier alliag aristocratiques et des sentiments populaires. Le tentait, dans un intérêt passager, d'unir l'esprit passions démagogiques, comme la Ligue essaya associer l'esprit sacerdotal. L'aristocratie était le l mocratie le prétexte[1].

Le parti catholique saisit entre les mains de ses drapeau populaire et le défendit avec plus de fureu cipe de la Ligue c'est la démocratie sous la tutelle les membres les plus acharnés, les plus sincères voulaient, selon l'expression de Palma Cayet, *ré de France en une république* soumise au pape. pensée se complique de vingt éléments étrangers. phlets ligueurs ondoient sans cesse au souffle des i pagnols, lorrains et autres : toutes ces tendances mêlent, s'agitent, s'entravent, se réduisent à l'im leurs écrits renferment peu d'idées et beaucoup d On y voit d'abord sous mille formes l'apologie in Saint-Barthélemy. On ne saurait lire sans horreu titres de tous ces pamphlets qui semblent écri la boue et du sang par des massacreurs ivres, méla reurs stupides et de bouffonneries de charnier[2]. nous retrouvons chez les pamphlétaires catholique déjà connus parmi les prédicateurs, Launay, Rose, G Le fameux Boucher se faisait tour à tour pédant e

1. La plupart de ces pamphlets se trouvent dans les tomes II *moires de l'État de France sous Charles IX*. On peut voir l Ch. Labitte, *de la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*.

2. La plupart sont réunis dans les recueils de l'Étoile, vol. n° de la Bibliothèque nationale. Un des plus répandus, le *Déluge d* a été imprimé dans le tome VII des *Archives curieuses* (H. Marti *France*, t. X, p. 389).

il publiait en latin un long traité sur *la Juste abdication de Henri III*, en français un écrit populaire sur *la Vie et faits notables de Henri de Valois tout au long, sans en rien requérir, où sont contenues les trahisons, perfidies, sacrilèges, exactions, cruautés et hontes de cet hypocrite et apostat.* Mais traité et pamphlet se confondent quelquefois par le ton : c'est dans le traité qu'il épuise les anagrammes qu'on peut former des noms de Henri de Valois, et y trouve tour à tour : *O le Judas!* — *Vilain Hérodes.* — *Dehors le vilain!* — *O crudelis hyena!* etc. C'est encore là qu'il glorifie l'assassinat du roi. « Voilà, dit-il, tandis que nous écrivons, tandis que la chaire, les conseils publics, l'organisation de l'armée prennent nos moments et interrompent nos méditations, voilà qu'une nouvelle se répand admirable ensemble et terrible. Un jeune homme, un autre Aod, plus courageux qu'Aod, et vraiment inspiré par le Christ, par une souveraine charité, a renouvelé l'œuvre de Judith sur Holopherne, l'œuvre de David sur Goliath. Jacques Clément n'a fait sans doute que mettre en pratique une doctrine générale; mais son courage, ce dessein si glorieusement achevé, et qu'il avait révélé d'avance à quelques-uns, tout cela mérite la reconnaissance, et a répandu la joie, une joie sainte, dans le cœur des gens de bien. Gloire à Dieu! la paix est rendue à l'Église, à la patrie, par la mort de cette bête féroce. *Clément* lui a fait expier sa fausse *clémence.* »

« Le livre de Boucher, dit Ch. Labitte, est bien l'image du temps, un mélange de bouffonneries grossières, de quolibets ridicules, de subtilités scolastiques, de violences d'école, d'apostrophes de carrefour, d'arguties de légiste, d'indigeste érudition biblique, de pédantisme profane, de haines passionnées, de débris de la théocratie papale et de je ne sais quel pressentiment grossier des doctrines révolutionnaires; et au milieu de tout cela, entre une fable ridicule et un syllogisme, entre une calomnie impudente et un texte de juriste, des idées sérieuses, une passion quelquefois éloquente, une logique serrée, un incontestable talent de polémiste. La marche est vive, les raisonnements serrés, les chapitres courts, l'ensemble adroit et frappant. Tout le seizième siècle semble s'être versé là, et le livre de Boucher est une date.... Au

fond ce n'était que la manière de l'*Apologie pour Hérodote* bizarrement accouplée avec la manière de Ramus; le procédé de Rabelais et celui du Maître des sentences fondus dans un même livre par un sophiste pédant et trivial[1]. »

Le pamphlet le plus éloquent et le plus incendiaire qui soit sorti des presses de la Ligue, fut rédigé par l'avocat Louis d'Orléans sous le titre d'*Avertissement d'un catholique anglais aux catholiques français*. L'auteur y montre à ses lecteurs le danger qu'ils courent de perdre leur religion et « d'expérimenter, comme en Angleterre, la cruauté des ministres, » s'ils reçoivent en la personne de Henri IV un monarque hérétique. L'écrivain ligueur répond par des cris de mort aux paroles conciliantes du Béarnais; il loue la « saignée très-salutaire de la Saint-Barthélemy; » et évoquant, dans un énergique langage, le fantôme du peuple insurgé contre un roi maudit de Rome : « Le peuple alors, dit-il, bondirait de furie, et, comme une mer écumante, pourrait bien engloutir le patron et les matelots et le navire tout ensemble. On nous accuse d'être Espagnols. Oui! plutôt que d'avoir un prince huguenot, nous irions chercher non-seulement un Espagnol, mais un Tartare, un Moscove, un Scythe qui soit catholique. »

L'esprit de la faction ultra-catholique est tout entier dans cette œuvre de l'un des Seize : le succès en fut immense et se prolongea pendant plusieurs années[2].

Pamphlets politiques; Satire Ménippée.

Cependant entre les deux factions extrêmes grandissait depuis longtemps en silence un parti modéré, dont le chancelier de L'Hôpital avait en quelque sorte tracé d'avance le programme : le parti des *politiques* eut aussi ses pamphlets, et ce furent sans contredit les meilleurs. On peut remarquer, à la gloire de l'esprit français, que dès lors il sut mettre la plai-

1. *De la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, p. 97.
2. Ce pamphlet de Louis d'Orléans a été réimprimé dans le tome XI des *Archives curieuses*.

santerie du côté du bon sens. Les *politiques* trouvèrent l'idéal du genre, une raillerie fine et mordante, une raison acérée qui renverse le sophisme par la vérité et l'adversaire par le ridicule. Les protestants, austères et énergiques, avaient écrit souvent des traités éloquents; les ligueurs, violents et grossiers, avaient fait des déclamations tribunitiennes et, comme dit Montaigne, des *exhortations enragées;* le tiers parti, spirituel et sensé, atteignit dans ses pamphlets à la véritable satire.

On pourrait dire que Henri IV marcha à la tête des publicistes, comme des soldats, de son parti. Du Plessis-Mornay mit au service de ce prince sa plume avec son épée; c'est lui qui rédigea la plupart des manifestes du roi, mais on entrevoit quelquefois l'esprit de franchise et de tolérance personnelle du Béarnais, sous la roideur calviniste de du Plessis. Dans la déclaration que publia le roi de Navarre, le 10 juin 1585, est établi nettement le principe que devait faire triompher le parti *politique*, et qui allait devenir la nouvelle base du droit religieux : « Pourvu que le fond de bonne conscience y soit, dit le roi, la diversité de religion n'empêche point qu'un bon prince ne puisse tirer un très-bon service indifféremment de ses sujets. » Les lettres du même prince à Henri III et à la Sorbonne (1585), écrites par la même plume, sont des chefs-d'œuvre d'habileté. La correspondance personnelle de Henri IV est peut-être plus remarquable encore; rien n'égale la vivacité des tours ni l'originalité de l'expression. Ses lettres politiques et militaires sont écrites comme César devait écrire. Ses lettres à ses maîtresses sont des chefs-d'œuvre de grâce, de sentiment et de délicatesse.

Il abandonnait volontiers à ses partisans la polémique journalière. Pierre l'Étoile, auteur de précieux journaux sur l'époque qui nous occupe, rédigea pour lui l'énergique placard qui fut affiché à Rome le 6 novembre de la même année, sur les statues de Pasquin et de Marforio, sur les murs des principales églises et jusque sur la porte du Vatican. Pour répondre à la bulle de Sixte-Quint, le roi ou son secrétaire ne craignait pas de dire : « En ce qui touche le crime d'hérésie, le roi dit et soutient que M. Sixte, soi-disant pape (sauve sa sainteté),

en a faussement et malicieusement menti, etc. » Henri parlait ici le langage des pamphlets. Mais en général la réserve et le bon sens caractérisent les écrits du parti politique.

Nous trouvons au premier rang parmi leurs auteurs un homme dont le nom seul était comme un symbole de modération, le petit-fils du chancelier de L'Hôpital, Michel Hurault, sieur du Fay. Il rédigea l'*Anti-Espagnol*, pamphlet dont le titre indique assez les tendances. Le duc de Nevers, longtemps dévoué aux ligueurs, fut une des premières conquêtes de Henri IV. Reconnaissant, comme il disait, dans la bataille d'Ivry l'arrêt du Dieu des armées, il apporta au roi un double secours, comme soldat et comme écrivain; il lui amena cinq cents chevaux, et publia son *Traité de la prise d'armes*, ouvrage excellent qui touchait avec force et habileté les côtés vulnérables de la Ligue, et qui est resté un des principaux monuments politiques de l'époque. Regnier de La Planche, que nous retrouverons bientôt parmi les historiens, surpassa tous les publicistes de son parti dans son excellent dialogue intitulé *le livre des Marchands*. « Je ne connais rien, dit M. Buchon, avant ou depuis les *Lettres provinciales*, qui soit plus vigoureusement écrit et pensé que ce petit livre. »

Un ouvrage plus renommé et qui exerça sur l'opinion publique une influence plus décisive, fut la célèbre *Satire Ménippée*, qui, comme une seconde bataille d'Ivry, acheva de gagner la cause de Henri IV. La *Ménippée* n'abattit pas la Ligue, elle la trouva par terre; mais elle l'ensevelit dans le ridicule. Ce fut bien véritablement une œuvre de parti, pleine de la partialité, de l'injustice d'appréciation qui accompagne de pareilles œuvres, mais ce fut l'œuvre d'un parti sensé, national, appelé au pouvoir par toutes les nécessités des temps modernes. La *Ménippée* coupa en deux la pensée de la Ligue, n'en comprit pas l'inspiration fondamentale, et ne s'attacha qu'à ses accessoires ridicules ou odieux. Il y avait quelque chose de grand et de respectable dans l'insurrection d'un peuple qui s'unissait par serment pour maintenir l'unité religieuse, à la fin d'une époque où la foi religieuse avait été le seul lien de la civilisation. Mais à cette noble idée s'était joint un impur alliage d'intérêts et d'ambitions personnels. Les

Guise et Philippe II se servaient de l'enthousiasme populaire comme d'un instrument de domination. La *Satire Ménippée* ne vit que ce qui frappe le plus les contemporains, les vices et les petitesses des hommes ; elle déchira, sans l'apercevoir, l'idée qui leur servait de drapeau ; elle fut le dernier coup porté par l'esprit moderne, par l'esprit *politique*, à l'esprit du moyen âge qu'elle méconnut et défigura.

Le caractère personnel des auteurs de ce pamphlet était merveilleusement propre à leur rôle. Ils appartenaient à cette classe moyenne, lettrée, pacifique, qui n'avait ni l'ignorance du peuple, ni les traditions héréditaires de la noblesse. C'étaient sept bons bourgeois, amis de la paix, parce que la paix était le bien-être, dévoués à la royauté et à leur repos, haïssant la Ligue parce qu'elle était séditieuse, et aussi parce qu'elle ne payait plus les rentes de l'hôtel de ville ; gardant rancune à Mayenne pour les longs jeûnes du siége de Paris, « pour les gardes et sentinelles où ils avaient perdu la moitié de leur temps, et acquis des catarrhes et maladies qui ruinaient leur santé. » Quand le plus fort du danger fut passé, et qu'il ne fut plus nécessaire de ne crier que tout bas[1], les malins compères se réunirent, dit-on, chez l'un d'entre eux, Jacques Gillot, logé dans une petite rue qui allait du quai des Orfévres à l'hôtel de M. le Premier Président. Selon une tradition qu'on aime à croire véridique, la chambre où ils se rassemblaient serait précisément la même où naquit Boileau ; c'était un lieu voué au génie de la satire. Le cercle était composé du Normand Louis Leroy, chapelain du connétable de Bourbon, du jurisconsulte Pierre Pithou, de Nicolas Rapin, de Florent Chrestien et enfin des poëtes Passerat et Gilles Durand. Pendant qu'ils mettaient en commun leurs opinions et leurs malices, Leroi eut l'idée de composer, en l'honneur de la bonne cause, un pamphlet où chacun payerait son écot : il se chargeait lui-même d'en tracer le plan et d'en former l'ensemble. Il pensa doctement qu'à l'imitation de Varron, il fallait appeler *Ménippée* l'œuvre de la Némésis

1. L'impression de la *Satire Ménippée*, commencée à Tours, ville royaliste, ne fut achevée qu'après la réduction de Paris en l'obéissance du roi, en 1594.

française, en mémoire du cynique Ménippe, célèbre jadis pour ses amères railleries. Le dessein général de l'ouvrage n'exigea pas de grands efforts : on débuta par mettre en scène dans la cour du Louvre deux charlatans, l'un Espagnol (le légat, cardinal de Plaisance) et l'autre Lorrain (le cardinal de Pellevé), débitant à qui en voulait du *catholicon*, espèce de drogue merveilleuse avec laquelle on peut être à loisir perfide et déloyal, vendre les intérêts de son pays, assassiner son ennemi par trahison, et autres gentillesses pareilles, le tout en sûreté de conscience « et pour notre sainte mère Église. » Notez que nos prudents bourgeois ont bien soin d'ajouter que c'est du catholicon d'*Espagne* et non de *Rome :* celui-ci ne vaut rien pour les amateurs du premier : car il n'a « d'autre effet que d'édifier les âmes et causer salut et béatitude en l'autre monde. »

Le second acte de cette comédie politique consiste dans la séance d'ouverture des états généraux de la Ligue, « convoqués à Paris au dixième février 1593 ; » et dans les discours bouffons et sérieux que prononcent successivement les plus illustres ligueurs. Viennent ensuite plusieurs pièces de vers sur les principaux événements de la Ligue, et enfin quelques chapitres additionnels sur l'explication du *Higuiero de infierno* (figuier d'enfer), drogue du même genre que le catholicon, et sur les *Nouvelles des régions de la lune*. On le voit, le plan n'est rien : le seul mérite dont il fût susceptible c'était d'offrir un tissu élastique, pour recevoir les développements qu'y pourrait broder la fantaisie de chaque collaborateur.

L'œuvre collective de nos bourgeois ressemble assez à ces joyeux et doctes repas, où l'on aime à se les figurer assis ensemble, mêlant les bons mots à de graves discussions et donnant libre cours à la gaieté, quel qu'en fût le poids ou le titre. Les sept amis en belle humeur s'abandonnent à leur verve facile : les plaisanteries abondent. L'entrain du moment leur donne à toutes un charme d'à-propos. L'urbanité n'est pas connue encore ; l'esprit court et bondit comme un jeune coursier sans frein. Qu'importent quelques plats calembours, quelque grasse parole à la façon de Rabelais? Ne sommes-nous pas ici à table et en famille? nous avons jeûné si long-

temps de bons morceaux et de bons mots, sous l'austère tyrannie de l'Union! vengeons-nous du moins « par en rire. » Henri IV revient dans sa bonne ville. « Sonne le tambourin et vive le roi! »

La scène s'ouvre par un des meilleurs passages du livre, le récit de la procession burlesque qui devait servir de revue à toutes les forces de l'Union. Or, « la procession fut telle : le recteur Rose, quittant sa capeluche rectorale, prit sa robe de maître ès arts avec le camail et le roquet, et un hausse-col dessus : la barbe et la tête rasées tout de frais, l'épée au côté, et une pertuisane sur l'épaule. » Après lui marchent les curés, les prédicateurs, précédés de moinetons et de novices, tous aussi bizarrement accoutrés. « Entre autres y avoit six capucins, ayant chacun un morion en tête, et au-dessus une plume de coq, revêtus de cottes de mailles, l'épée ceinte au côté par-dessus leurs habits, l'un portant une lance, l'autre une arbalète, le tout rouillé, par humilité catholique. » On distinguait surtout l'un des plus amusants personnages, « un feuilletan boiteux (le célèbre prédicateur frère Bernard, dit le petit Feuillant) qui, armé tout à cru, se faisoit faire place avec une épée à deux mains et une hache d'armes à sa ceinture, son bréviaire pendu par derrière; et le faisoit bon voir sur un pied, faisant le moulinet devant les dames. » Ne croirait-on pas, dit avec raison Ch. Labitte, que de Thou a traduit la *Ménippée* à la fin de son XCVIII[e] livre! *Qui altero pede claudus, nunquam certo loco consistens, sed huc illuc cursitans, modo in fronte, modo in agminis tergo latum ensem ambabus manibus rotabat et claudicationis vitium gladiatoria mobilitate emendabat.* C'est là le génie même de la satire, d'exagérer à peine la réalité et de la rendre pourtant ridicule.

Les harangues prononcées pendant la session prêtaient à un genre de comique moins facile, mais non moins piquant. Chacun des collaborateurs de la *Ménippée* se chargea de faire parler à sa guise l'un des orateurs des états. Gillot prit, dit-on, le *légat;* Chrestien, le *cardinal de Pellevé;* Leroy, le *lieutenant Mayenne* et le sabreur *Dérieux;* Rapin, l'*archevêque de Lyon* et le *recteur* de l'Université. La harangue du *député du tiers état* fut réservée au savant Pithou Passerat et

ırand saupoudrèrent le tout de leurs vers pleins de sel. Rien
ı plus mordant que ces discours des ligueurs où chacun,
mme forcé par une maligne et invincible puissance, révèle
ıïvement toute la vérité de son caractère et de sa position.
ɜs voilà tous qui, au lieu de se renfermer dans l'hypocrite
corum de leur rôle, viennent nous faire confidence de leurs
lles ambitions ou de leur honteuse vénalité. Pour comble
ı malice, chaque écrivain parodie habilement la manière
ritable du chef qu'il fait parler. Le duc de Mayenne expose
ec son ton de spadassin dévotieux la sainte ambition qu'il
ırouve de ruiner la France; le légat félicite en italien les
:ançais d'être plus catholiques que le pape (*più cattolici che*
nedesimi Romani), et proclame à grands cris son évangé-
ɾue mission : *guerre! guerre! guerre!* Le recteur Rose, qui
.ssait pour n'avoir pas la tête bien saine, débute pédantes-
ıement par Thémistocle et Miltiade, argumente en *Barocco*
Baralipton, frappe à droite et à gauche sur ses amis poli-
ɉues; et après avoir constaté que les prétendants au trône
sont trop de chiens à ronger un os, » il prétend les mettre
ıccord et donne sa voix à Guillot Fagotin, marguillier de
ɜntilly, bon vigneron et prud'homme, qui chante bien au
trin et sait tout son office par cœur. » Jusqu'à la harangue
Aubray, la *Satire Ménippée* est une ironie admirable. Cette
.rangue, plus admirable encore, est un modèle de bon sens,
dialectique et parfois d'éloquence. « L'extrémité de nos
isères, dit le député du tiers état, c'est qu'entre tant de
ılheurs et nécessités, il ne nous est pas permis de nous
aindre, ni demander secours.... Il faut qu'ayant la mort
tre les dents, nous disions que nous nous portons bien, que
ıus sommes trop heureux d'être malheureux pour une si
ınne cause. O Paris, qui n'es plus Paris, mais une spé-
ınque de bêtes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wal-
ıns et Napolitains, un asile et sûre retraite de voleurs,
eurtriers et assassinateurs, ne veux-tu jamais te ressentir
ta dignité et te ressouvenir qui tu as été, au prix de ce que
es? Ne veux-tu jamais te guérir de cette frénésie qui, pour
ı légitime et gracieux roi, t'a engendré cinquante roitelets
cinquante tyrans? Te voilà aux fers, te voilà en l'inquisi-

tion d'Espagne, plus intolérable mille fois et plus dure à supporter aux esprits nés libres et francs, comme sont les Français, que les plus cruelles morts. Tu n'as pu supporter une légère augmentation de tailles et d'offices et quelques nouveaux édits qui ne t'importaient nullement; mais tu endures qu'on pille tes maisons, qu'on te rançonne jusqu'au sang, qu'on emprisonne tes sénateurs, qu'on chasse et qu'on bannisse tes bons citoyens et conseillers, qu'on pende, qu'on massacre tes principaux magistrats. Tu le vois et tu l'endures! Tu ne l'endures pas seulement, mais tu l'approuves et le loues, et n'oserais et ne saurais faire autrement! » La langue française ne s'était pas encore élevée dans la prose noble à d'aussi purs accents. On sent que nous touchons à la fin du seizième siècle, et que bientôt va cesser le divorce que nous avons constaté si souvent entre la forme et la pensée. On peut remarquer également ici dans un autre ordre d'idées un symptôme non moins frappant de l'époque d'harmonie et d'unité qui s'approche. C'est dans la bouche de la bourgeoisie que se place naturellement l'expression de ces sentiments royalistes. L'alliance sympathique du peuple et de la monarchie va bientôt constituer l'unité nationale.

Mémoires.

L'absence de maturité littéraire se manifeste surtout dans les productions historiques du seizième siècle. L'histoire est un fruit de l'automne, ou tout au moins de l'été des peuples : les mémoires en sont comme la fleur[1]. Le seizième siècle n'eut guère que des mémoires, mais le nombre en est aussi grand que le mérite. De la seconde moitié de ce siècle, depuis la mort de François Ier jusqu'à la soumission de Paris (1547-1594), il nous reste vingt-six ouvrages de ce genre, écrits par des contemporains, qui presque tous ont pris part aux affaires qu'ils racontent, tandis que le siècle tout entier

1. Le plus ingénieux auteur de ce genre, Marguerite de Valois, compare ses mémoires à *de petits ours* qui vont vers l'historien, *en masse lourde et difforme, pour y recevoir leur formation.*

produit qu'un véritable historien; encore porte-t-il u
it, d'une manière éclatante, la tache originelle de son
que : la forme manque à sa noble pensée, de Thou a écrit
atin.

ˌa longue série des mémoires du seizième siècle s'ouvre
ceux du *Chevalier sans paour et sans reproche*, écrits par
Loyal serviteur dont la modestie nous a dérobé le nom.
nme d'une autre époque comme son héros, dévoué à son
;neur avec l'abnégation d'un preux du moyen âge, l'auteur
nyme pense comme Joinville, et écrit presque comme
yot.

ʾnsuite s'avance dans la carrière le compagnon d'enfance
François Ier, Fleurange, dit *le Jeune Adventureux*, fils du
.eux sanglier des Ardennes, Robert de la Marck. Prison-
r dans la citadelle de l'Écluse, voulant « passer son temps
s légèrement et n'être oiseux, » Fleurange s'est mis à
ːre ses mémoires. Aussi chevaleresque dans son style que
.s son surnom et ses exploits, il nous a laissé un récit plein
ıtérêt et d'originalité, mais dont l'exagération involontaire
; souvent exciter notre défiance. C'est un soldat au bivac
raconte ses campagnes.

ˌ'un des principaux charmes qu'offre la lecture de cette
;e collection de mémoires, c'est la variété de physionomie
auteurs qui la composent. On croit voir une scène mo-
ı où s'agitent dans la diversité infinie de leurs costumes et
eurs rôles une foule d'acteurs remarquables. Le même
nement, raconté par plusieurs écrivains, prend tour à tour
nuances diverses et se colore du reflet de tant de carac-
ıs, de préjugés et de passions! L'histoire s'anime ainsi de
ie individuellle de l'homme. Et quand les guerres de reli-
ı, jointes à l'anarchie politique viennent partager la
nce en deux camps, alors augmente encore l'intérêt des
noires avec leur multiplicité. C'est une bataille de témoi-
ges, une mêlée de styles et de récits. Là c'est le terrible
ıse de Montluc, catholique farouche, intrépide Gascon,
n de verve et de franchise, le plus coloré de nos chroni-
urs, qui, pour imiter César, donnait le titre de *Commen-
es* à ses mémoires, que Henri IV appelait la *Bible du*

:i c'est le vieux maréchal de Vieilleville, représenté
ecrétaire Carloix, homme aussi calme que brave, qui
'influence des passions contemporaines, et conserve,
u des fureurs des partis, la modération, la douceur
érosité. Plus loin nous trouvons les deux Tavanne :
lacteur des mémoires de leur père Gaspar, et Guil-
ui écrit ses propres souvenirs ; l'un frondeur et sati-
udant la cour avec une fierté toute féodale ; l'autre,
ux et modeste, fidèle à ses rois et résigné dans une
isgrâce, combattant son propre frère, qu'il aime et
blesser l'austérité de ses devoirs, âme pleine de gran-
ple, physionomie antique. Ses mémoires ont quelque
son caractère, aussi bien par leur sujet que par leur
embrassent modestement un épisode secondaire des
ıts contemporains, l'histoire spéciale de la Bourgo-
même pureté d'âme avec plus d'héroïsme distingue,
ırti opposé, le brave et irréprochable la Noue, une
es de la France, le Bayard des Huguenots, le Catinat
me siècle. « C'était un grand homme de guerre, di-
ri IV, et encore plus un grand homme de bien. »
ıvait aussi écrit des mémoires. « L'amiral ne passa
our, dit Brantôme, que devant que de se coucher, il
'it de sa main, dans son papier-journal, les choses
ɜ mémoire, qui étoient arrivées dans les troubles. Il
'é, à sa mort, un très-beau livre qu'il avoit lui-meme
.... Il fut apporté au roi Charles IX, qu'aucuns trou-
'ès-beau et très-bien fait et digne d'être imprimé,
naréchal de Retz en détourna le roi et le fit brûler....
de la mémoire de cet illustre personnage. » Grâce à
lisme, il ne nous reste de Coligny que le *Discours sur*
de Saint-Quentin (1557), composé, comme les mé-
u *Jeune adventureux*, dans la forteresse de l'Écluse.
uve une précision toute militaire, l'amour de l'exac-
istorique et une certaine façon de dire qu'on peut
la naïveté de l'héroïsme.
tre protestant, moins célèbre dans l'histoire, plus re-
le comme écrivain, c'est Régnier de la Planche, sec-
sionné, mais plein de verve et très-bien informé. Son

vre de l'*État de la France sous François II* est un des ...
rages les plus remarquables de l'époque qui nous occupe.

D'Aubigné, auteur de poésies d'une originalité sombre (
ragiques, dont nous parlons plus loin), a laissé une ...
ire universelle et des *Mémoires* écrits avec autant de ...
t de passion que ses poëmes.

Comme contraste piquant à la franchise passionnée de ...
uteurs, on rencontre, dès l'entrée du seizième siècle, les frè...
u Bellay, pleins de prudence, de retenue, et dont les mé...
ioires portent quelquefois le caractère d'un récit officiel; ...
iplomates d'Ossat et du Perron, le brave président Jeann...
uis le discret Chiverny, timide dans ses récits par réserve ...
lomatique, comme Palma Cayet par convenance et par ...
ération. Tout à coup la scène change, et vous avez de...
ous le courtisan Brantôme, impartial par corruption, indi...
ent au vice et à la vertu, dont il n'a jamais compris la dif...
ence; excellent témoin des turpitudes du seizième siècle, ...
'a ni la pudeur qui les dissimule, ni l'indignation qui l...
cagère. Voici Pierre de l'Estoile, conseiller du roi et gr...
idiencier en la chancellerie de France, qui nous apporte ...
récieux journaux, si dignes de foi par leurs contradiction...
êmes. Ici ce n'est plus l'homme qui parle : les événement...
chaque jour viennent parcelle à parcelle se déposer ...
livre que l'auteur se contente de leur ouvrir. « L'Estoile,
t M. Saint-Marc Girardin, annaliste badaud, écrit chaque
ir, avec une régularité scrupuleuse, ce qu'il a vu et ce qu'il
entendu dire, mêlant les affaires de son ménage avec les
faires de l'État; indifférent en religion et spectateur minu...
eux des processions et des cérémonies. »

Pour qu'aucune nuance ne manque à cet ensemble, une
mme vient pour ainsi dire couronner la collection par son
prit, sa finesse d'observation, sa grâce égoïste et légère :
arguerite de Valois, première femme de Henri IV, ne parle
ière que d'elle-même dans ses mémoires. « Le *moi* domine
ns son livre; mais comme tous les égoïstes de génie ou d'es-
it, elle intéresse à ce *moi* et le fait aimer. Et puis, sous le
pport du style, ses mémoires sont peut-être supérieurs à tous
ux de son temps.. . L'âme, l'esprit, le caractère de la femme

erce à chaque page. Savante comme on l'était alors, mais s le pédantisme qui gâtait la science, naïve et sympathique s le sentiment, claire et dégagée dans le tour, précise et cate dans l'expression, elle forme la transition entre le nzième et le dix-septième siècle, entre Christine de Pisan Mme de Sévigné [1].

L'historien de Thou.

Les mémoires sont les dépositions des témoins : l'histoire : la sentence du juge. Jacques-Auguste de Thou [2] fut l'historien du seizième siècle. Membre de cette stoïque noblesse rlementaire dont nous avons déjà parlé, fils du premier président Christophe de Thou, beau-frère d'Achille de Harlay, nsi que du chancelier Chiverny, et président lui-même, il orta dans la composition de l'histoire l'impartialité de ses tres fonctions, et se fit du rôle d'écrivain une seconde magisature. Lui-même s'était formé la plus haute idée de ses nouaux devoirs et confondait dans sa pensée la justice de l'hisire et la justice des tribunaux, dont il réunissait en lui la uble majesté. « Ce que doit faire, dit-il, un juge intègre und il va prononcer sur la vie ou sur la fortune des citoyens, l'ai fait avant de mettre la main à cette histoire; j'ai intergé ma conscience et me suis demandé, à plusieurs reprises, je n'étois pas ému de quelque ressentiment trop vif qui pût 'emporter hors des voies de la justice et de la vérité. » Cette éparation morale n'était que l'indice et l'augure des études r lesquelles de Thou devait préluder à son grand travail. uinze années de sa vie furent employées à en rassembler les atériaux. Il visita les champs de bataille, fouilla les archives les bibliothèques, feuilleta tous les journaux des généraux armée, tous les actes des ambassadeurs, les mémoires et les structions des secrétaires d'État; il ramassa de toutes parts qu'il pouvait y avoir d'histoires imprimées, et fit copier pour

1. Baron, *Histoire abrégée de la littérature française jusqu'au seizième cle*, t. II, p. 200. Cet ouvrage nous semble un des plus consciencieux et meilleurs qu'on ait publiés sur notre littérature nationale.

2. Né à Paris en 1553, mort en 1617.

son usage celles qui ne l'étaient pas; enfin sa position ses nombreuses et honorables relations lui permirent sulter les personnages les plus marquants de la Fra l'Europe, et l'introduisirent dans la connaissance la fonde des mystères de la politique. Dirigée par tant science, éclairée par tant de travaux, la magistratur que de Jacques de Thou fut acceptée par ses conte dans les termes où il l'avait posée lui-même : les d'État attendaient ses décisions comme des arrêts; daient devant lui la cause de leur gloire. « Je vais tr m'obtenir une place dans quelque petit coin de votre l disait à de Thou, en partant pour la guerre, le ma la Châtre. Jacques Ier, roi d'Angleterre, entretint a torien une négociation presque diplomatique pou qu'il effaçât quelques mots de son livre. De Thou cette épreuve respectueux, mais inflexible : le roi p procès; les mots fatals restèrent.

Impartialité, lumières, amour de l'humanité, tout concourir à faire de l'histoire du président de Thc ces œuvres définitives qu'on copie, qu'on abrége, m ne refait pas. Cependant elle n'échappe point à la commune qui pèse sur tous les ouvrages de cette épc manque de ces proportions régulières et élégantes qu ciens savaient donner aux compositions littéraires, air productions de l'art. Ce vaste récit, qui embrasse étendue immense les annales du monde policé, pend la seconde moitié du seizième siècle, reproduit le mo l'agitation, la diversité, mais aussi le désordre de s L'auteur multiplie les détails avec une profusion i L'importance relative des événements, cette perspec narration, y est presque toujours négligée. De Thou ainsi parler, trop consciencieux : il veut tout dire, e relief sous la confusion. L'illusion du point de vue du scrupule. De Thou est trop près des faits qu'il certains détails usurpent dans ses pages, comme dans contemporaine, une importance exagérée. Enfin, écrit l'histoire à mesure que les événements la font, embrasser d'un seul regard l'ensemble et la signif

›que, ni subordonner les faits aux idées qu'ils développent. iit péniblement l'ordre chronologique et chemine à tâ- dans les destinées du siècle, en s'appuyant sur chaque ée. On sent que l'histoire touche encore aux mémoires l'environnent : elle ne s'en détache que par sa grandeur, cience, son impartialité.

lle s'en sépare encore par la langue qu'elle parle. Pour lre dans toute sa majesté cette grande symphonie de toire, de Thou manquait d'instrument : la France n'a- pas encore de langue noble. Il eut recours à l'idiome que qui avait revêtu tant de chefs-d'œuvre, et qui, rendu rmais à la vie, servait de lien à toute l'Europe savante. d'être un retour au passé, l'emploi de la langue latine une histoire universelle était une généreuse aspiration l'avenir, un noble appel à l'unité future. Mais si l'inten- était louable, le succès était impossible. L'usage d'une ue ancienne, outre qu'il a nui à la popularité de l'œuvre, ìme altéré en quelque chose la vérité de l'expression et iïveté de l'image. L'originalité de la pensée ne se con- e qu'à demi dans ce style d'emprunt qui l'interprète plu- u'il ne l'exprime. On sent quelque chose de contraint et ;êné qui arrête le libre mouvement de l'éloquence ; et événements semblent perdre leurs formes et leurs cou- s naturelles au contact toujours glacé d'une langue te [1].

histoire nous ramène donc, avec le président de Thou, oint où nous avaient déjà conduits les pamphlets avec la *e Ménippée :* nous touchons, sans y entrer encore, à cette ue heureuse pour les arts, où tous les éléments de la sation moderne, unis enfin dans une harmonie parfaite, produire de véritables chefs-d'œuvre ; où l'expression, langue elle-même, assouplie par les longues études de précédent, ne sera plus qu'un voile souple et transpa- propre à accuser toute la richesse et toute l'originalité

'oyez, *Sur la Vie et les OEuvres de J. A. de Thou*, les discours de 'atin et Ph. Chasles, qui ont partagé le prix d'éloquence de l'Académie ise en 1824.

des idées. Avant d'aborder cette période unique dans notre histoire, nous devons exposer les efforts des poëtes artistes du seizième siècle pour créer à la pensée la forme qui lui manquait; nous devons suivre dans son cours parallèle l'histoire de l'élocution, jusqu'au jour où les deux fleuves, idées et paroles, réunis pour un temps, donnèrent à la France son grand siècle.

CHAPITRE XXVI.

LA POÉSIE AU SEIZIÈME SIÈCLE.

Besoin d'une réforme littéraire; Marot; Saint-Gelais. — Les Novellieri français; Marguerite de Navarre; Despériers.

Besoin d'une réforme littéraire; Marot; Saint-Gelais.

La poésie française s'ouvre, au seizième siècle, par le nom de Clément Marot[1]. Cet aimable poëte absorbe et résume en lui, sous une forme plus pure, toutes les qualités de notre vieille poésie, il en possède tous les charmes, mais il en a aussi toutes les limites. Il n'élargit point le cercle qu'avaient tracé ses prédécesseurs, il est Gaulois comme eux, mais il l'est mieux et plus vivement; il l'est seul autant qu'eux tous à la fois. On retrouve en lui la couleur de Villon, la gentillesse de Froissart, la délicatesse de Charles d'Orléans, le bon sens d'Alain Chartier, et la verve mordante de Jean de Meung: tout cela est rapproché, concentré dans une originalité piquante, et réuni par un don précieux qui forme comme le fond de cette broderie brillante, l'esprit. Marot est le premier type véritable de l'esprit français dans son acception la plus restreinte, mais la plus distinctive. Il semble que la poésie du quatorzième et du quinzième siècle, sur le point de s'é-

1. Né à Cahors en 1495; mort en 1544.

ser devant l'éclat nouveau de la Renaissance, ait ramassé
es ses richesses pour en douer cet heureux héritier des
vères.
e hasard, qui donna Marot pour page à la sœur de Fran-
Ier, semblait conspirer à ennoblir les inspirations naïves de
e vieille muse. Villon quittait enfin les rues de Paris pour
ur de France. Toutes les délicatesses d'une société noble
lante, toutes les intrigues d'un monde ingénieux et désœu-
mais jeune encore et naïf, et où le plaisir supplantait
uette, vinrent se refléter dans les vers du jeune poëte
ingt ans, qu'un jeune roi de dix-neuf ans, plein d'amour
: les arts et la gloire, daignait lire et encourager.
lément Marot eut au seizième siècle, comme Boileau à
oque la plus brillante de notre littérature, le bonheur ou
on sens de s'enfermer dans le cercle des idées et des sen-
ents qu'il était apte à rendre, et de les exprimer d'une
ière parfaite. L'un et l'autre sont au premier rang dans
genres secondaires. Après quelques compositions de
esse, où il payait tribut à la mode des allégories mo-
s, et ressuscitait, quoique avec plus d'esprit, *Dangier* et
Accueil, Marot s'abandonna tout entier à son heureuse
aisie.
ous ne parlons point de sa traduction des Psaumes, com-
tion tardive et peu inspirée, œuvre de parti plutôt que de
iment, et dont le succès fut aussi l'ouvrage d'une secte.
sent assez que ni le caractère de l'homme ni celui de la
ue ne se prêtaient encore à une pareille tentative : « Ma-
avait, comme dit Pasquier, une veine grandement fluide,
ers non affecté, un fort bon sens.... Il fit plusieurs œu-
tant de son invention que traduction avec un très-heu-
: génius : mais, entre ses inventions, je trouve le livre de
pigrammes très-plaisant. »
e spirituelles et gracieuses épîtres, des élégies où la sen-
ité ne sert que d'assaisonnement à l'esprit, des épigram-
enfin pleines de verve et de malice, tels sont les genres
iques qu'affectionne sa légère pensée. L'instrument dont
uvait disposer suffisait à de pareilles œuvres; la poésie
abliaux, polie par l'usage d'une cour brillante, n'est ja-

mais en défaut sous sa main; le vers de dix syllabes, ce qui semble né pour les piquants et joyeux récits, lui i une richesse étonnante de coupes et d'effets poétique Voltaire seul a su lui dérober le secret. La Fontain même n'a point surpassé l'excellent conte du *Rat et du* Nos poëtes du grand siècle, réduits si souvent à implo secours de leurs riches protecteurs, ne l'ont pas fait av d'esprit que Marot, dans l'épître où il se plaint au roi c été dérobé par son valet de Gascogne,

Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart à cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde.

La poésie familière, ingénieuse et sensée, l'un de n sors les plus précieux du moyen âge, venait donc de t dans la personne de Marot son expression définitive; cette poésie embrassait-elle toute l'étendue de l'esprit çais au seizième siècle? N'y avait-il rien au delà? Les élèves de la Renaissance, les écoliers du nouveau Coll France,

De la trilingue et noble académie,

après avoir lu dans leurs langues sacrées Virgile, Ho Pindare, ne devaient-ils pas trouver un peu maigi *braves formes de s'exprimer*, qui ne pouvaient s'éle dessus des plus humbles sujets? Il leur semblait, l'expression de l'un d'entre eux, « passer de l'ardent tagne de l'Etna sur le froid sommet du Caucase. » Mellin de Saint-Gelais, cet abbé mondain de l'école rot, avait-il joint à la *fluidité* de son maître la grâce maniérée des sonnets italiens. Il n'avait produit, mal son soin à « peu et gracieusement écrire, que de petit et non des fruits d'aucune durée; c'étoient des mig qui couroient de fois à autres par les mains des court des dames de la cour. Après sa mort, on fit impri

recueil de ses œuvres, qui mourut presque aussitôt qu'il vit le jour[1]. »

Saint-Gelais, digne de Marot seulement dans ses licencieuses épigrammes, fut toujours médiocre dans les sujets sérieux. D'ailleurs, épicurien pratique, vivant à l'aise de sa grasse abbaye de Notre-Dame des Reclus, et ensuite de sa charge de bibliothécaire du roi, il se bornait à chanter périodiquement les mariages des princes et les petits événements des cours, laissant la carrière libre à des poëtes plus actifs et plus aventureux.

Les Novellieri français; Marguerite de Navarre; Despériers.

Cependant la prose littéraire, celle qui aspirait à produire des œuvres d'art, parvenait, comme la poésie badine, à une perfection analogue, sous la double influence de l'Italie et de la cour. Le Fabliau devenait la Nouvelle, le récit populaire faisait place au conte aristocratique, qui n'en était pour cela ni plus noble ni plus grave. Dans les cours, dans les châteaux, commençait à s'introduire le talent si français de la conversation, on y passait les longues soirées à raconter des anecdotes ou des histoires. Puis quelquefois un des familiers de la maison recueillait et faisait imprimer, sous le nom du maître, les souvenirs les plus piquants de ces longues causeries. C'est ainsi que furent attribuées soit à Louis XI, soit au duc de Bourgogne, les *Cent Nouvelles nouvelles* écrites par de nobles seigneurs de leur cour. La traduction de Boccace et les rapports politiques de la France avec l'Italie augmentèrent la vogue des Nouvelles. La cour de François I[er] vit paraître de semblables recueils; l'un d'eux, l'*Heptaméron*, porte le nom de sa sœur Marguerite, reine de Navarre. A en croire Brantôme, la reine les composa et les écrivit elle-même. « Elle fit en ses « gaietés un livre qui s'intitule : *les Contes de la reine de Na-* « *varre*.... Elle composa ses Nouvelles la plupart dans la li- « tière, en allant par pays; car elle avait de plus grandes oc- « cupations étant retirée. Je l'ai ouï ainsi conter à ma mère,

1. Et. Pasquier, *Recherches*, liv. VIII, chap. v.

« qui allait toujours avec elle dans sa litière, comme dame « d'honneur et lui tenant l'écritoire. »

Les Nouvelles de la reine de Navarre[1] ont de l'intrigue et de l'action. L'influence des nouvellistes italiens s'y fait sentir à chaque instant, mais en s'altérant dans son caractère méridional et poétique. Le récit de Boccace révélait toute la richesse de son imagination, et les fleurs y étaient semées à pleines mains. On retrouve dans ses peintures quelque chose de la délicatesse exquise qui fait l'éternelle beauté de l'églogue antique ; on sent que l'auteur avait vécu à Naples, sous ce ciel déjà grec. Un critique dont l'ingénieuse sagacité égale l'immense savoir, a remarqué que, dans la première de ses *Journées*, la description de la chaleur étouffante, du calme lourd dont on est accablé au moment où le soleil arrive au sommet de sa course, rappelle les premières pages du *Phédon*[2]. Tout ce poétique éclat s'est terni dans le narrateur français. Le bon sens, l'esprit bourgeois des grands seigneurs de France a pris la place du vif sentiment de l'art. La fiction même qui sert de cadre aux récits de l'*Heptaméron*, suffit pour indiquer cette différence. Ce n'est plus, comme dans Boccace, ce magnifique contraste de la peste, qui décime un peuple, et d'une société voluptueuse qui oublie dans un doux passe-temps la mort prête à la frapper : c'est la peinture presque flamande d'un intérieur d'auberge, où le débordement du grave Béarnais force une joyeuse société à chercher un refuge et à demeurer pendant *sept jours*[3]. La reine de Navarre ressemble ici plutôt à Chaucer (*Canterbury tales*) qu'à Boccace. Elle n'imite que trop ce dernier par l'extrême liberté de ses narrations.

Bonaventure Despériers, à qui l'on a quelquefois, mais sans preuve, attribué la collection de la reine de Navarre, en a fait lui-même une autre sous le titre de *Nouvelles récréations et joyeux devis*. Les contes de Despériers[4], esprit tout

1. Fille de Charles d'Orléans, née à Angoulême en 1492; mariée en secondes noces à Henri d'Albret, roi de Navarre; morte à Orthez en 1549.

2. J. J. Ampère, *Cours inedit de* 1841. On en trouve une analyse intéressante dans le *Journal de l'Instruction publique*.

3. De là le titre du recueil.

4. Né en Bourgogne vers la fin du quinzième siècle; mort en 1544.

rabelaisien, contiennent le développement simple, hardi et souvent licencieux, d'un trait d'esprit, d'une joyeuse réplique. C'est une causerie fine, variée, abondante à propos du plus léger sujet. L'auteur est un des hommes de style les plus distingués du seizième siècle [1].

Le caractère général et commun de toutes les Nouvelles de cette époque, c'est de n'avoir d'autre objet que l'amusement. Le Fabliau du moyen âge avait une portée générale et presque philosophique. La Nouvelle du seizième siècle est un récit complétement local et individuel, qui repousse toute idée d'enseignement. Elle appartient à ce qu'on appelle aujourd'hui *littérature facile;* et si, par sa couleur, par sa liberté, ses contrastes de gaieté folâtre et de sanglantes intrigues, elle reproduit à son insu l'image des mœurs contemporaines, elle est complétement étrangère à la pensée, aux travaux, à la vie intellectuelle de l'époque. Despériers était, avec moins de talent, le Clément Marot de la prose.

La littérature française ne pouvait se condamner à chanter éternellement la grâce d'un *doux nenni*, ou à raconter sans fin de frivoles fictions. Nous avons vu les hommes de pensée et les hommes d'action agiter de bien autres problèmes; il fallait que la forme littéraire, la parole considérée comme un art, s'élevât à la même hauteur.

1. Je ne parle point de son *Cymbalum mundi*, dialogues à la manière de Lucien, qui soulevèrent contre leur auteur un orage si terrible, qu'il ne trouva, dit-on, d'autre asile contre la persécution que le suicide.

CHAPITRE XXVII.

TENTATIVE DE REFORME LITTÉRAIRE.

3ellay, Ronsard et la Pléiade. — Jodelle; renaissance du théâtre. Dubartas; d'Aubigné.

Du Bellay, Ronsard et la Pléiade.

ers le milieu du seizième siècle, un jeune gentilhomme lômois, page du duc d'Orléans, Pierre de Ronsard[1], forcé une surdité précoce de renoncer à la cour, s'enferma, le jeune Baïf, son ami, avec Joachim du Bellay, avec ıi Belleau et Antoine Muret, dans un collége dont le sa- Daurat venait d'être nommé principal. Une nouvelle ıition s'était emparée du jeune Ronsard; c'était de faire ier dans la langue vulgaire toute la majesté d'expression e pensée qu'il admirait chez les anciens. Il communiqua s nouveaux condisciples son projet et son enthousiasme. s se mirent à l'œuvre avec un admirable courage. « Ron-, dit son biographe, ayant été nourri jeune à la cour et ı l'habitude de veiller tard, demeurait à l'étude sur les ıs jusqu'à deux ou trois heures après minuit, et en se cou- ıt il réveillait le jeune Baïf, qui, se levant et prenant la ıdelle, ne laissait pas refroidir la place. » Cette forte dis- ne, cette laborieuse préparation dura sept années entières. ı la renommée de ces savants travaux commençait à se ré- ıre au dehors; déjà, signe certain des dispositions et de ente du public, on saluait complaisamment Ronsard du

[1] Né le 11 septembre 1524, et non, comme on l'a dit, le jour de la bataille ıvie (24 février 1525). De Thou s'est donc doublement trompé en présen- a naissance de ce poëte comme un dédommagement que la fortune des ce jour même à la France.

rnom d'Homère, de Virgile, quand parut le manifeste de nouvelle école. Joachim du Bellay en était l'auteur[1].

Il commençait par réhabiliter la langue française, jusque-dédaignée par les savants, et par montrer que son avenir uvait compenser la faiblesse de son passé. « Nos ancêtres, isait-il, nous ont laissé notre langue si pauvre et si nue, u'elle a besoin des ornements et, s'il faut parler ainsi, des lumes d'autrui. Mais qui voudrait dire que la grecque et romaine eussent toujours été en l'excellence qu'on les a vues u temps d'Horace et de Démosthène, de Virgile et de Cicéron?... Notre langue commence encore à fleurir, sans fructier: cela certainement non pour le défaut de sa nature..., ais par la faute de ceux qui l'ont eue en garde. » Par quel moyen peut-on hâter son développement? par l'imitation des nciens. « Traduire n'est pas un moyen suffisant pour élever otre vulgaire à l'égal des plus fameuses langues. Que faut-il onc? imiter! imiter les Romains comme ils ont fait les recs, comme Cicéron a imité Démosthène, et Virgile Homère.... Il faut transformer en soi les meilleurs auteurs, t après les avoir digérés, les convertir en sang et en nourture. »

Au second livre de l'*Illustration*, ce n'est plus seulement la langue et du style poétique qu'il s'agit, du Bellay aborde rdiment la question, et avoue l'intention de renverser la eille littérature française pour y substituer les formes anques. « Marot me plaît, dit quelqu'un, parce qu'il est facile ne s'éloigne pas de la commune manière de parler.... uant à moi, j'ai toujours estimé notre poésie françoise être pable de quelque plus haut et merveilleux style que celui nt nous nous sommes si longuement contentés....

« Lis donc et relis premièrement, ô poëte futur, les exemaires grecs et latins: puis me laisse toutes ces vieilles poées françoises aux jeux floraux de Toulouse et au puy de ouen, comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, ansons et autres telles épiceries qui corrompent le goût de

[1] *Défense et illustration de la langue françoise*, par I. D. BA (Joachim du ay). Paris, 1549. Le privilége est daté de 1548.

›tre langue, et ne servent, sinon à porter témoignage de
›tre ignorance. Jette-toi à ces plaisantes épigrammes.... à
mitation d'un Martial; si la lascivité ne te plaît, mêle le
·ofitable avec le doux; distille avec un style coulant et non
abreux de tendres élégies, à l'exemple d'un Ovide, d'un Ti-
ılle et d'un Properce.... Chante-moi de ces odes incon-
ıes encore de la langue françoise, d'un luth bien accordé
ı son de la lyre grecque et romaine, et qu'il n'y ait rien
ı n'apparoisse quelque vestige de rare et antique érudi-
›n.... »

L'Italie moderne était admise avec l'antiquité aux honneurs
› l'imitation. « *Sonne*-moi, ajoutait plus bas le théoricien
› la nouvelle école, ces beaux *sonnets*, non moins docte que
aisante invention italienne, pour lesquels tu as Pétrarque
quelques modernes Italiens. »

Du Bellay concluait son programme par un appel où le
élange d'un enthousiasme vrai avec une série bizarre d'allu-
ons érudites caractérise assez l'esprit des jeunes réforma-
urs. « Or nous voici, grâce à Dieu, après beaucoup de périls
de flots étrangers, rentrés au port à sûreté. Nous avons
.happé du milieu des Grecs; et, au travers des escadrons
·mains, pénétré jusqu'au sein de la France, tant désirée
rance! Là donc, François, marchez courageusement vers
tte superbe cité romaine, et de ses serves dépouilles ornez
›s temples et autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce
›r Manlie et ce traître Camille, qui sous ombre de bonne
i vous surprennent tous nus comptant la rançon du Capitole
›nnez en cette Grèce menteresse, et y semez encore un coup
fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moi sans conscience
s sacrés trésors de ce temple delphique, ainsi que vous avez
it autrefois, et ne craignez plus ce muet Apollon et ces faux
acles. Vous souvienne de votre ancienne Marseille, seconde
.hènes, et de votre Hercule gallique, tirant les peuples
rès lui par leurs oreilles, avec une chaîne attachée à sa
ıgue. »

Toute la réforme littéraire du seizième siècle était dans la
fense et Illustration. Elle se résume en deux points essen-
ls : ennoblir la langue, par l'infusion des mots et des ima-

ges empruntés aux langues antiques; ennoblir la poésie par l'introduction des genres usités par les anciens.

Du Bellay avait rédigé le programme, Ronsard fut le premier et le plus hardi à le remplir. D'abord il essaya de créer d'un seul jet une langue poétique. Pour cela il puisa sans ménagement aux sources grecques et latines. Souvent Ronsard prend un mot purement latin qu'il déguise sous une terminaison française : ailleurs ce sont deux mots déjà connus qu'il unit en composition, à la manière des Grecs : quelquefois, par une tentative plus ingénieuse, il pratique ce qu'il appelle le *provignement* des vieux mots, comme le faisaient les Grecs, comme les Allemands l'ont fait si heureusement depuis. De *verve* il crée *verver*, *vervement;* de *pays*, *payser;* de *feu*, *fouer*, *fouement*. Il veut aussi qu'on emprunte aux divers patois de la France, où dans sa préoccupation classique il voit autant de dialectes, tous les mots nécessaires à l'expression de la pensée. C'était ériger en loi la licence de Montaigne. Toutefois l'instinct si français de l'unité perce encore au milieu de ce dangereux conseil. « Aujourd'hui, dit-il, pour ce que notre France n'obéit qu'à un seul roi, nous sommes contraints, si nous voulons parvenir à quelque honneur, de parler son langage. »

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces travaux de création, c'est le moyen que donne Ronsard pour former une classe de termes nobles, une langue *illustre, aulique*, comme disait Dante. C'est de la noblesse des idées qu'il fait dériver celle du langage : il veut qu'on emprunte des mots à la profession des armes, à la guerre, à la chasse. Mais s'il subordonne les termes fournis par les habitudes populaires, loin de les proscrire, il conseille au poëte de les étudier. « Tu pratiqueras avec soin, lui dit-il, les artisans de tous métiers, comme de marine...., orfévres, fondeurs, maréchaux; et de là tireras maintes belles comparaisons. » Lui-même, dit son biographe, « ne dédaignait d'aller aux boutiques des artisans et pratiquer toutes sortes de métiers pour apprendre leurs termes. »

Il est aisé de sourire aujourd'hui du contraste que présente avec la langue noble que nous écrivons, cette langue

improvisée par un homme. Mais il n'est guère moins facile de comprendre que ce contraste ne pouvait exister pour les contemporains de Ronsard. Cet idiome n'avait donc rien de ridicule pour eux; ils n'en durent apercevoir que la richesse: la différence qui le séparait du langage parlé était tout à son avantage. La connaissance du latin, si répandue alors, servait de lexique pour l'entendre; les lettrés surent même bon gré au poëte des innovations qui exigeaient leur perspicacité pour être parfaitement comprises. La haute poésie devenait ainsi un langage d'initiés, cher à quiconque n'était point du profane vulgaire. Mais, avec toute son audace, Ronsard luttait contre l'impossible. Les langues ne se font pas en un jour. Ce sont des terrains d'alluvion créés par le temps, de hautes pyramides auxquelles chaque jour apporte sa pierre en passant. Le peuple français en grandissant se fit à lui-même sa langue; en ennoblissant ses idées, comme le prescrivait Ronsard, il ennoblit progressivement leur expression; et cinquante ans plus tard, la tige populaire de Marot s'épanouissait naturellement sous la main de Malherbe, à côté des fleurs artificielles de Ronsard, déjà ternies et poudreuses.

Une seule chose aurait pu consolider sa révolution grammaticale : une œuvre immortelle, qui, comme celle de Dante, eût fait vivre sa langue avec ses idées; Ronsard le comprit et essaya de l'accomplir. Il introduisit en France toutes les formes de la poésie antique, et au premier rang l'ode et l'épopée. Malheureusement il porta dans ses œuvres le même principe d'imitation que dans les innovations linguistiques, et ce système se trouva encore plus faux ici. Il créa ses poëmes comme la Genèse crée l'homme : il fit en premier lieu le corps, se réservant d'y souffler ensuite une âme vivante. Ce n'est pas ainsi que procède la vraie poésie : elle produit un germe vivant qui rayonne au dehors et projette lui-même sa forme. Les odes de Ronsard ressemblent à ces panoplies de nos musées, qui présentent à nos yeux l'armure complète d'un héros antique : casque, cuirasse, brassards, bouclier, rien n'y manque, que le guerrier qui doit s'en revêtir. Ce n'est pas qu'il y ait chez le poëte absence d'en-

thousiasme : il y a seulement solution de continuité entre la forme et la pensée, l'une n'est pas l'effet direct et immédiat de l'autre : si l'inspiration donne l'idée, la mémoire seule produit l'expression. Le sentiment se glace par cette inquiète imitation des grands maîtres. Il faut à Ronsard, non pas un modèle, mais un calque dont il puisse suivre scrupuleusement les lignes. Sa pensée même la plus vraie, au lieu de suivre sa pente naturelle et de se creuser un lit sinueux, s'emprisonne dans le marbre antique où jaillissaient autrefois les eaux d'Horace et de Virgile.

Imiter ainsi les anciens, c'est un moyen sûr de ne pas leur ressembler. « Je rirais, dit la Bruyère, d'un homme qui voudrait sérieusement parler mon ton de voix ou me ressembler de visage. » Ronsard, épris de l'antiquité, voulut faire table rase des mœurs, des croyances, des sentiments modernes; il entreprit de faire passer de nouveau tout un siècle, toute une littérature, tout un ensemble de traditions à cet Olympe resplendissant et sensuel du paganisme. C'était jeter à une nation un défi trop audacieux. Un peuple peut à toute force apprendre une langue nouvelle, encore avec quelle lenteur! il ne saurait changer de mœurs, d'histoire et de climat.

Cependant il y avait quelque chose de si légitime dans la renaissance des idées antiques, il était si bien dans la destinée du seizième siècle de renouer la chaîne de la tradition gréco-latine, que le nom de Ronsard devint l'objet d'une idolâtrie dont rien aujourd'hui ne peut nous donner l'idée. La gloire seule de Voltaire, cette longue et merveilleuse royauté du génie, renouvela de pareils hommages. Les rois et les princes rivalisaient à le combler de leurs faveurs; les savants les plus célèbres, les esprits les plus judicieux, les Scaliger, les Lambin, les de Thou, les l'Hôpital voient dans Ronsard le miracle du siècle. Pasquier ne fait nul triage dans ses œuvres : car, dit-il, « tout est admirable en lui. » Montaigne déclare sans hésiter la poésie française arrivée à sa perfection, et Ronsard égal aux anciens. Enfin le Tasse, venu à Paris en 1571, s'estimait heureux de lui être présenté et d'obtenir son approbation pour les premiers chants de la *Jérusalem*. Com-

expliquer cette longue erreur de tout un siècle et des ts les plus illustres? A dire vrai, l'erreur n'existait pas, le n'était, comme bien des erreurs, qu'une vérité incom-. L'admiration pour Ronsard, c'était la joie très-légi- de voir enfin le français devenir une langue littéraire, lus balbutier des pensées faibles quoique naïves; mais rer, comme les langues anciennes et comme l'italien mo-, à l'expression des idées générales qui forment l'héri- glorieux de l'humanité. L'idiome de Clément Marot était mis *hors de pages* : le poëte devenait un homme et pres- un citoyen : il allait redire les nobles pensées qui avaient le Forum et l'Agora, les vers harmonieux dont avaient ti les rivages de la Grèce. Quel patriotique orgueil pour vants de cette époque, de lire enfin en français ce qui vait si longtemps charmés dans Virgile et dans Tibulle! ue l'imitation imparfaite ne disait pas, la mémoire par- des lecteurs y suppléait : ils adoraient la vraie splen- de la poésie antique à travers les haillons prétentieux onsard.

ailleurs, aujourd'hui même, malgré le changement de la ue, ne retrouvons-nous pas encore chez ce poëte de quoi fier l'estime? dans le genre grave et héroïque, les *Odes*, la *ciade*[1], les *Discours* ne présentent-ils pas de loin en loin raits d'une beauté durable? N'est-ce pas Ronsard qui essait ainsi à l'Éternité?

O grande Éternité!
Tu maintiens l'univers en tranquille unité.
De chaînons enlacés les siècles tu rattaches,
Et couvé dans ton sein tout le monde tu caches....
En parlant à tes dieux qui ton trône environnent,
Ta bouche ne dit pas : « Il fut ou il sera.... »
Le temps présent tout seul à tes pieds se repose.

'est-ce pas lui qui écrivait à Charles IX encore enfant?

[1] La *Franciade*, qui a pour héros le fabuleux Francus, fils de Priam, et teur supposé de l'empire français, est un poëme inachevé. Ronsard avait jet de l'étendre en vingt-quatre chants; il s'est arrêté au quatrième.

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France;
Il faut que la vertu couronne votre enfance.
Un roi sans la vertu porte le sceptre en vain,
Qui ne lui sert sinon de fardeau dans la main[1].

Mais c'est surtout dans la poésie légère que Ronsard possède un incontestable mérite. Ici, content d'être lui-même, il n'emprunte à l'antiquité que l'analogie de ses images. C'est comme un parfum lointain et d'autant plus doux, qui s'exhale au milieu des idées personnelles du poëte. Tantôt il écrit à sa dame :

Hier vous souvient-il qu'assis auprès de vous,
Je contemplais vos yeux si cruels et si doux!

Tantôt il l'engage à descendre dans un riant parterre :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vêprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil....

1. Ajoutons en passant, puisque nous avons nommé ce coupable mais intéressant prince, que quelque temps après il répondit à Ronsard, avec une précision plus élégante encore :

« L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons la couronne
Mais roi, je la reçus, poëte tu la donne.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Éclate par soi-même, et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux je cherche l'avantage,
Ronsard est leur ami, si je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps.
Elle t'en rend le maître et te sait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté.
Je puis donner la mort; toi l'immortalité! »

Pourquoi Charles IX a-t-il fait autre chose que des vers!... si toutefois il a fait ceux-ci!

Ailleurs il s'écrie, avec plus de charme qu'Horace :

> Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame!
> Las! le temps, non : mais *nous* nous en allons[1].

Ou bien, par un retour d'une mélancolie touchante :

> Avant le soir (dit-il) se clora ma journée!

C'est encore toute la grâce de Marot, avec plus d'éclat et de gravité.

Ronsard avait été chef d'école au collége; devenu célèbre et admiré de tous, les disciples ne lui manquèrent point. « Nul alors, nous dit Pasquier, ne mettait la main à la plume qui ne le célébrât par ses vers. Sitôt que les jeunes gens s'étaient frottés à sa robe, ils se faisaient accroire d'être devenus poëtes. » Parmi ses nombreux partisans, le poëte choisit une compagnie d'élite qu'on nomma d'abord la brigade, et bientôt après la *Pléiade*, par un souvenir érudit des poëtes alexandrins. Il y plaça auprès de lui six poëtes, Joachim du Bellay, Antoine de Baïf, Amadis Jamyn, Belleau, Jodelle et Ponthus de Thiard. Nous ne nous arrêterons point sur ces noms, malgré le talent de plusieurs des hommes qui les ont portés. Tous reflètent à divers degrés et avec des modifications nombreuses les mérites et les défauts du maître. Nous devons un souvenir à Baïf pour la tentative hardie et infructueuse par laquelle il essaya d'assujettir notre versification aux règles métriques de la poésie ancienne. Le vers *baïfin*, scandé comme l'hexamètre latin, ne put s'acclimater même dans l'atmosphère de la Renaissance[2]. Cette imitation matérielle de l'antiquité était l'exagération extrême du système de Ronsard; après le calque du style, c'était le calque du rhythme : au delà il ne restait plus qu'à écrire en grec ou en latin.

1. Eheu! fugaces. Postume, Postume,
Labuntur anni! (HORACE, ode XIV.)

2. Voici, par exemple, un distique *baïfin*, avec les vers latins dont il est la traduction :

> Phosphore, redde diem : cur gaudia nostra moraris?
> Cæsare venturo, Phosphore, redde diem.
>
> *Aube, rebaille le jour : pourquoi notre aise retiens-tu?*
> *César va revenir; Aube, rebaille le jour.*

Jodelle; renaissance du théâtre.

Un autre membre de la Pléiade se distingua par un essai plus sérieux, et dont l'influence a été bien plus durable. Jodelle entreprit de ressusciter le théâtre des anciens[1]. Ce jeune et intéressant poëte était doué d'une facilité extrême. « Quoiqu'il n'eût mis l'œil aux bons livres comme les autres, dit Pasquier, si est-ce qu'en lui y avoit un naturel émerveillable. Et de fait ceux qui de ce temps-là jugeoient des coups, disoient que Ronsard étoit le premier des poëtes, mais que Jodelle en étoit le démon. Rien ne sembloit lui être impossible où il employoit son esprit. » Lui-même en était persuadé : « Un jour il lui advint de me dire que si un Ronsard avoit le dessus d'un Jodelle le matin, l'après-dînée Jodelle l'emporteroit de Ronsard. » Il prodiguait son esprit en pièces fugitives, qu'il ne se donnait point la peine de recueillir, et qui moururent avec lui. Ses œuvres dramatiques, quoique moins bonnes encore peut-être, sont une date dans l'histoire littéraire. Déjà plusieurs traductions avaient fait passer dans notre langue l'*Andrienne* de Térence, l'*Hécube* d'Euripide, l'*Électre* de Sophocle; Ronsard encore écolier avait traduit en 1549 le *Plutus* d'Aristophane. Enfin en 1552 Jodelle hasarda sur la scène une tragédie, non pas traduite, mais imitée des anciens : cette imitation était alors une gloire. La *Cléopatre*, avec une comédie du même auteur, la *Rencontre*, fut représentée « devant le roi Henri II, à Paris, en l'hôtel de Reims, avec un grand applaudissement de toute la compagnie; et, depuis encore, au collége de Boncour, où toutes les fenêtres étoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'écoliers que les portes du collége en regorgeoient. Je le dis comme celui qui y étoit présent, avec le grand Turnebus en une même chambre, et les entreparleurs étoient tous hommes de nom. Remi Belleau et Jean de la Péruse jouoient les principaux rollets[2]. » Jodelle lui-même représentait Cléo-

1. Né en 1532, mort en 1573.
2. Pasquier, *Recherches*, liv. VII, chap. VI

:e. Quelle joie pour tous les savants de retrouver sur la
ıe, de voir vivre et d'entendre parler ces personnages de
stoire ancienne qui leur étaient familiers! Auteur et ac-
rs, dans l'ivresse de leur succès, se décernèrent à eux-
mes un triomphe aussi classique que leur pièce. Dès que
inquième acte fut terminé au milieu des applaudissements,
partirent pour Arcueil; là, dans un joyeux festin, ils ame-
ent un bouc couronné de lierre et de fleurs, en l'honneur
poëte français et en souvenir de l'antique Thespis.
Si maintenant on estime en elles-mêmes et à leur propre
эur les tragédies de la nouvelle école qui donnaient lieu à
pareilles ovations, « que ce soit une Cléopatre, une Didon,
› Médée, un Agamemnon, un César, voici ce qu'on y re-
rque constamment : nulle invention dans les caractères,
situations et la conduite de la pièce, une reproduction
upuleuse, une contrefaçon parfaite des formes grecques;
:tion simple, les personnages peu nombreux, des actes fort
ırts composés d'une ou de deux scènes et entremêlés de
eurs; la poésie lyrique de ces chœurs bien supérieure à
le du dialogue; les unités de temps et de lieu observées
ins en vue de l'art que par un effet de l'imitation; un style
. vise à la noblesse, à la gravité, et qui ne la manque guère
e parce que la langue lui fait faute.... Telle est la tragédie
ez Jodelle et ses contemporains[1]. » Robert Garnier, sans
n changer au système de Jodelle, sans apporter au théâtre
talent plus véritablement dramatique, donna au style
ıs d'élévation, en s'appropriant quelque chose de la con-
ion brillante de Sénèque. Quelque faible et mensongère
e fût cette apparition du drame antique, elle suffit pour
:réditer à jamais les vieux mystères, et pour léguer à la
gédie française ce caractère de gravité imposante, cette
ité et cette simplicité sévère dont nos grands auteurs ont
:epté le joug. Le système classique du théâtre français a
pour fondateurs, non pas Corneille et Racine, mais Jo-
lle, la Péruse et Garnier.
La comédie nouvelle se sépara moins brusquement de la

. Sainte-Beuve, *Histoire du théâtre français au seizième siècle*

farce du moyen âge : elle parut la régulariser plutôt que la supplanter. Elle s'appuya aussi de l'exemple des comédies italiennes. Jean de la Taille, dans ses *Corrivaux*, la première de nos comédies régulières en prose, suivit tour à tour les traces de l'Arioste, de Machiavel et de Bibbiena. Larrivey, qui mérite, après l'auteur de *Patelin*, d'être regardé comme le meilleur comique de notre vieux théâtre, déclara ouvertement l'intention d'imiter les poëtes comiques de l'Italie, et il le fit souvent avec succès[1]. Aussi, « à part une immoralité grossière, les comédies de cette époque ne manquent pas de mérite et d'agrément. Un vers de huit syllabes coulant et rapide, un dialogue vif et facile, des mots plaisants, des malices parfois heureuses contre les moines, les maris et les femmes, y rachètent pour le lecteur l'uniformité des plans, la confusion des scènes, la trivialité des personnages, et les rendent infiniment supérieures aux tragédies du même temps[2]. »

Dubartas; d'Aubigné.

Les disciples de Ronsard à Paris sentirent où était la vraie supériorité de leur maître et le suivirent volontiers dans la poésie légère et tendre. Du Bellay, Belleau, Guy de Tours, Desportes, *pindarisèrent* peu; ils se contentèrent de *pétrarquiser*. Il n'en fut pas de même en province : il s'éleva, loin de la Pléiade, un poëte qui trouva le moyen d'exagérer encore le *faste pédantesque* du réformateur. Dubartas[3] enfanta, sous le titre de la *Création du Monde*, ou la *Semaine*, une véritable encyclopédie poétique où n'entre rien moins que l'univers, depuis les étoiles fixes jusqu'au dernier insecte. Toute la physique de l'antiquité et du moyen âge, toute la cosmogonie de la Bible et d'Ovide sont enchassées dans des vers d'une incroyable emphase. On a dit avec esprit que c'est la création du monde racontée par un Gascon. C'est bien Dubartas dont la *muse en français parle grec et latin;* c'est lui qui peint, ou du moins qui nomme

1. Lui-même était Italien, et se nommait Giunti : son nom français Larrivey (*l'arrivé*) n'est que la traduction du nom de sa famille
2. Sainte-Beuve, ouvrage cité.
3. Né près d'Auch en 1544 ; mort en 1590.

Apollon porte-jour ; Herme, guide-navire ;
Mercure échelle-ciel, invente-art, aime-lyre....
La guerre vient après, casse-lois, casse-mœurs,
Rase-forts, verse-sang, brûle-bois, aime-pleurs.

Avec ses grands mots et ses interminables descriptions, Dubartas a de la verve, des idées nobles, un enthousiasme vrai et communicatif. Son ouvrage eut trente éditions en dix ans, fut traduit dans presque toutes les langues, et il continue à jouir d'une grande réputation chez nos voisins d'outre-Rhin, moins choqués que nous des monstruosités de son langage.

Il est encore un poëte, bien plus remarquable, à notre avis, que Dubartas, qui, loin de la capitale, au sein d'une vie agitée et guerrière, conserva jusque dans la première partie du dix-septième siècle la langue rude, obscure, inégale, mais énergique et puissante des commencements de Ronsard. C'est Agrippa d'Aubigné, auteur d'une histoire universelle, d'intéressants mémoires et de pamphlets pleins de malice[1]. Protestant dévoué, il a reçu de ses convictions, de ses haines vigoureuses contre un catholicisme persécuteur, une inspiration ardente, que les poëtes du seizième siècle ignorent presque toujours. Ses *Tragiques*, satire religieuse et politique, incohérent mélange de mythologie grecque, d'allégorie morale et de théologie, s'illuminent souvent d'éclairs d'indignation, et présentent à l'admiration de la critique les plus mâles beautés. L'esprit hébraïque y respire, dit M. Sainte-Beuve, pareil à cet esprit de Dieu qui flottait sur le chaos. Au contraire des poëtes contemporains, adorateurs exclusifs de la forme, d'Aubigné, comme les prosateurs, s'attache à la pensée, il la saisit et la dompte avec une telle puissance qu'il la contraint presque de se courber sous la rude enveloppe de son langage. On sent ici le voisinage du grand siècle ; l'union de l'idée et de la forme est presque accomplie. Ici, comme dans la prose, c'est encore la forme

1. Né en 1550 ; mort en 1630. Principales œuvres : *Histoire universelle de 1550 à 1601.*—*Mémoires.* —*Aventures du baron de Fœneste.*—*La confession de Sancy.*— *Les Tragiques donnees au public par le larcin de Promethée*; au Désert. 1616. M. L. Lalanne a donné en 1857 une nouvelle édition des *Tragiques*, et en 1854 la première édition exacte des *Memoires*.

pèche. Elle trahit encore le tumulte d'une époque de rdre et de confusion. Le poëte le déclare lui-même :

Si quelqu'un me reprend que mes vers échauffés
Ne sont rien que de meurtre et de sang étoffés.
Qu'on n'y lit que fureur, que massacre et que rage,
Qu'horreur, malheur, poison, trahison et carnage,
Je lui réponds : ami, ces mots que tu reprends
Sont les vocables d'art de ce que j'entreprends.
Les flatteurs de l'amour ne chantent que leurs vices,
Que vocables choisis à peindre les délices,
Que miel, que ris, que jeux, amours et passe-temps :
Une heureuse folie à consumer le temps....
Ce siècle, autre en ses mœurs, demande un autre style :
Cueillons des fruits amers desquels il est fertile.
Non, il n'est plus permis sa veine déguiser,
La main peut s'endormir, non l'âme reposer.

u'il est beau néanmoins, quand sa pensée, dissipant les ;es d'une expression laborieuse et triste, éclate tout à), comme un glaive qui sort du fourreau ! avec quel en-siasme il glorifie les martyrs étouffés dans les flammes bûchers !

Les cendres des brûlés sont précieuses graines,
Qui, après les hivers noirs d'orage et de pleurs,
Ouvrent, aux doux printemps, d'un million de fleurs
Le baume salutaire, et sont nouvelles plantes,
Au milieu des parvis de Sion florissantes.
Tant de sang, que les rois épanchent à ruisseaux,
S'exhale en douce pluie et en fontaines d'eaux,
Qui, coulantes aux pieds de ces plantes divines,
Donnent de prendre vie et de croître aux racines.

CHAPITRE XXVIII.

ACCOMPLISSEMENT DE LA RÉFORME LITTÉRAIRE

Régnier. — Malherbe.

Régnier.

Il était évident que la réforme de Ronsard et de la Pléi... n'était pas définitive. C'était un effort violent qui succéda... une torpeur extrême : la révolution avait passé le but ... l'atteindre. Il lui fallait un modérateur. Elle en eut d... Régnier et Malherbe : tous deux doués d'un talent origin... tous deux grands écrivains, l'un plus poëte, l'autre plus gra... mairien ; tous deux réformateurs, l'un par instinct, l'au... par système. Ni l'un ni l'autre n'eurent pleine conscience ... leur œuvre ; Régnier crut défendre Ronsard, par attachem... pour Desportes, son oncle : en réalité il défendit et reprod... it Marot, dont il avait la libre allure, avec plus d'énergie ... e couleur. Malherbe crut ruiner l'école de la Pléiade et ... innovations gréco-latines ; il en assura le succès en le régl... Vainement biffa-t-il tout Ronsard, il n'accomplit pas moi... e que Ronsard avait tant souhaité ; il donna à l'idiome v... aire toute la noblesse des langues antiques.

Régnier[1], par inspiration vraie, par nonchaloir, par inso... ance, par abandon *à la bonne loi naturelle*, revint au si... .e, au vrai, et rentra sans le savoir dans la vieille école ga... ise, qu'il enrichit toutefois d'heureuses imitations. Il sui... ar génie l'excellent précepte de du Bellay ; « il transform... n soi les meilleurs auteurs, et, après les avoir digérés, l...

1. Mathurin Régnier, né à Chartres en 1573, chanoine de l'église de No... ame en cette ville, mourut à Rouen en 1613. — Œuvres : seize satires, ... itres, cinq élégies, odes, stances, épigrammes.

rtit en sang et nourriture. » Il fut le premier en France crivit de véritables satires à l'imitation d'Horace et des s bernesques[1]. Mais son imitation n'était plus le calque le imaginé par la Pléiade, c'était la féconde émulation, issante rivalité du talent. Régnier, il est vrai,

Règle sa médisance à la façon antique ;

les ridicules et les vices qu'il fait poser devant nous t plus rien de latin ; ce ne sont pas les contemporains guste, mais bien ceux de Henri IV. Ne reconnaissez-vous ce hobereau

Au feutre empanaché, relevant sa moustache ;

poëte crotté, qui, alléché par les succès de Desportes et ertaud,

Méditant un sonnet, médite un évêché ?

loin, voici le disciple de Barthole, qui,

Une cornette au col, debout dans un parquet
A tort et à travers va vendre son caquet ;

ien le médecin qui reçoit une belle pièce de monnaie à n de sa consultation, et

Dit, en serrant la main : « Dame il n'en fallait point ! »

milieu de ces esquisses légères se trouve un vrai chef-uvre, *Macette*, la vieille hypocrite. Déjà au treizième siè- Jean de Meung avait ébauché *Faux-Semblant ;* bientôt dix-septième Molière créera *Tartuffe*. Il semble que la sie française ait toujours été heureuse en touchant à ce t, comme

Par un arrêt du ciel qui haït l'hypocrisie.

L'excellente édition des *Œuvres de Mathurin Régnier*, par M. Viollet-le-ndique avec soin les passages que le poëte français a pris pour modèles, t ainsi le lecteur à même d'apprécier le mérite de l'imitation.

A part cet admirable tableau, où manquent toutefois en la vraisemblance et la vie du dialogue, il faut avouer qu pinceau de Régnier s'arrête volontiers à la surface des cho C'est de lui qu'on peut dire qu'il se joue autour du c humain[1]. Sa poésie n'a rien de bien profond, de bien pl sophique ; ce sont les jeux innocents de la satire : ses cont porains l'avaient jugé ainsi. Ce prédécesseur de Boileau pour eux *le bon Régnier ;* et lui-même nous explique, q que avec trop de modestie, cette qualification :

> Et ce surnom de *bon* me va-t-on reprochant,
> D'autant que je n'ai pas l'esprit d'être méchant.

Ce n'est certes pas l'esprit qui manque à Régnier, ni l'enj ment, ni la verve. Mais il est artiste bien plus que moral il s'occupe plus de la peinture que de la leçon. Sa plus l création, c'est son style ; on en a fait un bel et juste élo le rapprochant de celui de Montaigne. « Régnier est en le Montaigne de notre poésie. Lui aussi, en n'ayant pas d'y songer, s'est créé une langue propre, toute de sens génie, qui, sans règle fixe, sans évocation savante, sort co de terre à chaque pas nouveau de la pensée, et se tien bout, soutenue du seul souffle qui l'anime. Les mouven de cette langue inspirée n'ont rien de solennel ni de réfl dans leur irrégularité naturelle, dans leur brusquerie quante, ils ressemblent aux éclats de voix, aux gestes ra d'un homme franc et passionné qui s'échauffe en cau Les images du discours étincellent de couleurs plus vives fines, plus saillantes que nuancées. Elles se pressent, ell heurtent entre elles. L'auteur peint toujours, et quelque faute de mieux, il peint avec de la lie et de la boue. D trivialité souvent heureuse, il prend au peuple ses prove pour en faire de la poésie, et lui envoie en échange vers nés proverbes, médailles de bon aloi, où l'on recon encore, après deux siècles, l'empreinte de celui qui les a f pées[2]. »

1. *Circum præcordia ludit.* Perse.
2. Sainte-Beuve, *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, p. 160.

Malherbe.

Le talent de Malherbe a un caractère tout différent[1]. Moins ingénieux que sage, moins fécond que judicieux, toute son invention consiste à bien choisir, toute sa richesse à se dépouiller à propos. Critique plutôt qu'artiste, c'est à quarante-cinq ans qu'il commence sa carrière; son œuvre est un code plus qu'un poëme, et, comme tout législateur, il s'attache surtout à ce qu'on doit éviter. Ainsi que le chef des stoïciens, il prend pour devise : *abstiens-toi*. Il s'enorgueillit d'être appelé le tyran des mots et des syllabes. Le culte de la langue est sa religion ; il la prêche encore au lit de mort à sa garde-malade. Malherbe est sévère dans ses préceptes. Il proscrit en vers l'*hiatus*, sans circonstances atténuantes, interdit à jamais l'*enjambement* ou *suspension*, pose la césure au sixième pied de l'alexandrin, comme une sentinelle impassible, repousse dédaigneusement les rimes trop faciles : *rien ne sent plus son grand poëte* que de rimer difficilement. Désormais plus de licence en poésie; plus d'inversions hasardées ; les vers bien faits seront *beaux comme de la prose*. La gloire de Malherbe c'est d'avoir connu le premier en France le sentiment et la théorie du style, d'avoir fait sciemment ce que Régnier exécutait par instinct. S'il procéda surtout par négation, c'est que son époque, non moins que son génie, lui en faisait une nécessité. La richesse était faite dans la poésie, il n'y manquait que l'ordre, cette seconde richesse. Malherbe inventa le goût : ce fut là sa création. Dans les matériaux confus qu'avaient entassés ses devanciers, il fit une langue noble, par choix et par exclusion. Le principe qui présida à ce triage atteste sa haute intelligence de la vraie nature des langues; il répudia également la cour et le collége, la mode et l'érudition, et prit pour guide l'instinct du peuple de Paris. « Quand on lui demandoit son avis sur quelques mots françois, il renvoyoit ordinairement aux crocheteurs du port au foin et disoit que c'étoient

1. François de Malherbe naquit à Caen vers 1555, et mourut à Paris en 1628. — Œuvres : odes, paraphrases, psaumes, stances, épigrammes, chansons, lettres; traduction de quelques traités de Sénèque et du XXXIII[e] livre de Tite-Live. — Edition Chevreau, 1723, 3 vol. in-12. Lefèvre, 1825, 1 vol. in-8.

maîtres pour le langage[1]. » Il rejeta également tous les
ois admis avec trop d'indulgence par Ronsard. La langue,
ıme la monarchie, marchait à grands pas vers l'unité. Au
:cepte, il sut joindre l'exemple, et le caractère de son talent
ssortit merveilleusement avec les exigences de sa raison.
ëte peu fécond, mais correct et laborieux, on le vit gâter
e demi-rame de papier pour faire et refaire une stance. On
alculé que, pendant les onze années les plus fécondes de
vie, il n'a composé, terme moyen, que trente-trois vers par
. Cette sobriété de composition, ce respect du lecteur et des
s du style, cette haute idée des difficultés de l'art, était au
zième siècle chose entièrement nouvelle. Aussi quel charme
prouve-t-on pas, en quittant Ronsard, Dubartas, d'Au-
ıné et Régnier lui-même, de rencontrer tout à coup des
's qu'on croirait cueillis d'hier, tant ils ont conservé leur
îcheur et leur pureté. Malherbe a pour titre de gloire, en
voir deviné la langue de ses descendants, ou de leur avoir
posé la sienne. Il a fait quelque chose de mieux que des
nces ou des sonnets, il a accordé l'instrument de la haute
ésie, il a rendu possibles Corneille, Boileau et Racine[2].

. *Vie de Malherbe*, par Racan.
. Nous avons parlé plus longuement de Régnier et de Malherbe, dans
re *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle*, p. 144, 1
uivantes. — M. Sainte-Beuve a donné une nouvelle et très-remarquable
le sur Malherbe dans le 4e numéro de la *Revue européenne* (15 mars 18

QUATRIÈME PÉRIODE.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXIX.

INFLUENCE DE L'ESPAGNE.

Invasion du goût espagnol. — L'hôtel de Rambouillet. — Les romans héroïques. — Balzac, Voiture et auteurs secondaires.

Invasion du goût espagnol.

La première moitié de notre grand siècle semble d'abord être toute espagnole. L'influence littéraire de l'Espagne survivait à sa puissance politique : c'était l'écho de sa gloire. Depuis Charles-Quint, la monarchie catholique, débordant de sa péninsule, avait battu de ses flots toutes nos frontières; sous Philippe II elle avait un moment, à l'ombre de la Ligue, envahi jusqu'au cœur de la France : l'Espagne avait présidé nos états généraux dans la personne de ses ambassadeurs. Henri IV refoula le torrent; il rendit la France à elle-même, et devint par là le plus populaire de nos rois. L'œuvre de nos grands écrivains du dix-septième siècle fut analogue; ils retrouvèrent l'esprit français submergé par les idées étrangères.

Une organisation robuste se fortifie dans les crises qui semblaient devoir l'accabler; la France gagna à l'invasion des littératures italienne et castillane. Elle sentit s'éveiller dans son sein le sentiment de l'art, de la beauté, de la grâce. Ses maîtres nouveaux exagéraient un peu la leçon : la France ne l'entendit que mieux. Les anciens seuls eussent été trop parfaits; leur simple et naïve beauté eût moins frappé des yeux encore grossiers. A côté d'eux se placèrent de dangereux mais séduisants modèles, dont les défauts gracieux provoquèrent une plus facile imitation. L'intérêt de cette première période du

ptième siècle, c'est de voir comment le génie national se
ea peu à peu des éléments hétérogènes qui l'avaient
nais qui menaçaient de l'altérer; comment il se montra
iveau aux yeux de l'Europe, toujours aussi sensé, aussi
issi judicieux, mais plus noble, plus élégant, plus har-
ux qu'au seizième siècle.

vainqueur d'Ivry avait chassé de France les Espagnols,
ion pas leurs modes, ni la domination de leurs idées.
voyait à Paris que *Français espagnolisés*. Le costume,
e, le langage, tout rappelait les fiers soldats qu'on avait
gtemps combattus et admirés. Rien de courtois comme
nçais à l'égard de ses ennemis : il les imite en les bat-
Barbe pointue, feutre à long poil, pourpoint et haut-de-
ses à demi détachés, rubans aux jambes, fraises empe-
telle était la mise des gens comme il faut. On n'entendait
a bouche des *cajoleurs de la cour qu'exclamations et ad-*
ions castillanes. Ils réitéraient des JÉSUS-SIRE *et criaient*
x dolente : il en faut mourir[1] ! Le bon Régnier, si
si français, signale d'un ton moqueur cette conquête
lle :

Ami, laissons-le discourir,
Dire cent et cent fois : *il en faudrait mourir !*
Sa barbe pinçoter, cajoler la science,
Relever ses cheveux, dire : *en ma conscience !*
Faire la belle main, mordre un bout de ses gants,
Rire hors de propos, montrer ses belles dents,
Se carrer sur un pied, faire arser son épée,
Et s'adoucir les yeux ainsi qu'une poupée.

ode fut plus forte que Régnier, que Sully, que Henri IV
ême. Le plus français de nos rois endossa bon gré mal
noir costume de Philippe II, et sur ses vieux jours il
, tout en grondant, à apprendre l'espagnol, comme Caton
seur avait appris le grec.

émoires de Sully, IIe partie, chap. II. — Voyez A. de Puibusque, *His-*
mparee des litteratures espagnole et Française, t. I, p. 6 et 365, et
s de Math. Regnier, avec les commentaires de Viollet-le-Duc,
III, p. 40.

Le maître qui lui en donna des leçons, Antonio Perez, joua un rôle important dans la révolution littéraire qui introduisit en France le goût élégant mais recherché de l'Espagne. Il disait vrai sans le croire, dans une de ses lettres au roi : « Certes Votre Majesté a choisi un gentil barbare pour maître, barbare dans ses pensées, barbare dans son langage, barbare en tout. » Ce barbare était en effet fort *gentil*, fort gracieux. Ancien secrétaire de Philippe II, confident, rival, complice et victime de ce prince[1], il avait cueilli à la cour de l'Escurial toute la fleur du *cultorisme*[2]. Reçu avec empressement par Henri IV et par Élisabeth, comme une diffamation vivante de leur ennemi, il rédigea de curieux mémoires et écrivit des lettres non moins curieuses à différents titres. Sous le rapport du goût littéraire, qui seul nous occupe ici, ces lettres servirent d'antécédents et de modèle aux *épistoliers* illustres de cette période. La célébrité dont elles jouirent au commencement du siècle explique l'empressement qu'on mit à les imiter. Elles rattachèrent Balzac et Voiture à Gongora et à Marino.

« Grave, légère ou galante, toute la correspondance de Perez porte l'empreinte de ses habitudes ; l'homme d'État s'est effacé sous l'homme du monde, mais l'homme du monde, c'est encore le courtisan, c'est le courtisan qui a cent maîtres à flatter au lieu d'un, et qui se multiplie pour les contenter tous.... Il cajole, il adule, il encense avec une emphase effrontée.

Avant lui, qui se serait avisé de traduire en hyperboles mystiques le formulaire de la civilité? Qui aurait songé à se dire *le très-humble serviteur d'une divinité* ou *à saluer un ange avec passion?*... Pompe orientale, gravité castillane, afféterie italienne, rien ne cache cette nature de favori, toujours réfléchie dans son abandon, insinuante dans son étourderie, obséquieuse dans sa familiarité[3]. »

Perez inaugura pour ainsi dire l'hôtel de Rambouillet.

1. Voyez *Ant. Perez et Philippe II*, par M. Mignet, 2e édition, 1846.
2. On appelait ainsi le mauvais goût mis à la mode en Espagne par le poëte Gongora et par le jésuite Gracian, le législateur du *estilo culto*.
3. A. de Puibusque, ouvrage cité, t. II, p. 22.

C'est au marquis de Pisani, père de Catherine de Vivonne, l'*incomparable Arthénice*, qu'il adressa en France ses premières missives. Voici quel en était le style, toutes les fois qu'un sujet sérieux ne contraignait pas l'écrivain à être moins frivole.

« Si Votre Excellence, lui écrivait-il un jour, a remarqué le soin que je prends de mes dents, qu'elle ne se figure pas, s'il lui plaît, que je les conserve pour autre chose que par la peur que j'ai de la langue : car je crois que la nature l'a environnée de dents afin qu'elle eût un sujet de crainte qui la forçât de se contenir, et qu'elle ne se précipitât point si follement. Mieux vaudrait en effet qu'elle fût mordue, coupée même, que d'avoir parlé mal à propos. Peut-être Votre Excellence, homme d'État et général si éminent, préférera-t-elle penser que cette disposition a pour but de nous montrer que les paroles doivent avoir des effets, et l'exécution suivre le conseil, comme l'exécution doit toujours être accompagnée du conseil, si l'on ne veut pas tout livrer au hasard. »

Poussé en Angleterre par les vicissitudes de sa fortune, Perez s'y retrempa dans le mauvais goût. Il y trouva la cour en proie à l'épidémie de l'*euphuïsme*, style plein d'affectation mis à la mode par le fameux John Lilly. C'était un jargon spécial parlé par toutes les personnes du bon ton, une sorte de franc-maçonnerie de belles pensées et de beau langage. L'abus le plus incroyable de la métaphore et de la comparaison, les rapprochements les plus forcés, les plus ridicules hyperboles, formaient le tissu de cette langue nouvelle[1]. Perez, à la cour d'Élisabeth, se retrouva dans sa sphère ; il enjoliva sa manière de quelques absurdités de plus, qu'il ne manqua pas de rapporter triomphalement en France. C'est alors qu'il écrivit à lord Essex :

« Milord, et mille fois milord, ne savez-vous pas en quoi consiste l'éclipse de lune et celle de soleil? La première résulte de l'interposition de la terre entre le soleil et la lune ; la seconde, de l'interposition de la lune entre le soleil et la terre.

1. Walter Scott, dans le roman du *Monastère*, introduit, dans la personne du sir Shafton, un type très-amusant de l'*euphuïsme*. — Cette dénomination est empruntée au titre d'un des ouvrages de Lilly : *Euphues and his England*.

Si entre la lune, c'est-à-dire ma fortune variable et toujours périclitante, et vous qui êtes mon seul soleil, vient se placer l'absence (car entre des amis séparés l'absence est l'interposition de la terre); ou si, entre la terre, c'est-à-dire mon pauvre corps et votre noble faveur, s'interpose ou plutôt s'oppose ma fortune, mon âme ne sera-t-elle pas dans la tristesse, ne sera-t-elle pas dans les ténèbres? »

Si un homme d'État occupé de graves négociations, et dont la vie était menacée chaque jour par la vengeance d'un monarque irrité, enveloppait sa pensée de ces puérils ornements, qu'on juge de ce que feront bientôt, à son exemple, des écrivains qui n'auront d'autre intérêt, d'autre affaire à traiter dans leurs lettres que le soin de faire briller leur esprit et d'exagérer celui des autres !

Gongora et Lilly n'avaient envoyé en France qu'un de leurs disciples; Marino y vint en personne. Concini appela à la cour de Marie de Médicis le poëte qui représentait alors la gloire littéraire de l'Italie. L'auteur d'*Adone* passa les monts précédé par une réputation immense. Quel barbare eût osé douter d'un mérite qu'on faisait venir de si loin et qu'on payait si cher? Car l'illustre Napolitain savait escompter la gloire. Il rappelait à la reine les exemples d'Auguste, de Néron, de Domitien, d'Honorius, qui comblèrent de leurs faveurs les Horace, les Lucain, les Stace, les Claudien. En cela seul l'érudition du *cavalier Marin* se montrait fort classique. Du reste, rien de plus alambiqué que ses *concetti*, de plus coquettement fardé que ses peintures. Le vieux Malherbe faillit en mourir de colère. Marino souriait dédaigneusement en voyant ce poëte «*si sec.*» Ainsi le mauvais goût soufflait sur la France de tous les points de l'horizon. L'Espagne, l'Angleterre, l'Italie attaquaient de toutes parts le vieux bon sens français. Que pouvait-il faire contre trois ennemis ?

L'hôtel de Rambouillet.

Le foyer où se concentrèrent ces rayons étrangers, nous l'avons déjà nommé, ce fut l'hôtel de Rambouillet. Cette réunion célèbre ne créa pas, comme on l'a trop dit, le mauvais

it : elle le subit. En revanche, elle épura la langue, donna
ι mœurs et aux sentiments plus de délicatesse, servit de
blic aux écrivains, en attendant qu'il se formât un public
·itable, prit en tutelle l'esprit littéraire jusqu'à ce qu'il pût
rcher seul, et ressemblât, comme dit la Bruyère, « à ces
'ants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent
r nourrice. »

Après les grandes guerres civiles du seizième siècle, on
.tit dans les rangs supérieurs de la société le besoin de se
r, de se réunir, de commencer enfin cette vie commune de
ıprit qui caractérise la nation française. Jusque-là on avait
puté, prêché, harangué : on conversa. Le premier cercle
une causerie vive, enjouée, spirituelle, répondit à ce be-
n nouveau, fut l'hôtel du marquis de Pisani, Jean de Vi-
ıne, un des correspondants d'Antonio Perez. Bâtie à quel-
əs pas du Louvre [1], cette maison semblait une autre cour
ı moins brillante que celle de Marie de Médicis. C'était le
ais de l'esprit à côté de celui du pouvoir. Trois femmes y
nèrent successivement ; car aux femmes seules pouvait ap-
tenir l'éducation d'un siècle de convenances et de bon goût :
ia Savelli, femme du marquis, noble et gracieuse dame,
.ienne d'origine, vint, comme une autre Armide, contrain-
les fiers compagnons du Béarnais de déposer leur rude
gage avec leurs bottes éperonnées. Sa fille, Catherine de
onne, marquise de Rambouillet, eut tout le sémillant de la
iété toscane, sans en avoir la licence. La rigidité de ses
ıcipes l'avait même éloignée de la cour peu austère de
nri IV. Mais elle aimait les hommages, et sous le nom ro-
nesque d'Arthénice (anagramme de Catherine), elle favo-
ıit l'introduction de cette galanterie innocente que les
tes de l'Italie avaient mise à la mode. C'est à elle que Ma-
ɔ réservait ses plus tendres compliments, ses madrigaux les
s fleuris ; c'est elle qu'adorait mystiquement le vieux Mal-
be, quand pour faire, en mourant, quelque concession à
node, il chantait d'une voix cassée :

[1] Sur l'emplacement que traverse la rue Saint-Thomas du Louvre. — Le
Saint-Thomas a elle-même disparu pendant que nous écrivons ceci.

Je suis à Rhodante,
Je veux mourir sien.

Julie d'Angennes, fille de Catherine, prit à son tour le sceptre, et par droit de naissance et par droit d'esprit et de beauté; son règne, qui s'étendit depuis la mort de Malherbe (1629) jusqu'à celle de Voiture (1648), fut l'époque la plus brillante de l'hôtel de Rambouillet. Les Condé, les Conti, les La Rochefoucauld, les Bussy, les Grammont, formèrent son cortége. Le noble et honnête Montausier, l'original du *Misanthrope* de Molière, plus heureux qu'*Alceste*, sa copie, se laissa humaniser par cette douce et charmante *Célimène*.

Vrai est qu'il y songea
Assez longtemps,

comme dit Marot; ce ne fut qu'après quatorze ans de fidélité et de soupirs qu'il contraignit Julie d'Angennes

A changer de son nom la charmante douceur.

En attendant, Mlle de Rambouillet recevait, comme une divinité, l'encens de toute main : tout ce qui se mêlait d'écrire, de faire des vers, lui apportait religieusement son tribut. Le 1er janvier 1641, Julie trouva sur sa toilette, à son réveil, dit Huet, évêque d'Avranches, le cadeau le plus galant, le plus ingénieux, le plus joli, le plus nouveau que l'amour ait jamais inventé. C'étaient deux cahiers de vélin, absolument pareils, dont chaque feuille contenait une des plus belles fleurs, peinte en miniature par Robert, et accompagnée d'un madrigal composé par les meilleurs poëtes. M. de Montausier, l'auteur de cette *galanterie* qu'on nomma la *Guirlande de Julie*, avait lui-même donné l'exemple. Chapelain, Godeau, Colletet, Scudéry le suivirent. Dix-neuf poëtes prêtèrent leurs voix à vingt-neuf fleurs. Le grand Corneille lui-même se chargea du lis, de l'hyacinthe, de la grenade. Il est curieux de voir comment fit parler le lis celui qui venait de faire parler Cinna et Polyeucte.

Un divin oracle autrefois
A dit que ma pompe et ma gloire
Sur celle du plus grand des rois
Pourrait emporter la victoire :
Mais si j'obtiens, selon mes vœux,
De pouvoir parer vos cheveux,
Je dois, ô Julie adorable,
Toute autre gloire abandonner;
Car nul honneur n'est comparable
A celui de vous couronner.

en n'était à cette époque plus salutaire, en somme, que ıence souveraine et incontestée des femmes. Le seizième ı n'avait laissé manquer notre littérature que d'une seule ı : la beauté des formes, la perfection et l'élégance du ıge. Les *précieuses*, c'est le nom, respecté alors, qu'on ait aux dames de cette société d'élite, reprirent sans y ər l'œuvre de la Pléiade, mais avec tout le tact, toute la sse de sentiment qui appartient à leur sexe. Elles se pro- :ent de *dévulgariser* la langue. Mais au lieu de s'adresser hement aux langues mortes, elles tirèrent toutes leurs es d'objets connus ou ordinaires. C'était concilier Ronsard Malherbe. C'était faire plus encore : c'était mettre en lation et révéler à tous ce qui avait été jusque-là le secret ıelques écrivains. Dès lors la société connut le charme . conversation; les lettrés purent compter sur un public. mêmes devinrent hommes du monde; ils furent admis, la première fois, comme des égaux, aux réunions les illustres; dans ce commerce tout nouveau, ils prêtèrent çurent. Ainsi se préparait lentement l'heureuse fusion des et des formes, de la science avec la vie, qui devait s'ac- ılir si merveilleusement sous le règne de Louis le Grand. ıoi qu'il en soit, l'hôtel de Rambouillet était une société ısive, une espèce de cénacle fermé aux profanes. Le soin ı *dévulgariser*, qui en formait tout le code littéraire, ne ıit pas d'avoir des dangers. Le plus grand c'était de sub- ər l'empire de la mode à celui du sens commun. Individu ərcle, nul ne s'isole impunément. L'esprit littéraire peut e en serre chaude, mais non pas y grandir, rien ne lui lus fatal que cette foi en soi-même qu'aucun souffle du

dehors ne vient jamais ébranler. On s'applaudit entre soi à huis clos. On s'admire par politesse, on se prête des louanges. Il se forme un petit nombre d'opinions convenues qui n'ont ni la naïveté des inspirations personnelles, ni la vérité des convictions générales. Loin d'éviter cet écueil, les *précieuses* s'en firent un jeu. « On a vu, il n'y a pas longtemps, dit La Bruyère, un cercle de personnes des deux sexes liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible. Une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes toujours suivies de longs applaudissements. Par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiment et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait, pour servir à ces entretiens, ni bon sens, ni mémoire, ni la moindre capacité; il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux et où l'imagination a le plus de part[1]. »

Ce fut bien pis quand, à l'exemple de la réunion de Rambouillet, se furent formées d'autres *ruelles* imitatrices, où l'on s'attacha, bien entendu, à exagérer les défauts du modèle. La province eut ses *précieuses*. Chapelle décrit, dans son voyage, une assemblée des *précieuses de Montpellier*, qu'il reconnut pour telles à *leurs petites mignardises, leur parler gras et leurs discours extraordinaires*. L'auteur futur des *Précieuses ridicules* était alors près de là, à Pézenas, en observation. A Paris même, à côté des *ruelles* de Rambouillet et de Sévigné, il y avait celles de Brégy, de Chevreuse, de Cornuel, de Scudéry.

Les usages de ces réunions nous semblent aujourd'hui bizarres. « Les femmes affectaient entre elles une exagération romanesque de sentiments. Elles ne s'appelaient que *ma chère*, et ce mot avait fini par les désigner généralement.

« Une *chère*, une précieuse devait se mettre au lit à l'heure où sa société habituelle lui rendait visite. Chacun venait se ranger dans son alcôve, dont la ruelle était ornée avec

1. Chap. v, *De la société et de la conversation.*

herche. Il fallait avoir prouvé qu'on connaissait, comme la Madelon, *le fin des choses*, *le grand fin*, *le fin du fin*, pour tre présenté par un des hommes qui y donnaient le ton ; abbés de Bellebat et du Buisson avaient, selon le *Diction re des précieuses* de Somaise, le titre de *grands introduc rs des ruelles*. C'était chez eux, chez le premier surtout, qu jeunes gens allaient s'instruire des qualités indispensable hommes qui voulaient fréquenter les cercles des *chères* Mais, outre ces profès en l'art des précieuses et ces jeune iés, on rencontrait encore chez chaque femme un individ , revêtu du titre singulier d'*alcôviste*, était son chevalie vant, l'aidait à faire les honneurs de sa maison et à dirige conversation. De graves dissertations sur des question oles, de pénibles recherches pour trouver le mot d'un gme, de la métaphysique sur l'amour, des subtilités de timents, et tout cela discuté avec une recherche exagérée tours et un raffinement puéril d'expressions, tels étaient sujets dont s'occupait cet aéropage hermaphrodite[1]. »

Les précieuses dégénérées, les précieuses ridicules, atta- es d'abord par Desmarets dans la comédie des *Vision- res* (1637), succombèrent définitivement sous les coups de lière (1659).

En effet, la foi littéraire, nourrie d'abord dans l'ombre de petite église, en était sortie pour vivre et paraître au grand r. La pensée de Richelieu fondant l'Académie française 35), c'est-à-dire faisant des lettres une institution publique nationale, se réalisa plus heureusement encore dans la se- de moitié du dix-septième siècle[2]. Le goût, la science, génie, trouvèrent leur centre à la cour de Louis XIV, et onnèrent dans toute la France comme l'auréole de sa ire.

Les romans héroïques.

Nous pouvons nous faire une idée de l'esprit et du ton qui

1. J. Taschereau, *Vie de Molière*.

2. Nous avons exposé avec quelques détails l'histoire de la création de adémie française et des services qu'elle rendit à la langue, dans le cha- IX de la seconde partie de notre *Tableau du dix-septième siècle*, p. 171.

régnaient dans les conversations élégantes de cette époque, en entr'ouvrant les volumineux romans de Gomberville, de La Calprenède ou de Mlle de Scudéry[1]. Sous des noms turcs, grecs ou romains, c'est la galanterie, la recherche, la ridicule sentimentalité de la société contemporaine. Anacréon, qui accompagne deux dames à Préneste, fait le charme de la réunion par sa *conversation et ses jolis vers;* le galant Brutus échange des billets doux avec la coquette Lucrèce. Elle lui écrit :

> Qu'il serait doux d'aimer, si l'on aimait toujours!
> Mais hélas! il n'est point d'éternelles amours.

Il lui répond sur les mêmes rimes :

> Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours :
> Vous verrez qu'on peut voir d'éternelles amours.

Horatius Coclès, amoureux de la fière *virago* donnée en otage à Porsenna, s'amuse à chanter à un écho qu'il a trouvé :

> Et Phénisse même publie
> Qu'il n'est rien de beau que Clélie.

Les héros les plus fameux, sur le point de donner une bataille décisive, s'occupent à entendre l'histoire de *Timarète* ou de *Bérélise*, dont la plus sérieuse aventure est un billet perdu ou un bracelet égaré. L'un d'eux, perfectionnant le génie de la galanterie, trace, doucereux ingénieur, la carte du pays de *Tendre*. On y voit le fleuve d'*Inclination*, ayant sur la rive droite les villages de *Jolis vers* et d'*Épitres galantes*, sur la gauche, ceux de *Complaisance*, de *Petits soins* et d'*Assiduités;* plus loin sont les hameaux de *Légèreté* et d'*Oubli*, avec le lac d'*Indifférence*. Une route conduit au district d'*Abandon* et de *Perfidie;* mais en suivant le cours naturel du fleuve, on ar-

1. Gomberville a composé *Polexandre* (5 vol. d'environ 1200 pages chacun), *le jeune Alcidiane*, *Caritee* et *Cythérée*. La Calprenède est l'auteur de *Cléopatre* (12 vol. in-8°), de *Cassandre* et des sept premiers volumes de *Pharamond*. Mlle de Scudéry a écrit et publié sous le nom de son frere, *Ibrahim* ou l'*Illustre Bassa*, *Artamène* ou *le Grand Cyrus*, *Clélie*, *histoire romaine* (10 volumes in-8° d'environ 800 pages), et enfin *Almahide*.

rive à la ville de *Tendre* sur *Estime*, et à celle
Inclination[1].

Quand on a constaté le ridicule de cette froi
on ne peut méconnaître dans ces romans une c
d'analyse, une touche souvent délicate et ingé
dérés comme des tableaux de la société polie du
siècle, comme des témoins de ses sentiments
gage, ils nous présentent un côté plein d'intérê
tion. Le tort des auteurs est d'avoir été chei
pareilles images des sujets et des noms antiques
des cadres modernes, environnés d'incidents pl
serrés enfin dans des limites plus étroites, ces r
mérité plus d'estime et conservé quelques lecte

Le roman héroïque dont Gomberville, La (
Scudéry nous ont offert les dernières épreuves,
d'origine et espagnol d'éducation. La première c
ce genre, l'*Amadis de Gaule*, porte dans son t
cachet de son origine. « *Amadis* est Gaulois et n
dit d'Herberay des Essarts; j'en ai trouvé en
reste dans un vieil livre écrit à la main en langag
lequel j'estime que les Espagnols ont fait leur
Ce *vieil livre picard* était sans aucun doute un d
romans du treizième siècle, dont le langage, e
conservé en partie dans l'idiome de la Picard
Tasso, l'auteur du poëme l'*Amadigi*, est favorab
que nous exposons ici.

Cependant il arriva à l'*Amadis* français la m
qu'éprouvèrent récemment quelques générau
époque héroïque; confondu ici dans la foule, il
gner ailleurs. Le premier écrivain étranger qu
fut probablement le Portugais Vasco de Lobeira,
en 1403 . Les Espagnols s'en emparèrent bientô
pressèrent de l'environner de tout l'éclat des fict
tales et de l'atmosphère voluptueuse et passionn
C'est avec ces séductions nouvelles qu'*Amadis*
France au seizième siècle, et y réveilla la mode dé

1. Cette carte se trouve dans la *Clélie*.

de la chevalerie. François Ier avait fait de cette lecture le charme de sa captivité; son imagination ardente et noble s'éprit facilement de ces poétiques peintures. *Amadis* redevint français sous la plume d'Herberay des Essarts, et ramena avec lui tous les vieux héros endormis depuis longtemps dans nos chansons de geste, comme dans un palais enchanté; mais il les ramena mieux parés et plus amollis. Ils se ressouvinrent plutôt de la licence des temps de la chevalerie que de ses prouesses. Les femmes, déifiées sans cesser d'être faibles, n'en eurent que plus de grâce aux yeux des courtisans français, et entrèrent de plain-pied à la cour élégante et peu sévère de François Ier et de Marguerite de Valois.

Amadis fut la souche d'une dynastie nombreuse, et si son trône finit par s'écrouler, ce ne fut pas faute de descendants. A sa suite vinrent *Esplandian*, *Lisuarte*, *Amadis de Grèce* et bien d'autres chevaliers errants qui infestèrent l'Espagne de leur héroïsme et nourrirent le feu de joie du bon curé de Cervantes. Le chef de la famille avait trouvé grâce devant ses yeux, comme « le premier et le meilleur de son espèce. » Mais l'indulgence de cette inquisition du bon sens ne s'étendit pas jusqu'au fils, qui fut jeté impitoyablement dans la cour. *Amadis de Grèce* et toute sa postérité excitèrent la sainte colère du digne prêtre. « A la cour! à la cour! s'écria-t-il, car plutôt que de ne pas brûler la reine *Pintiquinestra* et *le berger Darinel* avec ses églogues et le diabolique enchevêtrement des discours de l'auteur, j'aimerais mieux jeter au feu le père qui m'a engendré, si je le rencontrais dans l'accoutrement d'un chevalier errant. »

Le bûcher de Cervantes n'étouffa pas toute la race chevaleresque. Le roman héroïque, malencontreux phénix, en sortit sain et sauf pour l'ennui du dix-septième siècle. Les *Polexandre*, les *Cléopatre*, les *Cassandre*, les *Ibrahim*, les *Clélie*, tous ces fastidieux imbroglios en dix volumes succédèrent en France à la domination des *Amadis* et la firent regretter.

Balzac, Voiture et auteurs secondaires.

La littérature de la première moitié du dix-septième siècle

fut plus que jamais l'*expression de la société*. 1
par la lettre, qui est une conversation écrite,
par la tragédie française, qui est une conversa

Deux hommes brillent au premier rang parm
prits qui illustrèrent les *ruelles*, Balzac et Voitu
doivent à leurs lettres la meilleure part de leur
deux usent et abusent du don charmant et dan
prit. Balzac est plus sérieux, plus noble; Voitu
plus ingénieux; le premier plus auteur, le secon
du monde; l'un rappelle davantage la gravité e
Espagnols, l'autre l'élégance factice des Italie
de Balzac a une allure lente et compassée,
pesamment armé : il sourit, mais avec effort
mais sans gaieté. Ses bons mots sont tous com
méditation [2]. Chez lui chaque pensée est un
trait émoussé par la rondeur de la période. C
phrases a au moins deux membres; elle s'ava
dignité toute castillane, apporte au lecteur sa p
plus ou moins ingénieuse, puis cède la place à
affecte exactement la même marche, la même
périodes se produisant par système et non pa
semblent toutes jetées dans le même moule :
chacune d'elles le travail d'une composition déta
pendante. Elles se succèdent comme autant de
dencés, harmonieux et couronnés par une pens
Ce style a quelque chose de la monotonie s
vagues qui viennent régulièrement frapper la p
tant pour tribut, l'une de brillantes coquilles,
algue stérile. On sent un homme qui écrit po
n'est point la pensée qui pousse la plume, c'est
va chercher la pensée, et qui s'en passe quan
trouve pas. Aussi point de dessein général, point
ni de plan; son style ne se nourrit que de ce qu'
sur sa route : il vit au tour le tour. Il ne march

1. Balzac, né en 1588, mort en 1654. OEuvres : dissertat
plusieurs odes latines, différents traités, *Aristippe*, *le Prince*, *l*
tien, *le Barbon*, *Dissertations*, *Lettres sur divers sujets*.

2. « Nocte paratum *ridebit*. » Perse.

un but, il se promène ; pour lui le chemin est l'essentiel : peu lui importe d'arriver. Il cueille, en passant, les contrastes, les antithèses, les comparaisons, les parallélismes. Il y a déjà du Fléchier dans Balzac. *Il prend autant de peine à* travailler ses ouvrages *que les anciens sculpteurs à faire les dieux*[1]. A ce beau corps il ne manque qu'une âme, qu'une idée grande, un intérêt sérieux. Quand par hasard il le rencontre, la véritable éloquence éclate aussitôt sous sa plume. Dans son *Socrate chrétien*, que M. Sainte-Beuve appelle spirituellement l'*Isocrate chrétien*, on trouve quelques pages admirables, celles où l'auteur développe la merveilleuse diffusion de l'Évangile, celles encore où il montre la main de Dieu cachée derrière les événements de l'histoire[2]. Dans ses lettres même, dès qu'il s'occupe d'une affaire, si petite qu'elle soit, comme par exemple de la publication de ses œuvres, confiée au *prudent* et *silencieux* Conrart, le style devient infiniment meilleur. Ces dernières lettres sont de 1648, 1649, 1650 ; l'auteur est vieux, fatigué, malade ; il écrit à un ami, il ne prend pas la peine de mal faire. D'ailleurs, le *Cid*, suivi des autres chefs-d'œuvre de Corneille, a paru depuis plus de douze ans (1636), et il y a presque aussi longtemps que Descartes a publié sa *Méthode* (1637) et ses *Méditations* (1641).

Le malheur de Balzac fut de n'avoir pas souvent à traiter d'affaires sérieuses. Son éloquence est généralement creuse et vide. Elle ne s'occupe que d'elle-même et porte dans sa stérilité la peine de son égoïsme. Retiré orgueilleusement près d'Angoulême, dans son château, Balzac communique à peine avec ses semblables. Il est *aux antipodes, où il n'y a que de l'air, de la terre et une rivière. Pour trouver un homme, il faut faire plus de dix journées; partant, il n'a de communication qu'avec les morts*[3]. *Ne voyant quasi que des objets qui ne parlent point, et passant* sa *vie parmi des choses mortes et inanimées*, il *chemine sans guide et sans compagnie ; tous les secours qu'un autre pourrait avoir* lui *manquent*[4]. Encore si

1. *Lettres diverses de M. de Balzac*, livre I, lettre XVII.
2. Discours III et discours VIII.
3. *Lettres diverses*, livre I, lettre IX.
4. *Le Prince*, chap. I.

cette retraite était celle du philosophe! M point un Descartes. De plus, il est aussi indi humain qu'il en est éloigné. Il *regarde ce q nous et chez nos voisins comme l'histoire du faires d'un autre siècle.* Il pense que *nous n fait si nous voulions prendre à cœur les affai avoir de la passion pour le public, dont nous n petite partie*[1]. Les arts sont pour lui aussi mue S'il va à Rome, il jette à peine un regard dé chefs-d'œuvre qu'elle renferme. Il *n'a pas l riosité pour ces choses-là, et admire peu du parle point et des peintures qui ne sont point vérité. Il faut,* dit-il, *laisser cela au peuple.*] bablement aussi les sentiments de famille. « nière lettre, écrit-il négligemment à un cor perdu mon bonhomme de père. » Voilà toute sa pareil être ne risquait pas *de tenir tous les h parents et de porter le deuil tout le temps de sa*

Aussi son éloquence ressemble-t-elle trop à trait qu'il a tracé lui-même. « L'éclat ne supp la solidité, et les paroles qui brillent le plu celles qui pèsent le moins. Il y a une faiseuse une tourneuse de périodes, je ne l'ose nommer est toute peinte et toute dorée; qui semble d'une boîte, qui n'a soin que de s'ajuster et faire la belle; qui, par conséquent, est plus] fêtes que pour les combats, et plaît davantage quoique néanmoins il y ait des fêtes dont elle la solennité, et des personnes à qui elle ne dor plaisir[2]. »

Malgré ce qui manque à Balzac pour être éloquent, il faut néanmoins reconnaître en lui formes nobles et harmonieuses dont l'éloquence se revêtir. Il a préparé la langue oratoire de Bossuet; il est le Malherbe de la prose.

1. *Lettres diverses*, liv. II, lettre I.
2. *Paraphrase*, ou *De la grande éloquence*, discours VI.

Voiture[1] en fut le Desportes, mais avec plus d'esprit et d'afféterie encore. Il serait injuste de le juger comme un auteur. Voiture n'a jamais eu l'intention de l'être : il n'a jamais rien imprimé. C'est après sa mort que son neveu Pinchesne a publié de lui quelques lettres et quelques vers de société. Pour lui, il ne songea qu'à jouir agréablement de la vie ; il plaça tout son talent en viager, et devint l'homme le plus aimable et le plus recherché de son temps. Simple roturier, il vécut sur le pied de l'égalité avec les plus grands noms, fut l'idole de l'hôtel de Rambouillet, qui mourut pour ainsi dire avec lui.

Il écrivit comme il fallait écrire pour charmer ses aimables et spirituelles correspondantes. Ne lui demandez ni le sérieux de la pensée ni la gravité du langage. *Tout ce qu'il en dit n'est que pour trouver moyen de remplir ses lettres.* Et en vérité n'est-il pas *excusable ? Car, pour parler franchement, on est souvent bien empêché à trouver que dire, et, sans quelques inventions comme cela, des personnes qui n'ont amour, ni affaires ensemble ne se peuvent écrire souvent*[2].

Le grand moyen de Voiture, c'est la surprise ; le parfait pour lui, c'est l'inattendu, fût-il bizarre ou absurde. La forme de ses lettres ressemble à celle qu'avait adoptée Balzac, si ce n'est qu'il substitue la vivacité à l'ampleur. Balzac arrondissait le madrigal, Voiture l'aiguise. Ce dernier est plus libre, plus sautillant dans son allure, plus recherché dans ses *concetti*, plus entortillé dans les replis parfumés de ses compliments ; il creuse davantage un frivole rapport, il est plus profond dans le faux, plus riche de clinquant, plus étincelant de paillettes. Il dit encore moins de choses en plus de paroles. Il s'entend mieux à combiner les allusions légères, les jolies caprices de langage qui ont cours dans sa société. Balzac avait au moins quelques idées générales : ici tout est local, c'est l'esprit d'une réunion d'initiés, c'est un papillotage de petits riens jolis, d'imperceptibles détails, d'énigmes de galanterie

1. Né en 1598 à Amiens ; mort en 1648. — Œuvres : des lettres et des poésies ; *Histoire d'Alcidalis et de Zélide*, roman non achevé ; quelques poésies latines, espagnoles, italiennes. Édition 1729, 2 vol. in-12.
2. Lettre de Voiture à Mlle de Rambouillet.

qui exigent souvent du lecteur l'attention la plu
spirituelle enfant de douze ans, Mlle de Bou
Mme de Longueville, a caractérisé Voiture
les critiques ; elle était d'avis qu'*il fallait le co*
sucre[1]. Lui-même plaisantait agréablement
boles ; car, à la différence de Balzac, Voiture s
moins que s'il était véritablement un simple
par ses charmants défauts, ses contemporains
le plus parfait des écrivains ; on se disputait
Condé, les Grammont, les La Valette, les d'A
correspondants du fils d'un marchand de vin. Bo
fut entraîné par ce torrent d'admiration ; il pl
Voiture auprès d'Horace. Cet engouement d
être exagéré ; il n'est jamais inexplicable. C
Voiture faisait rentrer dans la littérature fran
France aime le mieux, l'esprit. Ses écrits étaie
réaction contre le genre ennuyeux si cultivé au
La nation reconnaissante pardonna beaucoup à
le premier, ne voulut être qu'un homme du m
fut l'enfant gâté de l'opinion publique[2].

Au-dessous de Balzac et de Voiture se classe
mière partie du dix-septième siècle, des no
injuste d'oublier, tels que Mainard, écho affaibl
Segrais, bel esprit et agréable poëte ; Benser
par son sonnet de *Job*, rival du sonnet à *Uran*
l'emphatique Brébœuf, traducteur de Lucain, c
dire, auteur d'une *Pharsale aux provinces si ch*
le nain de Julie, petit, laid et spirituel abbé
Richelieu l'évêché de *Grasse*, en échange d'u
du *Benedicite ;* Chapelain, homme de mérite,
mairien et critique distingué, qui eut le malhe
poëte épique, et le ridicule d'attenter au plus
notre histoire : Boileau a trop vengé *Jeanne d*

1. Lettre de Voiture à Mlle Paulet.
2. On trouvera plus de détails sur la société de l'hôtel de
Balzac et Voiture, dans notre *Tableau du dix-septième siec*
3. L'auteur de cette Histoire littéraire n'a plus le droit
Pharsale, ni peut-être, hélas ! de Brébœuf.

essais épiques eurent alors le même succès. Le matamore Scudéry[1], gouverneur de Notre-Dame de la Garde, *poëte guerrier* qui se vantait *d'avoir usé plus de mèches en arquebuses qu'en chandelles*, ne put néanmoins triompher d'*Alaric*. Il se dédommagea en mettant la main aux romans héroïques de sa sœur, où il jeta des descriptions de batailles. Le badin et cynique Saint-Amant s'avisa tout à coup d'emboucher la trompette,

> Et poursuivant Moïse à travers les déserts,
> Vint avec Pharaon se noyer dans les mers[2].

A l'exemple de Boileau, nous passerons ici sous silence le jésuite Lemoine, auteur d'un *Saint Louis*. « Il est trop fou pour que j'en dise du bien, écrivait le satirique, et trop poëte pour que j'en dise du mal. » A côté de ces parodies involontaires de l'épopée vint se placer la parodie moqueuse, le grotesque Scarron, aussi bizarre dans son esprit que difforme dans son corps. Tout perclus et défiguré, ce spirituel malade fit le monde à son image ; il transforma l'héroïsme en ridicule, composa le *Typhon* et *travestit l'Énéide*. Une telle plume devait jouer le premier rôle dans les pamphlets de la Fronde et briller dans les *Mazarinades*. Mais sa gaieté fit œuvre de bon goût lorsque, à l'exemple de l'Espagnol Rojas Villandrando, il composa le *Roman comique*, et remporta sur les romans de métaphysique amoureuse une victoire analogue à celle de Cervantes sur les divagations chevaleresques. A la même école, où l'esprit domine plus que la décence, appartient Sarrasin, tour à tour historien, érudit et poëte, qui a fait des lettres plutôt un délassement qu'une étude, et s'est élevé bien au-dessus du médiocre sans atteindre le vrai beau[3]. A ces muses peu révérencieuses, le *salon bleu* d'Arthénice

1. George de Scudéry, né au Havre en 1601 ; mort en 1667. — OEuvres : seize pièces de théâtre; poésies diverses; *Alaric*, épopée; *le Voyage fortuné*, roman doucereux ; des discours et des traductions.
2. Boileau, *Art poetique*.
3. Geruzez, *Essais d'histoire littéraire*. On trouve dans cet ouvrage, dont la critique, à la fois ingénieuse et savante, rappelle la manière de M. Villemain, d'excellentes notices sur la plupart des auteurs secondaires que nous parcourons ici rapidement.

oppose un doux et harmonieux poëte, le m
Malherbe, Racan, qui surpasse autant son m
timent et la grâce qu'il lui est inférieur pour
la régularité[1]. Seul au milieu d'une société p
a conservé l'intelligence et l'amour de la camp
virgilien semble avoir passé dans ses vers,
fait pressentir Racine.

CHAPITRE XXX.

LE THÉATRE SOUS RICHELI

Prédécesseurs de Corneille. — Corneil

Prédécesseurs de Corneille.

Scudéry, Racan, Scarron et un grand n
contemporains, ne se bornèrent point à obte
silencieux de la lecture : ils ambitionnèrent
éclatante, dont la possibilité seule était l'ind
social. Ils travaillèrent pour le théâtre. Qu
que soit chez les modernes la publicité des
scéniques, toutefois il y avait déjà loin de c
vertes à tous, aux coteries privilégiées où don
et Balzac. La littérature française faisait a
elle sentait devant elle un public.

Le théâtre, en effet, venait de sortir des col
renfermé avec Jodelle et Garnier. Les confrèr
dépossédés de leurs mystères par l'arrêt de
à vivre chétivement de farces, de moralités
avaient enfin cédé l'hôtel de Bourgogne à un

1. Honorat de Bueil, marquis de Racan, naquit en To
mourut en 1670. — Voyez mon *Tableau de la littératur
septième siècle*, p. 181.

tables comédiens. Cette compagnie, un peu moins misérable que ses sœurs vagabondes, qui erraient sur les grandes routes, exposées à tous les accidents du *Roman comique*, avait pour chef, pour directeur, pour fournisseur universel, le poëte ou plutôt le manufacturier tragique Alexandre Hardy[1]. Pendant trente ans, sa verve intarissable suffit aux besoins des acteurs et à la curiosité du public. On assure qu'il composa sept cents pièces : il nous en reste quarante et une, toutes en vers. Une semaine lui suffisait pour inventer, écrire et livrer une tragédie. Hardy imitait ainsi les auteurs espagnols. Il faisait mieux : il les pillait ; les nouvelles de Cervantes et les pièces de Lope de Vega étaient sa mine d'or. Il y puisait sans règle, sans goût, entassant au lieu de choisir, traduisant au lieu de refondre. Il y avait pourtant dans cet homme de l'audace, de l'énergie d'expression et une remarquable entente de la scène. A défaut de l'art qui dispose, il avait l'instinct de l'effet : il savait deviner et saisir une situation intéressante. C'est par là qu'il s'emparait de son public. Placé entre deux genres divers d'affectation, il avait eu le bon esprit de préférer les Espagnols aux Italiens, les coups de théâtre à l'afféterie. « Les vers tragiques, disait-il, doivent avoir une mâle vigueur, être constamment soutenus, sans pointes, sans prose rimée, sans faire d'une mouche un éléphant. » La théorie de Hardy valait mieux que sa pratique. Il avait plutôt le sentiment du bien que la force de l'accomplir. Toutefois il faut lui savoir gré de s'être soustrait au joug des *précieuses*, et d'avoir forcé les spectateurs d'applaudir autre chose que ce qu'ils vantaient.

Le bel esprit de l'hôtel de Rambouillet descendit pourtant sur la scène. C'était le langage du grand monde ; et le public ne veut pas être peuple. Théophile Viaud[2], poëte remarquable par son imagination dans les détails du style, mais sans invention comme sans goût, fit jouer *Pyrame et Thisbé*.

1. Né à Paris en 1564 ; mort en 1630.
2. Né dans l'Agénois en 1590 ; mort en 1626. — Œuvres : odes, stances et sonnets ; tragédies : *la Mort de Socrate*, en prose et en vers — Voir, sur les ouvrages et le talent de Théophile Viaud, mon *Tableau de la littérature française au dix-septième siècle*, p. 304, 344 et suivantes.

Gongora avait traité le même sujet dans un
où il avait prodigué toute l'affectation qui a r
célèbre. Théophile profita du modèle : ses pe
lèrent à ravir la langue des *alcôvistes*, et e
dialogue des plus brillants *conceptos*. Thisbé
monologue d'ouverture :

Il m'est ici permis de te nommer, Pyrame
Il m'est ici permis de t'appeler mon âme.
Mon âme? qu'ai-je dit? C'est fort mal dis
Car l'âme nous fait vivre, et tu me fais m
Il est vrai que la mort que ton amour me
Est aussi seulement ce que j'appelle vivre

Pyrame ne restait pas en arrière en fait d'esp
langage :

Ma maîtresse m'attend : afin de me compl
L'autre soleil s'en va quand celui-ci m'écl

Et, s'approchant de la fente pratiquée dans la
sépare de sa bien-aimée, il ajoutait :

Ici, cruels parents, malgré vos dures lois,
Nous faisons un passage à nos timides voi
Ici, nos cœurs ouverts, malgré vos tyrann
Se font entre-baiser nos volontés unies.
Conseillers inhumains, pères sans amitié,
Voyez comme ce marbre est fendu de piti
Et qu'à notre douleur, le sein de ces mura
Pour recéler nos feux s'entr'ouvre les entr

On trouvait surtout du dernier galant l'exclam
Thisbé apercevant le poignard dont son amar
percer :

Ah! voilà le poignard qui du sang de son
S'est souillé lâchement! il en rougit, le tr

. our le coup, les *Cultoristes* étaient vaincus : l'
vait rien trouvé de pareil. Aussi Scudéry s'é
un langage digne du chef-d'œuvre qu'il admir
mauvais qu'en ce qu'il est trop bon; car exc

n'ont point de mémoire, il ne se trouve personne qui ne le sache par cœur; de sorte que sa rareté empêche qu'il ne soit rare. »

Nous laissons à penser si l'auteur d'*Alaric*, si le complice des romans héroïques d'*Artamène* et de *Clélie* s'évertua pour imiter ce qu'il admirait si bien. Il eut à son tour un tel succès qu'à la première représentation de l'*Amour tyrannique*, les portiers de la salle furent écrasés par la foule. Quoique fâcheux pour les portiers, cet empressement du public pour les plaisirs de l'esprit est un fait moral de la plus haute importance.

Les poëtes se précipitaient vers la scène avec non moins d'ardeur. Nous retrouvons encore les noms de quatre-vingt-seize poëtes dramatiques contemporains de Hardy et témoins des débuts du grand Corneille. Il est vrai qu'il en surnage un bien petit nombre dans ce vaste débordement. L'histoire littéraire doit pourtant un souvenir à Mairet, à Tristan et à Duryer. Mairet tendit une main à l'Italie et l'autre à l'Espagne : sa *Sophonisbe*, empruntée à Trissin, semblait avoir été retouchée par Marino ou par Gongora; son *Duc d'Ossone*, tiré de Christoval de Silva, avait encore toute sa physionomie castillane. Le traducteur s'était contenté d'ajouter à la versification un peu d'enflure et de trivialité. Tristan avait plus d'âme et de poésie que Mairet : ses succès furent plus sérieux et plus durables. Sa *Marianne*, imitée du *Tetrarca de Jérusalem* de Calderon, arracha des larmes au cardinal de Richelieu, et l'auteur qui jouait Hérode faillit succomber à son émotion. Duryer fut très-supérieur à Tristan et à Mairet. Son vers est souvent large, facile, sentencieux; mais une mollesse italienne énerve chez lui les plus belles situations et dénature les plus beaux caractères. Son *Saül* est la plus remarquable de ses pièces.

Enfin, il est un nom plus glorieux qui, par ses débuts, se rattache à cette période et mériterait une gloire plus grande si ses chefs-d'œuvre devaient y trouver place. Rotrou[1], dont

1. Jean de Rotrou, né à Dreux en 1609, mourut en 1650; lieutenant particulier du bailliage de cette ville, il succomba à une épidémie après avoir refusé d'abandonner son poste

la mort héroïque révèle une grande âme, pri
talent, avait la main plus ferme que Hardy et
rains. Mais, pressé par la pauvreté, il imita
comédies espagnoles, telles que *Ocasion per*
Alfreda et autres de Lope de Vega. Il n'avai
ans quand il fit paraître sa première tragi-co
condriaque ou *le Mort amoureux* (1628). *Ant*
Bélisaire (1643), pièces remplies de vieux déf
lités nouvelles, sont postérieures au *Cid* de Co
ainsi que le *Véritable Saint Genais* (1646), o
scène sublime, et *Venceslas* (1647), tragi-com
Francisco de Rojas, qui porte la mâle emprein
de Rotrou, et qui mit le comble à sa réputation

Corneille.

Cependant un jeune provincial, avocat mé
reau de Rouen, Pierre Corneille[1], arrivait à
avec une comédie intitulée *Mélite*, à laquelle il
pour sœurs : *Clitandre, la Veuve, la Galerie du*
vante, la Place Royale. Le jeune poëte commen
ce qu'il devait réformer bientôt. On peut jug
ces pièces par l'argument de la première, qu
lui-même en ces termes :

« Éraste, amoureux de Mélite, la fait conna
Tircis, et devenu peu après jaloux de leur hant
des lettres d'amour supposées de la part de
landre, accordé de Chloris, sœur de Tircis. Ph
résolu, par l'artifice et les persuasions d'Éras
Chloris pour Mélite, montre ces lettres à Tir
amant tombe en désespoir, se retire chez Ly
donner à Mélite de fausses alarmes de sa mort.
à cette nouvelle, et témoignant par là son affe
désabuse et fait revenir Tircis, qui l'épouse. Cep
ayant vu Mélite pâmée, la croit morte, et en po
à Éraste aussi bien que la mort de Tircis. É

1. Né le 6 juin 1606 ; mort le 1er octobre 1684.

remords, entre en folie; et remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis sont vivants, il va lui demander pardon de sa fourbe, et obtient de ces deux amants Chloris, qui ne voulait plus de Philandre après sa légèreté. »

Cet incroyable *imbroglio* eut un succès prodigieux. La vogue en fut si grande que les comédiens se virent obligés de se séparer en deux troupes, pour le jouer au Marais en même temps qu'à l'hôtel de Bourgogne. On admirait avec quelle habileté l'auteur avait su *brouiller quatre amants par une seule intrigue*. On y applaudissait de spirituelles pensées, des analyses de sentiments dignes de plaire à Julie d'Angennes. Un personnage disait :

Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival,
Et toujours balancé d'un contre-poids égal,
J'ai honte de me voir insensible ou perfide :
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide;
Entre ces mouvements mon esprit partagé
Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

Il écrivait à sa maîtresse, pour se consoler de ses rigueurs :

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que, sans être aimé, je brûle pour Mélite :
Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite et moi j'ai tout l'amour.

Sans doute ce n'était point là de la comédie : c'étaient au moins d'ingénieuses choses qui durent ravir les lectrices de Voiture. Ces premières pièces de Corneille avaient un mérite plus vrai, pour lequel l'auteur dut demander grâce au public : son style, comparé à celui des auteurs contemporains, semblait un peu trop naturel. « Il se rencontre, dit-il, un particulier désavantage pour moi, vu que ma façon d'écrire étant simple et familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. » C'était alors un principe reçu que la poésie, dans tous ses genres, était un langage à part, tout différent de celui de la vie réelle; un poëme était un travail de fan-

taisie, une espèce de broderie qu'on faisait avec
fois qu'un écrivain avait arboré la rime, sa pen
son langage, devenait une chose de convention,
n'avait rien à voir. Corneille, dès ses premiers
mença à comprendre qu'il n'en devait pas être ain
de la scène les nourrices, les parasites, les vale
il s'efforça de faire parler à ses acteurs *le langa*
nêtes gens. De toutes les invraisemblances du th
garda que le tutoiement entre les *amoureux*. I
agréablement, dans sa *Galerie*, du jargon qui]
scène.

.... Je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poëtes.
C'est tout un autre jeu : le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet (salon).
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lis, des roses, d'un beau j
Ait rien à démêler avecque notre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
On te tire souvent sur un original
A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal.

Le bon sens et l'esprit, tels sont les deux car
éclatent dans Corneille en attendant la révélation
Le sens commun, qui était d'abord toute sa règle, lu
encore, c'est lui qui nous l'apprend, l'unité d'action
l'unité de lieu plus ou moins sévèrement compris
donna, dit-il, de l'aversion pour cet horrible dérégl
mettait Paris, Rome et Constantinople sur le même
Corneille resserra le sien dans une seule ville.

Ainsi l'esprit classique de la Renaissance se ré
lui-même en France, sur cette terre de la traditio
Corneille apprit bientôt avec étonnement qu'il e
règles. Tous les doctes, tous les beaux esprits du
Chapelain, les Sarrasin, les Desmaretz, et surto
d'Aubignac, le grand législateur du théâtre[1], s'étaien

1. Auteur de *la Pratique du théâtre*

ur le dogme des *trois unités*. Mairet et Scudéry adhérèrent symbole aristotélique, qui eut bientôt pour lui un suffrage us décisif. Armand du Plessis, cardinal-duc de Richelieu, nbitionnant toutes les gloires, s'était fait auteur dramatique. était père ou parrain de *Mirame*, tragi-comédie signée par esmarets, pour laquelle il fit construire la salle magnifique Palais-Cardinal (Royal)[1]. Il esquissait parfois, entre deux ans de campagne, un plan de tragédie, qu'il faisait exécuter r sa brigade de poëtes. On en comptait cinq : Corneille, dé-gné par ses premiers succès, en faisait partie avec Boisro-rt, Colletet, de l'Estoile et Rotrou. C'est ainsi que furent mposés *les Tuileries*, *l'Aveugle de Smyrne* et *la Grande storale*. Chaque poëte faisait son acte, le cardinal jugeait, rrigeait et payait. Un jour, transporté d'admiration à la lec-re de la description que Colletet avait faite du bassin des ileries, il lui donna soixante pistoles pour les quatre vers ivants : « Le roi, ajoutait-il obligeamment, n'est pas assez he pour payer les autres. »

A même temps j'ai vu sur le bord d'un ruisseau
La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle.

n Éminence proposait toutefois un changement dans la ade, elle aurait voulu dire :

La cane *barbotter* dans la bourbe de l'eau.

lletet ne voulut pas lui donner cette satisfaction, malgré ses xante pistoles.

Corneille fut plus indocile encore : il s'avisa de changer lque chose au plan du troisième acte dont il était chargé. te indiscipline déplut au cardinal, qui licencia le poëte, nt qu'il n'avait pas *l'esprit de suite*.

Ieureusement pour la tragédie, Richelieu avait raison :

Cette salle, brûlée, en 1763 fut reconstruite et incendiée de nouveau en

Corneille n'avait pas l'esprit de soumission qui ment une direction donnée. Son génie s'annonç quelques traits sublimes de sa *Médée* (1635). L

.... Que vous reste-t-il contre tant d'ennemi
— Moi!

fut le *Je pense, donc je suis* de la tragédie fran nonça ce théâtre héroïque qui allait se fonder, cc losophie, sur la puissance de la personnalité hui

L'originalité française prédominait peu à peu tion espagnole; Richelieu effaçait Anne d'Autri pour mieux marquer cette émancipation, le pı d'œuvre de Corneille fut un sujet espagnol trai génie français. Un vieux courtisan retiré à Ro Chalon, avait signalé à son jeune compatriote un de Guillen de Castro, la jeunesse du Cid (*las M Cid*). C'était peut-être de toutes les comédies esp qui s'éloignait le plus du présent de l'Espagne, p ter dans son passé héroïque. Elle respire cette cette indépendance superbe des grands vassaux âge. Elle n'en était que plus nationale. Les explc sa rude générosité, son indomptable valeur, sa lo ruptible, sa foi enthousiaste; tous les traits de c bleau poétique étaient pour ainsi dire le patrimc de l'Espagne. L'honneur castillan pouvait s'y mir page. Il semblait que les vieilles traditions, les viei ces populaires eussent pris un corps, une exist pour descendre sur la scène et parler aux yeux. O dans Guillen l'armement de *Rodrigue*, l'amour fie de l'infante *Urraca*, le soufflet donné par le comte présence du roi *Ferdinand*, l'épreuve bizarre p *D. Diègue*, sonde le courage de ses enfants en l convulsivement les mains, le retour sur la scène insulté avec sa joue frottée du sang de l'offenseur *zare* apparaissait à *Rodrigue* sous les traits dégo

1. H. Martin, *Histoire de France*, liv. XIII, p. 552.

lépreux, et le poëte tirait un effet sublime de certains détails vulgaires et repoussants qu'un public espagnol pouvait seul supporter. Le récit du combat contre les Mores était fait avec toute la naïveté familière d'un berger, et son langage populaire faisait un appel toujours entendu aux haines religieuses du peuple castillan. Puis l'action continuait après le mariage de Chimène : on assistait au siége de Calahorra, aux combats héroïques des fils d'*Arias*, ce *vieil Horace* de l'Espagne. Les personnages affluaient sur la scène, les événements se succédaient sans relâche, sans fatigue; mais l'action idéale semblait s'effacer sous cette agitation tout extérieure, et se cacher derrière tant de panaches ondoyants, tant de brillantes armures.

Corneille ne pouvait prétendre nous intéresser à ces souvenirs tout personnels d'une nation voisine. C'est l'action idéale, éclipsée chez le poëte espagnol, qu'il dégage et fait saillir. C'est le combat moral de l'honneur et de l'amour dans Rodrigue, de l'amour et du devoir dans Chimène, qu'il place au premier plan dans son immortelle tragédie du *Cid* (1636).

Corneille trouva dans ce sujet la révélation de son génie : il y découvrit le principe tragique qui fit désormais toute sa force. L'admiration fut le sentiment qu'il chercha à faire naître; mais de ce sentiment naturellement calme il fit une passion aussi entraînante que noble. Du premier pas Corneille atteignit le but suprême de l'art : il sut à la fois émouvoir les âmes et les agrandir. Tel est l'objet principal de cette imitation de génie. La couleur locale n'y est pas omise, mais subordonnée; les figures sont tout; le peintre néglige la draperie; il se montre vraiment français, non-seulement parce qu'il évite d'être Espagnol, mais encore parce qu'il s'attache à ce qui est général, universel, humain. En cela il fut merveilleusement servi par la règle sévère qu'avait adoptée la tragédie française. L'unité d'action, de temps et de lieu, bannissait les épisodes, les longueurs, les distractions; l'intérêt se concentrait par cette compression des événements. La tragédie devenait un problème moral, posé par le début, discuté par les péripéties, résolu par le dénoûment. Avec *le Cid* la forme de la tragédie française, créée d'abord par le hasard, par l'imi-

tation, par l'instinct national, trouva enfin l'âme qui devait la faire mouvoir, la force vivante qui en justifiait la structure.

Ce n'est pas à dire qu'outre le sujet même, il ne restât rien de castillan dans *le Cid*. Corneille alla chercher en Espagne, comme plus tard dans l'antiquité classique, cette élévation d'âme, cette vigueur de pensée que la littérature française avait trop perdue. Il jeta sur les passions de ses personnages quelques teintes ardentes de ce ciel du Midi. Le langage de ses deux amants ressemble à une musique mélodieuse et noble. Il y a dans cette tragédie quelque chose de jeune, de frais qui va jusqu'à l'âme et adoucit l'admiration. Aussi son apparition fut-elle saluée d'un cri d'enthousiasme. Les fureurs comiques de Scudéry, la jalousie de Richelieu, les taquineries de l'Académie française n'y purent rien. Le public la loua par un proverbe. *Beau comme le Cid*, devint la formule de ses éloges les plus exagérés[1].

Corneille fit en sorte que le proverbe passât de mode. Une série de chefs-d'œuvre égalèrent et même surpassèrent *le Cid*. D'abord le génie du poëte se transporta sur la terre classique de l'héroïsme, à Rome. Lope avait fait un *Horace* (*Honrado Hermano*); Corneille préféra avec raison s'en tenir à celui de Tite Live (1639). Mais il lui fit subir la même transformation qu'au *Cid*. Ses personnages furent moins des Romains que des personnifications variées de l'héroïsme. De Camille au vieil Horace s'élève comme une échelle de magnanimité : sa base repose sur les sentiments naturels de la jeune fille pour monter de degrés en degrés jusqu'à l'impassible dévouement du vieillard, dont la tête blanchie domine tous ces orages de la passion, et apparaît sublime de calme et de noblesse. Ces hommes-là ne sont pas nés à Rome ; ils ont du sang espagnol dans les veines ; ils descendent de Sénèque et de Lucain, ils sont sortis d'une idée abstraite de Balzac (*Dissertation sur le Romain*), échauffée par le génie de Corneille. Le poëte put dire comme son Sertorius :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

1. Le peuple espagnol avait dit aussi, pour désigner un objet magnifique : *Es de Lope.*

Corneille devait monter plus haut encore. *Le Cid* était une imitation : le poëte français en partageait la gloire avec l'inventeur; *Horace* renfermait une double action : les deux derniers actes se détachaient un peu de l'ensemble et en ralentissaient la marche. Pour trouver le chef-d'œuvre où Corneille se déploie tout entier, il faut choisir entre *Cinna* (1639) et *Polyeucte* (1640). Chose remarquable! l'une de ces pièces est l'apothéose de la monarchie, l'autre le triomphe de la religion, deux des principes de vie qui doivent animer le dix-septième siècle! Le troisième principe, l'influence des femmes, l'amour, était réservé à Racine. Nos grands poëtes dramatiques ont toujours été universels dans leurs sujets et nationaux dans leurs inspirations. La matière de leurs poëmes c'est le monde entier : l'âme qu'ils y jettent, c'est la pensée de la France.

Cinna est une conception dramatique d'une grandeur imposante, c'est la royauté divinisée par la clémence. L'unité d'action s'y forme de deux intérêts subordonnés. Le premier acte est franchement républicain : le poëte, épris de toute grande chose, s'y livre sans restriction à ses instincts de liberté; son âme est toute aux conspirateurs, sa haine toute au tyran. Mais au-dessus de l'imagination qui s'abandonne, il y a la raison qui veille, il y a le plan général qui se charge de tout réduire à une sévère unité : dès le second acte l'usurpateur s'absout par la magnanimité, par le remords, et surtout par l'empire; le diadème descend sur son front comme une expiation céleste :

Tous les crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne.

L'enthousiasme républicain n'est plus que le piédestal sur lequel va s'élever la statue colossale de la monarchie. Qu'il est grand, qu'il est beau dans son magnanime pardon cet homme *maître de soi comme de l'univers!*

O siècles, ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire!

Soyons ami, Cinna, c'est moi qui t'en convie!

Et tout plie sous cette héroïque grandeur : Cin déjà flétris par l'alliage impur qui ternissait leu patriotiques, tombent vaincus à ses pieds; la te elle-même, cette *adorable furie*, qui seule avait qu'à la dernière scène du dernier acte son inébra se rend enfin à l'irrésistible puissance de la gé entraîne avec elle l'admiration universelle et l'att de tous les spectateurs vers l'*Auguste* français, idéal, qui est bien loin de ressembler à l'August

Dans *Polyeucte* la conception est plus hardie e cution plus parfaite. Toutes les passions, même bles, celles dont le développement avait fait triomphe de Corneille, sont reléguées au second la partie inférieure de l'œuvre. C'est *Pauline* chaste, dévoué, sacrifié au devoir; c'est *Sévère*, sionné, l'héroïque soldat, le généreux rival, d ments magnanimes, mais tout humains, forment l assises de l'édifice. Au-dessus et dans une régior se déploie une passion d'un genre nouveau, l'e religieux, la soif du martyre. Elle s'allume so nos yeux, par un coup de théâtre admirable; c du baptême a touché le front du néophyte, cet tout à l'heure hésitait, temporisait, s'élance a tourments, et étonne le zèle même du vieux chrét Quand une fois il a conquis son droit au suppl et sainte figure prend une sérénité divine, s'ani thousiasme calme et pur : il semble vivre déjà ciel et planer avec une angélique compassion mouvements de terreur, d'amour et de pitié te excite et ne partage pas. Tous les autres person regards fixés sur lui; leur sort à tous dépend de s et cependant impassible, le front illuminé d'un ra les yeux fixés sur l'invisible objet de son amour comme Dante, par l'attraction sainte du regard, gion du sublime, il monte *à la mort, à la gl* l'idéal divin de la poésie n'avait été révélé sur la une si pure splendeur.

Le Cid avait triomphé des pédants, à l'aide d'u

tion espagnole : *Polyeucte* triompha des beaux esprits, grâce au sublime chrétien. Corneille avait lu son chef-d'œuvre à l'hôtel de Rambouillet. Quelques jours après, M. de Voiture vint trouver le poëte et prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avait pas réussi comme il le pensait, *que surtout le christianisme avait infiniment déplu*. *Polyeucte* au théâtre ne rencontra que des admirateurs. Le public, affranchi de la direction des ruelles, faisait acte de majorité.

Nous devons remarquer que la tragédie de *Polyeucte* fut l'une des dernières et la plus sublime forme du drame chrétien tel que l'avait conçu et essayé le moyen âge, tel que Calderon le reproduisit sur la scène espagnole. Ce fut un véritable *mystère*, animé et passionné par l'exaltation héroïque propre au génie de Corneille.

Après *Cinna* et *Polyeucte* le poëte ne pouvait plus grandir; il ne pouvait que varier et multiplier ses productions. Dans la *Mort de Pompée* (1642), il eut la gloire de lutter avec Lucain, son maître, et de le surpasser en créant sa fière Cornélie; dans *le Menteur* (1642), imité de la *Verdad sospechosa* d'Alarcon, il révéla la vraie comédie à Molière; avec *Rodogune* (1644), il ouvrit une nouvelle source de pathétique, la terreur. *Héraclius* (1649), qu'on a cru longtemps l'imitation d'une pièce espagnole, en est au contraire l'original; Calderon en fit entrer les incidents et les personnages dans une assez médiocre féerie (*En esta vida todo es verdad y todo mentira*) donnée en 1664. Mais *D. Sanche d'Aragon* (1650) ne fut que la reproduction trop fidèle d'un modèle imparfait (*el Palacio confuso*) de Lope de Vega. Corneille cherchait alors moins à perfectionner le théâtre français qu'à en étendre les limites. « Vous connaissez l'humeur de nos Français, dit-il : ils aiment la nouveauté, et je hasarde *non tam meliora quam nova*, dans l'espérance de les mieux divertir. » Cette ambition fut couronnée du plus heureux succès dans *Nicomède* (1650). Il y sut, par un hardi mélange du familier et du sublime, ouvrir à l'ironie les portes de la tragédie. Après avoir, dans ses œuvres précédentes, glorifié si souvent les Romains, il les écrase cette fois par la supériorité toute morale d'un jeune héros, élève et héritier d'Annibal. La muse de Corneille, grandie au

milieu de ses vieux Romains, peut dire ici d'elle-même, comme sa Cornélie :

> Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
> Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
> Romaine, mon courage est encore au-dessus.

Dans *Nicomède,* dédaignant tout appui secondaire, elle ne fait appel qu'au seul sentiment de l'admiration. C'est l'élément cornélien dans toute sa pureté. On conçoit cependant ce qu'a de dangereux cette élimination hardie du pathétique ordinaire. Il ne suffit pas d'élever les âmes, il faut les intéresser, les émouvoir. Corneille l'oublia trop dans les tragédies qui terminèrent sa longue carrière. De là surtout les échecs qui l'attristèrent. Quand une fois la splendeur de son génie fut éclipsée par l'âge, l'art, qui chez Corneille avait toujours été très-inégal, ne suffit plus pour animer ses conceptions imparfaites. L'ange des hautes pensées était remonté vers le ciel.

Si nous voulons maintenant considérer la manière générale et le style de ce grand homme, nous ne pourrons mieux faire que d'emprunter au plus artiste de nos critiques le jugement où il les a si bien appréciés.

« Les personnages de Corneille, dit M. Sainte-Beuve, sont grands, généreux, vaillants, tout en dehors, hauts de tête et nobles de cœur. Nourris la plupart dans une discipline austère, ils ont sans cesse à la bouche des maximes auxquelles ils rangent leur vie; et comme ils ne s'en écartent jamais, on n'a pas de peine à les saisir; un coup d'œil suffit : ce qui est presque le contraire des personnages de Shakspeare et des caractères humains en cette vie. La moralité de ses héros est sans tache : comme pères, comme amants, comme amis ou ennemis, on les admire et on les honore. Aux endroits pathétiques ils ont des accents sublimes qui enlèvent et font pleurer. Mais ses rivaux et ses maris ont quelquefois une teinte de ridicule.... Ses tyrans et ses marâtres sont tout d'une pièce comme ses héros, méchants d'un bout à l'autre, et encore, à l'aspect d'une belle action, leur arrive-t-il quelquefois de faire volte-face, de se retourner subitement à la vertu.... Les

mes de Corneille ont l'esprit formaliste et pointilleux, ils uerellent sur l'étiquette; ils raisonnent longuement et tent à haute voix avec eux-mêmes jusque dans leur pas-.... Ses héroïnes, ses *adorables furies* se ressemblent que toutes : leur amour est subtil, combiné, alambiqué, ort plus de la tête que du cœur. On sent que Corneille aissait peu les femmes....

Le style de Corneille est le mérite par lequel il excelle, à gré.... Il me semble, avec ses négligences, une des plus ndes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet. La he du poëte est rude, sévère et vigoureuse.... Il y a peu peinture et de couleur dans ce style. Il est chaud plutôt éclatant; il tourne volontiers à l'abstrait, et l'imagination de à la pensée et au raisonnement.... En somme, Corle, génie pur, incomplet avec ses hautes parties et ses uts, me fait l'effet de ces grands arbres, nus, rugueux, es et monotones par le tronc, et garnis de rameaux et de bre verdure seulement à leur sommet. Ils sont forts, puis-s, gigantesques, peu touffus; une séve abondante y monte; s n'en attendez ni abri, ni ombrage, ni fleurs. Ils se couent tard, se dépouillent tôt et vivent longtemps à demi ouillés. Même après que leur front chauve a livré ses lles au vent d'automne, leur nature vivace jette encore endroits des rameaux perdus et de vertes poussées. Quand ont mourir, ils ressemblent par leurs craquements et leurs issements, à ce tronc chargé d'armures, auquel Lucain a paré le grand Pompée[1]. »

erminons nos observations sur Corneille par un mot de e de Sévigné qui les résume sous la forme la plus heue et la plus franche.

Vive donc notre vieil ami Corneille! Pardonnons-lui de hants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui transportent : ce sont des traits de maître qui sont inibles. Despréaux en dit encore plus que moi; et, en un c'est le bon goût; tenez-vous-y. »

ubstituer l'idée à l'image; faire percer, à travers les jeux

Critiques et Portraits littéraires, t. I, article *Corneille*.

d'esprit et de la mode, la pensée noble, grande (austère, inventer la poésie de la passion et d fut le rôle littéraire de Corneille. C'est par là q vraiment national. Grâce à lui, la France, éch et à l'Espagne, se retrouvait elle-même, mais : génie d'un homme. Elle recueillait la tradition en lui imprimant le cachet de sa civilisation; e inspirations étrangères, mais en les transfor faisait quelque chose d'universel, elle en grc tage commun de l'humanité. Par là sa poésie ment place à la suite de celles d'Athènes et mérita d'être appelée classique.

Ainsi, dès la première partie du dix-septièn prit francais avait atteint son idéal dans la spl en même temps il le poursuivait dans celle faisait pas de moins glorieuses conquêtes. No cord avec notre insuffisance, ne nous permet dans cette nouvelle carrière ses merveilleux : jetterons seulement un regard sur la philosopl le sommet où se joignent les deux versants de les sciences et les lettres.

CHAPITRE XXXI.

PHILOSOPHIE ET ÉLOQUENCE

Descartes. — Pascal et Port-Royal.

Descartes.

Le dix-septième siècle s'annonce, dès sa naiss une époque véritablement organique. Toutes tous les arts s'y soumettent aux lois d'une harmo On dirait qu'une seule pensée, une seule âme pl

sein s'exprime tour à tour par ces divers organes. C'est le sentiment chrétien dans toute sa vérité, le spiritualisme, qui se répand, comme la vie, dans la société française et anime tout ce grand corps,

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

La science et la poésie semblent y être deux dialectes de la même langue : Descartes est le Corneille de la philosophie. L'un et l'autre prennent la responsabilité morale et libre pour base de leurs travaux. Corneille avait écarté de la scène le fracas des événements extérieurs, les incidents fortuits, les complications étrangères, qui chez les Espagnols étouffaient trop souvent l'action idéale et le jeu des caractères; il avait cherché le ressort du drame dans l'âme humaine. La tragédie française avait quelque chose d'abstrait; c'était de la psychologie en action. Ce que le poëte avait fait par génie, par inspiration, le philosophe va le prescrire comme une loi; il va élever l'instinct de l'artiste à l'autorité d'une méthode.

Quelle différence entre la philosophie du dix-septième siècle et les nobles mais vagues aspirations du seizième! celui-ci était une époque révolutionnaire, une insurrection tumultueuse contre le moyen âge. Tous les systèmes y fermentaient dans une immense confusion. L'homme du temps c'était Montaigne, savant, curieux et tranquillement sceptique. Bientôt après, les flammes du bûcher dévoraient à Toulouse le néo-péripatéticien Lucinio Vanini (1619), coupable d'avoir divinisé les forces de la nature, et à Rome l'illustre Giordano Bruno (1600), héritier du néo-platonisme et égaré dans les séduisantes illusions des Alexandrins. La nouvelle philosophie avait ses Ioniens et ses Éléatiques en attendant son Socrate.

René Descartes naquit à la Haye, en Touraine, le 31 mars 1596[1]. A seize ans il avait épuisé la science contemporaine et en avait senti le vide; mais au lieu de s'abandonner molle-

1. Il mourut en Suède en 1650. — Principaux ouvrages philosophiques : *Principes de la philosophie*, *Méditations*, *Discours de la Méthode*. Edition complète, par M. Cousin, 1824-1826, 11 vol. in-8.

ment au doute, l'enfant comprit que si la s
pas encore, la vérité existait, et qu'il fallait la
lors il renonce aux livres et ne veut d'autre m
son. Il étudie les hommes dans les voyages,
étudie surtout la seule science qui satisfasse
une certitude complète, les mathématiques. Il
bre des considérations étrangères qui la limit
à une science dont l'abstraction fait la force, t
tion dont elle est susceptible. Bientôt il appliq
à la géométrie, et nous apprend à résoudre
des problèmes qui avaient arrêté toute l'antiq
merveilleuses découvertes n'étaient que l'ap
son génie. Ce ne sont point des méthodes pa
cherche Descartes, c'est *la méthode*, la grande
route qui conduit de l'esprit humain à la vérit
faut, ce n'est plus une abstraction, mais une ré
nue, bien certaine, un point d'appui pour soule

Alors il se sépare des hommes, comme il av
les livres; il vit seul avec sa pensée, tantôt à N
« n'ayant, comme il le dit lui-même, aucun s
qui le troublent, » il se tient tout le jour enf
poêle; tantôt à Paris, où il reste si bien cach
même ne l'y découvrent qu'au bout de deux an
la Hollande, dont le climat peu séduisant perı
de se replier sur elle-même. Là il s'assujetti
austère, mangeant peu, assoupissant l'imaginati
pour ne vivre que par l'intelligence. Anachorète
phie, il se prépare saintement au culte pur de l'

Descartes avait commencé par rejeter provi
son esprit toutes les croyances reçues jusque-là
remettre par après ou d'autres meilleures, ou bi
lorsqu'il les aurait ajustées au niveau de la ra
reconstruire l'édifice, il se créa une méthode e
sciences qu'il avait si longuement étudiées. Ne
que d'évident, diviser les difficultés pour les
toujours du simple au composé, faire partout de
ments entiers, telles sont les quatre règles qui
marche. L'enchaînement qu'il observait dans les

géométriques lui donnait l'espoir d'en trouver un pareil dans toutes les choses qui peuvent tomber sous la connaissance de l'homme.

Cette méthode seule était une révolution. Par elle Descartes plaçait la certitude dans l'évidence, dont la raison est le seul juge. C'était d'un seul coup détrôner le principe d'autorité et créer la philosophie véritable.

Descartes sanctifia cette nouvelle puissance par les premiers résultats qu'il en obtint. Armé de sa méthode, il descendit hardiment dans l'abîme du doute. Il y trouva successivement lui-même, Dieu et l'univers. Je pense, donc je suis, donc Dieu est, donc le monde extérieur existe : telles sont les conquêtes successives de Descartes. S'il se perdit plus tard dans de vaines hypothèses, du moins il avait donné la loi qui servit à les rejeter, et posé dans la conscience personnelle la première et la plus solide base de toute la philosophie.

Un fait remarquable, c'est que le grand géomètre français, qui était en même temps un grand physicien et même un grand physiologiste pour son temps, dirigea principalement ses efforts vers l'analyse de l'âme, vers la psychologie. Son école a été surtout une école métaphysique et idéaliste : Spinosa et Malebranche sont ses disciples; Leibnitz, c'est encore Descartes avec un demi-siècle de progrès. Avant lui, de l'autre côté du détroit, un autre régénérateur de la philosophie, François Bacon, avait aussi proclamé un des procédés de la véritable méthode; mais c'est vers les sciences naturelles que Bacon dirigea sa puissante *induction*. Son école glissa rapidement sur la pente du sensualisme : Hobbes, Gassendi, Locke sont ses légitimes successeurs. Ainsi se révélaient dans le champ de la pensée les tendances de chacune des deux nations. La France et l'Angleterre semblaient déjà se partager le monde moderne.

Le *Discours de la Méthode*, écrit en français par Descartes (1637), est le premier chef-d'œuvre de notre prose moderne. Il nous révèle enfin, dans toute sa simplicité majestueuse, la belle langue du dix-septième siècle. Ce n'est plus comme dans Montaigne, un idiome personnel, un composé bizarrement gracieux de français, de latin et de gascon; ce n'est plus,

comme chez Balzac, la forme extérieure et vide de l'éloquence; ici c'est la langue de tout le monde frappée à l'empreinte du génie d'un seul : ici la parole reprend son rôle naturel, elle n'est que le vêtement modeste et décent de la pensée. Chose remarquable! cette subordination lui donne toute sa valeur. En effet, comme Descartes l'a dit lui-même, « ceux qui ont le raisonnement le plus fort et qui digèrent le mieux leurs pensées, afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux *persuader* ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas-breton et qu'ils n'eussent jamais appris la rhétorique[1]. » Voici enfin la parole qui se propose de *persuader*, c'est-à-dire d'atteindre le but de l'éloquence. Aussi devient-elle aussitôt grave, sévère, imposante, quelquefois impérieuse; on croit entendre le ton de la vérité aux prises avec les sophismes. Au lieu de s'amuser à orner son expression, c'est-à-dire à la gâter, le philosophe marche toujours droit devant lui; on sent que tout son désir est de vous convaincre. Ses idées s'enchaînent, ses raisonnements se pressent, son langage devient un tissu d'idées que rien ne peut rompre. « Dès que le *Discours de la Méthode* parut, à peu près en même temps que le *Cid*, tout ce qu'il y avait en France d'esprits solides, fatigués d'imitations impuissantes, amateurs du vrai, du beau et du grand, reconnurent à l'instant même le langage qu'ils cherchaient. Depuis on ne parla plus que de celui-là, les faibles médiocrement, les forts en y ajoutant leurs qualités diverses, mais sur un fonds invariable devenu le patrimoine et la règle de tous[2].

Pascal et Port-Royal.

Le style de Descartes, malgré sa perfection, ou plutôt à cause de sa perfection, ne possède que les qualités de son sujet. Il ne s'adresse qu'à l'intelligence, et n'a que cette cha-

1. *Discours de la Méthode*, Ire partie, § 9.
2. Ainsi s'exprime, sur le premier chef-d'œuvre de la langue du dix-septième siècle, un écrivain qui semble en avoir conservé parmi nous toutes les belles traditions, M. V. Cousin, *Rapport à l'Académie française sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées de Pascal*, p. 6.

leur contenue qui anime et vivifie la discussion. *O chair!* s'écriait dédaigneusement ce philosophe en apostrophant le plus illustre de ses contradicteurs, Gassendi, qui lui répondait avec non moins de justesse : *O idée!*

Entre la *chair* et l'*idée* il y avait place pour l'âme : Pascal est le complément nécessaire de l'apôtre de la raison pure. Non moins effrayant que Descartes par la hauteur de son génie, il nous attache plus vivement à sa personne : on sent que les passions et la souffrance ont passé par là. « S'il est plus grand que nous, c'est qu'il a la tête plus élevée, mais il a les pieds aussi bas que les nôtres[1]. » Quand on ouvre son livre, « on est tout étonné et ravi, car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme[2]. »

Dès son enfance, Pascal[3] *épouvantait son père de la grandeur et de la puissance de son génie*[4]. A douze ans, seul et sans livres, il inventait, à ses heures de récréation, les éléments de la géométrie, dont il ignorait les termes. A seize ans il composait son *Traité des sections coniques*. Bientôt son organisation fléchit sous cette activité dévorante. Depuis l'âge de dix-huit ans, Pascal ne passa pas un seul jour de sa vie sans souffrir.

Sa jeunesse s'ouvre par quelques années bien différentes de la vie austère et désolée que nous rappelle son nom. Les médecins lui ayant interdit tout travail, il se jeta dans l'agitation du monde et prit le goût de ses plaisirs. C'est à cette époque que nous devons les charmantes pages du *Discours sur les passions de l'amour*[5]. Pascal n'y a point encore sa grande manière si ferme et si concise, mais son style est empreint d'une fraîcheur pleine de suavité. On aime à trouver sous cette plume qui devait écrire de si grandes choses, les observations les plus délicates, rendues avec une vérité de

1. *Pensées diverses*, CVII, édition Faugère, t. I, p. 211.
2. *Pensées sur l'éloquence et le style*, IX, t. I, p. 249.
3. Blaise Pascal, né à Clermont (Auvergne), en 1623, mourut à Paris en 1662.
4. Expressions de sa sœur, Mme Périer.
5. Publié pour la première fois par M. Cousin, dans la *Revue des deux-Mondes*, et qui fait partie des *Pensées, Fragments et Lettres* de l'édition de M. P. Faugère, t. I, p. 105.

sentiment qui touche et attendrit. Ce discours est comme une de ces riantes vallées qu'on rencontre tout à coup dans un repli d'une haute et sévère montagne. La vie mondaine de Pascal fut de courte durée; un accident qui mit ses jours en danger le rappela aux sentiments religieux de son enfance, et le jeta entre les bras des solitaires de Port-Royal.

Aux portes de Paris, à trois lieues de Versailles, le dix-septième siècle voyait une dernière et mémorable reproduction des austérités de la Thébaïde et des ascétiques travaux de Lérins. Le monastère de Port-Royal, abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux, fondé en 1204 par la comtesse Mathilde de Garlande, femme de Mathieu Ier de Montmorency-Marly, parti deux ans auparavant pour la quatrième croisade, s'élevait dans un lieu sauvage nommé autrefois *Porrois*[1]. Livré longtemps à l'oiseuse existence des couvents vulgaires, Port-Royal tomba, au commencement du dix-septième siècle, sous la direction de la famille d'Arnauld, le célèbre avocat de l'Université contre les jésuites en 1594. Mais ce fut le monastère qui conquit la famille; la jeune Angélique-Jacqueline Arnauld, nommée abbesse à sept ans et demi par des influences toutes mondaines, fut touchée de la grâce et entreprit la réforme du couvent. Cinq de ses sœurs, ses six nièces, sa mère elle-même devinrent ses filles spirituelles. Bientôt l'inflexible Saint-Cyran fut reçu comme directeur à Port-Royal, et y imprima le sombre caractère du jansénisme. Près de lui vinrent se ranger toute une colonie d'illustres pénitents, trois frères de la mère Angélique, Lemaître, son neveu, et célèbre avocat, avec ses deux frères Séricourt et Sacy, Nicole, Lancelot, cet admirable chef des *petites écoles*, et enfin Antoine Arnauld, *le grand Arnauld*, le plus jeune frère de la rétormatrice, le savant et impétueux docteur dont la condamnation en Sorbonne devint l'occasion des *Provinciales*.

L'Église de France présentait alors un imposant spectacle. Le jansénisme, dont Port-Royal[2] était le plus puissant appui,

1. Du mot *Porra* ou *Borra*, qui signifie en basse latinité vallon buissonneux où l'eau dort : *Cavus dumetis plenus ubi stagnat aqua*.
2. Voyez, sur Port-Royal, le savant et spirituel ouvrage de M. Sainte-Beuve.

prétendait fortifier le christianisme en le rappelant à sa source. Ce luthéranisme français aspirait à redresser le dogme sans briser l'unité. Il voulait rester catholique malgré le pape, admettant la hiérarchie, les sacrements, le culte : c'était une réforme toute métaphysique et morale. Sur le terrain des principes elle se rencontrait avec le grand réformateur germanique. Comme lui elle s'abritait des noms de saint Paul et de saint Augustin; comme lui elle effaçait le libre arbitre devant la *grâce*, et formulait avec rigueur le dogme effrayant de la *prédestination*. Ce christianisme formidable comme la destinée antique, poursuivait d'une implacable haine la nature corrompue par la chute originelle. Talents, arts, sciences, sentiments, vertus mondaines ne lui apparaissaient que comme des vanités ou des crimes. Les bonnes œuvres étaient sans mérites; la grâce seule, donnée ou refusée arbitrairement, faisait les saints. Ainsi la création presque entière, viciée par une faute étrangère, se trouvait exclue à jamais du sein de ce Dieu terrible, de ce Christ *aux bras étroits*, qui semblait n'être pas mort pour tous. l'Église de Jansénius n'est que l'aristocratie de la *grâce*.

En face de cette école rigoureuse et étroitement logique se plaçait la vieille et simple orthodoxie, telle que la représentera bientôt Bossuet, telle que l'exprimait naguère l'aimable et affectueux François de Sales, indulgent vieillard, écrivain charmant, pour qui la nature était un poétique symbole de la bonté de Dieu, et dont le langage coloré, pittoresque, reproduisait avec moins de vivacité, mais avec plus de grâce et d'onction la langue expressive de Montaigne[1]. Vraiment catholique et universelle comme le bon sens, l'Église, malgré ses corruptions et ses misères, n'en était pas moins fidèle aux notions éternelles du juste et du vrai. Sans nier la *grâce*, qui n'est que l'influx perpétuel du Créateur dans la créature, la racine mystérieuse par laquelle les êtres bornés tiennent à l'Être infini; sans abandonner le dogme de la chute et de la rédemption, qui lui était imposé par la tradition, et qui,

1. François était né au château de Sales dans la Savoie, en 1560; il mourut à Lyon en 1612.—OEuvres principales : *Introduction à la vie devote; Traité de l'amour de Dieu; l'Étendard de la sainte croix;* sermons, lettres.

d'ailleurs, pour le philosophe même, serait encore le dogme de la création et du progrès, l'Église conservait la foi humaine au libre arbitre, au mérite des bonnes œuvres, à la vocation de tous, c'est-à-dire à l'équité de Dieu. Elle tenait fortement les deux bouts de la chaîne, sans s'effrayer de n'en pas apercevoir tous les anneaux.

Mais en même temps dans le sein de l'Église était une milice active, entreprenante, vouée à toutes les ambitions de la cour de Rome, et qui, dans son incontestable habileté, semblait s'être imposé le problème d'assortir le catholicisme des Grégoire VII et des Innocent III aux nécessités impérieuses des temps modernes : société d'autant plus redoutable que l'innocence, les vertus même de ses membres peuvent devenir, grâce à l'obéissance passive qu'elle exige, l'instrument funeste des plus pernicieux desseins. Au milieu des crimes imaginaires que lui ont prêtés ses ennemis, la *Compagnie de Jésus* eut un véritable tort envers l'humanité : ce fut d'oublier que le royaume du Christ n'est pas de ce monde, et de profaner la religion, en la faisant servir aux desseins ambitieux de la théocratie. Pour assurer son triomphe, qu'elle confondait orgueilleusement avec celui de l'Eglise, elle fut peu scrupuleuse dans le choix des moyens : elle dit comme Montaigne : *Que le Gascon y arrive si le Français n'y peut atteindre.*

« Sachez donc que leur objet n'est pas de corrompre les mœurs : ce n'est pas leur dessein; mais ils n'ont pas aussi pour unique but celui de les réformer. Ce serait une mauvaise politique. Voici quelle est leur pensée. Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et comme nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout et qu'ils gouvernent toutes les consciences. Et parce que les maximes évangéliques et sévères sont propres pour gouverner quelques sortes de personnes, ils s'en servent dans ces occasions, où elles leur sont favorables. Mais comme ces mêmes maximes ne s'accordent pas au dessein de la plupart des gens, ils les laissent à l'égard de ceux-là, afin d'avoir de quoi satisfaire tout le monde[1]. »

1. v[e] *Lettre à un provincial.*

Au moment où Pascal se retira à Port-Royal (1654), le parti avait besoin d'un si puissant appui. Arnauld allait être condamné en Sorbonne, et le monde qui ne lisait pas les obscures discussions des théologiens, risquait de s'en tenir à la chose jugée et d'accorder gain de cause aux jésuites. Pascal changea l'ordre de bataille. Il s'adressa au public, en appela de l'autorité au sens commun, prétendant qu'il était *plus facile de trouver des moines que des raisons*. Alors pour la première fois les gens du monde, les femmes furent constitués juges de ces hautes questions. La nécessité de se faire lire et goûter d'un pareil tribunal fit des *Provinciales* (1656) un chef-d'œuvre. « La brièveté, la clarté, une élégance inconnue, une plaisanterie mordante et naturelle, des mots que l'on retient, en rendirent le succès populaire.... J'admirerais moins les *Lettres provinciales*, si elles n'étaient pas écrites avant Molière. Pascal a deviné la bonne comédie. Il introduit sur la scène plusieurs acteurs, un indifférent qui reçoit toutes les confidences de la colère et de la passion, des hommes de parti sincères, de faux hommes de parti plus ardents que les autres, des conciliateurs de bonne foi partout repoussés, des hypocrites partout accueillis : c'est une véritable comédie de mœurs[1]. »

Dans les trois premières *Provinciales*, Pascal traite la difficile question de la *grâce*, sujet d'autant plus épineux pour lui que son parti défendait le côté étroit et dur du problème, et n'avait en sa faveur que sa franchise, sa logique inflexible et les ambiguïtés tortueuses de ses adversaires. Jusqu'alors ses antagonistes ne sont pas encore précisément les jésuites, mais plutôt leurs complaisants et inconséquents alliés, les dominicains. A partir de la quatrième lettre, Pascal transporte habilement la lutte sur un autre terrain plus favorable pour son parti et plus accessible à tous. C'est la morale des casuistes qu'il attaque, et dès ce moment le bon sens public est entièrement avec lui. Alors se déroule cette liste terrible de propositions jésuitiques, où tous les vices, tous les crimes même trouvent leur justification, où partout le cri de la con-

1. Villemain, *Discours et Mélanges littéraires; Pascal*,

science est étouffé sous la décision d'un docteur. Tour à tour ironique et véhément, Pascal parcourt toute l'échelle de l'éloquence. Il rappelle tantôt l'excellente satire des dialogues de Platon contre les sophistes, tantôt les puissantes philippiques de Démosthène et de Cicéron. « Les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières *Lettres provinciales :* Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières[1]. »

Toutefois les *Lettres à un provincial* n'étaient pas l'œuvre de prédilection de Pascal. Il préparait en silence les matériaux d'un grand ouvrage que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever, et dont les débris épars suffisent pour assurer à leur auteur l'admiration de la postérité[2]. Pascal voulait aller plus loin que Descartes, et, prenant un lecteur dans l'indifférence et le doute, l'amener docile et fidèle aux pieds de la religion[3]. Élève de Montaigne, tout plein de son esprit et de son style, héritier de Saint-Cyran, dont Singlin et Sacy lui avaient transmis la sombre doctrine, il combine ces deux influences de la façon la plus extraordinaire. Il prétend, par une manœuvre hardie, tourner le scepticisme de son premier maître contre la métaphysique rationnelle, au profit de la foi du second.

Il n'y a pour lui ni raison, ni justice, ni vérité, ni loi naturelles. La nature, depuis la chute originelle, est profondément pervertie. La grâce est la seule ressource; la foi, le seul asile de la raison convaincue d'impuissance. Ainsi Pascal passe violemment de Montaigne à Jansénius, sans s'arrêter à Descartes. Mais ce n'est pas chez lui le froid calcul d'un sectaire : c'est la conviction douloureuse d'une âme désolée.

1. Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXVII.
2. Publiés d'abord avec des changements nombreux par la famille et les amis de Pascal, ils ont été recueillis avec exactitude et donnés au public sous leur forme véritable par M. P. Faugère. La nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées de Pascal* avait été démontrée par M. V. Cousin dans un *Rapport* digne du nom de son illustre auteur.
M. Havet a donné en 1852 une édition des *Pensées de Pascal* avec une excellente *Étude* et un très-utile commentaire.
3. Voyez le plan de Pascal dans l'édition de M. Faugère, t. I, p. 372, et l'analyse remarquable du dessein de Pascal par M. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 336.

L'intérêt immense de son travail, c'est que la vie intime de l'auteur y éclate à chaque pas par des accents d'une vérité profonde. Ses doutes, ses déchirements, ses dédains pour lui-même et pour la raison, ses terreurs religieuses s'y trahissent tour à tour par une éloquence sublime. On a dit justement que c'est avec le sang de son cœur qu'il écrit. Aussi quels éclairs de pensée et de sentiment sillonnent sans cesse ces magnifiques débris! combien cet homme, qui méprisait la poésie ainsi que la philosophie et les sciences, est poëte lui-même par l'éclat de son style! Soit qu'il anéantisse l'homme entre les *deux infinis*, soit que ce *roseau pensant* se redresse noblement sous l'univers qui l'écrase, soit que levant les yeux vers le ciel, Pascal se sente tout à coup *effrayé par le silence éternel de ces espaces infinis*, on reconnaît à chaque page le libre et sincère essor d'une grande âme vers Dieu, et l'on suit l'écrivain avec une anxiété pleine de terreur, à travers ce long drame religieux, dont l'expression morcelée et énigmatique semble encore augmenter la puissance. « C'est par l'âme que Pascal est grand comme homme et comme écrivain; le style qui réfléchit cette âme en a toutes les qualités, la finesse, l'ironie amère, l'ardente imagination, la raison austère, le trouble à la fois et la chaste discrétion. Ce style est, comme cette âme, d'une beauté incomparable[1]. »

1. V. Cousin, *des Pensées de Pascal*, avant-propos, p. VII.

CHAPITRE XXXII.

LOUIS XIV ET SA COUR.

**Caractère général de la littérature sous Louis XIV.— Ta
Madame de Sévigné.**

Caractère général de la littérature sous L

Corneille, Descartes, Pascal remplissent la ı
tié du dix-septième siècle. Malgré la diversit
génie, ces grands hommes ont entre eux une ce
d'intelligence. Élan spiritualiste, simplicité dan
verve contenue dans le sublime, tels sont les ı
ractères qu'ils possèdent en commun : on sent
et majestueuse harmonie tend à s'établir ent
lustres représentants de la pensée française. Ma
déjà un lien d'unité dans l'esprit du siècle, ils
encore un centre dans le gouvernement. Cepen
sait, au milieu des sanglantes frivolités de la Fr
qui le premier devait donner à la France ce q
le plus, l'unité sévère qui fait sa force et sa gloir
cette personnification matérielle d'un peuple,
seule forme sous laquelle la nation pût se vo
prendre elle-même : Louis XIV fut l'expressio
rieuse de la royauté.

Sa personne semblait faite pour son rôle :
port, sa beauté et sa grande mine annonçaient
une majesté naturelle accompagnait toutes
commandait le respect. Il suppléait par un g
défaut de son éducation. Il avait surtout l'instin
le besoin de diriger, la foi en soi-même, si ne
commander aux autres. Aussi prit-il possession
de toutes les forces vives de la nation. Il entra
cle comme chez lui. Sa maxime fut toute co

des tyrannies vulgaires; il voulut *unir* pour *régner*. Il concentra au pied de son trône tout ce qui était influence ou éclat : noblesse, fortune, science, génie, bravoure, vinrent comme autant de rayons briller autour de sa couronne. Le peuple, fatigué de la guerre civile, s'attacha au roi comme à son défenseur; la bourgeoisie aima volontiers ce maître de ses maîtres, qui lui garantissait, à défaut d'autres égalités, celle de l'obéissance.

L'aristocratie abandonna encore une fois, comme sous François Ier, ses ennuyeux châteaux pour l'élégante domesticité de la cour. Mais cette fois sa présence ne fut plus menaçante pour le pouvoir royal. Richelieu avait brisé pour jamais son orgueil; et la réaction avortée de la Fronde, cette révolution parlementaire dont la noblesse fit une émeute, lui avait prouvé à elle-même son impuissance. Désormais elle ne sera plus rien qu'avec et par le roi. Elle pourra devenir pour la France un fardeau : du moins elle ne sera plus un danger.

C'est de la cour, c'est des marches du trône qu'il faut envisager le mouvement intellectuel du règne et en embrasser l'ensemble. L'homme qui dit : *l'État, c'est moi*, put dire aussi : Les lettres, les arts, la pensée de mon époque, c'est moi. Non que le siècle eût abdiqué en faveur des goûts et des opinions personnelles du monarque; mais parce que ce monarque représentait de la manière la plus frappante, dans une brillante personnalité, les opinions, les goûts, les aspirations de son époque.

D'abord cette royauté nouvelle veut se développer à l'aise, se créer à elle-même son enveloppe, et, pour ainsi dire, sa forme. Elle abandonne le Louvre, qu'elle vient pourtant de marquer de son empreinte, et où le médecin Claude Perrault a élevé cette imposante *colonnade*, à la fois si noble et si correcte : c'est à Versailles qu'elle va étaler toutes ses splendeurs. Le Louvre n'est qu'un palais, enveloppé et comme englouti par la grande cité populaire, où la royauté croit encore entendre les derniers murmures de l'émeute qui outragea son enfance; il lui faut une ville, et une ville qu'elle fasse, qu'elle remplisse seule. « Saint-Germain, remarque Saint-Simon, offrait à Louis XIV une ville toute faite et que

sa position entretenait par elle-même. Il l'abandonna pour Versailles, le plus triste et le plus ingrat de tous les lieux, sans vue, sans bois, sans eau, sans terre, parce que tout y est sable mouvant ou marécage. Il se plut à y tyranniser la nature, à la dompter à force d'art et de trésors. Il n'y avait là qu'un très-misérable cabaret; il y bâtit une ville entière. » Ce lieu, comme le dit spirituellement le duc de Créquy, est *un favori sans mérite*, qui devra tout au maître et ne lui en plaira que davantage.

Versailles est l'œuvre symbolique du règne de Louis XIV. Il en révèle la pensée, les grandeurs, l'immense et cruel égoïsme. La façade du levant, qui regarde Paris, présente un entassement irrégulier d'édifices, où le modeste château de Louis XIII, avec ses murailles de briques, est enveloppé par les nouvelles et vastes constructions. Trois cours d'inégale grandeur vous conduisent jusqu'au sanctuaire où repose la majesté royale. C'est au couchant que Versailles est vraiment lui-même. Là une façade immense s'étale avec une régularité parfaite; rien n'altère la sérénité de son développement. Plus de tourelles, de cages d'escaliers : rien qui rappelle la vieille architecture nationale. Un seul corps de bâtiment fait saillie au milieu de cette longue ligne droite. C'est là qu'habite le maître : les deux ailes se reculent et gardent une respectueuse distance.

Jules Hardouin Mansard a construit ce palais; Lebrun le peuple de peintures. Avec son ampleur imposante, sa science de l'effet théâtral, il jette tout l'Olympe au pied du roi de France. La mythologie n'est plus qu'une allégorie magnifique dont Louis XIV est la réalité. Les nations vaincues y sont personnifiées : l'Allemagne, la Hollande, l'Espagne, Rome elle-même y plient humblement les genoux; mais nulle part n'apparaît la figure de la France; on n'y voit que celle de Louis.

Un troisième artiste a complété Mansard et Lebrun : Le Nôtre a créé une campagne pour cette maison. Des fenêtres de son incomparable galerie de glaces, Louis ne voit rien qui ne soit lui-même. L'horizon entier est son ouvrage, car son jardin est tout l'horizon. Ces bosquets, ces avenues si droites,

ne sont que la prolongation indéfinie du palais; c'est une architecture végétale qui reproduit et complète l'architecture de pierre. Les arbres ne végètent que sous la règle et l'équerre; les eaux, amenées à grands frais dans ces lieux arides, ne jaillissent qu'en dessins réguliers. Mille statues de marbre et de bronze sont les tableaux mythologiques de ce château de verdure, et, comme ceux de Lebrun, présentent l'apothéose du roi et de ses amours.

La France a payé pour construire Versailles une somme qui équivaudrait aujourd'hui à quatre cents millions. Le luxe de la paix a été presque aussi fatal au peuple que les ambitions de la guerre. Mais le roi peut se contempler, s'admirer dans la naïveté de son égoïsme; il a créé autour de lui un petit univers dont il est le centre et la vie. C'est là le modèle qu'il propose aux artistes; c'est là le symbole que les poëtes et les écrivains vont tous plus ou moins reproduire[1].

Versailles, quoique rajeuni par l'heureuse pensée du dernier de nos rois, n'est encore que l'ombre de lui-même. Pour le retrouver tout entier, il faut le repeupler par l'imagination, lui rendre sa foule brillante et parée, ses fêtes splendides, telles que les montre Mme de Sévigné. « Que vous dirai-je? Magnificence, illumination, toute la France, habits rebattus et rebrochés d'or, pierreries, brasiers de feu et de fleurs, embarras de carrosses, cris dans la rue, flambeaux allumés, reculements et gens roués; enfin le tourbillon, la dissipation, les demandes sans réponses, les compliments sans savoir ce qu'on dit; les civilités sans savoir à qui l'on parle, les pieds entortillés dans les queues. » Il faut revoir Versailles à travers les allusions transparentes de Bérénice :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,

1. Voyez sur le symbolisme de Versailles, deux chapitres des *Fastes de Versailles*, par H. Fortoul, et les pages où M. H. Martin les résume et en corrige l'expression et le goût, *Histoire de France*, t. V, p. 405 et suivantes

Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat :
Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers enfin, témoins de sa victoire,
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards,
Ce port majestueux, cette douce présence....
Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !
Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître
Le monde en le voyant eût reconnu son maître?

Louis est en effet l'âme de sa cour comme de son palais C'est lui qui inspire la grâce et l'esprit aux femmes, la valeur et la politesse aux hommes de guerre, l'émulation et presque le génie aux artistes. Les courtisans vivent et meurent de ses regards. Loin de fuir la représentation comme un fardeau, il est à son aise dans son rôle de roi ; il le joue avec la satisfaction et le bonheur d'un grand artiste. Il entraîne autour de lui et distribue avec goût ce monde brillant qui lui appartient. Mieux que Mansard, Lebrun et Le Nôtre, il a fait lui-même son Versailles, un Versailles vivant, plein aussi d'élégance et de majesté.

Il est aisé de pressentir le caractère de la littérature sous un pareil monarque. Entraînée dans la sphère royale, elle deviendra une partie du vaste ensemble monarchique. La fière indépendance des Pascal, des Descartes va faire place à cet *esprit de suite* qui manquait à Corneille. « Tout ce qui s'éloigne trop de Lulli, de Racine et de Lebrun est condamné, » dit La Bruyère[1]. La poésie sera taillée et émondée comme les ifs du tapis vert : Boileau continuera Le Nôtre. Au reste, les lettres ne réfléchiront pas seulement la régularité du grand règne, elles en recevront la politesse et la grâce. La société des femmes, ces longues causeries dont le fond n'est rien, où la broderie est tout, le besoin de tout dire, l'obligation de voiler certaines choses, les intrigues du cœur, la science des passions et des ridicules, la cour, en un mot,

1. Chapitre *des grands*.

quelle excellente école pour assouplir le talent, pour le rompre à la plus savante escrime du langage ! Louis XIV, nous dit Saint-Simon, « n'a jamais passé devant la moindre coiffe, sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre, et qu'il connaissait pour telles[1]. » Les poëtes français aussi respecteront les femmes ; même quand ils médiront d'elles, ils songeront à leur plaire ; et ce respect leur portera bonheur : le siècle de Louis XIV sera le siècle du goût.

Si la littérature de cette époque n'eût été que le reflet des mœurs élégantes de la cour, elle pourrait attirer la curiosité de l'historien, elle ne mériterait pas l'étude et l'admiration de l'artiste ; elle tiendrait dans les annales de l'esprit humain la même place que la poésie éphémère des troubadours. Mais heureusement elle reçut deux autres influences plus décisives que celle de la monarchie, quoique moins faciles à saisir. D'abord celle du christianisme, qui, infiltrée dans la nation pendant tout le moyen âge, avait laissé dans les esprits des penchants, des habitudes, non moins que des croyances. Les disputes de la réforme avaient bien pu élever quelques nuages autour du sanctuaire, mais non pas tarir dans les cœurs le sang chrétien qui les faisait vivre. Les âmes se repliaient toujours sur elles-mêmes, s'observaient, s'étudiaient avec crainte sous le regard d'un Dieu juste et jaloux. De là cette science des passions, cette profonde analyse du cœur ; de là cette sensibilité toujours combattue et par conséquent si orageuse, si puissante.

De plus, l'antiquité gréco-romaine avait été retrouvée par le seizième siècle ; mais fier et content de sa conquête, il s'en était fait le gardien plutôt que le maître ; pareil au dragon des Hespérides, il avait veillé avec jalousie sur les pommes d'or. Le siècle de Louis XIV fit comme le vieil Ésope, il allégea son fardeau en se nourrissant des pains qu'il portait. Parmi les pensées et l'expression de l'antiquité, il s'assimila tout ce qui était analogue à sa nature ; il en prit surtout la régularité, la sagesse, le bon sens et le bon goût. De ces

1. T. XXIV, 144, édit. 1840.

influences diverses se forma une littérature parfa
mogène, un édifice majestueux et immortel.
aspect, on y découvre l'unité, la convenance, la
narchique. Bientôt, au naturel, à la justesse par
périssable solidité des matériaux, on reconnaît
antique. Enfin le parfum religieux, et en quelq
deur d'encens qu'on y respire de toute part, révèle
du christianisme. La combinaison harmonieuse
ments fut la grande affaire des écrivains de cet
témoin les querelles passionnées au sujet des anc
modernes[1], où l'on vit figurer d'un côté Boisrobert,
de Saint-Sorlin, Charles Perrault et Lamotte ; de
leau, La Fontaine et Mme Dacier ! Mais ce ne fu
des dissertations que les grands génies de l'époc
rent le problème, ce fut par des chefs-d'œuvre :
ver le mouvement, il leur suffit de marcher.

Tableau de la cour ; Madame de Sévigné
Madame de La Fayette.

Le fruit le plus naturel, le plus spontané de cet
brillante, l'œuvre littéraire où la société se confond
dire avec son image, c'est la correspondance de M
vigné. Il appartenait au règne de la cour, c'est-à-di
prit de société, de faire de la conversation écrite
littéraire, et d'un recueil de lettres un de ses plus r
bles ouvrages. L'âge précédent s'était exprimé su
les *mémoires*, espèce de conversation entre un au
postérité. Le dix-septième siècle eut bien aussi ses m
Sans parler des curieuses, mais peu authentiques
de Guy-Patin, et de la chronique scandaleuse qu
Rabutin publia sous le titre d'*Amours des Gaules*,
Motteville, Mlle de Montpensier et La Rochefouca
nuèrent ce genre d'histoire familière créé au seiziè
et si naturel à l'esprit national ; Paul de Gondi, ca

1. La querelle des *Modernes* contre les *Anciens* a été racontée
coup d'érudition et d'esprit par H. Rigault, dans sa thèse de docto
duite au t. I de ses *OEuvres complètes*.

Retz, éclipsa tous ses rivaux par la verve de ses narrations, et fut quelquefois le Salluste de la Fronde, comme il avait aspiré à en être le Catilina. Mais sous le règne de Louis XIV, l'esprit de conversation ne se contenta pas de ces lents monologues, de ces confidences faites à l'âge suivant; la génération contemporaine était assez brillante pour qu'on y concentrât sa pensée. Causer, c'était toute la vie; on y dépensait volontiers son esprit, son imagination, son goût, comme dans une œuvre d'art. Le moindre événement, un bruit de salon, un mariage fait ou manqué, était « un beau sujet de raisonner et de parler éternellement. C'est ce que nous faisons jour et nuit, soir et matin, sans fin, sans cesse, et nous espérons que vous en ferez autant[1]. » La conversation avait pris de la souplesse en même temps que de l'élégance. On ne dissertait plus, comme chez Catherine de Vivonne; on s'abandonnait avec grâce. « Il faut ôter l'air et le ton de la compagnie le plus tôt que l'on peut, et faire entrer les gens dans nos plaisirs et dans nos fantaisies. Sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une vilaine épée[2]. » On pense bien que la médisance avait sa bonne part dans ces interminables épanchements. Quand on avait bien parlé de soi, il était juste qu'on dît *un pauvre mot* du prochain. Car « il est plaisant ici, le prochain, surtout quand on a dîné[3]. » Si un départ venait interrompre ce charmant échange d'esprit et de malices, il fallait bien y suppléer. Par bonheur, il y a « messieurs les postillons qui sont incessamment sur les chemins pour porter et rapporter vos lettres; enfin il n'y a jour de la semaine où ils n'en portent qu'elqu'une à vous ou à moi. Il y en a toujours à toutes les heures par la campagne. Les honnêtes gens! qu'ils sont obligeants! et que c'est une belle invention que la poste[4]! » A cette époque, tout le monde écrit et écrit bien. La moindre femmelette, comme dit Courier, en eût remontré à nos académiciens. Aucune littérature n'a rien à opposer en ce genre aux noms de Ninon de l'Enclos, de Mmes de Mon-

1. Sévigné, lettre du 19 décembre 1670.
2. Sévigné, lettre du 1er juillet 1671.
3. Sévigné, lettre du 23 décembre 1671.
4. Sévigné, lettre du 12 juillet 1671.

tespan, de Coulanges, de La Sablière, de Maintenon. Mais le plus célèbre de tous est celui de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné[1].

Veuve à vingt-cinq ans, avec une grande fortune et une beauté remarquable, elle se consacra toute à ses deux enfants, à sa fille surtout, la belle et froide Mme de Grignan, pour qui elle eut jusqu'à la fin de sa vie une passion extrême. Le sévère Arnauld *la grondait* bien fort, *disant qu'elle était* une *jolie païenne*, et *qu'elle faisait de sa fille l'idole de son cœur.* Excusons cette innocente idolâtrie : nous lui devons une correspondance qui, pendant vingt-sept des plus curieuses années du règne de Louis XIV, fut toujours aussi empressée, aussi pleine d'intérêt et de verve que le premier jour. C'est par amour maternel, c'est pour distraire sa fille, qui s'ennuie majestueusement au milieu des fêtes et des tracasseries de la société provinciale, qu'elle entreprend de transporter Paris et Versailles à Aix. Sa correspondance, comme un miroir enchanté, nous fait connaître la cour et ses intrigues, le roi et ses maîtresses, l'Église, le théâtre, la littérature, la guerre, les fêtes, les repas, les toilettes. Tout cela s'anime et se colore en traversant l'esprit de cette femme charmante. « Je n'ai jamais eu l'imagination aussi frappée, disait le duc de Villars-Brancas après avoir achevé la lecture de ses lettres ; il m'a semblé que d'un coup de baguette, comme par magie, elle avait fait sortir cet ancien monde.... pour le faire passer en revue devant moi[2]. »

L'abandon et la facilité du style contribuent à l'illusion. Si Mme de Sévigné *écrit* à ses autres correspondants, à Bussy, à Coulanges, avec sa fille elle *cause :* elle laisse *trotter sa plume la bride sur le cou*, et les lettres qu'elle lui adresse sont les plus exquises de toutes. Elle lui *donne avec plaisir le dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fleur de son esprit, de sa tête, de ses yeux, de sa plume, de son écritoire ; et puis le reste va comme il peut*. Elle se *divertit autant à causer avec* sa fille, qu'elle *laboure avec les autres*[3]. C'est dans ces lettres

1. Née en Bourgogne en 1627 ; morte en 1696.
2. Walkenaer, *Memoires sur Mme de Sévigné*, t. III, page 376.
3. Sévigné, lettre du 20 mars 1671.

qu'il faut aller chercher le style français par excellence, tout plein de la saveur gauloise du seizième siècle, et purifié par toutes les élégances d'une société d'élite. Elle aime et recommande surtout *le naturel*, qui, à son avis, *compose un style parfait*[1]. Elle voudrait bien savoir laquelle des *madames* de Provence prend goût à ce qu'elle écrit; et elle trouve naïvement que *c'est un bon signe pour cette dame;* car, ajoute-t-elle, *mon esprit est si négligé qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en accommoder*[2].

De toutes les inspirations du grand siècle, c'est surtout celle de la cour et du monde que ressent Mme de Sévigné. Toutefois, ce serait une erreur de croire qu'elle n'en ait pas d'autre. Celles du christianisme et de l'antiquité classique, pour être ici moins apparentes, n'en sont pas moins réelles. Ce goût antique du simple et du naturel était en partie le fruit d'une solide instruction. Dans la vieille abbaye de Livry, sous la direction de l'abbé de Coulanges, son oncle, le *bien bon*, la jeune Marie de Chantal avait reçu une éducation excellente; elle avait beaucoup lu, beaucoup appris: elle savait l'italien, l'espagnol et un peu de latin. Ménage et Chapelain avaient été ses maîtres. Plus tard, elle lisait Montaigne et Pascal, Tacite et Quintilien, Virgile et le Tasse, *dans toute la majesté du latin et de l'italien*[3]. Ne pas se plaire aux solides lectures, cela *donne*, disait-elle, *les pâles couleurs à l'esprit.* Aussi joignait-elle à la littérature proprement dite des lectures plus solides encore. Elle avait, même à la campagne, « tout une tablette de dévotion, et quelle dévotion! » C'étaient les *Essais de morale* de Nicole, l'histoire *des Variations*, enfin saint Augustin, dans toute la majesté de ses in-folio, qu'elle dévorait en douze jours quand il pleuvait. Toutes ses études ne s'arrêtaient pas à son esprit, elles descendaient jusqu'à son cœur et donnaient à cette femme, en apparence si frivole, quelque chose de fort et de sérieux. Rien n'est piquant comme le mélange de religion et d'habitudes mondaines qui s'arrangent

1. Sévigné, lettre du 18 février 1671.
2. Sévigné, lettre du 23 décembre 1671.
3. Il est probable qu'elle ne lisait point Tacite dans l'original, et qu'elle ne connaissait même guère Virgile qu'à travers Annibal Caro, quoi qu'elle en dise.

comme elles peuvent dans sa conscience. Tout
petite dévote qui ne vaut guère[1], mais qui n'e
charmante. Les sentiments deviennent plus prof
âme incessamment remuée par les graves pen
tianisme et par la parole apostolique de Bossu
daloue. Et c'est là encore un des traits les plu
la societé de cette époque.

Ne séparons pas de Mme de Sévigné sa ch
Mme de La Fayette, l'auteur de *Zaïde* et de l
Clèves. Ces romans, comme l'a très-bien dit
ruzez, « étaient plus qu'une nouveauté, c'étai
révolution[2]; » mais c'était la révolution du bon
goût et de la simplicité qui venaient remplacer
l'enflure et les inventions impossibles de l'ancie
la *Princesse de Clèves*, l'auteur raconte son cœur
et la vérité des sentiments donne un charme pu
ses peintures. Comme les lettres de son amie,
est encore une image de la cour de Louis XIV
de Valentinois est Mme de Montespan; *Marie S*
duchesse d'Orléans; le *prince de Clèves* n'est au
La Fayette; La Rochefoucauld s'y montre sous
mours. Nous ne reprocherons pas à l'aimable a
chronismes de couleur qui transportent à la cou
les habitudes et le langage des courtisans d
Mme de La Fayette a conservé fidèlement un
précieuse que celle du costume, l'éternelle vér
ment et de la passion

1. C'est ainsi que l'appelait sa fille, Mme de Grignan.
2. *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 497, 2e éd

---

CHAPITRE XXXIII.

LE THÉATRE SOUS LOUIS XIV.

Racine. — Molière.

Racine.

Si les correspondances épistolaires du règne de Louis XIV en reproduisent mieux qu'aucun autre monument la physionomie réelle, la poésie dut en exprimer l'image idéale. Par un rare bonheur, quatre génies supérieurs, chacun dans son genre, s'élevèrent à la fois vers le sommet sacré où planait solitairement l'aigle vieilli de Corneille. Molière, Racine, Boileau et La Fontaine, ces noms qui suffiraient à la gloire d'une littérature, sont groupés par une prodigalité de la Providence dans l'espace de peu d'années. Trois d'entre eux brillent à la cour de Louis, qui donne ainsi aux lettres leurs titres de noblesse. Mais un lien plus étroit encore les unit tous ensemble. On a conservé le souvenir de ces cordiales réunions de la rue du *Vieux-Colombier*, où les « quatre amis dont la connaissance avait commencé par le *Parnasse*, formèrent ce qu'on pourrait appeler une Académie, si leur nombre eût été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées et tout ce qui sent la conférence académique. Quand ils se trouvaient réunis et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de sciences ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion. C'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontrent en leur chemin diverses sortes de fleurs. » Souvent, dans les beaux jours, « Acante (Racine) proposait une promenade en quelque lieu hors de la

ville, qui fût éloigné et où peu de gens entrassent.... Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile (La Fontaine) lui ressemblait en cela; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses. Ces passions qui leur remplissaient le cœur d'une certaine tendresse, se répandaient jusque dans leurs écrits et en formaient le principal caractère[1]. » C'est au milieu de ces causeries aimables que nos quatre amis se communiquaient leurs projets, se lisaient leurs ouvrages. C'est à cette liaison que nous devons, non les grandes qualités de chacun d'eux, mais l'unité de direction et d'objet qui donne à leurs écrits un certain air de famille, et qui rend plus sensible chez eux l'esprit général de leur siècle. Examinons maintenant les formes particulières que revêtit leur poésie.

On n'attend d'une pareille époque ni la naïve narration de l'épopée, ni les élans enthousiastes de l'ode. S'il est un genre de poésie qui exige, pour produire son effet, une nombreuse et brillante réunion; qui, dans une salle habilement construite, dispose les auditeurs de telle sorte qu'ils y viennent se faire voir aussi bien qu'écouter; qui, dans son œuvre, expose avec un art séduisant toutes les faiblesses du cœur et sache les excuser, les ennoblir, en les couvrant de noms héroïques; en un mot, qui présente un miroir adulateur à cette société idolâtre d'elle-même, nul doute que ce genre de poésie ne soit cultivé avec succès, accueilli avec transport.

Ce genre fut créé par Racine[2]. Voici une tragédie toute nouvelle, qui n'a pu naître et fleurir à aucune autre époque: voici la jalousie, l'ambition, l'amour surtout avec toutes ses nuances, depuis le sentiment le plus tendre jusqu'aux transports les plus ardents, qui s'environnent d'une poétique auréole. J'entends les noms glorieux d'Ilion, d'Athènes, de Rome, je vois passer sous mes yeux Hermione, Agamemnon, et Titus et Thésée; je n'en reconnais pas moins les tendres faiblesses de la cour de France; je songe à Mancini, à Henriette, à La Vallière; je retrouve partout Louis le Grand, non que le poëte ait cherché de froides allusions: il a vécu et

1. La Fontaine, *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, liv. I.
2. Jean Racine naquit à la Ferté-Milon en 1639; il mourut en 1699.

pensé avec son siècle, il s'est inspiré de ce qu'il a senti lui-même et vu autour de lui, il a rendu à la société, sous une forme brillante, ce qu'elle lui a prêté d'inspirations. La tragédie n'est plus, comme chez Corneille, l'héroïsme devenu entraînant; c'est la passion devenue héroïque. Le ressort dramatique n'est plus l'admiration, mais l'attendrissement. Le poëte nous élève moins; il nous replie sur nous-même. L'art gagne en vérité ce qu'il perd en hauteur. N'attendez même pas les commotions violentes du pathétique. Les artistes anciens les dédaignaient dans l'intérêt de la beauté[1]: Racine les évitera au nom des convenances. Ses effets seront mesurés à la délicatesse d'une cour sensible aux nuances les plus légères. Malgré les différences qui le distinguent de son prédécesseur, il y a entre eux une ressemblance que leur imposait leur époque. Tous deux sont spiritualistes au plus haut degré; tous deux cherchent exclusivement dans la nature morale la source de leur puissance. Ils dédaignent ou ignorent le spectacle extérieur, le mouvement matériel de la scène, les couleurs toutes faites de l'histoire. Leurs tableaux ne sont pas des portraits, mais des types; ce sont des idées qui ont pris sous leurs mains un corps et un visage. Ces poëtes n'embrassent point, comme Shakspeare, la réalité grossière pour l'élever à l'idéal; ils saisissent la pensée dans son germe et l'échauffent sous leurs ailes jusqu'à ce qu'elle ait reçu la vie.

De là cette unité sévère, que subit Corneille et dont Racine porte le joug si légèrement. De là ce petit nombre de personnages, toujours restreint aux indispensables besoins de l'intrigue; de là cette marche rapide et non interrompue d'un seul et unique fait; de là enfin ces grands portiques déserts où se rencontrent les interlocuteurs, endroits vagues, sans caractère et sans nom, où s'agite une action idéale dépouillée avec soin de tout épisode vulgaire; en sorte qu'on peut dire qu'il y a moins unité de temps et de lieu, que nullité de temps et de lieu. L'action morale, spirituelle, semble vivre en elle-même, comme la pensée, et n'occuper ni durée, ni espace.

1. Voyez le *Laocoon* de Lessing et l'*Histoire de l'art chez les anciens* de Winckelmann.

Quoique Racine dans ses conceptions soit n
que Corneille, quoiqu'il réduise ses personnag
portions plus humaines et plus naturelles, il
garder de croire qu'il n'ait pas aussi son idéal. !
sont ennoblis, non par leur perfection morale
libre développement de leur nature : ils atteign
plus haut degré d'être, c'est-à-dire de beauté
sphère merveilleuse, peuplée de rois et de hé
moins lourd sur ces nobles fronts ; les nécessités
la vie n'oppressent plus les poitrines ; les cœur
sans autre obstacle que le choc des passions ri
limites infranchissables de la condition humaine.
de la cour deviennent les passions de l'humanité
de Racine restera impérissable comme elles.

L'action n'est pas moins poétiquement transfig
habile gradation d'intérêt ! quelle heureuse con
péripéties ! comme tout est savamment préparé,
tifié ! Pas une lacune dans le tissu des incidents,
vraisemblance. Le spectateur est entraîné sans
relâche, depuis l'exposition jusqu'au dénoûmen
est comme la providence de ce petit monde dram
prévu et arrêté les événements, et n'en laisse pas
personnages qu'il a créés toute leur liberté moral

Mais c'est surtout par le style que Racine en
héros d'une magnificence idéale. Ici, nous serion
de nous en tenir à l'opinion de Voltaire, qui voula
toute critique on écrivît au bas de chaque page
sublime ! harmonieux ! » Nous préférons pourt
quelques lignes remarquables du disciple d'un gr
devenu lui-même un maître distingué[1] : elles no
ront par quels procédés l'écrivain a pu atteindre
fection qui charme et désespère.

« Avant tout, Racine est de l'école d'Horace ; il
règle ce précepte qu'on peut enfreindre et qu'on n'

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit,

1. M. Geruzez, *Théâtre choisi de Racine*. Paris, 1847. Préfac

Il choisit donc entre les idées qui s'offrent à son esprit ; et de celles qu'il conserve et qu'il enchaîne, il forme une trame solide et délicate, qui est, selon Buffon, comme la substance du style. Bientôt cette chaîne logique s'éclaire d'images et s'anime de sentiments ; car, pour devenir poétique, la pensée doit émouvoir le cœur et frapper l'imagination. Telle est la matière que le langage rendra sensible. Arrivé à ce point, le poëte choisit encore, et le vocabulaire où il puise les mots destinés à peindre et à toucher, tout restreint qu'il est, lui offrira d'abondantes ressources ; parce qu'il sait ennoblir les termes vulgaires par la place qu'il leur donne, parce qu'il rajeunit ceux que l'usage a fatigués, en les rappelant à leur acception primitive ; parce qu'il prête à tous une lumière nouvelle, un relief inattendu par des alliances si heureuses que le succès en efface la hardiesse. En effet, Racine n'a pas moins osé que les novateurs les plus téméraires ; seulement il a mieux réussi. Au reste, ses plus grandes hardiesses se rattachent ou aux habitudes de notre vieux langage, ou aux sources latines. Fidèle à cette double tradition même dans ses écarts apparents, il ne forge rien, il découvre et il sait employer. De là tant de richesse unie à tant de pureté.... Il dispose en maître de la langue, il la domine sans violence, et il en fait, au gré de son génie, une peinture et une musique. »

Loin d'être une dissonance prétentieuse dans le dialogue, ce style admirable contribue lui-même à l'illusion dramatique. Il fallait en quelque sorte un langage divin pour me faire croire que j'entends des héros et des dieux.

Les tragédies de Racine peuvent se diviser en trois classes. La première renferme les sujets empruntés au théâtre grec ; et ici, que d'habileté dans le choix, que de génie dans l'exécution ! D'abord, laissant respectueusement à l'écart Eschyle et Sophocle, qu'on ne touche pas impunément, il ne s'adresse qu'à Euripide, le moins parfait dans son ensemble, le plus touchant dans ses détails ; celui de tous qu'on pouvait le moins difficilement refondre, celui qui offrait le plus d'analogie avec le talent de Racine lui-même. Puis il frappe de l'empreinte moderne et chrétienne tout ce qu'il lui prend. *Andromaque* (1667) n'est plus une esclave vulgaire condam-

née successivement à l'amour de tous ses maîtres; c'est la noble et fidèle épouse du grand Hector, la mère de son Astyanax. *Iphigénie* (1674) est une vierge royale, fière et résignée dans le malheur; Achille, un généreux chevalier, prêt à tout braver pour ce qu'il aime. C'est surtout dans la tragédie de *Phèdre* (1677) qu'éclate toute la puissance d'une imitation créatrice. L'intérêt qui, dans la pièce grecque, s'attachait au fils innocent de Thésée, est ici transporté sur son épouse coupable,

Sur Phèdre malgré soi, perfide, incestueuse.

Le poëte français accepte le sujet, mais il déplace le centre de l'action. En général, dans toutes ses pièces tirées du grec, l'idée-germe appartient tout entière à Racine. Elle se développe dans un milieu mythologique dont elle tire à son choix les éléments qu'elle peut s'assimiler.

Le même principe dirige Racine dans ses tragédies historiques, qui forment la seconde classe; l'histoire n'est pour lui qu'une draperie flottante dont il entoure majestueusement son idée poétique. *Britannicus* (1669) est la plus belle étude du cœur humain. C'est un prince placé au moment terrible où d'homme il devient monstre: c'est le spectacle éternellement vrai du premier pas dans le crime. Tacite donnait les éléments réels du drame: Racine en a négligé une partie, et n'a pris que ceux qui pouvaient nourrir le germe vital. *Bérénice* (1670) se suffit à elle-même, et, prodige du talent! pendant cinq actes, cette suave élégie sans événements, sans épisodes, entretient l'intérêt et fait couler les larmes. *Mithridate* (1673) est le chef-d'œuvre du genre. Corneille, vaincu sur le terrain défavorable de *Bérénice*, est égalé ici dans son propre domaine. Aux élans sublimes du grand poëte, Racine oppose le sublime de l'ensemble. Un magnifique contraste abaisse vaincu aux pieds de l'amour le noble front du roi blanchi dans la victoire, et si auguste encore dans la défaite par l'inébranlable obstination de son courage. *Mithridate* couronne la série des tragédies historiques de Racine, comme *Phèdre* celle des tragédies grecques.

Il semblait que le poëte ne pouvait s'élever plus haut que dans ces deux chefs-d'œuvre. C'est en renonçant à cette gloire qu'il y parvint. Douze ans de silence, de retraite, d'études pieuses de l'Écriture sainte, éveillèrent chez Racine un génie inconnu. Il trouva dans ses émotions nouvelles la délicieuse idylle d'*Esther* (1689), et les prophétiques accents d'*Athalie* (1690).

Louis XIV eût pu appeler Racine, comme Tibère appelait un de ses courtisans, *amicus omnium horarum ;* ce fut le poëte *de toutes ses heures*. Il semble qu'une *harmonie préétablie* faisait vivre de la même vie le poëte et le roi. Chantre de l'amour dans la partie jeune et brillante du règne, Racine converti offrit à la vieillesse dévote du monarque l'écho le plus magnifique de la divine parole. Sa fin fut triste aussi. *Athalie*, son chef-d'œuvre, fut méconnu du public, et sa pitié pour le peuple lui attira la disgrâce du roi. Racine mourut de chagrin. C'est de ce prix qu'il devait payer la sensibilité qui fit son génie et sa gloire.

Molière.

Quelques années avant Racine avait débuté Molière[1], cet autre peintre de la nature morale, au moins égal au premier, quoique si différent. Racine s'est emparé des passions nobles, exaltées, généreuses : Molière prend possession des vices, des laideurs, des travers. Le ridicule est son idéal. Dans ce partage de l'humanité, il a choisi la plus riche, sinon la meilleure part. La nature et l'éducation le préparèrent à son rôle. Plein de sens et de raison, Molière était plutôt choqué des choses bizarres que touché des grandes choses. Au milieu d'une société toute spiritualiste, son enfance avait reçu des impressions contraires. Gassendi fut l'un de ses premiers maîtres, et tandis que son jugement repoussait les atomes d'Épicure, *passe encore pour la morale*, ajoutait-il. Plein de bonté, de tendresse d'âme, de générosité réelle, il pratiquait le bien au lieu de le rêver. Sa figure même révélait ses penchants :

1. Jean-Baptiste Poquelin de Molière, né en 1622, à Paris ; mort en 1673.

un nez gros, une grande bouche, des lèvres épai brun, des sourcils noirs et forts, contrastaient a noble et délicate figure de Racine, si semblabl Louis XIV. Une jeunesse errante et aventure son caractère. Entraîné vers le théâtre par un vincible, le jeune *Poquelin* renonce à son nom, il se fait directeur d'une troupe ambulante e province, ramassant sur sa route mille traits d' de satire[1]. Pendant douze ans, il traverse la F sens, comme pour pénétrer la vie réelle sous tou En même temps, il sème sur son passage des esq de verve et de mouvement, mais qui ne décèle le poëte original : ce sont des farces et des ca lienne, comme *le Médecin volant* et *la Jalousie* premiers crayons du *Médecin malgré lui* et de *din*. Bientôt il compose *l'Étourdi* (1653), *le Dé* (1654) ; et ces comédies de ruses et d'intrigues qu'une imitation du théâtre italien. C'est à Pari doit revenir (1659) pour se développer tout e centre du mouvement social, il en saisira mieu dances.

Les Précieuses ridicules (1659) révélèrent e comique. C'est alors qu'un spectateur put s'écrie Molière, voilà la bonne comédie. » C'était en ration de la comédie de mœurs. Aux imitation du théâtre italien et espagnol, succédait la viva tion de la société française. En même temps, l pait, dans la personne des *précieuses*, le faux g qui, depuis si longtemps, soufflait des Alpes et Cette pièce fut une révolution ; elle déclara tou bien des gens sensés pensaient sans oser le di Rambouillet applaudit lui-même. Les *véritab* rougissaient de leurs *ridicules* imitatrices. Mén *alcôviste* les plus illustres, se déclara converti. dit-il à Chapelain en sortant du théâtre du P

1. On conserve à Pézenas, un grand fauteuil de bois, où Moli s'asseoir en silence, le samedi, jour de marché, dans le coin d barbier, rendez-vous ordinaire des oisifs et des campagnards.

us approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent être critiquées si finement et avec tant de bon sens.... Il us faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce e nous avons brûlé. — Cela arriva comme je l'avais pré-, ajoute Ménage, et dès cette première représentation, on rint du galimatias et du style forcé[1]. » Ainsi le poëte ormait d'un seul coup le théâtre comique et le goût littére.

Molière alors se sentit devenir lui-même : « Je n'ai plus à faire, dit-il, d'étudier Plaute et Térence, et d'éplucher fragments de Ménandre ; je n'ai qu'à étudier le monde. » n'est pas qu'il eût renoncé aux conquêtes sur l'étranger is, dès lors, ses imitations, comme celles de ses illustres is, ne furent plus que des assimilations, où l'élément créar et original domine et perfectionne tout ce qu'il emprunte. a satire politique d'Aristophane, si incompatible avec nos eurs, il ne prend que des détails de situation et des traits dialogue. Plaute et Térence, moins éloignés du comique derne, ne lui offrent que des intrigues produites par une iété toute différente et des caractères généraux d'âge ou condition toujours uniforme. Molière entrevoit cependant, ravers ces figures invariables, des types vivaces et des ingues attachantes. A Plaute, il prend l'*Avare* et l'*Amphyon*; à Térence, les fourberies de ses valets et les débats de *Adelphes* sur le mariage. Chez les Italiens, il rencontre le *cteur*, académicien de Bologne ou de Padoue, dont il achèra l'éducation à l'école des Vadius et des Pancrace français. *Pantalon*, vieillard amoureux et crédule, se métamorphose *Géronte*; *Scapin*, valet astucieux et fripon, suivra natulement son maître, qui a besoin de lui pour être berné et é comme il faut; il prendra fraternellement sa place entre marquis de *Mascarille* et le vicomte de *Jodelet*. Molière pose du théâtre espagnol avec la même liberté : il ne copie s, il transforme ; il se fait le joyeux Homère de tous les es de tréteaux. A côté des Italiens, appelés autrefois par rie de Médicis, une troupe de comédiens espagnols était

1. *Menagiana*, édition de 1715, t. II. p. 65.

venue s'installer à Paris, lorsque Marie-Thér
Philippe IV, épousa Louis XIV. Depuis, cette
renouvelée plusieurs fois : son séjour prolongé
imitations. Ce fut la grande ressource de Thom
Molière n'y toucha qu'avec réserve. Il ne s'arrêt
comédie de Moreto, *Dédain contre dédain*, qui h
assez malheureuse *Princesse d'Élide*, et sur u
Tirso de Molina (Gabriel Tellez), *le Convive de*
il fit *le Festin de Pierre*, en acceptant les déta
changeant l'esprit et le caractère de l'œuvre o
reste des imitations se réduit à quelques fragmen
et à quelques détails de dialogue[1].

La source la plus féconde où puisa Molière, c
il le dit lui-même, le monde, la société. On le vo
dans une réunion, taciturne, rêveur. Son ami I
pelait *le contemplateur*. « Vous connaissez l'hom
lière de lui-même dans *la Critique de l'École des*
sa paresse à soutenir la conversation. Célimène l
à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut
une demi-douzaine de gens à qui elle avait fait f
il les trompa fort par son silence. » — « Élomire (
de Molière) n'a pas dit une seule parole.... Il a
collés sur trois ou quatre personnes de qualité q
daient des dentelles ; il paraissait attentif à leu
et il semblait, par le mouvement de ses yeux, q
dait jusqu'au fond de leurs âmes pour y voir
disaient pas[2]. »

Aussi s'est-il emparé de la société par droit de p
couverte. Il l'a parcourue du haut en bas, par so
tion philosophique. Aucune position élevée n'a i
courage, aucune position obscure n'a excité son dé
étrange ! les inspirations qui animaient la chaste
Racine se retrouvent exactement les mêmes dan

1. M. de Puibusque, à qui j'emprunte plusieurs de ces faits
une savante exactitude toutes les imitations du théâtre espagn
essayées par nos poëtes. Voyez *Histoire comparée des littera*
et française, t. II

2. *Zelinde*, comédie, par Villiers, cité par M. Sainte-Beuve, t

comique de Molière. L'un et l'autre prennent pour principaux objets la cour, l'antiquité classique et la religion. C'est qu'ils peignaient la même société, et que cette société était là tout entière.

La cour lui présentait d'abord ce qui en faisait le charme et la puissance, les femmes. Racine divinisait leurs passions; Molière combattit leurs défauts : c'était encore leur rendre hommage. Dans *les Précieuses*, et plus tard dans *les Femmes savantes*, il fit tomber le masque pédantesque qui gâtait les grâces naturelles de leur esprit. Il fit aussi la guerre à d'autres travers moins choquants et moins rares chez elles, à leurs petites rivalités aigres-douces, à leurs méchancetés gracieuses et sournoises. Leur coquetterie surtout trouva en lui un admirable peintre. Est-il rien de comparable à cette *Célimène* qui rend amoureux jusqu'au rude *Misanthrope ?* Quelle vérité universelle dans cette peinture, et en même temps quel type profondément français! Les poëtes du Nord ont donné à la passion des femmes la tendresse et la mélancolie; ceux du Midi l'ont tracée avec toute l'ardeur et la vivacité du climat; mais nulle part on n'a plus complétement saisi les charmantes imperfections de cette nature versatile. On sent que Molière critique les femmes avec amour. Il défend leur dignité dans *l'École des Maris* et dans *l'École des Femmes*. Il attaque les maximes juives et romaines sur l'infériorité et la soumission du sexe le plus faible : il reprend, avec mesure, au nom de l'équité et du bonheur domestique, la réaction contre les préjugés, entreprise et exagérée par l'esprit chevaleresque du moyen âge, et rend la tyrannie des hommes impossible, en la rendant ridicule. Nul poëte n'a d'ailleurs mieux senti, mieux exprimé toutes les délicatesses de l'amour. On pourrait citer de lui des vers dont Racine dut être jaloux.

La cour lui offrait encore un type non moins fécond, ces seigneurs qui n'avaient de noble que la naissance, et qui croyaient que la suffisance suppléait au mérite. Avec quelle verve Molière ne peint-il pas ces marquis « arrivant à la chambre du roi, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant leur perruque, et grondant une petite chanson entre leurs dents, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut

du terrain à deux marquis, et ils ne sont pas leur personne dans un petit espace[1]. »

Quand on lit les vers suivants, ne se croit-on *de-bœuf* de Versailles?

Vous savez ce qu'il faut pour paraître marq
N'oubliez rien de l'air ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plum
Sur une perruque de prix;
Que le rabat soit des plus grands volum
Et le pourpoint des plus petits.
Mais surtout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban sur le dos retrouss
Et parmi les marquis de la plus haute band
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes
Et votre ajustement
Faites tout le trajet de la salle des gardes,
Et vous peignant galamment,
Portez de tous côtés vos regards brusqueme
Et, ceux que vous pourrez connaître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être
Cette familiarité
Donne à quiconque en use un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du roi;
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau;
Et criez, sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel :
« Monsieur l'huissier, pour le marquis
Jetez-vous dans la foule et tranchez du notab
Coudoyez un chacun, point du tout de quarti
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier[2].

Le marquis est le plastron de Molière. « Oui, t

1. *L'Impromptu de Versailles*, scène III.
2. *Remercîment au roi*, 1663.

quis, nous dit-il. Le marquis est aujourd'hui le plaisant a comédie : et comme, dans toutes les comédies anciennes, voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, même dans toutes nos pièces de maintenant, il faut tours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie[1]. »
L'instinct plébéien du fils du tapissier trouvait un illustre nplice dans l'instinct dominateur du roi. Tous deux s'endaient à merveille pour établir l'égalité au pied du trône. ristocratie elle-même pardonnait facilement au poëte. Perne ne voulant se reconnaître dans ses peintures moqueuses, cun lui savait bon gré de rabaisser l'arrogance du voisin. e pense, marquis, que c'est toi qu'il joue dans *la Critique.* Moi? Je suis ton valet; c'est toi-même en propre perne[2]. » D'ailleurs il y avait presque toujours dans la pièce courtisan honnête homme. C'était une ressource pour tous amours-propres. Enfin Molière dédommageait la cour en bant la province, et consolait les nobles en frappant en- plus fort sur les parvenus insolents. *La Comtesse d'Escarnas* faisait passer *l'Impromptu de Versailles*, et *le Bourgeois tilhomme* guérissait les blessures des *Fâcheux.*
e seconde des grandes inspirations de la poésie sérieuse, tiquité classique, appelle aussi l'attention de Molière; mais lis que Racine montre par son exemple comment il faut profiter, c'est au grand comique qu'il appartient de faire comment il ne faut pas s'en servir. L'un ouvre le chemin imitation féconde, l'autre flagelle par derrière le stérile antisme; tous deux entraînent leur siècle loin de l'ornière seizième. Il suffit de nommer les Vadius et les Trissotins, savent du grec *autant qu'homme de France* et qui n'en pas moins des sots,

Des sots savants, plus sots que des sots ignorants,

Marphurius, les Pancrace, argumentant en *baroco* et en *bara* sur la *figure* d'un chapeau, et surtout ces excellents

L'Impromptu de Versailles, scène III.
. *L'Impromptu de Versailles*, scène I.

et savantissimes médecins, ce *docto corpore* de l
habile à *nommer en grec* toutes nos maladies, et
trépasser selon les règles de l'art.

C'est de la même façon que la religion inspire
Molière. Plein de respect pour elle quand elle est
venge elle aussi de ses pédants qui la défigurent e
pocrites qui l'outragent. *Tartufe* (1667) est comm
partie des *Provinciales*. C'est la suite de la mê
mais élevée à un caractère de généralité tout n
effet, l'attaque ne vient plus d'un sectaire, mais
sophe; et l'adversaire attaqué n'est plus le jé
l'athée travesti. Ajoutez que l'absence de toute
scolastique et un intérêt dramatique encore plu
rendent ce chef-d'œuvre populaire. *Tartufe* est l
théâtre comique; il en a l'à-propos comme la per
milieu des années brillantes de Louis XIV, l'aut
pressentir, par la divination du génie, le triste fl
fectera la fin du règne. En vrai poëte national, il
expression immortelle à la plus vivace de nos hai
une merveille dont lui seul était capable, il infli
odieux des vices le châtiment le plus terrible che
çais, le ridicule.

Du reste Molière se rattache moins que ses ill
.emporains à la pensée toute chrétienne du siècle.
Gassendi, l'ami de Bernier et de Chapelle peint la
maine en elle-même, dans sa généralité de tous le
sans être le moins du monde hostile au christiani
préoccupe assez peu. Le genre qu'il traitait se
mettre cet oubli. Molière n'échappe pourtant poi
nière spiritualiste de tous les grands artistes de s
Son triomphe, c'est la comédie de caractère, c'est-à-
de l'esprit humain. Son procédé, comme celui de Co
Racine, c'est l'abstraction vivifiée par le génie. *L'Av*
le Misanthrope (1666), son œuvre capitale avec *Ta*
développés d'après les mêmes principes que les t
Racine. Les deux poëtes saisissent une qualité uniq
dividu, anéantissant par la pensée toutes les autres
ensuite en action et même quelquefois en plaidoirie

ıvec les qualités opposées. Rien de plus contraire ıédé au faire dramatique de Calderon et de Shakı de plus conforme à l'esprit du dix-septième siècle ·al à l'esprit français.

grande gloire de Molière, c'est d'avoir été le poëte ité en même temps que celui de son époque. Nonil a châtié et aperçu le premier le ridicule, dans que ses contemporains estimaient et prenaient au ais il a incarné ces vices et ces travers dans des 'une vérité impérissable. Il a su réunir la généras passions et la propriété dans les caractères. Ses ıs ont une physionomie si distincte, si personnelle, econnaît entre mille; on croit avoir vécu avec eux, ns chaque siècle retrouve en eux ses penchants et ls sont à la fois réels comme des individus et étervrais comme des types.

ɔrésentation de la vie n'est pas seulement une peinıvant tout une poésie. Ces personnages ne sont pas ts, mais des créations. Molière produit comme la d'après les mêmes lois, mais il ne la calque pas. e, il tire d'un germe unique ses plus belles concep-

ıe qui entraîne ses acteurs et les enveloppe comme ɔhère, est toute resplendissante du feu de son ima-'est une verve de gaieté qui échauffe, qui passionne nde comique, et rejaillit de tous les objets, comme d'un ciel du Midi, en mille effets brillants. Cet yeuse humeur, cet entrain d'imagination, croît chez ec le don sévère de l'observation philosophique. A e sa raison devient plus profonde et son coup d'œil rant, sa verve comique monte et bouillonne de plus 'est, pour ainsi dire, le lyrisme de l'ironique et gaieté, aux ébats purs, au rire étincelant. *Le Ma-inaire*, avec son étourdissante cérémonie, en est le rme et le plus frappant exemple. Molière y touche de l'imagination libre et sans frein, qui faisait le la poésie de l'ancienne comédie grecque.

onsidère cette étonnante réunion des plus belles et

des plus rares qualités de l'intelligence, cette profonde sagacité, cette verve inépuisable; si l'on songe à la fécondité de ce talent qui suffisait à la fois aux plaisirs de la cour, à l'amusement du peuple, aux besoins de la troupe et à l'admiration des connaisseurs; si l'on tient compte de cette rapidité d'exécution, de cette composition grande et hardie, espèce de peinture à fresque qui ne laisse pas la brosse se reposer un instant; si l'on place tout cela au milieu d'une vie active, occupée de mille soins, tourmentée par mille chagrins domestiques, et par les soucis d'acteur, d'auteur, de directeur, de courtisan, on se gardera bien de contredire Boileau, qui, le jour où Louis XIV lui demanda quel était le plus grand poëte du siècle, répondit sans hésiter : « C'est Molière. » Nous concevons pourtant que certains lecteurs, plus sensibles aux *pompeuses merveilles* de Racine, ou à la naïveté si charmante et si riche de La Fontaine, répliquent avec Louis XIV : « Je ne le croyais pas. »

CHAPITRE XXXIV.

SUITE DE LA POÉSIE SOUS LOUIS XIV.

Boileau. — La Fontaine. — Poëtes secondaires.

Boileau.

Tandis que Racine et Molière dotaient la France de leurs chefs-d'œuvre, Boileau Despréaux[1], leur ami, apprenait au public à les comprendre et à les admirer. Avant lui le goût incertain admettait confusément le bon et le médiocre. Une foule d'auteurs sans mérite encombraient la route des grands écrivains; Scudéry était admiré à côté de Corneille; le bel esprit, moqué par Molière, n'était pas catégoriquement pros-

1. Né à Paris ou à Crosne, près Paris, en 1636; mort en 1711.

crit et condamné. On vénérait la mémoire de Voiture, on se récriait devant les concetti de Saint-Amand et de Chapelain. On n'avait pas encore *laissé* à l'Espagne et *à l'Italie*

> De tous leurs faux brillants l'éclatante folie.

Le grand Corneille lui-même est peut-être l'exemple le plus frappant de ce mélange du mauvais avec l'excellent, du faux goût avec le sublime. En un mot, il y avait alors des modèles; il n'y avait pas de doctrine. L'œuvre de Boileau fut de *débrouiller l'art confus* du dix-septième siècle, d'assigner à chaque homme et à chaque chose son rang dans l'estime publique; sa gloire, c'est de l'avoir fait avec un discernement presque infaillible, avec un courage intrépide, et enfin d'avoir rendu ses arrêts dans une forme si heureuse, dans un langage si parfait qu'on ne sera pas plus tenté de les refaire que de les infirmer.

Le culte du bon sens, la souveraineté de la raison en matière de goût, tel est le mérite durable de la doctrine de Boileau. C'est là le trait de ressemblance qui l'unit aux autres grands hommes du siècle. C'est l'esprit de Descartes transporté dans la poésie.

On ne reconnaît pas moins dans sa critique les autres caractères plus passagers et plus accidentels de son époque. Amoureux avant tout de l'ordre et de la régularité, il discipline la poésie, comme Louis XIV la société; il établit rigoureusement dans les ouvages d'esprit la division des classes; il prêche la noblesse du langage, insiste sur l'étiquette des hémistiches et sur la légitimité inviolable de la césure. Son esprit est plus juste que large, plus judicieux que profond; il voit volontiers les choses par leur côté le plus saillant, fût-il le plus étroit. S'il veut louer Molière de cette justesse de langage qui ne sacrifie jamais l'idée à l'expression, il lui demande avec admiration *où il trouve la rime*. S'agit-il d'apprécier la difficulté de concevoir le plan, l'ensemble d'une œuvre d'art; d'en subordonner toutes les parties les unes aux autres, d'en former une suite, une chaîne continue dont chaque point représente une idée, comme dit Buffon : « C'est un ouvrage qui

me tue, écrit-il, par la *multitude des transitio* mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la p

On s'attend bien que dans un siècle où don ment l'esprit de société, où les poëtes, en génér la nature, Boileau ne fera pas exception. Il s que ce défaut soit de peu de conséquence chez rique. Cependant sa critique en subit le contre- des anciens, il recommande la mythologie sans l il prend pour un système d'allégories abstraites de la vie universelle qui est l'âme de la poé n'entend guère plus la poétique grandeur du repousse le merveilleux chrétien à la fois comn comme trop aride : c'était calomnier du même et le dogme chrétien. Boileau n'a pas plus que rains le sens du moyen âge; il montre une ig gneuse de toute notre vieille poésie national volontiers, comme Louis XIV : *C'est du Ga* encore : *Otez-moi ces magots de la Chine.* reprocher trop vivement au critique cet éloigne temps qui finissent. Le progrès ne se fait qu' idées nouvelles ne s'affirment que par la né ciennes : la séparation devient hostilité. Desca toute l'antiquité : c'était une forme exagérée neté de la raison. Le christianisme naissant av polythéisme jusque dans sa littérature. C'est a prit moderne que Boileau repousse toute la avec ses arts et sa poésie. Plus chrétien que ca religieux que dévot, c'est par indépendance sous la discipline de nos vieux maîtres, les Grec C'est encore là une autorité sans doute, mai librement choisie et interprétée librement.

La carrière poétique de Boileau peut se d périodes. Dans la première (de 1660 à 1668), rique attaque les mauvais poëtes avec toute l'i son âge : il combat à outrance le faux goût pagne et d'Italie. C'est alors qu'il publie neu quatre sont exclusivement littéraires, et dont l tiennent, contre les mauvais écrivains, une

inattendus et par là même plus piquants. « Les *Satires* appartiennent, dit Voltaire, à la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, il est vrai, à la seconde, mais très-supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez Racine. » Ajoutons que la neuvième satire, adressée à son *Esprit*, est égale à ce que Boileau a jamais fait de mieux.

Dans la seconde (de 1669 à 1677), Boileau laisse reposer la satire; il a renversé, il s'agit de reconstruire. Alors paraît l'*Art poétique* (1674), où il formule et coordonne la doctrine littéraire qu'il vient de faire prévaloir. Il publie la même année les quatre premiers chants du *Lutrin*, ingénieuse et élégante plaisanterie, chef-d'œuvre de versification digne d'un moins mince sujet. Déjà une humeur moins bouillante anime le critique : sa raillerie est plus enjouée. Il écrit les neuf premières *Épîtres*, dont la dernière, adressée à Racine, réunit à leur plus haut degré toutes les qualités excellentes qui assurent la gloire du grand satirique français.

Après cette pièce, Boileau, nommé historiographe du roi avec Racine, interrompt comme lui ses travaux poétiques : pendant les seize années qui suivent il se contente de publier les deux derniers chants du *Lutrin* (1681). Il ne rentre dans la carrière qu'en 1693; mais, moins heureux que son illustre ami, il est loin d'y retrouver un nouveau génie. C'est alors que commence la troisième période de sa vie. Il reparaît aux yeux du public avec l'*Ode à Namur*, faible et malheureuse tentative lyrique; il compose trois froides satires, contre *les Femmes*, sur *l'Honneur*, contre *l'Équivoque*, enfin il écrit alors ses trois dernières épîtres, dont l'une, celle qui termine le recueil, et a pour sujet *l'Amour de Dieu*, n'offre plus rien d'attachant ni dans l'inspiration ni dans le style. Il manqua à ce sage la sagesse la plus rare, celle de savoir finir à propos[1]. Boileau est un événement immense dans l'histoire de la littérature. Il constitua le goût national, il sut dégager et mettre en relief son caractère le plus vital, le plus permanent, le bon sens ingénieux et moqueur; il ennoblit le vieil

1. D. Nisard, *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 376

esprit français des Villon, des Marot, en lui ı langage élégant de l'antiquité classique et tout séances de la plus spirituelle des cours : c'est le l Paris dans la grande galerie de Versailles.

Ces avantages furent achetés par quelques in On a trop cru que Boileau avait tracé les limite de l'art : on l'a trop appelé le *législateur du Par* plutôt le précepteur de son siècle, et, dans son s il instruisit moins les écrivains que le public. Sar conversations durent être précieuses pour ses illı à qui il apprenait à être mécontents d'eux-même *difficilement;* mais ses écrits ont surtout pour bu des lecteurs, et ils sont parfaitement appropriés à Sa critique est nette, simple, accessible à tous, plu qu'inspiratrice; elle réduit les principes de l'art sens commun. Elle est piquante, railleuse, médi relevée de noms propres; enfin elle coule ses pré des vers impérissables, aussi brillants d'images que elle en fait des proverbes, et les impose bon gré n mémoire.

La Fontaine.

Le quatrième poëte de la glorieuse pléiade de I l'un des habitués des réunions du *Vieux-Colombier* là même qui nous en a esquissé le tableau, Jean d taine[1]. C'est en lui que se réalise de la façon la plu la fusion de tous les éléments du passé au sein d'ı toute moderne et douée de l'originalité la plus Seizième siècle, moyen âge, antiquité classique, to y a de plus heureux, de plus aimable, de plus élé les poëtes d'autrefois, vient se reproduire sans e résumer avec charme dans ses naïfs et immortels *bonhomme* renoue, sans y songer, la chaîne de la française qu'avait rompue la brillante mais dédaign rature du dix-septième siècle. Bien plus, il semble : et devancer une philosophie encore inconnue. Tan

1. Né à Château-Thierry en 1621; mort en 1695.

sie de son époque, toute cartésienne d'inspiration, toute daine, toute sociale d'habitudes, ne voit dans l'univers l'homme moral, et considère la nature comme un méca- ne inanimé, La Fontaine sympathise avec toute la création; ce qui vit, tout ce qui végète, l'arbre, l'oiseau, la fleur champs, ont pour lui un sentiment, un langage. Il aime ayon de soleil qui se détache comme une frange d'or de arpe d'Iris, il remarque avec bonheur le *moindre vent d'aventure fait rider la face de l'eau.* La vie universelle, nte aux yeux sévères et exclusifs de ses amis, se réveille r lui seul avec toutes les grâces de l'antique mythologie, e la vérité profonde de la poésie moderne. La Fontaine, lus simple, le moins prétentieux des poëtes, est le seul rattache le dix-septième siècle à la fois au passé et à enir.

ien de plus spontané, de plus involontaire que sa voca- . Il avait, dit-on, atteint sa vingt-deuxième année avant donner le moindre signe du penchant qui devait l'entraîner s la poésie. Une ode de Malherbe, qu'il entend lire un r, éveille en lui le sentiment du rhythme. Dès lors com- nce d'elle-même son éducation poétique. Elle se poursuit s ambition, sans empressement : La Fontaine étudie, et it ne faire que s'amuser. Il lit les vieux auteurs qui for- ient alors le fonds d'une bibliothèque de province. Il s'at- he à Rabelais et à Marot; il admire naïvement l'esprit de ture, il passe de longues heures avec l'*Astrée* de d'Urfé : it ses délices des contes joyeux de la reine de Navarre. alie n'est pas exclue de cette revue instinctive du dernier le. Elle nous a pris notre moyen âge, elle va nous revenir -même par une juste compensation :

Je chéris l'Arioste et j'estime le Tasse ;
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

it d'exclusion chez lui, et pourtant point d'incohérence : originalité est assez puissante pour assimiler tant d'élé- ts divers. L'antiquité grecque et latine va entrer aussi

dans la combinaison. Un des parents de La Fontai et son ami le chanoine Maucroix, lui conseille Homère, Virgile, Térence et Quintilien. Il se avis, et s'attache aux anciens avec cette heureuse f meur qui lui fait aimer toute belle chose (lui-n appelé Polyphile). Ce n'est pas de sa part qu'il fi une imitation servile. Il sait trop par où a péc poésie du seizième siècle :

Ronsard est dur, sans goût, sans choi
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son franç
Des Grecs et des Latins les grâces infinies;
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissaient tout pas
Et d'érudition ne pouvaient se lasser....
Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire
On voit bien qu'il a lu, mais ce n'est pas l'affai
Qu'il cache son savoir et montre son esprit [1].

Quant à La Fontaine,

On *lui* verra toujours pratiquer cet usage,
Son imitation n'est pas un esclavage.
Il ne prend que l'idée et les tours et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefoi
Si d'ailleurs quelque endroit chez eux plein d'
Peut entrer dans *ses* vers sans nulle violence,
Il l'y transporte, et veut qu'il n'ait rien d'affec
Tâchant de rendre *sien* cet air d'antiquité [2].

Jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans, La Fonta attendre sans impatience et dans une molle pares maturité de son génie. Admis dans la maison, da liarité de Fouquet, jouissant de tous les agréments pagne et de la société, sans qu'il en coûte aucun son insouciance, il consume le temps, comme tou biens, et paraît *doucement laisser couler sa vie* poésies légères, empreintes d'une facilité nonchal luptueuse, échappent çà et là au caprice de sa plum

1. Epître au prince de Conti.
2. Epître à Huet, alors évêque de Soissons.

ēnéreuse hospitalité du surintendant. On y retrouve déjà ırt de badiner avec grâce, que les muses françaises sement avoir perdu depuis Marot. Seul de son époque, La taine, dans ses petits vers de circonstance, montre de l'aice, du naturel et de la sensibilité. Le premier ouvrage qui ra sur son nom un commencement de célébrité, fut un cri l'âme arraché par la disgrâce de son bienfaiteur[1]. L'*Élégie* : *nymphes de Vaux* eut le plus beau de tous les succès; ramena l'intérêt public sur le ministre disgracié. L'opin, moins inflexible que le roi, ne put résister à cet harmoux et touchant plaidoyer, et sembla admettre que

C'est être innocent que d'être malheureux.

)ès ses premiers essais, La Fontaine avait joint l'élégance règne de Louis XIV à la grâce naïve de celui de Fran- Ier; il devait remonter plus haut encore dans nos tradis nationales, et reproduire, dans son admirable langage, récits malins et trop souvent licencieux de nos trouvères. es *Contes et nouvelles*, dont le premier recueil parut 1665, nous montrent un côté du siècle de Louis XIV que ittérature avait jusqu'alors voilé sous l'éclat d'une décence ielle. Ils sont la poésie de la société dont les mémoires de geau et de la princesse Palatine étaient l'histoire. Ce fut r plaire à la nièce de Mazarin, Marie-Anne Mancini, dusse de Bouillon, que notre poëte composa ses contes les jolis et malheureusement aussi les plus libres. On les t avec charme dans sa société, qui se composait de ce que is avait de plus illustre. Une autre femme des plus distines par son esprit, et qui fut, avec Mme d'Hervard, la pronce de La Fontaine, Mme de La Sablière, réunissait chez les seigneurs les plus dissipés de la cour, tels que les zun, les Rochefort, les Brancas, les Foix, les Lafare. Mais dernier inspira un attachement sérieux, dont la rupture

La disgrâce de Fouquet valut encore à la littérature française les remarles *Mémoires* de Pélisson, où l'éloquence du barreau se dépouilla pour emière fois du pédantisme de l'âge précédent, pour parler enfin le lande la nature et de la raison.

jeta Mme de La Sablière dans la retraite, et La Fo
une société plus épicurienne et moins retenue e
princes de Conti et de Vendôme devinrent pour lu
faiteurs généreux. Il était l'hôte toujours bienven
du Temple, voluptueux séjour où régnait l'anacréon
de Chaulieu. On devine ce que durent être des
pour une société aussi corrompue que spirituelle. I
y fut la seule limite de la licence; et le poëte eut
sion de tout dire, pourvu qu'il dît tout avec esprit.

On peut regarder les *Contes* de La Fontaine com
nière et définitive refonte des fabliaux populaires q
depuis le moyen âge, en possession d'amuser l'Eu
cace, l'Arioste, tous les novellistes italiens sembl
avoir donné leur expression la plus parfaite. Le no
teur ne craignit pas une concurrence si redoutabl
pour en triompher, qu'à reprendre tous ces vieux
près l'esprit français, qu'à leur rendre en quelque
natal. Laissant donc aux Italiens, à l'Arioste surtou
rite d'une plus grande variété de tons, d'une touche
tique, d'un coloris plus éclatant, La Fontaine y su
une simplicité pleine de finesse, par mille traits
naïfs, par cette vivacité gauloise qui court au but sa
ter à cueillir des fleurs au bord du chemin. Les
italiens ont conservé une parenté assez intime avec
romanesques qui, sur une place publique, à Flore
Ferrare, amusaient, par de mélodieuses octaves, u
artiste et avide de longs récits. Ils sont encore poëtes
ils se mettent peu en scène, ne montrent que leurs
y déploient, suivant le génie de leur patrie, plus d'
tion que d'esprit proprement dit. La Fontaine est
cis, plus enjoué. Il excelle à préparer les incidents, à
d'amusantes surprises; il cause familièrement avec le
plaisante avec les objections et les invraisemblance
sujet, place à propos une réflexion piquante, pres
jours aussi pleine de raison que d'esprit. Enfin il as
çà et là son langage de quelque bon vieux tour de
ou de Marot, ce qui lui donne un air charmant de n
de bonhomie.

ıtefois cet ouvrage est heureusement le moins connu ı ceux qui font la gloire de La Fontaine. Ses *Fables*[1] l'é- ınt au-dessus de lui-même, tant par la pureté irrépro- e de leur morale que par l'inimitable perfection de leur Il était dans ses contes le poëte de sa société, il est le de tous les temps, de tous les états, de tous les âges ses fables. L'enfant s'y amuse, l'homme s'y instruit, le les admire. Elles ne doivent rien aux inspirations con- oraines, et elles furent cependant goûtées et appréciées r apparition comme elles le sont de la postérité. Ici ce plus seulement au seizième siècle ni au moyen âge que ëte emprunte, pour les transformer, leurs traditions ma- ses. Il reprend à sa source le vieil apologue de l'Orient, i dans son cours par les inventions successives des Grecs, omains, des modernes; il se fait l'héritier universel du ens populaire; il recueille avec soin toutes ces fables, les crit, les *met en vers*, comme il le dit modestement dans itre; et ce ne sont plus les fables de Vishnou-Sarmah, pe, de Phèdre, de Babrius, encore moins de Planude; le c leur a donné leur vrai nom, et a contraint les éditeurs leur restituer, ce sont les fables de La Fontaine.

ı effet, l'originalité poétique ne consiste pas à inventer le , mais à découvrir la poésie du sujet. Les poëtes les plus eurs n'ont presque jamais inventé autre chose. L'inven- de La Fontaine, c'est sa manière de conter, c'est ce style rable, c'est cette imagination heureuse, qui jette partout rêt et la vie. « Il ne compose pas, dit la Harpe, il con- . S'il raconte, il est persuadé, il a vu. C'est toujours son qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit; il a toujours de vous dire son secret, et d'avoir besoin de vous le dire; lées, ses réflexions, ses sentiments, tout lui échappe, naît du moment. » C'est dans cette bonne foi, dans cette rente crédulité du conteur, dans ce sérieux avec lequel il les plus grandes choses aux plus petites que consiste la ité propre et distinctive de La Fontaine, son inimitable

[1] Elles parurent en trois recueils : les six premiers livres en 1668; les uivants en 1678 et 1679; le douzième et dernier en 1694.

naïvete. On s'imagine entendre un homme assez
ajouter foi aux contes dont on a bercé son enfanc
lement il y croit, mais il espère bien vous y faire
Son érudition, son éloquence, sa philosophie, to
d'imagination, de mémoire, de sensibilité est mi
pour vous intéresser au débat de *Dame Belette* a
Lapin. De là ce phénomène qu'on n'avait pas vu
dyssée, cette singulière mais incontestable allianc
haute poésie avec les récits les plus naïfs ; de là v
que, selon l'expression de Molière, *nos beaux espr*
ront pas le bonhomme.

Il a de plus qu'eux tous l'amour et l'intelligenc
pagne. La Fontaine n'eut jamais de cabinet partic
bibliothèque ; il se plaisait à composer dans la s
champs : là, il étudiait du cœur cette nature q
peindre.

> Je puis dire que tout me riait sous les cieux...
> Pour moi le monde entier était plein de délice
> J'étais touché des fleurs, des doux sons, des be
> Mes amis me cherchaient, et parfois mes amou

Cette nature qu'il aime n'est pas un objet banal et i
que les poëtes de cabinet la retracent d'après de va
dire : ses tableaux ont des couleurs fidèles, qui sent
ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immens
où se promène de grand matin le maître et où l'alou
son nid, ces bruyères et ces buissons où fourmill
petit monde, ces jolies garennes, dont les hôtes éto
la cour à l'aurore parmi le thym et la rosée, c'est la
la Sologne, la Champagne, la Picardie[1] ; La Fonta
poëte de la vieille France, comme le gardien fidè
vieux et charmant langage. Mais ces vastes plaines
peu poétiques en apparence, de même que cette la
vive que colorée de nos provinces du Nord, prennen
plume un charme attendrissant comme le souvenir d

1. Sainte-Beuve, *Portraits et Caractères*, article *La Fontaine*.

l. Nous pouvons renvoyer à notre poëte ces vers qu'il sse à la duchesse de Mazarin :

> Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs :
> Allez en des climats inconnus aux zéphirs,
> Les champs se vêtiront de roses.

entiment si vrai de la nature rapproche La Fontaine de tiquité mieux que n'eût pu faire l'érudition : il comprend me Théocrite et Virgile les voix secrètes des eaux et des ; il aime comme Horace un tranquille sommeil au bord le source pure, et il les chante avec autant de grâce. La hologie même est pour lui comme pour eux un symbole n de vie. Sa *Psyché*, son *Adonis* respirent une langueur ptueuse et tendre ; ils se voilent d'une sorte de demi-jour x et pénétrant, tout différent de l'éclatante lumière que ine répand sur les sujets grecs : c'est une beauté plus né-ée, qui trouve dans son abandon un attrait nouveau[1]. Il ble que sa muse se soit peinte elle-même :

> Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
> La tête sur son bras et son bras sur la nue,
> Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas.

n'est pas jusqu'aux mœurs de la Fontaine qui n'aient lque chose de naïvement païen. Elles sont plus libres que ompues ; il se laisse aller, comme Régnier, à ce qu'il ap-e *la bonne loi naturelle*, et qui, toute bonhomie à part, t que le paresseux abandon du soin de conduire dignement ie. Il conçoit si peu l'austérité et la décence chrétiennes, l songe sérieusement à dédier un récit graveleux au jan-ste Arnauld, et offre pour les pauvres à son confesseur le éfice d'une édition future de ses contes. Il oublie qu'il a femme à Château-Thierry, et rencontre, dit-on, son fils le reconnaître. Mais il faut en croire sa bonne vieille garde-ade, *Dieu n'aura jamais le courage de le damner !*
ouis XIV était moins indulgent pour le *bonhomme*. Rien

H. Martin, *Histoire de France*, t. XV, p. 68.

dans ses défauts ni dans ses qualités de roi ne le
goûter ce trouvère demi-païen, qui n'avait d'aille
vers rien de pompeux, rien d'apprêté. Louis appréc
doute

> Son art de plaire et de n'y penser pas ..
> Et la grâce plus belle encor que la beaut

D'ailleurs La Fontaine n'était pas fait pour la c
C'était l'homme des réunions plus libres, plus af
l'étiquette. Fort aimable en conversation, quoi qu'
mais aimable à ses heures et avec ses amis, i
délices de la petite cour du Maine à Sceaux, c
Bouillon, de Vendôme, où on lui laissait son fra
ses franches allures.

> Je dois tout respect aux Vendômes (disa
> Mais j'irais en d'autres royaumes,
> S'il leur fallait en ce moment
> Céder un ciron seulement.

La Fontaine avait encore, nous l'avons dit, fait
société intime de Fouquet. Ce fut un grief que C
pardonna pas, et qui contribua à l'exclure de la
veurs royales. Les mêmes causes morales qui
Louis XIV de La Fontaine, rendirent le sévère et
leau injuste envers son ancien ami. Il le bannit
poétique, lui et la fable. Fénelon fut moins inexora
vit en latin l'éloge du fabuliste, qu'il donna à
jeune duc de Bourgogne, son élève. Cet enfant de
faiteur du vieux poëte. Le jour où La Fontaine r
niers sacrements de l'Église, le prince lui env
propre mouvement une bourse de cinquante louis
ce qu'il possédait en ce moment. On aime à const
mier hommage de l'enfance envers le génie le p
temps modernes, et à voir le vieillard que le roi
protégé par un prince de dix ans.

Poëtes secondaires.

Au-dessous des quatre grands noms qui rep

poésie du règne de Louis XIV, s'échelonnent une foule de poëtes dont il faudrait tenir compte, si nous écrivions l'histoire des auteurs et non celle des idées. Nous ne pouvons nous dispenser d'indiquer au moins ceux que la renommée a placés au second rang. Dans la tragédie, Thomas Corneille eut le malheur de porter un nom trop glorieux, et de faire double emploi en imitant faiblement son frère et Racine. Campistron chercha à reproduire la grâce de ce dernier modèle; il substitua partout la galanterie à l'amour : ce n'est qu'un apprenti qui calque timidement le dessin d'un grand maître. Duché, plus incorrect, est un peu plus animé, sans parvenir encore à être vraiment tragique. Lafosse fut plus heureux au moins une fois : son *Manlius* lui assure une renommée durable. Quinault, après avoir fait de mauvaises tragédies, se plaça au premier rang dans un genre secondaire, l'opéra, où l'un des mérites de la poésie est de se plier complaisamment aux exigences de la musique.

Les imitateurs de Molière réussirent mieux que ceux de Racine. Racine paya lui-même, en passant, son hommage à la comédie : *les Plaideurs*, délicieuse esquisse dans le genre d'Aristophane, révélait dans le poëte une verve de plaisanterie qui s'unit plus souvent qu'on ne le croit au génie tendre et pathétique. Brueys et Palaprat ressuscitèrent sur le théâtre la vieille et excellente farce de *Patelin*, et composèrent quelques autres pièces estimées. Le comédien Baron, ou, sous son nom, le Jésuite La Rue, transporta sur la scène française l'*Andrienne* de Térence. Les comédies de Quinault et de Campistron sont très-supérieures à leurs tragédies. Boursault, si honorable pour sa modestie et son noble caractère, a laissé au répertoire quelques bonnes pièces à tiroir, *le Mercure galant*, *Ésope à la ville*, et *Ésope à la cour*. Dufresny eut ou montra trop d'esprit pour être vraiment comique. Dancourt, dans sa stérile abondance, a écrit douze volumes de comédies, parmi lesquelles il en surnage à peine quatre. Le véritable héritier de Molière, c'est l'aventureux, le spirituel, le joyeux Regnard. *Le Joueur*, *le Légataire*, et *les Ménechmes* peuvent paraître sans honte après le *Misanthrope*. « Les situations de Regnard sont moins forte comiques : ce qui les caractérise

surtout, c'est une gaieté soutenue, un fonds inépuisable de saillies, de traits plaisants. Il ne fait pas souvent penser, mais il fait toujours rire [1]. » Un homme de lettres prétendait que Regnard était un auteur médiocre : « il n'est pas médiocrement gai, » répondit Boileau.

CHAPITRE XXXV.

PHILOSOPHIE ET ÉLOQUENCE.

Malebranche. — Bossuet. — Fénelon.

Malebranche.

Nous avons déjà indiqué deux des points de vue sous lesquels la littérature reproduit la société de Louis XIV. Les mémoires et surtout les correspondances en retracent l'image réelle; les poëtes, la peinture idéale. Il nous reste à montrer comment les philosophes, c'est-à-dire surtout les orateurs chrétiens, en révèlent les principes. Les écrivains déjà parcourus nous disent les uns ce qu'était, les autres ce que rêvait leur siècle : ceux qui nous restent à voir exposent ce qu'il croyait. Le grand règne est un arbre majestueux dont nous avons entrevu jusqu'ici la tige et les rameaux fleuris; nous n'avons plus qu'à en étudier les principales racines.

L'ombre de Descartes plane sur le siècle entier : sa pensée vit dans les poëtes, sa méthode triomphe chez les savants; les gens du monde eux-mêmes font une mode de ses doctrines; dans les sociétés les plus frivoles, on parle de métaphysique, on se passionne pour les *tourbillons*. Cependant Descartes ne sera pas admis sans réserve par une époque où la tradition catholique exerce tant de puissance; on pressent que ses principes seront plus forts que sa prudence; ce sont ces principes

1. La Harpe, *Cours de littérature*, t. IV, p. 107.

l'on redoute. Ses œuvres avaient été mises provisoirement *à ndex* à Rome (*donec corrigerentur*). Louis XIV aussi mit en ıelque sorte sa mémoire *à l'index*. Lorsque, en 1667, les stes du philosophe furent rapportés de Suède, ses funé-illes solennelles furent ajournées; le roi protecteur des tres et des arts défendit de prononcer publiquement l'é-ge funèbre du plus grand génie qui ait illustré la pensée de France.

Le cartésianisme du règne de Louis XIV prit un aspect à la s plus religieux et plus poétique; Malebranche en fut l'hié-phante[1]. Doué d'une âme passionnée, il éprouvait de vio-nts battements de cœur à la lecture d'un ouvrage de Descar-s; il décriait sans cesse l'imagination, comme on se plaint une personne trop aimée, dont on redoute l'empire. Carté-en, mais comme Descartes, il paraissait avoir rencontré plu-t que suivi son maître. « Du reste, excessif et téméraire, roit et extrême, mais toujours sublime; n'exprimant qu'un ul côté de Platon, mais l'exprimant dans une âme chré-nne et dans un langage angélique, Malebranche, c'est Des-rtes qui s'égare, ayant trouvé des ailes divines, et perdu ut commerce avec la terre[2]. »

Malebranche, comme Descartes, est encore un philosophe. doctrine, c'est la parole humaine, c'est-à-dire l'examen, la scussion. Ce n'est pas sous cette forme que doit éclater la oyance d'une époque aussi synthétique. Elle va s'imposer ec une autorité divine, et, pour s'emparer souverainement s âmes, déployer le plus magnifique langage que la bouche l'homme ait jamais parlé; c'est d'avance nommer Bossuet.

Bossuet.

Ce grand homme est, pour ainsi dire, l'âme du siècle de ouis XIV: il règne à côté du grand roi; il règne sur le roi i-même par la double puissance de la doctrine et du génie.

. Né en 1631; mort en 1715. — Œuvres : *Recherche de la vérité; Con-sations chrétiennes; Méditations chrétiennes et métaphysiques; Traité de ale; Entretien sur la métaphysique et la religion; Traité de l'amour de u.*

. V. Cousin, introduction du *Rapport sur les Pensées de Pascal.*

Athlète infatigable, on le retrouve partout et toujours victorieux : dans la chaire, où il triomphe ; près du trône, dont il forme l'héritier ; à la cour, dont il renverse saintement les favorites ; au théâtre, qu'il condamne et proscrit ; dans les assemblées du clergé, dont il dicte les résolutions ; dans son diocèse, qu'il *nourrit de la parole de vie ;* dans les plus humbles monastères de filles, dont il *élève* les esprits au niveau des *mystères* du christianisme, et qu'il édifie par de pieuses *méditations*. Il semble que l'époque tout entière soit pénétrée par sa pensée, et que, pour bien connaître les principes du siècle, il suffise de comprendre Bossuet[1].

Il s'empare de toutes les idées, de tous les progrès de son temps et les absorbe dans la grande unité de la foi catholique. Ennemi « des esprits ardents et excessifs, plus propres à commettre ensemble les vérités chrétiennes qu'à les réduire à leur unité naturelle[2], » il s'attache de toute la puissance de sa logique et de son immense érudition aux doctrines les plus vieilles et les plus générales du catholicisme. Son originalité, c'est de n'avoir point d'originalité dans le dogme : il en résulte que son autorité prend un caractère impersonnel et divin, et que sa parole devient, pour ainsi dire, la voix même de l'Église.

Toutefois, dans cette imposante universalité de doctrine, dans cette hautaine prétention à la vérité absolue, se reconnaissent, distincts encore, les divers courants d'opinions contemporaines qui sont venus s'y confondre.

Cet esprit altéré de discipline et d'unité accepte avec ardeur la transformation monarchique que Louis XIV a fait subir à la France. Pour lui, comme pour la plupart de ses contemporains, la monarchie absolue est l'idéal du gouvernement. « Le prince est un personnage public ; *tout l'État est en lui ;* la volonté de tout le peuple est renfermée dans la sienne. Voyez un peuple immense réuni en une seule personne ; voyez cette puissance sacrée, paternelle et absolue ; voyez la raison secrète, qui gouverne tout le corps de l'État, renfermée dans

1. Jacques-Bénigne Bossuet naquit le 27 septembre 1627, à Dijon, et mourut à Paris le 16 avril 1704.

2. Bossuet, *Oraison funèbre de Nicolas Cornet* (1663).

tête! vous voyez l'image de Dieu dans les rois, et l'idée de la majesté royale[1]. » Plein de cette idée, a en demander la confirmation au livre des livres, à et de cet inépuisable arsenal, d'où les indépendants t tiré naguère la hache républicaine, il fera sortir re impénétrable pour couvrir la royauté.

ndances cartésiennes se découvrent aussi dans cet ble adversaire de toute nouveauté. Le traité *de la nce de Dieu et de soi-même* appartient tout entier piration. D'ailleurs, l'étude de l'homme individuel, de l'âme, qui domine toute la philosophie et toute la dix-septième siècle, ne se montre nulle part avec plus dans cette glorieuse génération d'orateurs chrétiens de laquelle marche Bossuet. Mais pour lui, il se troit dans cet objet fini. Disciple de la Bible bien le Descartes, fils des prophètes hébreux, jeté par sa à la cour polie de Louis XIV, il est pris d'une im-ié, quand du haut du Sinaï, où il a contemplé Jé-abaisse les yeux sur ce néant qu'on appelle l'homme; eunesse il porte dans son sein ce sublime contraste, nifique antithèse qui fera son génie.

marquable que les lacunes mêmes de la doctrine ique de Bossuet deviennent le principe des plus éclats de son éloquence. Il ne croit point au progrès, ppement successif de l'humanité. Tout ici-bas est dans son néant, comme là-haut dans l'infinité. Les ns humaines *dorment leur sommeil*. Un abîme éter- la terre du ciel : Bossuet, génie hébraïque, songe même trop peu que le Christ a comblé l'intervalle. inspiré plutôt par la grandeur terrible de l'Ancien t que par la mansuétude de la loi nouvelle. De là e dédain de toute chose mortelle, cette fierté pleine ur, cette sublime rudesse de parole, qui frappe, laisse dans l'âme un long ébranlement d'admiration. cours se répand à la manière d'un torrent; et, s'il son chemin les fleurs de l'élocution, il les entraîne

[1] *Politique tirée de l'Écriture sainte*

plutôt après lui par sa propre impétuosité, qu'il ı
avec choix pour se parer d'un tel ornement[1]. » !
style s'abaisse, avec une admirable insouciance
jusqu'au langage familier qui eût effrayé tout aut
mais, alors même, on sent que c'est l'aigle qui s
proie, et qu'il descend du ciel tout prêt à y rei
seul bond. « Une puissance surnaturelle qui se pl
ce que les superbes méprisent, s'est répandue et
l'auguste simplicité de ses paroles.... et lui donne
suader, des moyens que la Grèce n'enseigne pas et
n'a pas appris[2]. »

Ce fut en 1661 que Bossuet prêcha pour la pr
devant Louis XIV, dans la chapelle du Louvre. I
mier abord, ces deux hommes se comprirent. Le ro
élan de sympathie rare dans un esprit si réservé, 1
père de Bossuet pour le féliciter d'avoir un tel fil
à 1669, le jeune orateur se montra dans toutes les
Paris. La cour, la ville entière affluaient à ses se
deux reines sortaient du palais pour l'entendre; le
de Port-Royal quittaient eux-mêmes leur désert; le
les Condé se mêlaient à la foule. Alors le prêtr
dans sa chaire; ou plutôt sur son tribunal, car i
devant ces illustres assemblées comme un apôtre,
juge : « Mon discours, leur disait-il, dont vous vou
juges, vous jugera au dernier jour; et, si vous
plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables[3]. »

Dans le silence profond de toute tribune politiq
sance de la tribune sacrée grandissait de son isolen
elle faisait entendre une voix libre au milieu du c
notone de toutes les admirations. La noble figure
préparait le succès de sa parole. « Son regard ét
perçant; sa voix paraissait toujours sortir d'une âm
née; ses gestes étaient modestes, tranquilles et nat
parlait en lui, avant même qu'il commençât à p

1. Bossuet, *Oraison funèbre du P. Bourgoing* (1662).
2. Bossuet, *Panegyrique de saint Paul.*
3. Bossuet, *Oraison funèbre de la princesse Palatine.*
4. *Mémoires et Journal* de l'abbé Ledieu, secrétaire de Boss

arait rarement la forme de ses sermons ; il se présentait,
ne devant les réunions les plus imposantes, avec un simple
vas, s'abandonnant, comme les orateurs antiques, à la
e de ses convictions et à la pression toute-puissante de sa
sée. Aussi les *Sermons* écrits qui nous restent de lui,
re de ses premières années, oubliés longtemps, inconnus
s amis intimes, mutilés même par les éditeurs, ne peu-
-ils nous donner qu'une idée bien imparfaite de l'élo-
nce vivante qui coulait de ses lèvres. Et pourtant, quel
ctère encore dans cette lave refroidie ! Ces discours sont
pleins du dogme ; l'Écriture sainte en forme comme le
. On croit entendre la voix des vieux prophètes et des
es de l'Église. Ce sont là, comme il le dit lui-même, les
licateurs invisibles qui parlent par sa bouche. Ici, c'est
id qui rappelle l'idée de la mort à ces voluptueux audi-
s, tout occupés de la gloire et du plaisir. « Je l'ai dit,
s êtes des dieux et vous êtes les enfants du Très-Haut....
s, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de
ssière, vous mourrez comme des hommes, et toute votre
ndeur tombera par terre, *verumtamen sicut homines mo-
nini*. » Là, c'est Tertullien décrivant « cette femme vaine
ambitieuse, qui traîne en ses ornements la subsistance
ne infinité de familles, et porte en un petit fil autour de
col des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera cer-
e circumfert*. » Mais c'est Bossuet qui ajoute que l'homme,
travaille tant à s'accroître et à multiplier ses titres, « ne
vise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néan-
ins le mesure au juste[1]. » De pareils traits, jetés avec une
ondance inépuisable, expliquent l'impression profonde que
duisait la parole de Bossuet et la longue rumeur qui,
lgré la sainteté du lieu, suivait chacun de ses discours.

Les circonstances ouvrirent bientôt à l'éloquence de Bossuet
carrière où elle se sentit plus à l'aise. L'oraison funèbre,
appelant l'orateur sacré près du tombeau des grands de la
re, offrit à ce superbe contempteur de la gloire humaine
casion *d'élever jusqu'au ciel le magnifique témoignage de*

1. Bossuet, *Sermon sur l'honneur*.

notre néant. En même temps, elle faisait jaillir d comme pour tempérer le sublime, ces sources d compatissante, qui laissent voir l'homme dans l'ap gnent, comme le drame antique, la pitié à la terr son funèbre existait sans doute avant Bossuet; de même, des hommes célèbres y avaient signalé le Mascaron, habile et énergique écrivain, trop fardé antique, trop peu ému, trop peu orateur; Fléch artiste en paroles, pompeux sans emphase, fleuri sa sinon sans recherche, rarement énergique, mais to gant et disert; Bossuet s'empara de ce genre, et le ainsi dire, en le renouvelant. Pour première co succès, il en sentit la difficulté, il en signala admi les écueils aussi bien que la grandeur. « Je vous av que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs lors les panégyriques des princes et des grands du mond pas que de tels sujets ne fournissent ordinairemen idées. Il est beau de raconter les secrets d'une sub tique, ou les sages tempéraments d'une négociati tante, ou les succès glorieux de quelque entreprise L'éclat de telles actions semble illuminer un disco bruit qu'elles font déjà dans le monde aide celui q se faire entendre d'un ton plus ferme et plus ma Mais la licence et l'ambition, compagnes presque bles des grandes fortunes, font qu'on marche p écueils; et il arrive ordinairement que Dieu a si pe dans de telles vies, qu'on a peine à y trouver quelqu qui méritent d'être louées par ses ministres[1]. » P prend son parti avec une audace tout apostolique; i *ser à bout la gloire humaine, détruire l'idole des an elle tombera anéantie devant ces autels*[2]. *Ce n'est pa vrage humain qu*'il *médite : il faut qu*'il *s'élève au- l'homme, pour faire trembler toute créature sous les de Dieu*. C'est aux princes, c'est aux rois surtout qu *de grandes et terribles leçons*, et qu'il crie avec le p

1. *Oraison funèbre du P. Bourgoing* (1662).
2. *Oraison funèbre de Louis de Bourbon* (1687).

reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis ter-

isons funèbres de Bossuet se déroulent aux yeux de comme les pages d'une imposante histoire. Chaque mble n'être qu'une partie d'un vaste ensemble, où événements et les personnages illustres de l'époque nt tour à tour à la lueur lugubre des solennités de semble que la Providence les amène successive- mes et choses, aux pieds de l'orateur qui va les *che! Marche!* s'écrie la voix terrible : et aussitôt sinistre cortége. D'abord, c'est la révolution d'An- ec un trône qui s'écroule, et cette *épée qui frappe guste*, et ces reines dont les *yeux contenaient tant* 1669) ! Puis le palais de France est troublé à son ut à coup retentit comme un éclat de tonnerre cette nouvelle : MADAME se meurt ! MADAME est morte ! • pendant passent rapidement dans la foule les plus gures de l'histoire : Gustave, Retz, Mazarin, Voici la douce et pieuse épouse de Louis XIV tour d'elle règne une sérénité triste et pure, comme *gatoire* de Dante après les touches énergiques de ais ici encore, par un magnifique contraste, on en- n vague lointain l'écho bruyant de la gloire mili- n royal époux. Viennent ensuite les courtisans, à leurs maîtres, une princesse (Anne de Gonza- , un ministre (Letellier, 1686); puis, pour *mettre s discours*, le plus grand capitaine du siècle, l'ami , le prince de Condé (1687). C'est pour lui que rêt à descendre de cette tribune auguste, déploie *and cœur et son grand génie*. Il s'anime d'un en- guerrier pour suivre son héros aux plaines de Fri- de Rocroy : il raconte la guerre avec la précision capitaine, il semble s'enivrer un instant de l'odeur re et de la fumée de la gloire ; mais c'est pour l'im- on Dieu qu'il pare la victime. C'est ici surtout ans toute sa sublimité le contraste des grandeurs

funèbre de la reine d'Angleterre (1669).

éphémères de ce monde avec la grandeur éternel que s'épanche, avec un charme pénétrant, la tend de Bossuet, quand, à la suite *des peuples* en deuil, *et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lun France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes a leur comme d'un voile*, il s'avance lui-même avec *blancs qui l'avertissent* de sa fin prochaine, *et vie restes d'une voix qui tombe,* dire un dernier adie dres de son illustre ami.

Quelque saintes que fussent les leçons donnée suet dans ses oraisons funèbres, la vérité, sainte l'histoire a pourtant à réclamer contre la plupart préciations. C'est l'écueil presque inévitable de ce loquence; l'orateur est facilement entraîné à érige accomplis de vertu des personnages fort éloignés d La conclusion est excellente, mais les prémisses son irréprochables. Aussi l'oraison funèbre est-elle, tragédie classique, un genre éteint avec la société q duit. Bossuet l'a emportée dans sa tombe.

Il est un autre genre auquel il a plutôt donné c'est la philosophie de l'histoire. L'idée des *Orai bres*, dégagée des préoccupations contemporaines portée dans un passé qui la purifie, devient le *Di l'histoire universelle*. C'est la véritable épopée des i dernes, celle dont Dieu est le poëte et l'humanité A ce magnifique récit, rien ne manque des splen l'antique épopée : l'unité d'action, la grandeur l'intervention merveilleuse d'une main divine, u rapide, étincelant, sublime, tout s'y trouve. Les pressent, se coordonnent dans ce vaste ensemble; et les empires *tombent avec un fracas effroyable les les autres*, et au milieu de cette mobilité des institu maines se dresse *l'empire du Fils de l'homme au l'éternité est promise.* On peut contester la vérité de vue de Bossuet : on n'en peut méconnaître la cence. Ce sont les fastes du genre humain aperçus du Sinaï.

Bossuet avait conçu dès sa jeunesse le dessein de

travail, il en avait recueilli patiemment tous les matériaux. Il les mit en œuvre lorsqu'il fut chargé de l'éducation du dauphin : le *Discours sur l'histoire universelle* fut terminé en 1679, à la fin de cette éducation si laborieuse et si inutile. L'auteur ne s'y proposait d'abord que de donner un abrégé de l'histoire ancienne, pour résumer sous les yeux de son élève les faits qu'il avait appris. Les réflexions, qui ne devaient servir que de préface, passèrent au premier plan, d'après les conseils de ses amis, et la partie historique ne fut plus que l'introduction. Mais jamais résumé ne fut plus lumineux et plus entraînant : c'est l'esquisse d'un grand maître; on attend avec une curiosité inquiète que sa main y jette la vie et la pensée. C'est toutefois, au point de vue de l'art, une disposition étrange que ce triple récit qui reprend à trois fois les annales du monde. Le but spécial de l'instituteur rend suffisamment compte de l'isolement de la première partie ; mais la division des deux autres nous semble une objection contre le système philosophique de Bossuet. L'œuvre de Dieu n'admet pas de dualité.

Si Bossuet n'a pu, malgré tout son génie, faire rentrer les empires dans le dessein de Celui dont le royaume n'est pas de ce monde, du moins en a-t-il étudié profondément, au point de vue humain, les constitutions et les vices. Rien de plus vrai ni de plus beau que ses considérations sur la Grèce, sur Rome, sur Carthage. Entraîné par la sympathie puissante des grandes choses, le prélat du dix-septième siècle, l'auteur de la *Politique sacrée*, est républicain avec le sénat de Rome : il pénètre *les conseils vigoureux de cette compagnie*, comme s'il avait vécu dans son sein, et la voyant si prudente, si ferme, si héroïque, il lui pardonne presque d'avoir été païenne. Montesquieu n'aura guère qu'à développer les rapides indications de l'*Histoire universelle*.

Aujourd'hui le nom de Bossuet est synonyme de celui de l'éloquence. Nous voyons avec étonnement qu'il n'en fut pas de même pour ses contemporains. A peine parlent-ils de lui comme orateur : jamais ils ne mentionnent ses sermons. Quand ils veulent louer un prédicateur excellent, tous leurs éloges sont pour Bourdaloue, qui monta dans la chaire l'année

même où Bossuet en descendit (1669). Jamais o
entre eux ces deux hommes illustres, comme on
souvent Corneille à son jeune successeur. Mme d
écho aussi fidèle qu'aimable des opinions de la hau
ne cesse d'exalter les sermons de Bourdaloue, et
des *Oraisons funèbres*.

Pour expliquer ce phénomène, il faut se rap
« Bossuet forme à lui seul un monde à part dans
monde littéraire du dix-septième siècle. Les autr
fils adoptifs de Rome et de la Grèce : lui, a passé p
aussi, mais il vient de plus loin, il transporte l'
Occident par des alliances de mots d'une hardiess
nouveauté incroyables, par des figures gigantesque
goût européen ne lui eût pas suggérées, mais qu'il
mettre aux lois de la proportion en portant la me
l'immensité même. Tel est le fruit de son commerce
avec la Bible, seule nourriture assez forte pour son g
autres théologiens étudiaient froidement l'Écriture
matière de leur science : Bossuet y voit la science vi
parole toujours vibrante et enflammée ; il s'en pénèt
revêt tout à la fois; il fait siens tout ensemble l'esp
forme, autant que le permet la différence des temp
langues[1]. »

Les contemporains de Bossuet respectaient trop s
pour oser l'admirer. Ils sentaient sa puissance sans s
compte d'un art si extraordinaire. Ils croyaient ne de
sa doctrine l'émotion qu'ils éprouvaient au pied de sa
et ne songeaient pas à analyser la foudre qui les re
Aux yeux de son siècle, Bossuet n'était pas un orate
un Père de l'Église.

C'est peut-être là, en effet, la marque la plus véri
son génie, et la source de son éloquence. Bossuet ne f
orateur que parce qu'il était plein de la doctrine qu'
enseigner. Sa vie ne fut qu'une longue bataille con
les ennemis du dogme : il fut l'homme de tous les be
soldat de tous les dangers. Tantôt il cherche à réuni

1. H. Martin, *Histoire de France*, t XV, p. 86.

fortes mains les deux parts de l'Europe que le protestantisme a divisées : vain mais noble effort, bien digne de la France et du dix-septième siècle[1] ! Tantôt se posant au milieu de deux doctrines rivales et extrêmes, il frappe jansénistes et jésuites avec l'impartialité de la droiture et du bon sens[2]. C'est lui qui, dans l'assemblée de 1682, rédige la déclaration du clergé, véritable charte de l'Église gallicane, sanction définitive et officielle qui consacre la ruine de la théocartie du moyen âge, et même de la monarchie absolue dans l'ordre spirituel. Enfin une dernière lutte, plus douloureuse sans doute pour le vainqueur, fut celle où, toujours fidèle à l'antique tradition de l'Église, et au sens pratique qui n'abandonne jamais son génie, Bossuet s'éleva, dans la question du quiétisme (1697), contre un homme qui avait été son admirateur et son ami, mais dont toutes les tendances, toutes les opinions, toutes les vertus formaient avec celles de Bossuet lui-même le plus violent contraste, et menaçaient, à leur insu, tout l'édifice religieux et monarchique du dix-septième siècle. Nous voulons parler de Fénelon.

Fénelon.

La carrière de Fénelon se déploie parallèlement à celle de Bossuet, dans un contraste plein de lumière. Tous deux furent enfants précoces, tous deux sont théologiens, philosophes, orateurs, écrivains du premier ordre ; tous deux évêques et docteurs de l'Église ; tous deux précepteurs de princes et vivant à la cour ; mais ces rapports ne font que mieux ressortir les différences de leurs génies.

En religion, en politique, en littérature, ils n'ont rien de commun que l'excellence de leur esprit et la beauté de leurs ouvrages.

Bossuet et Fénelon furent deux principes plutôt que deux

1. *Exposition de la foi catholique* (1671) ; *Conférence avec le ministre Claude* (1678) ; *Histoire des variations* (1688) ; *Négociations avec Leibnitz* (1691).
2. *De l'état présent de l'Église ; Sur la morale relâchée ; Mémoires présentés à Louis XIV* (1700).

hommes rivaux; et leur opposition, qui tourma
afflıgea leurs contemporains, réduite aujourd'hı
spective de l'histoire, n'est qu'une richesse de pl
condité intellectuelle du grand siècle.

Bossuet était l'homme de la tradition, de
majestueuse des doctrines. Il saisissait en ses b
tout le passé du christianisme, pour l'opposer a
terrible qui entraînait le présent. De là sa grande
mité et quelquefois sa rudesse. Ne cherchez p
homme; c'était un dogme, et un dogme qui a foi e
qui sait qu'il descend du ciel et a droit de régner

Fénelon est l'apôtre de l'inspiration intérieu
admirablement docile à la parole de l'Église, il
vérités qu'il contemple dans le sanctuaire de sa c
sait qu'*il ne faut pas chercher cette lumière en c*
et que *chacun la trouve en soi-même*. Notez bi
révélation intime n'est pas le rêve d'un mystiq
qu'écoute Fénelon n'a rien de privilégié, d'ind
est commune à tous les hommes, supérieure à
parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à s
quer en tous lieux et à redresser tous les homme
les coins de l'univers. Il ne reste plus qu'à lu
nom sacré, et à fléchir le genou devant elle : Fén
rêta pas à moitié chemin : *Où est-elle*, s'écrie-t-i
suprême? n'est-elle pas le Dieu que je cherche[1]?

Bossuet avait jeté un abîme insondable entre
création, et c'est sur les sommets inaccessibles de
avait trouvé le sublime dont il foudroie toutes l
de la terre. Fénelon n'est pas moins sublime qu
cilie ces deux extrêmes dans une éternelle com
Être, *qui est infiniment, voit, en montant jusqu'à*
les degrés auxquels il peut communiquer l'être....
objet particulier, Fénelon *observe sa correspo*
certain degré d'être qui est un Dieu, et dont cet
lui-même une communication[2].

1. Fénelon, *De l'existence de Dieu*, Ire partie, chap. IV, §
chap. IV.
2. Fénelon, *De l'existence de Dieu*, IIe partie, chap. IV

Bossuet est surtout théologien. Il voit avec douleur qu'on soit arrivé *à ces temps de tentation, où l'éloquence éblouit les simples, la dialectique leur tend des lacets, une métaphysique outrée jette les esprits dans des pays inconnus*[1]. Fénelon, quoique profondément convaincu de la foi dont il est le ministre, quoique effrayé aussi d'*un bruit sourd d'impiété qui vient frapper ses oreilles*[2], s'engage volontiers dans des routes nouvelles. Il honore assez la religion pour ne craindre pour elle le contact d'aucune vérité. Son traité *De l'existence de Dieu*, qu'on peut rapprocher avec intérêt du traité sur la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, part de Descartes, comme Bossuet, mais il s'élance au delà de Malebranche et de Platon. Ajoutez que la démonstration métaphysique y repose sur une large et magnifique base : la première partie du traité est un tableau brillant de la nature, heureuse imitation de celui de Cicéron, dans la *Nature des dieux*. Par un attribut distinctif de sa philosophie, Fénelon, dans cet admirable ouvrage, joint sans cesse le sentiment à la pensée, et ne réussit pas moins à émouvoir qu'à convaincre.

C'est par le cœur surtout que diffèrent les deux nobles émules. La sensibilité de Bossuet disparaît dans sa grandeur: l'amour est l'âme de Fénelon, le principe de toute sa vie, le foyer de son génie. Celui qui disait : *Il serait à désirer que tous les bons amis s'entendissent ensemble pour mourir le même jour....* et encore : *Il en coûte beaucoup d'être sensible à l'amitié, mais ceux qui ont cette sensibilité aiment mieux souffrir que d'être insensibles*[3], celui-là devait porter dans la religion la tendresse de saint François de Sales. Ses *Lettres spirituelles* produisent dans l'âme une impression de calme et de bonheur qui charme et persuade, avant même d'avoir convaincu. « Soyez avec Dieu, écrit-il, non en conversation guindée comme avec les gens qu'on voit par cérémonie, mais comme avec un bon ami qui ne vous gêne en rien et que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle, on s'écoute, on ne se dit rien, on est content d'être ensemble sans se rien

1. Bossuet, *Relation du quiétisme*.
2. Fénelon, *Sermon sur l'Épiphanie*, IIe partie.
3. *Histoire de la vie de Fénelon*, par Ramsay, p. 174.

dire; les deux cœurs se reposent et se voient l'un da
et ils n'en font qu'un seul.... On n'est jamais d
qu'imparfaitement avec les meilleurs amis; mais
qu'on est parfaitement avec Dieu . »

Ce qui est diversité dans la métaphysique éclate d
en luttes et en discordes. Bossuet devint l'adversai
nelon. L'amour pur, l'amour désintéressé, dont celui-
faire l'idéal de la religion, devint l'occasion du com
accusé à tort, selon nous, les intentions de Bossu
doute, ses paroles eurent trop d'aigreur, mais la l
même était nécessaire; c'était le choc de deux d
Bossuet *s'est montré sévère et inflexible, parce qu'il a
et que les saintes vérités de la religion n'admettent
mollesses et les vaines complaisances du monde*[2].
moment de la dispute, Bossuet, chose étrange! *n'ava
rien lu de saint François de Sales ni des autres aute
genre. Tout lui était nouveau, tout le scandalisait*[3]. «
avec douleur, écrit-il à son ancien ami, vous avez vo
ner sur la piété : vous n'avez trouvé digne de vous c
beau en soi. » C'était ouvrir la porte au mysticisme.
même? cette communication trop directe de l'âme av
cette révélation intérieure et immédiate, ces méditati
Jésus-Christ était absent par état ne préparaient-elle
qu'on a depuis appelé *le rationalisme? Il y allait de
religion*[4]. L'amour de Dieu fut donc le crime glorieu
nelon. L'expiation n'en fut pas moins admirable. On
quelle héroïque humilité l'archevêque de Cambrai ab
la voix de l'Église, ce qu'un homme a de plus cher au
ses convictions individuelles.

Louis XIV, à la demande de Bossuet, avait sollicité,
arraché de la cour de Rome, la condamnation du li
Maximes des saints, où Fénelon avait concentré sa d
Le roi n'aimait pas l'archevêque. Un instinct de
l'avertissait que l'édifice si régulier, si logique, de so

1. Lettre CLXXXI.
2. Réponse de Bossuet aux lettres de Fénelon, dans Bausset, t. II,
3. Lettre de Fénelon à M. Tronson (manuscrit), *ibidem*, t. II, p. 7
4. Paroles de Bossuet à Louis XIV.

voir absolu, avait là un ennemi d'autant plus redoutable qu'il était moins violent. On disait avec raison que *la grande hérésie de l'archevêque de Cambray était en politique et non pas en théologie*[1]; et Louis l'appelait nettement *le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume*. Les *chimères* de Fénelon devaient être bien dépassées par les réalités de l'avenir, et c'est un honneur pour lui d'avoir appelé des réformes qui auraient pu dispenser la France d'une révolution. La lettre hardie qu'il écrivit au roi en 1704, sur les abus de son règne[2], les *Mémoires particuliers* qu'il rédigea à Chaulnes, en 1711, sous les yeux du duc de Chevreuse, et qui devaient servir de programme à un règne nouveau[3], enfin ses admirables *Directions pour la conscience d'un roi*, livre si différent de la *Politique sacrée* de Bossuet, rendront sa mémoire éternellement chère à tous les amis d'une sage liberté.

Mais le plus bel ouvrage que Fénelon fit pour elle, celui auquel se rapportaient tous les autres, c'est l'éducation du jeune prince qui devait monter un jour sur le trône de Louis XIV. Mieux servi que Bossuet par le naturel de son élève, il sut mieux aussi, on peut l'affirmer sans crainte, descendre à la portée de celui qu'il voulait instruire. L'éducation du grand dauphin est un monologue sublime où l'on n'entend que Bossuet; celle du duc de Bourgogne est un colloque plein d'intérêt, où le génie du maître ne se révèle qu'avec les progrès du disciple.

C'est à lui que Fénelon doit une partie de sa réputation d'écrivain; c'est pour lui qu'il composa ses œuvres les plus littéraires : d'abord ses *Fables*, où d'excellentes leçons, où d'indulgents reproches se déguisent, pour plaire davantage, sous de simples et gracieuses fictions; puis les *Dialogues*, exposition dramatique des réflexions inspirées à l'enfant par l'étude de l'histoire; enfin, l'ouvrage le plus connu, le plus populaire de Fénelon, celui qui résume tout son esprit, toutes

1. D'Alemberg, *Éloge de Fénelon*.
2. Elle se trouve dans les Œuvres de Fénelon, 3 vol. grand in-8, 1838, t. II, p. 425. M. Géruzez l'a transcrite dans ses *Nouveaux Essais d'histoire littéraire*, p. 299.
3. On les trouve textuellement reproduits dans la *Vie de Fénelon*, par Bausset, t. IV, p. 424.

ses tendances, les *Aventures de Télémaque*, au
joindre les *Aventures d'Aristonoüs* (1669).

Ici nous retrouvons Fénelon tel sans doute qu
déjà montré, partisan des lois et d'une liberté
du despotisme au point d'alarmer, par d'inve
inévitables allusions, l'orgueil du roi vieillissant,
et toujours enivré de lui-même; nous reconnai
pureté de sa morale évangélique, dans la délici
d'un Élysée tout chrétien, le prêtre plein de
tendresse d'âme dont nous avons esquissé plus
Mais cet ouvrage fait briller en lui, de tout son
ractère nouveau, dont nous n'avons pas encore
forma un des traits les plus distinctifs de Fénel
tique imagination, colorée de tous les souvenir
C'est par là qu'il se rattache au dix-septième siè
d'autres égards il semble laisser derrière lui. Pe
le devance-t-il encore ici par l'exquise pureté
par le dédain de toute parure de convention, par
vif et délicat *de l'aimable simplicité du monde n*

Dès sa jeunesse, Fénelon avait senti l'attrai
génie de la Grèce. Dans une lettre adressée pr
Bossuet, il épanche et confond, avec un enthou
nile, les émotions de poëte et de chrétien que ce
inspire : « La Grèce entière s'ouvre à moi; le
recule; déjà le Péloponnèse respire en liberté,
Corinthe va refleurir; la voix de l'Apôtre s'y fe
tendre. Je me sens transporté dans ces beaux l
ces ruines précieuses, *pour y recueillir avec les
monuments, l'esprit même de l'antiquité*. Je che
page où saint Paul annonça aux sages du mond
connu. Mais *le profane vient après le sacré;* et je
pas de descendre au Pirée, où *Socrate fait le pla
blique*. Je monte au double sommet du Parnas
les lauriers de Delphes et je goûte les délices

Cette lettre renfermait en germe l'inspiratio

1. Expression de Fénelon dans une de ses lettres à La Mot
2. Lettre manuscrite de Fénelon, datée de Sarlat, 9 octobre
d'année; dans Bausset, *Vie de Fénelon*, t. I, p. 42.

maque. Les gracieux mensonges de la mythologie, que
suet condamnait avec tant d'austérité dans le poëte San-
l, n'effrayaient point l'esprit moins haut mais plus large
Fénelon. L'art trouvait toujours grâce à ses yeux indul-
ts : il semble qu'il devinait quelque chose de saint dans
eauté. Il ne proscrivait point le théâtre[1] : souvent, à Ver-
les, il allait surprendre Mignard à son atelier, *dans les
res de son travail pour parler peinture avec lui*[2]. Dans
premier de ses ouvrages, dans le *Traité de l'éducation des
s*, où tant de bon sens pratique s'allie à tant de finesse,
trouve un indice de ce goût parfait de l'art antique. Il
drait qu'on *fît voir aux jeunes filles la noble simplicité
i paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous
tent des femmes grecques et romaines; elles y verraient
nbien des cheveux noués négligemment par derrière et des
aperies pleines et flottantes à longs plis, sont agréables et
ijestueuses*. Il trouvait *même bon qu'elles entendissent par-
les peintres et les autres qui ont le goût exquis de l'anti-
ité*.

C'est par ce *goût exquis* que Fénelon dans ses admirations
ssiques, ne s'arrête pas aux Romains, comme Corneille,
nme Boileau, comme la plupart des écrivains français de-
s Malherbe. Parmi les Grecs eux-mêmes, il s'attache aux
s simples, aux plus purs, aux plus naïfs, ce qui le dis-
gue de Racine. Homère, Xénophon, Platon deviennent
modèles. Il préfère même l'*Odyssée* à l'*Iliade;* il en tra-
t six chants pour se bien pénétrer de ce style enchanteur.
st alors seulement qu'il aborde le récit des *Aventures de
maque*, et le lecteur charmé croit encore lire Homère.
elle création que de transporter dans la langue la plus
aigneuse de l'Europe les larges et naïves peintures du
ntre d'Ulysse! Et que de nouvelles beautés l'imitateur
ite à son modèle! La sagesse de Socrate vient corriger les
les d'Homère. La véhémence de Sophocle s'est conservée
s les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle

Instruction pour Mgr le duc de Bourgogne, Bausset, t. IV, p. 47.
Monville, *Vie de Mignard*.

dans le cœur de Calypso comme dans l'âme pass Didon ; et si l'une reste très-inférieure à l'autre dar sympathique qu'elles inspirent, la différence est par l'admirable peinture d'Eucharis. Bien plus, la n sion se trouve reproduite deux fois dans le poëme la chaste et modeste figure d'Antiope nous offre · tableau où l'amour se concilie avec la vertu.

Une riche variété de portraits fait passer succe sous nos yeux tous les vices et toutes les vertus don tacle peut instruire son élève. La plus heureuse de créations, c'est celle du héros principal, du jeune Té Pour instruire un prince enfant, Fénelon a choisi qui sort de l'adolescence. Ses défauts, ses emporten précisément ceux qu'on remarquait dans le duc de Bo et ces erreurs, qui attachent à lui, en écartant l'id perfection monotone, cèdent peu à peu à la sage dir Mentor et à l'enseignement salutaire du malheur. reille marche concilie heureusement l'intérêt poétiqu struction morale. « Ce mélange de hauteur et de na force et de soumission, forme peut-être le caractèr touchant et le plus aimable qu'ait inventé la muse é

Le style du *Télémaque* n'est pas moins digne d'adn Rejetant le vers alexandrin, qui, sous la discipline de n'avait pu s'assouplir assez pour revêtir un long récit Fénelon a créé pour son usage une prose élégante et qui flotte à longs plis autour de sa pensée et l'en d'images et d'harmonie. Sa parole rappelle *la douce* ces nobles vieillards *au front chauve, à la barbe blan* aiment à raconter, et racontent un peu longuemen avec un charme si séduisant que *la jeunesse la plus enj point autant de grâce. Lorsqu'il est revêtu de sa long d'une éclatante blancheur et qu'il prend en main sa ly voire, les arbres mêmes paraissent émus, et vous croir les rochers attendris vont descendre du haut des mo aux charmes de ses doux accents*[2]. »

1. Villemain, *Notice sur Fénelon.*
2. *Télémaque*, liv. II

Cet ouvrage achève pour nous le portrait de Fénelon, comme l'*Histoire universelle* celui de Bossuet. Ces deux épopées, si différentes et si admirables, partent de deux points opposés de l'horizon; l'une descend des montagnes sacrées d'Oreb et de Sinaï, aux sommets dépouillés, mais pleins d'une majesté terrible; elle coule à travers l'histoire, et réfléchit dans son cours les ruines des empires; l'autre prend naissance dans les riantes vallées de l'Ilissus, au milieu des myrtes fleuris; elle serpente tantôt parmi des temples du plus beau marbre de Paros, tantôt parmi les riantes chaumières des bergers de la Grèce; les nymphes et les dryades viennent se reposer doucement sur ses bords.

L'*Histoire universelle* est une œuvre exclusivement chrétienne; le *Télémaque*, païen par la forme, chrétien par la morale, philosophe par la politique, admet et résume toutes les conquêtes antérieures de la civilisation.

Il serait à regretter qu'un écrivain d'un goût si parfait, d'un génie si universel et si peu exclusif, n'eût pas, avant d'achever sa carrière, consigné dans quelques pages la théorie d'un art qu'il avait si admirablement pratiqué.

Sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française* (1714) ses *Dialogues sur l'éloquence*, ses *Lettres à la Motte sur Homère et sur les anciens*, sont pleins d'une critique excellente et féconde. Sa doctrine littéraire, moins détaillée, moins technique que celle de Boileau, est plus inspiratrice. Elle ne se borne pas à nier; elle établit éloquemment quelques larges principes sur le but de l'éloquence, sur l'unité, qui est la vie de tous les ouvrages, sur les caractères du beau qu'ils doivent reproduire. Fénelon ne se laisse pas éblouir par l'éclat de son siècle au point de dédaigner le précédent. Il regrette certaines qualités qu'on a laissé perdre, *je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif, de passionné.* La langue même ne lui semble pas avoir toujours gagné au changement. Il croit *qu'on l'a gênée et appauvrie depuis environ cent ans, en voulant la purifier*. Il ose louer la tentative de Ronsard; il indique, avec une vérité parfaite, et la cause de son insuccès, et les suites fatales d'une réaction extrême.

Enfin, plus heureux que Boileau, grâce au plan qu'il s'est

tracé, Fénelon ne se borne pas à la poésie, qu'il
de séparer de la versification; il embrasse dans s
tions l'éloquence et l'histoire, et remonte ainsi nat
jusqu'aux principes les plus généraux qui domine
d'écrire.

CHAPITRE XXXVI.

LES PRÉDICATEURS ET LES MORALIS'

Bourdaloue et Massillon. — Saint-Évremont; La Rochef
La Bruyère. — Prélude du dix-huitième siècle.

Bourdaloue et Massillon.

Comme Bossuet, quoique à un moindre degré
avait jeté un vif éclat dans la chaire chrétienne; c
aussi, il nous a laissé quelques sermons qui sont la
partie de sa gloire. Parvenus à la maturité de leur
grands hommes n'écrivaient plus leurs discours, ils
çaient que le plan, le fécondaient par une puissant
tion, et s'abandonnaient, dans la chaire, à l'émotio
âme et au contact vivifiant de l'auditoire.

Il n'en fut point de même de deux grands orateu
nous reste à faire ici mention, et qui, par une méth
traire, parvinrent à des résultats encore plus rem
dans le genre particulier du *sermon*. Les deux pré
les plus renommés du siècle de Louis XIV furent
loue et Massillon[1], l'un jésuite, l'autre oratorien;
étrange! l'orateur austère, le rigoureux dialectici
jésuite; l'oratorien était insinuant, affectueux et mêm
« Bourdaloue fit de l'éloquence évangélique un ar
et régulier: c'est l'athlète de la raison combattant po

1. Louis Bourdaloue, né à Bourges en 1633, mourut en 1704
Baptiste Massillon naquit à Hières en 1667, et mourut en 1743.

ans l'ordonnance de ses preuves, dans le choix des dévelop-
ments, dans l'inépuisable fécondité de sa logique, il a retrouvé
génie de l'invention qui formait la faculté dominante de
rateur politique ou judiciaire, faculté peut-être plus rare
e cette imagination de style qui s'accorde quelquefois avec
npuissance de saisir et d'enchaîner les parties diverses
un ensemble unique[1]. » Il est honorable pour le goût de
s contemporains d'avoir aimé cette nerveuse éloquence. Le
i entendit ce Père prêcher dix carêmes de suite : la cour
parlait que des sermons de Bourdaloue. Loin d'acheter
tte faveur par de lâches complaisances, il s'exprimait avec
liberté d'un apôtre et le sentiment populaire d'un réfor-
ateur. « Il était d'une force à faire trembler les courtisans, »
t Mme de Sévigné[2]. Il prêcha sur l'*Impureté* devant l'a-
ant adultère de Mme de Montespan, « frappant comme un
urd, dit-elle encore, disant des vérités à bride abattue,
rlant à tort et à travers contre l'adultère; sauve qui peut, il
toujours son chemin. » Il n'est pas moins hardi dans sa
orale sociale, et ne ménage pas plus les institutions con-
aires à l'esprit de l'Évangile. Sous ce rapport, il a recueilli
plus large tradition des Pères de l'Église. Il attaque vive-
ent l'hérédité des emplois, dans l'intérêt même des héritiers
capables. Il veut que *les riches, par l'abandon de leur su-
rflu, rétablissent une espèce d'égalité entre eux et les pau-
es;* il regrette la *communauté que voulaient la raison et la
ture, et que la corruption humaine a rendue impossible.*
s nobles auditeurs accueillaient d'autant mieux tous ces
nseils qu'ils se sentaient, en l'écoutant, moins entraînés à
suivre. Ils entendaient ces belles et froides déductions
mme un théorème de géométrie, dont l'existence ne gêne
rien les écarts de la volonté.

« Il est très-capable de convaincre, dit Fénelon; mais je
connais guère de prédicateur qui persuade et qui touche
ins.... il n'a rien d'ailleurs d'affectueux et de sensible. Ce
nt des raisonnements qui demandent de la contention d'es-

. M. Villemain, discours d'ouverture du cours d'éloquence française, 1822.
. Sévigné, 1674.

prit[1]. » Cet effort de l'esprit, que Bourdaloue im auditeurs, allait quelquefois jusqu'à un intérêt sorte dramatique. « Il m'a souvent ôté la res Mme de Sévigné, par l'extrême attention avec laq pendu à la force et à la justesse de ses discours ; pirais que quand il lui plaisait de les finir pour mencer un autre de la même beauté[2]. » Son dél conspirer avec la sévère impassibilité de sa compo visage était immobile, ses yeux fermés, sa pronon pide, sa voix monotone, et ses inflexions toujours Tout dans ses discours était médité, écrit, appris visation n'aurait pu trouver place entre les anneaux serrés de cette chaîne.

Massillon récitait aussi, mais il récitait avec ch la réputation seule de son débit, l'acteur Baron vo ter à un de ses discours. « Voilà, disait-il en sort mon, voilà un orateur ; et nous ne sommes que diens[3]. » Au moment où Massillon paraissait dans il semblait vivement pénétré des grandes vérités dire ; les yeux baissés, l'air modeste et recueilli, sa ments violents et presque sans gestes, mais animan par un ton affectueux et pénétrant, il répandait da ditoire le sentiment religieux que son extérieur an ne s'adressait pas au raisonnement comme Bour allait droit à l'âme ; mais il l'agitait sans la renverse trait sans la déchirer. Il descendait au fond des cœ sonder ces replis cachés où les passions s'envelo sophismes secrets dont elles savent nous aveugle séduire. Pour combattre et détruire ces erreurs, i sait presque de les développer. Son éloquence ple tion et de tendresse subjugue moins qu'elle n'entraîn en nous offrant la peinture de nos vices, il sait en attacher et nous plaire. Sa diction, toujours facile et pure, est partout d'une simplicité noble unie à

1. Deuxième *Dialogue sur l'éloquence.*
2. Sévigné, 1686.
3. L'étonnement de Baron a de quoi nous surprendre. S'attend un résultat différent?

la plus douce; et, ce qui met le comble au charme que t éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beau- ont coulé de source et n'ont rien coûté à celui qui les a duites[1].

Son *Avent* et son *Carême*, prêchés à Versailles devant uis XIV, sont une suite presque continuelle de chefs- uvre. Le *Petit Carême*, prêché en 1718 devant Louis XV de neuf ans, est peut-être plus remarquable encore par nion merveilleuse de l'éloquence et de la simplicité. « Il ble, comme le lui dit l'abbé Fleury, en le recevant à adémie française, qu'il ait voulu imiter le prophète qui, r ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa pour i dire en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur yeux, et ses mains sur les mains de l'enfant. » Le jeune goûta fort ces discours, et il en parlait souvent au même dinal, son précepteur, qui, malgré ses éloges officiels, imait guère plus en Massillon l'orateur que l'oratorien. Mais quoique mis, par un art admirable, à la portée d'un ce enfant, ces sermons s'adressaient principalement aux mes chargés de gouverner sous son nom. Massillon con- ait les grands : il savait qu'en général le premier besoin leur orgueil, c'est de se tenir séparés de la foule. Il leur enta donc des vues, des motifs, des devoirs qui les enno- aient, qui les élevaient encore, et composa avec leur va- dans l'intérêt de la bienfaisance.

vec Massillon, l'éloquence de la chaire entre dans une phase elle; sans cesser d'être religieuse, elle devient surtout osophique. Nous sommes déjà bien loin des sermons où met faisait parler dans toute leur majesté puissante l'Écri- sainte et les Pères de l'Église. Massillon est moins un re qu'un moraliste, il étudie le cœur humain plus que adition de l'Église, et quand ses contemporains s'étonnent n homme voué par état à la retraite puisse faire des pein- s si vraies des passions : *C'est en me sondant moi-même*, nd-il, *que j'ai appris à tracer ces peintures*. C'est encore 'esprit de Descartes qui se dégage de plus en plus de

1. D'Alembert, *Histoire des membres de l'Académie française*, t. I, p. 8.

l'influence dogmatique. Le style de Massillon
quences de cette révolution accomplie dans la
des traits hardis qui dans Bossuet brillent et j
l'éclair, Massillon fait luire une lumière dou
qui s'augmente progressivement jusqu'à ce qu
paraisse dans tout son jour. Souvent il ne pré
page qu'une seule et même idée, diversifiée, il
toutes les richesses que peut fournir l'expres
ne se développe cependant qu'avec quelque
comparé son procédé à celui de Sénèque : c'ét
l'orateur français, qui n'insiste pas sur son id
parade d'esprit, mais pour pénétrer plus profo
les cœurs. Il y aurait plus de justice à le rappr
ron, à qui toutefois ses sujets permettaient plu
de variété.

Les trois grands sermonnaires qui prêchèren
devant Louis XIV semblent avoir répondu, pa
de leurs talents, aux divers âges du monarque
successifs de la société dont il était l'âme. D
jeune, brillante, passionnée, Bossuet fait éclate
role avec toutes les splendeurs de la plus vive i
est fort, entraînant, terrible. Dans l'âge de la p
réflexion, de la maturité, Louis entendit les pui
mentations de Bourdaloue, qui possédait le tal
ner au même degré que Bossuet celui de peindre
trigues et d'ambitions, tout occupée par conséq
les hommes, la cour suivait avec plaisir l'orateu
bien les analyser. Mais quand le malheur vi
grand roi des avertissements sévères, une autre
solante, même dans ses reproches, le *conduisit*
tude et parla à son cœur. Fatigué de grandeu
de disgrâces, le roi prêta volontiers l'oreille
cette douce sagesse qui se voilait d'élégance,
d'harmonie. C'est elle aussi qui devait clore l
riode de ce règne, en prononçant sur le tombeau
ces sublimes paroles : *Dieu seul est grand* [1].

[1]. Ainsi commence l'*Oraison funèbre de Louis XIV*, par

Ainsi la prédication catholique venait, sans le vouloir, sans y songer, tendre la main à la philosophie purement humaine. Voltaire fera de Massillon une étude assidue, et traduira plus d'une fois dans ses vers la belle prose de l'orateur moraliste[1].

Saint-Évremont; La Rochefoucauld; La Bruyère.

Même pendant le cours du dix-septième siècle la philosophie morale s'était perpétuée en dehors du sanctuaire avec un éclat moins brillant, il est vrai, mais sans interruption. Saint-Évremont, homme du monde plutôt qu'écrivain, avait dû à cette qualité même une immense renommée. Ses ouvrages manuscrits circulaient avec faveur dans la société où ils étaient nés. Comme c'était un privilége de les entendre, l'amour-propre se croyait intéressé à en faire l'éloge : la vanité augmentait l'admiration. « Un ouvrage donné en feuilles, sous le manteau, aux conditions d'être rendu de même, dit La Bruyère, s'il est médiocre, passe pour merveilleux : l'impression est l'écueil. » La vogue de Saint-Évremont survécut même à cette redoutable épreuve. Ce n'est pas que sa pensée soit d'une grande force ou son style d'un bien vif éclat; mais on retrouve en lui la finesse d'observation d'un homme qui a beaucoup vécu dans le monde, et la conversation ingénieuse et facile de la haute société de son époque. Dans sa longue carrière[2], dont une partie se passa en exil, Saint-Évremont semble un témoin chargé d'assister au grand siècle, et mis un peu à l'écart pour le mieux contempler. Disciple de Voiture et maître de Voltaire, il a infiniment moins d'affectation que le premier, d'esprit et de sagacité que le second ; mais il sert pourtant de transition entre ces deux hommes. Sa destinée, en le fixant en Angleterre, paraissait vouloir faire de lui le précurseur du philosophe qui le premier nous apprit à

1. La Harpe en cite des exemples dans son article sur Massillon, *Cours de littérature*, t. VII.
2. De 1613 à 1703. — Œuvres principales : *Observations sur Salluste et Tacite; Réflexions sur la tragédie et la comédie; Discours sur les belles-lettres : Réflexions sur l'usage de la vie;* lettres; poésies.

connaître cette noble contrée ; mais ses préjugés tout français l'empêchèrent de voir au delà du détroit autre chose que la France. Spirituel causeur, épicurien de bon goût, moraliste élégant et superficiel, il se piqua plus de vivre que d'écrire, et se conforma pleinement à sa maxime : *Nous avons plus d'intérêt à jouir du monde qu'à le connaître.*

Un moraliste dont le nom est resté plus célèbre, grâce à la rare distinction de son style, à la forme concise, ingénieuse, frappante de ses observations, c'est François de Marsillac, duc de La Rochefoucauld[1]. Ses *Maximes* ou *Réflexions morales*, qui parurent en 1665, sont en quelque sorte un feu continu de remarques fines, spirituelles, paradoxales. C'est le premier ouvrage publié en France dans ce style vif et coupé. Ce livre, selon Voltaire, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision. Ses *Mémoires* sont lus, dit ailleurs cet excellent juge, et on sait par cœur ses *Pensées*. Toutefois, dans La Rochefoucauld, le philosophe est loin de valoir l'écrivain. Ses *Maximes* ne sont guère qu'une perpétuelle variante de cette pensée fausse, c'est-à-dire outrée, que toutes les actions humaines n'ont pour mobile que l'amour-propre. L'auteur ne voit qu'un des deux côtés de la nature morale. Il sépare les deux instincts qui la composent, et retranche absolument le plus noble. Il prend l'accident pour la règle, et nie la vertu parce qu'il y a des cœurs vicieux. Au reste, pour corriger son erreur, il suffit de restreindre ce qu'il généralise, et d'entendre de quelques individus ce qu'il affirme de la nature humaine. La Rochefoucauld était un courtisan plutôt qu'un philosophe. Il avait vécu dans un monde égoïste, au milieu des mesquines agitations de la Fronde. Il connaissait les hommes : il s'est trompé en croyant connaître l'homme.

La forme des *Maximes* ne laissait pas d'avoir quelque chose de monotone dans sa concision affectée. Ces étincelles qui brillent à chaque ligne pour s'éteindre aussitôt et qui n'ont pour objet que de vous surprendre, finissent par lasser les yeux. Un écrivain plus éminent que La Rochefoucauld sut

1. 1613-1680.

éviter cet écueil par une variété pleine de caprice et de coquetterie. Sans système philosophique arrêté, sans prétention à la profondeur, La Bruyère[1] est un auteur charmant qu'on ne se lasse pas de relire. Quel riche tableau que son livre des *Caractères!* Que de finesse dans le dessin! que de couleurs brillantes et délicatement nuancées! comme tout ce monde comique qu'il a créé s'agite dans un pêle-mêle amusant! Point de transitions, point de plan régulier. Ses personnages sont une foule affairée qui court, qui se remue toute chamarrée de prétentions, d'originalités, de ridicules: vous croiriez être dans la grande galerie de Versailles, et voir défiler devant vous, ducs, marquis, financiers, bourgeois-gentilshommes, pédants, prélats de cour. Tantôt vous entendez un piquant dialogue, qui a tout le sel d'une petite comédie, avec un mot plein de sens pour dénoûment; tantôt, entre deux travers habilement saisis, l'auteur glisse une réflexion morale dont la vérité fait le principal mérite; ici c'est une maxime concise, à la manière de La Rochefoucauld, mais sans ses préjugés misanthropiques: là une image familière ennoblie à force d'esprit et de nouveauté; plus loin une construction maligne qui arme d'un trait inattendu la fin de la phrase la plus inoffensive. La Bruyère, quoique grand observateur, n'est pas précisément un philosophe: il ne creuse pas dans la région souterraine des principes; il se tient à la surface où végètent les passions et les vices. En fait de pensée il croit que *tout est dit et qu'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes.* Aussi est-il plutôt un artiste qu'un penseur. Il a pris aux honnêtes gens de son temps leurs croyances toutes faites; à Théophraste, qu'il a traduit, sa manière et sa forme; mais il a mis sous tout cela son esprit, et c'est assez pour assurer l'immortalité à son livre.

Prélude du dix-huitième siècle.

« Un homme né *chrétien* et *Français* se trouve contraint dans la satire; *les grands sujets lui sont défendus.* Il les en-

1. 1639-1696

tame quelquefois, et se détourne ensuite sur de petites choses, qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. »

Ces paroles, par lesquelles La Bruyère justifiait sans doute à ses propres yeux le caractère un peu superficiel de son ouvrage, étaient en même temps le symptôme d'un besoin nouveau qui allait bientôt se manifester dans la littérature. Ce n'était pas seulement la *satire* qui se sentait à l'étroit entre la *religion* et la *monarchie*. La pensée tout entière commençait à s'agiter dans ces bornes augustes qu'elle ne devait pas tarder à franchir. Descartes avait posé les prémisses de l'indépendance ; et son principe, plus fort que ses prudentes réserves, devait entraîner bien loin ses audacieux héritiers. Un esprit de liberté soufflait de tous les points. En Hollande, un homme d'une immense érudition, d'une étonnante facilité, Bayle se déclarait le champion du pyrrhonisme, et préludait à l'*Encyclopédie* aussi bien par l'esprit que par la forme de ses travaux. L'Angleterre accomplissait sa révolution, et tenait en réserve les germes de la nôtre, que le génie impatient de Voltaire allait bientôt lui emprunter. En France même, la tradition sceptique, la voix de Rabelais et de Montaigne, étouffée en apparence par l'harmonieux concert des écrivains religieux de la grande époque, s'était apaisée mais non pas éteinte. Pareille à ces fils conducteurs qui transmettent d'un continent à l'autre, par-dessous les flots de l'Océan, le mouvement et la pensée, l'incrédulité du seizième siècle traversait secrètement le règne de Louis XIV, pour aller ébranler le siècle suivant. La Fronde lui avait légué les Lionne, les Retz, épicuriens ardents et habiles, la princesse Palatine, le grand Condé et le médecin-abbé Bourdelot, timides dans leur impiété. Méré, Miton, Desbarreaux furent franchement incrédules ; Ninon et sa cour, Saint-Évremont, Saint-Réal, les poëtes Hesnault, Lainez et Saint-Pavin formaient, dans la société religieuse du siècle, un petit monde à part qui prenait volontiers pour croyances la théorie de ses plaisirs. Les Vendôme, entourés des Chaulieu, des La Fare, faisaient de leurs palais du Temple l'asile de la débauche et du libre penser. A la cour même, à la vraie cour de Versailles, que de vices païens s'impatientaient du masque de la décence, surtout

quand le règne de Maintenon les eut comprimés encore davantage sous des apparences hypocrites ! Tout cela fermentait sourdement au-dessous de la société officielle et régulière. Les mauvais instincts et les aspirations généreuses se coalisaient, comme dans toute révolution, pour renverser le présent, quitte à se disputer l'avenir. On sentait que la fin du règne était la fin d'une société.

C'était aussi la fin d'une littérature. Ce flux d'idées nouvelles qui monte va briser, en s'y précipitant, les formes régulières du grand siècle. La poésie va pour un temps s'envoler au ciel avec la foi ; la prose compensera par des qualités nouvelles la majesté tranquille ou la grâce régulière qu'elle doit perdre. Désormais légère, brillante, acérée, elle deviendra une arme, comme la littérature une puissance. La philosophie du dix-huitième siècle, c'est la révolution française dans le domaine de la pensée.

CINQUIÈME PÉRIODE.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XXXVII.

VOLTAIRE.

Tendances générales du dix-huitième siècle. — Influence de l'Angleterre. — Fontenelle. — Voltaire ; son éducation. — Son théâtre. — Son épopée. — Ses poésies diverses. — Ses travaux historiques. — Sa philosophie.

Tendances générales du dix-huitième siècle.

L'œuvre de la littérature française au dix-huitième siècle semble d'abord purement subversive. Les croyances, les mœurs, les intitutions antiques tombent successivement sous ses coups ; elle attaque les religions positives, elle menace les royautés : elle est possédée de l'enthousiasme de la destruction. Mais il ne faut pas s'arrêter à l'apparence : des germes féconds se cachent sous ces ruines. Si elle rompt avec la tradition historique, du moins elle se dévoue à la recherche du juste et du vrai. La France réalisa alors le premier *moment* de la pensée de Descartes, le doute méthodique. C'est un triste spectacle que cet ébranlement universel du monde moral ; pourtant il est beau de voir, pour la première fois, les hommes en majorité croire à la puissance de la raison. Il manqua au dix-huitième siècle de rapporter cette raison, devant laquelle il s'inclinait, à sa source éternelle et divine, et de dire avec Fénelon : « Où est-elle cette raison parfaite qui est si près de moi et si différente de moi ? n'est-elle pas le Dieu que je cherche[1] ? »

1. En ne reconnaissant la raison que *subjectivement*, c'est-à-dire comme

Le dix-huitième siècle commença un grand et double travail dont il ne lui fut pas donné de voir le terme : détruire tout ce qu'il y avait d'arbitraire dans l'autorité, pour la rétablir plus inébranlable sur les bases éternelles du droit et de la justice. A nos pères est échue la première et la plus ingrate part de ce programme. C'est à nous que la Providence semble avoir réservé la seconde.

Au reste, ce n'est pas la littérature seule qu'il faut accuser ou louer d'avoir renversé la société du dix-huitième siècle. l'ancien système tombait de lui-même en ruine. L'absolutisme trop tendu s'était brisé. Le peuple avait couvert de boue le cercueil de Louis XIV ; le régent d'abord, et bientôt le roi Louis XV couvrirent le trône d'opprobre. Les seigneurs traînaient aux pieds d'une maîtresse royale ou salissaient dans de joyeuses orgies leurs titres de noblesse. Les parlements, animés d'un étroit esprit de corps, suivaient le siècle d'un pas inégal : aujourd'hui avec lui, dans leur résistance aux folles prodigalités de la cour, ou aux abus d'une société célèbre ; demain bien en arrière, en plein moyen âge, quand ils prononçaient quelqu'une de ces sentences qui déshonoraient encore la justice criminelle. Enfin trop de membres du haut clergé, corrompus par la cour, étaient sans foi comme sans mœurs, et ne savaient plus défendre la religion dont ils étaient les organes que par de mesquines tracasseries et de timides persécutions.

Dans cette décrépitude de tous les anciens pouvoirs, une seule puissance continuait à grandir, celle de l'opinion publique, dont la littérature se fit l'interprète et le guide. Les lettres, considérées jusqu'alors comme l'ornement et la décoration de la société, commencèrent à en devenir l'âme : on vit des écrivains disserter sur les gouvernements et les peuples, sonder les fondements chancelants du pouvoir et établir les principes qu'ils voulaient lui donner pour base. Cette application de la pensée aux intérêts publics de la nation lui donna un caractère nouveau, qui sépare profondément

existant seulement dans l'intelligence qui la conçoit, le dix-huitième siècle enlevait toute base solide au droit, à la politique, à l'art, et ne leur laissait pour principe que le consentement d'une réunion fortuite d'individualités.

les écrivains du dix-huitième siècle de ceux des
dents. Les lettres tinrent lieu à la France des
qu'elle n'avait pas encore.

Cette importance conquise par la littérature m
digieusement le nombre des écrivains ; et, d'un
le grand nombre des écrivains contribua à éten
fluence. L'effet, comme toujours, se retournait v
et en augmentait l'énergie. Les gens de lettres n
une caste isolée et jouissant à part de leurs obscu
Tous les salons leur furent ouverts : ils y régn
droit de l'esprit, de la mode et quelquefois de
Plusieurs escomptèrent leur gloire, contents d'u
célébrité. La conversation devint un art ingénie
du monde et les auteurs firent un échange de le
diverses : la nation tout entière fit ou inspira des

Influence de l'Angleterre.

Il semble que toutes les évolutions du génie
doivent être hâtées par l'influence d'une littérat
Au seizième siècle, l'Italie nous avait donné la I
au dix-septième, nous avions subi l'action héroïq
emphatique de l'Espagne. C'est de l'Angleterre
première impulsion du dix-huitième siècle : lib
examiner et de tout dire, application de la littér
térêts politiques et économiques de la nation ; te
tive et matérialiste de la pensée, couleur prosaïq
vulgaire des productions de l'esprit; tout cela pa
gleterre du dix-huitième siècle à la France. Mai
les Anglais était épars et isolé, vint se concent
foyer brûlant : une direction commune donna au
velles une irrésistible puissance. Disciplinés jusq
surrection, nos philosophes, malgré leurs disside
un but, une méthode, un esprit communs : la F
partout son unité. De plus, ils animèrent les abst
glaises d'une éloquence entraînante et populaire :
discrète ou savante des Collin, des Tindal, des I
devint le mordant sarcasme de Voltaire et le d

Rousseau. La science de Newton sortit de son sanctuaire, ıce à l'auteur des *Lettres anglaises* et des *Eléments de philo- ophie;* la froide et didactique analyse de Locke pâlit devant pages éloquentes de l'*Émile* et du *Contrat social.* On eût qu'une idée anglaise ne pouvait se faire entendre au monde 'après avoir trouvé en France son expression européenne la forme immortelle.

Parmi la foule des écrivains qui intronisèrent en France nouvelle philosophie, quatre grands noms ont conquis les frages de la postérité : Voltaire, Rousseau, Montesquieu et ıffon. Voltaire donne le signal de l'attaque : poëte, histo- n, philosophe, écrivain universel, il se multiplie par sa vorante activité et fait comparaître toutes les idées hu- aines au tribunal de son inexorable bon sens. A sa suite précipite toute l'armée des novateurs, exagérant, outrant, ltant sa doctrine. C'est Diderot, c'est d'Alembert, arborant mme point de ralliement le drapeau de l'*Encyclopédie;* est Helvétius, c'est d'Holbach, c'est Lamettrie, dont les solants systèmes anéantissent toute morale, toute espérance, ute poésie. Alors se lève plein d'une éloquente indignation, Génevois Jean-Jacques, ardent et fier comme un tribun, ssionné et entraînant comme un poëte. Il revendique les oits éternels du sentiment moral, de la religion, de la li- rté; et sa parole brise et anéantit les froides spéculations l'athéisme. Cependant, retirés à l'écart et contemplant loin la lutte, Montesquieu et Buffon se partagent l'his- ire du passé et de l'immortelle nature, ils cherchent à dé- uvrir les lois des sociétés et de l'univers. L'un offre à la volution politique qui s'approche la base solide de l'expé- ence des siècles; l'autre montre d'avance aux sciences phy- ques qui s'éveillent le magnifique tableau de leurs futures nquêtes, et semble égaler la majesté de la nature par celle son génie[1].

Fontenelle.

Le rôle de Voltaire avait semblé offert par la destinée à un

1. *Majestati naturæ par ingenium.* Inscription de la statue élevée, dans le inet du roi, à Buffon encore vivant.

homme que l'esprit le plus fin, l'universalité la plus jointe à une vie séculaire ne purent élever qu'au seco Fontenelle, né en 1657, mort en 1757, neveu et Corneille, confrère et survivant de Montesquieu, s partagé entre les deux époques par son caractère a que par son âge. Novateur paradoxal plutôt qu'audaci e dix-septième siècle, conservateur indécis et timid dix-huitième, la tiédeur de son âme passa dans son tenta tous les genres, depuis la tragédie jusqu'à l' depuis l'opéra jusqu'à la dissertation scientifique : presque partout une affectation d'enjouement qui fat excès d'esprit qui, après tout, n'est qu'un défaut d'es qui manquait surtout à Fontenelle, c'était le cœur[2]. I lui-même qu'il n'avait jamais eu sérieusement le d mer ni d'être aimé. Quelle ardeur, quelle puissance avoir dans ses écrits l'homme qui disait : « Si j'avais pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir ! scepticisme discret se bornait à une guerre d'allusion gnes : dans ses *Entretiens sur la pluralité des mond* sa *Relation sur l'île de Bornéo*, dans son *Histoire des* l'hostilité des intentions se dissimule sous une prud serve. Le plus souvent Fontenelle écrit sans but com conviction. On sent qu'il ne marche pas, il se promèn lant sur son passage les aperçus piquants, les obse ingénieuses, sans s'occuper de leur justesse. Il aim radoxe dans la science comme dans le style : ce q cherche, c'est le merveilleux, le singulier, plus enc le vrai. Par bonheur pour sa réputation, il fut quaran ans secrétaire de l'Académie des sciences. L'obliga rendre compte des travaux de cette docte assemblée un objet positif à cet esprit ingénieux et facile. C'est l de Fontenelle d'avoir prêté aux sciences les plus di

1. Les principales œuvres de Fontenelle sont plusieurs pièces de entre autres *Aspar*, *Idalie*, tragédies ; *la Comète*, comédie; *Thétis* *Endymion*, opéras ; des pastorales, de petites pièces de vers; les *D* *des morts* ; les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, l'*Histoire des* enfin ses travaux et ses éloges académiques.

2. « Que je vous plains, lui disait Mme de Tencin; ce n'est pas que vous avez là dans la poitrine, c'est de la cervelle, comme dans l

s sa belle *Histoire de l'Académie*, une expression toujours ne de clarté, d'élégance et d'intérêt. Ainsi se manifestait , et sous la plume d'un homme seul, une première tenta- de cet esprit encyclopédique qui anima le dix-huitième e. Son intelligence, comme un miroir délicat, recevait es les images étrangères et les répétait plus distinctes et vives. Fontenelle fut, suivant Voltaire, « le premier parmi avants qui n'ont pas eu le don de l'invention. »

Voltaire; son éducation.

oltaire, dont le nom revient sans cesse, quand on parle lix-huitième siècle, en est le véritable représentant : il éunit toutes les tendances et les transforme dans une ante individualité. Incrédule, mais déiste, il donne à la ice ce qu'aucun sectaire n'avait su donner aux pays pro- nts, la tolérance. Réformateur, mais mitigé et prudent, édit des abus plus qu'il ne les attaque, et entraîne le voir lui-même dans la complicité de sa plaisanterie ; phi- phe, mais homme du monde, il glisse à la superficie des es, de peur de rencontrer l'obscurité dans la profondeur: te, mais surtout homme habile, il vise au succès plus l'idéal, et n'atteint la perfection que dans les genres qui gent pas la beauté. Pour lui l'art, la philosophie, la ique ne sont que des moyens : l'influence est le but. Il pare de l'esprit d'un siècle par toutes ses issues, pénètre une génération de sa pensée, et laisse sur le caractère nation une trace ineffaçable.

s deux qualités dominantes de cette rare intelligence nt la passion et le bon sens; l'un corrigeait sans cesse ctifiait l'autre; c'étaient le frein et l'aiguillon. Le pro- de ces deux forces fut un esprit étincelant, universel, istible, le génie de l'esprit, qui fit toute la puissance de aire.

but de ses efforts fut celui que le siècle appelait de tous œux, l'affranchissement de la pensée, le premier en date ous les affranchissements. L'autorité transmise par le en âge, et dont le dix-huitième siècle devait amener la

ruine, avait revêtu deux formes : le pouvoi
l'Église et la puissance héréditaire de la roy
divisant l'attaque, assura la victoire. Bien p
la vanité des princes à conspirer avec lui c
gieuse. Catherine de Russie, Christian VII
Gustave III, l'empereur Joseph II, et, plus qu
de Prusse se firent les courtisans de cette nou
On a tour à tour loué et blâmé Voltaire de ce
comme une prudente tactique. Nous sommes c
respectant les trônes alors qu'il ébranlait l'Égli
moins à sa prudence qu'à ses opinions. Voltai
mais à aucune révolution politique. Il aimait
société des salons aristocratiques ; il y trouv
capables de l'entendre, de l'admirer ; et la faib
de Louis XV, tempéré par la puissance de l'esp
blait sans doute plus favorable au règne de l'in
les agitations d'une démocratie.

Quant à l'Église, il l'attaqua avec habileté,
rance, avec fureur. Nous n'hésitons pas à con
vérence et même l'injustice de ses agressions
cisme a été au moyen âge la vie morale du n
droit encore à notre respect, à notre amour, no
quelques-uns osent le dire, parce qu'il est u
l'ignorance et un auxiliaire de la politique, ma
recèle dans son sein et communique à tous, da
simple et touchant, de grandes et sublimes v
fois, en blâmant Voltaire, ne soyons pas inj
grand homme ; l'impartialité qui nous est fac
tolérance qui fut sa conquête, était peut-être im
époque. Ce n'est pas dans l'ardeur du combat
ses coups. L'Église qu'il avait devant lui ne se
être une institution bienfaisante, contente de r
convictions et de porter dans les cœurs les sa
tions de la foi : c'était un des trois ordres de l'É
en propriétés à peu près affranchies de tout im
cinquième du territoire français. Le despotism
seurs de rois, la révocation de l'édit de Nantes,
des *cinq propositions*, les miracles du diacre P

des prélats de cour, le scandale du cardinalat de Dubois, l'atrocité des condamnations de Calas, de Sirven, de Labarre, d'Étallonde, voilà quels étaient alors les plus grands ennemis de la religion, voilà ce qui poussait à l'incrédulité par le dégoût.

L'éducation de Voltaire développa ses penchants antichrétiens. Elle fut double pour lui, celle de l'enfant et celle de l'homme; l'une reçue à Paris, l'autre à Londres. Voltaire, enfant, subit l'influence irréligieuse d'un abbé incrédule, de Châteauneuf, son parrain, et plus tard d'une société de jeunes seigneurs libertins, où celui-ci l'introduisit, des Conti, des Vendôme, des Sully, des Richelieu, parmi lesquels brillaient deux poëtes aimables et faciles, La Fare et Chaulieu. Dans l'intervalle le jeune Arouet fut mis au collége *Louis-le-Grand;* mais les jésuites, ses maîtres, en lui exposant les dogmes catholiques sans les faire croire ni aimer, ne parvinrent qu'à lui montrer l'ennemi qu'il aurait à combattre. En Angleterre cet instinct d'incrédulité devint une opinion positive. Dès lors sa religion fut le déisme; sa métaphysique, le sensualisme; sa morale, l'intérêt bien entendu. Il rapporta encore de son exil une vive admiration pour une forme de gouvernement qui permettait de tout penser et de tout dire, un goût décidé pour les sciences naturelles, qui semblaient devoir servir d'appui à sa philosophie de la sensation, et des projets de renouvellement pour le théâtre dont il voulait faire l'organe retentissant de ses hardiesses philosophiques. Les *Lettres anglaises*, publiées à son retour, furent le manifeste de la guerre qu'il allait commencer. Les opinions régnantes ne s'y trompèrent pas; le parlement fit brûler cet ouvrage par la main du bourreau[1].

Alors commence cette prodigieuse série de publications de tous genres qui se succèdent avec une rapidité et une abondance inépuisable pendant une vie de quatre-vingt-quatre ans (1694 à 1778). Presque toujours absent de la capitale, retiré d'abord à Cirey, chez la marquise du Châtelet, et plus

1. Les *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques*, ont été refondues dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. M. Beuchot, dans sa grande édition, les a seul conservées sous leur première forme.

tard dans son magnifique château de Ferney, V
cesse d'occuper Paris et l'Europe; tous ses écrits,
pensées sont des événements publics : jamais on r
de pareil à cette royauté de l'esprit. Poésie sérieuse
sciences naturelles, histoire, métaphysique, pamph
taire entreprend tout, exécute tout, réussit et trion
tout. Une correspondance infatigable, universelle,
verve, de bon sens et d'esprit, sème la pensée du
toute l'armée philosophique. Ce sont les ordres du
portent partout le courage et la lumière; c'est le b
ingénieux commentaire qui traduit, dans un langa
à chacun, l'idée commune à tous. Voltaire trouve d
litude les loisirs nécessaires à ses travaux; dans
ses écrits, toujours renouvelés, suppléent à sa pré
n'est pas une voix de la renommée qu'il ne contrai
péter son nom, par un coin du domaine de l'opinio
veuille renouveler par ses principes, pas une facult
telligence humaine à qui il ne prétende donner un
C'est ainsi, s'il nous est permis de rapprocher des i
d'ailleurs si dissemblables, que l'Église, au moyen â
parait de la société tout entière. Il semble qu'un seul
dans son audacieuse universalité, ait entrepris non-se
de détrôner l'Église, mais de la remplacer.

Son théâtre.

Au moment où Voltaire entra dans le monde, la g
téraire était au théâtre. Corneille et Racine remplis
scène de leurs noms et de leurs chefs-d'œuvre. Ou
admiration légitime, il y avait là pour la France un
propre national : l'Europe elle-même croyait n'avoi
opposer à notre tragédie classique. Voltaire dirigea
forts vers ce qu'on regardait comme le premier des
Il se fit poëte tragique, par suite de sa vocation univ
pour prendre son investiture de grand écrivain. Plein
souvenirs de collége, il ouvre sa carrière en imitant S
et en luttant contre le vieux Corneille; il substitue à
plicité terrible de l'*Œdipe* grec le brillant vernis d'u

:e de convention, avec l'ornement ridicule d'un amour lacé, et n'en réussit pas plus mal. En Angleterre, il en-l *avec ravissement*, ce sont ses termes, les accents d'un ne plus mâle : à son tour il essaye de mettre sur la scène, pas Shakspeare, qu'il n'a ni bien compris ni bien goûté[1], s l'esprit de la liberté anglaise, dont son âme s'est sentie tée. C'est alors que paraissent *Brutus* et la *Mort de César*, les et pures esquisses analogues au *Caton* d'Addison, et a beauté de certains caractères ne rachète pas l'absence a passion et de la vie. Enfin il fait un suprême effort; il que le public dans les sentiments les plus profonds de 'e nature, la tendresse maternelle, l'amour héroïque, heureux, jaloux, désespéré; il réitère ses coups, *frappe* plutôt que juste, franchit dans sa course les habiles pré-ations, les délicates vraisemblances, le fini et le parfait plan, mais il presse le spectateur, précipite les situations, coups de théâtres, les scènes pathétiques; il émeut, il anle, il arracha les applaudissements et les larmes : t *Alzire* (1736), c'est *Mérope* (1743), c'est *Tancrède* (1760), t surtout et avant tout *Zaïre* (1732). Il est remarquable deux fois, dans ses meilleures tragédies, le goût du te l'emporte sur les répugnances de l'incrédule, et tire a religion chrétienne quelques-unes de ses plus grandes utés[2].

'outefois, comme on doit s'y attendre, l'influence de la osophie contemporaine domine sur le théâtre de Voltaire; -seulement elle y jette ces tirades déclamatoires, ces vers fet, applaudis au dix-huitième siècle et froids aujourd'hui me des brûlots éteints, mais encore elle le pousse de plus plus sur la pente où glissait déjà la tragédie française, le précipite dans l'abstraction. L'histoire, la couleur

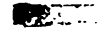
« Shakspeare, le Corneille de Londres, grand fou d'ailleurs, et ressemblant souvent à Gilles qu'à Corneille ; mais il a des morceaux admirables. » *respondance générale*, t. 1, lettre CLVII.)

« Je tâcherai de jeter dans cet ouvrage (*Zaire*) tout ce que la religion tienne semble avoir de plus pathétique et de plus intéressant, et tout ce l'amour a de plus tendre et de plus cruel. Voilà ce qui va m'occuper six ; *quod felix, faustum musulmanumque sit.* » (*Correspondance générale*, e LVII.)

locale, les caractères individuels s'effacent de plus
laissent la scène à une intrigue idéale qui s'agite da
comme un problème de mathématiques attendant s
L'abstraction, qui est le vice de la philosophie et
tique du dix-huitième siècle, éclate également dans
tre. Ses personnages sont des situations, tout au
caractères, presque jamais des hommes.

Son épopée.

Le succès de ses prédécesseurs avait entraîné V
théâtre : la raison contraire le porta vers l'épopée
poëte épique, parce que personne en France, disa
l'avait été encore. Malheureusement si cette opi
vraie avant *la Henriade*, elle ne le fut pas moins ap
à vingt ans, sous les verrous de la Bastille, que Vo
quissa les premiers traits de son poëme; une é
apparaissait alors comme le récit pompeux d'un é
guerrier, précédé d'une invocation, orné d'un ré
spectif, d'un songe, d'un voyage aux enfers et d'u
d'amour. Il s'agissait pour lui d'une contrefaçon
entrevu au travers de Virgile : ce devait être sa derniè
fication de rhétorique. Le poëme fait d'après ces do
achevé en Angleterre et retouché longtemps en Fra
taire y attachait l'espérance de sa gloire. *C'est pour*
mortel, disait-il, que j'ai fait *la Henriade*. Volt
immortel, mais *la Henriade* y contribuera peu. Ma
son talent il ne pouvait qu'échouer avec honneur
tentative impossible. Les genres littéraires ne dépen
du caprice des auteurs; l'épopée homérique était
spontané d'une société naissante : c'était l'histoire
alors qu'on ne pouvait l'écrire. L'imagination, le se
l'admiration naïve se confondaient avec la mémoire
velopper, dans un langage mélodieux, tout le trésor
ditions humaines que les chantres sacrés dérobaient
l'éternel oubli. Aujourd'hui *le livre a tué le chant;* l
est là avec sa vérité plus belle que la fiction. Si no
encore une épopée, c'est celle où l'historien, contem



ɪt la marche de l'humanité, assiste en quelque sorte aux seils de Dieu qui la mène, et voit sur la terre tous les em- əs s'écrouler *l'un sur l'autre avec un fracas épouvantable.* tre Homère, c'est Bossuet, c'est Herder; la forme n'y fait ı, elle n'est que la conséquence de l'idée.

/oltaire eut le malheur de ne pas voir que l'épopée, comme tes les choses vivantes, projette, du centre à la circonfé- ce, la forme qui les révèle. Il fit un habile et élégant tissu tous les accidents extérieurs de l'épopée antique, il n'y nquait que l'âme qui les a jadis créés. Aussi combien il froid dans tous ces récits imités ! Lui-même s'y sent mal aise; il les resserre, il les abrége : on voit qu'il s'impa- ıte de ce cérémonial épique. Mais qu'il rencontre sur sa ıte une idée morale ou politique, qu'il dessine un carac- e, qu'il développe le mécanisme d'une constitution, expose dogme religieux ou philosophique, déroule le tableau des rveilles du commerce et de l'industrie, aussitôt l'intérêt rieux qu'il attache à ces objets, l'émotion vraie qu'il ressent nnent à son style une chaleur toute nouvelle, et ces passages, ı moins poétiques de leur nature, sont les plus neufs et les ıs excellents du livre.

Ses poésies diverses.

On sait trop que Voltaire a été plus heureux sur les traces l'Arioste que sur celles d'Homère. Mais là il n'imitait pas, ı'obéissait qu'à son esprit. Il est à déplorer qu'il n'ait pas ılement obéi aux lois de la décence, et qu'un chef-d'œuvre style ne soit que la profanation d'un de nos souvenirs na- ıaux les plus glorieux. Cette condamnation qu'on peut, au n de la morale, étendre à une partie des œuvres légères de ltaire, frappe également la plupart des écrivains du parti losophique. Il semble qu'ils aient voulu propager la ré- me par la licence, et faire de la séduction l'auxiliaire de la erté. Échappés au joug des dogmes de l'Église, ils reje- ınt aussi l'austérité de sa morale. Le catholicisme avait scrit la chair avec rigueur; la licence des mœurs fut une formes de l'insurrection.

La poésie philosophique, qui brillait d'un si v
la Henriade, était soudée trop faiblement à la fi
pour ne pas s'en détacher, et constituer enfin à
genre de composition spéciale. C'est ce qui arr
Discours sur l'homme inspirés par l'*Essai sur*
Pope, dans la *Loi naturelle*, dans les *Épîtres*, si
de bon sens, d'élégance, de facilité et quelquefois
(par exemple l'épître à Mme Du Châtelet, imitée d
C'est là que Voltaire est vraiment lui-même.

Là vous ne rencontrez plus de ces fautes qui cl
la Henriade et même dans les tragédies; plus de d
plus de froideurs ni d'apprêt : on sent partout le
conviction, qui se traduisent par une éloquence ple
et de vérité. C'est là que Voltaire est parvenu au p
mais dans un genre inférieur de poésie.

Ses travaux historiques.

La France, si féconde en chroniques, en m
compilations savantes, n'avait guère plus d'histo
popée. D'ailleurs l'histoire n'étant que le point d
d'où chaque siècle envisage le passé, il s'ensuit
siècle doit la refaire. Le dix-huitième eut deux s
riens, les érudits et les philosophes; les uns ar
disposant les matériaux, les autres cherchant
l'édifice. Dans la première classe il faut place
religieux, restes glorieux et continuateurs du
siècle, les Mabillon, les Montfaucon, les Marti
nart, les Vaissette, les Lobineau, qui élevère
gloire des bénédictins, puis les membres illustr
démie des inscriptions, Lancelot, Lebœuf, I
Sainte-Palaye, Fréret. La collection de leurs M
pour l'histoire un véritable trésor. On y a con
deux cent cinquante-sept articles sur tous les poi
de notre archéologie. A la tête de la seconde classe
devant ses rivaux marche le génie universel de l'
taire. Son principal mérite, en ce genre de com
d'avoir conçu et réalisé, autant que le permettaie

on siècle, l'idée d'une *Histoire de l'humanité*. L'antiquité ait connu que des Grecs et des barbares, des Juifs et des :ils; les Romains n'avaient étudié qu'eux-mêmes. Le en âge avait vu l'humanité dans le catholicisme; il sem- t dire, avec saint Cyprien : « Celui-là ne peut avoir Dieu r père qui n'a pas pour mère l'Église. » Bossuet s'était é jusqu'à un vaste ensemble; mais son point de vue ex- vement religieux ne lui avait permis d'envisager l'histoire ique que comme le complément de celle de l'Église; i avait-il sagement abandonné les temps modernes. Vol- sentit la solidarité des nations et l'existence d'un but mun qui les appelle. Chose surprenante! Cette idée toute tienne de la fraternité universelle, méconnue par le en âge, fut embrassée par celui qui se croyait le plus id ennemi du christianisme. Tandis que la religion se iit attaquée dans ses dogmes et dans son culte, l'esprit de angile continuait à se développer, même chez ses agres- rs, sous les noms de tolérance et d'humanité.

.e premier essai historique de Voltaire fut l'*Histoire de rles XII*, vive et brillante narration où tout est mouve- nt, où les hommes et les faits sont expliqués par le récit. style de l'historien s'accorde merveilleusement avec le ctère impétueux du héros; tout est net, précis; tout court fait, au but. Après cette chevaleresque invasion dans le mp de l'histoire, Voltaire se disposa à en faire la conquête son grand ouvrage, l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des ions*. Le titre seul était d'un bon augure. Il ne s'agissait s d'enseigner « en quelle année un prince indigne d'être nu succéda à un prince barbare chez une nation grossière. » uteur se proposait de chercher dans cette immensité d'évé- nents « ce qui mérite d'être connu de nous : l'esprit, les urs, les usages des nations principales, appuyés de ce il n'est pas permis d'ignorer[1]. » Voltaire ouvrait la car- e à l'histoire philosophique; à côté des événements poli- ues il étudiait le développement de la civilisation sous la ble influence des faits extérieurs et du caractère intime

[1] *Essai sur les mœurs*, avant-propos.

des peuples ; il signalait la diversité des mœurs, de
idées, et constatait les progrès de l'esprit humain, ;
les fondements de deux sciences nouvelles, l'histoi
manité et la philosophie de l'histoire[1].

Le plan de Voltaire était immense. On est eff
que son exécution suppose d'études et de travaux. «
de livres où se trouvent moins d'erreurs de dates «
et, sans érudition affectée, Voltaire remonte so
sources les plus sûres[2]. » Mais il rencontrait dans
sitions particulières de son esprit et de son siècle u
presque insurmontable. Les philosophes du dix
siècle aimaient l'humanité d'une façon en quel
abstraite. Ils ne pouvaient ni comprendre ni amn
taines époques nécessaires à son développement,
traires à leur idéal d'élégance et de libre penser.
âge, cette longue et douloureuse préparation du m
derne, n'excitait que leur dédain et leur colère :
ennemi qu'il fallait achever de vaincre, et envers
n'était pas encore temps d'être impartial. On racon
qu'on n'aime point. Voltaire déclare que l'histoire
miers siècles de notre ère « ne mérite pas plus d'ê
que celle des ours et des loups. » Dès lors l'historien
de son rôle de juge à celui d'écrivain satirique. Il r
toute l'époque si féconde, si originale de la féodalité
relève qu'avec la Renaissance, et ne retrouve qu'au
siècle toute la vérité et toute l'éloquence de son e
Néanmoins, malgré ses défauts, cet ouvrage rester
une des productions les plus remarquables du tale
rique. « Encore aujourd'hui il n'y a pas sur l'histoi
rale du monde moderne un autre livre durable que l
Voltaire[3]. »

La Philosophie de l'histoire, dont Voltaire fit ap
l'introduction de son *Essai sur les mœurs*, mérite de
ches plus sévères, sans avoir droit aux mêmes élo

1. Dr. Mager, *Geschichte der franzœsischen National-Litteratur*, B.
2. Villemain, *Tableau de la litterature française au dix-huiti*
t. II, leçon XVII[e].
3. Villemain, même leçon.

·eurs, les citations tronquées, les ignorances grossières y
ıt aggravées par d'indécentes plaisanteries, tout à fait indi-
›s de la majesté de l'histoire.

Le *Siècle de Louis XIV* est la plus parfaite des œuvres his-
iques de Voltaire. Plein d'une admiration sincère pour
te brillante époque, il l'étudie avec amour et la raconte
›c gravité. La pensée philosophique qui le dirigeait était
même qui avait inspiré l'*Essai sur les mœurs*. « Ce n'est
int seulement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont
int les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'es-
it humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit
main[1]. » Il *rassembla longtemps les matériaux* de ce grand
avail, longtemps il s'occupa à *donner chaque jour quelque
ıp de pinceau à ce beau siècle de Louis XIV dont* il voulait
le peintre et non l'historien[2]. On regrette seulement qu'un
n mal conçu ait divisé les différentes parties d'un tableau
i devait surtout frapper par son ensemble. Voltaire expose
bord les événements politiques; puis il rapporte les anec-
tes relatives à la vie privée du monarque; il examine en-
te les questions de finances, l'état des lettres et des arts,
finit par les affaires ecclésiastiques. « Puisque tout s'en-
îne dans les choses humaines, dit Gibbon, et que les unes
sont souvent que la cause ou la conséquence des autres,
rquoi les séparer dans l'histoire? » L'historien anglais
marque ensuite avec justesse que la première partie de
ivrage est beaucoup moins intéressante que la seconde.
s lettres, les arts et les mœurs offraient à l'écrivain une
atière presque entièrement neuve, tandis que les siéges et
s batailles, traités déjà dans une foule de récits, ne permet-
ient à Voltaire d'autre supériorité que celle du style et de
précision.

Sa philosophie.

De même que de *la Henriade* s'était détachée la poésie
orale de Voltaire, ainsi sa philosophie se sépara de l'his-

1. *Correspondance générale*, t. II, lettre XXXVIII.
2. *Idem*, t. I, lettre CXLVIII.

toire, dont elle supportait impatiemment la nobless constitua un domaine isolé, indépendant, agréabl forme et puissant par sa frivolité. Quand on a reproc taire d'être superficiel, on n'a pas songé que c'éta partie de sa force. L'influence, la popularité était : « Les Français ne savent pas, dit-il quelque part, je prends de peine pour ne leur en point donner. » effet un prodige que cette clarté soudaine jetée sur l tions les plus obscures. Il est vrai qu'elle est loin d miner les profondeurs; mais c'était déjà quelque ch rendre les abords accessibles. « Si mon ouvrage n aussi clair qu'une fable de La Fontaine, dit-il dans u ment exagéré de ce besoin, il faut le jeter au feu[1]. », nul n'a jugé mieux que lui et avoué avec plus de caractère de sa clarté philosophique. « Je suis con petits ruisseaux, écrit-il à un ami; ils sont transparen qu'ils sont peu profonds[2]. » Voltaire après tout n'est philosophe : il n'a point de système, et guère de m il lui arrive souvent de changer d'opinion sur les po plus essentiels, et alors il vous dit naïvement : « L'i qui pense ainsi n'a pas toujours pensé de même; ma enfin contraint de se rendre[3]; » quitte à changer encor à la première occasion. En général, Locke a le don plaire, peut-être parce qu'il est le moins philosophe qui portent ce titre. Avec lui on peut douter à son même aller assez loin dans la route du scepticisme. semble qu'il a fait comme Auguste, qui donna un *coercendo intra fines imperio*. Locke a resserré l'empi science pour l'affermir[4]. » Ce que Voltaire aime surto lui, ce qu'il répète et vante sans cesse, c'est la fameu nion que Dieu, dans sa toute-puissance, pourrait acc la matière la faculté de penser. Toutefois au milieu doutes, de ses hésitations, de ses ignorances, Voltaire jours près de lui son exquis bon sens qui, comme u

1. *Correspondance générale*, t. I, lettre CXXXIV.
2. *Idem*, t. I, lettre CCXLII.
3. *Philosophie*, t. I : *le philosophe ignorant*.
4. *Correspondance générale*, t. II, lettre XVIII.

dien, le préserve des résultats extrêmes de quelques-uns ses principes. On l'a accusé d'inconséquence : il fallait le er de sa haute raison. Au lieu de rattacher hasardeusement croyances au premier et douteux anneau de sa logique, saisit fortement le milieu de la chaîne, l'endroit que u a le plus rapproché de nous, l'opinion du bon sens. at pis pour la métaphysique si ce n'est pas là qu'elle duit.

l est une partie de la prétendue philosophie de Voltaire nous ne saurions excuser : c'est celle où il poursuit de sarcasmes des croyances aussi vénérables que nécessaires, ourne en ridicule le plus beau et le plus saint des livres. plupart de ces pages échappèrent à Voltaire déjà vieux, i, irrité. Lui-même porte alors la peine de ses indécentes ffonneries : l'athlète courroucé se roule dans la fange r *écraser* son ennemi. Du moins faut-il reconnaître qu'au ieu de ses égarements, parmi les débauches d'irréligion ses amis et confrères, *les aumôniers de S. M. le roi de Prusse*, ais Voltaire ne descendit jusqu'à l'athéisme. Sa ferme yance en Dieu irritait ses complices d'incrédulité : « Le riarche, écrit quelque part Grimm, ne veut pas se départir son rémunérateur vengeur. » Cette vérité seule (tant est taire à l'âme la présence même d'une seule vérité !) suffit pour l'arracher quelquefois à son amère et sèche ironie, onner à son cœur ces poétiques et religieuses émotions J. J. Rousseau a si éloquemment exprimées[1]. »

. Lord Brougham rapporte dans son ouvrage sur les littérateurs et les savants -huitième siècle (*Men of Letters and Science of the time of George III*), anecdote encore inédite, et qui explique mieux que bien des raisonne- les dispositions religieuses de Voltaire. Le noble lord en garantit l'au- ticité :

Une matinée du mois de mai, M. de Voltaire fait demander au jeune M. le de Latour s'il veut être de sa promenade (trois heures du matin son-). Étonné de cette fantaisie, M. de Latour croyait achever un rêve, quand second message vint confirmer la vérité du premier. Il n'hésite pas à se re dans le cabinet du patriarche, qui, vêtu de son habit de cérémonie, it et veste mordorés, et culotte d'un petit-gris tendre, se disposait à par- « Mon cher comte, lui dit-il, je sors pour voir un peu le lever du soleil : tte *Profession de foi d'un vicaire savoyard* m'en a donné envie. Voyons si usseau a dit vrai. » Ils partent par le temps le plus noir; ils s'achemi- t; un guide les éclairait avec sa lanterne, meuble assez singulier pour

Disons aussi que Voltaire fut presque toujours bie généreux, ardent ami de la justice et des homm n'épargna ni son temps ni sa peine pour secouri primés; qu'il réclama l'adoucissement des lois con mœurs, la réforme de la procédure criminelle, l'abo la torture, l'indispensable sanction du souverain pou arrêts de mort; enfin la plus précieuse et la plus défi ses conquêtes, c'est d'avoir gagné même l'adhésio adversaires au grand principe de la tolérance religieu doute, dans son élan, Voltaire a dépassé le but; m grâce à lui que nous l'avons atteint.

chercher le soleil! Enfin, après deux heures d'excursion fatigan commence à poindre. Voltaire frappe des mains avec une véritable fant. Ils étaient alors dans un creux. Ils grimpent assez péniblemen hauteurs : les quatre-vingt-un ans du philosophe pesant sur lui, on guère, et la clarté arrivait vite. Déjà quelques teintes vives et rou projetaient à l'horizon. Voltaire s'accroche au bras du guide, se so M. de Latour, et les contemplateurs s'arrêtent sur le sommet d'u montagne. De là le spectacle était magnifique : les rochers du Jura, verts se découpant sur le bleu du ciel dans les cimes, ou sur le jau et âpre des terres : au loin des prairies, des ruisseaux; les mille acc ce suave paysage qui précède la Suisse et l'annonce si bien; enfin, l se prolonge encore dans un horizon sans bornes, et un immense cer empourprant tout le ciel. Devant cette sublimité de la nature, Voltair de respect : il se découvre, se prosterne, et quand il peut parler, se sont un hymne : « Je crois, je crois en toi! » s'écria-t-il avec enthou puis décrivant, avec son génie de poëte et la force de son âme le ta réveillait en lui tant d'émotions, au bout de chacune des véritables qu'il improvisait : « Dieu puissant, je crois! » répétait-il encore. »

Mais le témoin de cette scène disait que Voltaire se releva ensuite, secoua la poussière de ses genoux, et reprenant sa figure plissée, ajou ques irréverencieuses paroles contre la religion révélée.

CHAPITRE XXXVIII.

LUTTE DE DOCTRINES.

ncyclopédie; Diderot; d'Alembert. — Condillac. — Helvétius; d'Holbach. — Écrivains du parti religieux; d'Aguesseau; Rollin; Saint-Simon. — Disciples du dix-septième siècle; Lesage; Prévost. — Auteurs dramatiques. — Naissance de la poésie descriptive.

L'encyclopédie; Diderot; d'Alembert.

Voltaire avait avidement saisi l'arme dangereuse de Des-rtes, le droit de ne relever que de la raison, et il avait porté toutes choses le principe du libre examen. Cette pensée de novation était tellement celle de l'époque, qu'elle réunit ns une entreprise immense l'élite des auteurs contempo-ins. Rassembler dans un vaste ouvrage toutes les connais-nces humaines; juger le passé au point de vue de la science oderne; lier ensemble, par la confraternité d'un même tra-il, les talents les plus divers et les plus brillants, en former faisceau formidable qui pût briser toutes les résistances s anciennes opinions, telle fut la pensée qui inspira l'*Ency-pédie*. L'esprit général qui devait l'animer était celui du x-huitième siècle lui-même : la haine ou le dédain du passé, loignement des doctrines spiritualistes, une prédilection arquée pour les idées dont les sens et l'expérience sem-aient être la source, pour les arts, pour les sciences, pour ndustrie. La forme du livre devait se prêter au défaut d'en-mble, à l'absence d'unité qui ne pouvait manquer de carac-riser une telle œuvre inspirée par de tels principes. L'*Ency-pédie* fut un dictionnaire. La liaison naturelle des sciences, classification des idées et des faits, la synthèse, en un mot, i rattachant entre elles toutes les parties d'un système, en rme un vaste ensemble, digne image du grand tout qu'elle pire à exprimer, fut remplacée par l'ordre alphabétique :

la physique et la grammaire, le commerce et les lettres, les mathématiques et la religion, tout fut je mêle suivant le hasard des initiales. L'édifice de la fut ainsi détruit, brisé, mis en poussière : l'âge de B de Descartes avait trouvé et proclamé la méthode, c encyclopédistes devait la dédaigner et la proscrire.

Le dix-huitième siècle se reconnut dans ce tableau vrage fut attendu avec impatience et accueilli avec tra Amis et ennemis virent dans l'*Encyclopédie* le point de la bataille, le *carroccio* autour duquel la victoire s décider. Elle se composait de vingt-deux volumes *in-fo* en tira quatre mille deux cent cinquante exemplaires : ne resta chez les libraires. On s'arrachait les derniers de dix-huit cents livres. Il fallut songer à une seconde é Voltaire évalue à près de huit millions le mouvement culation produit dès les premières années par l'impress l'*Encyclopédie*. En vain s'alarmaient les jansénistes du ment et les théologiens de la Sorbonne, en vain l'*on s à Versailles des tocsins*[1] qui semblaient annoncer la pe tion : l'*Encyclopédie* trouvait des protecteurs et des jusque dans le cabinet du duc de Choiseul, jusque da palais du roi. On voyait des personnages recommanc dans tous les rangs, officiers généraux, magistrats, ingén gens de lettres, s'empresser d'enrichir l'ouvrage de leu cherches, souscrire et travailler à la fois. Il semblait q société tout entière voulût mettre la main à la grande B

Le chef de cette colossale entreprise, celui qui l'avait çue, qui sut la diriger et la mener à terme après un t de neuf années, était l'esprit le plus patient et le plus en siaste à la fois du dix-huitième siècle, Diderot[2]. O nommé à juste titre la tête la plus allemande de la Fr Artiste et savant, sceptique et passionné, élevé et imn

1. Expression de d'Alembert dans une de ses lettres à Voltaire.

2. Né à Langres en 1713; mort en 1784. OEuvres principales : *Lett les sourds-muets; Principes de la philosophie morale; Histoire de la G Pensees sur l'interprétation de la nature;* le *Code de la nature;* plusieur mans, deux drames : *le Fils naturel* et *le Père de famille*, accompagnés théorie dramatique. — M. Bersot a publié, dans ses *Études sur le dix-hui siècle*, un excellent travail sur Diderot.

tour à tour, fanfaron d'athéisme, entraîné vers la foi par toutes les puissances de son âme; aimant partout la vie, la beauté, la nature, tous les rayons dont il prétendait nier le foyer divin[1], lui seul pouvait, par le singulier assemblage de ses qualités et de ses défauts, être le centre et l'âme de la phalange hétérogène des encyclopédistes. Bizarre et généreuse nature, intelligence trop grande pour n'être pas incomplète, prodigue de ses idées et de ses travaux, insoucieux de sa gloire future, il a rempli de ses pages brûlantes tous les ouvrages de ses amis, et laissé à peine sous son propre nom un ouvrage durable.

Près de l'ardent et impétueux Diderot, était le prudent d'Alembert[2]; géomètre illustre, savant de premier ordre, écrivain exact, élégant et fin, il tempérait, par sa modération calculée, la verve fougueuse de son ami, et serrait habilement la bride aux hardiesses des encyclopédistes. C'est à une telle main qu'il appartenait d'écrire l'introduction de l'*Encyclopédie*. Il y évita avec soin tout ce qui pouvait faire prendre les auteurs en flagrant délit d'incrédulité : de plus il sentit et tâcha de réparer le vice principal de la collection, l'absence de méthode ; et, ne pouvant introduire l'ordre scientifique dans ce palais de ruines, il l'établit au moins à la porte, par son *Discours préliminaire*. Cette préface est un chef-d'œuvre de netteté, d'élégance simple et d'élévation réservée. D'Alembert appuie sa classification des connaissances humaines sur celle qu'avait créée Bacon dans son traité *De la dignité et des accroissements des sciences*. Il prend pour guide le philosophe anglais, mais sans s'attacher servilement à ses traces. Il présente le tableau de nos connaissances sous trois points de vue successifs, d'abord *subjectivement*, d'après l'ordre du développement probable qu'elles ont dû suivre dans l'esprit humain : c'était le point de vue spécial des philosophes de la sensation, et par conséquent du dix-huitième siècle; ensuite *objectivement*, dans l'ordre logique de

1. « Le cœur comprend, disait-il à Grimm; mais l'esprit n'est pas assez haut placé. »

2. Né à Paris en 1717; mort en 1783. — Principales œuvres littéraires : *Mélanges de lettres et de Philosophie*; *Éloges lus à l'Académie française*.

leur dépendance mutuelle : c'était la classification adoptée Bacon ; elle se rattachait à la méthode du tième siècle ; enfin *historiquement*, en exposant les des sciences et des lettres depuis la Renaissance. C'éta sentir la disposition que semble préférer notre époqu

Cette triple chaîne des mêmes vérités, qui se renc fois dans une préface, manque, non pas de clarté, ma être de grandeur. Le *Discours préliminaire* forme t fices au lieu d'un seul, et trois édifices indépendants l'autre. De plus, d'Alembert n'a point emprunté à l'enthousiasme éloquent et presque poétique de son exp Le spectacle magnifique de toutes les sciences n l'une après l'autre de l'esprit humain qui s'éveille, l paraissant aux yeux dans leur ensemble comme un immense couronné de ses mille rameaux, ne peut l'enthousiasme du savant géomètre. C'est avec vérit sans enthousiasme, qu'il raconte le progrès de la civi depuis le seizième siècle. D'Alembert était tout intellig il n'écoutait pas assez en écrivant les généreuses inspi de son âme. Son esprit même porte la peine de ce di il y perd quelque chose de son éclat.

Condillac.

Voltaire, Diderot, d'Alembert dans l'*Encyclopédie*, *philosophes* qui marchaient sous leur drapeau, étai hommes d'action plutôt que des métaphysiciens. Ils paient bien plus de gouverner les esprits et de renve croyances du passé que d'établir régulièrement et do quement un système. C'est toutefois un besoin po époque de réunir en corps de doctrine les principes s quels elle s'appuie, de se créer un symbole qui soit la de toute sa conduite. L'abbé de Condillac[1] se chargea muler celui du dix-huitième siècle. Prenant son point part dans les opinions de Locke, il s'efforça d'être enco

1. Né à Grenoble en 1715 ; mort en 1780. — OEuvres principale *sur l'origine des connaissances humaines ; Traité des systèmes ; Traité* *sations*.

méthodique, plus rigoureux, d'une clarté plus transparente et plus limpide que lui. Son système est une espèce d'algèbre où la simplicité n'est due qu'à l'abstraction. Comme dans les sciences exactes, l'auteur élimine toutes les conditions de la réalité, il fait une âme humaine de pure convention et semble l'éclairer d'une vive lumière, parce qu'il en a retranché toutes les parties obscures. Condillac était poursuivi du besoin de tout ramener à l'unité; mais au lieu d'espérer l'unité véritable au sommet, il s'empressa d'en établir une factice à la base. Il la plaça dans la sensation. La pensée, avec tous ses développements, ne fut que la *sensation transformée*. Locke avait au moins admis, à côté de ce premier fait passif, la réflexion, qui laisse soupçonner quelque chose de l'activité réelle de l'âme; la réflexion disparut du système de Condillac, qui acquit ainsi un nouveau degré de simplicité apparente, mais l'âme s'anéantit par là même sous sa main. Les encyclopédistes vantèrent une métaphysique dont leur instinct irréligieux pressentait les conséquences; et les gens du monde, ravis de comprendre quelque chose dans une matière réputée si obscure, surent gré à Condillac de leur avoir permis de devenir philosophes.

L'*Encyclopédie* était l'œuvre officielle et discrète du parti philosophique; les ouvrages de Condillac se bornaient à poser des principes inoffensifs en apparence. Des mains plus téméraires et plus franches en dévoilèrent hardiment les conclusions.

Helvétius; d'Holbach.

Helvétius, élégant fermier général, homme probe, désintéressé, bienfaisant, que Voltaire, dans ses flatteuses réminiscences de l'histoire, avait surnommé Atticus, se mit en tête de faire un livre; et, pour y parvenir, il recueillit dans les réunions des philosophes qu'il conviait à sa table les doctrines, les aperçus, les paradoxes : habile à provoquer des discussions intéressantes, il savait mettre en jeu tantôt la verve bouillante de Diderot, tantôt la sagacité de Suard, ou la raison spirituelle et piquante de l'abbé Galiani; puis il fondait en un corps de doctrine ces opinions diverses dont il

se faisait ainsi le fidèle rapporteur. Le résultat de ces conversations écoutées, analysées, résumées par Helvétius, c'est le livre *de l'Esprit,* c'est-à-dire le matérialisme en métaphysique, en morale l'intérêt personnel. D'après Helvétius, l'homme ne diffère de la brute que par la conformation de ses organes, et la vertu n'est que l'égoïsme sagement entendu. Ce franc et brutal résumé de leurs opinions effraya les philosophes eux-mêmes : ils trouvèrent l'ouvrage paradoxal, et Voltaire gronda contre la logique inexorable de son disciple.

Elle devait aller plus loin encore chez un autre Mécène des encyclopédistes. Le baron d'Holbach, qui réunissait chaque semaine à sa table l'élite des hommes de lettres, et qu'on avait surnommé le maître d'hôtel de la philosophie, publia sous le pseudonyme de Mirabaud, le code d'athéisme le plus complet, le plus logiquement absurde qu'on eût encore imaginé. « Ce livre, dit Gœthe dans ses Mémoires, nous parut si suranné, si chimérique et (qu'on me passe l'expression) si cadavéreux, que la vue même nous en était pénible : peu s'en faut que nous n'en eussions peur comme d'un spectre. » Le *Système de la nature* était le dernier mot de la philosophie sensualiste : c'était la plus complète, la plus froide négation de tout ce qu'il y a de grand, de noble, de vrai dans le cœur de l'homme. Le dix-huitième siècle ne pouvait descendre plus bas ; il était enfin parvenu au fond de l'abîme.

Dès lors on put prévoir une énergique réaction contre ces détestables doctrines. L'homme ne peut condamner à un éternel silence la voix de la vérité qui crie au fond de son cœur. La société regardait autour d'elle-même avec anxiété. Le roi Frédéric essaya de réfuter ce funeste livre ; Voltaire jeta un cri d'alarme. L'un et l'autre étaient impuissants ; l'auteur du *Système* n'avait fait qu'appliquer rigoureusement leurs principes.

Les premiers coups des philosophes avaient été dirigés contre la religion ; ils ne tardèrent pas à attaquer la royauté ; le principe d'autorité fut ébranlé sous ses deux formes, et Voltaire dépassé dans toutes ses violences. Le patriarche de Ferney avait dit et probablement cru que *la cause des rois était celle des philosophes;* il reçut de ses disciples d'auda-

: démentis. D'Holbach et ses collaborateurs confondirent leurs invectives le *despotisme* monarchique avec la puis- sacerdotale. Jusqu'alors le mot d'ordre philosophique été : « Plus de prêtres! » On disait maintenant : Ni es ni rois absolus! » « Peuples lâches! » s'écriait dans *Histoire des deux Indes* le déclamateur Raynal, « imbécile peau! vous vous contentez de gémir, quand vous devriez r! »

oltaire s'effrayait de toute cette fermentation, autant que aire pouvait s'effrayer. Sa crainte prenait quelquefois une te de joie sinistre, qui caractérise d'une manière curieuse homme et la situation. « Tout ce que je vois, dit-il dans de ses lettres, jette les semences d'une révolution, qui vera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir re le témoin. La lumière s'est tellement répandue, qu'on tera à la première occasion, et alors ce sera un beau ge. Les jeunes gens sont bien heureux : ils verront de es choses[1]. »

ean-Jacques Rousseau exprimait la même prévision avec grave et sérieuse éloquence : « Ne vous fiez pas, disait-il, rdre actuel de la société, sans songer que cet ordre est t à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impos- e de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos nts. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le arque devient sujet.... *Nous approchons de l'état de crise u siècle des révolutions*[2]. »

Écrivains du parti religieux; d'Aguesseau; Rollin; Saint-Simon.

vant de fixer nos regards sur l'homme qui osa opposer, me une digue aux égarements de son siècle, son génie, assion éloquente et ses propres égarements, *ce grand et heureux Rousseau*, il convient d'examiner quels efforts le i religieux avait tentés contre l'envahissement des écri-

etire du 2 avril 1764, au marquis de Chauvelin.
mile, liv. III, p. 383 (édition Desper); voyez aussi la note de Rousseau.

vains de l'école sensualiste, quelles œuvres il avait en face de leurs œuvres.

Si l'on cherche dans le parti voué à la défense dı cisme une controverse véritable, une réfutation di principes et des opinions préconisés par les novat est étonné de son silence ou de sa faiblesse. Nonnot gny, Houtteville et tant d'autres qui s'attachèrent à c Voltaire, étaient ridicules par le défaut de talent, lo qu'ils avaient raison[1]. L'abbé Guénée seul, dans s *de quelques Juifs*, se montra digne d'une pareille tâ périeur à Voltaire par la connaissance de la langue e tiquités hébraïques, il l'égala quelquefois par la moqueuse de ses plaisanteries. C'était sans doute triomphe que de faire rire aux dépens de Voltair quand on avait à défendre la Bible et les fondemeı religion, c'était trop peu que le talent de faire rire. I comme Bergier, réfutèrent les doctrines nouvelles a et gravité. Mais ils manquaient de verve, de passioı quence : ils ne furent pas lus. La France n'avait plus de l

Quelques écrivains, sans se livrer à la controvers les idées philosophiques, demeurèrent fidèles aux p de l'orthodoxie, et les exprimèrent plus ou moins da ouvrages. Il faut placer à leur tête les vénérables r la vieille école janséniste, héritiers et continuateurs septième siècle à travers le dix-huitième, de même qu Évremont, Saint-Réal et autres avaient perpétué sourd dans le dix-septième siècle, les traditions sceptiques (précédent. On doit nommer d'abord le chancelier d'. seau[2], orateur agréable, mais sans génie, « dont l'élo tant vantée au palais n'était qu'une rhétorique élégant savoir et sa piété se consumèrent en vaines querelles s bulle, et ne servirent pas à défendre les grands princip des mains hardies commençaient à ébranler[3]. »

1. Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*, t. II, XVII[e] leçon.

2. Né à Limoges en 1688; mort en 1751. — Œuvres principales : *tions à son fils*; mercuriales, plaidoyers, requêtes; mémoires, mélang ditations et correspondance.

3. Villemain, *Tableau*, t. I, leçon X.

Nous ne prononcerons qu'avec respect et amour le nom destement glorieux de Rollin[1]. Cette vie si pure, si désinessée, si dévouée à de pénibles devoirs et à d'obscures trax, cet humble stoïcisme du vrai chrétien, qui, sans ambin, sans espoir ici-bas, suit sans faiblir la ligne tracée par conscience, croit tout ce qu'il enseigne et use sa vie à engner ce qu'il croit, était sans doute la plus belle et la plus quente des prédications. Si le dix-huitième siècle en avait endu beaucoup de semblables, il ne lui en eût pas fallu utres. Remarquons toutefois combien tout alors tendait à a révolution sociale. Rollin, par son enthousiasme naïf ır les vertus républicaines, par ces longs et charmants ré- des grandes actions de la Grèce et de Rome, par ce traité parfait et si pratique d'une excellente éducation nationale, ıt à son insu l'un des ennemis les plus redoutables du ıvernement corrompu qui pesait à la France. Il travaillait s le vouloir dans le même sens que Mably et Rousseau. ne peut louer plus dignement ce grand homme de bien en rapportant les paroles par lesquelles Montesquieu le actérise : « Un honnête homme a, par ses ouvrages, enuté le public. C'est le cœur qui parle au cœur; on sent secrète satisfaction d'entendre parler la vertu. C'est l'alle de la France. »

Rollin fut continué mais non égalé par ses élèves Crévier et eau : l'un, sec et froid dans un admirable sujet, l'*Histoire empereurs romains*, ne sut pas profiter de Tacite, encore ins le suppléer; l'autre consciencieusement érudit dans istoire du Bas-Empire, est aride, terne et fatigant comme querelles du palais dans lesquelles il se renferme. Pour ıble de malheur, il rencontra, sur le terrain qu'il avait isi, la redoutable concurrence de Gibbon, aussi savant, is mieux savant, bon écrivain, enfin (ce qui décidait alors succès) philosophe et ennemi de l'Église.

L'histoire fut le champ le moins ingrat pour ses rares souıs. Nous avons parlé déjà des illustres membres des diver-

[1]. Professeur et recteur de l'Université de Paris; né en 1661; mort en 1. — Œuvres principales : *Traité des études; Histoire ancienne; Histoire aine.*

ses congrégations religieuses, surtout des bé
Saint-Maur, qui préparaient avec une patiente
matériaux les plus précieux de nos annales, nou
qué les auxiliaires et les successeurs que le cha
mœurs commençait à leur donner, dans la doc
des inscriptions. Ici, toutefois, quoique tout fût
n'était pas profondément orthodoxe. Fréret, a
mense érudition, était l'appui discret du parti *ph*
le président de Brosse, collaborateur de l'*Encycl*
sagace et indépendant, mais écrivain circonspect
philologue de premier ordre, était un libre pen
zième siècle égaré dans le dix-huitième; Duclo
monde plus encore qu'érudit, à qui seul Louis X
sait le droit de tout dire, mêlait à de courts et e
vaux pour l'Académie, ses *Considérations sur le*
eurent le don de plaire à la cour et aux philos
Mémoires secrets sur les règnes de Louis XIV et
livre très-remarquable et très-piquant, qui n'a
de son prix que par l'écrasant voisinage de Saint

Nous venons de nommer le seul écrivain de
ceux qui se rattachaient aux doctrines de l'âge pr
core les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, restés
qu'à nos jours[2], n'appartiennent-ils qu'à la litt
thume du dix-huitième siècle. Il n'est pas de
plus profondément caractérisée que celle de
grand seigneur, qu'à sa hautaine indépendance,
grondeuse, à son dédain aristocratique pour tout
pas duc et pair, à ses instincts à la fois janséni
dains, on prendrait pour un contemporain de l
n'est pas jusqu'au talent exquis du cardinal de R
de saisir et de peindre les caractères qui n'ait pa
dissant sous la plume du noble duc. C'est toujo
frondeur, moins turbulent toutefois, moins gai
expérimenté, plus pénétrant. Il a vieilli de toute

1. Villemain, *Tableau*, t. II, leçon v. — Saint-Simon, né e
en 1755.

2. La première édition complète est de 1829. — La dernièr
par M. Chéruel; L. Hachette, 1856.

de Louis XIV, il a assisté aux funérailles du grand règne, et semble pressentir celles de la royauté. C'est bien l'homme des anciens jours : il ne comprend rien au mouvement nouveau qui l'entraîne à son insu; il ne voit, comme l'a très-bien remarqué Marmontel, la nation que dans la noblesse, dans la noblesse que la pairie, et dans la pairie que lui-même. Il aime et défend la religion, comme une des parties intégrantes de la monarchie qu'il regrette : traitant d'ailleurs assez cavalièrement les évêques qui ne *sont pas nés*, ou qui *n'ont pas de monde, les cuistres violets*, comme il les appelle quelque part. Comment comprendrait-il la nouvelle puissance des lettres, lui écrivain aux fières allures, à la diction hardiment négligée, qui ne redoute rien tant que d'être confondu avec ces historiens de profession, préoccupés du jugement de la critique? Il marche librement, va sans crainte et la tête levée, frappant du même coup et les vices hypocrites de la cour et les scrupules impertinents de la grammaire : c'est la suffisance de Scudéry unie au génie de Tacite. Quelle profondeur dans le regard, quelle connaissance des hommes, quelle habileté à démêler et à peindre! Quelle toile que ce livre qui embrasse les dernières années du grand monarque, remonte ensuite au règne de Louis XIII, pour descendre au régent et au cardinal Dubois. Quelle variété et quelle vie dans toutes ces figures! C'est là le véritable *Siècle de Louis XIV*. Nous ne dissimulerons pas que ces Mémoires renferment bien des longueurs, bien des passages fatigants pour un lecteur impatient. Ces minutieuses expositions des intrigues de cour, ces querelles sur l'étiquette, sur les droits de préséance, sur les honneurs du tabouret, paraissent d'abord sans intérêt comme sans charme; mais cela même est un trait de vérité; ces frivolités monarchiques sont la couleur indispensable du tableau d'une cour.

Entre les deux camps ennemis, entre les philosophes et les hommes religieux, nous pouvons placer le jeune Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues[1]. Il appartient aux uns par ses liaisons avec Voltaire et par l'agitation inquiète de sa pensée, aux autres, par les tendances religieuses de son âme,

1. 1715-1747.

par la sagesse de sa vie, la candeur de ses écrits et l
rité même de ses doutes. Longtemps valétudinaire e
trente-deux ans, il a laissé des essais plutôt que des o
Ses divers écrits portent les titres de *Maximes*, *Ca*
Méditations, *Introduction à la connaissance de l'es*
main. Moraliste du genre de La Rochefoucauld e
Bruyère, il n'a pas le trait étincelant du premier, la
spirituelle et variée, la phrase leste et savamment co
du second : son style manque du relief si saillant que
grands maîtres savent donner à leur pensée; mais il
passe souvent l'un et l'autre par l'importance des s
par l'intérêt sérieux avec lequel il cherche à les appr
Il y a chez lui du Pascal, par le caractère sinon par l
Il parvient à avoir du talent, à force d'avoir de l'âme.
mieux prouvé par son exemple ce mot excellent qui lui
tient : *Les grandes pensées viennent du cœur;* et si
peut toujours admirer en lui l'écrivain, on ne peut re
l'homme son estime et ses sympathies.

Disciples du dix-septième siècle; Lesage; Prév

Tandis que le domaine de la pensée se partageait i
ment entre deux armées rivales, l'art pur et désinté
culte passionné du beau, semblait s'effacer au milieu
bruyants débats de doctrines. La tradition poétique d
septième siècle se continuait néanmoins par quelques h
d'élite, et, affaiblie dans les genres où avaient excellé le
vains de Louis XIV, elle brillait encore d'un vif écla
certaines compositions secondaires qu'ils avaient paru né
Lesage, dont la vie appartient aux deux siècles (1668-
reproduisait Molière, moins sur le théâtre, où *Crispin* e
caret tiennent pourtant un rang honorable, que dans
man de caractère dont il fut le créateur. « Il n'existe
livre au monde, dit Walter Scott, qui contienne tant de
profondes sur le caractère de l'homme, et tracées da
style aussi précis que le *Diable boiteux*. Chaque page, c
ligne porte la marque d'un tact si infaillible, d'une anal
exacte des faiblesses humaines, que nous nous imagine

volontiers entendre une intelligence supérieure lisant dans nos cœurs, pénétrant nos secrets motifs, et trouvant un malin plaisir à déchirer le voile que nous nous efforçons d'étendre sur nos actions. »

Gil Blas est plus parfait encore comme œuvre d'art. Ici, l'observation revêt une forme toute dramatique. Au lieu d'une galerie de portraits, nous avons une scène et des acteurs. Lesage y déploie une qualité bien rare qu'avait possédée au suprême degré un romancier anglais, Daniel de Foe. Le héros principal, qui nous raconte lui-même son histoire avec ses propres réflexions, semble un personnage si réel qu'on ne peut se défendre de croire à son existence. C'est en même temps une nature si généralement vraie, un type si largement humain, qu'on retrouve chez lui toutes les faiblesses, toutes les misères et tous les sentiments honnêtes dont on a le germe dans son propre cœur. Naturellement bon, plutôt que vertueux, cédant à l'exemple et à l'occasion, timide par tempérament et pourtant capable d'une action courageuse, rusé et intelligent, mais souvent dupe de sa vanité, Gil Blas a assez d'esprit pour nous faire rire des sottises d'autrui, assez de bonhomie pour rire volontiers de lui-même. « On trouverait difficilement une censure plus vive du vice et du ridicule, une narration plus rapide, un style plus franc, plus vrai, plus naturel, plus de bon sens et d'esprit tout ensemble, plus de naïveté et de verve satirique[1]. »

Lesage, outre cette parenté de style, a encore un trait commun avec les écrivains du dix-septième siècle. Ce n'est pas, comme ses contemporains, l'Angleterre qu'il regarde, c'est l'Espagne. Il en possède si bien les mœurs et les costumes, que certains critiques castillans ont accusé *Gil Blas* de plagiat, sans pouvoir indiquer l'original. Lesage a emprunté aux Espagnols des cadres commodes pour y placer ses créations. Il a pris sans façon l'idée et le titre du *Diable boiteux* à Guevara, quelques scènes de *Gil Blas* au *Marcos Obregon* de Vicente Espinel. A l'exemple de Mendoza, de Jean de Luna, de Quevedo, de Cervantes lui-même, et surtout d'Aleman, il

1. Patin. *Notice sur Lesage.*

s'est emparé du genre *picaresque*, consacré aux expl chevaliers d'industrie et de ces honnêtes gens qui le s juste assez pour n'être pas pendus. Mais l'imitatic guère qu'à la surface : si Gil Blas porte la *golilla*, la l'épée des Castillans, il n'en a pas moins l'esprit et la française, avec les sentiments et les passions univers cœur humain.

Un autre grand romancier du dix-huitième siècle aussi, par le caractère de son talent et de son style, s cher à l'époque précédente. L'abbé Prévost[1], écriva fécond, dont les œuvres complètes formeraient plus volumes, a, dans ses fictions, envisagé l'homme d'u autre point de vue que Lesage. Aussi romanesque d inventions que l'auteur de *Gil Blas* est satirique, il s' surtout à créer des incidents, à combiner des aventure il les raconte avec une simplicité qui n'a rien de romar Jamais il ne vise à l'effet; il intéresse le lecteur sans p s'émouvoir lui-même. Prévost rouvrait à l'imaginatior temps contenue par la sobriété du dix-septième siècle libre carrière d'aventures qu'avaient prématurémen courue les d'Urfé et les Scudéry : il rendait au roman s une langue noble et sage, des sentiments épurés par l du grand siècle. Une fois même, inspiré par son cc s'éleva au-dessus de lui-même, mais toujours sans ef sans prétention. Il fut, dans *Manon Lescaut*, l'histori passions, comme dans les autres romans il avait été cel aventures, et il sut toucher sans avoir besoin d'être éloc Lui-même, dans son journal *Le pour et le contre*, carac cet ouvrage avec une franchise qui n'est que de la ju « Ce n'est partout, dit-il, que peintures et sentiment, des peintures vraies et des sentiments naturels. Je ne di du style, c'est la nature même qui parle. »

Un écrivain non moins célèbre et d'un génie tout dif n'emprunte au roman que sa forme pour en revêtir une mense et précieuse érudition. L'abbé Barthélemy[2], auteu

1. Né en 1697; mort en 1763.
2. Né en 1716; mort en 1795.

ge du jeune Anacharsis en Grèce, avait recueilli avec une
:té incomparable tout ce que les auteurs les plus obscurs
ont transmis sur les mœurs, les habitudes et les arts de
èce. Il entreprit de rendre la vie à tous ces détails par
ction agréable qui ne fît qu'un seul tableau de tous ces
épars. Il réussit à composer un ouvrage plein d'in-
et d'instruction, mais dont la forme un peu frivole
quelquefois nécessairement l'esprit et le style du dix-
me siècle à la peinture d'une antiquité si lointaine. La
dance de ces deux éléments, qui n'était pas sensible du
de l'auteur, est devenue choquante depuis que les pré-
et le langage de son époque sont aussi pour nous de
ire.

poésie proprement dite, celle qui avait conservé les for-
consacrées de la versification, produisait des œuvres
originales. Jean-Baptiste Rousseau est un versificateur
nieux, un habile artisan de strophes lyriques; mais
iration, le sentiment, l'âme en un mot, lui manque. Il
habilement les paroles de Racine et de Boileau autour
ensées de David; mais on n'entend jamais chez lui un
ui parte du cœur. On ne s'en étonne point quand on
ît la vie peu honorable et les *épigrammes* licencieuses
auteur de *poésies sacrées*. On doit reconnaître toutefois
perfectionna le rhythme de l'ode française, et prépara
a lyre pour d'autres mains. Lefranc de Pompignan fit
des *poésies sacrées* dont se moqua Voltaire et dont on
ncore quelques belles strophes. Lefranc était un ma-
t respectable, un homme de foi et de cœur : malheureu-
it il manquait de génie. On en peut dire autant de Louis
e, le fils du grand poëte, qui se crut obligé d'écrire en
cause de son nom, et qui, sans aucun génie créateur,
ouvrages élégants dans le genre didactique. On cite,
on lit peu, ses poëmes de *la Religion* et de *la Grâce*. Au
ire, ses pieux mais incomplets *Mémoires* sur la vie de
ère offrent une lecture pleine d'intérêt et de charme.

Auteurs dramatiques.

L'héritage dramatique du grand Racine était viv inutilement disputé. Jamais on ne fit plus de trag dix-huitième siècle; jamais, si l'on excepte Volt eut moins de génie tragique. Le faible et diffus l heureux une fois dans son *Manlius;* le froid et pro motte eut le bonheur de rencontrer un sujet pat dépit du poëte; il écrivit *Inès*. Lagrange-Chancel nuer Racine; il exagéra l'étiquette et la fausse dig système, sans les racheter par aucune étincelle de t billon eut le mérite de ne pas calquer un modèle i il rencontra quelques inspirations énergiques qu l'alliance d'aventures et de caractères fadement ro Il prit d'ailleurs l'horrible pour le pathétique pour la grandeur. Ses amis lui firent le tort d comme un rival à Voltaire. La lutte des doctrin pénétrait jusque sur la scène et en refroidissait conceptions. Saurin, imitateur de Voltaire, fit de philosophiques. De Belloy riposta par des tragédies La même guerre éclata entre les poëtes comiques. lissot attaquaient les novateurs; Lanoue, Barthe, Sédaine, presque tout le théâtre étaient pour eux public. Il est à remarquer néanmoins que les deux comédies de l'époque appartiennent à deux auteu opposé à Voltaire, *le Méchant* à Gresset[1], et *la Mé* Piron. Ainsi toutes les opinions avaient leurs re au théâtre. Mais l'art véritable, la bonne et franch cherchait en vain le sien. Marivaux se perdait da et ingénieuses analyses auxquelles Voltaire *espér* *rien comprendre*. « Cet homme, disait-il, en parla teur du *Legs* et des *Fausses confidences*, sait tous l du cœur humain, mais il n'en connaît pas la gran Destouches gâtait le théâtre anglais dans ses tristes i

1. Né à Amiens en 1709; mort en 1777; auteur de quelque poésies légères, *Vert-Vert*, *le Lutrin vivant*, *le Carême imprompt*

La Chaussée écrivait des comédies larmoyantes ; Diderot réduisait la tragédie bourgeoise en un hardi système, mais compromettait ses théories par ses œuvres. La poésie sentait le besoin de se rajeunir avec la société, et cherchait en vain des formes nouvelles.

Naissance de la poésie descriptive.

La poésie descriptive fut inventée ou retrouvée à cette époque. Cela devait être : tandis que la philosophie niait l'âme ou la mettait dans la sensation, la poésie devait se placer en dehors de l'âme, et s'occuper à décrire, avec un soin minutieux, les objets extérieurs. C'est alors qu'abusant d'un mot d'Horace, infidèlement cité, on posa en principe que *la poésie n'est qu'une peinture*. Encore chercha-t-on moins à peindre qu'à disséquer. Au lieu de frapper les yeux par un mot, une comparaison, une épithète bien choisie, la poésie descriptive alla, sur les pas de la science, analyser, énumérer, épuiser tous les détails. C'est ainsi que Saint-Lambert chanta *les Saisons :* dans un sujet où Thomson avait jeté son âme et ses émotions souvent sublimes, il fut généralement sec et froid, comme un grand seigneur qui n'a ni vu ni aimé la campagne. Lemierre décrivit, comme Ovide, les *Fastes* de l'année; et, au lieu d'animer son sujet par l'expression des sentiments qu'il pouvait faire naître, se borna à raconter en vers les diverses occupations qu'amènent les différentes époques. L'âme du poëte ne fut point le centre de ce monde mobile, qui manqua d'unité, d'intérêt et de vie.

C'est ainsi que la poésie semblait mourir à la suite des croyances. L'univers n'avait plus d'enchantements pour des hommes qui n'y voyaient qu'un habile et froid mécanisme, une combinaison plus ou moins heureuse de la matière ; et « la nature était morte à leurs yeux, comme l'espérance au fond de leurs cœurs[1]. »

Telle était en France la situation de la pensée et des lettres qui l'expriment. Deux partis rivaux se disputaient la direction

1. *Nouvelle Héloïse*, partie I, lettre XXVI.

morale du dix-huitième siècle; l'un brillant de tous les dons de l'esprit, impétueux, infatigable dans ses attaques, était sec et stérile dans ses désolantes doctrines; l'autre, religieux par tradition, par habitude, plutôt que par conviction, sans chaleur, sans éloquence, défendait faiblement les éternelles vérités dont il se constituait l'arbitre. Entre ces deux armées, la foi à Dieu, à la spiritualité de l'âme, au dogme du devoir et de la vertu, attaquée avec fureur et trop mollement défendue, semblait devoir périr, ou du moins s'éclipser, emportant avec elle les plus pures émotions du poëte et l'élan sympathique de l'artiste, quand s'éleva tout à coup un défenseur aussi puissant qu'inattendu, dont la parole brûlante, pleine d'exagérations, d'erreurs, de contradictions et de sincérité, avait seule toutes les qualités et tous les vices nécessaires pour se faire entendre des hommes du dix-huitième siècle.

CHAPITRE XXXIX.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Son éducation; sa politique. — Sa morale. — Sa poésie. — Mably.

Éducation de Rousseau; sa politique.

Il ne faut pas demander à Rousseau la consistance et l'impartialité d'un philosophe : lui aussi est un homme de combat et d'action; il ébranle et construit à la fois, et l'effort de la lutte se révèle à chaque instant par l'exagération de ses paradoxes. Cependant il faut le bénir d'avoir senti le besoin de fonder des doctrines positives au milieu de tant de ruines. Rousseau a rendu trois grands services à son siècle et au nôtre : en politique, il chercha dans le droit national une base solide pour le pouvoir; en morale, il réveilla le sentiment du devoir, et prêcha avec une éloquente conviction l'existence de Dieu et la spiritualité de l'âme; enfin, comme

séquence de ces nobles principes, il renouvela les sources la poésie et lui apprit à voir, à aimer la nature.

La naissance et l'éducation avaient préparé Jean-Jacques rôle que lui donna son génie. Né[1] à Genève, dans une publique, au milieu du poétique paysage des Alpes, fils un ouvrier intelligent et pauvre, son enfance rêveuse fut veloppée d'une manière précoce par la lecture des *Grands mmes* de Plutarque et des romans héroïques du dix-sepme siècle. La vie commença à lui apparaître sous un aspect manesque, à la fois sublime et faux. Entouré d'abord des ins d'une tendresse indigente, il n'en devint que plus senle aux cruels mécomptes d'une vie pauvre et dédaignée. prenti, vagabond, séminariste, laquais, copiste de muue, contraint d'inscrire dans ses mémoires le jour où il sa de souffrir de la faim, et avec tout cela nature d'élite et elligence admirable, il portait en lui-même au plus haut gré ce qui, dans la société politique, amène les révolutions, désaccord de la position et de la capacité. Jean-Jacques est représentant d'une classe dédaignée et méconnue du monde gant qui dominait alors. Au milieu des académies et des ons, il fit éclater le cri de cette barbarie ardente et énerue qui frémissait sourdement autour des bases les plus ofondes de la société.

Le tribun apprit d'abord la langue de ceux qu'il venait nbattre. Pendant cinq ou six ans, lié avec les gens de lets de Paris, il travaille obscurément à se rendre maître du and art d'écrire; il lit Racine et Voltaire, il étudie Cicéron Horace, il essaye de traduire Tacite. On le voyait souvent s l'âge de quarante ans, se promener dans les jardins pucs, un Virgile à la main, cherchant à graver dans sa méire rebelle ces naïves églogues, dont les scènes de son ence lui fournissaient le commentaire. En même temps, il aisait lui-même l'éducation de son esprit. Quelques notions istoire, de philosophie, de mathématiques, acquises sans secours d'aucun maître, s'identifiaient plus complétement c sa propre pensée. Son langage formé d'abord à Genève

[1]. En 1712; mort en 1778.

et retrempé aux sources de nos vieux auteurs du
siècle, gardait quelque chose d'une saveur étrangè
quante, et restait plus franc, plus coloré, plus p
et plus démocratique dans son élégance que celu
contemporains.

Armé enfin de toute son éloquence, Rousseau,
trente-huit ans, engagea la lutte contre la société co
qui l'entourait, et la charma elle-même en l'attaqua
vit où elle était vraiment, dans les lettres. L'académie
jon avait proposé cette question : *Le rétablissement des*
et des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrom
mœurs? Jean-Jacques condamna les sciences et les
nom de la vertu. Il les rendit injustement responsa
la corruption qui en souillait l'emploi. S'il proscri
struction, c'est qu'il s'indignait de voir que, « dans
où régnaient si fièrement les préjugés et l'erreur sous
de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain
avaient fermé leur esprit à la voix de la raison et le
à celle de la nature[1]. » Ce qu'il combattait avec un
ration injuste, mais nécessaire peut-être au succè
réaction, c'était « cette philosophie d'un jour, qui
meurt dans le coin d'une grande ville, et veut étouff
de la nature et la voix universelle du genre hum
Ainsi, dès son premier essai, Rousseau posait hardi
cause du sentiment moral en face des dons plus bril
l'esprit.

Dans son second discours, l'instinct révolution
l'orateur se dévoilait plus nettement. La même ac
comme pour témoigner de l'état général des esprit
l'attente curieuse du public à l'égard de toutes les ha
des écrivains, avait demandé dans son programme
est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle
torisée par la loi naturelle? Rousseau ne manqua p
pareille occasion de frapper un ensemble d'institutio
sa conscience, d'accord avec son orgueil, lui révélait l

1. Lettre à d'Alembert, p. 125 (édition Ledentu).
2. *Ibidem*, p. 127.

herchant peut-être dans le radicalisme de ses opinions punité non moins que l'éclat, il prétendit que la civilisa- rend l'homme malheureux et coupable; que le sauvage seul bon, libre et heureux.

Vous donnez envie de marcher à quatre pattes, » lui di- finement Voltaire, qui n'en était encore avec lui qu'aux ices. Au reste, ce rêve d'un prétendu état de nature était mmun au dix-huitième siècle. On accueillait avec passion faibles idylles de Gessner et les fadeurs champêtres de rian; Fontenelle lui-même avait fait dialoguer de préten- bergers; plus tard, une reine de France se fit une métai- à Trianon. On se sentait mal à l'aise dans une civilisation p élégante, trop factice. Rousseau fut l'organe le plus nplet, le plus absurdement conséquent de ce vague instinct son époque. Dans ce second *Discours*, il semble que le phi- ophe, mécontent du présent et n'osant faire appel à l'ave- , se rejette vers un passé fabuleux et impossible, comme ur donner le change à des espérances encore prématurées. Rousseau, dit avec raison Ancillon[1], oubliant que la na- e humaine est faite pour un mouvement progressif, a vu destination du genre humain dans le point d'où il est rti, au lieu de la placer dans un développement graduel, et a cru que l'état sauvage était l'état primitif et le plus par- t. C'était s'arrêter au gland et croire que le gland n'était s fait pour devenir un chêne immense. »

Cette œuvre contenait déjà néanmoins des propositions naçantes et de redoutables aspirations. A mesure qu'on ance dans cette lecture, on croit entendre monter le flot mocratique. Rousseau anéantit le prétendu droit de la ce en le retournant contre son possesseur. Il considère l'émeute qui finit par étrangler et détrôner un sultan nme un acte aussi juridique que ceux par lesquels il dis- ait la veille des vies et des biens de ses sujets. Le despote st le maître qu'aussi longtemps qu'il est le plus fort. » écrivain termine son discours par cette affirmation terrible : Il est manifestement contre la loi de nature, qu'un enfant

[1] *Pensées*, t. I, p. 152.

commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise
sage, et qu'une poignée de gens regorge de supe
dis que la multitude affamée manque du nécessai

Rousseau ne se borna pas au rôle facile de crit
formuler ses principes. Le *Contrat social*, annon
le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, en est la
positive, et peut être considéré comme le symb
de cet éloquent publiciste.

Jamais système ne fut revêtu d'une forme à
sévère et plus éclatante. La précision du style,
ment serré des propositions, le ton dogmatique
du langage, les mouvements contenus de la passi
plus puissante qu'elle se modère elle-même, fon
social un modèle achevé d'exposition philosophi
dant cette œuvre nous semble entachée du mêm
la plupart des ouvrages du dix-huitième siècle. D
Condillac et Locke partaient d'un principe abstr
insuffisant, d'où ils prétendaient créer la philoso
tière, c'est encore d'un seul principe, d'un prin
et incomplet que Rousseau tire toute sa politiqu
est né libre, ce sont les premiers mots du *Co*
c'en est aussi toute la pensée. Si l'homme sort de
et sauvage indépendance, c'est par son consent
par un acte de sa volonté. Donc toute société e
un contrat. L'État repose sur une convention arbi
semble des volontés particulières forme la volon
qui est la seule véritable loi. Le peuple est le se
Son caprice est absolu et inviolable, sa décision
Rousseau affirme en droit ce que les jurisconsu
posaient en fait : *Uti populus jusserit, ita lex esto*

Cette conception de la liberté humaine est
fière, mais n'est-elle pas exagérée, c'est-à-dire

1. On a souvent cité la brillante déclamation qui commen
partie : « Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa d
moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le
société civile, etc. » On n'a pas assez remarqué que cette a
propriété en est la véritable consécration, au moins pour to
sont pas tentés *de marcher à quatre pattes*, puisque Jean-Jacqu
de ce droit la fondation de la société.

A côté de l'autonomie de l'homme, ne faut-il pas placer la nature éternelle des choses? La loi, dans son acception la plus haute, est-elle bien le résultat d'une volonté arbitraire? n'existe-t-elle pas avant qu'une intelligence mortelle la découvre? Tous les rayons du cercle n'étaient-ils pas égaux avant qu'un géomètre se fût donné la peine de le constater[1]? Si cela est vrai, au-dessus de la liberté individuelle, il faut placer la raison souveraine et impersonnelle, à laquelle, sous peine d'injustice, elle ne pourra se soustraire. Le législateur ne sera que le traducteur plus ou moins fidèle de ces *droits et de ces devoirs antérieurs et supérieurs aux lois positives*, et les décisions de la majorité, quelque respectables qu'elles puissent être, ne seront jamais qu'une présomption de la justice. Rousseau lui-même avait reconnu cette vérité, mais sans en poursuivre les conséquences. « Ce qui est bien et conforme à l'ordre, avait-il dit, est tel par la nature des choses et indépendamment des conventions humaines[2]. » Faute de s'être attachée aux déductions de ce principe, la politique de Rousseau n'a envisagé qu'une moitié du problème social. Quatorze ans auparavant, un grand homme dont nous parlerons bientôt, Montesquieu, avait développé l'autre.

On a dit avec raison que Rousseau n'a fait que retourner le système de Hobbes, et déplacer le despotisme en l'attribuant à la multitude. Cette erreur spéculative d'un grand homme s'est fait sentir par de longs et sinistres contre-coups dans les fautes et dans les malheurs de la révolution française.

Jean-Jacques comprit lui-même que les conséquences de son système l'entraînaient à l'impossible. Il avoua que le peuple, ce seul législateur légitime à ses yeux, est incapable de se créer une constitution, c'est-à-dire la loi des lois[3] : il repoussa le système représentatif; car, disait-il, la souve-

1. Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. I. — « Non tum denique incipit lex esse quum scripta est, sed tum quum orta est. Orta autem simul est cum mente divina. » (Cicéron, *de Legibus*, liv. II, p. 4.)
2. *Contrat social*, liv. II, chap. VI.
3. *Idem*, liv. II, chap. I

raineté étant la *volonté* générale, la *volonté* générale représente point[1], elle s'exprime. Enfin, il alla jusq connaître que, « à prendre le terme dans la rigueur ception, il n'a jamais existé de véritable démocratie, n'en existera jamais[2]. » Il était difficile de renvers courageusement ses propres prémisses sous le choc d conséquences.

Sa morale.

La liberté qui inspirait la politique de Rousseau, d'une manière plus puissante encore dans sa morale. que la plupart des philosophes de son époque asservi l'homme à la sensation et méconnaissaient le plus n ses attributs, celui d'être le premier moteur, le p libre et responsable de ses actes; tandis que Voltaire hésitait, et, rabaissant la question pour paraître l'écl confondait la liberté morale avec l'absence de contr Jean-Jacques proclama hautement la liberté comme u il plaça dans ce privilége de l'homme, bien plus enco dans l'entendement, la distinction spécifique qui le sép l'animal. C'est même dans la conscience de sa libert trouva la preuve la plus éclatante de la spiritualité âme[4]. Aussi le spiritualisme de Rousseau a-t-il q chose de fier, comme le sentiment qu'un honnête hor de sa probité. Il n'est pas la conclusion laborieuse d'u logisme, mais une vérité première donnée par l'évide qui défie toutes les chicanes du sophisme; c'est la l morale qui se voit et se touche elle-même.

C'est sur cette base que Rousseau entreprend de f toute sa philosophie. L'*Emile* en est le monument le

1. *Contrat social*, liv. III, chap. XV. — Aussi dans les états constituti le peuple ne choisit-il pas des mandataires pour les charger de sa vo mais des délégués pour examiner ce qui est conforme à la raison gén Une chose n'est pas juste par cela seul que le peuple la veut; mais le p s'il est assez éclairé, la veut parce qu'elle est juste.

2. *Contrat social*, liv. III, chap. IV.

3. « Je suis libre de sortir de ma chambre, disait-il, quand j'en ai l dans ma poche. »

4. *Discours sur l'origine de l'inégalité*, p. 244.

complet et le plus beau. Ce livre, qu'on a nommé la *déclaration des droits de l'enfant*[1], est à la morale religieuse ce que le *Contral social* était à la politique. Le même esprit y domine et y produit des erreurs analogues. Le principe fondamental de l'ouvrage, ainsi que de toute la morale de Rousseau, c'est que « l'homme est un être naturellement bon : » l'éducation ordinaire le déprave, en subsistuant à la rectitude originelle de la nature les vices contagieux de la société. Sur ce principe, Rousseau « établit l'éducation négative comme la meilleure ou plutôt comme la seule bonne. Elle ne donne pas les vertus, mais elle prévient les vices; elle n'apprend pas la vérité, mais elle préserve de l'erreur[2]. » Il s'agit donc de paralyser autour de l'enfant toute influence étrangère, et de laisser agir en paix sa liberté. Jean-Jacques isole son élève : il veut lui faire inventer les sciences, les arts, la religion, Dieu même, par le seul élan de sa liberté, par l'expansion naturelle et spontanée de son âme. Étrange et merveilleux spectacle que celui d'un homme qui, dans ses orgueilleuses espérances, repoussant toute la tradition, prétend refaire chaque jour l'œuvre des siècles, et donner à l'individu toute la force de l'humanité !

Mais n'y a-t-il pas plus de vérité et en même temps plus de grandeur dans la pensée de Pascal, rendant toutes les générations solidaires, et considérant le genre humain comme un seul homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse ? Chez Rousseau, on sent partout la présence d'une société en dissolution, dont l'homme qui rêve la vertu a besoin de se séparer, au moins en idée, comme le stoïcien d'autrefois s'isolait de la corruption de l'empire. Vain effort ! l'homme ne peut s'enfermer en lui-même et être seul son univers. La tradition du genre humain, que Rousseau veut éloigner de son disciple, revient malgré lui l'instruire et le moraliser. Est-il autre chose, en effet, ce maître si assidu, si prévoyant, qui dispose tout autour d'Émile pour que chaque incident devienne une leçon? L'indépendance de l'élève n'est ici qu'apparente :

1. Dr Mager. — Gœthe va plus loin et l'appelle l'évangile naturel de l'éducation, *das Naturevangelium der Erziehung*.
2. Lettre à M. de Beaumont, p. 18, 33 et 34.

c'est toujours la société qui transmet à son nouveau membre le dépôt des antiques traditions.

Rousseau a éloigné de son élève l'enseignement religieux, comme toute autre leçon. Émile a dix-huit ans et n'a pas encore entendu prononcer le nom de Dieu. Mais avec quelle puissance de talent Jean-Jacques rachète cette erreur de son système! A l'âge où commencent à gronder les orages du cœur, il conduit son disciple, aux premiers rayons du jour, sur le sommet d'une colline, au centre d'un paysage couronné dans l'éloignement par la chaîne des Alpes; et là, comme Platon au promontoire de Sounion, en présence de cette sublime nature, « qui semble étaler à leurs yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à leurs entretiens, » il lui apprend qu'il y a un Dieu et que son âme est immortelle. On a vu plus haut[1] quelle impression profonde cette scène avait produite dans l'esprit de Voltaire, et quel hymne de foi et d'adoration une promenade semblable, inspirée par ce souvenir, avait arraché au sceptique vieillard. Si Rousseau, pour chercher la vérité, a réduit l'homme à ses forces individuelles, du moins les lui a-t-il laissées tout entières : il n'a pas étouffé la voix du sentiment, le cri véridique du cœur, trop méconnu par la philosophie du dix-huitième siècle.

Si l'éloquence consiste surtout à trouver le chemin des esprits et des cœurs, Rousseau, malgré toutes les erreurs de sa doctrine, fut un véritable orateur religieux pour son époque. Au milieu du silence timide et des ménagements mondains de la chaire chrétienne, lui seul éleva une voix puissante pour rétablir, avec la double autorité du sentiment et de la raison, les vérités primitives obscurcies ou déniées autour de lui. Ses attaques mêmes contre la révélation sont d'un ton bien différent de celles des encyclopédistes. Plus franches et plus hardies, elles sont aussi plus respectueuses, et l'éloge le plus éloquent qu'on ait fait de l'Évangile se trouve dans la *Profession de foi du vicaire savoyard.*

La morale de Rousseau (je ne parle que de celle de ses

1. Dans la note de la page 487.

livres[1]) est entièrement chrétienne et un peu calviniste. Le souffle des glaciers de la Suisse, en passant sur cette âme ardente, y a laissé quelque chose d'austère et de triste. Ennemi systématique des arts et de toute expansion de l'âme, il se rencontre dans cette proscription sévère avec les théologiens rigoureux, les docteurs de la *voie étroite*. Comme Port-Royal, il dédaigne les lettres, tout en y excellant; comme Bossuet, il écrit une *Lettre contre les spectacles*, et c'est un de ses ouvrages les plus éloquents. Ces deux grands hommes, partis de deux points bien divers, anathématisent également tout ce qui allume les passions et augmente l'intensité de la vie. Ils redoutent qu'en s'épanouissant elle ne trouve auprès d'elle soit le péché, soit la civilisation et ses vices. Combien est plus philosophique et plus religieux pour cette fois le vaste bon sens de Voltaire écrivant à Cideville : « Mon cher ami, il faut donner à son âme toutes les formes possibles. C'est un feu que DIEU nous a confié; nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments[2]. »

Rousseau a passé pour le plus inconséquent des philosophes, parce que l'instinct de son génie échappait souvent aux entraves de ses doctrines. L'homme qui proscrivait le théâtre et les arts a écrit un roman qui respire l'ivresse de la passion. Sans doute, en composant la *Nouvelle Héloïse*, Jean-Jacques se mettait en contradiction avec ses principes, mais non pas, comme on l'a trop dit, avec les lois véritables de la morale. Ce livre assurément n'est pas fait pour tout le monde; mais la peinture d'un amour exalté, sérieux et profond, qui rentre bientôt sous le joug d'un devoir austère et même romanesquement héroïque, était encore plus pure que les mœurs générales de la société contemporaine. Les égarements qu'elle représentait étaient au moins ceux du cœur.

1. On lui a souvent reproché les hontes de sa conduite qu'il a aggravées en les divulguant. Nous sommes loin de prétendre les justifier; mais il faut louer le moraliste de n'avoir pas fait fléchir la règle qui le condamnait, et d'avoir été aussi rigoureux dans sa doctrine que s'il n'avait eu rien à craindre de ses principes.

2. *Correspondance générale*, t. I, lettre CCXXXV.

Sa poésie.

Rousseau avait rappelé avec effort la politique à la nature; il y ramena la poésie en passant, et s'exerça son influence la moins mélangée, la pl ment bienfaisante. Sans daigner se faire ni critic lateur littéraire, il fit pâlir, par le contraste de se lantes, cette poésie froidement spirituelle qui ne regarder la campagne qu'à travers les fenêtres d lons. « Nos talents, nos écrits, disait-il, se sente voles occupations : agréables, si l'on veut, mais p comme nos sentiments, ils ont pour tout mérite c qu'on n'a pas grand'peine à donner à des riens début, il n'avait pas craint de porter une main h sur l'idole du siècle, et de mettre le doigt sur la p taire : « Dites-nous, célèbre Arouet, combien v crifié de beautés mâles et fortes à notre fausse d combien l'esprit de galanterie, si fertile en pet vous en a couté de grandes[2] ! » Pour lui, élevé l où l'homme est si grand et la nature si petite, pl venirs de ses belles montagnes, de ses beaux lacs ayant vingt fois passé et repassé à pied, dans solitaires, à travers les plus beaux sites de la Fra Lombardie, il avait de bonne heure ouvert son voix enchanteresse de la campagne : devenu hor vain, il prit assez ses franches coudées avec le pub lui plaire par une voie inusitée. Il jeta donc naï ses écrits toutes ces pures et poétiques émotions : rent un charme inouï. Soit qu'il nous montre le *Meillerie* avec le lac majestueux qui se déroule à avec leurs forêts de noirs sapins, et les riants e asiles cachés dans un de leurs replis; soit qu'il fi et notre cœur sur sa tranquille solitude des *Cha* simple, plus commune, mais parfumée de tous l

1. Lettre à d'Alembert.
2. *Discours sur les sciences et les arts*, IIe partie.

son bonheur, une poésie nouvelle, inconnue encore à la nce, éclate à chaque instant sous sa plume; il lui suffit n mot, d'un trait pour nous toucher et nous attendrir. Une r des champs, une simple *pervenche* entrevue par hasard voix d'une personne aimée, puis retrouvée après trente embellie de ce souvenir et de ce regret, fait plus d'im-ssion sur Rousseau et sur ses lecteurs que n'en pourront duire toutes les poésies descriptives de Saint-Lambert et Delille. Car c'est un des caractères de la poésie chez Jean-ques de n'avoir rien de recherché ni d'aristocratique, de oir trouver dans les plus humbles détails un monde d'é-ions vraies et pathétiques. Comme il sait nous intéresser ne vieille chanson que chantait la femme qui lui servit de e; à une promenade faite par un enfant en compagnie de x jeunes filles; à une nuit d'été passée dans l'enfonce-nt d'une terrasse au bord de la Saône; à ses rêveries déli-ses dans la petite île de Saint-Pierre! Comme il aime à ivrer à loisir des charmes de la nature, à se recueillir s un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le ement des torrents qui tombent de la montagne!

e sont là ses maîtres de poésie et de science. « Un de *ses* grands délices, c'est de laisser *ses* livres bien encaissés et 'avoir point d'écritoire. » A-t-on jamais mieux senti, mieux rit la volupté de la rêverie? « J'allais volontiers m'asseoir bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché. Là le it des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et ssant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient s une rêverie délicieuse où la nuit me surprenait souvent s que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette , son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant s relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mou-ents internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient r me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre peine de penser[1]. »

La poésie de notre âge est là comme dans son germe. La

. *Les Rêveries*, cinquième pro[illegible].

Fontaine avait aimé la nature, il avait osé le di
dix-septième siècle, mais il l'avait dit en passan
mots, comme s'il eût raconté une bonne fortun
Chez Rousseau, cet amour devient une passion p
espèce de culte sérieux, un langage sacré que Di
se parlent dans la solitude.

C'est là un des plus grands charmes de ses C
nature vivement sentie et un cœur d'homm
révélé. Cet ouvrage nous semble le plus intéress
profondément original de tous ceux de Rouss
même y est plus varié et moins tendu que partou
n'y trouve plus que rarement ce ton de morgue
farouche, que l'auteur reconnaît lui-même dans
écrits et qu'il attribue à l'influence de Diderot. .
dans la première partie des *Confessions* quel
tendre et d'enjoué tout à la fois, comme le regar
lard jette sur les beaux jours de sa jeunesse: c'es
délicate entre deux sentiments contraires, le n
sourire et d'une larme. Là se trouvent la plus
sance et l'originalité incontestée de Jean-Jacque

Il est à remarquer que le plus grand poëte du
siècle n'écrivit pas en vers. Sans doute notre
noble et dédaigneuse comme on l'avait faite, ne
assez souple pour se plier à toutes ses pensées.
vague besoin de mélodie tourmentait ce grand
chercha dans la musique le complément d'expre
langue parlée refusait à ses sentiments. Son
italienne en fit un grand musicien pour son époq
passionnée de cet art communiqua même à sa pr
monie admirable qu'on ne retrouve chez aucun d
porains.

L'apparition de Rousseau signale une phase r
la littérature du dix-huitième siècle : il entrava l
sceptique et matérialiste qui entraînait égalemen
ces et les arts. Toutefois, la mission fatale de
destruction de la double autorité du grand siècl
que, continuait à s'accomplir. Elle avançait par l
Rousseau comme par l'ironique Voltaire. Tan

ruine était inévitable, tant le courant de l'esprit humain est irrésistible!

Mably.

Voltaire avait eu un prédécesseur dans Fontenelle, Rousseau en eut un dans Mably[1]. Rien ne prouve mieux la nécessité d'un rôle que cette pluralité des acteurs qui l'essayent. Mably avait de l'érudition, de l'audace dans la pensée, mais point d'imagination, point d'éloquence. Il dit les mêmes choses que Rousseau, blâma les arts, le luxe, la civilisation moderne, plaça l'idéal du genre humain dans le passé par dégoût et défiance du présent. Mais, comme l'a dit un grand critique, « son enthousiasme pour les vertus patriotiques et les mœurs de Sparte serait resté enseveli dans ses livres, si l'imagination de Rousseau n'avait mis le feu à ce rêve paisible de logicien et de savant[2]. »

Il est pourtant un côté par lequel Mably l'emporte sur son éloquent successeur : c'est l'étude de l'histoire. Il signala le premier le perpétuel anachronisme par lequel nos historiens, en racontant le passé, n'avaient jamais peint que les *mœurs*, les *préjugés* et les usages de leur temps. Quoiqu'il tombe dans la même faute du côté contraire, et fasse mentir l'histoire au profit de la liberté, du moins il en a étudié tous les monuments; et ses *Observations sur l'histoire de France*, ainsi que son *Droit public de l'Europe fondé sur les traités*, seront toujours lus avec fruit sinon avec plaisir. Toutefois, il est bon, pour se préserver de ses erreurs, de n'aborder la lecture de ces œuvres qu'après celle de nos historiens modernes qui les ont rectifiées[3].

1. 1709-1785.
2. Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*.
3. Voyez surtout Aug. Thierry, *Considérations sur l'histoire de France*, chap. III.

CHAPITRE XL.

LA RÉFORME MODÉRÉE.

Montesquieu. — Buffon.

Montesquieu.

Tandis que la réforme hardie, impétueuse, excessive, s'élançait de Voltaire à Rousseau en descendant à Helvétius et d'Holbach, pour remonter à Mably, un autre mouvement philosophique, plus réservé dans ses moyens, plus modeste dans ses résultats, s'accomplissait au-dessous d'elle avec moins de bruit mais non moins de gloire.

Montesquieu[1], dans sa brillante carrière, en réunit seul les deux points extrêmes. Ses *Lettres persanes* en signalent le début, son *Esprit des lois* en fixe la limite. Il est à la fois le Voltaire et le Rousseau de la révolution modérée, mais un Voltaire timide, circonspect, tout enveloppé d'allusions et d'insaisissables malices, traversant le rôle d'agresseur sans s'y arrêter plus d'un jour; un Rousseau jurisconsulte et historien, sans passion, sans rêve d'idéal, observant les faits et les réalités du passé, satisfait de trouver la raison de toutes choses, et aimant à expliquer les institutions présentes, pour échapper au désir de les changer.

C'est en 1721, six ans après la mort de Louis XIV, au moment où, assoupie par la vieillesse du feu roi, la France s'éveillait à toutes les témérités de la régence, que le président Charles Secondat, baron de Montesquieu et de la Brède, lança dans le monde un ouvrage anonyme dont le plan, emprunté aux *Amusements sérieux et comiques* du spirituel Dufresny, offrait un cadre commode à une mordante satire.

1. Né à la Brède, près Bordeaux, en 1689, un siècle précisément avant l'année où éclata la révolution française; mort en 1775.

La correspondance de plusieurs Persans résidant à Paris, à Venise, à Ispahan, permettait à l'auteur de faire contraster les mœurs de l'Occident avec celles de la Perse. Une voluptueuse intrigue de sérail servait de lien général à l'ouvrage, et aiguillonnait la curiosité sensuelle des lecteurs. Au milieu de ces peintures orientales se déroulait le tableau de tous les travers et de tous les ridicules vrais et supposés de la société européenne, nos disputes littéraires, nos conversations bruyantes et futiles, notre engouement pour les étrangers joint à notre estime exclusive de nous-mêmes; la prétendue frivolité des solutions morales données par les religions positives, la ressemblance des cérémonies catholiques avec les superstitions mahométanes, la docilité crédule des peuples. En mettant ces critiques dans une bouche infidèle, l'auteur échappait à la responsabilité directe de ses hardiesses. Mille portraits brillants et moqueurs venaient orner cette riche galerie; c'était un géomètre exclusif, absurdement savant dans ses ridicules distractions, puis un fermier général tout fier des mérites de son cuisinier, ou bien encore un prédicateur et, « qui pis est, un directeur » au teint fleuri, au doucereux langage. Montesquieu empruntait le pinceau de La Bruyère et s'en servait de manière à rendre Voltaire lui-même jaloux [1]. Les temps avaient bien changé depuis « qu'un homme né chrétien et Français se trouvait contraint dans la satire, » et que « les grands sujets lui étaient défendus [2] : » ici c'était un grave conseiller, un homme dont la vie devait être consacrée aux plus sérieuses études de la politique et de la législation, qui jugeait ne pouvoir gagner l'attention d'une époque frivole qu'en commençant par lui parler son langage. Mais déjà de grandes questions s'agitaient sous cette forme légère. La plupart des institutions sociales qui devaient former la matière de l'*Esprit des lois* se présentent ici à Montesquieu, mais sous l'aspect de fantaisies locales, dignes de fixer la curiosité du penseur. Religion, philosophie, gouvernement, commerce, finances, agriculture, mariage, économie poli-

1. « Ces *Lettres persanes*, si faciles à faire, » dit-il quelque part.
2. La Bruyère, *Caractères*, chap. Ier.

tique, tout y est indiqué, effleuré légèrement. L'auteur des *Lettres persanes* voit déjà l'énigme; il n'en a pas encore trouvé le mot, il n'aperçoit que les bizarreries des établissements divers. Son ton est léger, tranchant, dédaigneux; tout lui semble ridicule ou digne de pitié. C'est un jeune esprit dont le premier regard ne porte pas assez loin pour découvrir le bien même du mal. L'auteur de l'*Esprit des lois* tombera peut-être dans l'excès contraire. Son premier ouvrage peut être considéré comme un programme moqueur, auquel le dernier vint donner une réponse sérieuse.

Le génie observateur de Montesquieu, sa méthode essentiellement historique se révèle dans les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* (1734). C'est l'*Esprit des lois* essayé sur un seul, mais sur un grand et admirable peuple, avant d'être appliqué à l'humanité tout entière. Le *sujet* était heureusement choisi. La destinée de Rome présente les évolutions d'une politique raisonnée, un système suivi d'agrandissement qui ne permet pas d'attribuer au hasard la fortune de cette glorieuse ville. Bossuet lui-même, dans l'*Histoire universelle*, malgré son parti pris de rapporter tous les événements à l'intervention surnaturelle de Dieu, ne peut s'empêcher d'expliquer les progrès de cette puissance par la force des institutions et le génie des hommes. Montesquieu n'a eu qu'à marcher sur ses traces. Saisissant les grands principes qu'avait posés son illustre prédécesseur, il les a en quelque sorte renouvelés par l'intelligence profonde des détails. Sans doute la critique historique a jeté de nos jours de nouvelles lumières sur les premiers siècles de Rome; sans doute l'expérience de la vie politique et des agitations populaires a été pour les hommes du dix-neuvième siècle un commentaire de l'antiquité qui manquait aux plus grands génies des âges précédents; toutefois, si l'on considère la sagacité qui rapproche et interprète les documents qu'elle possède, le talent d'artiste qui distribue et mélange la lumière pour placer chaque vérité suivant les lois de la perspective, la précision élégante, privilége de la vraie richesse, le style en un mot, le don de faire un livre, de frapper les faits extérieurs à l'empreinte de son esprit et de sa pensée, nul, dans

l'histoire de Rome, n'a encore surpassé Montesquieu, si ce n'est Bossuet.

Cet ouvrage néanmoins, n'était que le prélude de celui qui devait révéler Montesquieu tout entier. C'est au bout de vingt années de travail, après de longs et utiles voyages dans toutes les contrées de l'Europe, après avoir mille fois abandonné son entreprise et « envoyé aux vents les feuilles déjà écrites, qu'il vit enfin l'*Esprit des lois* commencer, croître, s'avancer et finir. » (1748.)

La manière dont Montesquieu conçoit son sujet est déjà une preuve de son génie. La loi, à ses yeux, n'est plus le fruit de la volonté arbitraire soit d'un homme, soit d'une nation. « Les lois, dans la signification la plus étendue, sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses, et dans ce sens tous les êtres ont leurs lois, la Divinité a ses lois, le monde matériel a ses lois.... » Mais ne craignez pas qu'entraîné par cette vue sublime, l'auteur se perde dans une obscure métaphysique. Au lieu d'aller chercher ces *rapports nécessaires* daus la région des idées, c'est dans l'étude positive des faits qu'il prétend les trouver. Il ne considère pas l'homme comme un être abstrait créé par la pensée, il l'observe dans l'état réel où le montre l'histoire. Il examine les lois dans leur rapport avec *le gouvernement, les mœurs, le climat, la religion et le commerce*. Il s'empare des faits comme un maître qui a la puissance d'en disposer à son gré. La chronologie a disparu, les annales des différentes nations se brisent et se confondent, un ordre nouveau, donné par la raison, s'impose à l'histoire. « On dirait une vaste et délicieuse contrée dont les accidents heureux sont inépuisables; dès les premiers pas vous êtes surpris et captivé; un indéfinissable attrait vous attire et vous pousse. Vous marchez devant vous; cependant les sentiers se croisent; leur multiplicité charmante vous embarrasse quelquefois, mais jamais vous n'êtes déçu par le chemin que vous avez pris; il vous conduit toujours à un point de vue pittoresque qui vous découvre quelque chose. Dès qu'on a séjourné dans cet Éden, où l'on rencontre plus de variété que d'unité, on ne sait plus s'en arracher; on veut toujours y vivre pour y jouir continuellement de cette douce

lumière dont un ciel pur récrée les yeux, et qui, se réfléchissant dans l'imagination, l'échauffe et la fait tressaillir d'allégresse[1]. »

Le caractère personnel de Montesquieu se découvre partout dans son ouvrage; plus curieux que dogmatique, plus intelligent que passionné, sans convictions bien profondes et sans intérêt de système, il observe le monde moral, comme Newton le monde physique, cherchant la raison des choses sans appeler les choses à une théorie; il est dans cette indifférence du cœur si nécessaire pour bien juger. Il apporte dans l'histoire les habitudes de sa profession : tel il s'était montré dans ses voyages, tel il fut dans ses appréciations. « Quand je suis en France, nous dit-il, je fais amitié à tout le monde; en Angleterre, je n'en fais à personne; en Italie, je fais des compliments à tout le monde; en Allemagne, je bois avec tout le monde. » Cette souplesse de caractère, que l'antiquité avait admirée dans Alcibiade, Montesquieu la porta dans l'étude des différentes législations. « Je n'écris pas pour censurer ce qui est établi dans quelque pays que ce soit. Chaque nation trouvera ici les raisons de ses maximes. » Aussi nul désir de changement et de révolution. C'est assez pour lui de comprendre les choses et de les expliquer. Souvent même leur intelligence devient à ses yeux une justification. Il amnistie jusqu'aux abus du régime de l'ancienne monarchie, la vénalité des charges, « les dépenses, les longueurs et les dangers mêmes de la justice. Il ne dit pas qu'il ne faille point punir l'hérésie; il dit qu'il faut être très-circonspect à la punir. » Enfin, malgré sa répulsion évidente pour le despotisme, il va jusqu'à en tracer l'idéal, en rédiger les lois, « sans lesquelles, ajoute-t-il, ce gouvernement sera imparfait. »

Cette modération timide, utile pour bien voir, nuit quelquefois à l'expression franche de ce qu'on a vu. Il se fait entre l'impartialité du juge et la circonspection de l'écrivain je ne sais quelle capitulation de conscience, dont lui-même

1. Lerminier, *De l'influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation*, chap. VII.

sans doute ne se rend pas bien compte. C'est ainsi qu'en distinguant les différentes formes du gouvernement d'après leur nature, Montesquieu, « craignant de dire quelque chose qui, contre son attente, puisse offenser, » distingue soigneusement la monarchie absolue du despotisme, sous prétexte que la première est restreinte par les lois ; comme s'il ignorait ce que vaut une telle restriction, quand les lois n'ont d'autre source que la volonté arbitraire d'un seul homme. Ainsi encore, après avoir donné à la monarchie l'honneur pour principe, il exige la vertu pour mobile des républiques, confondant peut-être l'effet avec la cause, le principe avec le résultat, et donnant pour base à l'édifice ce qui n'en est que le couronnement.

Comme opinion politique, la pensée de Montesquieu a quelque chose de l'indolence du fatalisme : de là cette puissance exagérée qu'il accorde à l'influence des climats. Il ne sent pas assez que les peuples sont les artisans de leurs destinées, et que l'histoire a droit de dire à une grande nation ce que Marie Mancini disait au jeune Louis XIV : « Vous êtes roi, sire, et vous pleurez ! » Aussi rien de plus éloigné de son esprit que de rêver des modifications quelconques dans la constitution de son pays. Il pense avec raison « qu'il n'appartient de proposer des changements qu'à ceux qui sont assez heureusement nés pour pénétrer d'un coup de génie toute la constitution d'un État. » A ce titre il ne devait pas s'exclure. Cette garantie même ne lui suffit pas encore. « On sent les abus anciens, on en voit la correction, mais on voit aussi les abus de la correction même. On laisse le mal, si l'on craint le pire ; on laisse le bien, si l'on est en doute du mieux. » Le système politique qui réunit évidemment les prédilections de Montesquieu est celui où toutes les forces consacrées par le temps, et devenues des faits accomplis, se combinent et s'unissent au risque de se neutraliser. La monarchie constitutionnelle, avec son équilibre des trois pouvoirs, devait plaire en effet à cet esprit trop pratique pour être novateur, trop éclairé pour hasarder une décision hardie. Encore est-il douteux qu'il eût osé proclamer cette prédilection pour un système mixte, s'il ne l'avait vu fonctionner sous ses yeux. Mais,

« pour découvrir la liberté politique dans une constitution, il ne fallait pas tant de peine. Si on peut la voir où elle est, si on l'a trouvée, pourquoi la chercher? » La constitution anglaise est donc l'idéal de Montesquieu. Il en donne une explication admirable de précision et de clarté. Il pénètre aux sources de vie qui la produisent, il la fait voir et sentir en action. Quelques pages lui suffisent pour exposer tout le droit politique de l'Angleterre mieux que ne l'ont jamais fait les Anglais eux-mêmes; et le publiciste génevois, qui depuis l'a expliquée le plus parfaitement, n'a eu qu'à développer les indications de l'écrivain français. La *Constitution* de Delolme fut à l'*Esprit des lois* de Montesquieu ce que la *Grandeur et la décadence* avait été à l'*Histoire universelle* de Bossuet, le savant commentaire d'un substantiel chapitre.

L'*Esprit des lois* avait donc reçu aussi l'inspiration de l'Angleterre, et c'est presque l'unique rapport qu'il semble avoir avec les ouvrages français contemporains. Du reste, Montesquieu descendait en ligne directe des publicistes du seizième siècle; il se rattachait à ce qu'on avait alors appelé le *parti politique*. Il est, avec infiniment plus de modération et d'impartialité, le successeur des pamphlétaires protestants, d'Hotman, d'Hubert Languet, de l'auteur du *Dialogue d'Archon et de Politie*.

Dès 1574, ces précurseurs de Montesquieu et de Constant voulaient une monarchie représentative, soumise au contrôle des chambres et relevant de leur autorité. Dès lors Hotman citait avec admiration la constitution anglaise. Quant à Bodin, leur adversaire, le défenseur du principe d'autorité, dont on a fait à tort le chef d'école de Montesquieu, il n'a fourni à ce grand homme que ses vues sur l'influence des climats. Ainsi se continuait à travers les témérités révolutionnaires du dix-huitième siècle la tradition déjà ancienne d'une réforme modérée et constitutionnelle, qui devait trouver son expression philosophique dans les théories rationalistes de Hégel.

Cette politique prudente, historique, qui ne marchait qu'appuyée sur l'expérience, qui ne dédaignait pas même l'étude des institutions du moyen âge et s'occupait longuement de la théorie des lois féodales, devait déplaire aux im-

ıovateurs du dix-huitième siècle. Helvétius, ami de laisse percer cette opinion à travers les compliments ıccompagne. « Je ne sais, dit-il avec plus de raison le croyait lui-même, si nos têtes françaises seront res pour saisir les grandes beautés de votre ou- Vient ensuite une louange qui a bien l'air d'une « Pour moi, elles me ravissent. J'aime l'étendue qui les a créées, et la profondeur des recherches s il a fallu vous livrer pour faire sortir la lumière de de lois barbares, dont j'ai toujours cru qu'il y avait profit à tirer pour l'instruction et le bonheur des » Au milieu de ces observations qui tenaient à ses de philosophe, Helvétius a senti et exprimé spiri- ıt quelques-uns des reproches mérités qu'on pouvait *Esprit des lois*. « Vous prêtez au monde une raison gesse qui n'est au fond que la vôtre, et dont il sera ɪris que vous lui fassiez les honneurs. Vous compo- e préjugé, comme un jeune homme entrant dans le ı use avec les vieilles femmes qui ont encore des ns, et auprès desquelles il ne veut qu'être poli et bien élevé.... Quant aux aristocrates et à nos despotes enre, s'ils vous entendent, ils ne doivent pas trop ouloir ; *c'est le reproche que j'ai toujours fait à vos* . »

en voulaient pourtant, et leurs feuilles périodiques, ne soupçonnerait plus aujourd'hui l'existence, si ıieu n'eût pris la peine de les réfuter, décernèrent à e l'*Esprit des lois* les titres de *déiste* et de *spinosiste*: *ison d'enfer* de Pascal. Du reste ce parti ne s'atta- à des pensées épisodiques de Montesquieu : il sem- oir ni lu ni compris l'ensemble de l'ouvrage.

ence de l'*Esprit des lois* fut immense, mais non pas e. La France en a vécu pendant un demi-siècle ; nations de l'Europe viennent l'une après l'autre se us la forme constitutionnelle dont il a été le héraut. contemporains l'accueillirent avec froideur ; la ré- ɪlitique s'empressa de le dépasser. Parmi les trois ıccessives qui signalent toute révolution sociale, l'ac-

tion, la réaction, la transaction, c'est cette dernière p
que représentait Montesquieu.

Buffon.

Buffon fit pour la nature ce que Montesquieu av
pour l'histoire : il chercha à s'élever jusqu'aux lois par l
patiente des faits. « Rassemblons, dit-il, des faits pou
donner des idées ; » et quand il a réuni les *faits*, les
ments et les *traditions*, il tâche « de lier le tout par le
logies, et de former une chaîne qui, du sommet de l'é
des temps, descende jusqu'à nous[1]. » La science de
ture, négligée par l'esprit chrétien et exclusivement so
dix-septième siècle, devait être *une des plus nobles con*
réservées à la philosophie. C'est à Buffon qu'échut ce gl
partage : il appela l'esprit nouveau loin des luttes arden
la polémique, et lui permit de reposer sa vue « sur l'in
sité des êtres paisiblement soumis à des lois nécessaire
fut le Montesquieu de cette éternelle législation, mais
fut en même temps l'Homère. La majesté calme de son
passa dans son langage. Il admira la nature, comme R
seau l'avait aimée, et fut poëte par la magnificence d
imagination, comme Jean-Jacques par l'émotion de son

Buffon forme avec Montesquieu le second ban de l'a
philosophique[2]. L'un et l'autre évitent le choc de l'a
garde : ils se contentent de prendre possession du chan
bataille. Buffon ménageait la Sorbonne, cultivait la fa
des ministres et de leurs employés ; circonspect dans t
ses expressions, maître de tous ses élans, circonscrivant
génie dans une matière spéciale, et ses témérités dan
bornes prudentes, il était dévoué à ses idées, mais n'allai
même, comme Montaigne, *jusqu'au bûcher exclusivem*
il eût très-volontiers laissé la terre immobile, si elle avai
en tournant, compromettre sa sécurité.

1. *Époques de la nature*, p. 3.

2. Ces deux grands hommes semblent se partager chronologiqueme
siècle précurseur de la révolution française : Montesquieu naît en 16
meurt en 1755 ; Buffon (né en 1707) meurt en 1788.

C'est un pareil esprit qui convenait à une pareille tâche. Le grand et majestueux ouvrage qui promettait d'embrasser l'univers, avait besoin du recueillement le plus profond. C'est dans le silence du Jardin du roi, ou dans les paisibles avenues du parc de Montbard que devait se former, par cinquante années d'un travail assidu, cette imposante encyclopédie de la nature, pareille à ces vastes continents que Buffon lui-même nous montre composés de couches horizontales et parallèles, *lent ouvrage des eaux*, mais dont l'enveloppe régulière est déchirée çà et là par de hautes roches granitiques, témoins irrécusables du feu intérieur qui brûle encore au centre. L'*Histoire naturelle* a ce rapport de plus avec l'*Esprit des lois*, composé dans le silence du château de la Brède. « Les deux grands ouvrages du dix-huitième siècle, dit M. Flourens, sont le fruit du génie qui a eu le courage de la solitude. »

George-Louis le Clerc, comte de Buffon, avait été nommé, en 1739, intendant du Jardin du roi. Les devoirs de sa place fixèrent pour jamais sa vocation d'écrivain, jusqu'alors incertaine et partagée entre différentes sciences : il osa concevoir le projet de réunir en un vaste ensemble tous les faits auparavant épars de l'histoire naturelle, d'étudier notre monde planétaire, la composition du globe, la théorie de la génération, puis de parcourir toute la création, depuis l'homme jusqu'aux minéraux. Ce plan, essayé deux fois dans l'antiquité, par un homme de génie et par un laborieux compilateur, Aristote et Pline, s'élargissait encore avec l'expérience du monde, et semblait dépasser les forces d'un seul homme. Buffon l'aborda avec l'audace d'un philosophe antique. Il unit au savoir d'un Aristote la belle imagination de Platon et le brillant coloris de Lucrèce, et créa ainsi pour le public, pour les philosophes, pour tous ceux qui ont exercé leur esprit ou leur âme, une science qui existait à peine pour les naturalistes.

Quelle carrière que celle qui commence par la *Théorie de la terre* et finit par les *Époques de la nature*, marquant ainsi son début et son terme par deux immortels monuments ! Trente années séparent ces deux ouvrages ; et, comme si

l'historien de la nature avait partagé le privilége de son éternelle jeunesse, le second, rédigé par une main septuagénaire. ne se distingue du premier que par la justesse du coup d'œil et la perfection plus grande de la forme. « La *Théorie de la terre* (1749) avait étonné le monde : les *Époques de la nature* (1778) sont peut-être, parmi tous les ouvrages du dix-huitième siècle, celui qui a le plus élevé l'imagination des hommes[1]. »

Nous avons loué dans Buffon l'étude sévère des faits, et cependant rien n'est plus connu que l'audace aventureuse de ses généralisations. C'est qu'en effet ce grand homme est conduit tour à tour par deux esprits divers, l'esprit d'observation et l'esprit de système. Il est à la fois disciple de Newton et de Descartes ; ou, si l'on veut, il imite Descartes dans la double tendance de sa pensée. Sa haute raison lui commande de s'attacher à l'expérience ; son génie impatient du doute le lance dans des hypothèses. C'est l'auteur du système sur la formation des planètes qui a dit : « En fait de physique, on doit rechercher autant les expériences qu'on doit craindre les systèmes. C'est par des expériences fixes, raisonnées et suivies, que l'on force la nature à découvrir son secret. Toutes les autres méthodes n'ont jamais réussi[2]. »

Aussi, quand il hasarde ses conjectures, a-t-il grand soin de les séparer de l'histoire positive qui les précède. Lui-même avertit son lecteur de « la grande différence qu'il y a entre une hypothèse où il n'entre que des possibilités, et une théorie fondée sur des faits[3]. » Mais ces systèmes eux-mêmes, de quelle poétique grandeur n'a-t-il pas su les investir ! Soit qu'il détache les planètes, comme des étincelles brûlantes, du globe de leur soleil, et nous fasse assister au refroidissement progressif de cette terre qui ne fut d'abord qu'une masse fluide et embrasée ; soit que, poursuivant la nature jusque

1. Flourens, *Histoire des travaux de Buffon*, chap. x. Nous devons au savant académicien plusieurs de nos jugements sur Buffon : nous lui en témoignons ici notre reconnaissance, sans prétendre le rendre responsable de ses inexactitudes ou de nos erreurs.

2. Préface de la traduction de la *Statique des végétaux* de Hales.

3. T. I, p. 129 (1re édit.).

dans son sanctuaire, il cherche à expliquer le mystère de la génération, *accumule* partout *les germes* des êtres, peuple le monde de *molécules organiques* qui aspirent à la vie et s'élancent çà et là en *générations spontanées*, assurant ainsi l'immortalité même à la matière, son imagination créatrice se déploie dans toute sa puissance, comme pour suppléer à celle de la nature qu'il ne peut atteindre : il communique au lecteur l'enthousiasme dont il est saisi : ses idées semblent trop belles pour être fausses. « Ce me fut une surprise extraordinaire, dit le sceptique Hume, de voir que le génie de cet homme donnait à des choses que personne n'a vues une probabilité presque égale à l'évidence. Cela me paraît, je l'avoue, un des plus grands exemples de la puissance de l'esprit humain. » « Assurément, ajouterons-nous avec un savant naturaliste de nos jours, Buffon est grand, même par ses systèmes ; car, à tout prendre, j'aime mieux une conjecture qui élève mon esprit qu'un fait exact qui le laisse à terre, et j'appellerai toujours grande la pensée qui me fait penser[1]. »

Il faut remarquer d'ailleurs que parmi les conclusions précipitées de Buffon, il en est qui ne sont que d'admirables pressentiments. Souvent son génie devance l'observation, et semble justifier son dangereux axiome : « Le meilleur creuset, c'est l'esprit. » N'a-t-il pas proclamé le premier cette belle loi de la distribution des espèces sur le globe, qui, assignant à chaque animal sa patrie, rattache l'histoire naturelle à la géographie, comme Montesquieu y avait rattaché la législation ? L'idée des espèces perdues, la plus belle idée de notre siècle en histoire naturelle, n'a-t-elle pas été avancée par Buffon dès le temps où il commençait ses travaux ? Enfin n'a-t-il pas entrevu la belle théorie de la subordination des parties, dont l'anatomie comparée a fait une science ? On peut donc dire que Buffon et Cuvier forment une chaîne continue qui réunit deux siècles. L'un devine, l'autre démontre, et les prévisions du premier deviennent les découvertes du second.

Buffon a même jeté, en dirigeant Daubenton, les premières

1. Flourens, *Histoire des travaux et des idées de Buffon*.

bases de l'anatomie comparée, qui lui manquait. Peut-être même comprit-il mieux que son ami toute la portée de cette nouvelle science. A mesure que l'habile anatomiste avançait dans ses dissections, Buffon saisissait l'esprit de ces progrès successifs. Dans ce travail combiné, l'un était la main, l'autre l'œil. Buffon s'élançait vers la conclusion : son sage collaborateur, qui, suivant l'expression de Buffon, « n'avait jamais ni plus ni moins d'esprit que n'en exigeait son travail, » modérait la précipitation du grand homme : un mot, un sourire de Daubenton, l'avertissait de ses écarts et lui conseillait la prudence.

Après Daubenton, l'abbé Bexon et Guesneau de Montbéliard prêtèrent souvent leur concours à Buffon ; ils observaient pour lui : quelquefois même ils prenaient la plume. Mais avec quelque habileté qu'ils imitassent la manière du maître, ils l'exagérèrent sans l'égaler. Car le *style* c'était *l'homme.*

Le grand style de Buffon, voilà ce qui assurera à jamais sa réputation. Lui-même en avait l'orgueilleuse conscience : « Les ouvrages bien écrits sont les seuls qui passeront à la postérité. La multitude des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité.... Les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme : le style est l'homme même[1]. »

Qui aurait vu le seigneur de Montbard au milieu de son magnifique château, avec son grand air, sa noble figure, sa riche toilette, ses fines manchettes et sa perruque poudrée avec soin, même quand il s'enfermait pour écrire ; qui l'aurait vu le dimanche se rendre à l'église, accompagné d'un capucin, son commensal, son confesseur et son intendant, marcher la tête haute au milieu de ses vassaux, s'asseoir avec pompe dans son banc seigneurial, et recevoir volontiers l'encens, l'eau bénite et les autres honneurs dus au sang des Buffon, aurait pu pressentir le ton de dignité noble, mais un

1. Discours de réception à l'Académie française.

rop solennelle de ses écrits. Il est heureux pour Buffon a nature lui ait fourni une grande matière; car il était able de s'abaisser à un style élégamment simple. de Buffon, dit Mme Necker, ne pouvait écrire sur des de peu d'importance: quand il voulait mettre sa grande sur de petits objets, elle faisait des plis partout. » Mais, evanche, quelle richesse de coloris, quelle puissance gination! comme il nous intéresse à cette variété infinie naux de tous genres qu'il fait passer sous nos yeux! n a décrit deux cents espèces de quadrupèdes et de sept t cents espèces d'oiseaux, et jamais il ne cause ni ne le éprouver de fatigue. Chacune de ces descriptions est einture; il sait même animer la scène en empruntant à ture morale de l'homme quelques traits du caractère de ersonnages. En dépit du sévère Daubenton[1], le lion est oi des animaux » pour Buffon comme pour La Fontaine; it « est infidèle, faux, pervers, voleur, souple et flatteur ne les fripons; » le cheval est « ce fier et fougueux al qui partage avec l'homme les fatigues de la guerre et ire des combats. » Plus le sujet s'élève, plus Buffon se e dans son naturel; il se plaît dans la description de déserts sans verdure et sans eau, de ces plaines sablon-s, sur lesquels l'œil s'étend et le regard se perd, sans oir s'arrêter sur aucun objet vivant. » Il triomphe au le cette nature sauvage, inhabitée, de ces arbres plus entenaires, « courbés, rompus, tombant de vétusté; » il le avoir parcouru lui-même ces lieux qu'il décrit avec érité si frappante. Mais jamais son génie d'écrivain ne ploie si largement que dans ses belles conjectures sur primitif du globe; la majesté du style est égale à celle jet, « quand il faut fouiller les archives du monde, tirer ntrailles de la terre les vieux monuments et recueillir débris.... » C'est alors qu'il « fixe quelques points dans iensité de l'espace, et place un certain nombre de pierres raires sur la route éternelle du temps[2]. »

Le lion n'est pas le roi des animaux; il n'y a pas de roi dans la na- *Séances des écoles normales*, t. I, p. 294.
T. V, p. 4 (supplément).

Il faut néanmoins remarquer, comme restriction à nos éloges, que Buffon a plus d'imagination que de sensibilité, plus de noblesse que d'émotion. Ses écrits ressemblent à ces cristallisations étincelantes, à ces stalactites superbes, mais froidement splendides. Le sentiment religieux n'a point passé par là. Sous le voile magnifique des phénomènes, on ne sent pas la présence de Dieu. Son nom sacré se trouve quelquefois dans l'ouvrage, mais sa pensée y est rarement; et cette nature privée de son âme divine a quelque chose de désolant dans sa majestueuse et inexorable grandeur. Quelle différence, je ne dis pas avec Jean-Jacques Rousseau, mais même avec le savant Linnée, le classificateur, l'homme de la méthode, que l'écrivain français a eu le tort de ne pas apprécier! Buffon ramène tout à l'homme : il décrit les objets dans l'ordre où ils se présentent à ses yeux; mais cet ordre, purement subjectif, cet égoïsme humain, en brisant la grande chaîne de l'être, semble aussi tarir dans l'observateur la source vive du sentiment. Linnée a la puissance de l'enthousiasme. Dans son latin altéré et barbare, il trouve d'admirables accents, son âme semble se répandre dans la nature, et de la nature s'élever jusqu'à Dieu[1]. Buffon est de l'école de Locke, de Condillac : comme eux il fait venir toutes les idées par les sens; une de ses pages les plus brillantes devançait la fameuse hypothèse de la statue progressivement animée[2]. Mais c'est un disciple modéré et assez inconstant de la secte sensualiste : il lui arrive quelquefois de la contredire rudement[3]. On voit qu'en se rattachant au grand parti philosophique, Buffon

1. M. Flourens, à qui appartient cette observation, cite à l'appui de sa pensée quelques lignes charmantes de Linnée : le commencement de sa description de l'hirondelle a quelque chose d'inspiré, dit-il, et qui tient de l'hymne : *Venit, venit hirundo, pulchra adducens tempora et pulchros annos.* Et cette pensée que lui arrache un triste retour sur l'homme : *O quam contempta res est homo, nisi supra humana se erexerit!* Le lecteur trouvera dans cette phrase l'écho d'une belle page de Pline, mais corrigé par un sentiment chrétien.

Buffon, en écrivant sa fameuse description du cheval, pensait peut-être à ces mots de Linnée : *Animal generosum, superbum, fortissimum, cursu ferens*, etc.

2. T. III, p. 364.

3. T. IV, p. 408. « Le sentiment, dit-il, ne peut, à quelque degré qu'il soit, produire le raisonnement.

était entraîné par l'inspiration générale de son époque, plutôt qu'il n'obéissait à une consigne. Il y avait entre lui et les encyclopédistes *harmonie préétablie*, comme aurait dit Leibnitz, plutôt que dépendance réciproque. C'étaient deux puissances voisines et ordinairement amies, mais sans traité d'alliance[1].

1. Rien ne peint mieux la position de Buffon relativement aux chefs du mouvement littéraire, que quelques anecdotes significatives qui nous ont été conservées. On sait qu'il avait raillé impitoyablement Voltaire pour avoir dit : « Que c'étaient les pèlerins qui, dans le temps des croisades, avaient rapporté de Syrie les coquilles que nous trouvons dans le sein de la terre en France. » Voltaire, de son côté, entendant un jour citer l'*Histoire naturelle* de Buffon, avait dit, en cachant un grand sens sous un bon mot : « Pas si *naturelle!* » Les hostilités ne durèrent point : des politesses, des éloges mutuels y mirent fin. Buffon envoya un exemplaire de ses œuvres à Voltaire, qui le remercia en l'appelant Archimède Ier : Buffon lui répondit qu'on n'appellerait jamais personne *Voltaire II*. Voltaire termina officiellement la querelle par une plaisanterie : « Je ne veux pas, dit-il, rester brouillé avec M. de Buffon pour des coquilles. » Buffon, de son côté, prit son plus grand style pour annoncer qu'il n'avait relevé durement l'opinion de Voltaire que parce qu'il ignorait alors qu'elle fût de lui : « Voilà la vérité, dit-il, je la déclare autant pour M. de Voltaire que pour moi-même, et pour *la postérité*.... »

Entendant un jour parler du style de Montesquieu, Buffon demanda *si M. de Montesquieu avait un style?* Montesquieu, de son côté, employa, en ne jugeant pas Buffon, son grand art de parler sans se compromettre : « M. de Buffon vient de publier trois volumes, qui seront suivis de douze autres : les trois premiers contiennent des idées générales.... M. de Buffon a, parmi les savants de ce pays-ci, un très-grand nombre d'ennemis ; et la voix prépondérante des savants emportera, à ce que je crois, la balance pour bien du temps. Pour moi, qui y trouve de belles choses, j'attendrai avec tranquillité et modestie la décision des savants étrangers ; je n'ai vu pourtant personne à qui je n'aie entendu dire qu'il y avait beaucoup d'utilité à le lire. » (Lettres familières. *A M. Cerati*).

« Ne me parlez pas, disait d'Alembert, de votre Buffon, de ce comte de Tuffière, qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit : *La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal....* »

Quant à Rousseau, il alla à Montbard ; et, arrivé au pavillon où Buffon avait composé son *Histoire naturelle*, il se mit à genoux et baisa le seuil de la porte. Quelque temps après, un autre visiteur interrogeant Buffon sur cette circonstance : « Oui, répondit-il naturellement, *Rousseau y fit un hommage.* » (Hérault de Séchelle, *Voyage à Montbard*, p. 13.) Ces anecdotes n'ont pas besoin de commentaire.

CHAPITRE XLI.

FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Bernardin de Saint-Pierre. — André Chénier. — Beaumarchais. La Révolution française ; les Assemblées nationales.

Bernardin de Saint-Pierre.

Ce qui manquait à Buffon suffit pour assurer la gloire d'un de ses successeurs[1]. Ce grand homme n'avait trouvé dans la nature qu'une admirable machine, Bernardin de Saint-Pierre y vit un beau poëme ; il adora, il fit sentir à tous les cœurs la main cachée qui produit tant de merveilles, il chercha à saisir les convenances morales, les *harmonies* de ce grand tout, et fit de l'*étude de la nature* un hymne pieux à la Providence. Bernardin n'est point un naturaliste, ses ouvrages sont pleins d'opinions fausses ou contestables. Il n'aime point la science : « Nos livres sur la nature, dit-il, n'en sont que le roman et nos cabinets que le tombeau. » Ce qu'il lui faut c'est un site agreste et sauvage, où rien ne rappelle la main de l'homme ; ce sont ces antiques forêts « dont le feuillage n'avait encore ombragé que les amours des oiseaux, et qu'aucun poëte n'avait chantées. » Ou bien encore, plus modeste dans ses désirs, il se contente d'une humble rose « lorsque sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, lorsque le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs ; quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude. C'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par son charme et sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle et le repentir dans son sein. »

1. Bernardin de Saint-Pierre, né en 1737, mort en 1814, fut nommé, en 1792, intendant du Jardin des plantes et du Cabinet d'histoire naturelle.

ıt considérer Bernardin de Saint-Pierre comme un mo-
e poëte, qui, pour proclamer Dieu et la Providence, com-
son langage de tous les phénomènes les plus éclatants de
ɜation. Lui-même nous donne une idée de l'esprit dans
ɜl il poursuit ses *Études :* il se représente dans « une
ble vallée, occupé à cueillir des herbes et des fleurs .
heureux, ajoute-t-il, s'*il* en peut former quelques guir-
es pour parer le frontispice du temple que *ses* faibles
ıs ont osé élever à la majesté de la nature. » Ce qu'il
che à découvrir c'est la pensée, l'intention bienfaisante
ieu dans la perpétuelle beauté de l'univers : il ne s'oc-
que des causes finales qui président à la naissance de
les phénomènes et des effets gracieux ou imposants qui
ésultent. Nul n'a mieux compris l'harmonieux concert
liverses saisons, depuis les premiers frémissements d'a-
: et d'espérance qui parcourent la campagne au prin-
s, jusqu'aux sombres et terribles magnificences de
ır[1]. Il ne décrit pourtant pas, il n'analyse pas minutieu-
nt les objets, il les observe « autant seulement qu'il est
is à l'homme de les apercevoir, et à son cœur d'en être
» « Descriptions, conjectures, aperçus, vues, objec-
, doutes, et jusqu'à *ses* ignorances, *il a* tout ramassé, et
onné à toutes ces ruines le nom d'*Études*, comme un
re aux études d'un grand tableau auquel il n'a pu met-
ı dernière main[2]. » Bernardin avait en effet plus de
et de sensibilité que de force, il n'a fait qu'effleurer un
ınse sujet, la description de la nature, animée par l'idée
Providence. Ses peintures sont exquises par le détail,
ce sont plutôt de beaux fragments qu'un vaste ensemble.
même se juge encore avec une modestie aimable, qui ne
ı pas d'avoir sa vérité : « Je ne suis, dit-il, par rapport
nature, ni un grand peintre ni un grand physicien, mais
etit ruisseau souvent troublé, qui, dans ses moments de
e, la réfléchit le long de ses rivages. »
ur goûter tout le charme des *Études de la nature*, et en

[1] Étude quatrième.
[2] Étude première.

bien apprécier l'originalité, il ne faut pas les lire après les poésies plus modernes dont elles ont été l'antécédent ou le modèle; il faut les replacer par la pensée dans le milieu qui les vit naître, dans cette société mondaine et sceptique, où l'élégance corrompue et savante avait desséché les sources naïves de l'émotion. La littérature académique était toute livrée à l'imitation du vieux Voltaire : on faisait ou de la tragédie faussement noble ou des petits vers de salon et de boudoir. Delille disséquait la nature sans la sentir, et prodiguait son immense talent d'écrivain à d'habiles tours de force qu'on prenait pour de la poésie. Les esprits sérieux s'occupaient de la science nouvelle qui venait de naître avec Turgot et Necker. La Révolution allait sortir des idées et passer dans les événements; Bernardin continua le schisme de Rousseau; il en appela de la société à la nature, de la discussion au sentiment.

Il eut, comme Jean-Jacques, une longue et douloureuse éducation de poëte. Dès son enfance il voyage, il parcourt le monde; un instinct vague et inquiet le pousse de l'Inde en Allemagne, des rives de la Néwa aux mornes de l'Ile de France. Pauvre, sans amis, aigri par des tracasseries indignes de son talent, il reporte sur la nature tout l'amour qu'il ne peut donner aux hommes qui l'entourent; il est malade d'idéal. C'est seulement à l'âge de trente-six ans qu'il se fait écrivain. Bientôt il se lie avec Rousseau, qui vivait comme lui, seul et mécontent au milieu de sa gloire. Souvent ces deux hommes si bien faits pour se comprendre se promenaient ensemble dans les campagnes voisines de Paris; et la tendre misanthropie du voyageur s'allumait à la verve encore puissante de l'énergique vieillard. Sans doute Rousseau développait chez son ami son déisme sincère, qui prenait dans l'âme de Bernardin plus de douceur et d'émotion; il le tenait en garde contre la sèche et froide analyse, et lui faisait remarquer que « quand l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir[1]. »

C'est de ces voyages, de cette solitude, de cette amitié q[...]

1. Bernardin rapporte ce mot qu'il avait recueilli de la bouche de Rousseau dans une de leurs promenades. Étude première, p. 66

le livre des *Études de la nature* (1784). Il porte le ca-
e l'illustre écrivain qui contribua sans doute à l'inspirer,
l ne rappelle Rousseau qu'en l'affaiblissant. L'éloquence
nante du maître tourna à l'élégie dans le disciple, et
nation amère du premier n'est dans le second que de la
ise humeur.

st arrivé plusieurs fois à des écrivains d'un génie se-
ire d'avoir dans leur vie un jour d'inspiration si heu-
qu'ils produisent une œuvre courte, il est vrai, mais
ente et impérissable, une œuvre qui résume tout leur
, toute leur pensée dans sa forme la plus favorable, et
e l'immortalité à leur nom. C'est ainsi que l'abbé Pré-
vait rencontré son éloquente nouvelle de *Manon Lescaut;*
Millevoye écrivit sa touchante élégie de *la Chute des
les*; que, peu de jours avant sa mort, l'infortuné Gilbert
posa sur son lit d'hôpital quelques stances qu'on n'oubliera
ais[1]. Mieux partagé encore, Bernadin de Saint-Pierre
aussi son jour de bonheur, et ce jour produisit un des
s-d'œuvre de notre littérature, *Paul et Virginie*, création
mante qu'on admire avec le cœur et qu'on n'applaudit
n pleurant. Cet ouvrage ne différait pas au fond de toutes
autres compositions de Bernardin : c'était la même inspi-
n morale, le même idéal de religion et de vertu sous l'œil
Dieu indulgent et au sein d'une imposante nature. Seu
nt l'imagination du poëte, souvent flottante et vagabonde,
it concentrée cette fois dans une simple et heureuse
n. Pareil à ces physionomies ordinairement agréables
dans une circonstance solennelle, s'illuminant tout à coup,
iennent à tout l'idéal de leur expression, Bernardin eut,
omposant *Paul et Virginie*, tout le génie de sa pensée.

e roman, ou plutôt ce poëme délicieux, eut le double bon-

Gilbert, tué par la misère à l'âge de vingt-neuf ans (1780) avant d'avoir
rfectionner l'énergique talent dont il avait donné quelques preuves,
e aussi difficilement sa place dans l'histoire de la littérature que dans la
é de son époque. Séparé du mouvement philosophique, sans être assez
our l'entraver, il marche seul sans être grand. Il est, avec plus de verve,
ier de Louis Racine et de Lefranc de Pompignan. Sa *Satire du dix-
me siècle* et la dernière partie de son *Ode imitée de plusieurs psaumes*
nnent d'admirables vers.

heur de déplaire aux coryphées de la littérature et d'obtenir un succès immense dans le public. C'est le sort de tout chef-d'œuvre qui ouvre une voie nouvelle : *Polyeucte* avait déplu à l'hôtel de Rambouillet : *Paul et Virginie* fut dédaigné de l'hôtel Necker : les grandes dames qui assistaient à la première lecture étaient toutes confuses de pleurer sur les amours naïves de deux pauvres enfants : l'emphatique Thomas[1] témoigna sa froideur, et M. de Buffon demanda à haute voix sa voiture. L'accueil du vrai public dédommagea bien Bernardin : outre les éditions avouées par l'auteur, cinquante contrefaçons se succédèrent en une seule année ; ce fut un succès de vogue : les enfants recevaient au baptême les noms de ces jeunes créoles devenus chers à tous les lecteurs. Cette dissidence entre une nation et sa littérature officielle annonçait une révolution dans le goût. On se lassait de l'analyse, de la sécheresse noble : on aspirait à quelque chose de simplement et de naturellement beau. On retrouvait avec charme l'image du bonheur et de la vertu dans la peinture la plus vraie de la vie commune et vulgaire.

André Chénier.

L'année même où Bernardin écrivait *Paul et Virginie*, ce poëme touchant revêtu d'une admirable prose, André Chénier revenait, après quelques voyages, se fixer à Paris et s'y livrer en silence à ses curieuses études, qui devaient régénérer la poésie en vers. André[2] était l'aîné des deux fils du consul général de France à Constantinople. Leur mère, jeune Grecque pleine d'esprit et de beauté, se chargea de leur première éducation et leur inspira l'amour de l'art et de la simplicité antiques. Marie-Joseph, entraîné dans le tourbillon de la littérature contemporaine par un amour prématuré de la gloire

1. Auteur d'une ode sur le *Temps*, d'un poëme épique sur *Pierre le Grand*, plus connu par ses *Eloges*, espèces de discours académiques, d'une élégance affectée et d'une noblesse prétentieuse, que Voltaire appelait du *Gali-Thomas*. Son *Essai sur les Éloges* est le meilleur de ses ouvrages.

2. Né à Constantinople en 1762, guillotiné en 1794, le 25 juillet, trois jours avant le 9 thermidor qui l'eût sauvé ! — Œuvres : idylles, élégies, poésies diverses.

bientôt cette originalité native. Il fit, comme tout le ɜ, mais avec plus de talent que la plupart, des tragédies ques, pleines d'allusions philosophiques et de tirades à André, fidèle au culte de la Grèce, traduisait dès l'âge atorze ans Anacréon et Sapho : en étudiant leur langue, très-négligée, il semblait, dit heureusement M. Ville-, se souvenir des jeux de son enfance et des chants de sa . Les *Analecta* de Brunck, qui avaient paru en 1776, et ontiennent ce qu'il y a de plus gracieux, de plus familier, uefois de plus mignard dans la poésie grecque, devin-sa lecture ordinaire. C'est de là qu'avec un art infini il ses esquisses si élégamment simples, ces images si pu-es expressions qui sentent le miel sauvage du mont Hy-; c'est après de pareilles études

Qu'il chantait de ces airs qu'à sa voix jeune et tendre,
Les lyres de la Grèce ont su jadis apprendre.

ces idylles, si différentes des fadeurs pastorales de Flo-et dans lesquelles il sut

.... Ramenant Palès des climats étrangers
Faire entendre à la Seine enfin de vrais bergers.

ces *Élégies*, qui semblent un écho des chants de Ti-, où

Il va chantant Zéphyr, les nymphes, les bocages
Et les fleurs du printemps et leurs riches couleurs,
Et ses belles amours, plus belles que les fleurs.

é Chénier voulait introduire le génie antique, le génie dans la poésie française, avec moins d'exclusion, avec s de dédaigneuse réserve que les grands poëtes du dix-ème siècle. Racine avait moissonné les plus hauts et les riches épis : André voulait glaner modestement au fond illons négligés, sûr d'y trouver mille charmantes et naïves s. Il voulait trouver par étude et par système ce que La aine avait parfois deviné par l'heureux instinct de sa na-

ture : il essayait en vers ce que P. L. Courier tenta plus pour la prose. André n'est pas du tout de son siècle : il est fois plus ancien et plus moderne : c'est un païen fervent, adorateur de Palès et des Muses. Sous ces formules du p théisme, il a le sentiment profond de la nature animée et vante : les fragments de son *Hermès* nous le montrent com le rival de Lucrèce. Sa pensée, comme sa poésie, est t sensuelle, mais d'un sensualisme purifié par la beauté. Il s'élève pas au-dessus de l'horizon intellectuel des poëmes tiques ;

> *A ses yeux* il n'est point d'attraits plus désirés
> Qu'un visage arrondi, de longs cheveux dorés;
> Dans une bouche étroite un double rang d'ivoire;
> Et sur de beaux yeux bleus une paupière noire.

La plus belle même de ses odes, celle qu'il compo la Conciergerie, dans l'attente de l'appel fatal qui d l'envoyer à l'échafaud, *la Jeune Captive*, ne contient une pensée qu'Horace ou Tibulle n'eussent pu prod L'amour qu'il conçoit n'est autre chose que l'amour ant et païen.

Ce point de vue toutefois, et surtout ce style, étaie progrès immense qui l'élevait au-dessus de ses conte rains : il est permis de douter qu'ils en eussent goûté to charme. Aussi, est-ce par une heureuse fatalité que ces cieux fragments restèrent enfouis pendant trente ans, qu'une statue antique, et ne reparurent au jour qu'en comme pour donner le signal de la renaissance des b vers. Pourquoi faut-il qu'une carrière si belle ait interrompue par un assassinat juridique, et qu'au d'une œuvre complète telle que Chénier la méditait, il laissé que d'admirables esquisses, des chants divins inachevés :

> Tel qu'au jour de sa mort, pour la dernière fois
> Un beau cygne soupire, et de sa douce voix,
> De sa voix qui bientôt lui doit être ravie,
> Chante, avant de partir, ses adieux à la vie!

Beaumarchais.

Rousseau avait trouvé un successeur, au moins pour une tie de sa pensée, pour sa morale et pour sa poésie; Vol-e eut aussi le sien, mais seulement aussi pour un côté de merveilleux génie : sa verve ironique et mordante, son sens, son esprit, sa plaisanterie active, inépuisable, pleine udace et souvent d'éloquence, reparurent sous la plume de rre-Augustin Caron de Beaumarchais[1]. Mais ce n'est plus cette universalité brillante qui soumet toutes les doctrines examen de sa légère et moqueuse critique : Beaumarchais s'attache plus aux principes; c'est à quelques conséquences il se prend; on sent que les théories sont maintenant ad-ses et que l'époque de l'application approche. C'est une use qu'il s'agit de gagner, c'est un parlement déjà flétri par pinion qu'il s'agit d'écraser sous le poids du ridicule; et la ole du *second Voltaire* prend, dans la nécessité d'une vic-re immédiate, quelque chose de plus oratoire, de plus po-laire. Tour à tour habile dialecticien, conteur spirituel, cat entraînant, ici plaisant jusqu'à la bouffonnerie, là ieux jusqu'à l'éloquence, il sait élargir la question qui cupe et faire de son intérêt particulier un problème de erté publique. La France ne s'y trompa point : elle décou-t sous ces formes railleuses d'un débat privé toute la éhémence des passions politiques, et, dans Beaumarchais, ssentit Mirabeau. De là cet intérêt profond et général qui ttachait à un procès de quelques centaines de louis; de là te curiosité de l'Europe que les gazettes d'Utrecht et de la ye entretenaient jour par jour des péripéties de l'action. uis XV lui-même et la comtesse Dubarry s'amusaient à r ces spirituels *Mémoires* saper l'autorité dans un des grands ps de l'État. Ce prince, dans son égoïste indifférence, sem-it se plaire à étudier comment les monarchies s'en vont.

Le même Beaumarchais, jeté dans le tourbillon des affai-

1. 1732-1799. — Œuvres principales : *Mémoires contre les sieurs Goezman, ache*, etc.; *le Barbier de Séville; le mariage de Figaro;* plusieurs ces.

res, commerçant, diplomate, fournisseur, homme
par goût, écrivain par distraction et par pléthore d'esp
aussi sur le théâtre cette plaisanterie hostile à l'autori
fit gagner sa cause devant le parterre comme devant la
Dans des comédies étincelantes d'action, de vivacité et
mots pleins de bon sens, dans ces pièces où tout le
trop d'esprit, à commencer par l'intrigue, Beaumarc
dait encore : il attaquait les gens « qui se sont donné
de naître et rien de plus, » les Almavivas, flanqués
Basiles; il prenait en main la cause de ce spirituel, i
dustrieux barbier, de ce pauvre vagabond à qui «
déployer plus de science et de calculs pour subsist
ment, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverne
pagnes; qui sait la chimie, la pharmacie, la chirurgi
des pièces de théâtre, rédige des journaux, écrit sur
des richesses, » et risque fort de mourir à l'hôpital.
beau se plaindre de n'avoir pas de parents et désesp
que de sa fortune; son origine est fort ancienne, et s
désormais assuré. Rabelais a très-bien connu so
Panurge; et bientôt lui-même va succéder au comte.
Car Figaro, c'est l'enfant du peuple, c'est la rotur
État, qui jusqu'alors *n'a été rien,* et qui dorénavant
si on ne lui permet pas d'être *quelque chose.*

La Révolution française; les Assemblées natio

Cependant les événements politiques avaient m
temps des théories, c'est-à-dire des hommes de le
passé : le pouvoir allait appartenir aux hommes d'
fut alors sous une forme nouvelle que se manifesta l
de la pensée. L'éloquence de la tribune, qui n'était
l'Europe qu'un souvenir antique, sembla renaître t
avec tout son éclat, toute sa grandeur. Trois assemb
tiques dépassèrent les scènes les plus orageuses du
de l'Agora. Là les idées devinrent des faits redou
succès fut le pouvoir et trop souvent la tyrannie;
fut l'exil, la prison, l'échafaud. C'est à l'histoire p
raconter une pareille éloquence : il y aurait quelque

l à chercher des formes, des procédés oratoires au milieu
: grands et terribles débats. Remarquons seulement que
s les opinions philosophiques du dix-huitième siècle fu-
eprésentées tour à tour par ces puissantes assemblées.
e que soit la violence des passions qui s'y déploient, un
tère d'abstraction et de généralité métaphysique plane
ssus des discussions et en accuse l'origine. L'Assemblée
ituante voit s'asseoir dans son centre, avec Mounier,
uet, Lally-Tollendal, les doctrines de Montesquieu et de
ire; à sa gauche s'agitent déjà les théories du *Contrat*
l avec Duport, Lameth, le penseur Siéyès et l'éloquent
ave, contre lesquels proteste en vain l'ancien régime par
ane disert de Cazalès et de Maury. Au-dessus de tous ces
mes domine Mirabeau le génie de l'éloquence moderne,
rect, puissant et quelquefois sublime, qui réunissait en
eul la passion populaire et l'intelligence politique, et à
l n'a manqué que la vertu pour être un orateur accompli.
Assemblée législative, transition rapide entre les deux
des réunions révolutionnaires, vit déjà dans son sein
ques orateurs qui devaient illustrer la Convention, le
sophe Condorcet, biographe et admirateur de Voltaire,
s éloquents et infortunés Girondins, Vergniaud, Guadet,
onné, enivrés de l'enthousiasme et des paradoxes de
seau. A ses portes rugissaient déjà Danton et Robes-
e. C'est le sort de toute révolution de s'élancer jusqu'à
mites extrêmes, et de se perdre par ses excès. Le mou-
nt philosophique de Voltaire était tombé jusqu'à Hel-
s et au baron d'Holbach : la Convention, après avoir
olé tout ce qu'elle renfermait de plus grand, descendit à
spierre et à Marat. De tels noms ne peuvent plus avoir
de commun avec l'histoire de la littérature; quand un
tre porte son affreuse démence jusqu'à demander à la
ne même *deux cent soixante-dix mille têtes pour assurer*
ix, il ne mérite d'autre histoire que l'écrou du geôlier
registre du bourreau.

nsi semblait finir dans le sang et la boue une révolution
odigue à son début d'espérances et de hautes pensées.
ses crimes mêmes ne doivent pas nous voiler le spec-

e de ses grandeurs. Que de nobles élans, de passions g
ses, de paroles et d'actions héroïques! Que de conqu
nitives pour la civilisation! Les castes effacées, les p
es détruits, ceux des individus comme ceux des provin
ité nationale fondée, la liberté de conscience recon
citoyens devenus égaux devant la loi, les parlements s
nés, la torture abolie, le jury établi, le Code civil esqu
romis à l'Europe, l'éducation nationale essayée et adn
principe, l'industrie et le commerce délivrés de leurs
res, tous les progrès futurs devenus possibles et néc
es, tels sont les fruits précieux de tant de travaux et
t de pensées, de tant d'écrits spirituels, éloquents, au
ıx, qui composent la littérature du dix-huitième siècle.

———

SIXIEME PÉRIODE.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE XLII.

LA LITTÉRATURE DE L'EMPIRE.

es de la décadence. — École descriptive. — Tragédie. — Comédie. Poésie lyrique; Écouchard Lebrun.

Classiques de la décadence.

dis que l'audace des philosophes du dix-huitième siècle les bases du trône et de la religion, chose surprenante! iissance bien moins auguste avait échappé à leurs atta- Parmi toutes les traditions de l'âge précédent, Voltaire vait respecté qu'une, celle de la forme littéraire. A sa oute l'école philosophique avait voué aux règles et aux de l'art d'écrire un respect superstitieux. A peine it-on signaler çà et là quelques actes isolés d'insubor- on, ou quelques doctrines étranges qui passaient presque çues comme d'innocents paradoxes. Les querelles fa- s du dix-septième siècle sur la prééminence des anciens s modernes s'étaient assoupies en présence de plus préoccupations. C'est en vain que Lamotte d'abord, Diderot et enfin Beaumarchais, avaient dirigé contre le e dramatique des Français des attaques partielles, in- ntes et souvent erronées. Rousseau et Bernardin de Pierre, en rappelant dans l'éloquence le sentiment et l'amour passionné de la nature, avaient fait faire à rme littéraire un pas bien plus décisif. Mais ces deux hommes ne firent point école au dix-huitième siècle : èrent comme de glorieuses exceptions au milieu d'une ure plus spirituelle que naïve, plus solennelle que pas-

sionnée. Leur gloire devait attendre encore longtemps des successeurs. D'ailleurs, ils ne s'exercèrent dans aucun des genres consacrés, dont leur inspiration eût pu renouveler la forme. La tragédie, l'épopée, l'ode, toute la versification demeura entre les mains des disciples de Voltaire, des élégants, mais faibles héritiers de Racine. L'époque impériale leur appartient presque tout entière; c'est alors que fleurit cette école de poëtes qu'on a nommés à juste titre les classiques de la décadence, imitateurs des imitateurs, qui rappellent leurs modèles comme les auteurs byzantins ressemblent aux écrivains attiques.

Le règne de Napoléon Ier, comme les temps révolutionnaires qui l'avaient précédé, fut peu favorable aux arts de l'imagination. On faisait alors de trop grandes choses; on ne songeait pas encore à les écrire. L'épopée était partout, excepté dans les vers. Il semble que pour peindre les événements héroïques, il faut les voir à distance : un certain éloignement supprime les détails secondaires qui risquaient de confondre l'ensemble, et ne laisse dominer que les plus hauts sommets. Ajoutez que l'inquiète tutelle du pouvoir nuit à l'originalité des arts qu'elle croit protéger. La censure acheva de mettre les écrivains dans la main du maître. La littérature fut dès lors disciplinée comme tout le reste.

École descriptive.

Écrire, n'étant plus une inspiration, devint un métier. On travailla les vers comme une broderie : l'âme fut une chose superflue pour être poëte; il suffit d'avoir de l'oreille, du goût et surtout de la lecture. C'est alors que se développa dans toute sa gloire le genre bâtard de la poésie didactique et descriptive, qui ne manque jamais aux décadences littéraires. Déjà, en 1770, Saint-Lambert avait donné le signal. Sous l'empire, la poésie descriptive prit assez d'importance pour donner son nom à une école : Jacques Delille[1] en fut

1. 1738-1813. — OEuvres principales : *les Jardins*; *l'Homme des champs*; *l'Imagination*; *les Trois règnes de la nature*; *la Conversation*; *la Pitié*; traduction des *Géorgiques* et de l'*Énéide* de Virgile et du *Paradis perdu* de Milton.

le chef, et à force d'esprit, d'élégance dans le langage, de grâce ou de coquetterie dans la pensée, il parvint, par ses jolis miracles de versification et de difficulté vaincue, à couvrir, aux yeux d'un grand nombre de lecteurs, ce qu'il y a de faux et d'antipoétique dans sa manière[1]. Pendant trente ans les Français ont mis Delille à côté et peut-être au-dessus d'Homère. Lui-même, à la fin de sa carrière, passait orgueilleusement en revue tous ses trophées descriptifs, et se vantait d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux, six tigres, deux chats, un échiquier, un trictrac, un billard, plusieurs hivers, encore plus d'étés, une multitude de printemps, cinquante couchers du soleil, et un si grand nombre d'aurores qu'il lui eût été impossible de les compter. Il eût mieux fait de se féliciter d'avoir, au milieu de ses autres traductions moins parfaites, rendu élégamment les *Géorgiques*. C'est là, comme l'a dit Chateaubriand, un tableau de Raphaël merveilleusement copié par Mignard.

A la suite de Jacques Delille marchaient avec moins de gloire, mais dans la même route, l'élégant et correct Fontanes, auteur du *Verger*, homme d'esprit d'ailleurs, homme de goût, rencontrant parfois dans ses vers d'heureuses et même de touchantes pensées; Castel, chantre des *Plantes;* Boisjolin, poëte de la *Botanique*. Esménard chantait la *Navigation;* Gudin, l'*Astronomie;* Ricard, la *Sphère;* Aimé Martin écrivait en vers des *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle;* Cournand rimait en quatre chants un poëme sur les *Styles*. Plus une matière était aride, plus les poëtes se croyaient de mérite à la traiter; le style poétique était regardé comme quelque chose d'indépendant de la pensée, comme un ornement mobile qu'on pouvait appliquer indifféremment à tous les sujets, et monter ou démonter à volonté. La poésie n'était que de la prose enluminée de métaphores. De là cette horreur du mot propre, cet usage continuel des circonlocutions, qui fait de certains poëmes de

1. Il faut lire sur le vice de ce genre, que nous ne pouvons exposer ici d'une manière théorique, le curieux et profond ouvrage de Lessing, le *Laocoon*. On peut voir ce que nous en avons dit plus haut à l'occasion du poëme des *Saisons* de Saint-Lambert, page 506.

cette époque un tissu d'énigmes plus ou moins difficiles dont le lecteur doit sans cesse chercher le mot.

Le style descriptif ne se renferma pas dans les poëmes qui par leur titre semblaient lui appartenir. Les genres les plus divers s'empressèrent d'en subir le joug. Partout régnèrent la description, la tirade et la métaphore ambitieuse. L'épopée, l'ode, la tragédie, furent autant de dépendances de la poésie descriptive, où le travail matériel de la versification dut suppléer à l'absence complète d'intérêt et de vie.

L'épopée, morte en France depuis la fin du moyen âge, n'avait garde de renaître sous la main des Luce de Lancival, des Campenon, des Dumesnil. Parseval de Grandmaison fut comme eux un disciple de Delille, mais un disciple plus digne du maître. Son *Philippe-Auguste* est un des poëmes soi-disant épiques les plus remarquables du temps : il parvint aux honneurs d'une troisième édition.

La poésie narrative rencontra dans le roman une expression moins factice, moins étrangère aux sentiments et aux mœurs réelles. Sans parcourir les noms et les ouvrages oubliés de tous les romanciers du commencement de ce siècle, on peut indiquer différents groupes dans lesquels ils peuvent tous trouver leur place. La platitude du style et de la pensée, fardée d'un vernis de morale, peut être représentée par les cent volumes de Mme de Genlis. La plaisanterie grossière et naïvement licencieuse eut Pigault-Lebrun pour principal interprète. Fiévée, Vindé, Monjoie ont quelque chose du sentiment moral qui inspira Bernardin de Saint-Pierre. Une noble et féminine délicatesse, une faiblesse gracieuse, caractérisent les écrits de Mmes Cottin, Flahaut-Souza et Montolieu. Enfin Mme de Krüdner jette quelques teintes du Nord sur le genre des La Fayette et des Souza, et malgré quelques fausses couleurs de la mode sentimentale du temps, *Valérie* fait déjà pressentir *Delphine*.

Tragédie.

C'est surtout au théâtre, c'est dans la tragédie que se montrent avec évidence l'épuisement de la littérature pseudo-clas-

sique et la nécessité d'une régénération. Dans nos grands poëtes tragiques du dix-septième et du dix-huitième siècle, il y avait eu deux choses trop souvent confondues, leur génie et leur système. Au dix-neuvième siècle, le génie disparut et le système resta, d'autant plus choquant, d'autant plus exagéré dans ses défauts que l'inspiration qui l'avait vivifié autrefois lui manquait aujourd'hui.

L'intrigue dramatique, maniée si souvent, pliée et repliée sous tant de formes, était devenue une science expérimentale, qu'on pouvait se flatter de connaître et d'enseigner. Alexandre Duval offrait à l'un de nos jeunes poëtes de lui apprendre à *charpenter une pièce*. Un caractère commun à presque tous les tragiques de cette époque, c'est une certaine habileté dans la combinaison des actes et des scènes. Toutes ces pièces ont un air de famille, semblent taillées sur le même patron ou sorties du même moule : elles s'agitent toutes d'un mouvement semblable, entre le récit traditionnel qui forme l'ouverture et le récit un peu moins long qui raconte le dénoûment. La question qu'il s'agit de traiter est réduite à son expression la plus simple par l'élimination sévère de tout élément étranger. Le problème final est posé dès le premier acte : le second acte promet, le troisième menace, le quatrième inquiète, et le cinquième résout. Joignez à cela l'appareil obligatoire d'un songe, d'un poignard, d'une conjuration, d'une coupe empoisonnée ; jetez sur le tout des confidents, des tirades, des métaphores et surtout des périphrases, une scrupuleuse et continuelle noblesse de diction : vous avez une tragédie. Pas n'est besoin de dire que l'unité de temps et de lieu est de rigueur, dussent les Templiers, par exemple, être accusés, jugés, condamnés et brûlés dans les vingt-quatre heures Aussi l'intrigue tragique, impuissante à embrasser toute une action, en laisse généralement au dehors la meilleure partie : l'exposition s'en charge ; la pièce ne se réserve qu'un fait étroit, amaigri par l'abstraction. « Oh ! mon ami, écrivait Ducis, quelle dure chose que de soutenir cinq actes avec le remords ! »

Les personnages se ressentent de cette tyrannie de l'action. Ils n'ont ni le temps, ni la place de se développer librement

sous nos yeux. Ils ne sont plus que les représentants d'une situation donnée, les hommes d'affaires du dénoûment. Il semble qu'une même âme les fait vivre; ils ont tous le même style. Au reste, ce sont de grands maîtres de rhétorique : ils savent à merveille ce qu'on doit dire sur chaque sujet; ils pensent ce qu'il est bienséant de penser, et soutiennent habilement la thèse que l'action leur impose : ou plutôt ce ne sont pas eux qui parlent; c'est la situation qui s'exprime par leur voix; c'est la cause qui se plaide elle-même, abstraction faite du caractère et des opinions personnelles de l'avocat. Il y a, même pour la folie, certains égarements connus, stéréotypés, officiels, hors desquels on n'oserait être fou avec bienséance. Placés dans une position semblable, Oreste et Hamlet parleront le même langage. « On finira, dit très-bien Mme de Staël, par ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques, sacrifiant l'amour au devoir, préférant la mort à l'esclavage, inspirées par l'antithèse dans leurs actions comme dans leurs paroles, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable qui tour à tour l'entraîne et le poursuit. »

Il nous serait facile d'inscrire vingt noms propres au bas de ce portrait, à commencer par Poinsinet de Sivry et La Harpe, pour finir par MM. de Jouy et Baour-Lormian, *sans même en excepter Briffaut*, qui, pour le dire en passant, se pénétrait tellement des mœurs et des couleurs locales, qu'après avoir conçu et écrit plus d'à moitié une pièce avec des noms espagnols, il la transporta presque sans rien changer dans l'antique Assyrie, et l'appela *Ninus II*.

Les meilleures tragédies de l'époque impériale mêlent presque toutes à d'incontestables qualités de diction plusieurs des vices que nous venons de signaler. Les pièces de Marie-Joseph Chénier sont des plaidoyers politiques ou moraux. Son *Tibère* est au moins un beau portrait, une éloquente leçon d'histoire. Dans un genre différent, *les Templiers* de Raynouard méritent le même éloge : ils supposent et prouvent de consciencieux travaux d'érudit, mais non pas le don de créer qui caractérise le poëte : c'est une tragédie sans action. Tel est aussi le défaut du *Sylla* de M. de Sivry. Les quatre premiers

actes ne sont qu'une suite de conversations nobles, une brillante galerie de tirades. Ces deux auteurs se piquaient l'un et l'autre *d'avoir inventé la tragédie de caractère.* Il est pourtant probable que ces messieurs avaient lu Racine. Cette prétention prouve au moins que leurs contemporains l'avaient oublié. La peinture des caractères pouvait passer alors pour une innovation.

Pour terminer cette revue sommaire de la tragédie classique, nous avons différé jusqu'ici, en dépit de la chronologie, à nommer un de nos poëtes les plus remarquables, qui mourut en 1816, mais dont la carrière dramatique était déjà presque terminée à la fin du siècle précédent; nous voulons parler de Ducis, noble et vénérable figure, plus héroïque lui-même que ses créations. Nul ne fait sentir d'une manière plus frappante l'insuffisance du système auquel nos poëtes tragiques s'étaient condamnés. Doué d'un génie fier et indépendant, épris de bonne heure des beautés hardies de Shakspeare, Ducis cède malgré lui aux habitudes littéraires de ses contemporains; il se laisse entraîner peu à peu sous les roues de leur engrenage dramatique, d'où il ne sort que brisé et sanglant. Lui, homme de foi naïve dans un siècle incrédule, homme de solitude et de retraite au sein d'une société raffinée jusqu'à la corruption, « esprit indisciplinable, sans autre poétique que celle de la nature, aimant à traverser des abîmes, à franchir des précipices, à découvrir des lieux où le pied de l'homme n'ait pas imprimé sa trace, » lui qui ne peut « ni sentir sur parole, ni écrire d'après autrui, » se voit assiégé par les préjugés unanimes de ses amis, des acteurs, du public. Campenon s'enferme avec lui pour administrer à sa *muse allobroge* la correction d'une minutieuse critique, soulignant un hémistiche, blâmant une épithète; et Ducis se rend aux observations du successeur de Delille « avec une facilité, une confiance » dont celui-ci est « presque honteux. » Le rhéteur Thomas l'appelle le *Bridaine de la tragédie*, qualification que Ducis prend sagement pour un éloge. Il lui objecte « ces vieilleries qui courent le monde depuis nombre de siècles, et dans lesquelles il faut bien qu'il y ait du bon : car rien n'a prospéré à ceux qui les ont méconnues ou dédaignées.» L'ac-

teur Lekain s'excuse de recevoir ses rôles, alléguant « la difficulté de faire digérer les crudités de Shakspeare à un parterre nourri depuis longtemps des beautés substantielles de Corneille, et des exquises douceurs de Racine. » Enfin « tout le monde *le* gronde du genre terrible qu'il a adopté. On *lui* reproche le choix du sujet de Macbeth comme une chose atroce. « Monsieur Ducis, lui dit-on, suspendez quelque temps ces « tableaux épouvantables ; vous les reprendrez quand vous « voudrez : mais donnez-nous une pièce tendre, dans le goût « d'*Inès*, de *Zaïre*[1]. »

Partagé entre son génie et le goût de son siècle, Ducis ne put satisfaire ni l'un ni l'autre. Son imagination, obsédée par les créations de Shakspeare, cherche à les reproduire sur la scène française ; mais il se sent contraint de briser ces colosses, pour les faire entrer dans le lit de Procuste : il transporte dans ses tragédies, non pas la pensée intime de l'œuvre, et ce que j'appellerais volontiers sa racine, mais des scènes brillantes, des situations extérieures, que rien ne motive ni ne justifie. C'est un témoin naïf qui, frappé d'un grand spectacle, vous en rapporte des fragments épars sans avoir bien compris lui-même l'organisme secret qui les enchaîne. « Ces tragédies toutefois, si mal conçues, si mal construites, ont saisi le public par des beautés de détail d'un grand effet, beaucoup de couleur, beaucoup d'énergie, une grande sensibilité. Ducis a pris à Shakspeare, à Sophocle, non pas des pièces assurément, mais des images, des idées, des sentiments, dont il s'est échauffé et comme enivré, qu'il a répétés avec une grande puissance, une grande vérité d'accent[2]. »

Ducis avait plus de poésie dans l'âme qu'il n'a pu en faire passer dans ses tragédies. Ses lettres, ses pièces fugitives sont pleines de tendresse et d'élévation naïve. Peut-être même était-il trop fortement lui-même pour se transformer dramatiquement en des personnages étrangers. Il n'avait pas cette souplesse de pensée, cette indifférence passionnée, ou plutôt cette sympathie universelle qui permet au poëte tragique de

1. Tous ces détails sont empruntés aux lettres de Ducis.
2. Patin, *Études sur les tragiques grecs*, t. II, p. 104.

vivre toutes les vies et de réfléchir en lui-même le monde entier. Une seule de ses tragédies est complétement belle par l'inspiration, par l'ensemble, par les personnages, par le style, c'est celle où le caractère personnel de Ducis se retrouve tout entier, *Abufar*, cette fleur sauvage du désert, qui exhale tous les parfums de vertu d'une famille patriarcale. On y reconnaît l'homme qui écrivait : « La solitude est pour mon âme ce que les cheveux de Samson étaient pour sa force corporelle. Oui, mon ami, j'ai épousé le désert, comme le doge de Venise épousait la mer Adriatique : j'ai jeté mon anneau dans les forêts. » Et ailleurs : « Mon père était un homme rare et digne du temps des patriarches. C'est lui qui, par son sang et par ses exemples, a transmis à mon âme ses principaux traits et ses maîtresses formes. Aussi je remercie Dieu de m'avoir donné un tel père. Il n'y a pas de jour où je ne pense à lui, et, quand je ne suis pas trop mécontent de moi-même, il m'arrive quelquefois de dire : « Es-tu content, mon père ? » Il me semble alors qu'un signe de sa vénérable tête me réponde et me serve de prix. » La tragédie d'*Abufar* était là en germe.

Ainsi, dès la fin du dix-huitième siècle, des signes précurseurs de rénovation se manifestaient dans la tragédie classique. La traduction des œuvres dramatiques de Shakspeare par Letourneur, quelque infidèle et insuffisante qu'elle pût être, avait contribué à ébranler l'opinion publique. Sédaine, l'aimable auteur du *Philosophe sans le savoir*, et qu'on aurait pu appeler lui-même *le poëte sans le savoir*, éprouva à cette lecture, selon l'expression de Grimm, « la joie d'un fils en retrouvant son père qu'il n'a jamais vu ; » il écrivait à Ducis : « Celui qui n'a pris que Zaïre dans Othello, a laissé le meilleur[1]. »

Comédie.

La comédie avait dû moins souffrir que la tragédie des préjugés étroits de l'école pseudo-classique. Les vices et les ridicules de la société sont un idéal trop rapproché du poëte pour donner

1. Mais il y a ajouté Lusignan.

prise à l'esprit d'exclusion et de système. Aussi les comédies de l'époque impériale sont-elles généralement très-supérieures à ses tragédies. Picard[1] en est à la fois le plus fécond et le plus excellent auteur. Laborieux écrivain, travaillant douze ou quatorze heures par jour, doué d'une imagination infatigable et d'une charmante gaieté, il réussissait mieux à saisir les ridicules fugitifs des contemporains que les défauts et les folies héréditaires de l'homme. Il fut le peintre de la vie ordinaire. Pour mieux se pénétrer du caractère des personnages fictifs qu'il devait employer, il s'assujettissait à rédiger par écrit leur biographie avant de commencer à les faire parler. Il se rattache néanmoins aux principes dramatiques de son époque par l'attention qu'il apporte à faire du théâtre un enseignement. Chacune de ses comédies est le développement d'une maxime de morale pratique ou de prudence vulgaire. Ses pièces sont des apologues dramatiques : c'est Ésope sur le théâtre.

Un peu avant lui, Collin d'Harleville[2] avait été l'un des plus aimables écrivains de la scène comique. Mais, trop docile à l'influence de la poésie descriptive, dont la mode régnait alors partout, il affaiblit souvent l'effet dramatique de ses caractères en les racontant au lieu de les faire agir. Il le cède sous ce rapport à Fabre d'Églantine, son contemporain, poëte d'un talent remarquable, mais toujours incomplet. Andrieux[3] se distingue par la finesse et l'élégance de sa plaisanterie. S'il n'a pas la puissance d'invention et l'abondance inépuisable de son ami Picard, ni la chaleur cachée qui vivifie la composition de son ami Collin, il les surpasse l'un et l'autre par la correction et la grâce. En outre, il a écrit des contes qui petillent d'esprit et d'une malicieuse bonhomie; et tous les hommes de notre âge se souviennent de ses spirituelles causeries du Collége de France, que nous prenions alors pour des leçons, et que, malgré la faible voix du professeur, le public parvenait à entendre à force de les écouter.

Nommons encore ici Alexandre Duval, dont le talent et les goûts ne furent jamais d'accord : l'un lui assurant le succès dans les petites comédies sans prétention, les autres l'entraî-

1. 1769-1828. — 2. 1755-1806. — 3. 1759-1833.

nant toujours vers les genres sérieux et graves; et Étienne, l'auteur des *Deux gendres*, plus ingénieux, plus habile en combinaisons dramatiques, genre de mérite où il n'est inférieur qu'à Beaumarchais.

La comédie eut aussi dans l'école impériale son demi-novateur, en la personne de Népomucène Lemercier, classique indocile, ennemi de la jeune école qui grandissait sous ses yeux, et tourmenté d'un vague besoin de régénération, qu'il ne sut satisfaire que par des bizarreries : il se vantait d'avoir créé la *comédie historique*, contre-partie burlesque de la tragédie bourgeoise de Diderot. En même temps il inventait toute une mythologie dans son épopée intitulée *l'Atlantiade*. L'oxygène, le calorique, la gravitation, le phosphore étaient, sous des noms grecs, les divinités de son nouvel Olympe. Lemercier eut du moins le mérite de parler beaucoup des anciens et de juger que ses contemporains leur ressemblaient fort peu.

Poésie lyrique; Écouchard Lebrun.

Nous avons peu de chose à dire de la poésie lyrique de cette époque. Écouchard Lebrun[1] est le seul qui, dans ce genre, mérite une haute estime. On peut seulement regretter que ce poëte soit né trop tard pour être un vrai classique, trop tôt pour appartenir à l'école nouvelle. Bien supérieur à J. B. Rousseau pour l'énergie et la précision, il a quelque chose d'abstrait dans la pensée, de rude et de forcé dans le langage. Comme Alfieri, comme le peintre David, sa touche manque d'aisance et de naturel : il fait des bas-reliefs plutôt que des tableaux. Son style est travaillé avec un soin déplorable. Lebrun semble croire que les vers peuvent avoir un mérite indépendant de la pensée. De là cet effort continuel pour donner à l'expression une apparence extraordinaire; de là ces alliances bizarres de mots qui se repoussent; de là surtout cette séchreesse d'une poésie où l'on ne sent aucun mouvement de l'âme, aucun abandon, aucune naïveté.

1. 1729-1807.

CHAPITRE XLIII.

RENAISSANCE DU SENTIMENT POÉTIQUE ET RELIGIEUX.

Chateaubriand. — Madame de Staël. — Royer-Collard.

Chateaubriand.

s venons de fatiguer le lecteur par des détails puremen
rues : nous avons fait de la critique littéraire à la ma-
e La Harpe, sans avoir son talent pour excuse. Nous
ons ainsi une des nécessités de notre sujet ; nous avions
écier des hommes pour qui la forme était tout, et qui
aient en l'adorant. Le public lui-même était complice
e littérature toute verbale. On se défiait des idées. La
phie semblait n'avoir produit que des crimes; on la
it. Le malheur le plus durable qu'entraînent les excès,
les réactions. L'intelligence, comme indignée du ré-
e ses nobles efforts, cherchait une autre voie plus sûre.
ences exactes reparurent avec tout leur éclat : la pensée
a science du cœur humain et des destinées de l'homme
délaissées.

; l'âme ne s'abdique point elle-même. Quand elle
nne une forme, elle court en vivifier une autre. Les
rs de la révolution avaient laissé au fond des cœurs les
is les plus profondes. Chaque parti avait eu ses dou-
chaque croyance ses martyrs. Les uns revenaient tris-
de l'exil, d'autres sortaient des cachots; tous avaient
plé de terribles vicissitudes, qui semblaient trop nom-
pour une seule vie. Il y avait un drame dans chaque
e, un roman dans chaque fortune. L'atmosphère était
pour ainsi dire, d'une flottante et vague poésie de
rs, de regrets, d'espérances trompées.

Les versificateurs eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher être quelquefois poëtes de cette poésie nouvelle. Delille rivait *la Pitié*; Michaud, dans son *Printemps d'un proscrit*, êlait d'une manière un peu monotone les impressions de exil aux tableaux de sa poésie descriptive. On revoyait avec onheur, même à travers ces faibles pages, les pompes seeines de la nature, dont le calme et l'impassible majesté contrastaient si vivement avec les révolutions des hommes; on se prenait à aimer ces bois dont tous nos chagrins ne font pas omber une feuille, dont tous nos crimes ne ternissent pas 'éblouissante verdure. A cet amour pour la nature inanimée, mêlait volontiers un certain dégoût pour l'espèce humaine létrie par tant de crimes, avilie par tant de bassesses. La tenlresse innée du cœur se trouvant sans objet, se repliait sur lle-même et se nourrissait de ses rêves. Un besoin secret 'émotions, une sentimentalité indécise, remplaçait les transorts de l'amour et les joies de l'amitié. Le nouveau siècle ait tout disposé à comprendre les mystérieuses douleurs de ené, aussi bien que la sauvage nature de la patrie d'*Atala*.

Les âmes fatiguées de tant d'agitations, cherchaient les oses inébranlables; elles se tournèrent vers la religion. Le remier consul venait de rouvrir les églises. Le peuple y rena en foule, heureux d'y retrouver le Dieu de ses pères qui i tendait les bras. L'esprit du dix-huitième siècle vivait toujurs, mais semblait consterné de ses œuvres : il laissait la arole à qui voudrait et pourrait ramener la foule à ses vieilles oyances. Le *Génie du christianisme* était possible.

Parmi les émigrés auxquels Bonaparte venait de rouvrir la rance (1800), se trouvait un jeune noble breton, dont la ature et le malheur avaient fait un poëte : c'était le dernier jeton de la maison de Chateaubriand[1]. Une enfance rêveuse comprimée avait concentré et enflammé ses passions. Épris, mme tous ses contemporains, comme le vieux Malesherbes, n protecteur et son ami, des doctrines de J. J. Rousseau, chevalier de Chateaubriand avait conçu dès son adolescence épopée de la vie sauvage. L'Amérique avait encore ses Hu-

1. Né en 1768, mort en 1848.

rons, ses Natchez : on pouvait y découvrir la réalité des t
ries abstraites du maître. La Fayette et ses compag
d'armes, chevaliers errants de la liberté, racontaient les
veilles de ces contrées lointaines. Chateaubriand était
pour l'Amérique. Il avait conversé avec Washington,
avec enthousiasme, près de Boston, le premier champ de
taille de la liberté américaine, et salué Lexington, les T
mopyles du nouveau monde. L'Océan et le désert avaien
vélé au jeune voyageur une poésie nouvelle : ce n'est pa
vain que s'étaient déployés à ses yeux l'immense étendu
savanes, et ces fleuves gigantesques et ces forêts où la l
n'avait point pénétré, et ces peuples sauvages, premiers
diments de la société humaine.

De retour en Europe, Chateaubriand avait souffert la
sère dans l'exil. A Londres, de l'étroite fenêtre de sa c
bre, sans feu l'hiver et quelquefois sans pain, il avait
regardant les pauvres maisons voisines : *J'ai là des f*
Jeune encore, il avait donc beaucoup vécu, beaucoup s
il avait enrichi son âme de tout ce qui fait le poëte.

L'étincelle sacrée manquait encore a l'holocauste :
teaubriand n'était pas chrétien. Le premier de ses ouv
l'*Essai sur les révolutions* (1797), est empreint d'un s
cisme douloureux qui n'a rien de la frivolité des œuvr
dix-huitième siècle. On sent que le doute qu'il expri
même plus foi en ses propres négations : c'est un chao
éléments confus qui fermentaient dans cette jeune tê
qui, à dire vrai, n'ont jamais pu s'y débrouiller parfaite

La religion vint à Chateaubriand comme la poésie, l
cœur. Il vit mourir sa mère, il entendit les derniers
qu'elle exprimait pour le salut éternel de son fils, et d
il se remit sous le joug de l'Église : « J'ai pleuré, di
j'ai cru. » Telle fut la base de sa foi. Tel est aussi le p
de ses écrits, c'est par le sentiment qu'il prétend régé
monde : il ne veut pas prouver le christianisme comme
il se contente de l'exposer comme beau, ce qui, dans un
tain sens très-philosophique, est réellement la même
Cette vue était originale, féconde, très-conforme à l'a
nouveau qui allait se développer, très-propre à restreind

ıs irréligieuses du dernier siècle. Voltaire avait
ristianisme est ridicule; Chateaubriand répondait:
lime. Une telle défense ne devait plaire qu'à
rthodoxie sévère. « Les personnes qui aiment les
ı sentiment, écrivait M. de Bonald, en trouveront
nce, ornées de toutes les pompes et de toutes les
style, dans le *Génie du christianisme*. La vérité,
.vrages de raisonnement, est un roi à la tête de son
jour de combat; dans l'ouvrage de M. de Chateau-
e est comme une reine au jour de son couronne-
urée de tout ce qu'il y a de magnifique et de

ɜssentir l'opinion publique av ınt de lui livrer son
uvrage, Chateaubriand en détacha d'abord quel-
les. *Atala* parut en 1801 dans le *Mercure de France*,
ıssitôt un sentiment presque universel d'admira-
hristianisme qu'on croyait mort, ressuscitait avec
animait autour de lui les plus vifs sentiments du
ıélange de la majesté du désert avec celle d'une
yance, cette action si simple et en même temps si
, cette langue renouvelée qui se déployait avec une
t une magnificence inouïe, firent d'un article de
événement public. On traduisit *Atala* dans toutes
de l'Europe; elle trouva même des lectrices jusque
ıil du sultan.

uta à l'enthousiasme. C'était un type nouveau et
ıl : un jeune homme dévoré d'un chagrin secret et
ıs du monde et de la société, s'enfuyant en Améri-
chercher la paix du cœur au milieu des sauvages.
ait européen; l'auteur, en racontant son propre
ntait en même temps son siècle. C'était *Werther*,
cide, et avec une plus vague douleur; c'était Byron,
inflexible et irréligieux orgueil.

du christianisme (1802) est l'ouvrage dogmatique
ıbriand. Lui-même en résume ainsi la pensée :
l, « que de toutes les religions qui ont jamais
eligion chrétienne est la plus poétique, la plus hu-
ılus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres;

que le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël; qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte; qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste. » On le sent, l'auteur n'est pas un juge, mais un avocat. Il ne voit que les avantages de sa cause et il les fait ressortir avec une brillante imagination. Défenseur d'une doctrine contre laquelle l'âge précédent avait épuisé tous les traits du sarcasme, Chateaubriand offre la contre-partie de leurs assertions. Son caractère noble et chevaleresque en tout est fier d'avoir à protéger la religion délaissée. Il exagère l'apothéose comme on avait exagéré l'attaque; il prouve moins qu'il ne peint et n'attendrit. Mais pour le but spécial qu'il se proposait d'atteindre, émouvoir et peindre, c'était déjà prouver.

Les *Martyrs* (1809) furent la mise en œuvre des théories littéraires développées dans le *Génie du Christianisme*. Le poëte voulut placer dans un récit épique le monde chrétien en face du paganisme et montrer la supériorité poétique du premier. Il voulut opposer la parole de la Genèse à celle de l'*Odyssée*, et Jéhovah à Jupiter. C'est à Rome que cette pensée vint frapper son esprit; là elle était en quelque sorte vivante; elle semblait germer d'elle-même au milieu des ruines du cirque et des catacombes. Les martyrs de l'Église naissante, la persécution de Dioclétien offraient à Chateaubriand le rapprochement le plus frappan, des deux croyances. Mais avec quel sentiment poétique n'en a-t-il pas saisi les rapports! Peut-on voir rien de plus beau que le tableau d'une famille grecque et d'une famille chrétienne (Ier et IIe livres), rien de plus caractérisé que la peinture des Francs et de leur victoire sur les Gaulois et les Romains (VIe livre), de plus terrible que la tempête du XVIIIe livre, de plus gracieux que Cymodocée, de plus passionné que l'épisode de Velléda, de plus frappant que la description d'Athènes, de Rome, de Jéru-

salem? Nul poëte ancien ni moderne ne surpasse Chateaubriand dans ses descriptions. Il réunit deux qualités précieuses et ordinairement séparées, l'exactitude la plus fidèle et l'imagination la plus brillante. Il voit d'abord un objet avec les yeux du corps, et son regard est perçant comme celui de l'aigle; puis vient l'imagination, qui répand sur les lignes sévères du dessin primitif ses plus riches couleurs.

Avant d'écrire les *Martyrs*, Chateaubriand avait voulu visiter lui-même les lieux qu'il devait peindre; il avait vu la Grèce, la Palestine (1806), et jeté sur le papier les souvenirs de son voyage. A son retour, l'Espagne et son Alhambra lui avaient fourni le plus parfait peut-être de ses ouvrages, le charmant récit intitulé : *le Dernier des Abencerages*. Puis l'histoire, la politique semblèrent absorber le poëte : mais le poëte domina même dans les travaux de l'historien et de l'homme d'État. « En politique, dit-il lui-même dans ses *Mémoires*, la chaleur de mes opinions n'a jamais excédé la longueur de mon discours ou de ma brochure. » Le sentiment, l'imagination et, il faut le dire, la vanité furent toujours les seuls guides de Chateaubriand.

Tous ses ouvrages en effet laissent désirer une raison plus haute. Ils renferment des pressentiments plutôt que des idées; et ces pressentiments se mêlent et se heurtent avec mille contrastes. Lui-même disait en 1822 : « Je suis républicain par inclination, bourbonien par devoir, et monarchiste par raison. » De même il est catholique par sentiment, par point d'honneur, par souvenir pieux de son enfance et de sa mère, plutôt que par une profonde et religieuse conviction[1]. Chateaubriand est attiré par l'instinct du beau vers des perpectives sans cesse nouvelles. Son génie fécond fait germer en lui mille contradictions brillantes, sans pouvoir les concilier au sein d'une vérité suprême. Il aime à la fois la monarchie et la liberté, la raison et la foi, la régularité classique et l'inspiration rêveuse des temps modernes. Il hésite, il flotte dans une incertitude toujours généreuse, toujours désintéressée. Il est

1. M. Sainte-Beuve partage cette opinion, et l'appuie par des citations curieuses. Voyez *le Constitutionnel* du 18 mars 1850.

cat de toutes les causes malheureuses, le flatteur de tou
nfortunes, mais non l'arbitre calme et éclairé de tous.
s. Sa vie fut une opposition éternelle. Tous les éléme
a civilisation moderne s'agitaient confusément dans s
, sans qu'aucun principe souverain et créateur ait jam
es coordonner[1].

e défaut se réfléchit dans presque toutes ses œuvres, do
lan est souvent vicieux, tandis que les détails en so
quefois admirables. Les *Natchez*, par exemple, restero
me un singulier monument de ce manque d'unité et
sion, joint aux inspirations les plus fécondes et les pl
hantes Le *Génie du christianisme* est une suite de bril
es descriptions, plutôt que le développement logique d'un
. La langue même de cet écrivain est souvent bizarr
s sa magnificence. Elle vise sans cesse à l'effet et re
che les succès de détail. Si elle s'éloigne de la sécheress
e l'abstraction où était tombée la prose du dix-huitièm
le, il s'en faut bien qu'elle remonte jusqu'à la belle sim
té du dix-septième.

hateaubriand procède de Bernardin de Saint-Pierre : il le
inue en le surpassant par la richesse et la force de son
gination, par l'étendue et la diversité de ses connaissances;
la multiplicité des aspects sous lesquels il a senti et dé
t la vie. Il a fait, avec plus de puissance et d'éclat, pour le
ne catholique, ce que Bernardin avait fait pour le théisme.
même temps il a rouvert les sources vives de la poésie,
s par la sécheresse des imitateurs pseudo-classiques, et

Les *Memoires d'outre-tombe*, admirés sur parole avant leur publication,
pas répondu à l'attente du public. On a été surtout choqué de l'amour-
e excessif qui s'y révèle à chaque page. « Je lis les *Mémoires d'outre-*
e, dit un de nos plus grands écrivains, et je m'impatiente de tant de
les poses et de draperies.... L'âme y manque, et moi qui ai tant aimé
ur, je me désole de ne pouvoir aimer l'homme.... On ne sait pas s'il a
is aimé quelque chose ou quelqu'un, tant son âme se fait vide avec affec-
n!... Et pourtant, malgré l'affectation générale du style, qui répond à
du caractère, malgré une recherche de fausse simplicité, malgré l'abus
éologisme, malgré tout ce qui me déplaît dans cette œuvre, je retrouve à
e instant des beautés de forme grandes, simples, fraîches, de certaines
s qui sont du plus grand maître de ce siècle, et qu'aucun de nous, fre-

il mérite la double gloire d'avoir donné le signal de la révolution littéraire, et commencé la restauration morale et religieuse du dix-neuvième siècle.

Tandis que Chateaubriand, trop grand pour tenir tout entier dans son parti, trop loyal pour fermer les yeux aux vérités qui débordaient sa cause, ressemblait à bien d'autres grands écrivains qui eurent plus d'intelligence que de caractère, et plus d'imagination que d'opinions arrêtées, deux autres auteurs se chargèrent de montrer avec une inflexible logique toutes les conséquences contenues dans le principe de l'autorité pure, qui se relevait de ses ruines. Nous voulons parler du comte de Bonald et du comte Joseph de Maistre.

Louis-Gabriel-Ambroise de Bonald[1], émigré en 1791, rentré en France en 1797, fut le théoricien, sinon le philosophe, du parti opposé à la révolution. Une synthèse hardie, une allure dogmatique, d'impérieuses formules, une argumentation dont l'apparence scientifique protége en vain les plus fragiles opinions, un style ferme, sévère et presque toujours excellent, tels sont les caractères qui nous frappent dans cet écrivain. M. de Bonald est une haute intelligence servie par des paradoxes[2]. Sa pensée, exprimée tour à tour par divers ouvrages[3], se révèle tout entière dans sa *Législation primitive*, qui les résume et les complète tous.

M. de Bonald est la contradiction vivante de J.-J. Rousseau; mais en combattant ses principes, il emprunte au Génevois sa marche et ses procédés. C'est le même dogmatisme hautain, le même rigorisme dans les axiomes et les déductions. La *Législation primitive* est le *Contrat social* retourné. Rousseau avait mis la souveraineté dans le consentement

1. 1753-1840.

2. C'est à lui qu'appartient la célèbre définition de l'homme : *Une intelligence servie par des organes.*

3. *Théorie du pouvoir civil et religieux*, 1796, mise au pilon par le Directoire, et non réimprimée. *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, 1800. *Du divorce*, 1801. *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, 1818. *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*, 1830, etc.

raire du peuple; Bonald le place, à plus juste titre, da
lonté de Dieu. Cette volonté souveraine nous est comm
ée, selon lui, par le langage, qui n'est point une inve
humaine, mais qui, donné par Dieu même au premi
me, avec toutes les vérités nécessaires, a été transm
en âge, emportant à travers les siècles le trésor div
raditions. Altérée par le péché originel, cette révélatio
itive s'est conservée dans le langage du peuple élu, dan
critures, dont il est le dépositaire, dans l'Église, qui e
interprète.

s vérités renfermées dans cette tradition surnaturell
ent se résumer en une formule générale qui s'appliqu
ment à la religion, à l'État, à la famille. Il n'y a qu
choses dans le ciel et sur la terre, *la cause*, *le moyen*
. En métaphysique, la cause est Dieu; le moyen, le mé
ur; l'effet, les hommes. En religion, la cause est l'Église
oyen, le clergé; l'effet, les laïques. Dans l'État, la cause
roi; le moyen, la noblesse; l'effet, le peuple. Ces trois
ents se retrouvent dans le même ordre au sein de la fa-
, le père, la mère, l'enfant; dans l'homme individuel,
, les sens, le corps. Partout se présentent ces trois termes
mentels qui ont partout entre eux le même rapport;
doit donc établir cette proportion générale : *la cause est*
oyen ce que le moyen est à l'effet; ce qu'on peut, ajoute
ur, considérer comme une expression algébrique
: : B : C, dont on fait l'application à toute sorte de va-
. »

devine aisément quelles conséquences théologiques et
ques l'auteur peut tirer de cette invariable formule: nous
ns ni l'obligation ni la possibilité de les discuter ici. Il
pas même nécessaire d'avertir de ce qu'il y a d'arbitraire
peu philosophique dans cette ambitieuse *proportion*. Les
de M. de Bonald ne peuvent s'empêcher d'avouer « qu'on
e dans son livre des erreurs de raisonnement, par suite
utorité trop grande qu'il accordait à la combinaison
ne de certaines formes de langage; qu'il pousse trop loin
cherche des analogies; qu'il y a dans son intelligence
endance trop prononcée à dogmatiser et à tout réduire

formule[1]. » M. de Bonald lui-même a frappé modeste-
ent son ouvrage d'un jugement qui nous dispense d'être
vère. Il appelle son système « un rêve politique qui de-
ande à prendre place parmi tant de fictions et de romans
oins innocents. »

Le second des deux chefs de l'école théocratique est le comte Maistre. Ancien sénateur du Piémont, et longtemps mi-
stre plénipotentiaire de Sardaigne à la cour de Russie, Jo-
ph de Maistre a voué une haine mortelle à toute idée de
berté, et s'est réfugié, par haine de la révolution française,
sque dans la théocratie la plus systématique, telle que l'a-
ient inutilement rêvée les Grégoire VII et les Innocent III.
Cet esprit audacieux et puissant a fait ce que de plus grands
énies n'ont pas eu le courage d'achever : il a suivi, complété,
puisé son propre système[2]. » Ses trois ouvrages, *les Soirées
e Saint-Pétersbourg*, *le Pape* et *l'Église gallicane*, sont des
nneaux indissolubles de la même chaîne; le même principe
le servitude, posé d'abord d'une manière générale et dans
l'ordre le plus élevé de l'abstraction, se resserre progressive-
ment, comme les cercles de *l'Enfer* de Dante, jusqu'à ce
qu'il saisisse et étreigne la France. L'homme naturellement
ervers, la nécessité de la souffrance comme expiation, la
einture et la glorification du bourreau; le despotisme sou-
erain d'un seul homme, le pape; son contrôle suprême et
nique sur tous les gouvernements de la terre : telles sont
es idées qui dominent et se développent avec une terrible et
ivariable uniformité dans les écrits du comte de Maistre.
amais l'idéal de la servitude ne fut plus régulièrement, plus
ardiment proposé. C'est Hobbes devenu catholique. Cer-
ines pages de ces livres exhalent une odeur de sang et de
upplices; toutes ont quelque chose d'amer et de repoussant[3].

1. Alfred Nettement, *Histoire de la littérature française sous la Restaura-
on*, t. I, p. 72.

2. Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*, XXIII[e] leçon.

3. Les passages où le style s'adoucit et prend tout à coup une grâce et une
égance toute nouvelle, comme par exemple l'introduction des *Soirées de
aint-Pétersbourg*, page qui rappelle le commencement de certains dialogues
e Platon, sont dus à la collaboration de Xavier de Maistre, frère du comte
oseph, auteur de la pathétique nouvelle du *Lépreux de la cité d'Aoste* et du
piritue l *Voyage autour de ma chambre*.

On y croit entendre le contre-coup des fureurs populaires de nos troubles civils. Une verve sombre et démocratique anime ces pamphlets du patricien, luttant avec haine contre les idées modernes, et révolutionnaire à son tour au profit d'un passé auquel lui-même ne croit plus. Joseph de Maistre est un de ces esprits d'une seule pièce, étroits et inflexibles comme une ligne droite, pleins de passion et de vigueur, qui ont plus de raisonnement que de raison, et qui, laissant de côté la variété multiple de la vérité concrète, s'attachent avec obstination à un seul principe isolé, exclusif, et le poussent éloquemment jusqu'à l'absurde. « L'écrivain, dit M. de Lamartine qui a connu particulièrement le comte de Maistre, était bien supérieur en lui au penseur, mais l'homme était très-supérieur encore au penseur et à l'écrivain. C'était une vertu antique, où plutôt une vertu rude et à grands traits de l'Ancien Testament, tel que ce Moïse de Michel-Ange, dont les formes ont encore l'empreinte du ciseau qui les a ébauchées. Sous l'homme on sent encore le rocher. Ainsi ce génie n'était que dégrossi, mais il l'était à grandes proportions. Voilà pourquoi M. de Maistre est populaire. Plus harmonieux et plus parfait, il plairait moins à la foule, qui ne regarde jamais de près. C'est un Bossuet sauvage, et un Tertullien illettré[1]. »

Ainsi, dès le commencement du siècle, en face de l'école de Voltaire, épuisée et impuissante, se posait avec plus ou moins de décision le principe même du moyen âge, comme si l'esprit humain n'avait de choix qu'entre les excès! Une femme cependant ouvrait courageusement aux lettres la route de l'avenir, et sans abdiquer l'esprit de la Révolution, elle le purifiait, l'ennoblissait par une éclatante auréole de religion et de poésie.

Madame de Staël.

Jamais peut-être l'esprit français ne se déploya d'une manière plus complète et plus admirable que dans la personne

1. *Confidences*, la Presse, 8 février 1849.

de Louise-Germaine Necker, femme du baron de Staël[1]. Douée de tous les talents, accessible à toutes les idées vraies. à toutes les émotions généreuses, amie de la liberté, passionnée pour les élégances de la société et des arts, parcourant tour à tour toutes les régions de la pensée, depuis les considérations sévères de la politique et de la philosophie jusqu'aux sphères les plus brillantes de l'imagination, elle réunit les éléments les plus divers, mais sans confusion et sans disparate. Une harmonie pleine de beauté coordonne chez elle toutes les forces de l'esprit et du cœur. Ce qui éclate dans cette heureuse nature, ce n'est pas une ou deux facultés particulières, grandies et alimentées aux dépens de toutes les autres : c'est l'être tout entier dans une noble et féconde unité. C'est bien d'elle qu'on peut dire, ce qu'elle regardait comme l'éloge suprême d'un grand écrivain, non pas : « Elle a de l'esprit, elle a de l'imagination, » mais simplement : « *Elle a de l'âme;* » son talent, c'est elle-même, c'est sa vie mise à chaque instant au dehors par une expansion naturelle. Aussi sa conversation était-elle, au témoignage de tous ceux qui l'ont connue, plus admirable encore que ses écrits, parce qu'elle exprimait davantage toute sa personne. Ce don si séduisant de la parole était comme l'empreinte nationale mise sur les idées les plus diverses auxquelles s'ouvrait sa merveilleuse intelligence. Car c'est surtout en France qu'est vrai ce mot d'un des chapitres de son *Allemagne :* « L'esprit doit savoir causer. »

C'est un spectacle plein d'intérêt que le développement progressif et non interrompu de ce brillant génie, qui, parti des opinions du dix-huitième siècle, s'élève naturellement, sans effort, sans rétractation, et par le seul épanouissement de ses rares facultés, à ce que l'enthousiasme a de plus grand et le sentiment religieux de plus auguste. Tandis que la réaction monarchique de 1800 prétendait détruire l'esprit moderne sous le prétexte de l'amender, c'est au sein de la philosophie que Mme de Staël sut propager le spiritualisme sans sacrifier la cause de la liberté.

1. 1766-1817.

La première période de sa vie littéraire nous la montre à la fin du dix-huitième siècle environnée des derniers représentants de cette époque, des Buffon, des Thomas, des Marmontel, des Sédaine, des Raynal, dans le salon de son père, le ministre philosophe, écoutant de savantes conversations, occupée de sérieuses lectures, s'exerçant au grand art d'écrire par diverses compositions dramatiques, et révélant les tendances de sa pensée et le point de départ de ses opinions par ses *Lettres sur le caractère et les écrits de J.-J Rousseau* (1788). Comme Chateaubriand, Germaine Necker procédait de Jean-Jacques, et le reconnaissait hautement pour son maître. L'imagination suppléait alors chez elle à l'expérience. Sa critique, déjà pleine de sens et de pensée, ne descend point encore jusque dans les derniers replis de l'âme. Elle manque de ces profonds accents qui donnèrent plus tard tant de charme à ses écrits.

Cependant la Révolution éclate : Mlle Necker devient Mme de Staël, et en 1796 paraît le livre *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*. Un changement profond signale ce nouvel écrit. Ce n'est plus une jeune fille intelligente qui conjecture plutôt qu'elle ne connaît le monde, et effleure de graves questions au milieu des applaudissements d'une brillante société. C'est une femme qui a trouvé auprès d'elle et en elle-même la réalité qu'elle veut peindre. Il y a déjà des larmes dans ce livre ; c'est l'âme qui l'a dicté, mais une âme qui sait réfléchir. Les passions y sont décrites avec une profondeur qui étonne ; tout est vivant et animé; les abstractions deviennent des portraits. Cependant l'auteur ne s'est pas encore élevée au-dessus du point de vue de l'école sensualiste. Si elle examine *les passions*, ce n'est pas sous le rapport du devoir, mais sous celui du *bonheur*.

Là se termine la première époque de la vie de Mme de Staël. Désormais les lettres ne seront plus pour elle l'expression de la sensibilité seule : elle en va faire en outre l'organe d'une haute raison. A défaut du bonheur, qu'un mariage mal assorti lui refuse, elle va aspirer au talent. « Relevons-nous, dit-elle, sous le poids de l'existence. Puisqu'on réduit

à chercher la gloire ceux qui se seraient contentés des affections, eh bien! il faut l'atteindre. »

Comme fruit de cette résolution nouvelle, parurent coup sur coup le livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* (1800), et le roman de *Delphine*, publié un an plus tard. Le premier de ces deux ouvrages, malgré les imperfections qui devaient nécessairement résulter d'une érudition insuffisante, élevait l'auteur à la fois au-dessus de ses amis et de ses adversaires. L'idéologie des rédacteurs de la *Décade philosophique*, des Ginguené, des Cabanis, des Garat, des Tracy, des Chénier, était bien pâle auprès de cette croyance hautement spiritualiste; et d'un autre côté, la réaction religieuse et monarchique, représentée par les écrivains du *Mercure de France* et du *Journal des Débats*, Hoffmann, Fontanes, Feletz, Geoffroy, n'avait ni cette grandeur ni cette ardente conviction. Le dogme du progrès était ici proclamé, établi. La loi suprême de la Providence, la marche de Dieu à travers le monde et l'histoire, cette manifestation continuelle et progressive du Verbe, étaient des aperçus aussi nouveaux que profonds. Chateaubriand devait publier l'année suivante son *Génie du Christianisme :* Germaine de Staël donnait le Génie de l'humanité. Le christianisme s'y trouvait sans doute à la plus belle place, mais il n'y était point seul. L'auteur renouvelait en même temps l'esprit de la critique littéraire. Son titre même disait ce qu'on avait trop ignoré jusqu'alors, ce qu'on a peut-être trop répété depuis, que, « la littérature est l'expression de la société. »

Delphine prouva que G. de Staël, pour acquérir de nouvelles qualités, ne perdait aucunement les premières. La sensibilité profonde du livre des *Passions* se retrouvait ici dans un cadre idéal et dramatique. Toutefois l'élément poétique ne s'y dégageait pas encore dans toute sa pureté. *Delphine* est un roman un peu métaphysique et, qui pis est, un roman par lettres. Au vague de certains contours, à la prédominance de la pensée et de l'intention sur la forme et sur la couleur, on reconnaît ce qui manque encore à la perfection de l'artiste. Le penseur y est plus complet : les idées religieuses

sont exprimées avec une haute éloquence; cette voix sympathique réveille au fond des cœurs le sentiment moral, les émotions aimantes et la faculté du dévouement. Ce roman avait encore, aux yeux des contemporains, le mérite des plus transparentes personnalités. On se plaisait à reconnaître B. Constant dans le noble protestant aux manières anglaises, M. *de Lebensei*; Mme Necker de Saussure dans Mme *Cerlèbe*, cette femme toute dévouée à ses devoirs et à ses enfants; l'égoïste et froidement décente Mme *de Vernon* était le portrait de Talleyrand; enfin, sous les traits de *Delphine*, on ne pouvait méconnaître Mme de Staël elle-même, amoindrie et affaiblie toutefois dans cette image, comme elle fut bientôt après idéalisée dans *Corinne*.

Depuis le livre *De la littérature*, Mme de Staël pouvait être regardée comme le rival de Chateaubriand aussi bien par le talent que par les doctrines. Cependant *Delphine* n'était point à la hauteur d'*Atala* et de *René*. L'écrivain catholique l'emportait par l'éclat de l'imagination, comme son antagoniste par l'élévation de la pensée. La fille du protestant Necker, l'élève des brillants salons du dernier siècle, n'avait pas encore vu et compris la nature extérieure : la société était tout pour elle[1]. L'Italie lui ouvrit les yeux. Un pouvoir ombrageux, qui, en persécutant Mme de Staël, fit d'elle aussi une puissance, rendit à son talent le service de la bannir. Elle partit donc à son tour pour sa conquête de l'Europe. Ici commence la troisième période de sa vie : en 1803 et 1804, elle visita une première fois l'Allemagne, qu'elle devait revoir en 1808. Elle alla ensuite en Italie (1805). La nature et l'art lui furent alors révélés : elle écrivit *Corinne*, son chef-d'œuvre, son épopée, ses *Martyrs*. « Le Capitole, le cap de Misène de *Corinne*, est aussi celui de Mme de Staël[2], » mais sous cette radieuse image le cœur de *Delphine* bat toujours. Des larmes coulent encore sous cette couronne de laurier; la

1. On sait que dans son exil, quand on lui montrait le lac Léman, elle s'écriait avec regret : « O le ruisseau de la rue du Bac! » — « Ah! mon cher Fauriel, disait-elle un autre jour, vous avez donc encore le préjugé de la campagne? »

2. Sainte-Beuve, *Portraits et Caractères*.

gloire n'est pour elle, on le sent avec charme, « que le deuil éclatant du bonheur. »

Cependant une grande et nouvelle douleur était venue la frapper : elle avait perdu son père, qu'elle aimait comme Mme de Sévigné avait aimé sa fille. Ce malheur donna encore à son talent quelque chose de plus profond et de plus tendre. On en retrouve le contre-coup dans le caractère de lord Nelvil. Dès lors les sentiments religieux de Mme de Staël s'assujettirent à une forme plus positive. L'amour filial agit sur elle comme sur Chateaubriand. Necker était mort chrétien, sa fille voulut être chrétienne.

Le séjour de l'Allemagne ne fut pas moins fécond que celui de l'Italie; mais les fruits différèrent comme le sol. L'Italie avait inspiré un poëme plein de pensée; l'Allemagne fit naître une œuvre philosophique, toute parfumée, il est vrai, d'enthousiasme et de poésie. Mme de Staël recevait toutes les idées, mais elle se les assimilait toutes et les marquait de l'empreinte de son âme. Cette nouvelle conquête était aussi difficile que belle : la littérature allemande était encore pour nous un monde inconnu; bien plus, un monde dédaigné et moqué. Voltaire se bornait à souhaiter aux Allemands plus d'esprit et moins de consonnes. Mme de Staël prit une glorieuse initiative. Elle osa pénétrer la première dans cette forêt hercynienne, et non-seulement elle y entra avant tous, mais encore elle en dressa le plan avec plus de vérité que ne l'ont fait ceux qui y sont entrés à sa suite. « La plus grande partie des ouvrages écrits en France sur l'Allemagne, dit encore aujourd'hui un savant critique allemand[1], restent fort au-dessous de ce premier essai destiné à faire connaître l'Allemagne aux Français. » Déjà, dans ses œuvres précédentes, Mme de Staël avait montré toute la force de son esprit; dans *l'Allemagne*, elle s'élève au-dessus d'elle-même en s'arrachant aux préjugés français et en renonçant au point de vue sensualiste de la philosophie du dix-huitième siècle. C'est peut-être là le plus grand service que ce généreux esprit ait rendu à la France et à la philosophie. La sphère où vivaient Gœthe, Schiller,

1. Dr Mager, *Geschichte der franzœsischen National-Litteratur*, t. II, p. 94.

Kant et Hegel, s'ouvrit à nos regards. Si l'auteur ne comprit pas toujours ces grands hommes, elle donna du moins le désir de les connaître. Ses erreurs mêmes sont moins nombreuses qu'on ne s'est plu à le dire. L'instinct du vrai et du beau chez elle (c'est encore un Allemand qui lui rend ce témoignage) suppléait à l'imperfection nécessaire des connaissances.

L'impression générale que laissent les œuvres de Mme de Staël a quelque chose de moral et de bienfaisant. Nulle part on ne sent mieux l'union intime du bien et du beau : c'est un des effets de l'harmonie puissante de ce noble génie. Elle ne prêche pas la vertu : elle l'inspire. Elle parle de littérature, et l'on se sent enflammé d'amour pour Dieu, pour la patrie, pour le genre humain. « Faire une belle ode, dit-elle, c'est rêver l'héroïsme. » Quelle poétique nouvelle pour les hommes de la fin du dix-huitième siècle que des paroles comme celles qui suivent : « Si l'on osait, dit-elle, donner des conseils au génie, dont la nature veut être le seul guide, ce ne seraient pas des conseils purement littéraires qu'on devrait lui adresser : il faudrait parler aux poëtes comme à des citoyens, comme à des héros; il faudrait leur dire : Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres; respectez ce que vous aimez, cherchez l'immortalité dans l'amour et la divinité dans la nature; enfin, sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître [1]. »

Chateaubriand a apprécié avec une justesse qui l'honore le développement continu du grand écrivain avec lequel lui seul pouvait alors rivaliser. « On ne saurait trop déplorer, dit-il, la fin prématurée de Mme de Staël. Son talent croissait, son style s'épurait : à mesure que la jeunesse pesait moins sur sa vie, sa pensée se dégageait de son enveloppe et prenait plus d'immortalité [2]. »

Ces deux esprits, si dignes l'un de l'autre, malgré leurs dissidences, inaugurent ensemble le mouvement intellectuel de notre époque. Les idées les plus fécondes que la littérature

1. *De l'Allemagne*, II[e] partie, chap. x.
2. *Études historiques*, préface.

ait développées depuis la Restauration, nous semblent déjà contenues en germe dans leurs ouvrages. Par eux le dix-neuvième siècle a posé son programme ; par eux la poésie s'affranchit des lois arbitraires de la formule ; par eux commence l'insurrection contre la dernière autorité des âges précédents. Mais avec eux aussi renaissent, dans la liberté d'une forme nouvelle, les principes moraux et religieux qui doivent présider à la régénération sociale : tous deux établissent, d'une manière plutôt diverse que contraire, le spiritualisme, la loi du devoir, la souveraineté de la justice et de la raison.

Les deux caractères dominants de ces hautes intelligences, d'une part l'émotion religieuse et régénératrice, de l'autre l'indépendance littéraire, passent après eux aux plus illustres de leurs successeurs, qui semblent n'avoir pour mission que de continuer leur œuvre et d'exécuter les plans qu'ils ont tracés.

Après Chateaubriand et Mme de Staël, il faut placer parmi ceux qui, sous l'Empire, furent les initiateurs d'une génération nouvelle, un nom moins éclatant, mais vénérable à plus d'un titre, celui de Pierre-Paul Royer-Collard, que nous n'envisageons ici que comme philosophe [1].

« C'est en 1811, qu'au milieu de la plus grande gloire, et du plus complet silence de la France, dans une salle obscure du vieux collége du Plessis, devant une quarantaine de jeunes gens et quelques paisibles amateurs, avait fait sa rentrée dans le monde la philosophie du spiritualisme et du devoir, fondée sur l'activité spontanée de l'âme, sa conformité à la vérité et à la justice divine, et sa puissance interne de les comprendre et d'y satisfaire....

« Le maître qui venait annoncer cette antique nouveauté était un homme d'un âge mûr, peu connu alors, mais imposant d'aspect et de langage [2]. Après avoir figuré dans les rangs moyens de la Révolution, dont il avait partagé les premiers

1. 1763-1846.

2. Avant Royer-Collard, Maine de Biran (1766-1824) avait commencé en France la réaction spiritualiste. C'est de lui que l'illustre professeur disait : « Il est notre maître à tous. » — Il n'a laissé que des manuscrits et des fragments.

vœux de réforme et de liberté, après avoir été courageusement mêlé aux périls de l'administration municipale sous Bailly.... il avait, pendant des années de retraite, nourri ses souvenirs et élevé sa pensée par l'étude exclusive des plus rares génies, Platon, Thucydide, Tacite, Milton, Descartes, Bossuet, Pascal. Esprit supérieur et difficile, mécontent de son siècle et se satisfaisant à peine lui-même, il ne s'était entretenu que des plus grands modèles de l'art de penser et n'avait goûté que la philosophie la plus haute d'origine et de principe, soit dans les inspirations des plus immortels penseurs, soit dans les analyses méthodiques qu'en avaient données de nos jours Th. Reid et Dugald Stewart, avec cette droiture morale et ce bon sens si dignes de commenter le génie[1]. »

L'enseignement de Royer-Collard à la Faculté des lettres de Paris ne dura que deux ans et demi, mais laissa après lui une trace ineffaçable. Le professeur se renferma dans l'étude d'une seule question, celle de l'*origine des idées*. C'était là, pour le moment, le point décisif. Si la sensation était convaincue d'impuissance à expliquer toutes nos idées, si l'observation venait à montrer d'une part l'activité libre et spontanée de l'âme, de l'autre la présence dans notre entendement des notions de durée nécessaire, de cause, de substances, etc., c'en était fait du système de Locke et de Condillac, la France allait enfin rentrer dans la carrière si glorieusement ouverte par Descartes, par Malebranche, par Leibnitz.

Les travaux du vénérable professeur embrassèrent deux objets bien distincts, « l'analyse du fait de perception, l'histoire et la critique des opinions des philosophes modernes sur ce fait. Deux méthodes présidèrent à ces deux recherches: l'une qui peut et qui doit être appliquée à l'étude de tout fait humain, l'autre qui peut et qui doit l'être à la critique de toute doctrine philosophique; en un mot une méthode scientifique et une méthode historique. C'est dans ces deux méthodes conséquentes l'une à l'autre, qu'est tout l'esprit de la philosophie de M. Royer-Collard. C'est par ces deux méthodes que son enseignement a créé une école et produit un mou

1. Villemain, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai

vement qui lui a survécu, et qui aura, nous l'espérons, de longues conséquences[1]. »

CHAPITRE XLIV.

LA RESTAURATION; L'ALLEMAGNE ET L'ANGLETERRE.

Double but que poursuit la littérature. — Écoles classique et romantique en Allemagne. — Gœthe et Schiller; caractères généraux de la littérature allemande. — Mouvement romantique en Angleterre; Walter Scott; les lakists; Byron.

Double but que poursuit la littérature.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'écrire l'histoire d'une littérature contemporaine. Comment apprécier un mouvement d'idées qui n'a pas terminé son évolution? Comment juger des hommes qui, pour la plupart, vivent encore, et n'ont peut-être pas dit le dernier mot de leur talent? La critique qui veut s'élancer au-dessus de la polémique capricieuse du feuilleton et aspire à la gravité de l'histoire, a besoin qu'un certain éloignement établisse la perspective et donne à chaque objet sa véritable grandeur. Nous prions donc le lecteur de n'attendre de nous qu'une revue rapide des noms les plus célèbres, qu'une indication sommaire de l'esprit général de la dernière époque de notre littérature, et de vouloir bien redoubler d'indulgence pour un travail où les erreurs sont presque inévitables.

La France poursuivit sous la Restauration le double but que nous avons cru devoir assigner aux efforts de notre âge : d'une part rétablir sur des bases nouvelles les principes ébranlés par le siècle précédent; de l'autre renverser la der-

1. Th. Jouffroy, *OEuvres complètes de Th. Reid*, avec les Fragments de M. Royer-Collard et une Introduction de l'éditeur, t. III, p. 312.

nière autorité qui eût échappé à l'émancipation générale, celle des règles de convention en littérature. Ces deux objets, d'une importance si inégale, qui semblaient isolés et indépendants l'un de l'autre, sinon contraires, étaient cependant enchaînés par une étroite logique. La même source devait faire renaître une philosophie religieuse et une poésie : ces deux rayons devaient jaillir du même foyer; or, ce principe commun, c'est, au dix-neuvième siècle, le culte du vrai en soi, reconnu librement et interprété par la raison, dans la mesure de ses forces.

Cette œuvre était la continuation et le développement de celle du dix-huitième siècle. Seulement notre époque affirmait positivement ce que l'époque précédente avait dit sous la forme négative. L'une avait repoussé toute doctrine transmise sans examen, l'autre aspirait à la vérité reconnue et prouvée.

Cette tendance vers ce qui est vrai en soi s'est manifestée d'une manière plus ou moins obscure dans tous les ordres de phénomènes de la société que nous étudions. Elle s'est produite en politique dans l'école *doctrinaire*, qui proclame la souveraineté de la raison et le droit de la capacité, abstraction faite de la naissance; en littérature, dans l'école *romantique*, dont la partie raisonnable professe le culte universel du beau, sans égard pour les usages et les modèles du passé; en philosophie, par l'école *éclectique*, vouée à la recherche impartiale de la vérité au milieu des doctrines de tous les systèmes.

Cette même tendance, pervertie et mal comprise, a donné naissance aux erreurs dont nous avons été les témoins : elle a produit en politique le dogme de la souveraineté arbitraire du nombre, sans égard à celle de la raison; en littérature le culte grossier du réel, au détriment de l'idéal; en philosophie le panthéisme de la matière, au lieu de l'adoration du Dieu infini.

Le conflit de ces erreurs avec les vérités qu'elles entravent, le choc de ces vérités contre le passé qu'elles corrigent, ont causé la fermentation tumultueuse qui tourmente la période contemporaine, et dont la littérature n'a présenté que trop de preuves.

Il nous suffit ici d'avoir signalé la correspondance logique des trois ordres de faits où domine le même principe. C'est seulement dans la littérature que nous devons en chercher les développements.

Nous pensons que l'histoire des lettres françaises devra considérer les quinze années de la Restauration comme une belle et féconde période. Non qu'elle puisse s'égaler à ces autres époques d'unité et d'harmonie où toutes les forces d'une nation, où le monde social tout entier dirigé par une seule impulsion entraîne autour de lui les arts comme une brillante et paisible atmosphère : tel avait été en France le treizième siècle, tel fut le dix-septième, époques d'organisation accomplie, étapes heureuses où se repose la pensée. Le dix-neuvième siècle ressemblerait plutôt au seizième, sauf toutes les restrictions que comportent certaines analogies. C'est un âge d'activité, de mélanges violents, de fermentations redoutables. Au point de vue de la poésie, il y a discordance entre l'idée puissante, mais confuse, et la forme indécise encore qu'elle s'efforce de trouver. C'est alors que l'expression s'isole et cherche à vivre de sa propre substance : alors se forment des *pléiades* qui cultivent la langue, la versification pour elles-mêmes : on proclame, sans bien l'entendre, la théorie *de l'art pour l'art;* alors Ronsard veut créer de toutes pièces une poésie nouvelle; alors Joachim du Bellay lance d'ambitieux manifestes : il propose d'abandonner la vieille verve gauloise pour se jeter dans l'imitation d'une littérature étrangère. Au seizième comme au dix-neuvième siècle le résultat est le même : créer une littérature qui représente la société contemporaine. Le moyen est semblable : arracher la poésie à ses vieilles habitudes. Seulement, au seizième siècle, il s'agissait de rompre avec le moyen âge : les novateurs montrèrent pour modèles l'Italie, avec l'antiquité qu'elle avait reconquise. De nos jours, il fallait répudier les fausses imitations classiques : les novateurs nous ont présenté l'Allemagne, avec le moyen âge qu'elle avait conservé ou rajeuni. C'est souvent en changeant de servitude qu'on fait l'apprentissage de la liberté.

Il faut peu s'effrayer de ces engouements passagers que

inspirent ainsi des arts qui ne sont pas les nôtres. Tou-
es modes brillent à la surface, elles enrichissent, elles dé-
ent quelquefois nos productions, mais sous ce luxe étran-
it toujours immortel le vieil esprit français. Marot renaît
Dubartas; c'est lui qui brille dans la *Satire Ménippée*:
ppelle Durand, Passerat, Chrestien, en attendant qu'il
mme Voltaire.

Écoles classique et romantique en Allemagne.

n grand mouvement littéraire et philosophique avait si-
é en Allemagne et en Angleterre la fin du dix-huitième
et les débuts du dix-neuvième. Déjà, sous l'Empire,
de Staël avait appelé de ce côté l'attention de la France:
vénements politiques qui amenèrent la Restauration, le
r des armées ennemies en deçà du Rhin et de la Manche,
duisirent chez nous les littératures du Nord. La mode
mêla: les livres de Berlin et de Londres furent accueillis
empressement dans certains salons de Paris, et ces su-
étaient ceux des vainqueurs; l'esprit de parti favorisa
fois une idée utile et juste. On nous permettra de nous
er quelques instants à esquiser le caractère de cette in-
n littéraire, qui a exercé sur la plupart de nos écrivains
nfluence si décisive[1].

première moitié du dix-huitième siècle en Allemagne
été toute française: l'éclat de Louis XIV et de ses poètes
fasciné l'Europe. Les petites cours germaniques s'effor-
t d'imiter de leur mieux la splendeur du grand roi: mais
l'imitaient sans goût et avec l'exagération d'une demi-
arie qui veut ressembler à l'élégance. Dans ses fêtes,
teur de Saxe prenait lui-même et donnait à sa cour
costumes et des rôles mythologiques. On y voyait figurer,
ne dans les ballets de Versailles, Apollon, Vénus, et
Hamadryades. Les réfugiés français, bannis par la révo-
n de l'édit de Nantes, augmentèrent l'influence des

[1] n trouvera ce sujet exposé avec plus de développements dans notre Hi
TTÉRATURES ÉTRANGÈRES, 2e partie, *Littér. septentrionale*.

mœurs françaises. C'est par un Français que fut élevé Frédéric le Grand. Son règne fut celui de Voltaire et du goût français. Il y eut une académie française à Berlin ; la langue et la littérature nationales étaient également dédaignées.

Dans ces circonstances, la poésie allemande crut n'avoir rien de mieux à faire que d'être aussi française qu'elle pouvait. Gottsched, comme poëte et comme critique, fut le chef et le dictateur de cette école. Sans imagination, doué d'une triste fécondité, il borna sa gloire à imiter faiblement nos chefs-d'œuvre, et à établir les formes extérieures de nos compositions comme les lois essentielles et inviolables du goût.

Mais le génie de l'Allemagne était doué d'une originalité trop vivace pour disparaître ainsi sous les caprices d'une mode étrangère. Les relations politiques hâtèrent son réveil : la fatale guerre de Sept ans éloigna la Prusse de la France et la rapprocha de l'Angleterre, avec laquelle son vieil esprit teutonique avait conservé de secrètes sympathies. Ce ne fut pas en vain que la voix puissante de Shakspeare, les sombres et emphatiques plaintes d'Young, et même les nuageuses poésies du faux Ossian vinrent évoquer le sentiment profond et rêveur des races du Nord. Alors reparurent, dans de précieuses quoique incorrectes éditions, les chants des *Minnesinger*, ces troubadours allemands du treizième siècle, et le vieux poëme chevaleresque de *Perceval* répété jadis en allemand par Wolfram d'Eschenbach.

L'homme qui rendait ainsi la vieille Allemagne à elle-même, était le Suisse Bodmer, professeur à Zurich, et adversaire déclaré de Gottsched. Il s'était construit au pied des Alpes une villa simple et rustique où se réunissait une société de jeunes gens pleins d'avenir. C'est dans ce Ferney modeste du patriarche des lettres germaniques que se rencontraient Haller, poëte et savant du premier ordre, dont la capacité universelle faisait déjà honneur à la Suisse, sa patrie ; le jeune Klopstock, qui méditait sa douce et sublime mais un peu fatigante *Messiade*, et Wieland, l'antithèse vivante de Klopstock, le Voltaire allemand, autant qu'un Allemand peut être un *Voltaire*. *Là*, on lisait ensemble les poëtes anglais ;

ıd se préparait à traduire Shakspeare; Bodmer mettait
mand le *Paradis perdu* de Milton; il publiait, de con-
ec Breitinger et ses jeunes amis, une feuille périodique
ue au *Spectateur* d'Addison, intitulée *le Peintre du*
, et battait en brèche la citadelle classique de Gott-
qui ripostait aussi par un journal. Les débats s'ani-
entre les deux écoles: les esprits se passionnaient, et
stions littéraires préoccupaient vivement le public.
auxiliaire puissant vint faire triompher la cause que
ait Bodmer. Lessing fut sous ce rapport le Diderot de
agne : comme l'écrivain français, il voulut bannir du
toute pompe ambitieuse, mais il en bannit en même
l'idéal, il tomba dans l'affectation du naturel, la pire
ectations : la plupart de ses pièces ne sont que la re-
tion des choses réelles, le procès-verbal de la nature
d'en être le tableau vivant et expressif. Toutefois sa
turgie contient une foule de vues originales sinon tou-
stes; et lorsque, s'élevant au principe même de l'imi-
il traça hardiment le rôle de la poésie en opposition
lui de la peinture, dans son admirable *Laocoon*, il ar-
n cri d'admiration à toute la jeune Allemagne. « Avec
allégresse, dit Gœthe, nous saluâmes ce rayon lumi-
u'un penseur de premier ordre fit tout à coup jaillir
des nuages. Il faut avoir tout le feu de la jeunesse
représenter l'effet que produisit sur nous le *Laocoon*
sing. » En même temps, un homme, dont le nom est
ssable comme celui de l'art, porta le coup mortel au
ût de l'antiquité en éclairant le véritable. Winckelmann
geait les œuvres du ciseau grec avec une intelligence
d'amour, et initiait ses compatriotes à la poésie par le
nt de la sculpture. Quel enthousiasme pour la pure
classique! quelle adoration de la forme! quelle fer-
paganisme dans ces belles pages où il commente
i l'admirable groupe de Laocoon, ou bien le chef-
plus pur encore de l'Apollon du Belvédère! L'école
sched était vaincue sur son propre terrain : l'Alle-
était plus classique que les pâles imitateurs de la

Gœthe et Schiller; caractères généraux de la littérature allemande.

La littérature allemande présente ce spectacle, moins rare qu'on ne pense, d'une nation chez qui la critique précède et enfante le génie. Les hommes illustres dont nous avons parlé avaient été l'avant-garde de la grande armée germanique : Schiller et Gœthe en furent à eux seuls le corps de bataille. Avec eux, la poésie allemande se montre dans sa perfection, et réalise complétement l'idéal que lui avait tracé d'avance sa large critique. Tout précepte factice, toute loi de convention est ici renversée : ces protestants poétiques ont brisé pour jamais le joug de la tradition. Mais le génie ne sera pas pour cela sans règle. Chaque œuvre porte en elle-même les lois organiques de son développement : ce sont, comme Montesquieu l'a dit des lois en général, *les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses*. Si, par exemple, ils se rient du fameux précepte des *trois unités*, c'est qu'ils sondent plus profondément encore la racine des choses, pour saisir le principe vrai dont est né ce précepte. « On n'a rien compris, dit Gœthe au fondement de cette loi. La loi d'ensemble (*das Fassliche*) est le principe ; et les trois unités ne valent qu'autant qu'elles l'atteignent. Quand elles deviennent un obstacle à l'ensemble, c'est une folie de les vouloir observer. Les Grecs eux-mêmes, de qui vient cette règle, ne l'ont pas toujours suivie : dans le *Phaéton* d'Euripide et dans d'autres pièces, il y avait changement de lieu : ils aiment donc mieux exposer parfaitement leur sujet que de respecter aveuglément une loi peu essentielle en elle-même. Les pièces de Shakspeare pèchent autant qu'il est possible contre l'unité de temps et de lieu ; mais elles sont pleines d'ensemble : rien n'est plus facile à saisir, à embrasser ; et c'est pour cela qu'elles auraient trouvé grâce même devant les Grecs. Les poëtes français ont cherché à obéir exactement à la loi des trois unités, mais ils pèchent contre la loi d'ensemble, puisqu'ils n'exposent pas un sujet dramatique par le drame, mais par le récit[1]. »

1. Eckermann's *Gespræche mit Gœthe*. B. I S. 201.

La création poétique est donc libre, mais responsable. Aussitôt, comme si la fécondité était la récompense de la justesse, voici le théâtre allemand qui se remplit de caractères vrais et vivants. La scène s'élargit sous leurs pas pour qu'ils s'y développent à l'aise : l'histoire avec ses grandes proportions et ses terribles enseignements peut désormais y prendre place. J'y retrouve la guerre de Trente ans dans ses plus frappantes figures (*Wallenstein*) : j'entends le tumulte des camps, le désordre d'une armée fanatique et indisciplinable; voici des paysans, des recrues, des vivandières, des soldats. L'illusion est au comble, l'enthousiasme éclate parmi les spectateurs. Ailleurs, c'est la vie féodale dans toute sa sauvage et héroïque indépendance : j'admire le vieux *Gœtz à la main de fer*, dernier débris d'une époque qui meurt, mourant lui-même dans son château en ruine. Je vois la liberté des Pays-Bas périr sur l'échafaud d'*Egmont :* j'entends le frémissement sourd de tout un peuple qui gronde, menace et tremble. Ici c'est le chant des montagnards de la Suisse (*Guillaume Tell*) : voici le beau lac des Quatre-Cantons, et ces rochers sauvages, asile d'une austère et patriotique probité. La liberté renaît sans emphase, sans lieux communs, et, par un art infini, le héros du drame c'est une nation. La vie morale a retrouvé sa place au théâtre. Les hommes ici ne sont plus d'une seule pièce, décidément bons ou mauvais, selon les exigences d'une action de vingt-quatre heures. Ils sont inconséquents sur la scène comme dans la vie : ils doutent, ils hésitent, ils se démentent. Le temps est un élément essentiel de la vérité dramatique : l'action, n'étant plus contrainte d'économiser sordidement les heures, s'arrête quelquefois, comme chez les Grecs, pour donner le loisir de bien goûter une situation. Certains moments lyriques viennent, comme des *points d'orgue* habilement placés, faire entendre au spectateur la musique de l'âme, et diffèrent les jouissances de la curiosité au profit de celles du sentiment.

En effet, ce drame nouveau, ou plutôt renouvelé, qui semble tout donner au naturel, accorde plus encore à l'idéal. Les détails, qui sont la vérité de l'histoire, a dit un habile criti-

que[1], en sont aussi la poésie. Ici l'école allemande professe un principe de la plus haute portée, et qui semble emprunté aux méditations les plus profondes de ses philosophes, c'est celui de la beauté universelle de la vie, de l'identité du beau avec l'être. « Nos esthétiques, dit Gœthe, parlent beaucoup de sujets poétiques ou antipoétiques : au fond, il n'y a pas de sujet qui n'ait sa poésie; c'est au poëte à savoir l'y trouver. » Ce grand homme, incapable d'une partialité étroite, reconnaît le mérite de la *raison*, qui fait le fond de la poésie française : il le propose pour modèle à ses compatriotes, mais il réserve néanmoins les droits imprescriptibles de l'imagination. Les Français ne songent point, dit-il, que la fantaisie a ses propres lois, auxquelles la raison n'a rien à voir. Le domaine de l'imagination serait bien borné, si elle ne pouvait évoquer à la vie les choses qui seront toujours problématiques pour la raison[2]. »

Schiller et Gœthe se partagent cet empire de la nouvelle poésie et en représentent supérieurement les deux principales puissances; l'un, lyrique et passionné, répand son âme sur tous les objets qu'il touche : chez lui, toute composition, ode ou drame, n'est toujours qu'une de ses nobles idées, qui emprunte au monde extérieur sa forme et sa parure. Il est poëte surtout par le cœur, par la force avec laquelle il s'élance et vous entraîne. Gœthe est surtout épique : il peint sans doute les passions avec une admirable vérité, mais il les domine; comme le dieu des mers dans Virgile, il lève au-dessus des vagues irritées son front sublime de calme. La personnalité de Gœthe est si vaste, qu'on n'en aperçoit pas les bords; elle embrasse toutes les formes de la vie, et paraît se confondre avec elles. Gœthe devient tour à tour contemporain de tous les âges, il ressuscite avec bonheur la fatalité des tragiques grecs ou la brillante beauté d'Hélène, aussi bien que l'enthousiasme guerrier et les pieuses terreurs du moyen âge. Il laisse son âme passer successivement par toutes les transformations. Chacune de ses pièces est un nou-

1. M. Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle.*
2. Eckermann, *Gespræche*, B. I, S. 366.

aperçu de l'histoire et du monde, c'est une tente sous la
elle le poëte a séjourné une nuit. *Faust* seul, cette œuvr
grande, si complexe, si incompréhensible dans son en
nble, si admirable dans ses détails, est le travail de toute s
, le tableau complet de sa pensée.

Gœthe aime la nature plus encore que l'histoire; il la con
nple avec respect, avec passion : il l'étudie non en poëte
is presque en adorateur[1]. Il veut tout savoir, tout connaîtr
ce qui a rapport aux sciences physiques, non par curiosité
is par amour. Un panthéisme ardent, un sentiment de la
universelle semble former le fond de sa croyance. C'est
qui, à la vue du lac de Lucerne, conçut le sujet de *Guil-
ume Tell*; c'est lui qui recueillit pour Schiller et lui transmit
èlement toutes les couleurs locales qui, dans cette tragédie,
ntrastent d'une manière si étonnante avec le faire habituel
poëte de Marbach[2]. Cette passion de la nature, si pré-
use dans un poëte, porte pourtant avec elle un danger.
ethe semble avoir raconté sa propre destinée dans sa bal-
le du *Pêcheur*. Un pauvre homme s'assied sur le bord d'un
uve un soir d'été, et tout en jetant sa ligne, il contemple
u claire et limpide qui vient baigner doucement ses pieds
s. La nymphe de ce fleuve l'invite à s'y plonger; elle lui
nt les délices de l'onde pendant la chaleur, le plaisir que
soleil trouve à se rafraîchir dans la mer, le calme de la
ne quand ses rayons se reposent et s'endorment au sein des
s; enfin, le pêcheur, attiré, séduit, entraîné, s'avance vers
nymphe, et disparaît pour toujours[3]. Gœthe aussi a été
luit, absorbé par la contemplation de la nature. L'homme
paraît quelquefois dans la froide impartialité du contem-
teur. Lui-même se prend à soupirer pour ces joies naïves
l'âme qu'il a échangées, l'imprudent docteur Faust, pour
plus hautes intuitions de la pensée. « O nature, s'écrie-t-il,

. Eckermann's *Gespræche*, B. I, S. 305.
. « Schiller n'avait pas ce coup d'œil qui saisit la nature. Ce qu'il y a de
l et de suisse dans son *Tell*, c'est moi qui le lui ai raconté (*habe ich ihm*
s erzæhlt). Mais il avait un si merveilleux esprit, que, même d'après un
t, il pouvait faire quelque chose qui eût sa réalité. » Eckermann's *Gespræ-*
B. I, S. 305.
. Ballade IV, *der Fischer*. — Staël, *Allemagne*, chap. XIII.

que ne suis-je un homme devant toi, rien qu'un homme! Cela vaudrait alors la peine d'exister. » C'est le *Moïse* de M. Alfred de Vigny :

> Hélas! je suis, seigneur, puissant et solitaire :
> Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Son amour pour la forme, pour la beauté plastique, l'accompagna jusqu'à son dernier soupir. Sa dernière parole fut pour demander qu'on laissât entrer la lumière : *Dass mehr Licht hereinkomme!* Vingt-sept ans plus tôt Schiller était mort en prononçant aussi une parole expressive. Ses amis lui demandant comment il se trouvait : « Toujours mieux, répondit-il, toujours plus tranquille. » Ces deux illustres amis donnaient de loin à la France, comme la plus précieuse de leurs leçons, un exemple devenu rare pour elle : la poésie, chez eux, n'était pas un rôle, encore moins un métier; c'était la disposition sérieuse et profonde de leur âme : elle ne les quittait qu'avec la vie.

De ces deux influences, celle qui dut agir sur la littérature française avec le plus d'énergie fut naturellemsnt celle de Schiller. Les Français ne s'oublient pas volontiers eux-mêmes dans leurs œuvres; ils marquent ordinairement leurs écrits du cachet de leur personne. En Allemagne même elle sembla prévaloir. Gœthe paraît avoir prononcé le jugement de la plupart de nos poëtes contemporains, quand il disait des siens : « Ce qui manque au plus grand nombre de nos jeunes poëtes, c'est que leur disposition, leur état personnel (*Subjectivitat*) n'ont rien de remarquable, et qu'ils ne savent pas trouver dans le monde extérieur (*im Objectiven*) la matière de leurs chants. Tout au plus en trouvent-ils une qui leur ressemble; mais qu'ils choisissent un sujet pour lui-même et à cause de ses qualités poétiques, quand même il ne serait pas l'expression de leur manière d'être personnelle, c'est à quoi il ne faut pas même penser[1]. » Lord Byron, au dire du même critique, est encore de l'école de Schiller; mais il lui

1. Eckermann's *Gespræche*, B. I, S. 469.

est supérieur pour la connaissance du monde. Quan
il a eu plus d'admirateurs que de véritables discipl
nous, l'homme qui, sans atteindre à son admirable
lité, nous semble, dans la poésie lyrique, reprodui
chose de son amour pour la forme, pour la beau
poëte pour lequel Gœthe lui-même professait la
estime, c'est M. Victor Hugo.

Si nous cherchions en Allemagne autre chose
principales sources du courant d'idées qui vint bient
la France, nous devrions nous arrêter longtemps
vrages célèbres à juste titre. Il ne suffirait pas d
comme nous le faisons ici, la jeune pléiade des
Gœttingue, disciples et adorateurs du génie de
pour qui, dans le lieu de leurs réunions, ils conse
fauteuil d'honneur. L'un d'entre eux, Bürger, est
pulaire même parmi nous, par ses *Ballades* pleines
veilleux terrible. Hoffmann l'est plus encore par
fantastiques, et Musæus par ses *Légendes*. Le tragiq
donna à ses personnages toute la vaporeuse immat
songes. De tels ouvrages concoururent à jeter hors
du réel l'imagination jusque-là si sobre de nos p
frères Schlegel prétendirent renouveler l'empire de
et, pour détruire nos préjugés français, lancèrent c
bien des préjugés germaniques. Ils nous rendirent
le service de nous faire réfléchir sur nos admiration
fait plus penser, comme l'a très-bien dit Gœthe,
vrage fait par un homme de talent dont on ne part
opinions. Tieck, l'un des adeptes de leur école, p
mancier fécond, admirable critique, a été l'historie
tre, le rénovateur du moyen âge, et n'a pas peu c
répandre l'amour et l'intelligence de cette poétiqu
Dans un autre genre, nous ne sommes pas moins r
à Herder, l'un des esprits les plus originaux de l'A
homme d'un savoir immense, tour à tour philosop
rien, théologien, philologue, critique, antiquaire
traducteur. On ne peut douter que malgré tous leur
ses *Idées sur la philosophie de l'histoire* n'aient e
nous une grande influence. Enfin Niebuhr, renouve

érudition immense des attaques déjà tentées contre la foi
ıgle à l'histoire traditionnelle de Rome, a opéré une vé-
ble révolution dans le domaine de la science, et ouvert à
stoire conjecturale, dont il est le fondateur, une carrière
ne se fermera pas.

Si maintenant, nous élevant au-dessus des détails que nous
ns à peine effleurés, nous cherchons à résumer en quel-
es mots les caractères dominants de la littérature alle-
nde, nous trouvons qu'elle reproduit la physionomie du
aple qui l'a créée. Comme lui, elle aime à séparer la
asée de l'action; elle se réfugie dans le domaine des idées
renonce volontiers au gouvernement des choses pour con-
érir la liberté de la méditation : de là sa hardiesse et sa
ındeur, de là aussi cette absence du contre-poids salutaire
la réalité. L'action irrite les opinions, la méditation les
me : de là cette haute impartialité du génie allemand qui
xclut rien, mais cherche à concilier tous les contrastes au
a des plus vastes systèmes. Les hommes se rapprochent
ır agir; ils s'isolent pour penser : les Allemands ont peu
prit et le goût de la société. Leur tact est moins délicat;
craignent moins le ridicule : leurs écrits ont plus d'origi-
ité et d'indépendance. Ils atteignent de plus hautes vérités;
tombent plus souvent dans l'erreur. On ne va ni vite ni
ı quand on marche tous ensemble; mais quand on marche
l, on risque plus de s'égarer. Le divorce entre la pensée et
ie réelle laisse à celle-ci toute sa cordialité naïve et par-
ı vulgaire; de là, cette bonhomie nationale, cette franchise
peu rude, mais toujours sincère; de là cet attachement
vieux souvenirs de la patrie, au moyen âge, qui en est
erceau, et qu'on aime par le cœur, lors même que la rai-
le repousse. L'Allemagne est religieuse, mais mystique.
e admet la foi, mais à condition que la foi ne gênera point
seule et chère liberté : c'est toujours la patrie de Luther.
gane de tous ces contrastes, la littérature allemande est à
ois rêveuse et passionnée, sublime et bourgeoise, savam-
nt naïve et laborieusement populaire. Avec toute la séve
la littérature d'Athènes, elle n'en a pas la simplicité : elle
semble plutôt à celle d'Alexandrie.

Il n'est peut-être pas un de ces caractères qui ne soi
traire à ceux de la France. C'est dire d'avance que la t
tive d'acclimater chez nous cette plante du Nord d
grande partie échouer. Mais elle pouvait, elle devait
sairement — et cela seul est un service immense — pr
dans notre littérature un ébranlement des vieux préju
nous engager, par l'émulation, à redevenir vraiment
çais, comme nos voisins étaient redevenus Allemands. I
elle nous encouragea à secouer le joug de la *formule*
règle vaine établie par l'usage et qui ne repose point
raison. Or, c'est là, nous l'avons dit, le but où semb
diriger toutes les forces vives de notre siècle.

Mouvement romantique en Angleterre; Walter S les lakistes; Byron.

L'Allemagne, avant d'envahir la France, s'adjoign
gleterre et l'entraîna à sa suite.

A l'aspect de la résurrection du génie germani
Grande-Bretagne sentit s'émouvoir son vieux sang
longtemps engourdi dans ses veines. Elle se ressou
grand siècle d'Élisabeth, se reprit à adorer son Shak
à relire ses vieilles ballades, remises au jour par l'
Percy. Walter Scott, le chantre national de l'Écos
aussi le chantre du moyen âge, *le dernier des mén*
Poëte, il fit revivre

> Le haubert et l'écu, l'écharpe et le cimier,
> La fée et le géant, le nain et l'écuyer [1].

Prosateur, il créa le roman historique: il enseigna p
exemple quel charme la peinture des événements
mœurs du passé pouvait rendre aux combinaisons u
la fiction romanesque, à la peinture abstraite et génér
passions et des caractères.

De tous les rôles de la poésie moderne, Walter S

[1]. « Shield and lance, and brand, and plume, and
Fay, giant, dragon, squire, and dwarf. »

i le plus brillant, le plus populaire, le moins difficile être, s'il était jamais facile d'avoir du génie. A un siècle ux du passé et inquiet d'un mystérieux avenir, ce fut le qu'il rendit: il berça les angoisses du cœur par ses pleins d'intérêt. Du reste, il ne s'élève point dans les s régions de la pensée : jamais il ne nous enflamme housiasme et ne nous attendrit par le pathétique. Il écrit la masse du public et s'abstient sagement de toute pas- exceptionnelle, de tout sentiment auquel la majorité des nes pourrait demeurer étrangère. Content d'inspirer à cteurs les affections qu'un homme bon, brave, généreux, ve naturellement dans les circonstances ordinaires de , il n'essaye pas même de faire naître en eux cette exal- qui dédaigne les choses du monde, ni cette profonde bilité qui désenchante des plaisirs.

élan vers l'idéal, qui donnait à la muse allemande tant issance et de charme, se retrouva en Angleterre dans des lacs (*lakists*)[1], chez Wordsworth, Coleridge, Sou- Wilson. Coleridge avait fréquenté les universités alle- es; il passait, en Angleterre, pour le seul homme qui ît parfaitement Kant et Fichte. Il avait traduit plusieurs de Schiller. Wordsworth semblait réaliser l'idée que gination aime à se faire du poëte inspiré. Il regardait la comme une religion, une espèce de platonisme chré- ondé sur l'harmonie morale de l'univers. Pour lui et es confrères, toute la nature était vivante, l'Océan avait me qui parlait en secret à la leur. « La cataracte reten- te les poursuivait comme une passion; le rocher élevé, la gne, la forêt sombre et profonde, leurs couleurs et formes étaient pour eux un désir, un sentiment et un r[2]. » A cette inspiration panthéistique, qui était celle

si nommée parceque les principaux poëtes qui la composaient avaient les lacs de Westmoreland et de Cumberland.

« The sounding cataract
Haunted me like a passion; the tall rock,
The mountain, and the deep and gloomy wood,
Their colours and their forms, were then to me
An appetite, a feeling and a love. »

Wordsworth, *Tintern Abbey*.

de Gœthe, et que nous retrouvons si souvent en France chez les poëtes contemporains, se joignit chez les *lakists*, comme conséquence naturelle, une certaine affectation de simplicité dans le choix des sujets. Pour eux aussi, comme pour le poëte allemand, il n'est pas de matière étrangère à la poésie. Les héros qu'ils chantent, les circonstances où ils les placent n'ont rien qui s'éloigne de la classe la plus commune. Ils cherchent dans l'expression les nuances les plus familières et fuient avec soin la phraséologie réputée poétique. Si quelque chose manque à l'école des lacs, c'est l'énergie dans la passion, la netteté et la précision dans le dessin. Les lakists sont des poëtes passifs, des échos mélodieux de la nature, qu'ils répètent sans réagir sur elle.

Tout autre est le caractère de Byron. Il est poëte surtout par ses émotions personnelles, mais ces émotions sont celles de tout un siècle. Si le jour où les peuples détruisent est un jour d'imprudente confiance et de funeste ivresse, le lendemain est un jour de tristesse et d'effroi, quand, jetant les yeux sur les croyances et les institutions de leurs pères, ils n'aperçoivent plus que des ruines, et au delà un vide affreux. Alors, pareils à ces morts que Jean-Paul réveille dans leurs tombeaux et qui cherchent en vain le Christ dans un ciel désert, les peuples, dépossédés de leur foi, se replient sur eux-mêmes avec un sombre désespoir. Ils demandent à tout l'univers ce Dieu qu'ils ont perdu, ils le cherchent avec douleur dans la nature impassible, qu'ils animent de leur propre vie, qu'ils échauffent de leur amour. Tel fut l'état général des esprits vers la fin du dix-huitième siècle et le commencement du nôtre. Schiller, dans ses *Brigands*, Gœthe surtout, dans son *Werther* en furent un jour la puissante expression. Gœthe, l'artiste philosophe, qui a conscience de tout ce qu'il fait, nous déclare lui-même que « *Werther* fut une étincelle jetée sur une mine fortement chargée : c'était l'expression du malaise général; l'explosion fut donc rapide et terrible. » Mais ces deux grands poëtes ne firent que traverser la région des orages et s'élevèrent bientôt dans *le temple serein de la Sagesse*. Ils devinrent, comme disait Schiller mourant, *toujours mieux, toujours plus tranquilles*. Byron resta et mourut dans

la tempête : ce fut là son élément. Dans tous les sujets, sous vingt noms divers, sous les traits de *Childe-Harold*, du *Corsaire*, de *Lara*, de *Manfred*, c'est toujours lui-même, toujours la même souffrance qu'il nous présente. Son œuvre tout entière ressemble à un de ces drames primitifs d'Eschyle, qui ne sont que l'expression d'une seule idée, d'un seul sentiment, d'une seule situation, et qui excitent toutefois dans l'âme une émotion toujours croissante, qui vous retiennent frappé de stupeur, à la vue de ces formes majestueuses, de ces proportions gigantesques que le poëte sait prêter à la nature humaine. C'est Prométhée sur le Caucase, sanglant et enchaîné, immobile, mais terrible. Le vide de l'âme, le tourment d'une vie sans but, d'une activité sans objet, telle était la maladie de l'époque : Byron eut, dans son esprit et dans son cœur, les mêmes souffrances. Des émotions générales de ses contemporains, sa destinée avait fait pour lui des émotions personnelles. Pour qu'il sentît mieux ce vide de l'esprit, elle lui avait donné une vaste intelligence ; pour qu'il souffrît davantage de ce vide du cœur, elle lui avait donné un cœur aimant. Puis, comme à dessein et par un jeu cruel, arrachant la vérité à cette intelligence, enlevant tout digne objet à ce cœur passionné, elle l'avait condamné à rouler éternellement sur lui-même, à se nourrir de sa propre substance, à être ainsi l'image la plus vraie et la plus infortunée de ce siècle qu'il devait peindre. Aussi l'impiété et même l'ironie de Byron ont-elles un caractère bien différent de celles de nos encyclopédistes. Elles laissent percer une émotion vive et douloureuse, une poétique aspiration vers une vérité inconnue mais adorée. Byron, incrédule par l'esprit, est profondément religieux par le cœur.

Nous venons de reconnaître, sans entrer encore en France, les principaux caractères de la littérature française sous la Restauration ; nous pouvons les résumer en quelques mots : insurrection contre les lois arbitraires et quelquefois légitimes de la poétique ; besoin douloureux d'une croyance ; retour vers le moyen âge, époque de la foi ancienne ; amour passionné de la nature, où quelques-uns espèrent trouver une foi nouvelle. C'est en France maintenant que nous allons étudier les *mêmes tendances*.

CHAPITRE XLV.

RENAISSANCE DE LA POÉSIE.

Esprit littéraire de la Restauration. — La Muse française; l'opposition. — Premières odes de M. Victor Hugo; M. de Lamartine. — Casimir Delavigne; Béranger.

Esprit littéraire de la Restauration.

Les premières années de la Restauration furent aussi peu favorables à la littérature que l'avait été l'époque impériale. Les intérêts politiques, l'établissement du régime constitutionnel absorbaient toutes les forces des intelligences. Rien ne semblait présager à la poésie une régénération prochaine. Les partis politiques, divisés sur tout le reste, ne s'entendaient que dans leur attachement superstitieux aux anciennes formes littéraires. Les royalistes y voyaient une autorité, une tradition; la littérature de Louis XIV leur semblait le complément de sa monarchie. Les libéranx s'y attachaient en souvenir de Voltaire. Ils aimaient dans cette littérature l'instrument de leur victoire et le garant de la liberté.

Cependant les circonstances, plus fortes que les préjugés, préparaient un changement dans les lettres. Les grands écrivains dont nous avons parlé dans notre avant-dernier chapitre, Chateaubriand et Mme de Staël, continuaient leur glorieuse carrière. Persécutés par Napoléon, leur talent semblait triompher de sa chute. Les salons élégants leur pardonnaient facilement leurs hérésies littéraires en faveur de leurs hostilités contre l'*usurpateur* et de leurs tendances religieuses. La piété était chez plusieurs un besoin, chez beaucoup une mode. On se fit catholique sous la restauration de Louis XVIII, comme les Anglais s'étaient faits libertins sous celle de Charles II, par réaction politique. La monarchie légitime cherchait des droits dans le passé; la littérature y trouva des

pirations. Les études historiques se réveillèrent. Le moyen fut l'objet d'un culte nouveau, qui eut même plus d'une sa superstition et ses travers. On fit des maisons de cam-ne et des meubles gothiques. Marchangy croyait marcher les traces de Chateaubriand en écrivant la *Gaule poétique* *'ristan le voyageur*. M. le vicomte d'Arlincourt commen-à composer des romans historiques avec un style qui, u merci, n'appartient qu'à lui.

La muse française; l'opposition.

Bientôt il se forma, dans les boudoirs aristocratiques, petite société d'élite, une espèce d'*hôtel de Rambouillet*, rant l'art à huis clos, cherchant dans la poésie un privilége plus, rêvant une chevalerie dorée, un joli moyen âge de telaines, de pages et de marraines, un christianisme de pelles et d'ermites[1]. » Cette élégante coterie commença se constituer à l'état de public : « Maintenant, disait l'un es plus brillants écrivains, la popularité n'est plus distri-e par la populace ; elle vient de la seule source qui puisse mprimer un caractère d'immortalité ainsi que d'universa-du suffrage de ce petit nombre d'esprits délicats.... qui ésentent moralement les peuples civilisés[2]. » Les littéra-s étrangères trouvaient dans cette société le plus favorable ceil. On y goûtait particulièrement Walter Scott. Outre miration légitime que devait inspirer un grand talent, on uvait une sympathie secrète pour les opinions de l'écri-tory. « Nous aimons à retrouver chez lui, disait encore une critique[3], nos ancêtres avec leurs préjugés, souvent bles et si salutaires, comme avec leurs beaux panaches urs bonnes cuirasses. »

e recueil périodique intitulé la *Muse française* servit de re et de tribune à ce petit monde littéraire. Là, toute

M. Sainte-Beuve a décrit d'une manière charmante ce premier *cénacle* 324, dans un de ses articles sur M. V. Hugo.

V. Hugo, dans *la Muse française*, t. I, p. 33. (Il n'avait alors que vingt l ans.)

Muse française, t. I, p. 31.

pièce de vers était sûre d'être reçue avec enthousiasme, pourvu qu'elle fût écrite par une main amie ; mais on avait surtout un faible pour la poésie sentimentale. André Chénier avait fait *le Jeune malade*, qui est un chef-d'œuvre : on s'empara de cette veine et l'on fit successivement *la Jeune malade*, *la Sœur malade*, *la Jeune fille malade*, *la Mère mourante*, etc.; et la critique bienveillante trouvait que ces diverses élégies, « malgré l'uniformité apparente du sujet, n'avaient entre elles que la ressemblance du talent[1]. » A la fin pourtant *la Muse* elle-même se fâcha, toute muse qu'elle était, quand elle vit arriver *l'Enfant malade;* elle affirma « qu'à partir de ce jour l'exploitation des agonies était interdite pour longtemps au commerce poétique. » Un de ses critiques osa même provoquer, « pour la clôture définitive de toutes les poésies pharmaceutiques, la publication d'une élégie intitulée : *l'Oncle à la mode de Bretagne en pleine convalescence*[2]. »

Toutefois, plusieurs des pièces publiées dans *la Muse française* sont déjà signées de noms illustres. On y trouve par exemple, les V. Hugo, les Alfred de Vigny, les Émile Deschamps; « des femmes même, à qui les hommes ont pardonné leur gloire (Mme Desbordes-Valmore, Mme Tastu, Mme Sophie Gay), et de jeunes *Corinnes*, ajoute l'avant-propos galant, qui ont déjà besoin du même pardon (Mlle Delphine Gay). »

La critique littéraire se ressentait un peu de cette complaisance parfumée des salons. Un docte académicien, voulant juger les poésies de l'auteur que nous venons de nommer en dernier lieu, commençait son examen par l'épigraphe : *O matre pulchra filia pulchrior*, qu'il demandait permission « de ne pas expliquer à la *jeune muse*, bien sûr qu'il la ferait rougir. » Un autre rédacteur, un noble comte, trouvait que le principal reproche qu'on dût faire à l'auteur de *l'École des vieillards*, c'était de ne pas connaître les usages du grand monde. Il est vrai que M. Casimir Delavigne avait composé les *Messéniennes*.

1. *Muse française*, t. II, p. 348.
2. Un poëte d'athénée vient presque de réaliser ce programme, nous avons entendu annoncer, dans une séance académique, *la Convalescence d'un enfant*.

Au milieu des légers travers inévitables dans une telle société, la pensée sérieuse et morale du siècle ne laissait pas de se faire jour. « C'est à fortifier le souffle divin, à ranimer la flamme céleste, que tendent aujourd'hui tous les esprits vraiment supérieurs, » écrivait un critique[1]. « Une génération nouvelle de littérateurs, disait un autre, cherche à rassembler dans un même foyer les rayons épars de nos saintes croyances[2]. » Presque tous, il est vrai, entendaient par cette régénération le rétablissement pur et simple de l'autorité monarchique et sacerdotale. C'était alors l'opinion de V. Hugo, l'*enfant sublime*[3], qui venait de publier ses premières *Odes;* de Lamartine, qui se révélait à la France par ses premières *Méditations;* de Lamennais, qui écrivait l'*Essai sur l'indifférence*, et pour qui, selon l'expression de V. Hugo, la gloire était une mission; enfin, c'est ainsi que semblait penser alors le chef glorieux de toute cette école littéraire, celui « sous l'étendard duquel il faut marcher en morale comme en poésie, en religion comme en politique, si l'on veut aller droit et loin[4], » l'illustre Chateaubriand.

Les doctrines littéraires de *la Muse française* préludaient aux tentatives de réforme qui firent bientôt après tant de bruit. On n'acceptait pas franchement le nom de *romantiques*[5]; on déclarait même, et avec raison, qu'on en *ignorait profondément* le sens; mais on attaquait, avec non moins de justice, les poëtes imitateurs; on se permettait même de sourire de Baour-Lormian, « le plus doux des hommes, » qui, par la verdeur de ses diatribes, n'en avait pas moins mérité le surnom de *classique tonnant*. M. V. Hugo escarmouchait avec des épigrammes. Il comparait la poésie pseudo-classique à la jument que Roland, dans sa folie, voulait échanger contre un

1. M. V. Hugo, *Muse française*, t. I, p. 93.
2. M. Soumet, *ibid.*, t. II, p. 172.
3. Ainsi l'avait appelé Chateaubriand dans une note du *Conservateur*.
4. *Muse française*, t. II, p. 351.
5. Mme de Staël avait la première, en France, prononcé le mot *romantique*. Elle désignait ainsi la poésie « dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. » On sait que ces chants avaient eu pour premier organe les langues néo-latines qu'on appelait *romanes*, et les poëmes écrits en ces langues et nommés pour cette raison *romans*.

jeune cheval : le paladin avouait qu'*elle était morte*, mais, ajoutait-il, c'est là *son unique défaut*. Ch. Nodier décochait de spirituelles malices à l'adresse des adorateurs de la périphrase mythologique ; il poursuivait *Phœbé jusque sur son char d'argent*, condamnait l'*Aurore tout en pleurs*, et gardait rancune au *vieillard qui tient dans ses mains le sablier des années*. M. Guiraud, dans un style plus grave, conviait la critique à proclamer, « non pas de nouvelles doctrines, mais les principes éternels du vrai et du beau, fondés sur les plus anciens livres du monde, la *Bible* et l'*Iliade*. » Il saisissait avec netteté le lien qui doit unir une réforme morale et une renaissance littéraire. « Nous ne doutons pas, disait-il, que notre littérature ne se ressente poétiquement de cette vie nouvelle qui anime notre société. » Toutes ces doctrines étaient admises avec plus ou moins d'hésitation et de réserve par les rédacteurs de *la Muse*. Tel voulait qu'on s'en tînt « au goût des Racine et des Boileau ; » tel frappait Gœthe et Byron d'anathème ; un autre voulait qu'on se gardât des exagérations, et conseillait prudemment un juste milieu entre les excès contraires; malheureusement il oubliait de dire avec précision où il le plaçait. En un mot, les disciples de la jeune école de 1823 étaient plutôt unis par des tendances que par des idées; leurs opinions communes appartenaient moins à l'art qu'à la politique et à la religion.

A côté du parti représenté en littérature par ce cercle aristocratique, se trouvait l'opinion libérale avec ses mille nuances, depuis les restes des vieux républicains masqués en constitutionnels, jusqu'aux doctrinaires, en passant par les impérialistes. Ceci n'était point un parti ; c'était une opposition d'autant plus nombreuse qu'elle était moins uniforme, et, se grossissant peu à peu, elle tendait à devenir la majorité de la nation. En littérature elle n'avait point donné naissance à une école, mais elle avait aussi ses sympathies et ses inspirations; elle se rattachait plus ou moins intimement aux traditions de Voltaire, elle sentait les douleurs et les hontes de l'invasion étrangère, et célébrait les triomphes de l'Empire comme une consolation et une vengeance. Elle produisit ses poëtes, comme le parti contraire, et plus tard même elle lui enleva les siens :

ın côté se trouvaient alors, sans parler de Chateau-
ıd, que nous avons étudié plus haut, MM. Victor Hugo
Lamartine, de l'autre étaient Casimir Delavigne et Bé-
er. Les deux camps possédaient aussi leurs illustres
ıteurs; ici, par exemple, était l'abbé de Lamennais, et
ıul-Louis Courier. Une noble et féconde idée planait sur
une de ces deux divisions; d'un côté la religion, de l'autre
ıtrie. Nous devons maintenant faire connaître avec quel-
détails les ouvrages de ces écrivains qui coïncident avec
ériode que nous étudions.

remières odes de M. Victor Hugo; M. de Lamartine.

ous avons déjà nommé et cité plusieurs fois le poëte
tre dont le parti religieux et monarchique protégeait et
quefois gâtait les débuts. M. V. Hugo[1] avait vingt ans
d il publia son premier volume d'*Odes* (1822), et vingt-
quand parurent les *Odes et Ballades* (1824). Mais plu-
s pièces du premier recueil furent écrites à quinze et à
ept ans. Ces poésies, qu'on louerait davantage si l'auteur
es avait fait oublier depuis, annonçaient un talent hors
. On y trouve déjà l'éclat de l'imagination, le trait hardi
r, et surtout l'instinct du contraste; mais tout cela dans
proportions relativement étroites : qualités et défauts y
encore en germe. On ne sent pas dans les *Odes* cette
ante haleine à qui une seule inspiration suffira pour sou-
et remplir toute une pièce; on y chercherait en vain
arges perspectives qui se déroulent avec une simplicité
me autour d'une idée dominante. Chaque pièce semble
osée de parties rapportées, faites soigneusement l'une
l'autre et soudées avec intelligence : le talent est dans
étails plutôt que dans la conception. Les *Odes* sont les
éniennes du parti royaliste. L'antithèse, cette perfide

[1] Né en 1802, à Besançon. OEuvres avant 1830 : *Odes et Ballades; les*
ales (1829), *les Feuilles d'automne* (écrites en 1830, publiées en 1831);
mans *Han d'Islande* (1823) et *Bug Jargal* (1826); *le Dernier jour d'un*
nné (1829); les drames *Cromwell* (1827), *Hernani* et *Marion Delorme*

beauté qui a séduit trop souvent le poëte, s'y montre déjà, mais en miniature. Elle arrive, sous forme de trait final, au dernier vers de la strophe, comme chez J. B. Rousseau, quoique avec plus d'éclat. Elle grandira dans les ouvrages suivants de M. V. Hugo; elle passera des mots dans la pensée; alors une seule antithèse constituera une ode (*les Deux Iles; Ce qu'on entend sur la montagne*); et dans son théâtre une seule antithèse encore produira des rôles, des pièces entières (*Hernani, Triboulet, Lucrèce Borgia*, etc.). Du reste, la phrase des *Odes* est nette, académique, correcte dans ses contours; nous avons entendu d'estimables lecteurs, qui préfèrent les vers à la poésie, dire que M. V. Hugo n'a jamais rien fait de mieux.

Les rédacteurs de la *Muse française*, les uns trop faibles, les autres trop jeunes encore, accusaient plutôt qu'ils ne satisfaisaient un besoin moral du pays. Cependant l'année 1820 avait révélé à la France un poëte qui, sans système, sans coterie, par l'expression simple de ses sentiments, par son inspiration largement chrétienne, par la hardiesse toute spontanée de son langage, devait atteindre, dans l'élégie et dans l'ode, le véritable caractère de la poésie française. M. de Lamartine[1] venait de publier ses premières *Méditations*.

Ce livre n'était pas un de ces exercices littéraires par lesquels un jeune homme continue, en entrant dans le monde, les travaux et les succès du collége. L'auteur avait trente ans; il connaissait par expérience les orages de l'âme, et c'est avec son cœur qu'il avait composé ses vers. Cela même en constituait l'originalité. Notre langue allait avoir enfin un poëte lyrique dont la vie et les œuvres ne fussent pas deux choses distinctes, et chez qui toute création de l'esprit eût été d'abord un sentiment réel.

En effet, on saisit avec charme, dans les *Confidences* un peu trop discrètes que le poëte vient de faire au public[2], la racine

1. Né en 1790, à Mâcon.
2. Il ne faut pas prendre à la lettre les renseignements contenus dans les charmants récits intitulés *Confidences* et *Raphaël*. M. de Lamartine, en confiant ses aveux au feuilleton-roman, a trop souvent jugé à propos de lui parler son langage.

ıalités et même des défauts qu'on avait remarqués dans vrages.

d'une famille noble et attachée aux traditions monarıs, élevé dans un collége de jésuites, Alphonse de Laıe se trouvait, au début de sa carrière, en harmonie ıs opinions d'un parti nombreux et puissant. Son édureligieuse et séquestrée le disposait à être poëte autrequ'on ne l'était alors. Il ne pouvait goûter « la poésie matérialiste et toute sonore de la fin du dix-huitième et de l'Empire, celle de Delille et de Fontanes[1]. » Tout , même les passions de la jeunesse, prenait une teinte ıuse et mystique. Il trouva dans l'amour « le sérieux, ɔusiasme, la prière, la piété intérieure, les larmes qui le cœur sans l'amollir. » Cependant l'orthodoxie du homme recélait déjà des germes menaçants. Rousseau ·nardin de Saint-Pierre sont les deux génies qui planent ɔn berceau. Sa mère, élevée avec les enfants du duc ans par Mme de Genlis, « devait transporter aux siens aditions de son enfance. » L'éducation du jeune poëte ıne éducation philosophique de seconde main, une éduphilosophique corrigée et attendrie par la maternité[2]. » fut une influence bien puissante sur le talent de Laıe que cette direction exclusive d'une mère, d'une ı. On en trouve la trace dans chaque page de ses écrits. ı éducation, nous dit-il, était toute dans les yeux plus ins sereins, dans le sourire plus ou moins ouvert de ma ... Je lisais à travers ses yeux, je sentais à travers ses ssions, j'aimais à travers son amour. Elle me traduisait nature, sentiment, sensations, pensées[3]. » Du reste, discipline pour former ce jeune esprit, nulle règle prét austère; on lui donne l'instinct, mais non la science n. Placé quelques jours dans une pension de Lyon, il ıt supporter le joug du règlement et s'échappe. Chez les ıs même, malgré les douces et maternelles câlineries de irection, il n'aspire qu'à la maison des champs où s'est

ıphaël, ch. XLVIII.
ıidem, ch. XLV.
ıfidences; Presse, 6 janvier 1849.

écoulée son enfance. S'il étudie l'antiquité, c'est au hasard et sans ordre; dans son premier voyage d'Italie il emporte sous son bras les historiens, les poëtes, les descripteurs de Rome, va s'asseoir sur les ruines du Forum ou du Colysée. Poëtes, peintres, historiens, grands hommes, tout passe confusément devant lui. *Ce fut son meilleur cours d'histoire*[1]. La solide et sévère raison des auteurs anciens, ce pain des forts, a peu de goût pour cette bouche délicate : « Il s'en exhale pour lui je ne sais quelle odeur de prison, d'ennui et de contrainte. » Même parmi les modernes, il n'aime pas ceux dont le bon sens exquis et fin semble le reflet naturel de l'esprit national; il ne peut souffrir les fables de la Fontaine. Les auteurs qui le ravissent dès son enfance, c'est Fénelon, c'est Bernardin de Saint-Pierre, les plus tendres, les moins disciplinés de nos grands écrivains. Il se passionne pour les poëtes italiens, anglais, allemands; il se laisse séduire, comme Napoléon, par l'habile mensonge de Mac-Pherson, et chérit Ossian, « ce poëte du vague, ce brouillard de l'imagination, cette plainte inarticulée des mers du Nord.... » — « Ossian, dit-il, est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs, et qui a laissé le plus de teintes sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis[2]. » Sa religion même tend dès lors à s'affranchir des liens d'un symbole positif. Il s'abandonne à l'impulsion puissante, mais un peu vague, de Mme de Staël, « le génie qui éblouissait le plus sa jeunesse[3]. » Mais son maître le plus écouté, celui dont la voix remua le plus son jeune cœur, ce fut cette glorieuse nature des Alpes et de l'Italie, ces belles montagnes, ces sources fraîches, ces mers azurées, cette voûte immense des cieux, image sublime de l'infini. Nul n'en a mieux compris les splendeurs, les soupirs, les murmures, le solennel silence; nul n'a mieux senti le souffle du Créateur à travers tous les phénomènes de l'univers.

Le livre des *Méditations*, c'étaient tous ces sentiments, ac-

1. *Confidences*, 16 janvier 1849.
2. *Ibidem*, 11 janvier 1849. Voyez au même endroit le récit charmant d'un premier amour dont Ossian fut l'innocent lien.
3. *Ibidem*, 6 février.

tes ces émotions, tous ces défauts même d'une noble et généreuse intelligence. Leur plus grand charme consistait dans l'accent de vérité qu'on n'y pouvait méconnaître, dans ce son de voix qui va au cœur parce qu'il vient du cœur. En même temps cette sympathique parole exprimait les vérités dont la société sentait le plus vif besoin ; elle proclamait, sans parler au nom d'une Église, la providence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Jamais poëte n'avait mieux pratiqué que M. de Lamartine ce conseil de Mme de Staël : « Cherchez la Divinité dans la nature et l'infini dans l'amour. » Pour lui toute la nature exhalait la prière avec l'haleine de ses brises et le parfum de ses fleurs. C'est aux saintes ténèbres d'un temple qu'il confiait le nom d'*Elvire*, c'est à l'amour qu'il demandait la preuve de l'immortalité. La délicieuse élégie du *Lac* renfermait, dans un cadre simple, un mélange des plus hautes pensées et des sentiments les plus tendres. Le poëte des *Méditations* se reposait encore sur la terre, mais son regard s'élevait déjà au ciel. La poésie n'était plus ici un vain jeu d'esprit; elle semblait revenue a la dignité de ses anciens jours, et se faisait l'organe des plus saintes doctrines, l'apôtre de la religion universelle. M. de Lamartine continuait Jean-Jacques et Bernardin avec quelque chose de plus tendre, de plus féminin, de plus gracieux et en même temps de plus chrétien : il complétait leur poésie par la suave mélodie de ses vers. Pour caractériser ce langage nouveau, plus séduisant qu'irréprochable, plus éclatant que pur, c'est à lui-même qu'il faut emprunter des paroles : « Quels demi-jours, quelles teintes, quels accents, dit-il en parlant du style d'un autre lui-même, puis quelles caresses de mots qu'on se sentait passer sur le front, comme ces haleines que la mère souffle en se jouant sur le front de son enfant qui sourit! Et quels bercements voluptueux de paroles à demi-voix et de phrases rêveuses et balbutiantes qui semblent vous envelopper de rayons, de murmures, de parfums, de calme, et vous conduire insensiblement, par l'assoupissement des syllabes, au repos de l'cœur, au sommeil de l'âme[1] ! »

1. *Raphaël*, ch. LXXVIII.

C'est bien là en effet l'impression que produit ce livre charmant ; il endort les douleurs terrestres dans un doux rêve d'infini. Il ressemble à ces instruments qui, avec quelques sons mélancoliques et toujours les mêmes, vous surprennent des larmes. « Les poëtes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans le cœur, et que quelques notes bien simples, touchées pieusement et par hasard sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un peuple[1]. »

Le succès des *Méditations* fut tel qu'on devait l'attendre. Le vrai public les accueillit comme il avait reçu vingt ans auparavant le *Génie du Christianisme*. L'ancienne littérature, la poésie de recettes et de procédés vit avec douleur un jeune homme qui n'était pas sans talent se perdre loin de la droite voie des Michaud et des Luce de Lancival[2].

Trois ans après (1823), M. de Lamartine publia ses *Nouvelles méditations poétiques*, et à la fin de la période où s'arrête cette histoire, en 1830, les *Harmonies poétiques et religieuses*. Ce dernier recueil présente un caractère nouveau. L'inspiration y est plus large, plus hardiment religieuse. L'auteur a moins de souci encore des beautés de détail; la poésie est dans l'ensemble : elle coule à pleins bords avec de magnifiques développements. On sent que le poëte est sûr de lui-même ; il a conquis son public : il peut s'imposer à lui

1. *Confidences*, 25 janvier.

2. Le poëte raconte avec une aimable malice la manière dont son manuscrit des *Méditations* fut reçu, c'est-à-dire refusé, par un estimable éditeur, qui lui-même avait fait beaucoup de vers et passait pour poëte : « Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte restait ouverte. Il fallut entrer. Le visage de M. D.... était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir, et cherchant mon volume enfoui sous plusieurs piles de papier : « J'ai lu vos vers, monsieur, me dit-il; ils ne sont « pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce « qui est reçu et recherché de nos poëtes. On ne sait pas où vous avez pris la « langue, les idées, les images de cette poésie. Elle ne se classe dans aucun « genre défini. C'est dommage; il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nou« veautés, qui dépayseraient le génie français. Lisez nos maîtres, Delille. « Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes. Voilà des poëtes « chéris du public. Ressemblez à quelqu'un, si vous voulez qu'on vous recon« naisse et qu'on vous lise. Je vous donnerais un mauvais conseil en vous en« gageant à publier ce volume; et je vous rendrais un mauvais service en le « publiant à mes frais. » Raphaël, CXVIII.

avec toute sa pensée. Ici plus de passion mondaine : l'élan religieux et philosophique suffit pour nous entraîner. Les *Harmonies* sont de véritables hymnes, pleins d'enthousiasme et de grandeur. Le monde extérieur y apparaît sans doute et même avec un admirable éclat, mais il s'y montre tout rempli, tout pénétré de Dieu. On dirait qu'enveloppant la nature dans un des plis de son aile d'archange, le poëte l'emporte aux pieds du Créateur toute frémissante de joie et de beauté.

C'est dans les *Harmonies* que M. de Lamartine nous semble avoir atteint à l'apogée de son talent, entre les charmes encore timides des *Méditations* et les rêves nonchalants et souvent monstrueux de la *Chute d'un ange* (1838). Non que dans ce dernier ouvrage même, et surtout dans *Jocelyn* (1836) qui l'a précédé, l'auteur n'ait acquis des qualités nouvelles, telles que le pathétique du récit, la richesse de la description, l'expression des sentiments simples et des détails poétiques de la vie vulgaire; mais nous pensons que ces qualités sont moins originales, moins spontanées, moins puissantes chez M. de Lamartine que les dons qu'il possédait dans ses premiers poëmes, et qu'en voulant enrichir son génie, il en a souvent altéré la candeur.

Dieu merci ! le temps n'est pas encore venu de juger comme une chose terminée et complète l'œuvre de M. de Lamartine. Telle qu'elle est, à l'époque où nous nous arrêtons, elle nous présente tous les caractères d'une heureuse improvisation, une facilité, une abondance inépuisable, une inspiration lyrique du premier ordre. Avec cela, elle manque de concentration et par conséquent de force. C'est un large fleuve qui se répand à l'aise dans une plaine fleurie, non un torrent impétueux qui bondit et s'élance. M. de Lamartine n'a rien de sobre, rien d'attique : il ne possède pas ce goût parfait, qui n'est autre chose qu'une exquise raison transportée dans l'art d'écrire. Son style brille des plus chatoyantes couleurs; il laisse désirer souvent plus de netteté dans le dessin. Il a quelque chose d'indécis et de fuyant dans les contours, je ne sais quoi de féminin dans la pose, une langueur qui est un charme, sans doute, mais qui peut facilement devenir une né-

gligence : c'est la *morbidezza* italienne, nuance délicate entre la maladie et la grâce.

Casimir Delavigne; Béranger.

Aux deux poëtes dont s'honorait le parti royaliste et religieux l'opinion libérale en opposait deux autres qui balançaient alors leur gloire. En face de la poésie de *cavalier*[1] de M. Victor Hugo, s'élevait la poésie de *tête ronde* de Casimir Delavigne[2]; et, chose remarquable, ces deux poëtes, si différents depuis, avaient à leurs débuts quelque ressemblance. Casimir Delavigne était dès lors ce qu'il resta toujours, un très-habile écrivain, un versificateur excellent : du reste, peu d'invention, peu d'élan, point d'initiative. Ses compositions les plus heureuses n'ont jamais l'air d'avoir été créées d'une seule haleine. On devine l'industrie patiente qui en a soudé toutes les pièces. Les beautés de son style sont des souvenirs ou des imitations; elles semblent importées d'ailleurs et greffées sur une idée qui leur est étrangère. Ses compositions destinées au théâtre sont des chefs-d'œuvre d'habileté, de patience, d'esprit, plutôt que de poésie dramatique. Leur série est un curieux thermomètre pour qui veut mesurer les variations du goût public et le progrès des idées romantiques dans la masse des spectateurs. Son œuvre la plus spontanée, les *Messéniennes*, obtint un succès brillant (1818). Après le long silence de l'Empire, c'était chose si douce d'entendre la liberté politique s'exprimer en beaux vers! Et puis l'inspiration des *Messéniennes* était elle-même vraiment poétique. Le poëte chantait les douleurs de l'invasion, les vieilles gloires de la patrie, les souvenirs de la Grèce libre, les espérances de la Grèce ressuscitée. Ici les sentiments du public dispensaient le poëte d'inventer : il lui suffisait d'écrire ce que l'on pensait

1. C'est ainsi que M. V. Hugo lui-même désigne avec justice ses premières odes par allusion à l'un des deux partis de la Restauration de Charles II.

2. Né en 1794 au Havre; mort en 1843.—OEuvres avant 1830 : *les Messéniennes*, élégies; les tragédies intitulées : *les Vêpres siciliennes* (1819); *le Paria* (1821); *Marino Faliero* (1829); les comédies suivantes : *les Comédiens* (1820) et l'*École des vieillards* (1823).

autour de lui. Or, Casimir Delavigne a toujours excellé à couvrir de brillants détails des idées peu originales : c'est ce qu'il fit dans les *Messéniennes*. De là l'enthousiasme passager qui les accueillit. Tout le monde aima ces poésies, qui n'étaient que les idées de tout le monde : de là aussi leur médiocrité durable. Elles sont, comme les premières *Odes* de M. V. Hugo, l'œuvre d'un rhétoricien très-distingué.

Au contraire, le génie de Béranger [1] était doué d'une originalité frappante. « Mes chansons, c'est moi, » dit-il avec raison. Il est vrai que c'est aussi le peuple, avec ses souvenirs, ses sentiments, ses instincts, même ses préjugés et ses faiblesses; « le peuple, dit-il encore, c'est ma muse. A chaque événement je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments me parussent en rapport avec mes réflexions pour en faire ma règle de conduite. » Béranger était peuple lui-même, *ainsi que ses amours;* ses plus doux souvenirs le reportaient à des plaisirs simples, à des souffrances qui deviennent elles-mêmes des plaisirs, à *ce grenier où l'on est si bien à vingt ans*, aux pieds de cette *Lisette* qui *seule a le droit de sourire quand il lui dit : Je suis indépendant.* Tandis qu'on voyait

Carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor de sang français,

lui ne savait qu'aimer sa patrie; il se proclamait vilain, et très-vilain. Cette union intime d'un homme et d'un peuple donne à l'œuvre qui l'exprime toute la puissance d'une opinion commune et toute la vivacité d'une impression individuelle. Béranger est le plus français, comme aussi le plus achevé de nos poëtes contemporains. Il est national comme le furent Rabelais, Montaigne, Régnier, Molière, la Fontaine Il a comme eux ce bon sens exquis, cette malice bourgeoise ennemie de toute enflure et de toute fausse grandeur.

1. Pierre-Jean de Béranger est né à Paris, le 19 août 1780. Il a publié cinq recueils de chansons : le premier à la fin de 1815, le second à la fin de 1821, le troisième en 1825, le quatrième en 1828, le dernier, précédé d'une charmante et instructive préface, en 1833.

Comme pour nos anciens trouvères qui chantaient eux-mêmes leurs poëmes, l'instinct de la foule est pour Béranger une poétique vivante qui ne lui permet pas de s'égarer. C'est elle qui l'a forcé « de renoncer à la pompe des mots, » c'est-à-dire d'être simple et vrai, même dans la grandeur. « Le peuple n'est pas sensible aux recherches de l'esprit, aux délicatesses du goût, soit! mais par là même il oblige les auteurs à concevoir plus fortement, plus grandement, pour captiver son attention. » C'est elle encore qui l'a habitué « à résumer ses idées en de petites compositions variées et plus ou moins dramatiques, compositions que saisit l'instinct du vulgaire, lors même que les détails les plus heureux lui échappent. » Béranger appelle modestement cela « mettre de la poésie en *dessous;* » mais il ne dissimule pas que c'était la méthode de la Fontaine. C'est aussi l'heureux privilége du *chansonnier*, parmi nos poëtes contemporains. Mieux que tous il sait donner à chacune de ses pièces cette unité vitale qui fait sortir tous les détails de la conception primitive. Il n'est pas une de ses chansons qui n'ait pour centre une idée vraie, ingénieuse, touchante, dont chaque couplet est un rayonnement. L'expression naturelle de cette unité, c'est le refrain, espèce de pivot autour duquel tournent tous les détails. Le refrain est pour Béranger ce qu'est le sonnet pour Pétrarque, une forme non inventée sans doute, mais conquise et appropriée à la nature de ses conceptions. C'est une espèce de rime d'idées, qui enchaîne les choses, comme la rime ordinaire enchaîne les sons.

Grâce à sa vocation de poëte populaire, Béranger devenait donc un poëte éminemment artiste. Il nous l'a dit plus haut, il avait observé le peuple, et cette étude l'avait convaincu qu'il est possible, qu'il est nécessaire de faire descendre dans les rangs les plus humbles de la société les trésors de l'imagination et de la pensée. Il osa donc franchir les bornes tracées par Collé, Panard et Désaugiers; il laissa en arrière les *procureurs avides* et *la barque à Caron*. « C'est dans le style le plus grave que le peuple veut qu'on lui parle de ses regrets et de ses espérances. » La chanson dut s'agrandir avec le rôle des masses qui la répètent. « s'élever à la hauteur des impres-

sions de joie et de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. » C'est ce que fit la muse de Béranger; véritablement démocratique, elle ennoblit le peuple en l'exprimant; elle lui parla une langue digne de ses destinées futures, et lui reconnut, comme prélude ou comme complément de ses autres droits, son droit à la poésie. Plusieurs des chansons patriotiques de notre poëte, un grand nombre de ses chansons morales sont de véritables odes. L'antiquité n'a rien de plus beau que *Mon âme*, *le Dieu des bonnes gens*, *le Cinq mai*. *La Bonne vieille*, *Mon habit*, égalent en grâce touchante certaines odes célèbres d'Horace; et aucune littérature n'a rien de comparable à cette foule de malins couplets politiques, dont on peut apprécier diversement la tendance, mais non l'inimitable perfection. Cet élan lyrique, cette délicatesse de sentiment, cette verve d'esprit, Béranger a su les rendre populaires et les graver dans la mémoire des artisans de nos villes, de manière à pouvoir, seul de tous nos poëtes, se passer au besoin du secours de la presse.

Béranger s'était dignement préparé à cette tâche. Des travaux sérieux, de longues études de style avaient plus que comblé les lacunes de son éducation d'enfant. Plusieurs de ses premiers essais sont dans le genre noble. M. Sainte-Beuve cite, comme les ayant sous les yeux, une *Méditation* datée de 1802 et empreinte d'une haute gravité religieuse, deux idylles qui renferment des détails dignes des œuvres connues du public. Enfin le poëte méditait une épopée, *Clovis*, et s'exerçait ainsi à prendre le ton héroïque du *Vieux drapeau* et de la *Sainte alliance des peuples*. Il cultivait la langue poétique avec un soin extrême : « Tu es un homme de style, » se disait-il au milieu de ses premiers travaux. Aussi acquit-il promptement cette précision savante, cette irréprochable pureté qui semble n'être plus de notre âge, et qu'on dirait volontiers toute grecque, toute attique, si elle n'était en même temps toute française. Béranger lui-même semble avoir conscience de cette parenté de son génie avec le génie antique :

En va n faut-il qu'on me traduise Homère;
Oui, je fus Grec; Pythagore a raison.
Sous Périclès j'eus Athènes pour mère.

Il résolvait d'avance par son exemple le problème des innovations littéraires dont on allait bientôt faire tant de bruit. « Non, disait-il, les Latins et les Grecs mêmes ne doivent pas être des modèles; ce sont des flambeaux. » D'un autre côté il chantait :

Redoutons l'anglomanie :
Elle a déjà gâté tout.
N'allons point en Germanie
Chercher des règles de goût.

Aussi, quand une jeune école eut levé l'étendard de l'indépendance, Béranger « applaudit, mais en blâmant un peu[1]. »

Il est un dernier point de vue sous lequel nous ne pourrons louer sans restriction notre poëte populaire : un assez grand nombre de ses chansons ne peuvent être amnistiées ni par la morale ni par le respect que nous devons à la religion catholique. Ici Béranger lui-même est réduit à plaider les circonstances atténuantes : « Je dirai, sinon comme défense, au moins comme excuse, que ces chansons (il parle de celles qui sont trop légères), folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, ont été des compagnes fort utiles données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut; ce dernier mot dût-il scandaliser les vertus de salon.

« Quelques-unes de mes chansons ont été traitées d'impies, les pauvrettes ! par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à l'audience. Je ne puis à cet égard que répéter ce qu'on a dit cent fois. Quand de nos jours la religion se fait instrument politique, elle s'expose à voir méconnaître son caractère sacré : les plus tolérants deviennent intolérants pour elle[2]. »

Cette double apologie ne nous semble pas tout à fait concluante. Nous nous permettrons donc, en prenant congé de l'auteur, de faire pour lui ce que nous l'avons vu faire tout à

1. Préface des *Chansons nouvelles et dernières*.
2. Même préface.

'heure pour les novateurs littéraires, *d'applaudir, mais en lâmant un peu.*

CHAPITRE XLVI.

L'ÉLOQUENCE SOUS LA RESTAURATION.

Charles Nodier; Paul-Louis Courier. — De Lamennais. — Benjamin Constant.

Charles Nodier; Paul-Louis Courier.

Dans cette première période de la Restauration, la prose eut, comme la poésie, ses habiles écrivains et ses auteurs éloquents. Chacun des deux partis rivaux paye encore ici son tribut à l'histoire littéraire : les opinions royalistes nous donnent Charles Nodier; l'opposition, Paul-Louis Courier; le parti religieux ultramontain, l'abbé de Lamennais; le libéralisme, Benjamin Constant.

Les deux premiers de ces écrivains sont surtout des hommes de style : Nodier[1], charmant conteur, savant philologue, curieux naturaliste, bibliophile passionné, éparpilla sur mille sujets divers son incroyable facilité, et porta partout la grâce un peu apprêtée de sa diction[2]. Sans but bien sérieux, sans convictions bien profondes, il aima le paradoxe comme un bon avocat aime une cause difficile; pour lui la forme est tout; les grâces du langage furent sa plus sincère passion. « C'est partout et à tout propos, dans la description d'un paysage comme dans l'analyse d'une passion, dans la révéla-

1. Né en 1783; mort en 1844.
2. Nodier avait tant écrit, qu'il ne savait pas lui-même le nom de tous ses ouvrages. Ce qu'il a publié suffirait pour composer une bibliothèque. Les plus connus de ses romans sont : *Jean Sbogar, Thérèse Aubert, le peintre de Salzbourg, Mlle de Marsan, Smarra* ou *les Démons de la nuit, Songes romantiques.* Parmi ses ouvrages philologiques, on peut citer son *Examen critique de la langue française* et son *Dictionnaire des onomatopées.*

tion d'un caractère, dans le récit d'une catastrophe, dans la peinture d'un amour frais et jeune, le même style harmonieux et souple, diapré comme les ailes d'un papillon, nuancé de mille couleurs, délicat et parfumé comme les fleurs d'un gazon au premier jour de mai. Sa parole ne ressemble à aucune autre parole; il la dévide comme un ruban qui commence on ne sait où, dont il ne peut pas même prédire d'avance les couleurs variées, qui ne finit que lorsque lui-même en tranche la trame, et qui, sans cela, se déroulerait à l'infini et incessamment[1]. » Nodier lui-même nous donne une idée plus exacte encore de ce curieux travail de style.

« *Smarra*, dit-il, est une étude qui.... ne sera pas inutile pour les grammairiens un peu philologues.... Ils verront que j'ai cherché à y épuiser toutes les formes de la phraséologie française, en luttant de toute ma puissance d'écolier contre les difficultés de la construction grecque et latine, travail immense et minutieux comme celui de cet homme qui faisait passer les grains de mil par le trou d'une aiguille. » On pressent que, dans le travail régénérateur du dix-neuvième siècle, ce ciseleur de langage ne verra guère que la question littéraire. Il fut un des premiers à en deviner l'approche. « Il faut dire.... que j'étais seul, dans ma jeunesse, à pressentir l'infaillible avénement d'une littérature nouvelle. Pour le génie, ce pouvait être une révélation : pour moi, ce n'était qu'un tourment. » Nous avons vu plus haut que, dès l'époque de *la Muse française*, Nodier s'unit à ceux qu'on nommait déjà romantiques. Cet écrivain capricieux, humoriste, était charmé d'entendre dire un peu de mal des règles : d'ailleurs l'école nouvelle était un paradoxe de plus[2].

Paul-Louis Courier[3] est aussi avant tout un excellent ar-

1. G. Planche, *Portraits littéraires*.

2. *Smarra* est composé, en grande partie, de passages traduits d'Homère, de Théocrite, de Virgile, de Catulle, de Stace, de Lucien, de Dante, de Shakspeare, de Milton. L'auteur se moque des critiques de l'époque, qui prirent *Smarra* pour une œuvre romantique et la blâmèrent à ce titre : « Larisse et le Pénée! où diable a-t-il pris cela? disait le bon Lemontey (Dieu l'ait en sa sainte garde!) C'étaient de rudes classiques, je vous en réponds. »

3. Né en 1773, assassiné en 1825. Armand Carrel a donné, en 1834, une édition des *OEuvres complètes* de Courier, précédée d'un remarquable *Essai sur la vie et les écrits de l'auteur*.

te. Habitué par son éducation à saisir rarement le grand
é des choses[1], il ne vit dans l'Empire que des prétentions
icules, et dans la Restauration qu'un objet de mesquines
casseries. C'est le libéralisme dans ce qu'il a de plus étroit
de plus bourgeois. Mais il est difficile d'avoir plus d'esprit
r un sujet donné, plus de malice sous une apparente bon-
mie que Paul-Louis n'en jette à pleines mains dans ses
iilles légères, dans son *Livret*, dans sa *Gazette du Village*,
surtout dans son *Pamphlet des Pamphlets*. Ces croquis déli-
ux, ces boutades comiques sont plus encore d'un homme
sprit que d'un ennemi du gouvernement. Sa *Lettre à M. Re-
uard* sur la fameuse tache d'encre du manuscrit de Longus
une plaisanterie des plus ingénieuses et des plus acérées.
forme surtout est toujours chez Courier d'une rare perfec-
n. Ce pamphlétaire, qui ne se gênait, dit Armand Carrel,
ucune vérité périlleuse à dire, hésitait sur un mot, sur une
gule, se montrait timide à toute façon de parler qui n'était
s de la langue de ses auteurs. Il s'était fait un industrieux
gage composé de celui des auteurs grecs, qu'il connaissait
eux qu'homme d'Europe, de notre langue du seizième
cle, qu'il cultivait avec amour, et du franc et énergique
ler du peuple, qui a si bien conservé les idiotismes de nos
ux écrivains : Courier s'était fait ancien pour se rajeunir.
ne pouvait souffrir le style du dix-huitième siècle. « Gar-
-vous bien, écrit-il à M. Boissonade, de croire que quel-
'un ait écrit en français depuis le règne de Louis XIV : la
indre femmelette de ce temps-là vaut mieux pour le lan-
ge que Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert, et pos-
ieurs; ceux-ci sont tous ânes bâtés, *sous le rapport de la
gue*, pour user d'une de leurs phrases; vous ne devez pas
lement savoir qu'ils aient existé. » Paul-Louis, comme
dré Chénier, descend directement des Grecs : l'un est l'hé-
ier de Lucien, comme l'autre de Théocrite. Tous deux par-
it à ravir le langage de leur nouvelle patrie, mais la pureté
leur trait, la simplicité de leurs couleurs, la combinaison

. « Il n'a jamais lu l'histoire, dit son éloquent éditeur, pour le fond des
nements, mais pour les ornements dont les grands écrivains de l'antiquité
nt parée. »

savante de leurs constructions, indiquent assez qu'ils n'ont point oublié leur langue maternelle. Toutefois Courier nous semble inférieur à Chénier parce qu'il a moins de naturel. Son style est trop souvent une combinaison savante d'archaïsmes qui n'obéit pas assez à l'émotion spontanée de l'auteur. On y trouve quelquefois la pire des affectations, celle de la naïveté.

Cependant l'apparition d'un pareil écrivain était, plus encore que celle de Nodier, un symptôme de révolution littéraire. C'est au nom des vrais classiques que Courier ne pouvait souffrir leurs prétendus imitateurs.

De Lamennais.

Tandis que ces deux savants philologues s'efforçaient avec une patiente industrie à renouveler la prose française, deux autres écrivains prouvaient, par leur exemple, que le travail le plus fécond, dans l'intérêt même de la forme littéraire, c'est celui de la pensée. Lamennais et Benjamin Constant formaient entre eux le plus frappant contraste : l'un, défenseur ardent de l'unité, cherchait la vérité dans l'harmonie de toutes les intelligences, représentée par l'autorité sociale et religieuse; l'autre, passionné pour l'indépendance individuelle, ne demandait aux institutions politiques et religieuses qu'une garantie, qu'une protection pour le libre développement de toutes les facultés personnelles.

La carrière philosophique de Lamennais [1] semble présenter, dans ses diverses parties, un contraste non moins violent. On n'a pas épargné les épithètes rigoureuses au prêtre qui commence par l'*Essai sur l'indifférence*, pour finir par l'*Esquisse d'une philosophie* en passant par les *Paroles d'un Croyant*. Pour nous qui n'aimons pas à prononcer sur les intentions, dont Dieu seul est le juge, nous croyons que, quand il s'agit d'hommes d'une pareille valeur, il vaut mieux comprendre que d'anathématiser : il est vrai que c'est quelquefois moins facile.

1. Félicité-Robert de Lamennais, né à Saint-Malo en 1782; mort à Paris en février 1854.

Au reproche de légèreté et d'inconstance dans ses doctrines, Lamennais lui-même opposait cette énergique apologie : « Ceux qui annoncent hautement la prétention d'être invariables, qui disent : « Pour moi, je n'ai jamais changé, » ceux-là s'abusent ; ils ont trop de foi dans leur imbécillité ; l'idiotisme humain, même soigné, cultivé sans relâche, avec un infatigable amour, ne va pas jusque-là, ne saurait atteindre à cette perfection idéale[1]. » On peut faire valoir en faveur du célèbre écrivain une autre excuse moins amère, mais non moins puissante. C'est que les changements de ses opinions, quelque complets qu'ils puissent paraître, n'en sont pas moins des développements logiques, naturels, et tous compris en germe dans le premier de ses ouvrages.

Ce fut en 1817 que parut le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Cette œuvre répondait au besoin secret du temps. « Le titre de cet ouvrage est lui seul un trait de lumière, écrivait alors M. de Genoude, et il est aussi bien approprié à ce moment-ci, que le nom que donna Bossuet à son histoire de la Réforme, quand il l'appela l'*Histoire des Variations*. L'indifférence doit finir par cela seul qu'on l'a signalée. » Le siècle se sentait malade d'absence de foi, dégoûté d'un grossier athéisme, d'un déisme égoïste et sans influence sociale, d'un protestantisme inconséquent et illogique. Le premier volume de l'*Essai* était entièrement critique ; il montrait l'importance de la religion pour l'individu, pour la société, et en quelque sorte pour Dieu, dévoilait la folie de ceux qui, incrédules eux-mêmes, ne veulent la religion que pour le peuple ; il combattait le système des indifférents qui repoussent toutes les religions révélées, et ne veulent admettre qu'une prétendue religion naturelle ; enfin, reprenant les armes de Bossuet, il prétendait forcer les membres des églises dissidentes à renoncer même au nom de chrétiens, et à reculer au simple déisme. Jusque-là le sentiment public était avec M. de Lamennais. A part quelques exagérations, quelques erreurs de détail, une argumentation un peu étroite et trop semblable à la dialectique de séminaire, l'*Essai*

1. Préface des *Troisièmes mélanges*.

touchait au vif la plaie de notre société. De plus, l'auteur, dans toute la fougue de l'âge et du talent, écrivait avec une verve depuis longtemps inconnue dans l'Église. Il transportait du côté de la foi l'éloquence ardente de Jean-Jacques, illuminée d'un reflet de Bossuet. Tout au plus pouvait-on reprocher à ce style un trop grand luxe d'images et quelque chose de trop continuellement tendu, qui accusait un peu d'inexpérience. Aussi l'ouvrage fit il, dès qu'il parut, une impression profonde, que constatait ainsi, dans une revue du temps, un jeune écrivain qui allait devenir un grand poëte : « Chose frappante ! ce livre était un besoin de notre époque, et la mode s'est mêlée de son succès.... La frivolité des gens du monde et la préoccupation des hommes d'État ont disparu un instant devant un débat scolastique et religieux. On a cru voir un moment la Sorbonne renaître entre les deux chambres[1]. »

Bien des partisans de ce premier volume s'étaient trop hâtés d'applaudir : Lamennais n'avait pas dessein de s'en tenir au rôle facile de la négation. Avec le tome second commence la partie positive du système. L'auteur y examine les fondements de la certitude : il repousse le sentiment ou la révélation immédiate, il rejette le raisonnement ou la discussion, et proclame l'*autorité*, comme le moyen général que Dieu donne aux hommes pour connaître toute vérité, enfin comme l'unique fondement de toute certitude.

Ici se révélait déjà la tendance sociale de ce généreux esprit, qui ne conçoit pas la vérité comme la conquête égoïste de quelques privilégiés du génie, mais comme le patrimoine commun de tous les enfants de Dieu. Toutefois, où placera-t-il cette autorité infaillible, cette souveraineté du vrai, qui doit briller comme une couronne aux yeux des peuples. En religion le problème n'est pas douteux ; le prêtre catholique mettra cette autorité dans l'Église, et, pour la concentrer davantage, dans le pape, son chef. Mais une solution partielle ne satisfait pas les intelligences d'une certaine hauteur : ce n'est pas seulement le domaine de la religion, mais celui

1. M. V. Hugo, *Muse française*, t. I, p. 95.

le la vérité tout entière que Lamennais voudrait éclairer de on principe. Sciences, arts, gouvernements, tout doit relever l'une seule et même loi. Eh bien! l'autorité absolue en toute uestion, religieuse, morale, politique, réside dans le *sens ommun*, dans l'opinion du genre humain ; le catholicisme, idèle à son nom glorieux, n'est que l'organisation divine de e suffrage universel du monde : le pape en est l'infaillible nterprète.

L'Église elle-même, on le sait, fut effrayée de cette sublime ambition qu'on avait pour elle. Rome, dans son auguste vieillesse, se voyait conviée à un rôle plus grand que celui des Grégoire VII et des Innocent III. Elle secoua tristement la tête et désavoua son magnanime champion. Dès lors l'édifice démocratique auquel Lamennais avait voulu donner pour faîte la toute-puissance pontificale, resta dans sa pensée purement et simplement démocratique. Des deux infaillibilités qu'il avait voulu réunir, l'une paraissant se récuser elle-même, le philosophe s'attachait éperdument à l'autre. L'apôtre n'était plus qu'un tribun.

C'est un beau et douloureux spectacle que ces efforts d'un homme de génie pour relever l'édifice de la société spirituelle, en l'élargissant assez pour qu'il puisse embrasser dans une seule enceinte tous les progrès et toutes les idées. On compatit avec admiration à ses espérances, à ses désenchantements, à ses nobles angoisses. Enfin, quand on franchit les limites de l'époque où nous terminons cette revue littéraire, on se repose avec bonheur dans le beau livre des *Esquisses*, où l'auteur semble avoir atteint, dans le calme de la méditation, la forme sereine et définitive de sa pensée[1].

1. Les principaux écrits de Lamennais, outre l'*Essai sur l'indifférence* (4 vol. in-8), qui parut de 1817 à 1823, sont : *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil* (2 vol. in-8), 1825-1826; *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'Église*, 1829. Ces ouvrages caractérisent la première période de la pensée de l'auteur, la seule qui coïncide avec l'époque dont nous étudions ici la littérature.

Les articles de l'*Avenir*, 1830-1831, forment la transition, et montrent l'écrivain comme appartenant à l'opinion libérale et encore catholique. Viennent ensuite les *Paroles d'un Croyant*, 1833; les *Affaires de Rome*, 1836; le *Livre du Peuple*, et le journal *le Monde*, 1838; enfin l'*Esquisse d'une philosophie* (4 vol. in-8), qui commença à paraître en 1840.

Benjamin Constant.

Lamennais est, pour ainsi dire, catholique jusque dans ses erreurs. Benjamin Constant[1] est toujours protestant, individuel en tout, en politique, en littérature, comme en religion. Ses deux romans (car cet esprit universel a su descendre jusqu'à la fiction) *Adolphe et Cécile*, ne sont que des circonstances de sa vie, revêtues d'une forme idéale : leur développement est une étude psychologique. Publiciste et orateur, Constant fut le chef de l'école libérale : la liberté individuelle, les garanties du citoyen et de la vie privée, l'indépendance de l'homme et de la pensée, voilà le but de tous ses efforts. Sa politique est toute négative; on peut la résumer en un mot : restreindre l'autorité. Né à Lausanne, d'une famille française bannie dans le temps des persécutions religieuses, nourri dans la haine de l'aristocratie de Berne qui opprimait le canton, élevé partie en Allemagne, à l'université d'Erlangen, partie en Angleterre, aux écoles d'Oxford et d'Édimbourg, en compagnie de Mackintosh, de Wilde, de Graham, d'Erskine; plein d'admiration pour la constitution qui faisait la force de la Grande-Bretagne, témoin des abus de notre ancien régime, du règne brutal et meurtrier de la Terreur, du glorieux despotisme de l'Empire, Constant conçut une vive défiance contre la force sociale. Il considéra le gouvernement quel qu'il fût comme un mal nécessaire, qu'il fallait limiter de telle sorte qu'il pût nuire le moins possible.

Même tendance dans ses opinions religieuses. Rousseau fut son point de départ : Jacobi, Kant et l'école écossaise aidèrent la croissance de sa pensée. Avec Rousseau, il considéra la religion comme un sentiment qui s'élève dans le cœur de l'homme et cherche à nouer avec Dieu un rapport individuel.

1. Né en 1767; mort en 1830. — La plupart de ses brochures politiques ont été réunies par lui-même sous le titre de *Cours de Politique constitutionnelle*. J. P. Pagès en a publié une deuxième édition, Paris, 1833, 2 vol. in-8. —Le même Pagès a recueilli des discours prononcés par Constant à la Chambre des députés, 1832 et 1833, 3 vol. in-8.—Ouvrages philosophiques : *De la religion considérée dans sa source, ses formes et ses développements*, 1824 à 1830, 5 vol. in-8. — OEuvres littéraires : *Adolphe*, *Cécile*, romans; *Waldstein*, tragédie.

Mais de ce point, commun aux deux philosophes, Constant s'élève plus haut par l'étude de l'histoire. Il suit les transformations successives du sentiment religieux chez tous les peuples, et, au lieu de voir, comme le dix-huitième siècle, dans les diverses institutions sacerdotales autant de fourberies systématiques, il y trouve autant d'essais plus ou moins imparfaits pour satisfaire, par des doctrines, par des symboles, par un culte, à l'impérissable instinct qui nous entraîne vers les choses infinies. A la tolérance vulgaire, qui n'était que de l'indifférence, comme l'a si bien senti Lamennais, il oppose une tolérance philosophique qui honore dans tout système une portion de la vérité. La seule chose qu'il refuse aux formes religieuses, c'est l'immortalité ; le sentiment qui les inspire est seul impérissable. « Toute forme positive, quelque satisfaisante qu'elle soit pour le présent, contient un germe d'opposition aux progrès de l'avenir. Elle contracte, par l'effet même de sa durée, un caractère dogmatique et stationnaire qui refuse de suivre l'intelligence dans ses découvertes, et l'âme dans ses émotions, que chaque jour rend plus épurées et plus délicates.... Le sentiment religieux se sépare alors de cette forme pour ainsi dire pétrifiée. Il en réclame une autre qui ne le blesse pas, et il s'agite jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée[1]. »

Veut-on mesurer la distance qui sépare Benjamin Constant de l'école du dix-huitième siècle ? qu'on nous permette encore quelques citations :

« Le christianisme a introduit dans le monde la liberté morale et politique.

« Si le christianisme a été souvent dédaigné, c'est parce qu'on ne l'a pas compris. Lucien était incapable de comprendre Homère : Voltaire n'a jamais pu comprendre la Bible.

« La philosophie ne peut jamais remplacer la religion que d'une manière théorique, parce qu'elle ne commande pas la foi, et ne peut devenir populaire.

« Pour employer la religion comme un instrument, il faut n'avoir pas de religion.

1. *De la religion*, t. I, chap. II.

L'incrédulité n'a aucun avantage, ni pour la liberté poli-
, ni pour les droits de l'espèce humaine; au contraire,
peut frapper de mort les institutions abusives, mais plus
lliblement encore elle doit mettre obstacle à la renais-
e de toutes celles qui préserveraient des abus. »
n reconnaît dans toutes ces opinions l'ami et l'intime
dent de Mme de Staël. On suit dans Benjamin, comme
cette femme illustre, le mouvement progressif et continu
sans violente réaction, conduit le dix-neuvième siècle au
de l'irréligion de l'âge précédent. Tous deux représen-
la transition paisible d'un siècle à l'autre et l'union fé-
e de la France avec l'Allemagne.
ne faut pas oublier que la gloire la plus populaire et
être la plus incontestable de Benjamin Constant est celle
teur parlementaire, dont nous ne devons pas nous oc-
r ici. Nous l'avons dit à propos des grands noms de la
ière révolution, nous renonçons à étudier la tribune po-
e dans cette courte histoire : nous ne savons pas consi-
r la parole indépendamment de la pensée qu'elle exprime,
us ne pouvons entrer dans l'arène tumultueuse où s'agi-
encore les partis. C'était alors le temps des grandes
s constitutionnelles; alors la tribune faisait l'éducation
ique du pays. D'un côté, l'école légitimiste comptait dans
angs les Labourdonnaye, les Delalot, les Bonald, les
le, les Corbière, les Martignac, des hommes de senti-
et des hommes d'affaires; de l'autre, l'opinion libérale
édait Royer-Collard, le philosophe du parti, Lainé, Ma-
Foy, Casimir-Périer, Laffitte, plusieurs autres ou moins
res ou encore vivants. Benjamin Constant était de tous
rateurs le plus spirituel, le plus habile, le plus fécond.
ature lui avait refusé les avantages extérieurs du port, du
et de l'organe; mais il y suppléait à force d'esprit et de
il. Infatigable publiciste, ses articles, ses lettres, ses
ures et ses discours composeraient plus de douze volu-
Cette fécondité ne nuisait point à la perfection de la
e; ce qui fera vivre ses discours, c'est le style, un style
de séduction. « La plupart sont des chefs-d'œuvre de
tique vive et serrée, qui n'ont eu depuis rien de sem-

lable et qui font les délices des connaisseurs. Quelle richesse! uelle abondance! quelle flexibilité de ton! quelle variété de ujets! quelle suavité de langage! quel art merveilleux dans . disposition et la déduction enchaînées des raisonnements! omme cette trame est finement tissue! comme toutes les couurs s'y nuancent et s'y fondent avec harmonie!.... Peut-être ıême ses discours sont-ils trop finis, trop perlés, trop ingéieux pour la tribune[1]. » A la tribune même Benjamin Conant était encore un écrivain.

En terminant l'histoire de cette première période de la estauration, une réflexion nous frappe. Dans le grand traail de reconstruction religieuse et sociale qui caractérise otre siècle, nous remarquons la puissance secrète qui, en épit des préjugés de famille, d'éducation et de parti, raène peu à peu vers des opinions voisines, sinon identiques, s grandes intelligences parties des points les plus divers. hateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, Lamennais, d'un ôté; de l'autre, Mme de Staël, Benjamin Constant, Béranger, ourier, sont moins éloignés entre eux au terme qu'au début le leur carrière. Ne peut-on pas conjecturer que l'unité, ce ien si désirable, n'est pas définitivement refusée à notre âge?

CHAPITRE XLVII.

LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE.

Le Globe. — La Sorbonne. — Les diverses écoles historiques. — M. Guizot. — M. de Barante. — Augustin Thierry, de Sismondi, MM. Michelet et Thiers.

Le Globe.

Le mouvement littéraire qu'on a nommé le *romantisme*, t dont nous avons déjà vu les premiers symptômes dans *la*

1. Timon (Cormenin), *Études sur les orateurs parlementaires*.

Muse française, se prononce davantage à partir de 1824. Il se dégage de l'alliance ultra-monarchique, pour se pénétrer de plus en plus des inspirations libérales. C'est alors que Chateaubriand, le chef de l'école, tombé du ministère, passe à l'opposition et au journal des *Débats*. C'est alors que se forme une réunion de jeunes écrivains pleins d'ardeur, de savoir, d'audace, qui rédigent pendant six années avec un succès toujours croissant, la plus importante de toutes les publications périodiques de la Restauration, le journal *le Globe*. Un jeune professeur d'un talent plein d'espérance, destitué en 1822, pour ses opinions politiques, M. Pierre Dubois, en conçoit la pensée et en prend la direction. Il porte dans cette œuvre, avec toute la verve de son style, toute la décision de sa pensée. Son but avoué, proclamé hautement, c'est de donner toutes les libertés pour conséquences à la liberté politique, de faire rayonner les principes de 89 dans la sphère de l'art, de la philosophie, de la religion. Près de lui se rangent son condisciple, M. Pierre Leroux, qui, avec des connaissances spéciales, dirige le matériel de l'entreprise, et son brillant élève, M. Sainte-Beuve, qui, après quelques préludes sur la géographie de la Grèce, question alors toute vivante, ouvre dans *le Globe* la campagne romantique, par son *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. Damiron y publie, en une série d'articles, son *Histoire de la philosophie du dix-neuvième siècle*. Jouffroy, autre professeur en disgrâce comme Dubois, apporte au *Globe* sa noble et éloquente parole, habituée à la clarté par l'étude des philosophes écossais : il débute dans le onzième numéro du *Globe* par son fameux article : *Comment les dogmes finissent*. Deux élèves de Jouffroy, MM. Duchâtel et Vitet, enrichissent le journal de leurs travaux l'un sur l'économie politique, l'autre sur les arts[1]. Ch. Magnin y expose ses larges idées sur les grandes questions littéraires, et dissimule une immense érudition sous la vivacité brillante de sa polémique. M. Patin,

1. M. Vitet a publié de plus en 1826, 1827 et 1829, des *Scènes historiques* d'un mérite remarquable, *les Barricades*, *les États de Blois* et *la Mort de Henri III*. L'intelligence des faits et des passions y est habilement mêlée à la peinture des mœurs.

lauréat de l'Académie française, y déploie déjà ce goût
·, ce savoir à la fois si solide et si ingénieux qu'il a por-
puis dans une des chaires de la Sorbonne. Enfin MM. de
ısat et Duvergier de Hauranne viennent augmenter le
re des hommes distingués dont *le Globe* est le centre;
ınd ce journal agrandi aura fourni le cautionnement
28), ils en partageront la direction politique avec le
eur en chef. Cependant Dubois se réserve l'examen du
e français : il pressent que c'est là que vont se livrer
andes luttes. La poésie lyrique a déjà déployé son vol,
à Lamartine et à Béranger : elle poursuivra bientôt
orieux essor avec les *Orientales* et les *Feuilles d'au-*
, de V. Hugo; c'est vers le drame que la critique va
r désormais la jeune poésie française. Déjà les traduc-
ont donné le signal; M. Guizot a revu et redonné au
le Shakspeare de Letourneur, avec une remarquable
e; la grande collection intitulée *Chefs-d'œuvre des*
s étrangers, signée des noms les plus honorables,
es Barante, des Andrieux, des Nodier, des Villemain,
émusat et autres, a initié le public à des nouveautés
ussent scandalisé autrefois. Le directeur du *Globe* épe-
de sa critique acérée les traînards de la vieille tragédie
ale. Il se raille de ces peuples d'abstraction, de ces
és stéréotypes qui ne sont créés et mis au monde que
rier laconiquement : *Courons! Nous le jurons!* ou bien:
neure! Aux cadres de convention où les classiques im-
nts emprisonnent invariablement tous les sujets, il
e tout simplement l'histoire. La chronique en main il
e au public la stérilité de leurs créations étroites. « Où
je le demande, les inventions qui pourraient ici riva-
avec la réalité? Quel homme pourrait se flatter d'avoir
de poésie dans l'esprit qu'il n'en ressort de toutes ces
s de désordre, de passion, de fanatisme, d'hypocrisie
ntrigue? » Toutefois ce n'est pas un grossier réalisme
critique préconise. Il veut que la tragédie retrouve
à force de vérité et d'imagination : « La merveille,
-t-il, c'est de faire revivre les figures qui paraissent
s et inanimées sur les pages d'une chronique : c'est de

retrouver par l'analyse toutes les nuances des passions qui ont fait battre ces cœurs; c'est de recréer leur langage et leur costume. Voilà ce qu'a fait Shakspeare dans presque toutes ses pièces historiques; voilà ce qu'a fait Racine dans *Athalie*[1]. »

Tel était l'esprit de sagesse et de haute critique qui inspirait *le Globe*. Tout ce qui s'intéressait à la littérature en France, c'est-à-dire alors toute la partie éclairée du public, était attentif à de pareilles leçons. L'Allemagne ne s'en préoccupait pas moins. Elle admirait cette raison qui, pour être élevée, ne se croyait pas obligée d'être obscure ni injurieuse. « Les rédacteurs du *Globe*, disait Goethe, sont hommes du monde; leur langage est clair, net, hardi à l'extrême. Quand ils blâment, ils sont délicats et polis, bien différents de nos lettrés allemands, qui croient devoir haïr quiconque ne pense pas comme eux. Je regarde ce journal comme le plus intéressant de notre époque, et je ne saurais m'en passer[2]. »

L'unité d'esprit qui animait les collaborateurs, l'harmonie de leurs principes, excitait surtout l'admiration du patriarche de la littérature moderne. « Quels hommes que ces messieurs du *Globe*, disait-il avec feu quelques années plus tard! comme ils deviennent de jour en jour plus grands, et leur œuvre plus importante! Ils sont tous pénétrés du même esprit à un point incroyable. En Allemagne, une pareille feuille serait impossible[3]. »

La Sorbonne.

Les mêmes principes, la même unanimité d'inspiration avaient trouvé un autre foyer non moins brillant dans les murs de la Sorbonne rajeunie : trois professeurs, MM. Guizot, Cousin et Villemain, avaient presque donné à l'enseignement l'importance et le retentissement d'une institution politique. Lorsqu'ils rouvrirent, en 1827 et 1828, leurs cours, suspendus par ordre depuis six années, tout Paris vit en eux les or-

1. P. Dubois, *Globe*, 1826, Analyse de la tragédie de *Marcel*.
2. Eckermann's *Gespræche mit Gœthe*, B. I, S. 249, Juny, 1826.
3. Ajoutons, comme un utile document, que le journal *le Globe*, avec toute sa célébrité, n'a jamais fait ses frais

ganes de la pensée libre, trop longtemps comprimée ; tout le monde voulut voir, entendre les éloquents professeurs. L'âge mûr disputait à la jeunesse ses places dans leur amphithéâtre; la sténographie, qui saisissait leur parole au passage, pour la livrer à l'impression, ne suffisait pas à l'empressement du public : il fallut que les journaux même politiques réservassent, après le compte rendu des séances des chambres, une partie de leurs colonnes pour analyser les cours de la Sorbonne. L'union fortuite de ces trois hommes dans la même chaire représentait assez bien les nouvelles destinées de la littérature : elle ne s'isolait plus dans de frivoles discours, mais elle s'appuyait sur la philosophie et sur l'histoire.

Villemain[1] se distinguait dans ce triumvirat par le charme de sa parole et l'irrésistible attrait de son esprit. C'était un spectacle plein d'intérêt que d'assister, grâce à son improvisation hardie, à l'enfantement toujours heureux de l'idée ; d'entendre un homme plein de savoir, qui, en présence de deux mille auditeurs, s'abandonnait à tous les souffles de l'inspiration, à toutes les saillies de sa facile intelligence, tantôt familier et ingénieux, tantôt inspiré et éloquent ; enfin de voir cette figure peu régulière, se transformer tout à coup et s'illuminer d'un rayon de sa pensée. Les écrits de M. Villemain présentent sans doute une lecture pleine d'intérêt à quiconque sait apprécier de vastes connaissances littéraires, un goût pur, une solide raison parée des ornements les plus délicats du style : cependant on peut dire que ceux qui lisent aujourd'hui ses brillantes leçons sans avoir eu le plaisir de les entendre, risquent de n'admirer que la moitié de ce beau talent. Les cours de Villemain n'étaient pas seulement des leçons, mais encore des modèles d'éloquence.

1. Né en 1791, à Paris.—Ouvrages : *Cours de littérature française*, comprenant le *Tableau de la littérature au moyen âge* (cours de 1830) ; le *Tableau du dix-huitième siècle*, première partie (cours de 1827) ; deuxième, troisième et quatrième parties (cours 1828 et 1829). *Mélanges historiques et littéraires* ; *Lascaris* ou *les Grecs au quinzième siècle* ; *Histoire de Cromwell* (1819). Cet ouvrage, remarquable par l'étendue des recherches et par la sobriété non moins que par l'intérêt du récit, est l'un des premiers en date, et des plus heureux modèles de composition historique qu'ait produits le dix-neuvième siècle.

ous nous étendrions davantage sur un sujet qui nous
·aîne à plus d'un titre, si nous ne nous tenions en garde
tre la séduction de nos souvenirs. Pour mettre à couvert
·e impartialité d'historien, nous aimons mieux laisser la
ole au vieux poëte de Weimar, qui, après avoir donné à
lemagne sa littérature, assistait de loin comme un juge
·ieux à la renaissance de la nôtre. Gœthe, dans ses entre-
s familiers, parlait souvent avec admiration des leçons de
I. Cousin, Villemain et Guizot [1]. « Villemain, disait-il
jour, s'est placé très-haut dans la critique. Les Français
'erront sans doute jamais aucun talent qui soit de la taille
:elui de Voltaire, mais on peut dire de Villemain qu'il
supérieur à Voltaire par son point de vue, en sorte qu'il
t le juger dans ses qualités et dans ses défauts [2]. » Un
·e critique allemand, remarquable par son savoir et quel-
fois par la sévérité de ses jugements sur la France, re-
le sans hésiter M. Villemain comme « le plus parfait des
eurs contemporains, de la classe que Cicéron caractérise
ces mots : *tenues, acuti, omnia docentes et dilucidiora
entes, subtili quadam et pressa oratione limati..., faceti,
ntes etiam et leviter ornati..., in narrando venusti* [3]. »
is aimons à emprunter, sur nos auteurs vivants, ces juge-
its d'au delà du Rhin. Les étrangers sont pour nous une
érité contemporaine.

'andis que M. Villemain enlevait ainsi l'admiration même
l'Allemagne, son collègue, M. Cousin [4], en popularisait
ni nous les plus hautes doctrines. Suppléant de Royer-
ard en 1818, ami et disciple de Maine de Biran, il s'atta-
d'abord, comme Jouffroy, à l'école écossaise ; bientôt i
rit l'allemand, étudia Kant, passa rapidement sur le
rages de Fichte, et fit en 1817 une première excursion d

[1] « Goethe sprach abermals mit Bewunderung von den Vorlesungen de
en Cousin, Villemain und Guizot. » Eckermann's *Gespræche*, B. II, S. 7
[2] *Ibidem*, S. 72.
[3] Dr Mager, *Geschichte der franzœsischen National-Litterature neueret un
ster Zeit*, B. II, S. 299.—Après « *dilucidiora* » Cicéron ajoutait : « *no
iora facientes*. » En appliquant ce texte à M. Villemain, l'omission e
ustice.
[4] Né en 1792, à Paris, mort en 18..

ıté du Rhin. Il visita Berlin, Gœttingue, Heidelberg, ınut Hegel, et Munich, où il voulut étudier à sa philosophie de la nature : il lia aussi quelques avec Jacobi et ses amis. Son cours de 1818 rappelle nes de toutes les écoles germaniques, excepté celle ., que le jeune professeur n'avait pas encore osé En 1824, M. Cousin fit un second voyage en Alle-ırrêté à Dresde et emprisonné à Berlin, comme sus-carbonarisme, il sut mettre à profit les loisirs que : l'hospitalité du roi de Prusse. Michelet, Gans et ıitièrent au système de Hegel. De retour en France à l'enseignement public, M. Cousin sut traduire les le ce puissant esprit dans un beau et noble langage; français, c'est-à-dire européen, universel, ce qui fort de rester toujours allemand, et il excita un en-ıe incroyable. On peut dire que depuis 1829 il n'a France aucun livre de quelque valeur qui ne portât les idées de Hegel sur la philosophie de l'histoire. ıture même l'influence de M. Cousin a été grande : ; contenaient les principes les plus élevés de l'art. seul de son premier ouvrage, *Sur le fondement des olues du vrai, du beau et du bien*[1], renfermait plus ble enseignement littéraire que tous les traités de e du siècle précédent. L'auteur enlevait le principe ıu caprice individuel et à la sensibilité, pour le pla-é du bien et du vrai, dans la sphère des idées abso-tait poser la base de l'esthétique : car « pour qu'une es beaux-arts soit possible, il faut qu'il y ait quelque ıbsolu dans la beauté ; comme il faut quelque chose dans l'idée du bien, pour qu'il y ait une science » L'auteur montrait ensuite en quoi consiste le beau posait l'infini comme « l'origine et le fondement de ıi est. » En descendant de cet être suprême, il trou-suprême beauté, qui est la moins éloignée du type

professé en 1818, publié seulement en 1836, d'après les rédac-élèves, par Adolphe Garnier ; livré enfin au public par l'auteur en 1854.
de 1818, xix[e] leçon.

infini, mais qui en est déjà bien loin; de là, de dégradation en dégradation, il descendait à la beauté réelle. Parcourant ainsi une multitude de degrés intermédiaires, il rencontrait l'art et tous les degrés de l'art, l'Apollon, la Vénus, le Jupiter, etc., et au-dessous de l'art la nature et tous les degrés de la beauté naturelle. » M. Cousin, tranchant d'avance une question dont la littérature allait bientôt faire grand bruit, posait dans ce premier ouvrage l'indépendance de l'art. « L'art, disait-il comme conclusion d'une leçon admirable, ne doit servir à aucune autre fin : il ne tient ni à la morale, ni à la religion; mais, comme elles, il nous approche de l'infini, dont il nous manifeste une des formes. Dieu est la source de toute beauté, comme de toute vérité, de toute religion, de toute morale. Le but le plus élevé de l'art est donc de réveiller à sa manière le sentiment de l'infini. »

L'enseignement de M. Cousin, quoique purement et même sévèrement philosophique, servait donc, par la fécondité de ses principes, à compléter et pour ainsi dire à couronner les spirituelles et éloquentes causeries de M. Villemain. Il greffait l'Allemagne sur la France.

Le cours de M. Guizot se rattachait au grand mouvement historique qui constitue la gloire la plus incontestée de notre époque. Tout prenait la forme de l'histoire : nous avons vu la critique opposer l'histoire à une poésie dégénérée, et montrer dans l'étude du passé les sources où devait se retremper l'imagination; l'histoire avait envahi toute la littérature : MM. Villemain et Cousin enseignaient l'un et l'autre l'histoire. M. Guizot, qui la trouvait dans son programme, s'en empara avec tant de supériorité, qu'il mérita d'être regardé comme le chef de l'une des écoles que nous devons indiquer ici.

Les diverses écoles historiques.

A part quelques grands noms que nous avons cités à leur place, Bossuet, Voltaire, Montesquieu, l'histoire était restée en France bien au-dessous des autres productions de l'esprit. Nous avions de savants mémoires, de précieuses collections,

ıtureux systèmes, peu d'œuvres originales d'une raison tiale et profonde, peu de narrations qui réunissent l'in-et la vérité. Les historiens étaient généralement des es de cabinet, qui n'avaient jamais vu ni manié les ıs. Ils n'avaient pas d'ailleurs, pour comprendre les évé-ıts du passé, ce terrible commentaire des révolutions, ul nous a rendu l'histoire nécessaire et possible. plupart, comme Vertot et Saint-Réal, ne voyaient dans its qu'une matière d'amplification, qu'il s'agissait de r des ornements du style. L'histoire nationale surtout profondément ignorée. Une rhétorique menteuse avait ur ce qu'elle appelait *les quatorze siècles de la monar-*e voile d'une monotone élégance. Tous nos rois étaient ouis XIV; tous nos capitaines, de gracieux courtisans. avait porté à un point ridicule ce travestissement des s et des époques[1]. Avant lui, Mézeray, plus mâle dans sée et dans l'expression, avouait lui-même qu'il ne s'é-ıs donné la peine de remonter aux sources. Daniel, qui nnaissait, n'y avait pas toujours voulu puiser la vérité; quetil, dans sa froide et plate narration, avait réussi à le la lecture de notre histoire l'objet d'un insurmontable

même esprit qui renouvela la poésie, rendit aussi la l'histoire. La vérité, qui fait la beauté de l'une, donne tre sa valeur et son intérêt. Chateaubriand, avec son nation de poëte, sentit que, derrière les pâles formules ıs historiens, il y avait eu des hommes, des nations. ses *Martyrs*, il dépeignit sous les plus vives couleurs solution du monde ancien et la naissance du nouveau. t une révélation pour la jeunesse studieuse qui grandis-

régoire de Tours avait écrit: « Childericus quum esset nimia in luxuria ıus et regnaret super Francorum gentem, cœpit filias eorum stuprose re. » — Voici comment Velly enjolive son thème : « Childéric fut un à grandes aventures.... c'était l'homme le mieux fait de son royaume. de l'esprit, du courage; mais, né avec un cœur tendre, il s'abandon-p à l'amour: ce fut la cause de sa perte. Les seigneurs français, aussi es à l'outrage que leurs femmes l'avaient été aux charmes de ce prince, rent pour le détrôner. » — Voyez, sur l'insuffisance de ces historiens, *tres sur l'histoire de France*, par Augustin Thierry.

sait alors. Augustin Thierry raconte, avec tout le charme d'un souvenir d'enfance, l'impression que produisit en lui la lecture d'une page de ce poëme nouvellement publié. Accoutumé à ne lire dans ses abrégés classiques qu'une vague et trompeuse phraséologie; à voir Clovis, *fils du roi Chilpéric, monter sur le trône et affermir par ses victoires les fondements de la monarchie française*, il se trouva transporté dans un monde nouveau, quand il aperçut ces terribles Francs de Chateaubriand, parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers, ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs, cette armée rangée en triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus. Dans son enthousiasme, l'enfant marchait à grands pas dans la salle d'études, répétant avec le poëte le chant de guerre des soldats barbares : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée. » Les romans historiques de Walter Scott produisirent un effet semblable. On comprit que le passé avait eu sa vie profondément différente de la nôtre, et l'on attendit des historiens qu'ils en reproduisissent l'image.

Un autre besoin se faisait encore sentir. L'histoire n'est pas seulement un spectacle, elle est aussi une leçon. Après les grands événements qui venaient de bouleverser l'Europe, on demandait tristement à la science si l'humanité n'est que le jouet du hasard, ou s'il est dans le monde moral des lois auxquelles les nations peuvent désobéir, mais non pas se soustraire. Le dix-huitième siècle déjà avait interrogé l'esprit de l'histoire; mais au lieu de consulter l'oracle, il l'avait souvent corrompu. Boulainvilliers, Dubos, Mably avaient invoqué sans impartialité le témoignage des faits au profit de systèmes préconçus. Les partis politiques, prêts à s'entre-choquer, avaient voulu s'assurer la complicité de l'histoire. Aujourd'hui, le combat terminé, l'histoire ne pouvait être qu'un juge : bien des illusions étaient tombées, bien des convictions adoucies. La science pure pouvait faire entendre sa voix.

Cette double disposition de l'époque, ces deux besoins, tant de l'imagination que de l'intelligence, firent naître sous

la Restauration deux classes d'historiens, l'école descriptive et l'école philosophique, l'une s'abstenant avec scrupule de toute considération et s'attachant exclusivement à la vérité du récit, à la couleur locale et contemporaine des événements, l'autre ne cherchant dans les faits que l'enchaînement des effets et des causes, que la matière de ses réflexions. C'était pour ainsi dire l'éternelle opposition de l'empirisme et de l'idéalisme qui se reproduisait dans la sphère de l'histoire.

M. Guizot.

M. Guizot[1] fut le chef de l'école philosophique. Ce genre d'histoire n'était point inconnu à la France. Bossuet et Voltaire l'avaient adopté : la seule innovation de M. Guizot consistait dans l'étendue de ses connaissances et dans la solidité de ses conclusions. Pour comprendre la différence qui existe entre l'histoire philosophique du dix-neuvième siècle et celle du dix-huitième, il suffit d'ouvrir l'édition que M. Guizot a donnée des *Observations sur l'histoire de France* par Mably, auxquelles il a joint lui-même ses *Essais*. L'auteur de cette double publication semble nous dire : « Voilà d'où nous sommes partis ; voici où nous sommes arrivés. » Plusieurs points qui n'étaient chez Mably que de timides conjectures, ou de douteux résultats d'une recherche encore incomplète, sont devenus chez son successeur des vérités constantes et démontrées ; ailleurs M. Guizot éclaircit, corrige, restreint les assertions de son devancier. Le champ de ses observations surtout s'est élargi : Mably ne considérait que le côté politique de l'histoire ; M. Guizot sait que la politique n'est pas toute la vie des nations, que les problèmes historiques ne trouvent leur solution complète que dans la connaissance des lois, des sciences, des arts, de la philosophie, de la religion d'une époque. De là plus d'étendue dans ses études, plus de gran-

1. Né en 1787, à Nîmes.—OEuvres principales avant 1830 : *Essai sur l'histoire de France* (1824) ; *Cours d'histoire moderne* professé à la Faculté des Lettres de Paris (1821, 1828, 1829) ; *Histoire de la révolution d'Angleterre* (1826) ; deux vastes collections de mémoires formant 56 vol. in-8 ; *Vie des poëtes français du siècle de Louis XIV* (1843).

deur dans ses aperçus, et par conséquent plus de certitude dans les résultats qu'il obtient.

Le cours que M. Guizot professait à la Sorbonne attirait peut-être une affluence d'auditeurs moins grande que celui de ses deux illustres collègues, mais ne produisait pas une moins profonde impression. Le jeune homme qui venait s'asseoir en face de sa chaire, avec une intelligence capable de saisir les grands résultats de l'histoire, mais sans avoir encore trouvé, au milieu de ses études et de ses lectures plus ou moins complètes, la pensée qui devait l'y conduire, remarquait à peine le talent oratoire du professeur et le mérite de sa sévère improvisation. Son attention était occupée tout entière à suivre cette chaîne de faits et de raisonnements qui se déroulait lentement devant ses yeux, à remonter avec l'historien au principe commun où ils se rattachaient, à l'entendre enfin terminer sa démonstration par une maxime ou un théorème qui la résumait. Souvent même, sans s'apercevoir de la route que lui faisait parcourir son admirable guide, le jeune auditeur était absorbé par le plaisir qu'apporte la découverte de la vérité, par la joie si noble et si pure de voir les faits matériels se transformer pour ainsi dire en idées, et les jeux apparents du hasard se courber docilement sous le joug rationnel de la loi. Villemain et Cousin étaient des orateurs : Guizot n'était que professeur, mais c'était un professeur admirable. Il évitait avec une austérité puritaine toute image éclatante, tout mouvement extraordinaire ; mais une passion en quelque sorte latente animait tous ses développements : c'était comme la chaleur qui accompagne naturellement la lumière.

« L'œuvre de M. Guizot est la plus vaste qui ait encore été exécutée sur les origines, le fond et la suite de l'histoire de France. Six volumes d'histoire critique, trois cours professés avec un immense éclat composent cette œuvre, dont l'ensemble est vraiment imposant. Les *Essais sur l'Histoire de France*, l'*Histoire de la civilisation européenne*, et l'*Histoire de la civilisation française* sont trois parties du même tout, trois phases successives du même travail continué durant dix années. Chaque fois que l'auteur a repris son sujet, les

révolutions de la société en Gaule depuis la chute de l'empire romain, il a montré plus de profondeur dans l'analyse, plus de hauteur et de fermeté dans les vues. Tout en poursuivant le cours de ses découvertes personnelles, il a eu constamment l'œil ouvert sur les opinions scientifiques qui se produisaient à côté de lui, et, les contrôlant, les modifiant, leur donnant plus de précision et d'étendue, il les a réunies aux siennes dans un admirable éclectisme. Ses travaux sont devenus ainsi le fondement le plus solide, le plus fidèle miroir de la science historique moderne, dans ce qu'elle a de certain et d'invariable. Il a ouvert, comme historien de nos vieilles institutions, l'ère de la science proprement dite; avant lui, Montesquieu seul excepté, il n'y avait eu que des systèmes[1]. »

La méthode de M. Guizot, admirable comme procédé d'enseignement, ne remplit pas et ne prétend pas même remplir dans toute son étendue le rôle de l'histoire. Elle en néglige une partie essentielle, le récit[2]. Elle ne veut ni raconter ni peindre; elle se contente d'expliquer : ce sont de savantes et précieuses dissertations, ce n'est pas une histoire morale et vivante : c'est une œuvre didactique, mais non pas un drame. L'histoire, comme l'art, se compose de deux choses, l'idée et le fait, l'âme et le corps, unis d'une manière organique. L'école philosophique brise volontairement ce lien : elle ne demande au fait que l'idée qu'il renferme. C'est une chimie savante et exacte, mais qui n'analyse les corps qu'en les détruisant. Qu'on prenne, par exemple, le beau livre de M. Mignet sur la *Révolution française*, n'est-ce pas plutôt une formule qu'une histoire? Les physionomies qu'il nous présente ont toutes quelque chose de roide et d'immobile comme des statues de bronze. Il n'en pouvait être autrement : ce ne sont pas des hommes, mais des idées.

1. A. Thierry, *Récits des temps mérovingiens*, chap. IV.

2. Disons bien vite que, malgré sa tendance abstraite, l'époque philosophique s'est heureusement permis d'assez nombreuses exceptions. Aussi le second volume de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre* ne laisse rien à désirer, même sous le rapport de la peinture des événements et de la vivacité du récit.

M. de Barante.

L'école descriptive peut être en butte au reproche contraire : elle raconte, mais sans conclure; elle peint, mais sans instruire : elle fait de l'histoire un roman plein d'intérêt d'abord, mais qui fatigue bientôt la curiosité, parce qu'il n'occupe pas assez l'intelligence. La plus pure expression de ce système, c'est l'*Histoire des ducs de Bourgogne* par M. de Barante[1]. Pour en donner une idée, nous n'avons rien de mieux à faire que de prier le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit de Froissart. C'est cet aimable chroniqueur que l'historien moderne tantôt emploie, tantôt imite avec un rare talent. Lors même qu'il puise à d'autres sources, Monstrelet, Saint-Remy, Mathieu de Coucy, Commines, tout sous sa plume prend la couleur et la manière de Froissart. Voici revenir les hauts gestes et faits, les belles apertises d'armes : rien ici d'abstrait et d'idéal, tout est réel, individuel, tout est récit ou plutôt tout est peinture.

Le lecteur a déjà pressenti l'objection qu'on peut faire à cette méthode. Nous ne pouvons envisager les événements passés comme n'ayant entre eux d'autre lien que celui de la succession. Notre raison nous dit qu'ils s'enchaînaient encore comme causes et effets. Je veux bien que l'auteur ne réfléchisse pas pour moi; mais du moins qu'il ne me rende pas toute réflexion impossible : que le spectacle extérieur ne dérobe pas à mes yeux le jeu non moins intéressant des machines cachées, des ressorts secrets qui le font naître. Que, par exemple, le duc Philippe n'apparaisse pas seulement comme un heureux joueur, à qui tout réussit sans qu'on sache pourquoi, mais aussi comme un prince habile qui sait préparer, attendre, corriger le hasard.

Si M. de Barante eût vécu du temps de Froissart, quelque incomplet que soit un pareil livre, eu égard aux exigences absolues de l'histoire, il y aurait injustice à le blâmer. Mais

1. Né en 1782, à Riom.—Ouvrages principaux : *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (1824), 13 vol. in-8; *De la littérature pendant le dix-huitième siècle* (1819).

nous approuvons peu en général ce parti pris de renoncer aux avantages de son siècle pour courir après la reproduction impossible de la naïveté des vieux chroniqueurs. C'est le faux système des pseudo-classiques, qui, eux aussi, cherchaient à reproduire la manière de penser et dire de Tite-Live, de Salluste, de Tacite. Il n'y a de changé que l'âge et le mérite du modèle.

Nous ajouterons que cette contrefaçon des vieux historiens, fût-elle désirable, n'est pas même entièrement possible. A moins de les reproduire toujours textuellement, ce qui ne serait qu'en donner une édition nouvelle, il faut bien les concilier, les compléter, les refaire ; et dans ce travail, la pensée personnelle de l'auteur, ses opinions et celles de son temps perceront toujours plus ou moins sous le naïf récit du contemporain. L'école descriptive ne justifie pas même la prétention qu'elle affiche de rester en dehors de toute conclusion; il n'est pas donné à l'homme de s'abstenir de toute opinion sur les faits qu'il considère. L'historien descriptif fera passer à son insu son jugement personnel dans le choix des circonstances et jusque dans les formes de son langage. S'il se trompe, ses erreurs seront d'autant plus dangereuses pour le lecteur qu'elles se glisseront dans son esprit sans l'avertir de leur présence.

Avouons, en quittant M. de Barante, que pour avoir le courage de le juger aussi sévèrement, il faut ne l'avoir plus entre les mains; tant que vous le lisez, vous êtes sous le charme de sa narration. Quel magnifique tableau ne déploie-t-il pas devant nous! Avec quel art n'a-t-il pas choisi l'époque (1364-1477) qui, plus que toute autre peut-être, était appropriée à son système! C'est un temps où ces êtres collectifs et abstraits qu'on nomme les nations ne sont pas constitués encore; la politique naissante y laisse surtout agir la passion personnelle; les individus peuvent impunément être grands par l'héroïsme ou par le crime. M. de Barante les saisit dans toute leur vérité. Les personnages, tels que Jean Hyons, Pierre Dubois, Jacques Artevelt, sont aussi vivants que ceux de Walter Scott. La croisade des chevaliers français en Hongrie est une peinture admirable : la bataille

copolis produit l'effet de la plus saisissante réalité. La
ure du vieil amiral qui seul au milieu des janissaires
six fois en l'air la bannière de la France, la mort du
nt Coucy, l'héroïsme du jeune comte de Nevers, qui
puis Jean sans Peur, tout cela est frappant, tout cela
sse sous nos yeux. En somme, ce livre est une œuvre
us grand mérite, quoiqu'il soit à désirer que la méthode
. Barante, sujette même ici à tant de défauts, soit adop-
utôt par les auteurs de romans historiques que par les
iens.

ustin Thierry ; de Sismondi ; MM. Michelet et Thiers.

us nous sommes étendu avec plaisir, malgré le peu
ace qui nous reste, sur les deux noms illustres qui re-
ntent les limites extrêmes des deux écoles opposées.
passerons rapidement sur les autres, quels que soient
mérite et leur juste célébrité ; vu qu'ils ont combiné,
des proportions diverses, les systèmes que nous venons
lier isolément. Il était plus naturel qu'on cherchât à
r ces deux moitiés de l'histoire, qu'il ne l'avait été de les
er. Augustin Thierry, l'homme de France qui, dans ce
er quart de siècle, a le plus contribué, après M. Guizot,
ogrès des études historiques[1], sans fondre encore en lui
ux écoles, les suit alternativement et presque avec un
bonheur. Ses excellentes *Lettres sur l'histoire de France*,
nt exercé une si grande influence sur les historiens ve-
près lui, renferment une partie critique et une partie
tive. Son *Histoire de la conquête d'Angleterre par les
ands*, est rédigée dans le système de l'école descriptive.
ne suis tenu aussi près qu'il m'a été possible, dit-il dans
troduction, du langage des anciens historiens soit con-
rains des faits, soit voisins de l'époque où ils ont eu
» Cependant nous y trouvons un avantage qui manquait

n sait que ce martyr de la science a non-seulement dévoué sa vie, mais
sacrifié sa vue à l'étude, et que, malgré sa cécité, il n'en continuait
ins ses courageux travaux. L'histoire a maintenant son Homère. Augus-
erry est né en 1788 ; la France l'a perdu en 1856.

à M. de Barante. L'auteur ne s'abstient pas de manifester son opinion personnelle sur les événements qu'il raconte, seulement il sait donner à ses réflexions une forme dramatique qui n'interrompt point le récit. « Lorsque j'ai été obligé, ajoute-t-il, de suppléer à leur insuffisance par des vues plus générales, j'ai cherché à les autoriser, en reproduisant les traits généraux qui m'y avaient conduit par induction. Enfin j'ai toujours conservé la forme narrative, pour que le lecteur ne passât pas brusquement d'un récit antique à un commentaire moderne, et que l'ouvrage ne présentât pas les dissonances qu'offriraient des fragments de chroniques entre-mêlés de dissertations. » C'était un premier et très-habile essai de fusion entre les deux systèmes.

Sismondi[1] appartient également aux deux écoles, mais sans s'élever dans l'une ni dans l'autre au rang des écrivains que nous venons de nommer. Son principal mérite, et c'est un mérite considérable, consiste dans son immense savoir. Son *Histoire des Français* surtout est encore supérieure sous ce rapport à celles des *Républiques italiennes.* Sismondi connaît toutes les sources, il a tout lu, tout discuté, tout apprécié : ce livre est désormais un ouvrage indispensable. Son point de vue philosophique est loin de mériter les mêmes éloges. Sévère et inébranlable dans ses opinions, il applique au passé l'inflexible niveau de ses idées, et frappe sans exception, sans indulgence, tout ce qu'il n'y trouve point conforme. Il fait volontiers un crime au moyen âge de n'avoir pas deviné son idéal de droit public et d'économie nationale ; il ne peut pardonner au seizième siècle de ne pas connaître la tolérance philosophique du dix-huitième. On s'étonne qu'avec tant de science du passé Sismondi n'en ait pas davantage le sentiment ; qu'il ne voie pas que ces temps ne pouvaient être que ce qu'ils ont été. Cette disposition du juge nuit au style du narrateur ; on peint mal ce qu'on ne goûte pas. Sismondi

1, Né en 1773, à Genève; mort en 1842.—OEuvres principales : *Histoire des Français*, 31 vol. in-8 (1821-1844) ; *Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, 16 vol. in-8 (1807-1808) ; *De la littérature du midi de l'Europe*, 4 vol. in-8 (1813) ; *Nouveaux principes de l'économie politique*, 2 vol. in-8 (1819).

e point ses tableaux par la chaleur de l'imagination. ıt d'ailleurs qu'il ne domine pas assez toute sa matière s. Il n'a pas séparé le travail de la rédaction de celui :herches; il a écrit chaque siècle avant d'avoir étudié ınt : c'était se priver de gaieté de cœur des lumières époque reflète sur l'autre : c'était écrire l'histoire avec mes inconvénients qu'un contemporain, mais non avec mes avantages. Le langage même de cet écrivain génè est pas toujours parfait : c'est un des rares auteurs .it avec plus plaisir dans une traduction[1].

.ous les historiens qui ont cherché à réunir le double d'un aperçu philosophique et d'une fidèle peinture, le .rdi, le plus brillant, le plus capricieux est M. Miche- a vue d'ensemble à laquelle il aspire n'est pas seule- :omme chez ses devanciers, le rapport de causalité qui ıe les faits, c'est une véritable philosophie de l'histoire. ɔrs les phénomènes il cherche à saisir la loi qui les do- et, dans ses généralisations puissantes, il voudrait, du 'une idée, dérouler toute l'histoire comme la consé- dérive d'un principe. Il porte la même force d'imagi- dans les détails du récit. L'histoire telle qu'il la conçoit lus, comme il le dit lui-même, une pure narration, ıe *résurrection*. Il est vrai que ses morts aussi renais- arfois transfigurés. Avec une fantaisie aussi créatrice, ıce inépuisable est un danger de plus; le passé est si ıour lui qu'il y voit facilement tout ce qu'il y désire. chelet, trop historien pour n'être que poëte, est aussi ıëte pour n'être qu'historien. C'est au moins un écri- ɪs plus originaux, des plus attachants. Le charme de rages consiste à mêler l'auteur à tous les faits qu'il ; vous avez toujours là, près de vous, un homme, un ıi vous communique sans mesure son imagination, son issement, son esprit. Michelet a transporté dans l'his- *humour* que nos voisins n'avaient introduit que dans n. Toujours jeune sous ses précoces cheveux blancs,

1. traduction anglaise de l'*Histoire des Français*, faite sous les yeux de passe pour excellente.
ın 1798, à Paris; mort en 1873

urs spirituel sous son immense érudition, il est de ces
nes qui ne vieillissent point. Le seul effet du temps sur
comme autrefois sur Voltaire, c'est de lui donner plus
alice, plus d'âpreté, peut-être plus d'aigreur. Le pro-
du passé s'est laissé entraîner dans la lutte de nos pas-
contemporaines. Il a commencé l'histoire comme un
e : il menace de la finir comme un éloquent pamphlet[1].
. Thiers[2] a été plus fidèle au culte sévère de l'histoire
re vive et spirituelle aussi, mais avant tout positive e
que, il fait de plus en plus prédominer en lui l'homme
ires sur l'artiste, Polybe sur Hérodote. Doué d'un ad-
ble bon sens, d'une merveilleuse facilité à tout voir, à
comprendre, à tout expliquer, il semble porter la clarté
lui; la lumière l'accompagne jusque dans les questions
us difficiles : lois, commerce, finances, tactique militaire,
devient aisé, intéressant pour le lecteur dès que M. Thiers
uché. On se sent heureux et presque fier de comprendre
effort ce qu'on jugeait inabordable. Le don particulier
t esprit facile c'est de s'approprier par une méditation
e, ce qu'il emprunte à tout le monde. C'est ainsi qu'au
t de sa carrière il sut interroger les principaux acteurs
and drame révolutionnaire. « Vieux débris de la Consti-
e, de l'Assemblée législative, de la Convention, du Conseil
inq-cents, du Corps législatif, du Tribunat; girondins,
agnards, vieux généraux de l'Empire, fournisseurs des
es révolutionnaires, diplomates, financiers, hommes de
e, hommes d'épée, hommes de tête, hommes de bras,
hiers passait en revue tout ce qu'il en restait, question-
l'un, tournant autour de l'autre pour le faire parler,
nt l'oreille gauche à celui-ci, l'oreille droite à celui-là;
is réunissant, coordonnant dans sa tête tous ces propos
rompus, il rentrait chez lui, se couchait sur le *Moniteur*,
outait une page de plus à cette belle *Histoire de la Révo-*

la fin de la Restauration, M. Michelet n'avait encore publié que son
u chronologique de l'histoire moderne, 1825 ; ses *Tableaux synchroniques*
stoire moderne, 1826 ; les *Principes de la philosophie de l'histoire*, tra-
le *la Scienza nuova* de Vico ; et le *Précis de l'histoire moderne*, 1828.
é en 1797, à Marseille.

lution française[1] » qui parut de 1823 à 1827, et fut placée dès l'abord aux premiers rangs de nos grands travaux historiques. On a accusé dans l'auteur cette impartialité de l'intelligence : on a prétendu qu'indifférent au crime et à la vertu, l'historien n'avait d'admiration que pour le succès, et ne commençait à blâmer ses idoles successives qu'à l'instant de leur chute. Il y a exagération dans cette critique; mais peut-être faut-il avouer que, dans le premier ouvrage de M. Thiers, le plaisir de comprendre empiète un peu sur le devoir de juger. Ne nous plaignons pas trop de ce défaut. Tant d'hommes aujourd'hui possèdent la qualité contraire!

Au-dessous des historiens illustres que nous n'avons fait qu'indiquer, il en est vingt autres qui mériteraient d'être cités aussi. Nous ne faisons point un catalogue; il nous suffit de signaler les chefs d'école, ceux qui représentent une idée ou une tendance nouvelle. Nous devons néanmoins ajouter que jamais en France l'histoire n'avait été généralement cultivée avec plus d'ardeur, comprise avec plus d'intelligence, écrite avec plus d'intérêt.

CHAPITRE XLVIII.

L'ÉCOLE ROMANTIQUE.

Le Cénacle. — La préface de Cromwell. — Les Orientales et les Feuilles d'automne. — MM. de Vigny, de Musset, Sainte-Beuve, Deschamps. — Le drame; Shakspeare; Hernani; Marion Delorme. — M. Alexandre Dumas. — Conclusion.

Le Cénacle.

Nous avons, dans nos études précédentes, atteint et quelquefois dépassé la seconde moitié de la Restauration. Alors

1. *Galerie populaire des contemporains illustres*, par un homme de rien (M. de Loménie).

a question morale est décidée : les principes religieux et sociaux, dont le rétablissement semble la tâche de notre siècle, sont affirmés par des voix éloquentes. La question de forme se pose avec plus de netteté; l'école romantique promulgue et pratique ses théories. Le public lui-même est attentif, et trouve entre deux révolutions politiques, le loisir de se passionner pour un problème de littérature.

Par le fait, il était déjà résolu. La poésie de Béranger et de Lamartine n'était pas celle de l'école impériale; Chateaubriand jouissait depuis longtemps de toute sa gloire; on peut dire que la révolution littéraire était accomplie. Que restait-il donc à faire? Reconnaître ce qui existait déjà, l'ériger en système, le formuler, l'exagérer même. La littérature nouvelle était victorieuse sur toute la ligne, mais il fallait une fanfare un peu bruyante pour informer le public de son triomphe.

Elle commença à sonner vers 1827. Les poëtes de la défunte *Muse française* étaient dispersés; le faisceau politique qui les avait réunis était rompu. » Autour de M. V. Hugo et dans l'abandon d'une intimité charmante, il s'était formé un très-petit nombre de nouveaux amis; deux ou trois des anciens s'étaient rapprochés. On devisait les soirs ensemble; on relisait les vers qu'on avait composés. Le vrai moyen âge était étudié, senti dans son architecture, dans ses chroniques, dans sa vivacité pittoresque; il y avait un sculpteur, un peintre parmi ces poëtes, et Hugo, qui de ciselure et de couleur, rivalisait avec tous les deux.... L'hiver on eut quelques réunions plus arrangées, qui rappelèrent peut-être par moments certains travers de l'ancienne *Muse*. » Et l'auteur des lignes que nous venons de citer, témoin et acteur de ces soirées intimes, se reproche d'avoir trop poussé à l'idée du *Cénacle* en le célébrant[1].

C'est toujours dans des sociétés de ce genre qu'on se donne le courage de l'exagération. L'homme de lettres y a deux sortes d'opinions : les siennes, qu'il endort, et celles de la coterie, qu'il affiche. L'opinion officielle du *Cénacle* fut le romantisme le plus hardi, le plus flamboyant. On l'étala avec

1. Sainte-Beuve, *Critiques et portraits*, t. I, p. 363.

fracas dans les journaux, dans les préfaces : à l'éclat du talent on voulut joindre celui du scandale. Les vieux classiques endurcis servirent merveilleusement cette habile tactique, ils se fâchèrent; ils firent du bruit avec leur colère, comme les romantiques avec leurs théories. Baour-Lormian, dans sa comédie *le Classique et le Romantique*, établissait une synonymie peu polie entre classique et honnête homme, romantique et fripon. Bientôt il braqua contre ses adversaires son *Canon d'alarme*, mais il montra peu de goût dans le choix de sa mitraille; il disait, entre autres gracieuses choses :

Il semble que l'excès de leur stupide rage
A métamorphosé leurs traits et leur langage ;
Il semble, à les ouïr grognant sur mon chemin,
Qu'ils ont vu de Circé la baguette en ma main.

On pouvait trouver un compliment plus délicat, mais non une périphrase plus classique. Vanderbourg, Auger, Alexandre Duval figurèrent bravement dans ce combat digne d'un nouveau *Lutrin*. Le feuilletoniste Hoffman, l'enfant terrible du parti, s'écriait en parlant de Schiller, qu'un homme qui avait fait d'aussi pitoyables tragédies que la *Pucelle d'Orléans*, « méritait d'être fouetté sur la place publique. » Jadis le Misanthrope de Molière trouvait qu'un homme est pendable après avoir fait de mauvais vers : les Trissotins du dix-neuvième siècle s'étaient humanisés. Il n'est pas jusqu'à Lemercier, accusé à tort d'être le père de la nouvelle école[1], qui ne s'empressât de la maudire dans son *Caïn, parodie-mélodrame, précédée d'un prologue et d'un pot-pourri-préface*; il s'écriait, dans toute l'indignation d'un Juvénal :

Avec impunité les Hugo font des vers!

Pour remédier à un si grand malheur, au mois de janvier 1829, sept vénérables, parmi lesquels on distinguait l'auteur du *Canon d'alarme*, avec MM. Jouy, Arnault et Étienne, présentèrent au roi Charles X une requête à l'effet d'exclure du Théâtre-Français toute pièce entachée de romantisme. Le

1. *Non tundis culpandus virtutibus*, comme dit Tacite.

ondit, en homme d'esprit, que, dès qu'il s'agissait e, *il n'avait que sa place au parterre*. La carrière ouverte aux frères puînés de *Cromwell*, et l'école y perdit la popularité d'une petite persécution[1].

La préface de Cromwell.

vains de la jeune école acceptaient courageusement « On pourrait quelquefois, disait leur plus illustre rendre à regretter ces époques plus recueillies ou érentes qui ne soulevaient ni combats ni orages paisible travail du poëte. Mais les choses ne vont Qu'elles soient comme elles sont. Les luttes sont onnes, *malo periculosam libertatem*[2]. » La préface ame de *Cromwell* fut le manifeste du parti. Elle 827, le même rôle qu'avait rempli, en 1549, la *illustration de la langue française*, par du Bellay. n n'était pas sans analogie, et le *Cénacle* avait plus rt avec la *Pléiade;* comme elle, il renfermait des n plus grand talent; il voulait, comme elle, renou- rme d'une littérature vieillie. Mais le mouvement n sens inverse; l'école de Ronsard réagissait contre âge au nom de l'antiquité : la Pléiade moderne imitation de l'antiquité en s'appuyant sur le moyen

aration de principes de M. V. Hugo était tracée diesse de touche qui caractérise ce puissant esprit. ivisait en trois époques toute la carrière qu'a par- umanité : les temps primitifs, l'antiquité, l'âge La poésie se partageait en trois formes correspon- de, l'épopée et le drame. L'âge chrétien ou mo- tout dramatique. Le drame, forme plus complexe, réhensive que les deux autres, embrassait tous les le la vie, le corps comme l'esprit, le grotesque

fut dédommagée un peu plus tard. Dans sa préface de *Marion* V. Hugo se plaint énergiquement de la censure, si indulgente pour d'école et de convention, qui fardent tout, et par conséquent t; impitoyable pour l'art vrai, consciencieux, sincère. »
des *Orientales*.

mme le beau : l'idéal suprême de la poésie moderne était caractère. Le brillant critique renversait ensuite, en se uant, l'échafaudage des règles arbitraires. Comme Gœthe, ne reconnaissait qu'une seule des trois fameuses unités, lle de l'ensemble (*das Fasslicke*)[1]. Puis il se moquait avec eaucoup d'esprit de l'école classique, de ses périphrases, de n élégance factice, et terminait par d'excellentes observaons sur la langue et les vers dramatiques.

Le principal défaut de ce manifeste, c'était d'être un maifeste. Dans la lutte, les idées s'exagèrent pour se mieux essiner, le ton même prend une certaine importance, qu'un uart de siècle plus tard on trouve presque déclamatoire. 'est ce que nous éprouvons aujourd'hui en relisant tous les rits dogmatiques de l'école jadis nouvelle. Les auteurs semlent toujours sur le trépied : ils ne parlent que de Dieu, de humanité, de leur haute mission : ils vous font l'histoire de civilisation à propos d'un drame. Tout cela était alors bien in de paraître ridicule, et atteste l'intérêt que le public tachait à une réforme poétique.

Même caractère dans les doctrines : la vérité toute pure eût pas été assez piquante, assez agressive pour une déclation de guerre. Quoi de plus juste que de dire que la poésie oderne ne devait être exclusivement ni grecque ni latine, ais s'inspirer des idées, des sentiments de notre époque, ur exprimer des vérités qui sont de tous les temps? Nous mmes les héritiers du moyen âge et de l'antiquité, mais ant tout nous sommes nous-mêmes; notre poésie n'est pas us celle de saint Louis que celle d'Auguste. Le manifeste, nfondant tous les siècles chrétiens dans une seule appel:ion, ne voyait rien à opposer à la Grèce et à Rome que le oyen âge. Il renversait une idole, mais pour en adorer une tre.

L'école classique avait porté trop loin les dédains de son ût. Elle s'était fait un idéal traditionnel et trop étroit i excluait sans raison de véritables beautés. Il fallait comendre que l'Être et le Beau sont essentiellement une seule et

1. Voyez plus haut, p. 583.

même chose, que le laid n'est qu'une limite, et qu'il peut entrer comme *moment* dans l'idée concrète de la beauté; qu'en tout cas il ne doit jamais être qu'un moyen et jamais un but, qu'une ombre et jamais un objet. Cette nuance de doctrine eût paru trop fine pour être un dogme, trop allemande, si l'on veut, pour devenir populaire. Entraîné sans doute par l'ardeur de la lutte et par la loi inflexible de toute réaction, M. V. Hugo donna une importance immense et peu philosophique à cet élément négatif; il fit du grotesque le pendant nécessaire et corrélatif du beau : il reconnut deux principes dans l'art, il fut manichéen en poésie.

Cette erreur le conduisait à en commettre une autre. Si le beau n'a pas plus de droit que le laid à la préférence de l'artiste, il ne reste plus qu'à reproduire le réel. Telle fut, en effet, la doctrine du plus grand nombre des poëtes romantiques. L'auteur du manifeste était trop grand artiste pour l'embrasser tout à fait. Il hésita, il réserva les droits de l'idéal, sans trop savoir en quoi les établir. « Une limite infranchissable, dit-il, sépare la réalité selon l'art de la réalité selon la nature. Il y a étourderie à les confondre, comme le font quelques partisans peu avancés du *romantisme.* » Puis, au lieu d'une définition, il nous donne une métaphore : « Il faut que le drame soit un miroir de concentration qui, loin d'affaiblir la couleur et la lumière, ramasse et condense les rayons colorants, qui fasse d'une lueur une lumière, d'une lumière une flamme; alors seulement le drame est avoué de l'art. » Ce principe, si vrai en soi, n'était pas sans danger : il pouvait devenir la théorie de l'emphase.

Le syncrétisme un peu confus des poëtes romantiques eut du moins ceci de bon qu'il élargit les portes de l'art, et y fit entrer ce que l'école pseudo-classique avait eu tort d'en exclure, l'histoire, c'est-à-dire l'homme plus vrai et souvent plus beau que les pâles abstractions qu'elle lui substituait.

Ils rendirent encore à l'art l'éminent service d'en finir par le ridicule avec toute règle arbitraire. « Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes, s'écriait l'auteur de *Cromwell.* Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art : il n'y a ni règles ni modèles; ou plutôt il

d'autres règles que les lois générales de la nature, qui
nt sur l'art tout entier, et les lois spéciales qui, pour
e composition, résultent des conditions d'existence pro-
chaque sujet. » Le romantisme fut, à tout prendre,
que le définit si bien M. V. Hugo, *le libéralisme en
ture*. Comme l'autre libéralisme, il chercha surtout des
ties pour la liberté individuelle, la faculté pour chacun
soler et de vivre à sa fantaisie, le tout à ses risques et
. Ce fut avant toute chose une doctrine négative, qui
périr dans son triomphe. Aussi « les misérables mots
erelle, *classique* et *romantique*, sont-ils tombés dans
ne de 1830, comme gluckiste et picciniste dans le gouffre
89. L'art seul est resté[1]. »

Les Orientales et les feuilles d'automne.

rt, entre les mains de l'école romantique, présenta les
es erreurs que la théorie. Elles y furent même d'autant
rappantes que la divergence des rayons est plus visible
irconférence qu'au centre. A l'abstraction classique suc-
un grossier réalisme qui croyait avoir tout fait quand
it étonné les yeux par ce qu'il appelait la couleur locale
r les singularités d'un costume plus ou moins histori-
Le moyen âge fit fureur : on en glorifia toutes les dif-
tés. Le laid fut recherché avec soin, comme ayant plus
ractère : le dégoûtant, l'horrible se substitua au pathé-
, l'instinct à la passion, la fantaisie au sens commun.
uilla les charniers, on exploita le bourreau, on étala au
l jour les plaies les plus repoussantes de la société. On
a à frapper fort plutôt que juste. Les jeunes poëtes de
ressemblèrent aux athlètes antiques, dont tous les efforts
ient à jeter le javelot au delà du but : *sæpe trans finem
 nobilis expedito*. La première ivresse de la liberté lit-
e dégénéra trop souvent en licence; le libéralisme poé-
eut son 93. On n'entendit pas assez ces belles paroles
aître, le maître lui-même les oublia peut-être quelque-

1. éface de *Marion Delorme*.

lois : « Que les vieilles règles de d'Aubignac meurent avec les vieilles coutumes de Cujas, cela est bien ; qu'à une littérature de cour succède une littérature de peuple, cela est mieux encore ; mais surtout qu'une raison supérieure se rencontre au fond de toutes ces nouveautés. Que le principe de liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans les lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois[1]. »

Au milieu des exagérations qu'une réaction quelconque entraîne toujours à sa suite, on vit s'élever des œuvres qui ne doivent point périr. La poésie lyrique, qui avait déjà, dans la première période de la Restauration, payé largement son tribut au public, fut encore, dans la seconde, le genre le plus fécond, et, à tout prendre, le plus heureux. Quoi qu'en ait dit l'auteur de la préface de *Cromwell*, l'ode n'est pas le privilége des siècles primitifs : elle semble, au contraire, comme expression toute spontanée des sentiments individuels, devoir convenir surtout à une époque d'isolement et d'indépendance morale telle que la nôtre. M. Victor Hugo en donna lui-même les plus éclatantes preuves. L'année qui suivit le manifeste dont nous avons parlé, le poëte composait les *Orientales*[2], la plus magnifique efflorescence de son imagination. Ici la poésie lyrique prenait un caractère nouveau et analogue aux doctrines de la jeune école. Ce n'était plus ni l'élan des passions politiques, ni les poétiques douleurs d'une âme repliée sur elle-même ; c'était du rhythme, de la lumière, d'étincelantes couleurs, que le poëte semblait avoir dérobées aux heureuses contrées qu'il chantait : le monde extérieur y versait à pleines strophes ses plus riches images, et à peine sentait-on battre le cœur du poëte, sous cette profusion d'or, de rubis et de parfums étrangers. Son âme s'était perdue et absorbée, comme celle du faquir de l'Orient, dans la séduisante nature qui l'enveloppait.

> C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie,
> L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,

1. Préface d'*Hernani*.
2. Elles parurent en 1828.

Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout, comme un écho sonore[1].

Ce culte de la forme, cette adoration de la matière, cette poésie qui la pénètre, la vivifie, l'arrache à son inertie pour lui imprimer le cachet divin de la beauté, était un retentissement lointain des doctrines panthéistiques de l'Allemagne, c'était un des rayons de la poésie de Gœthe. « Il a fallu, disait justement un critique, une singulière puissance de talent pour fixer l'attention paresseuse des lecteurs de France, en mettant dans ce poëme tous les éléments, excepté l'élément humain. Il a fallu des ressources multipliées, des secrets imprévus, pour dissimuler pendant quatre mille vers l'absence du cœur et de la réflexion. A la place de la poésie, vous avez mis la peinture et la musique, ou plutôt de la peinture et de la musique vous avez fait une poésie nouvelle, sans larmes et sans rêveries, mais douce et nonchalante, pleine de murmures harmonieux et de lointaines perspectives : dans l'ivresse des sens on oubliait de penser[2]. »

Tel est le trait saillant de la poésie de M. V. Hugo, une prédilection constante pour les images visibles, pour la partie pittoresque des choses. Quelques-uns des poëtes de son école ont encore exagéré cette tendance et en ont fait un véritable matérialisme poétique. Ce caractère domine chez M. Th. Gautier.

Mais là ne devait pas s'arrêter le génie de M. V. Hugo : sur la limite même où nous terminerons cette histoire, nous trouvons un nouveau recueil, supérieur, selon nous, aux brillantes *Orientales*, ce sont *les Feuilles d'automne*. Ici l'horizon s'est assombri, et n'en est que plus attachant : l'artiste demeure, mais l'homme reparaît. La pensée du poëte se repose, avec une douce émotion, sur des souvenirs, sur des regrets. Il songe à ceux qui ne sont plus, à son vieux père qu'il ne doit plus revoir, à cette maison des environs de Blois,

1 *Les Feuilles d'automne.... Data fata secutus.*
2. G. Planche, *les Royautés littéraires.*

ınche et carrée au bas de la colline verte ; » il jette un rd triste et attendri sur sa jeunesse :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,
Qnand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?

out il épanche une tendresse ineffable sur l'enfance, sur blondes et frêles têtes, ce doux présent si riant d'avenir.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies;
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!...

Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie,
Et sa bouche aux baisers!

e sensibilité simple et abordable à tous, cette note sı e manquait encore à la lyre française. V. Hugo com- , ici un intervalle qu'avaient laissé entre eux Lamartine et ınger.

›utefois, nous devons l'avouer, à côté des admirables .es de son talent lyrique, M. V. Hugo n'est pas exempt défauts que devaient produire soit le caractère même de esprit, soit sa position de chef d'école. Il y a dans la əur de ses conceptions, dans le dessin hardi de ses plans, la franchise un peu crue de son style, quelque chose ıent le défi et la provocation. On voit le parti pris de er les préjugés et les habitudes littéraires, d'imposer ses ices comme son génie, d'entrer de plain-pied dans l'ad- tion du lecteur, comme dans sa conquête. En théorie vait détrôné la souveraineté du *beau* pour y substituer

celle du *caractère :* en pratique il était à craindre qu'on ne la remplaçât quelquefois par celle de la fantaisie. On s'était proclamé indépendant de l'*étiquette;* pour faire parade de sa liberté, on devait parfois oublier même les *lois*.

MM. de Vigny, de Musset, Sainte-Beuve, Deschamps.

Après M. Victor Hugo, on plaçait au premier rang parmi les poëtes romantiques le doux, le chaste, l'élégant auteur de *Moïse* et d'*Éloa*. M. le comte Alfred de Vigny [1] n'avait pas l'enthousiasme, l'élan, la brillante facilité du poëte des *Orientales ;* artiste pur et recueilli, ciselant avec amour tous les détails d'une composition; enveloppant volontiers ses idées poétiques d'une action, d'un récit, comme si elles eussent craint d'affronter le public face à face, ce poëte s'était fait, dans l'école nouvelle, une place à part, une douce et calme retraite pleine d'ombre, d'harmonie et de parfums. On ne trouvait pas chez lui cette audace militante de ses jeunes confrères; il manquait même un peu de verve et d'énergie. Sa merveilleuse douceur de langage n'avait ni la précision qui serre vivement la pensée, ni la rapidité lyrique qui, pour employer l'un de ses plus beaux vers,

> Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend:

L'éclat de ses images s'affaiblit à travers les replis ondoyants de sa périphrase :

> La gaze et le cristal sont leur pâle prison.
> .... La lumière au fond de l'albâtre étincelle,
> Blanche et pure, et suspend son jour mystérieux.

C'est quelque chose d'un peu mignard, d'un peu froid. Il aime à transporter la scène de ses récits dans une antiquité factice, où s'efface toute réalité, toute vraisemblance terrestre. On sent, derrière cette poésie gracieuse mais peu

[1]. Né en 1798 à Loches, mort en 1864. — OEuvres avant 1830 : *Poëmes antiques et modernes* (recueillis en 1826) ; *Cinq-Mars* (1826).

virile, l'admiration complaisante et assurée d'une petite société d'élite, d'un cercle aristocratique et indulgent.

M. de Vigny avait, même dans ses poëmes, quelque chose d'épique ou du moins de narratif : il a composé en 1826 un de nos meilleurs romans historiques, alors que M. V. Hugo essayait encore, dans des romans de jeune homme et de poëte lyrique, tels que *Han d'Islande* et *Bug-Jargal*, la plume qui devait écrire *Notre-Dame de Paris*. M. de Vigny eut d'autant plus de mérite à réussir dans son *Cinq-Mars*, qu'il avait mal conçu alors le caractère du roman historique. Au lieu de faire comme Walter Scott, comme plus tard l'auteur de *Notre-Dame*, qui ne prennent à l'histoire que le cadre, l'esprit et les mœurs du temps où ils transportent l'action, tandis qu'ils inventent l'intrigue et en chargent des personnages fictifs, M. de Vigny voulait que les événements et les personnages principaux fussent historiques aussi. Cette condition nouvelle gênait chez lui la fiction et falsifiait l'histoire. On peut reprocher à l'auteur de *Cinq-Mars* d'avoir calomnié, dans cet intéressant récit, la mémoire d'un de nos plus grands hommes, Richelieu.

A côté du calme et élégant Alfred de Vigny, le jeune Alfred de Musset, âgé de dix-huit ans, présentait le plus étincelant contraste. C'était le gai et capricieux *Ariel*, s'avisant çà et là de jouer le rôle de *Caliban;* c'était l'espiègle *Puck*, s'amusant à affubler d'une tête d'âne l'amant de *Titania*. Tout ce que l'esprit a de plus soudain, de plus capricieux, de plus mélangé, semblait former son essence : le grotesque, le bizarre, l'impossible se croisaient à chaque instant chez lui avec les inspirations les plus charmantes, et formaient le tissu versicolore de son style. C'était quelque chose de leste, de dégagé, d'adorablement impertinent. Pareil au moucheron hargneux de la Fontaine, son bonheur était de faire enrager doctement les vieux lions classiques[1]. Multiple, insaisissable, il copiait tantôt la franche allure de Mathurin Régnier (*Don Paëz*),

1. Il se moquait quelquefois de la prosodie comme du bon sens ; il commençait, par exemple, un récit par ces vers alexandrins :

Un dimanche (observez qu'un dimanche la rue

t la passion de Faust (*la Coupe et les lèvres*), quelquefois
eintures ardentes de *Parisina*, de *Lara*, du *Corsair*
ia), plus souvent les zigzags épiques de *Don Juan* (*Na*
na), en attendant qu'il vînt, rival de Marivaux, apporter
héâtre-Français ses délicieux *Caprices*.

tre les deux Alfred, l'un artiste soigneux, l'autre piquant
oriste, M. Sainte-Beuve[1] formait la transition. Il fon-
n lui, sans disparate, mais en les affaiblissant, leurs
tés diverses, *velut cinnus amborum*, comme dit Cicéron.
ractère particulier des vers de M. de Sainte-Beuve est
simplicité familière et délicate : on croirait lire une prose
ble légèrement parfumée de poésie. Il rappelle quelque-
dans ses *Consolations* Wordsworth et les *lakists* anglais.
e jusque dans la critique, il saisit avec une imagination
avec une sympathie universelle et souvent trop complai-
, les diverses natures d'écrivains. Esprit délicat et
ble, il sait tout comprendre, tout deviner, tout exprimer
une grâce charmante.

parlant d'esprit et de grâce, nous n'aurons garde d'ou-
les deux frères Deschamps : l'un, Émile, l'auteur des
es françaises et étrangères, doué d'un style léger et facile

Vivienne est presque toujours vide, et la cohue
Est aux Panoramas ainsi qu'aux boulevards), etc....

de chefs-d'œuvre ont fait plus de bruit, dans leur temps, que sa *Ballade*
une, où on lisait :

C'était dans la nuit brune
Sur un clocher jauni
　　La lune
Comme un point sur un i....
Es-tu l'œil du ciel borgne?
Quel chérubin cafard
　　Nous lorgne
Sous ton masque blafard?
N'es-tu rien qu'une boule,
Qu'un grand faucheux bien gras,
　　Qui roule
Sans pattes et sans bras?
Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit? T'étais-tu
　　Cognée
A quelque arbre pointu?

Né en 1803, à Boulogne-sur-Mer.

que V. Hugo n'a pas cherché et que de Vigny n'a pas atteint; l'autre, Antony, le traducteur de Dante, plus mâle, plus ferme, comme l'exigeait son œuvre; tous deux trop insoucieux de leur renommée, et daignant à peine ou continuer d'écrire, ou recueillir les plus jolies pièces dont ils parsemaient nos revues.

Nous ne pouvons mieux conclure ce rapide examen que par les lignes suivantes empruntées au critique dont nous parlions tout à l'heure, et qui vient, à vingt ans de distance, jeter un coup d'œil général et moins indulgent sur la route que ses amis et lui ont jadis parcourue. « Ce qu'on peut dire sans se hasarder, c'est qu'il est résulté de ce concours de talent, pendant plusieurs saisons, une très-riche poésie lyrique, plus riche que la France n'en avait soupçonné jusqu'alors, mais une poésie très-inégale et très-mêlée. La plupart des poëtes se sont livrés, sans contrôle et sans frein, à tous les instincts de leur nature, et aussi à toutes les prétentions de leur orgueil, ou même aux sottises de leur vanité. Les défauts et les qualités sont sortis en toute licence, et la postérité aura à faire le départ. Rien ne subsistera de complet des poëtes de ce temps[1]. »

Le drame; Shakespeare; Hernani; Marion Delorme.

La poésie lyrique, l'expression libre des sentiments intimes et personnels, avait été le triomphe de l'école romantique; la poésie dramatique fut son ambition. Mais le succès fut loin d'être égal. Le principe funeste qui déjà nuisait à son ode, ruina son théâtre : l'esprit de système. Elle voulut faire du drame la négation bruyante de la tragédie; elle chercha, non le beau en soi, mais la contradiction; chacune de ses représentations fut un combat. Or, nous l'avons déjà dit à propos des *Moralités* du moyen âge, le genre dramatique est celui qui se prête le moins aux systèmes : le public consent difficilement à se faire complice et à recevoir la consigne; il est, de sa nature, juge et non plaideur; il veut du

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. I, p. 208.

plaisir, non des théories, et ne se résigne point à s'ennuyer dans l'intérêt de l'art.

Pour avoir une contradiction toute faite, un scandale dramatique bien choquant, bien retentissant et en même temps marqué des noms illustres, les romantiques n'avaient pas besoin de chercher beaucoup. Ils avaient sous la main les théâtres étrangers. Déjà quelques poëtes semi-classiques s'étaient adressés à l'Allemagne, que Mme de Staël avait révélée si éloquemment à la France. M. Pierre Lebrun avait donné en 1820 une *Marie Stuart* timidement imitée de Schiller; M. Soumet avait fait jouer, en 1825, une *Jeanne d'Arc* d'après le même auteur. La route était ouverte; il ne s'agissait que de remonter plus haut et de marcher plus hardiment : on alla droit à Shakspeare; on lui demanda non pas son génie, mais sa forme, sa liberté absolue, ses changements de scènes, ses contrastes heurtés, sa langue audacieusement populaire. Du reste il faut le dire, on se méprit complétement sur le caractère de ce grand poëte.

Shakspeare, loin d'être un novateur barbare, s'était montré à son époque un régulateur intelligent. Il avait trouvé le théâtre anglais envahi par des habitudes dont il se moqua souvent, mais auxquelles il fut quelquefois contraint de sacrifier; un réformateur fait toujours quelques concessions à ce qu'il corrige. Les Anglais d'Élisabeth, ce peuple de hardis marins et de braves soldats, la tête encore pleine des passions de la guerre civile et des supplices sanglants échangés par les diverses factions religieuses, avaient besoin d'être remués énergiquement soit par le pathétique, soit par le ridicule. Il fallait de fortes liqueurs à ces mâles palais. Le tranquille bourgeois lui-même, quand il quittait son comptoir de la Cité pour le théâtre nouveau de Blackfriars, n'était pas fâché de relever par quelques émotions un peu vives la monotonie de ses pacifiques occupations. Les Green, les Nash, les Lilly, les Lodge, les Peele, les Kyd, prédécesseurs et contemporains de Shakspeare, jeunes gens pauvres et instruits, qui de tous les points de la province venaient chercher fortune à Londres, furent obligés, bon gré mal gré, de servir

ɔlic selon son goût, et d'*enfermer*, comme Lope de Vega, *ce et Plaute sous clef quand ils se mettaient à écrire*. Ce-ui vit pour plaire est forcé de plaire pour vivre, a ı poëte anglais. On se mit donc à tuer, à pendre, à brû-r la scène. Dans une tragédie de *Cambyse*, par Preston, que Shakspeare persifle plus tard avec bien d'autres, un ›te vieillard était écorché vivant en présence des specta-ét de son propre fils, qui s'écriait pathétiquement en le quatorze syllabes :

Quel fils ayant un cœur humain, peut voir ainsi
Son père écorché vif! Oh! pour moi quel souci[1]!

poëte ajoutait dans une rubrique naïve : « Écorchez-le ıne fausse peau. » Ailleurs une femme, narguant l'*Art* *ue* d'Horace, dévorait sur la scène ses propres enfants les avoir fait cuire et bouillir à point. Les poëtes qui ıisaient ainsi aux exigences de leur public avaient bien uè scrupule sur ces égarements de la souveraineté po-›e en matière de goût. Voici comment l'un deux, George ›stone, apprécie le ton général des compositions drama-s de son époque (1578) : « L'Anglais, en cette qualité, est rain, indiscret, désordonné. Il commence par fonder ıuvrage sur des impossibilités ; ensuite, en trois heures, ›court le monde, marie son héros, lui donne des enfants, it des hommes; de ces hommes il fait des conquérants ; nole des monstres, fait descendre les dieux du ciel, et er les diables de l'enfer. Ce qu'il y a de pis, c'est que plan n'est pas encore si imparfait que leur manière de iter n'est ridicule ; pourvu que le public rie, peu leur rte que ce soit à leurs dépens. Maintes fois, pour égayer rterre, ils mettent un bouffon à côté d'un roi ; dans leurs ıs assemblées ils font parler un fou; enfin ils n'obser-jamais le caractère ni le rôle du personnage qu'ils in-isent. »

[1] « What child is he of nature's mould could bide to see
His father fleaed in this wise? O! how it grieweth me! »

Ces premiers poëtes dramatiques suivaient donc
du peuple, au lieu de le comprendre et de le maîtriser:
les démagogues et non les démocrates du théâtre. C
d'éclatantes beautés jaillissaient parfois déjà comm
de ces sombres nuages, et suffisaient pour provoque
lation d'un grand homme.

Shakspeare accepta en poëte l'héritage de ses de
Il sut, sans changer leur système, en tirer tous ses a
Ses défauts furent ceux de son temps : son génie n'a
qu'à lui-même. Il consiste surtout dans le don de
d'exprimer la vie sous toutes ses formes et dans t
variétés. Shakspeare sympathise avec toutes les ex
toutes les idées : il semble que l'homme tout entie
lui. Il se transforme successivement dans tous ses
nages, et oublie ses propres sentiments pour adopter l
Il crée véritablement ses héros, il leur donne une v
pendante, qui n'est gênée ni par la volonté arbit
poëte, ni même par l'exigence de l'action. Une foi
et animés d'une existence personnelle, il les lance sans
pensée à travers les événements : c'est à eux de se fai
ment leur destinée. Maintes fois la fable dramatique
plier sous le faix des caractères : les unités aristotélique
et se rompent. Le poëte s'en soucie peu, il est trop
la vérité des personnages entraînera celle de l'intrigue
suprême qu'il pourra quelquefois enfreindre, mais qu
du moins la gloire de proclamer, c'est, « de ne point d
les bornes du naturel ; car tout ce qui va au delà s'éc
but de la scène, qui a été de tout temps et est encore
tenant de réfléchir la nature comme un miroir[1]. » Aj
avec M. V. Hugo, que le drame doit être un miroir c
centration, qui, loin d'affaiblir la couleur et la lumiè
condense et en augmente l'éclat.

Considérer Shakspeare ainsi que l'ont fait plusieurs a
du système romantique, comme le patron des nouv
barbares, c'était prendre précisément le contre-pied d
de ce grand poëte. Loin d'exagérer la licence du théât

1. *Hamlet*, acte III, scène 1re

glais Shakspeare l'avait restreinte. Ici encore notre jeune école tombait dans la même faute que les disciples de Ronsard ; elle imitait la forme du théâtre anglais, comme Jodelle avait imité celle du théâtre grec, sans saisir l'esprit caché qui l'animait, sans tenir compte de la différence des époques et des mœurs. Elle transportait la plante en négligeant les racines.

La réalité est impitoyable pour les systèmes. Un fait de peu d'importance apparente dut faire réfléchir nos jeunes novateurs et leur apprendre où en était le public. En 1829, M. Alfred de Vigny commença le feu en donnant au Théâtre-Français sa belle traduction du véritable *Othello*, masqué jusqu'alors par les timidités inconséquentes de Ducis. A coup sûr, c'était une choix habile que celui d'*Othello*. Nulle part Shakspeare ne se rapproche davantage du théâtre classique dans la conduite du drame et dans le culte des *deux unités*. D'un autre côté la traduction était aussi prudente que poétique, et plus sage encore que fidèle. Tout alla bien dans les premiers actes, et la représentation marchait sinon sans étonner, du moins sans choquer le parterre. Quelques endroits enlevèrent même des applaudissements. Mais lorsqu'on arriva à la terrible scène où se décide la destinée de Desdémona, où son mari lui redemande avec jalousie, avec colère le gage d'amour qu'il lui a donné, le *mouchoir* qu'a su dérober la ruse infernale d'Iago, à ce mot que le poëte français avait tout simplement traduit de l'anglais *handkerchief*, ce ne furent plus qu'éclats de rire, que sifflets, que tumulte : les habitués de la rue Richelieu ne purent souffrir ce Maure mal élevé qui, dans l'accès de sa fureur, ne savait pas trouver une élégante périphrase à la manière de Delille, une jolie charade dont le mot fût *un mouchoir*.

Ici c'est le public qui avait tort : les poëtes prirent leur revanche. M. Victor Hugo composa avant la fin de la Restauration deux de ses drames, *Marion Delorme* en juin 1829, et *Hernani* en septembre : *Hernani* seul fut représenté en 1830, le 25 février), *Marion* ne le fut que dix-huit mois plus tard. Ces deux pièces contenaient déjà presque tous les défauts qui se développèrent successivement dans les compositions dra-

ɔs du même poëte, depuis *Cromwell*[1] jusqu'aux *Bur-*
Ce que je blâme le plus sérieusement en lui, ce n'est
'imiter Shakspeare, c'est de ne pas lui ressembler

ffet, les innovations dans la forme dramatique, dont
niers spectateurs furent surtout choqués, sont, à tout
ɔ, habiles et mesurées. Le *lieu* de la scène ne change
cte en acte, licence accordée même par Marmontel, et
ıl aujourd'hui ne s'aviserait de contester. Le *temps*
ıhit l'action n'a rien d'exagéré, rien qui empêche l'es-
spectateur d'embrasser l'unité d'intérêt, seule chose
ɔlle dans une œuvre destinée au théâtre. M. Hugo,
ı instinct de grand artiste, « aime mieux à intérêt égal
ɔt concentré qu'un sujet éparpillé[2]. » Le mélange du
ue au sérieux est un point déjà plus vulnérable. Le
ıdèle à sa théorie, subordonne quelquefois trop peu le
r de ces deux éléments au second. La bouffonerie y
ıt déjà le pathétique, au lieu de le préparer. On sent
'et besoin de réaction contre la pruderie classique, be-
npéré par la crainte salutaire des sifflets et par le sou-
u terrible *mouchoir*.

cela méritait ou les éloges ou l'indulgence. Voici se-
.s le vice réel. Le poëte est toujours trop lyrique. Au
ɔ de Shakspeare, il fait dominer sa personne dans ses
Ses acteurs disent souvent de belles choses, mais on
ɔp qu'ils récitent une leçon. C'est M. Victor Hugo qui
ıt non Gomez, et non Didier. Vous retrouvez dans les
le trait éclatant et ambitieux des *Odes*, les développe-
épanouis des *Orientales*, quelquefois les notes atten-
. touchantes des *Feuilles d'automne;* mais on peut dire
e, quelque nom historique qu'il emprunte,

C'est toi, c'est toujours toi!

pas jusqu'au contraste, ce procédé ordinaire du sty-

well, qui n'avait pas été fait pour la représentation, fut imprimé

ce de *Cromwell*.

de notre poëte, qui ne revienne sous une forme agrandie et extraordinaire dans ses pièces théâtrales. Ce sont des antithèses, non plus de mots, mais de rôles; un roi opposé à un brigand, un bouffon à un grand seigneur, un amour de jeune homme à un amour de vieillard. Cela était encore excusable; l'antithèse va plus loin, elle se pose violente et criarde dans la conception d'un seul personnage, dans les développements du même rôle. Qu'est-ce que Cromwell? « une sorte de Tibère Dandin. » C'est M. Hugo qui l'a dit. Qu'est-ce que Hernani? un bandit plein d'honneur. Qu'est-ce que Marion Delorme? une courtisane pleine d'amour. Mais écoutons le poëte lui-même.

« Quelle est la pensée intime.... dans *le Roi s'amuse?* La voici. Prenez la difformité physique la plus hideuse.... éclairez de tous les côtés, par le jour sinistre *des contrastes*, cette misérable créature; et puis jetez-lui une âme, et mettez dans cette âme le sentiment le plus pur qui soit donné à l'homme.... le sentiment paternel; l'être difforme deviendra beau. — Qu'est-ce que Lucrèce Borgia? Prenez la difformité morale la plus hideuse.... placez-la où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme.... et maintenant mêlez à toute cette difformité morale, un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel.... et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette âme difforme deviendra presque belle à vos yeux.... La maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia.* »

C'est ainsi que M. Victor Hugo compose ses personnages, d'après une espèce de formule *a priori;* il accumule sous le même nom deux éléments qui se repoussent. Sans doute les contradictions sont naturelles au cœur de l'homme, et c'était un des vices de la tragédie voltairienne de ne l'avoir pas senti; mais ces contrastes naissent spontanément des différents principes que renferme notre âme; il ne faut pas que le poete les fasse entrer violemment du dehors. Ici encore la réaction fut excessive, parce qu'elle était une réaction: les personnages pseudo-classiques étaient des abstractions; ceux de M. Hugo sont trop souvent des tours de force.

M. Alexandre Dumas.

Dès les premiers mois de 1829 (le 11 février), un autre jeune poète avait débuté au Théâtre-Français par une pièce conçue d'après les théories nouvelles. Le titre était : *Henri III et sa cour*, drame historique et en prose. L'année suivante (30 mars 1830), il donna à l'Odéon *Stockholm*, *Fontainebleau et Rome*, trilogie dramatique sur la vie de Christine, en cinq actes et en vers, avec prologue et épilogue. L'auteur, inconnu jusqu'alors, était, comme Victor Hugo, de race militaire, il avait pour père l'un de nos braves généraux de la république et se nommait Alexandre Dumas[1]. Un sang de créole coulait dans ses veines : le général Dumas était mulâtre, fils d'un Français établi à Saint-Domingue et d'une femme de couleur. Il semble que toute l'ardeur du climat des tropiques avait passé dans le sang du jeune poète, avec quelque chose de sauvage, d'insubordonné, de violemment matériel. Une grande puissance de création, une verve passionnée et sans aucun sentiment idéal, une force en quelque sorte brutale, la poésie de l'instinct et de la sensation, telles étaient les tendances qui se révélèrent de plus en plus dans la carrière dramatique de M. Dumas. *Henri III* était, à tout prendre, un assez faible essai. Ce drame n'avait d'historique que les costumes, les noms, des anecdotes, quelques détails de mœurs. Une intrigue des plus minces s'encadrait dans un vaste appareil de scènes ambitieuses, comme un petit pied dans un large cothurne. Le caractère de Henri III, qui ne se rattachait qu'épisodiquement à l'intrigue, était le seul qui fût saisi avec vérité, grâce peut-être à M. Vitet, qui dans ses *Scènes historiques*, l'avait antérieurement dessiné. La trilogie de *Christine*, conçue dans le même esprit, était travaillée avec plus d'art. La partie du milieu, le meurtre de Monaldeschi, offre un intérêt dramatique. Mais déjà dans cette pièce on sentait l'absence de tout élan poétique, de toute affection mo-

1. Né en 1803, mort en 1870.

est aux nerfs des spectateurs qu'en veut le poëte corps qui parle au corps, comme dit Buffon. Du auteur montrait déjà cette profonde entente de la ette science de l'effet que nul ne possède mieux que râce à laquelle l'art devient facilement une lucrative e.

ımas inaugurait ainsi la période qui suit celle où nous rêtons. Après tout grand effort il y a un moment de pour ainsi dire de prostration. L'école romantique, oir conquis pour la poésie la liberté de la forme, avait on but : elle se licencia comme une armée victorieuse. ion publique fut appelée vers des objets plus graves, nouvelle révolution (juillet 1830). Les doctrines re-, l'industrie, l'économie politique, l'amélioration du e des masses, la fondation d'un gouvernement rationste réclamèrent toutes les pensées. La littérature avait sa tâche dans le premier quart du dix-neuvième siècle, aintenant le tour de l'application. De même le siècle ıt s'était divisé en deux parts : la première avait apaux penseurs, la seconde aux hommes d'action. Sous he cadette, les lettres se contentèrent d'un rôle se-: elles se firent marchandise, comme tout le reste: s'abaissa ainsi que la pensée : au poëme succéda le au roman le feuilleton, au drame le vaudeville. Nos esquisses dramatiques régnèrent toujours dans toute par le droit de l'esprit et d'une grâce maligne. Euribe[1], le plus fécond de nos vaudevillistes pendant et Restauration, jeta plus que jamais dans ses cadres et sans cesse renouvelés, la facilité inépuisable de ses ons, et la verve piquante de son dialogue. De Madrid bourg on continua d'emprunter nos couplets comme les. L'intelligence française ne s'était pas anéantie, ıit transformée. Des écrivains du plus grand talent, ıx poete de génie dans son admirable prose, illustrècore notre littérature. Mais que pouvaient-ils contre général de l'époque? Le public ne cherchait plus dans

1 1794, mort en 1861.

les lettres qu'une distraction plus ou moins honnête, l'esprit du temps était ailleurs.

Conclusion.

Après cette course à travers les monuments littéraires de notre histoire, après avoir visité avec nous tant de pensées, tant des formes diverses, le lecteur nous demandera peut-être de conclure, ou plutôt de résumer nos conclusions. Ce mobile spectacle des travaux de tous les âges n'est-il pour nous qu'une succession fortuite de phénomènes plus ou moins brillants; ou bien les créations les plus libres de la fantaisie sont-elles soumises à une loi et enchaînées dans un certain ordre? La littérature s'agite sans doute, peut-on dire qu'elle marche?

En général, nous sommes de ceux qui croient au progrès. Mais cette profession de foi demande quelques explications. Le progrès est sans doute la loi de l'individu, des nations, de l'espèce tout entière. Croître en perfection, exister en quelque sorte à un plus haut degré, c'est la tâche que Dieu impose à l'homme, c'est la continuation de l'œuvre de Dieu même, c'est le complément de la création. Mais cette croissance morale, ce besoin de grandir peut, comme toutes les forces de la nature, céder à une force plus grande; c'est une impulsion plutôt qu'une nécessité; elle sollicite et ne contraint pas. Mille obstacles en arrêtent le développement dans les individus et dans les sociétés : la liberté morale peut en ralentir ou en accélérer les effets. Le progrès est donc une loi qu'on n'abroge point, mais à laquelle on cesse quelquefois d'obéir.

Cependant plus la masse des individus est grande, plus les caprices du hasard et de la liberté se neutralisent, pour laisser prédominer l'action providentielle qui préside à nos destinées. A voir l'ensemble de la vie du monde, l'humanité avance incontestablement; il y a de nos jours moins de misères morales, moins de misères physiques que le passé n'en a connu.

L'art et la littérature, qui expriment les divers états des sociétés, doivent donc participer en quelque degré à cette marche progressive.

Mais il y a deux choses dans une œuvre littéraire : d'une part les idées et les mœurs sociales qu'elle exprime; de l'autre,

l'intelligence, le sentiment, l'imagination de l'écrivain qui s'en fait l'interprète. Si le premier de ces éléments tend sans cesse à une perfection plus grande, le second est sujet à tous les hasards du génie individuel. Le progrès en littérature est donc seulement dans l'inspiration et pour ainsi dire dans la matière; il peut, il doit n'être pas continu dans la forme.

Bien plus, dans les sociétés très-avancées, la grandeur même des idées, l'abondance des modèles, la satiété du public rendent de plus en plus difficile la tâche de l'artiste. Lui-même n'a plus cet enthousiasme des premiers âges, cette jeunesse de l'imagination et du cœur ; c'est un vieillard dont la richesse s'est accrue, mais qui jouit moins de sa richesse.

Si l'on considère dans leur ensemble toutes les époques d'une littérature, on verra qu'elles se succèdent dans un ordre constant. Après celle où l'idée et la forme se sont combinées d'une manière harmonieuse, en vient une autre où l'idée sociale surabonde et détruit la forme littéraire de l'époque précédente.

Le moyen âge introduit dans l'art le spiritualisme : devant cette idée nouvelle s'envolent effrayés tous les riants mensonges de la poésie grecque. La forme classique, si belle, si pure, ne peut contenir la haute pensée catholique. Un art nouveau se forme : il ne parvient pas, de ce côté des Alpes, à la maturité qui produit les chefs-d'œuvre, mais l'Europe est alors une seule patrie: l'Italie se charge de compléter la France.

La Renaissance amène dans la civilisation des éléments nouveaux ; elle ressuscite les traditions de la science antique, et cherche à les unir aux vérités du christianisme. L'art du moyen âge, comme un vase trop étroit, se brise sous les flots qui s'y précipitent. Ces idées diverses s'agitent et se combattent au seizième siècle; elles se coordonnent et arrivent à une admirable expression dans l'âge suivant.

Au dix-huitième siècle, nouvelle invasion d'idées : tout est examiné, remis en question : religion, gouvernement, société, tout devient matière à discussion pour l'école dite philosophique. La belle forme littéraire de Louis XIV s'altère encore au conflit de ces turbulentes nouveautés. La langue devient abstraite et incolore; la poésie pure se meurt, l'histoire se dessèche et se fausse.

Une partie du dix-neuvième siècle semble prendre à tâche de reconstruire l'édifice moral et de rendre à la pensée une large forme. Le résultat littéraire de ses efforts c'est la renaissance de la poésie lyrique avec un admirable développement de l'histoire.

Un fait qui nous frappe dans cette succession d'époques alternativement agitées et calmes, actives et littéraires, c'est qu'elles précipitent leur marche à mesure qu'elles avancent. Le moyen âge dure quatre siècles, la Renaissance en compte tout au plus deux; la période monarchique est mesurée par les deux règnes de Richelieu et de Louis XIV; l'âge philosophique par celui de Voltaire; enfin l'époque réparatrice du dix-neuvième siècle semble en avoir duré à peine le quart. Les nations vivent aujourd'hui plus vite. Vingt ans suffisent où il fallait jadis plusieurs siècles : la presse est le chemin de fer des idées.

Sommes-nous rentrés depuis 1830 dans une de ces époques où les doctrines se heurtent avec violence, et produisent le désordre et la confusion, jusqu'à ce qu'une organisation puissante les pacifie en les embrassant? bien des indices nous permettent de le croire : la postérité seule pourra l'affirmer.

FIN.

APPENDICE

CONTENANT

I. PRINCIPALES ŒUVRES LITTÉRAIRES PUBLIÉES DE 1830 A 1882.
II. SOURCES ET TRAVAUX A CONSULTER.
III. SÉRIE CHRONOLOGIQUE DES NOMS CITÉS.

I

PRINCIPALES ŒUVRES LITTÉRAIRES

Publiées depuis 1830 jusqu'en 1882[1]

I. Morale et philosophie.
II. Économie politique et droit public
III. Arts et archéologie.
IV. Histoire.
V. Philologie et histoire littéraire.
VI. Poésie.
VII. Littérature dramatique.
VIII. Romans, contes et nouvelles.

I. MORALE ET PHILOSOPHIE

ɪPÈRE (A. M.), né en 1775, mort en 1836. Essai sur la philosophie des sciences, 1834, in-8.
ɪRNARD (Claude), né en 1813, mort en 1878. Rapport sur les progrès et la marche de la physiologie en France, 1867, in-8.
ɪRSOT (Ernest), né en 1816, mort en 1880. Philosophie de Voltaire, 1848, in-12. — Essai sur la Providence, 1853, in-8. — Études sur le XVIIIe siècle, 1855, 2 vol. in-12. — Lettres sur l'enseignement secondaire, 1857, in-12. — Littérature et morale, 1861, in-12. — Essais de philosophie et de morale, 2 vol. in-12. — Morale et politique, 1868, in-12. — Libre philosophie, 1868, in-12.

1. Aux titres des œuvres appartenant à cette période nous avons joint pour aque écrivain la mention de ses ouvrages antérieurs.

Bonald (de), né en 1753, mort en 1840. Œuvres, 1817-1843, 16 vol. in-8.

Comte (Auguste), né en 1798, mort en 1857. Cours de philosophie positive, 1839-1842, 6 vol. in-8. — Système de politique positive, 1851-1854, 4 vol. in-8.

Coquerel (Athanase), né en 1820, mort en 1875. Jean Calas, 1858, in-12. — Le catholicisme et le protestantisme, 1864, in-8. — Trente années de pastorat, 1873, in-8. — La religion de Jésus, 1873, in-12.

Cousin (Victor), né en 1792, mort en 1867. — Proclus, 1820-1827, 6 vol. in-8. — Platon, 1825-1840, 13 vol. in-8. — Descartes, 1826, 11 vol. in-8. — Fragments philosophiques, 1826, in-8. — Cours de l'histoire de la philosophie, 1827-1840-1841, 9 vol. in-8. — De la métaphysique d'Aristote, 1835, in-8. — Du vrai, du beau et du bien, 1836, in-8. — Ouvrages inédits d'Abélard, 1836, in-4°. — Manuel de l'histoire de la philosophie de Tenemann, 1839, 2 vol. in-8. — Nouveaux fragments de philosophie, 1842, in-8. — Des Pensées de Pascal, 1842, in-8. — Jacqueline Pascal, 1842, in-12. — Madame de Longueville, 1853, in-8. — Madame de Sablé, 1854, in-8. — Madame de Chevreuse et Madame de Hautefort, 1856, 2 vol. in-8. — La société française au XVIIe siècle, 1858, 2 vol. in-8. — Histoire générale de la philosophie, 1863, in-8. — La jeunesse de madame de Longueville, 1864, in-12. — La jeunesse de Mazarin, 1865, in-8.

Cuvier (Georges), né en 1769, mort en 1832. Histoire des sciences naturelles, 1830-1833; 5 vol. in-8.

Damiron (J. Phil.), né en 1794, mort en 1862. Histoire de la philosophie en France au XIXe siècle, 1828, 2 vol. in-8. — Cours de philosophie, 1831, 4 vol. in-8.

Didon (Le R. P.), né vers 1840. L'enseignement supérieur et les universités catholiques, 1876, in-12. — L'homme selon la science et la foi, 1876, in-12.

Dupanloup (Félix), né en 1802, mort en 1878. Exposition des principales vérités de la foi catholique, 1832, 2 vol. in-12. — Éléments de rhétorique sacrée, 1841, in-12. — Nouveau projet de loi sur la liberté d'enseignement, 1847, in-8. — Souveraineté temporelle du Pape, 1869, in-8. — De l'éducation, 1850, in-8. — De la haute éducation intellectuelle, 1866, 3 vol. in-8. — Le mariage chrétien, 1868, in-12. — La femme studieuse, 1869, in-12.

Félix (Le R. P. Célestin Joseph), né en 1810. Le progrès par le christianisme, conférences de Notre-Dame de Paris, 1856-1871, 16 vol. in-8. — L'art devant le christianisme, 1867, in-8. — Conférences sur le socialisme, 1872, in-8. — La paternité pontificale devant l'ordre social, 1876, in-8.

Figuier (Louis), né en 1819. Histoire du merveilleux, 1859, 4 vol. in-12. — La terre avant le déluge, 1862, gr. in-8. — La terre et les mers, 1863, gr. in-8. — Le savant du foyer, 1868, in-8. — L'année scientifique, 1856-1881, 26 vol. in-12. — Le tableau de la nature, 1862-1872, 9 vol. in-8. — Vies des savants illustres, 1872-1874, 5 vol. in-8. — Les grandes inventions, 1873, 2 vol. in-8 et in-12.

FLOURENS (M. J. P.), né en 1794, mort en 1867. Examen de la phrénologie, 1841, in-12. — De la longévité humaine, 1854, in-12. — Fontenelle, 1854, in-12. — De la vie et de l'intelligence, 1857, in-8. — Des manuscrits de Buffon, 1859, in-12.

FOUILLÉE (Alfred), né en 1838. L'idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France, 1878, in-12.

FRANCK (Ad.), né en 1809. Dictionnaire des sciences philosophiques, 2e édition, 1875, in-8. — Le communisme jugé par l'histoire, 1849, in-18. — Philosophie du droit pénal, 1864, in-12.— Morale pour tous, 1868, in-12. — Moralistes et philosophes, 1871, in-8.

GENOUDE (Eug. de), né en 1792, mort en 1849. La sainte Bible, 1820, 16 vol. in-8. — La raison du christianisme, 1834-1835, 12 vol. in-8. — Histoire de France, 1844-1847, 16 vol. in-8.

GRATRY (l'abbé Alph.), né en 1805, mort en 1872. Cours de philosophie, 1855-1857, 6 vol. in-8. — Jésus-Christ, 1864, in-8. — La morale et la loi de l'histoire, 1868, 2 vol. in-8. — Souvenirs de ma jeunesse, 1874, in-8.

HYACINTHE (Le P., Charles LOYSON), né en 1827. La société civile dans ses rapports avec le christianisme, 1868, in-8.

JOUFFROY (Théodore), né en 1796, mort en 1842. Cours de droit naturel, 1833-1842, 3 vol. in-8. — Cours d'esthétique, 1843, in-8.

LACORDAIRE (J. B. H.), né en 1802, mort en 1861. Vie de saint Dominique, 1840, in-8. — Conférences, 1835-1850, 3 vol. in-8.

LAMENNAIS (J. M. R. de), né en 1782, mort en 1854. Essai sur l'indifférence en matière de religion, 1817-1823, 4 vol, in-8. — Paroles d'un croyant, 1833, in-12. — Affaires de Rome, 1836, in-8. — Esquisse d'une philosophie, 1841-1846, 4 vol. in-8. — Amschaspands et Darvands, 1843, in-8.

MONTALEMBERT (C. F. de), né en 1810, mort en 1870. Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, 1836, gr. in-8. — Du vandalisme et du catholicisme dans l'art, 1839, in-8. — Le Pape et la Pologne, 1864, in-8.

NICOLAS (Auguste), né en 1807. Études philosophiques sur le christianisme, 1842-1845, 4 vol. in-8.

QUINET (Edgar), né en 1803, mort en 1875. La Grèce moderne, 1830, in-8. — Ahasvérus, 1833, in-8. — Napoléon, 1836, in-8. — Prométhée 1838, in-8. — Le génie des religions, 1842, in-8. — Le Christianisme et la Révolution, 1846, in-8. — Les révolutions d'Italie, 1848, in-8. — Les esclaves, 1853, in-8. — La question romaine, 1867, in-12. — Mémoires d'exil, 1868, in-8. — L'esprit nouveau, 1874, in-8. — Le livre de l'exilé, 1875, in-8.

RABBINOWICZ (J. M.). Essai sur le judaïsme, son passé et son avenir 1877, in-8.

RÉMUSAT (Charles de), né en 1797, mort en 1875. Du paupérisme, 1840, in-18. — Essais de philosophie, 1842, 2 vol. in-8. — Abélard, 1845, 2 vol. in-8. — Saint Anselme de Cantorbéry, 1854, in-8.— Channing, 1861, in-8. — Philosophie religieuse, 1864, in-12. — La philosophie en Angleterre, 1875, 2 vol. in-8. — La Saint-Barthélemy, 1878, in-8.

Renan (Ernest), né en 1823. Histoire des langues sémitiques, 1845, in-8. — Averroës, 1853, in-8. — Études d'histoire religieuse, 1857, in-8. — Le livre de Job, 1859, in-8. — Le cantique des cantiques, 1860, in-8. — Vie de Jésus, 1863, in-8. — Les apôtres, 1866, in-8. — Saint Paul et sa mission, 1867, in-8. — La réforme intellectuelle et morale, 1871, in-8. — L'antéchrist, 1873, in-8. — Mission de Phénicie, 1874, in-4°. — Dialogues et fragments philosophiques, 1876, in-8. — L'Église chrétienne, 1879, in-8. — Marc-Aurèle, 1882, in-8.

Reynaud (Jean), né en 1806, mort en 1863. Philosophie religieuse, terre et ciel, 1854, in-8.

Saint-Simon (Henri de), né en 1770, mort en 1825. Œuvres de Saint-Simon et de B. P. Enfantin, 1859, 26 vol. in-12.

Sénancour (de), né en 1770, mort en 1846. Libres méditations, 1819, in-8. — Obermann, 1833, 2 vol. in-8. — Rêveries sur la nature et l'homme, 1833, in-8. — De l'amour, 1833, in-18.

Vacherot (Étienne), né en 1809. Histoire critique de l'école d'Alexandrie, 1846–1851, 3 vol. in-8. — La métaphysique et les sciences, 1858, 2 vol. in-8. — Démocratie, 1859, in-8. — Essais de philosophie critique, 1864, in-8. — La religion, 1868, in-8.

II. ÉCONOMIE POLITIQUE ET DROIT PUBLIC

Audiffret (le marquis d'), né en 1787, mort en 1878. Système financier de la France, 1840, 2 vol. in-8. — Analyse du service de trésorerie de la France, 1872, in-8. — La libération de la propriété, 1874, in-8.

Simon (Jules), né en 1814. Histoire de l'école d'Alexandrie, 1844-1845, 2 vol. in-8. — Le devoir, 1854, in-8. — La religion naturelle, 1856, in-8. — La liberté de penser, 1859, in-8. — La liberté, 1859, 2 vol. in-8. — L'ouvrière, 1863, in-12. — L'école, 1864, in-8. — Le travail, 1866, in-8. — L'ouvrier de huit ans, 1867, in-8. — La politique radicale, 1868, in-8. — La peine de mort, 1869, in-12. — Le libre-échange, 1870, in-8. — La réforme de l'enseignement, 1874, in-8. — Le livre du petit citoyen, 1880, in-12.

Bardoux (Agénor), né en 1829. Les légistes ; leur influence sur la société française, 1877, in-8.

Bastiat (Frédéric), né en 1801, mort en 1850. Sophismes économiques, 1846, in-12. — Harmonies économiques, 1849, in-12.

Batbie (Ans.-Polyc.), né en 1828. Précis de droit public et administratif, 1860, in-8. — Cours d'économie politique, 1864-1865, 2 vol. in-8.

Baudrillart (Henri), né en 1821. Jean Bodin et son temps, 1853, in-8. — Des rapports de la morale et de l'économie politique, 1857, in-8. — Du progrès économique, 1859, in-8. — Éléments d'économie politique, 1865, in-12. — La famille et l'éducation en France, 1874, in-12.

Berryer (P. A.), né en 1790, mort en 1868. Œuvres parlementaires, 1872-1873, 3 vol. in-8.

Blanqui (Ad.), né en 1798, mort en 1854. Cours d'économie industrielle, 1837, in-8.— Histoire de l'économie politique, 1837-1838, 3 vol. in-8.

Chevalier (Michel), né en 1806, mort en 1879. Religion Saint-Simonienne, 1832, in-8. — Lettres sur l'Amérique du Nord, 1836, 2 vol. in-8. — Des intérêts matériels en France, 1839, in-12. — Histoire et description des voies de communication aux États-Unis, 1840, 2 vol. in-4°. — Cours d'économie politique, 1842-1850, 3 vol. in-8. — Du système protecteur, 1851, in-8. — Du nouveau système financier de la France, 1874, in-8.

Cormenin (de), né en 1788, mort en 1868. Lettres sur la liste civile, 1831, in-32. — Le livre des orateurs, 1838, 2 vol. in-32. — Droit administratif, 1840, 2 vol. in-8.

Courier (Paul-Louis), né en 1778, mort en 1825. Œuvres, 1830, 4 vol. in-8.

Dupin aîné (J. J.), né en 1783, mort en 1865. Traité des apanages, 1817, in-12. — Jésus devant Caïphe et Pilate, 1828, in-8. — Manuel du droit public ecclésiastique français, 1845, in-12. — Mémoires, 1858-1861. 4 vol. in-8.

Duvergier de Hauranne (Prosper), né en 1798, mort en 1881. Histoire du gouvernement parlementaire en France, 1857-1872, 10 vol. in-8.

Faucher (Léon), né en 1804, mort en 1854. De la réforme des prisons, 1838, in-8. — Études sur l'Angleterre, 1845, 2 vol. in-8.

Favre (Jules), né en 1809, mort en 1880. Conférences et discours littéraires, 1873, in-12.

Garnier-Pagès aîné (Étienne-Jos.-Louis), né en 1801, mort en 1841. Dictionnaire politique, 1839-1842, in-8.

Girardin (Émile de), né en 1802, mort en 1881. Émile, 1827, in-12. — Le droit au travail, 1848, 2 vol. in-8. — Le supplice d'une femme, drame, 1865, in-8. — L'homme et la femme, 1872, in-12. — Une heure d'oubli, comédie, 1873, in-12. — Lettres d'un logicien, 1874, in-8. — Grandeur ou décadence de la France, 1876, in-12. — La question d'argent, 1877, in-8.

Ledru-Rollin (A.), né à Paris le 2 février 1807, mort à Fontenay-aux-Roses le 31 décembre 1874. De la décadence de l'Angleterre, 1850 2 vol. gr. in-8.

Lerminier (J. L. E.), né en 1803, mort en 1857. Introduction générale à l'histoire du droit, 1829, in-8. — Cours d'histoire des législations comparées, 1837, in-8. — Histoire des législateurs et des constitutions de la Grèce antique, 1852, 2 vol. in-8.

Levasseur (E.), né en 1828. Recherches historiques sur le système de Law, 1854, in-8. — La question de l'or, 1858, in-8. — Histoire des classes ouvrières, 1859, 2 vol. in-8.

Martignac (J. B. S. A. de), né en 1778, mort en 1832. Défense de M. de Polignac, 1831, in-8. — Essai historique sur la révolution d'Espagne de 1823, 1832, in-8.

Passy (Frédéric), né en 1822. Mélanges économiques, 1858, in-12. — Leçons d'économie politique, 1861, 2 vol. in-8. — Histoire du travail 1873, in-32.

PELLETAN (Eugene), né en 1813. Profession de foi du XIX° siècle, 1853, in-8. — Heures de travail, 1854, 2 vol. in-8.— Les uns et les autres, 1873, in-8. — Le grand Frédéric, 1878, in-8.

PÉRIER (Casimir), né en 1777, mort en 1832. Opinions et discours, 1838, 4 vol. in-8.

PRÉVOST-PARADOL (L. A.), né en 1829, mort en 1870. Revue de l'histoire universelle, 1854, 2 vol. in-8.— Du rôle de la famille dans l'éducation, 1857, in-8. — Les anciens partis, 1860, in-8. — Études sur les moralistes français, 1864, in-12. — La France nouvelle, 1868, in-12.

REYBAUD (Louis), né en 1799, mort en 1879. Les réformateurs, 1840-1843, 2 vol. in-8. — Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale, 1843, 3 vol. in-8. — Jérôme Paturot à la reeherche de la meilleure des républiques, 1848, 4 vol. in-12.

ROSSI (Pellegrino), né en 1787, mort en 1849. Cours de droit constitutionnel, 1835-1836, 2 vol. in-8. — Cours d'économie politique, 1839-1841, 2 vol. in-8.

TOCQUEVILLE (Alexis de), né en 1805, mort en 1859. Du système pénitentiaire aux États-Unis, 1832, 2 vol. in-8. — De la démocratie en Amérique, 1835, 2 vol. in-8. — Le droit au travail, 1848, in-32. — L'ancien régime et la révolution, 1856, in-8.

WOLOWSKI (Louis), né en 1810, mort en 1876. Mobilisation du crédit foncier, 1839, in-8. — De l'organisation du travail, 1845, in-8. — Études d'économie politique, 1848, in-8. — La question des banques, 1864, in-8. — La liberté commerciale, 1868, in-8.

III. ARTS ET ARCHÉOLOGIE.

ARTAUD DE MONTOR (Alexis), né en 1772, mort en 1849. Considérations sur l'état de la peinture en Italie, 1808, in-8. — La divine comédie de Dante, 1811-1813, 3 vol. in-8. — Machiavel, 1833, 2 vol. in-8. — Italie, 1834, in-8. — Histoire du pape Pie VII, 1836, 2 vol. in-8.

BLANC (Charles), né en 1813, mort en 1882. Histoire des peintres français au XIX° siècle, 1847, in-8. — Grammaire des arts du dessin, 1867, in-8. — Histoire des peintres de toutes les écoles, 1849-1875, 14 vol. in-4°.

BURNOUF (Eugène), né en 1801, mort en 1852. L'Inde française. 1827-1835, in-folio. — Vendidad Sadé (Zoroastre), 1829-1843, in-folio. — Commentaire sur le Yaçna (Parsis), 1833, in-4°. — Le Bhagavata ou Histoire poétique de Krichna, 1840-1844, 2 vol. in-folio.

CHAMPOLLION le jeune (J. F.), né en 1778, mort en 1832. Monuments d'Égypte, 1835-1845-1873, 4 vol. in-folio. — Grammaire égyptienne, 1836-1841, pet. in-folio. — Dictionnaire égyptien, 1842-1844, pet. in-folio.

CHARTON (Éd.), né en 1807. Le Tour du monde, Journal des voyages, 1860-1881, 22 vol. in-4°.— Histoire de France, 1863, 2 vol. in-4°.

CLARAC (Ch. J. B. de), né en 1777, mort en 1847. Musée de sculpture

antique et moderne, 1826-1853, 12 vol. in-8 et in-4°. — Manuel de l'histoire de l'art chez les anciens, 1847-1849, 3 vol. in-8.

COUSSEMAKER (Ch. Éd. Henri de), né en 1805, mort en 1876. Histoire de l'harmonie au moyen âge, 1852, gr. in-4°.

DU CAMP (Maxime), né en 1822. Égypte et Nubie, 1852, in-folio. — Chants modernes, 1855, in-8. — Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie, 1872-1874, 6 vol. in-8. — Les ancêtres de la commune, 1877, in-12. — Les convulsions de Paris, 1878, 4 vol. in-8.

DUMONT-D'URVILLE (J. S. C.), né en 1790, mort en 1842. Voyages de découverte autour du monde, 1826-1829, 22 vol. gr. in-8. — Voyage autour du monde, 1833, 2 vol. gr. in-8.

FÉTIS (F. J.), né en 1784, mort en 1871. La musique mise à la portée de tout le monde, 1829, in-8. — Biographie universelle des musiciens, 1835-1844, 8 vol. in-8. — Harmonie simultanée des sons chez les Grecs et chez les Romains, 1859, in-4°.

JACQUEMONT (Victor), né en 1801, mort en 1832. Correspondance, 1833, 2 vol. in-8.— Correspondance inédite (1824-1832), 1877, 2 vol. in-12. — Voyage dans l'Inde, 1835-1844, 6 vol. gr. in-4°.

JOMINI (Henri), né en 1779, mort en 1869. Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution, 1806, 5 vol. in-8. — Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre, 1830, in-8.

LABORDE (Léon de), né en 1807, mort en 1869. Voyage en Orient, 1838-1864, in-folio. — Recherches sur la découverte de l'imprimerie, 1840, in-4°. — Le Parthénon, 1847, in-folio.

LACROIX (Paul, *Bibliophile Jacob*), né en 1806. Romans relatifs à l'histoire de France, 1838, gr. in-8. — Le moyen âge et la Renaissance, 1847-1852, 5 vol. in-4°. — Mélanges bibliographiques, 1871, in-12.

LENORMANT (Charles), né en 1802, mort en 1859. Trésor de numismatique, 1834-1850, 13 vol. in-folio. — Musée des antiquités égyptiennes, 1835-1842, in-folio. — Cours d'histoire ancienne et moderne, 1837-1844-1845, in-8.

LETRONNE (J. A.), né en 1787, mort en 1848. Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte, 1842-1848, 2 vol. in-4°. — Recherches critiques sur les fragments de Héron d'Alexandrie, 1851, in-4°.

MICHIELS (Alfred), né en 1813. Études sur l'Allemagne, 1839, 2 vol. in-8. — Histoire des idées littéraires en France, 1842, 2 vol. in-8. — Angleterre, 1844, in-8. — Histoire de la peinture flamande et hollandaise, 1845, 4 vol. in-8.— Rubens et l'école d'Anvers, 1854, in-8.— L'architecture et la peinture en Europe depuis le quatrième siècle, 1873, in-8.

RECLUS (Élisée), né en 1830. Nouv. géographie universelle, 1875, gr. in-8.

ROUSSELET (Louis). L'Inde des Rajahs, 1875, in-4°.

VITET (L.), né en 1802, mort en 1874. Les Barricades, 1826, in-8. — Les États de Blois, 1827, in-8. — La mort de Henri III, 1829, in-8. — Eustache Lesueur, 1843, in-4°. — Monographie de Notre-Dame de Noyon, 1845, in-4°. — Histoire financière du gouvernement de Juillet, 1848, in-12. — Études sur l'histoire de l'art, 1864, 4 vol. in-12.

IV. HISTOIRE.

BARANTE (A. G. P. B. de), né en 1782, mort en 1866. Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle, 1809, in-18. — Des communes et de l'aristocratie, 1821, in-8. — Histoire des ducs de Bourgogne, 1824-1828, 13 vol. in-8. — Mélanges littéraires, 1835, 3 vol. in-8. — Questions constitutionnelles, 1850, in-8. — Histoire de la Convention, 1852-1853, 6 vol. in-8. — Histoire du Directoire, 1855, 3 vol. in-8. — Le Parlement et la Fronde, 1859, in-8. — Histoire de Jeanne d'Arc, 1865, in-12.

BAZIN (A.), né en 1797, mort en 1850. Histoire de France sous Louis XIII, 1837, 2 vol. in-8. — Études d'histoire et de géographie, 1844, in-8.

BEUGNOT (Arthur), né en 1797, mort en 1865. Les Juifs d'Occident, 1824, in-8. — Histoire de la destruction du paganisme en Occident, 1835, 2 vol. in-8. — Les Olim, 1840-1848, 3 vol. in-4°. — Assises de Jérusalem, 1841, in-folio.

BEULÉ (Ernest), né en 1826, mort en 1874. Archéologie, 1857, in-8. — L'architecture au siècle de Pisistrate, 1859, in-8. — Fouilles de Carthage, 1860, in-8. — Cours d'archéologie, 1860, in-8. — L'Acropole d'Athènes, 1863, in-8. — La Crète, 1867, in-8. — Tibère, 1868, in-8. — Le procès des Césars ; Titus, 1868, in-8. — Histoire de l'art grec avant Périclès, 1868, in-8. — Le sang de Germanicus, 1869, in-8. — Le drame du Vésuve, 1871, in-8.

BLANC (Louis), né en 1811. Organisation du travail, 1840, in-32. — Histoire de dix ans, 1841-1846, 5 vol. in-8. — Histoire de la Révolution française, 1847-1862, 12 vol. in-8.

BONNECHOSE (Émile de), né en 1801, mort en 1875. Histoire de France, 1834, 2 vol. in-12. — Les réformateurs avant le quinzième siècle, 1844, 2 vol. in-8. — Histoire d'Angleterre, 1858-1859, 4 vol. in-8.

BONNEMÈRE (Eugène), né en 1813. Histoire des paysans, 1857, in-8. — Les paysans avant 1789, 1877, in-16.

BROGLIE (le duc Albert de), né en 1821. Le secret du roi ; correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques, 1878, 2 vol. in-8.

BUCHON (J. A.), né en 1791, mort en 1846. Collection des chroniques nationales françaises du XIII[e] au XVI[e] siècle, 1824-1829, 47 vol. in-8. — La Grèce, 1843, in-12. — Histoire des religions, 1844, 3 vol. in-8.

CHAMPAGNY (F. de), né en 1804, mort en 1882. Histoire des Césars, 1841-1843, 4 vol. in-8. — Les Antonins, 1863, 3 vol. in-8. — La religion romaine, 1874, in-8. — L'Italie, 1875, in-8. — Les Césars du troisième siècle, 1878, 3 vol. in-8.

CHÉRUEL (P. A.), né en 1809. Histoire de Rouen, 1840-1844, 3 vol. in-8. — Marie Stuart, 1858, in-8. — Fouquet, 1862, 2 vol. in-8. — Saint-Simon, 1865, in-8. — Dictionnaire historique des institutions et coutumes de France, 1865, 2 vol. in-12. — L'ancienne université et l'ancienne académie de Strasbourg, 1867, in-8.

Danjou (F.), né en 1812, mort en 1866. Archives curieuses de l'histoire de France, 1834-1840, 27 vol. in-8.

Dezobry (Ch. L.), né en 1798, mort en 1871. Rome au siècle d'Auguste, 1835, 4 vol. in-8. — Dictionnaire général de biographie et d'histoire, 1857, 2 vol. gr. in-8.

Duruy (Victor), né en 1811. Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination, 1840-1844-1853, 3 vol. in-8. — Histoire de la Grèce ancienne, 1862, 2 vol. in-8. — Histoire populaire de la France, 1863, in-4°.— Histoire populaire contemporaine, 1864, in-4°. — Introduction générale à l'histoire de France, 1865, in-8. — Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne des Antonins, 1870-1876, 5 vol. in-8; nouvelle édition revue, augmentée, 1878-1882, 5 vol. gr. in-8.

Falloux (A. P. de), né en 1811. Louis XVI, 1840, in-8. — Histoire de Pie V, 1844, 2 vol. in-8.

Goncourt (Ed. et J. de), Edmond, né en 1822; Jules, né en 1830, mort en 1870. Histoire de la société française pendant la Révolution, 1854, in-12. — Histoire de Marie-Antoinette, 1858, in-8. — Henriette Maréchal, drame, 1865, in-8. — Gavarni, l'homme et l'œuvre, 1873, in-8.

Guizot (F.), né en 1787, mort en 1874. Collection de mémoires relatifs à l'histoire de France, 1823-1835, 31 vol. in-8. — Histoire de la révolution d'Angleterre, 1826-1827-1854, 4 vol. in-8. — Cours d'histoire moderne, 1828-1830, 6 vol. in-8. — Vie de Washington, 1839, in-8. — De la démocratie en France, 1849, in-8. — Cromwell et Monk, 1854, in-8. — L'amour dans le mariage, 1855, in-12. — Mémoires, 1858-1868, 10 vol. in-8. — Histoire de France, 1875, 5 vol. in-8.

Haussonville (J. d'), né en 1809. Histoire de la politique extérieure, 1850, 2 vol. in-8. — Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, 1854-1859, 4 vol. in-8. — L'Église romaine et le premier Empire, 1868, 4 vol in-8.

Lanfrey (P.), né en 1828, mort en 1877. Histoire de Napoléon Ier, 1867, 4 vol. in-8.

Leber (Constant), né en 1780, mort en 1860. Études historiques sur les cartes à jouer, 1842, in-8. — Essai sur l'appréciation de la fortune privée au moyen âge, 1842, in-4°.

Maron (Eugène), né en 1818, mort en 1868. François Ier et Soliman le Grand, 1853, gr. in-8. — Littérature de la Révolution, 1856, in-12. — Histoire littéraire de la Convention, 1860, in-12.

Martin (Henri), né en 1810. Histoire de France, 1833-1836, 15 vol. in-8, et 1837-1854, 19 vol. in-8. — De la France, de son génie et de ses destinées, 1847, in-12. — Voltaire et Rousseau, 1878, in-32.

Michaud (J. F.), né en 1767, mort en 1839. Correspondance d'Orient 1833-1835, 7 vol. in-8. — Histoire des croisades, 1838, 9 vol. in-8.

Michelet (J.), né en 1798, mort en 1873. Précis de l'histoire moderne, 1828, in-8. — Introduction à l'histoire universelle, 1837, in-8. — Histoire romaine, 1831, 2 vol. in-8.— Précis de l'histoire de France, 1833 in-8. — Histoire de France, 1833-1867, 16 vol. in-8.— Mémoires de

Luther, 1835, 2 vol. in-8. — Origines du droit français, 1837, in-8. — Des Jésuites, 1843, in-8. — Du Prêtre, 1845, in-8. — Le Peuple, 1846, in-12. — Histoire de la Révolution française, 1847-1853, 6 vol. in-8. — L'oiseau, 1856, in-12. — L'insecte, 1857, in-12. — L'amour, 1858, in-12. — La femme, 1859, in-12. — La mer, 1861, in-12. — La sorcière, 1862, in-12. — La Pologne martyre, 1863, in-12. — La bible de l'humanité, 1864, in-12. — La montagne, 1868, in-12.

MIGNET (Fr. Aug. Alex.), né en 1796. Histoire de la Révolution française, 1824, 2 vol. in-8. — Antonio Perez et Philippe II, 1845, in-8. — Histoire de Marie Stuart, 1851, 2 vol. in-8. — Rivalité de François Ier et de Charles-Quint, 1875, 2 vol. in-8.

MONTEIL (Arm. Al.), né en 1769, mort en 1850. Histoire des Français des divers états, 1827-1844, 10 vol. in-8.

NAUDET (J.), né en 1786, mort en 1878. Conjuration d'Étienne Marcel, 1815, in-8. — De l'administration des postes chez les Romains, 1863, in-4°. — De la noblesse chez les Romains, 1863, in-8.

NETTEMENT (Alfred), né en 1805, mort en 1869. Histoire de la révolution de Juillet, 1833, 2 vol. in-8. — Études critiques sur les Girondins, 1846, in-8. — Histoire de la littérature française sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, 1852-1854, 4 vol. in-8. — Histoire de la conquête d'Alger, 1856, in-8. — Histoire de la Restauration, 1860-1872, 8 vol. in-8.

POUJOULAT (J. J. F.), né en 1808, mort en 1876. La Bédouine, 1835, 2 vol. in-8. — Toscane et Parme, 1839, in-8. — Histoire de Jérusalem, 1841-1842, 2 vol. in-8. — Histoire de saint Augustin, 1844, 3 vol. in-8. — Voyage en Algérie, 1846, 2 vol. in-8. — Histoire de la Révolution française, 1848, 2 vol. in-8. — Conquête de Constantinople par les Latins, 1874, in-8.

ROUSSET (Camille), né en 1821. Précis d'histoire de la Révolution française, 1849, in-8. — Histoire de Louvois, 1861-1864, 4 vol. in-8. — Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles, 1865, 2 vol. in-8. — Histoire de la guerre de Crimée, 1877, 2 vol. in-8.

SÉGUR (Phil. de), né en 1780, mort en 1873. Histoire de Napoléon et de la Grande armée en 1812, 1824, 2 vol. in-8. — Histoire de Russie et de Pierre le Grand, 1829, in-8. — Histoire de Charles VIII, 1834, 2 vol. in-8.

SISMONDI (Sim. de), né en 1773, mort en 1842. Histoire des Français, 1821-1844, 31 vol. in-8. — Histoire de la naissance de la liberté en Italie, 1832, 2 vol. in-8. — Histoire de la chute de l'Empire romain, 1835, 2 vol. in-8. — Études sur les constitutions des peuples libres, 1836, in-8. — Études des sciences sociales, 1836-1838, 3 vol. in-8. — Précis de l'histoire des Français, 1838, 2 vol. in-8. — Histoire des républiques italiennes au moyen âge, 1840-1841, 10 vol. in-8.

THIERRY (Amédée), né en 1797, mort en 1873. Histoire des Gaulois, 1828, 3 vol. in-8. — Récits de l'histoire romaine au ve siècle, 1840, in-8. — Histoire de la Gaule sous l'administr. romaine, 1840-1847, 3 vol. in-8. — Histoire d'Attila, 1856, 2 vol. in-8. — Saint Jérôme, 1875, in-8.

THIERRY (Augustin), né en 1795, mort en 1856. Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, 1825, 3 vol. in-8. — Lettres sur l'histoire de France, 1827, in-8. — Dix ans d'études historiques, 1834, in-8. — Récits des temps mérovingiens, 1840, 2 vol. in-8.— Le Tiers-État, 1853, in-8.

THIERS (L. Ad.), né en 1797, mort en 1877. Histoire de la Révolution française, 1823-1827, 10 vol. in-8. — Law et son système, 1826, in-8. — La Monarchie de 1830, 1831, in-8. — Histoire du Consulat et de l'Empire, 1843-1863, 20 vol. in-8. — De la propriété, 1848, in-8.

VAULABELLE (Achille de), né en 1799, mort en 1879. Histoire des deux Restaurations, 1844-1850, 8 vol. in-8.

VIEL-CASTEL (Louis de), né en 1800. Histoire de la Restauration, 1860-1878, 20 vol. in-8.

V. PHILOLOGIE ET HISTOIRE LITTÉRAIRE.

ALBERT (Paul), né en 1827, mort en 1880. Histoire de la littérature romaine, 1871, 2 vol. in-8. — La littérature française depuis ses origines jusqu'au dix-huitième siècle, 1872-1875, 3 vol. in-12.

AMPÈRE (J. J.), né en 1800, mort en 1864. Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle, 1839-1840, 3 vol. in-8. — Histoire de la littérature française au moyen âge, 1841, in-8. — Promenade en Amérique, 1855, 2 vol. in-8. — César, 1859, in-8. — La Grèce, Rome et Dante, 1859, in-8. — L'histoire romaine à Rome, 1861-1864, 4 vol. in-8. — La science et les lettres en Orient, 1865, in-8. — Correspondance et souvenirs (1805-1864), 1875, 2 vol. in-12.

AUBERTIN (Charles), né en 1825. Les origines de la langue et de la poésie française, 1875, in-8. — Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge, 1876-1879, 2 vol. in-8.

DEMOGEOT (Jacques), né en 1808. Tableau de la littérature française au XVIIe siècle, 1859, in-8.— La Pharsale de Lucain, trad. en vers, 1866, in-8. — Deux souvenirs, 1872, in-12. — Notes sur diverses questions de métaphysique et de littérature, 1877, in-12. — Histoire des littératures étrangères, 1881, 2 vol. in-12.

DESCHANEL (Émile), né en 1819. Variétés morales et littéraires, 1868, in-12. — Les conférences à Paris et en France, 1870, in-12.

FEUGÈRE (Léon), né en 1810, mort en 1858. La Boétie, 1846, in-8. — Caractères et portraits littéraires du XVIe siècle, 1859, 2 vol. in-8.

GÉNIN (F.), né en 1803, mort en 1850. Des variations du langage français, 1845, in-8. — La chanson de Roland, 1850, in-8. — Maître Patelin, 1854, in-8.

GÉRUZEZ (Eugène), né en 1799, mort en 1865. Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France, 1837-1838, 2 vol. in-8. — Nouveaux essais d'histoire littéraire, 1845, in-8. — Histoire de la littérature française jusqu'en 1789, 1861, 2 vol. in-8.

RD (Octave), né en 1828. La législation de l'instruction primaire en ...nce depuis 1789 jusqu'à nos jours, 1874, 3 vol. in-8. — Précis de ...érature, 1875, in-12.

...SAYE (Arsène), né en 1815. Galerie de portraits du XVIII[e] siècle, ...4, 2 vol. in-12. — Œuvres poétiques, 1858, in-12. — Mlle de La ...lière et Mme de Montespan, 1860, in-12. — Cent et un sonnets, ...4, gr. in-4°. — Galerie du XVIII[e] siècle, 1874-1876, 4 vol. in-12.

...SAYE fils (Henry), né en 1848. Histoire d'Alcibiade et de la Répu...que athénienne, 1873, 2 vol. in-8. — Le premier siège de Paris ...52 avant l'ère chrétienne, 1876, in-16. — Athènes, Rome, Paris, ...8, in-8.

...LACQUE (Abel) et Julien VINSON, nés en 1843. Études de linguistique, ...8, in-12.— Mélanges de linguistique et d'ethnographie, 1880, in-12.

...ERC (Victor), né en 1789, mort en 1865. Rhétorique française, 182... ...12. — Des journaux chez les Romains, 1838, in-8.

...É (Ém.), né en 1801, mort en 1881. Œuvres d'Hippocrate, 1839-...61, 10 vol. in-8. — Histoire de la langue française, 1862, 2 vol. in-8. Auguste Comte et la philosophie positive, 1863, in-8. — Diction...re de la langue française, et complément, 1863-1872, 5 vol. in-4°. La société au point de vue philosophique, 1873, in-8.— Littérature ...istoire, 1875, in-8.

...NIE (de), né en 1818, mort en 1878. Galerie des contemporains ...stres, 1840-1847, 10 vol. in-18. — Beaumarchais, 1855, 2 vol. ...8.

...IN (Ch.), né en 1793, mort en 1862. Les origines du théâtre mo...ne, 1838, in-8. — Histoire des marionnettes, 1852, in-8.

...RES (Alfred), né en 1826. Shakspeare, ses œuvres et ses critiques. ...1-1863-1864, 3 vol. in-8. — Dante et l'Italie nouvelle, 1865, in-8. Pétrarque, 1867, in-8. — Gœthe, les œuvres expliquées par la vie. ...2-1873, 2 vol. in-8.

...LET (Charles), né en 1825. Histoire du Tribunal révolutionnaire. ...0, in-12. — Les oubliés et les dédaignés, 1857, 2 vol. in-12. — ...plaisir et l'amour, poésies, 1865, in-12. — Portraits après décès. ...8, in-12. — Les souliers de Sterne, 1874, in-12. — Les amours du ...ps passé, 1875, in-12. — Les années de gaieté, 1875, in-12.

...D (Charles), né en 1808. Histoire des livres populaires depuis le ...siècle, 1852, 2 vol. in-8. — Des chansons populaires chez les an...s et chez les Français, 1866, 2 vol. in-12. — Études sur le langage ...ulaire ou patois de Paris et de sa banlieue, 1873, in-8.

...D (Désiré), né en 1806. Études sur les poètes latins de la décadence. ...4, 2 vol. in-8. — Histoire de la littérature française, 1844-1861. ...ol. in-8. — Les quatre grands historiens latins, 1874, in-8. — ...aissance et réforme : Érasme, Thomas Morus, Mélanchton, 187... ...ol. in-8. — Précis de l'histoire de la littérature française, 1878, ...12.

... (Gaston), né en 1839. Les contes orientaux dans la littérature ...nçaise du moyen âge, 1875, in-8.

ATIN (Henri Guillaume), né en 1793, mort en 1876. Mélanges de littérature, 1840, in-8. — Études sur les tragiques grecs, 1841-1843, 3 vol. in-8. — Traduction d'Horace, 1859, 2 vol. in-12.

ANCHE (Gustave), né en 1808, mort en 1857. Portraits, 1836-1849-1854, 5 vol. in-12. — Études sur les arts, 1855-1856, 2 vol. in-12.

EAN (Ch.). Petites ignorances de la conversation, 1877, in-12.

INT-MARC-GIRARDIN (M.), né en 1801, mort en 1873. Cours de littérature dramatique, 1843-1868, 5 vol. in-12. — Essais de littérature, 1844, 2 vol. in-8. — La Fontaine et les fabulistes, 1867, 2 vol. in-8.

INT-RENÉ-TAILLANDIER (R. G. E.), né en 1817, mort en 1879. Béatrix. 1840, in-8. — Études sur la révolution en Allemagne, 1853, 2 vol. in-8. — Littérature étrangère, 1861, in-12. — Maurice de Saxe, 1865, 2 vol. in-12.

INTE-BEUVE (Ch. Aug.), né en 1804, mort en 1869. Tableau de la poésie et du théâtre au XVI[e] siècle, 1828, 2 vol. in-8. — Poésies de Joseph Delorme, 1829, in-12. — Consolations, poésies, 1830, in-12. — Critiques et portraits littéraires, 1832-1839, 5 vol. in-8. — Volupté, roman, 1834, 2 vol. in-8. — Pensées d'août, poésies, 1837, in-12. — Port-Royal, 1840-1861, 6 vol. in-8. — Portraits contemporains, 1846, 2 vol. in-8. — Causeries du lundi, 1851-1862, 15 vol. in-12. — Nouveaux lundis 1863-1868, 10 vol. in-12. — Le comte de Clermont et sa cour, 1868, in-8

AYOUS (Pierre André), né en 1808, mort en 1870. Études littéraires sur les écrivains français de la réformation, 1842, 2 vol. in-8. — Histoire de la littérature française à l'étranger, 1853, 2 vol. in-8. — Le dix-huitième siècle à l'étranger, 1861, 2 vol. in-8.

AINE (Hipp. Adr.), né en 1828. Essais sur Tite-Live, 1854, in-12. — Les philosophes français du XIX[e] siècle, 1856, in-12. — La Fontaine et ses fables, 1860, in-8. — Histoire de la littérature anglaise, 1864, 4 vol. in-8. — Philosophie de l'art, 1865, in-8. — L'idéal dans l'art, 1867, in-12. — De l'intelligence, 1870, 2 vol. in-8. — Voyage en Italie, 1872, in-8. — Voyage aux Pyrénées, 1873, in-8. — Les origines de la France contemporaine, 1875, in-8. — Philosophie de l'art en Italie, 1876, in-12. — Les origines de la France contemporaine ; l'Ancien régime ; la Révolution, 1877-1880, 3 vol. in-8.

APEREAU (L. G.), né en 1819. Dictionnaire universel des contemporains, 1858, gr. in-8. — L'année littéraire et dramatique, 1859-1869, 11 vol. in-12. — Dictionnaire universel des littératures, 1876, gr. in-8.

LLEMAIN (Abel), né en 1790, mort en 1870. — Histoire de Cromwell, 1819, 2 vol. in-8. — Cours de littérature française, 1828-1829-1838, 5 vol. in-8. — Études d'histoire moderne, 1846, in-8. — Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature, 1854, in-8. — La tribune moderne ; M. de Chateaubriand, 1858, in-8. — Essais sur le génie de Pindare, 1859, in-8.

NET Alex.), né en 1797, mort en 1847. Études sur la littérature française, 1849-1851, 4 vol. in-8. — Études sur Blaise Pascal, 1851, in-8. — Moralistes des XVI[e] et XVII[e] siècles, 1859, in-8.

OLLET LE DUC père (Emm. L. Nic.), né en 1781, mort en 1857. Précis de l'art dramatique, 1830, in-32.

VI. POÉSIE

ARNOULT (Edmond), né en 1811, mort en 1861. Sonnets et poésies, 1861, in-12.

AUTRAN (J.), né en 1813, mort en 1877. La mer, 1835, in-8. — Ludibria ventis, 1838, in-8. — Le poème des beaux jours, 1862, in-8. — Épîtres rustiques, 1864, in-12. — Paroles de Salomon, 1869, in-8. — Sonnets capricieux, 1873, in-8.

BANVILLE (Th. de), né en 1820. Poésies, 1857, in-12. — Odes funambulesques, 1859, in-12. — Les fourberies de Nérine, comédie, 1864, in-12. — La pomme, comédie, 1865, in-12. — Gringoire, comédie, 1867, in-12. — Florise, comédie, 1870, in-12. — Idylles prussiennes, 1871, in-12. — Ballades joyeuses, 1873, in-16. — Les princesses, 1874, in-16. — Les exilés, 1875, in-12. — Occidentales, rimes dorées, rondels, 1875, in-12.

BARBIER (Aug.), né en 1805, mort en 1882. Iambes, 1831, in-8. — Il Pianto, 1833, in-8. — Rimes héroïques, 1843, in-12. — Chansons et Odelettes, 1851, in-12. — Silves et rimes légères, 1872, in-12.

BARTHÉLEMY (Aug. M.), né en 1796, mort en 1867. Sidiennes, 1825, in-8. — La Villéliade, 1826, in-8. — Napoléon en Égypte, 1828, in-8. — Némésis, 1831-1832, in-4°. — Douze journées de la Révolution, 1832, in-8.

BÉRANGER (P. J. de), né en 1780, mort en 1857. Chansons, 1815-1821-1825-1828-1833-1857. — Ma biographie, 1858, in-8. — Correspondance, 1860, 4 vol. in-8.

BIGNAN (A.), né en 1795, mort en 1861. L'Iliade d'Homère, trad. en vers, 1830, 2 vol. in-8. — L'Odyssée, 1840, 2 vol. in-8. — Hésiode, 1845, in-8.

BRIZEUX (Aug.), né en 1806, mort en 1858. Marie, poème, 1832, in-12. — Traduction de la Divine comédie de Dante, 1840, in-12. — Ternaires, 1841, in-12.

COLET (Louise Révoil, dame), née en 1810, morte en 1876. Fleurs du Midi, 1836, in-8. — Penserosa, 1839, in-8. — Poésies, 1842, in-4° — L'acropole d'Athènes, 1855, in-32.

COPPÉE (F.), né en 1842. Le reliquaire, 1866, in-12. — Le passant, comédie, 1869, in-12. — Deux douleurs, 1870, in-16. — Poésies (1864-1869), 1871, in-12. — Les humbles, 1871, in-12. — Théâtre, 1872, pet. in-12. — Les bijoux de la délivrance, 1872, in-12. — La grève des forgerons, 1873, in-16. — Le cahier rouge, 1874, in-12. — Le luthier de Crémone, 1876, in-8. — L'exilée, 1877, in-4°.

DEROULÈDE (Paul), né en 1846. Chants d'un soldat, 1872, in-32. — Nouveaux chants d'un soldat, 1875, in-32. — L'Hetman, drame, 1877, in-8. — Pro Patria, stances, 1878, in-32.

DESBORDES-VALMORE (Mme), née en 1787, morte en 1859. Poésies, 1829-1833-1839-1842-1843, in-18 et in-12.

DESCHAMPS (Antony), né en 1800, mort en 1869. Vingt chants du Dante, 1829, in-8. — Dernières paroles, 1835, in-8. — Poésies complètes, 1840, in-12.

ESCHAMPS (Émile), né en 1791, mort en 1871. Études françaises et étrangères, 1829-1835, in-8. — Poésies complètes, 1840, in-12. — Théâtre, 1842, in-12.

ES ESSARTS (Emm.), né en 1839. Poésies parisiennes, 1862, in-8. — Les Élévations, poésies, 1864, in-12.— Poèmes de la Révolution, 1879, in-12.

UPONT (Pierre), né en 1821, mort en 1870. Les deux anges, 1854, in-8. — Chants et chansons, 1850-1864, in-12.

LATIGNY (Albert), né en 1826, mort en 1873. Poésies, 1879, in-12.

UIRAUD (Alex.), né en 1788, mort en 1847. Les Machabées, tragédie, 1822, in-8. — Élégies, 1823, in-8.— Flavien ou Rome au désert, 1835, 2 vol. in-8.

UGO (Victor), né en 1802. Han d'Islande, 1823, 4 vol. in-12. — Odes et Ballades, 1826, 3 vol. in-18. — Bug-Jargal, 1826, in-18. — Cromwell, 1827, in-8. — Orientales, 1829, in-8. — Le dernier jour d'un condamné, 1829, in-12. — Hernani, 1829, in-8. — Feuilles d'automne, 1831, in-8. — Marion Delorme, 1831, in-8. — Notre-Dame-de-Paris, 1831, 3 vol. in-8. — Le roi s'amuse, 1832, in-8. — Lucrèce Borgia, 1833, in-8. — Marie Tudor, 1833, in-8. — Chants du crépuscule, 1835, in-8. —Angelo, 1835, in-8. — Voix intérieures, 1837, in-8. — Ruy-Blas, 1838, in-8. — Les rayons et les ombres, 1840, in-8. — Les Burgraves, 1843, in-8. — Les châtiments, 1852, in-16. — Contemplations, 1856, 2 vol. in-8. — La légende des siècles, 1859, 2 vol. in-8. — Les misérables, 1862, 10 vol. in-8. — Chansons des rues et des bois, 1865, in-18. — Les travailleurs de la mer, 1866, 3 vol. in-8. — L'homme qui rit, 1869, 4 vol. in-8 — L'année terrible, 1872, in-8. — Quatre-vingt-treize, 1874, 3 vol. in-8. — Actes et paroles, 1875, in-8. — Histoire d'un crime, 1877, in-8. — L'exil, 1875-1876, 3 vol. in-8. — Nouvelle légende des siècles, 1877, in-8. — Religion et religions, 1880, in-8. — L'âne, 1881, in-8.— Les quatre vents de l'esprit, 2 vol. in-12. — Torquemada, drame, 1882, in-8.

ACQUES. Contes et causeries, 1862, in-12.

ACHAMBEAUDIE (Pierre), né en 1806, mort en 1872. Fables populaires 1839, in-18.

AMARTINE (Alph. de), né en 1790, mort en 1869. Méditations, 1820, in-8. — Nouvelles méditations, 1823, in-8. — Harmonies, 1829, 2 vol. in-8. — Voyage en Orient, 1835, 4 vol. in-8. — Jocelyn, 1836, 2 vol. in-8.— La chute d'un ange, 1838, 2 vol. in-8.— Recueillements poétiques, 1839, in-8. — Histoire des Girondins, 1847, 8 vol. in-8. — Histoire de la Révolution de 1848, 2 vol. in-8. — Graziella, 1852, in-32. — Histoire de la Restauration, 1852, 8 vol. in-8.

APRADE (Victor de), né en 1812. Les parfums de Madeleine, 1839, in-8. — Psyché, 1841, in-12. — Odes et poèmes, 1844, in-12. — Poèmes évangéliques, 1852, in-12. — Symphonies, 1855, in-12. — Idylles héroïques, 1858, in-12. — L'éducation homicide, 1867, in-8. — Pernette, 1868, in-8. — Poèmes civiques, 1873, in-12. — A Jeanne d'Arc, 1874, in-8.

Leconte de Lisle (Ch.), né en 1817. Poèmes antiques, 1852, in-12. — Poèmes et poésies, 1855, in-12. — Poésies barbares, 1862, in-12. — Les Erynnies, tragédie, 1873, in-16. — Idylles de Théocrite et Odes anacréontiques, 1861, in-12. — Iliade, 1866, in-8. — Odyssée, 1867, in-8. — Hymnes orphiques, 1869, in-8. — Œuvres d'Eschyle, 1872, in-8. — Œuvres d'Horace, 1873, 2 vol. in-12. — Sophocle, 1877, in-8.

Manuel (Eugène), né en 1823. Pages intimes, 1866, in-12. — Les ouvriers, 1870, in-8. — Poèmes populaires, 1871, in-12. — Pendant la guerre, 1872, in-12. — L'absent, 1873, in-12.

Mercœur (Élisa), née en 1809, morte en 1835. Poésies, 1827, in-18. — Œuvres complètes, 1843, 3 vol. in-8.

Moreau (Hégésippe), né en 1810, mort en 1838. Le myosotis, 1838, in 8.

Musset (Alfred de), né en 1810, mort en 1857. Contes d'Espagne et d'Italie, 1830, in-8. — Un spectacle dans un fauteuil, 1832-1834, 2 vol. in-8. — La confession d'un enfant du siècle, 1836, 2 vol. in-8. — Il ne faut jurer de rien, 1848, in-12. — Un caprice, 1848, in-12. — Le chandelier, 1848, in-12. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, 1851, in-12.

Pichat (Laurent), né en 1823. Les voyageuses, 1844, in-8. — Les libres paroles, 1847, in-8. — Les poètes de combat, 1862, in-12. — Avant le jour, 1869, in-8. — Les réveils, 1880, in-8.

Pongerville (de), né en 1792, mort en 1870. Traduction de Lucrèce, 1823, 2 vol. in-8. — Amours mythologiques, 1827, in-18. — Traduction du Paradis perdu de Milton, 1838, 2 vol. in-8.

Prudhomme (R. F. A. Sully), né en 1839. Stances et Poèmes, 1865, in-12. — Les épreuves, les écuries d'Augias, 1866, in-12. — Les solitudes, 1869, in-12. — Les destins, 1872, in-12. — Les vaines tendresses, 1875, in-12. — La justice, 1878, in-12.

Ratisbonne (L. G. F.), né en 1827. Traduction de la Divine Comédie de Dante, 1852-1857, 6 vol. in-12. — Au printemps de la vie, 1857, in-32. — Héro et Léandre, drame, 1859, in-8. — La comédie enfantine, 1860, in-8. — Les petits hommes, 1868, in-4°. — Les petites femmes, 1871, in-4°.

Reboul (Jean), né en 1796, mort en 1864. Poésies, 1836, in-8. — Le dernier jour, 1839, in-8. — Poésies nouvelles, 1846, in-12.

Soulary (Joséphin), né en 1815. Sonnets humoristiques, 1858, in-18. — La chasse aux mouches d'or, 1876, in-8. — Les rimes tronquées, 1877, in-8.

Tastu (Mme Amable), née en 1795. Poésies complètes, 1859, in-12. — Chroniques de France, poésies, 1829, in-8. — Éducation maternelle, 1835, gr. in-8. — Histoire de France, 1837-1838, 2 vol. in-12.

Turquety (Éd.), né en 1807, mort en 1867. Esquisses poétiques, 1829, in-8. — Amour et foi, 1833, in-8. — Primavera, 1840, in-8. — Poésies, 1856, in-18.

Viennet (F.), né en 1777, mort en 1868. Les serments, 1839, in-8. — Fables, 1842-1855, in-12. — Épîtres et Satires, 1845, in-12. — La Franciade, 1863, in-12.

Vigny (Alfred de), né en 1799, mort en 1863. Poèmes antiques et modernes, 1826, in-8. — Cinq-Mars, 1826, 2 vol. in-8. — Othello, traduction de Shakspeare, 1830, in-8. — La maréchale d'Ancre, 1831, in-8. — Stello, 1832, in-8. — Chatterton, 1835, in-8. — Servitude et grandeur militaire, 1835, in-8.

VII. LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

Ancelot (J. A. F. P.), né en 1794, mort en 1854. Louis IX, 1819, in-8. — Le maire du palais, 1823, in-8. — Fiesque, 1824, in-8. — Olga, 1828, in-8. — L'espion, 1829, in-8. — Maria Padilla, 1838, in-8.

Ancelot (Mme Virginie), née en 1792, morte en 1875. Marie, 1836, in-8. — Renée de Varville, 1853, in-8. — Gabrielle, 1859, in-8.

Augier (Emile), né en 1820. La ciguë, 1844, in-12. — L'aventurière, 1848, in-12. — Gabrielle, 1849, in-12. — Le joueur de flûte, 1850, in-12. — Diane, 1851, in-12. — Un homme de bien, 1857, in-12. — Le gendre de M. Poirier, 1858, in-12. — Le mariage d'Olympe, 1859, in-12. — Les effrontés, 1861, in-8. — Le fils de Giboyer, 1862, in-8. — La question électorale, 1864, in-8. — Maître Guérin, 1864, in-8. — La contagion, 1866, in-8. — Paul Forestier, 1868, in-8. — Le post-scriptum, 1869, in-12. — Lions et renards, 1870, in-8. — Madame Caverlet, 1876, in-8. — Les Fourchambault, 1878, in-8.

Bayard (J. F.), né en 1796, mort en 1853. Théâtre, 1855-1859, 12 vol. gr. in-8.

Bornier (Henri de), né en 1825. La fille de Roland, 1875, in-8. — Agamemnon, tragédie, 1868, in-8.

Delavigne (Casimir), né en 1794, mort en 1843. Les vêpres siciliennes, 1819, in-8. — Les Comédiens, 1820, in-8. — Messéniennes, 1827, in-18. — La princesse Aurélie, 1828, in-8. — Marino Faliero, 1829, in-8. — La marche parisienne, 2 août 1830, in-8. — Louis XI, 1832, in-8. — Les enfants d'Édouard, 1833, in-8. — Don Juan d'Autriche, 1835, in-8. — Une famille au temps de Luther, 1836, in-8. – La popularité, 1838, in-8. — La fille du Cid, 1840, in-8.

Doucet (Camille), né en 1812. Comédies en vers, 1858, 2 vol. in-8. — La considération, comédie, 1851, in-8. — Les ennemis de la maison, 1872, in-12.

Dumas père (Alexandre), né en 1803, mort en 1870. Henri III, 1829, in-8. — Charles VII, 1831, in-8. — Antony, 1831, in-8. — Térésa, 1832, in-8. — Le mari de la veuve, 1832, in-8. — La tour de Nesle, 1832, in-8. — Angèle, 1834, in-8. — Le maréchal de Belle-Isle, 1839, in-8. — Les demoiselles de Saint-Cyr, 1843, in-8. — Impressions de voyages, 1833-1835-1837-1841, 5 vol. in-8. — Les trois mousquetaires, 1844, 8 volumes in-8. — Monte-Cristo, 1844-1845, 12 vol. in-8. — Vingt ans après, 1845, 10 volumes in-8. — La reine Margot, 1845 6 vol. in-8.

ils (Alexandre), né en 1824. La dame aux camélias, 1852, in-8. ane de Lys, 1852, 3 vol. in-8.— Le demi-monde, 1855, in-12. – estion d'argent, 1857, in-12.— L'ami des femmes, 1864, in-12.– ire Clémenceau, 1866, in-8. — Les idées de Mme Aubray, 1867, .— La princesse Georges, 1872, in-8. — Monsieur Alphonse, 1874, — L'étrangère, 1876, in-8. — Joseph Balsamo, 1878, in-8.—

Ad.), né en 1795, mort en 1861. La mère et la fille, 1830, in-8. ie liaison, 1834, in-8. — L'héritière, 1843, in-8.

: (Eugène), né en 1815. Embrassons-nous, Folleville, 1850, in-8. chapeau de paille d'Italie, 1851, in-8. — Le voyage de M. Pern, 1869, in-8. — La cagnotte, 1874, in-8.

(P.), né en 1785, mort en 1873. Marie Stuart, 1820, in-8. — Œu- 1844, 2 vol. in-8.

ɛ (Ernest), né en 1807. Louise de Lignerolles, drame, 1838, in-8 ith de Falsen, 1840, in-8.—Adrienne Lecouvreur, comédie, 1849, — Médée, 1856, in-8. — Béatrix, 1860, in-12. — Les pères et les ts au XIXe siècle, 1872, in-32.— A propos d'une dot, 1873, in-4°. stoire morale des femmes, 1874, in-12.

IER (N. L.), né en 1771, mort en 1840. Agamemnon, tragédie, in-8. — Cours analytique de littérature générale, 1817, 4 vol. — La Panhypocrisiade, poème, 1819-1832, 2 vol. in-8. — Fré- ide et Brunehaut, tragédie, 1821, in-8.

ON (Édouard), né en 1834. Le monde où l'on s'amuse, 1868, in-8 étincelle, 1879, in-8. — Le monde où l'on s'ennuie, 1881, in-8.

(Alexandre), né en 1840. Nouvelles Messéniennes, 1867, in-8.– vaincue, 1876, in-8. — Séphora, 1877, in-8.

) (F.), né en 1814, mort en 1867. Lucrèce, tragédie, 1843, in-8. ;nès de Méranie, tragédie, 1847, in-12. — Charlotte Corday, tra- , 1850, in-8. — Horace et Lydie, comédie, 1851, in-12. —Ulysse. lie, 1852, in-8. — L'Honneur et l'argent, comédie, 1853, in-12. . Bourse, comédie, 1856, in-12. — Le lion amoureux, drame. in-8. — Galilée, drame, 1867, in-8.

(Victorien), né en 1831. Nos intimes, 1861, in-12. — Les gana- 1862, in-12. — Les vieux garçons, 1865, in-12. — La famille ton, 1865, in-12. — Maison neuve, 1866, in-12. — Patrie, 1869, . — Fernande, 1870, in-12. — Rabagas, 1872, in-12. — La perle 1874, in-12. — Andréa, 1875, in-12. — La haine, 1875. — L'oncle Sam, 1876, in-12.— Daniel Rochat, 1880, in-8.

Eugène), né en 1791, mort en 1861. Œuvres complètes, 1855, l. in-12.

(Alexandre), né en 1788, mort en 1845. La pauvre fille, élégie. in-8. — Clytemnestre, tragédie, 1822, in-8. — Saül, 1822, in-8. ıe fête de Néron, tragédie, 1830, in-8. —Norma, tragédie, 1831, — La divine épopée, 1840, 2 vol. in-8. — Jeanne d'Arc, poème, in-8.

VIII. ROMANS, CONTES ET NOUVELLES.

ABOUT (Edmond), né en 1828. La Grèce contemporaine, 1855, in-12. — Tolla, 1855, in-12. — Les mariages de Paris, 1856, in-12. — Germaine, 1858, in-12. — Trente et quarante, 1859, in-12. — Rome contemporaine, 1860, in-8. — Gaetana, drame, 1862, in-12. — Le cas de M. Guérin, 1862, in-12. — Madelon, 1863, in-8. — Le progrès, 1864, in-8. — L'infâme, 1867, in-8. — Le fellah, 1872, in-12. — Alsace, 1872, in-12.

ACHARD (Amédée), né en 1814, mort en 1875. Belle-Rose, 1847, in-8. — Madame Rose, 1857, in-12. — Le clos-pommier, 1858, in-12. — Lettres d'Italie, 1859, in-12. — Maxence Humbert, 1866, in-12. — Récits d'un soldat, 1871, in-12. — Les rêves de Gilberte, 1872, in-12.

ASSOLLANT (Alfred), né en 1827. Scènes de la vie des États-Unis, 1858, in-12. — Histoire fantastique du célèbre Pierrot, 1860, in-12. — Une ville de garnison, 1865, in-12. — Aventures merveilleuses du capitaine Corcoran, 1872, in-12. — Le Puy de Montchal, 1875, in-12.

BALZAC (Honoré de), né en 1799, mort en 1850. Scènes de la vie privée, 1829-1830, 2 vol. in-8. — Physiologie du mariage, 1830, 2 vol. in-8. — La peau de chagrin, 1831, 2 vol. in-8. — Le médecin de campagne, 1833, 2 vol. in-8. — Scènes de la vie de province (Eugénie Grandet), 1834, 4 vol. in-8. — Le père Goriot, 1835, 2 vol. in-8. — César Birotteau, 1839, 2 vol. in-8. — Vautrain, drame, 1840, in-8. — Marcadet, comédie, 1843, in-8.

BELOT (Adolphe), né en 1829. Le testament de César Girodot, 1859, in-8. — La Vénus de Gordes, 1867, in-12. — Les mystères mondains, 1875-1876, 4 vol. in-12.

BERNARD (Charles de), né en 1805, mort en 1850. Le nœud gordien, 1838, 2 vol. in-8. — Gerfaut, 1838, 2 vol. in-8. — Le paravent, 1839, 2 vol. in-8. — Les ailes d'Icare, 1840, 2 vol. in-8. — La peau du lion, 1841, 2 vol. in-8.

BERTHET (Élie), né en 1815. Le pacte de famine, drame, 1839, in-8. — Le colporteur, 1841, 2 vol. in-8. — L'ami du château, 1841, 2 vol. in-8. — Les catacombes de Paris, 1872, in-12.

BRILLAT-SAVARIN (Anth.), né en 1754, mort en 1826. Physiologie du goût, 1840, in-12.

CHAMPFLEURY (Jules), né en 1821. La succession Le Camus, 1857, in-12. — Les excentriques, 1857, in-12. — Les premiers beaux jours, 1858, in-12. — L'usurier Blaizot, 1858, in-12. — De la littérature populaire en France, 1861, in-8. — Le violon de faïence, 1862, in-12. — Les demoiselles Tourangeau, 1864, in-12. — Histoire de la caricature antique, 1865, in-12. — Les chats, 1868, in-12. — Histoire de la caricature au moyen âge, 1871, in-12. — Les enfants, 1873, in-8. — Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution, 1875, in-12. — La petite Rose, 1877, in-12.

CHERBULIEZ (Victor), né en 1828. Le comte Kostia, 1863, in-12. — Le

roman d'une honnête femme, 1866, in-12. — L'idée de Jean Têterol 1878, in-12. — Noirs et rouges, 1881, in-12.

Claretie (Jules), né en 1840. Les ornières de la vie, 1864, in-12. — Voyages d'un Parisien, 1865, in-12. — Les derniers montagnards, 1867, in-8. — La guerre nationale, 1871, in-12. — Histoire de la révolution de 1870-1871, 1872, in-12. — Peintres et sculpteurs contemporains. 1873, in-12. — Monsieur le ministre, 1882, in-12.

Daudet (Alphonse), né en 1840. La dernière idole, 1862, in-8. — Fromont jeune et Risler aîné, 1874, in-12. — Le nabab, 1878, in-12. — Les rois en exil, 1880, in-12. — Numa Roumestan, 1881, in-12.

Delpit (Albert), né en 1849. L'invasion, poème, 1872, in-12. — La famille Cavalié, 1878, 2 vol. in-12. — Le fils de Coralie, 1880, in-12

Erckman-Chatrian (Émile Erckman, né en 1822; Alexandre Chatrian, né en 1826). L'illustre docteur Matheus, 1859, in-12. — Contes de la montagne, 1860, in-12. — Contes des bords du Rhin, 1862, in-12. — Le fou Yégoff, 1862, in-12. — Madame Thérèse, 1863, in-12. — Histoire d'un conscrit de 1813, 1864, in-12. — Waterloo, 1865, in-12. — Le blocus, 1867, in-12. — Histoire d'un paysan, 1868, in-12. — Le Juif polonais, drame, 1869, in-8. — Les deux frères, 1873, in-12. — Histoire d'un plébiscite, 1876, in-12. — Les Rantzau, 1882, in-8.

Esquiros (Alphonse), né en 1814, mort en 1876. Les hirondelles, poésies, 1834, in-8. — Charlotte Corday, 1840, 2 vol. in-8. — L'évangile du peuple, 1841, in-12.

Feuillet (Octave), né en 1812. Alice, 1848, in-12. — Rédemption, 1849, in-12. — L'urne, poésies, 1852, in-12. — La petite comtesse, 1856, in-12. — Le roman d'un jeune homme pauvre, 1858, in-12 — Sybille, 1862, in-12. — Jean Baudry, comédie, 1863, in-8. — M. de Camors, 1867, in-12. — L'acrobate, 1872, in-12. — Le sphinx, 1874, in-8. — Le journal d'une femme, 1878, in-12. — Les portraits de la marquise, 1882, in-8.

Féval (Paul), né en 1817. Le loup blanc, 1843, in-12. — Les mystères de Londres, 1844, 11 vol. in-8. — Les merveilles du Mont-Saint-Michel, 1879, in-12.

Feydeau (Ernest), né en 1821, mort en 1874. Fanny, 1858, in-12. — Daniel, 1859, 2 vol. in-12. — Le secret du bonheur, 1864, 2 vol. in-12. — Le roman d'une jeune mariée, 1867, in-12. — Un coup de bourse, 1868, in-12. — L'Allemagne en 1871, 1872, in-12. — Sylvie, 1873, in-12.

Flaubert (Gustave), né en 1821, mort en 1880. Madame Bovary, 1875, 2 vol. in-12. — Salammbô, 1862, in-8. — L'éducation sentimentale, 1869, 2 vol. in-8. — La tentation de saint Antoine, 1874, in-8. — Trois contes, 1877, in-12.

Gaboriau (Émile), né en 1835, mort en 1873. L'affaire Lerouge, 1866, in-12. — Le crime d'Orcival, 1867, in-12. — L'Argent des autres, 1873, 2 vol. in-12.

Gautier (Théophile), né en 1811, mort en 1872. Poésies, 1830, in-12. — Albertus, ou l'âme et le péché, 1833, in-12. — Fortunio, 1838, in-8. — Le capitaine Fracasse, 1863, 2 vol. in-12.

Gozlan (Léon), né en 1803, mort en 1866. Le notaire de Chantilly, 1836, 2 vol. in-8. — Le médecin du Pecq, 1839, 3 vol. in-8. — Une tempête dans un verre d'eau, 1846, in-12. — Le lion empaillé, vaudeville, 1848, in-12.

Gréville (Henry, dame Alice **Durand**), née en 1842. Dosia, 1876, in-12. — La princesse Ogheroff, 1876, in-12. — Le violon russe, 1879, in-12.

Janin (Jules), né en 1804, mort en 1874. L'âne mort, 1829, 2 vol. in-8. — Barnave, 1831, 4 vol. in-12. — Le chemin de traverse, 1836, 2 vol. in-8. — Histoire de la littérature dramatique, 1858, 6 vol. in-12.

Karr (Alphonse), né en 1808. Sous les tilleuls, 1832, 2 vol. in-8. — Geneviève, 1838, 2 vol. in-8. — Les guêpes, novembre 1839 à mai 1847, 89 vol. in-32. — Feu Bressier, 1844, 3 vol. in-8. — Fort en thème, 1852, in-8. — Voyage autour de mon jardin, 1875, in-12. — Le livre de bord, 1879, 3 vol. in-12. — Les points sur les i, 1882, in-12.

Laboulaye (Édouard), né en 1811. Histoire du droit de propriété foncière en Europe, 1839, in-8. — Souvenirs d'un voyageur, 1857, in-12. — Abdallah, 1859, in-12. — Contes bleus, 1843-1866, 2 vol. in-12. — Le prince Caniche, 1868, in-12. — Questions constitutionnelles, 1872, in-12. — L'Allemagne et les pays slaves, 1873, in-12. — Histoire des Etats-Unis, 1877, in-12. — Nouveaux contes bleus, 1877, in-12.

Macé (Jean), né en 1815. Histoire d'une bouchée de pain, 1861, in-12. — Les serviteurs de l'estomac, 1866, in-12.

Mérimée (Prosper), né en 1803, mort en 1871. Théâtre de Clara Gazul, 1825, in-8. — La Guzla, 1827, in-12. — Chronique du règne de Charles IX, 1829, in-8. — Colomba, 1841, in-8. — Études sur l'histoire romaine, 1844, 2 vol. in-8. — Carmen, 1847, in-8. — Lettres à une inconnue, 1873, 2 vol. in-8.

Murger (Henri), né en 1822, mort en 1861. La vie de Bohême, 1848, in-12. — Le bonhomme Jadis, comédie, 1852, in-12.

Nodier (Charles), né en 1783, mort en 1844. Jean Sbogar, 1818, 2 vol. in-12. — Smarra, 1821, in-12. — Trilby, 1822, in-12. — Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux, 1830, in-8. — Le dernier banquet des Girondins, 1833, in-8. — Souvenirs de jeunesse, in-8.

Reybaud (Madame Charles), née en 1802, morte en 1871. Les aventures d'un renégat, 1836, 2 vol. in-8. — Valdepeyras, 1839, in-8. — Les anciens couvents de Paris, 1848, in-8. — Le cadet de Colobrières, 1857, in-12. — L'oncle César, 1857, in-12.

Saintine (X. B.), né en 1798, mort en 1865. Poésies, 1823, in-18. — Jonathan le visionnaire, 1825, 2 vol. in-12. — L'ours et le pacha, vaudev., 1827, in-8. — Picciola, 1836, in-8. — Riche d'amour, 1845, in-8.

Sand (Georges) (Aurore **Dupin**, dame **Dudevant**), née en 1804, morte en 1876. Rose et Blanche, 1831, 5 vol. in-12. — Indiana, 1832, 2 vol. in-8. — Valentine, 1832, 2 vol. in-8. — Lélia, 1833, 2 vol. in-8. — Le secrétaire intime, 1834, 2 vol. in-8. — Jacques, 1834, 2 vol. in-8. — André, 1835, in-8. — Leone Leoni, 1835, in-8. — Simon, 1836, in-8. — Lettres d'un voyageur, 1837, 2 vol. in-8. — Mauprat, 1837, 2 vol. in-8. — Contes vénitiens, 1838, 2 vol. in-8. — Cosima, drame, 1840,

in-8. — Le compagnon du tour de France, 1840, 2 vol. in-8. — Consuelo, 1842-1843, 8 vol. in-8. — La comtesse de Rudolstadt, 1843-1845, 4 vol. in-8. — La mare au diable, 1846, 2 vol. in-8. — La petite Fadette, 1848, 2 vol. in-8. — François le Champy, 1848, 2 vol. in-8. — Claudie, drame, 1851, in-12. — Histoire de ma vie, 1854, 20 vol. in-8. — Mlle de la Quintinie, 1863, in-12. — Le Mis de Villemer, 1864, in-12.

SANDEAU (Jules), né en 1811. Mme de Sommerville, 1834, in-8. — Le docteur Herbeau, 1841, 2 vol. in-8. — Vaillance et Richard, 1843, in-8. — Valcreuse, 1846, 2 vol. in-8. — Mademoiselle de La Seiglière, 1848, 2 vol. in-8. — La maison de Penarvan, 1858, in-12. — Un début dans la magistrature, 1862, in-12. — Jean de Thomeray, 1873, in-12.

SOULIÉ (Frédéric), né en 1800, mort en 1847. Amours françaises, poëmes, 1824, in-18. — Christine, drame, 1829, in-8. — Clotilde, drame, 1832, in-8. — Le magnétiseur, roman, 1834, 2 vol. in-8. — Les deux cadavres, 1835, 2 vol. in-8. — Le conseiller d'État, 1835, 2 vol. in-8. — Les mémoires du Diable, 1836-1837, 8 vol. in-8. — Eulalie Pontois, drame, 1843, in-8. — La Closerie des genêts, 1846, in-8.

SOUVESTRE (Émile), né en 1808, mort en 1864. Les derniers Bretons, 1835-1836, 4 vol. in-8. — Riche et pauvre, 1836, 2 vol. in-8. — L'honneur et l'argent, 1839, in-8. — Les peines de jeunesse, 1849, in-8. — Un philosophe sous les toits, 1851, in-12.

SOUZA (Mme de), née en 1761, morte en 1836. Œuvres choisies, 1840, in-12.

STAHL (P. J. HETZEL), né en 1814. La morale familière, 1868, in-12. — Maroussia, 1879, gr. in-8.

STENDHAL (Henri BEYLE), né en 1783, mort en 1842. Le rouge et le noir, 1830, 2 vol. in-8. — La Chartreuse de Parme, 1839, 2 vol. in-8. — L'abbesse de Castro, 1840, in-8.

SUE (Eugène), né en 1804, mort en 1857. Atar-Gull, 1831, in-8. — La salamandre, 1832, 2 vol. in-8. — La vigie de Koat-Ven, 1833, 4 vol. in-8. — Latréaumont, 1837, 2 vol. in-8. — Arthur, 1838, 2 vol. in-8. — Le marquis de Létorières, 1839, in-8. — Mathilde, 1841, 6 vol. in-8. — Les mystères de Paris, 1842-1843, 10 vol. in-8. — Le Juif Errant, 1844-1845, 10 vol. in-8. — Les sept péchés capitaux, 1846-1849, 16 vol. in-8. — Les mystères du peuple, 1849-1856, in-8.

TŒPFFER (Rodolphe), né en 1797, mort en 1846. La bibliothèque de mon oncle, 1832, in-8. — Nouvelles génevoises, 1844, in-12. — Rosa et Gertrude, 1846, in-12.

VERNE (Jules), né en 1828. Cinq semaines en ballon, 1863, in-12. — Voyage au centre de la terre, 1864, in-12. — De la terre à la lune, 1865, in-12. — Aventures du capitaine Hatteras, 1866, in-12. — Les enfants du capitaine Grant, 1867, in-12. — Vingt mille lieues sous les mers, 1869, in-12. — Une ville flottante, 1871, in-12. — Voyages extraordinaires, 1872, in-8. — Le pays des fourrures, 1873, in-12. — Le tour du monde en quatre-vingts jours, 1873, in-12. — L'île mystérieuse, 1874, in-12. — Histoire des grands voyages et des grands voyageurs, 1876, 3 vol. in-12. — Le docteur Ox, 1879, in-8.

II

SOURCES ET TRAVAUX A CONSULTER

Pour l'étude de la littérature française.

I. BIBLIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE.

La Croix du Maine et du Verdier. Bibliothèques françaises. Paris, 1772-1773, 6 vol. in-4°.

Goujet (Cl. Pierre). Bibliothèque françoise ou Histoire de la littérature françoise. Paris, Mariette et Guérin, 1740-1756, 18 vol. in-12.

Brunet (J. Ch.). Manuel du libraire et de l'amateur de livres, Paris, Didot, 1862-1864, 6 vol. gr. in-8. — Supplément par J. Deschamps. 1878, in-8.

Quérard (J. M.). La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique. Paris, Didot, 1827-1839, 10 vol. in-8.

Quérard (J. M.), Ch. Louandre et Bourquelot. La Littérature française contemporaine. Paris, 1839, 6 vol. in-8.

Quérard (J. M.). Supercheries littéraires dévoilées, galerie des auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires. Paris, 1845-1860, 6 vol. in-8.

Bibliographie des Sociétés savantes de la France. Paris, Imprimerie nationale, 1878, in-8.

Barbier (Ant. Alex.). Dictionnaires des ouvrages anonymes. Paris, P. Daffis, 1872-1877, 7 vol. in-8.

Lorentz (Otto). Catalogue général de la Librairie française depuis 1840. Paris, Lorenz, 1866-1879, 8 vol. in-8.

Dantès (A). Dictionnaire biographique et bibliographique des hommes les plus remarquables. Paris, A. Boyer, 1875, in-8.

Catalogue de la Bibliothèque nationale. Histoire de France et Médecine. Paris, F. Didot, 1855-1870, 15 vol. gr. in-4°.

DUPLESSIS (G.). Essai d'une bibliographie générale des Beaux-arts. Paris, Rapilly, 1867, in-8.

TITON DU TILLET. Essai sur les honneurs et sur les monuments accordés aux illustres savants pendant la suite des siècles. Paris, 1727, in-12.

NICERON (le Père). Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des lettres. Paris, 1726-1745, 44 vol. in-12.

PELLISSON (P.). Histoire de l'Académie françoise, avec la continuation par l'abbé d'Olivet et avec introduction, éclaircissements et notes, par Ch. L. Livet. Paris, Didot, 1858, 2 vol. in-8.

D'ALEMBERT. Histoire des membres de l'Académie françoise morts depuis 1700 jusqu'en 1771. Paris, 1787, 6 vol. in-12.

Recueil des harangues prononcées par MM. de l'Académie françoise, 1640-1782. Paris, 1714-1787, 8 vol. in-12.

Recueil de pièces d'éloquence et de poésie qui ont remporté les prix de l'Académie françoise. Paris, 1671-1761, 39 vol. in-12.

KERVILER (R). Essai d'une bibliographie raisonnée de l'Académie française. Paris, 1877, in-8.

DE LA PORTE (l'abbé). Histoire littéraire des femmes françoises. Paris, 1769. 5 vol. in-8.

BRIQUET (Mme). Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et Étrangères naturalisées en France connues par leurs écrits. Paris, 1804, in-8.

AIMÉ-MARTIN (L.). Plan d'une bibliothèque universelle, études des livres qui peuvent servir à l'histoire littéraire et philosophique du genre humain. Paris, A. Desrez, 1837, gr. in-8.

DRUJON (Fernand). Catalogue des ouvrages, écrits et dessins de toute nature poursuivis, supprimés ou condamnés, 1814-1877. Paris, Ed. Rouveyre, 1879, gr. in- 8.

PICOT (Emile). Bibliographie Cornélienne. Paris, Fontaine, 1875, in-8.

LACROIX (Paul). Bibliographie Moliéresque. Paris, Fontaine, 1875, in-8.

LACROIX (Paul). Iconographie Moliéresque. Paris, Fontaine, 1876, in-8.

VIAN (L.). Bibliographie des œuvres de Montesquieu. Paris, 1872, in-8.

DANGEAU (L.). Bibliographie des œuvres de Montesquieu. Paris, Rouquette, 1874. in-8.

Bibliographie et iconographie des œuvres de J. F. Regnard. Paris, Rouquette, 1877, in-12.

II. HISTOIRE GÉNÉRALE.

Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, collegit, digessit, notis illustravit Joannes Bollandus. Antuerpiæ, Tongariæ et Brussellis, 1643-1864, 59 vol. in-folio.

BAYLE (P.). Dictionnaire historique et critique, édit. A. J. Q. Beuchot. Paris, Desoer, 1820-1824, 16 vol. in-8.

MORÉRI (Louis). Le Grand dictionnaire historique. Paris, 1759, 10 vol. in-folio.

BOUQUET (Don Martin). Recueil des historiens des Gaules et de la France. Paris, 1738-1855, 21 vol. in-folio.

Bréquigny (de). Tables chronologiques des diplômes, chartres, titres et autres imprimés concernant l'histoire de France (jusqu'en 1270). Paris, imprimerie royale et nationale, 1760-1850, 6 vol. in-folio.

Lelong (Jacq.). Bibliothèque historique de la France contenant le catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits qui traitent de l'histoire de ce royaume. Paris, 1768-1778, 5 vol. in-folio.

Savigny (Fr. Chr. de). Histoire du Droit romain au moyen âge. Paris, Ch. Hingray, 1839, 3 vol. in-8.

Colomban. De origine atque primordiis gentis Francorum. Paris, 1644, in-4°.

Grégoire de Tours. Histoire ecclésiastique des Francs. Paris, Jules Renouard, 1836-1841, 4 vol. gr. in-8.

Chroniques de France, appelées Chroniques de Saint-Denis depuis les Troïens jusqu'à la mort de Charles VII en 1461. Paris, Pasquier, 1476, 3 vol. in-folio.

Karoli Magni et Ludovici Pii regum et imperatorum Francorum capitula. Parisiis, Ch. Chappellet, 1588, in-8.

Eginhart. La vie du roy et empereur Charlemaigne translatée en françois par Elie Vinet. Poitiers, Marnef, 1546, pet. in-8.

Marculfe. Recueil général des formules usitées dans l'empire des Francs. Paris, Durand, 1801, 2 vol. in-8.

Guizot. Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France depuis la fondation de la monarchie française jusqu'au xiiie siècle. Paris, Brière, 1823-1835, 31 vol. in-8.

Petitot et Monmerqué. Collection complète des Mémoires relatifs à l'histoire de France. Paris, Foucault, 1819-1827, 53 vol. in-8 et 1820-1829, 79 vol. in-8.

Michaud et Poujoulat. Collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France depuis le xiiie siècle jusqu'à la fin du xviie. Paris, 1835-1839, 32 vol. gr. in-8.

Buchon (J. A.). Collection des Chroniques nationales françaises écrites en langue vulgaire du xiiie au xvie siècle. Paris, Verdière et Carez, 1824-1829, 47 vol. in-8.

Thibaudeau (A. C.). Histoire des États généraux et des Institutions représentatives en France jusqu'en 1789. Paris, 1843, 2 vol. in-8.

Lenglet du Fresnoy (l'abbé). Collection complète de ses œuvres. Paris, 1772, 15 vol. in-12.

Mably (l'abbé de). Collection complète de ses œuvres. Paris, Ch. Desbrières, 1794, 15 vol. in-8.

Condillac (l'abbé de). Œuvres complètes. Paris, Baudoin frères, 1827, 16 vol. in-8.

Boulainvilliers (le comte de). Histoire de l'ancien gouvernement de la France. La Haye, 1727, 3 vol. pet. in-8.

Dubos (J. B.). Histoire critique de l'établissement de la monarchie françoise dans les Gaules. Paris, 1734, 3 vol. in-4°.

Lézardière (Mlle de). Théorie des lois politiques des Gaules et de la

France, appuyée sur les monuments originaux. Paris, Nyon l'aîné, 1791-1792, 8 vol. in-8.

THIERRY (Am.). Histoire des Gaulois. Paris, Didier, 1857, 2 vol. in-8.

THIERRY (Am.). Histoire de la Gaule sous la domination des Romains. Paris, 1840-1842, 2 vol. in-8.

THIERRY (Augustin). Lettres sur l'histoire de France. Paris, 1836, in-8.

MARTIN (Henri). Histoire de France jusqu'en 1789. Paris, Furne, 1855-1860, 17 vol. in-8.

MICHELET (Jules). Histoire de France. Paris, 1845-1862, 14 vol. in-8.

BERVILLE et BARRIÈRE. Collection des mémoires relatifs à la Révolution française. Paris, Baudoin, 1820-1826, 56 vol. in-8.

III. ORIGINES ET SOURCES DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PASQUIER (É.). Les Recherches de la France. Paris, Ménard, 1643, in-folio.

Serments prêtés à Strasbourg en 842 par Charles le Chauve, Louis le Germanique et leurs armées respectives. Paris, Delaunay, 1815, in-8.

EICHHOFF (F. G.). Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde. Paris, 1836, in-4°.

BERGER DE XIVREY (Jules). Recherches sur les sources antiques de la Littérature française. Paris, 1829, in-8.

MOLAND (L.). Origines littéraires de la France : la légende et le roman, le théâtre, la prédication, l'antiquité, le moyen âge et la littérature moderne. Paris, 1862, in-8.

BAST (J. de). Recherches historiques et littéraires sur la langue celtique, gauloise et tudesque. Gand, 1815-1816, 2 vol. petit in-4°.

GLEY (G.). Langue et littérature des anciens Francs. Paris, 1815, in-8.

LEBEUF. De l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie françoise sous Charlemagne. Paris, 1734, in-12.

AMPÈRE (J. J.). Histoire de la littérature française au moyen âge ; histoire de la formation de la langue française. Paris, 1841, in-8.

SCHNAKENBURG (J. F.). Tableau synoptique et comparatif des idiômes populaires ou patois de la France. Berlin et Bruxelles, 1840, in-8.

PIERQUIN DE GEMBLOUX. Histoire littéraire, philosophique et bibliographique des patois. Paris, 1841, in-8.

NOULET (le Docteur J. B.). Essai sur l'histoire littéraire des patois de la France au XVIII[e] siècle. Montpellier, 1877, in-8.

ESCALLIER (E. A.). Remarques sur les patois, suivies d'un vocabulaire latin-français inédit du XIV[e] siècle, avec gloses et notes pour servir à l'histoire des mots de la langue française. Douai, 1856, gr. in-8.

REBOUL (R.). Bibliographie des ouvrages écrits en patois du midi de la France. Paris, Techener, 1877, in-8.

LE HÉRICHER (Ed.). Histoire et glossaire du normand, de l'anglais et de la langue française. Paris, 1862, 3 vol. in-8.

IV. MOYEN AGE, TROUVÈRES ET TROUBADOURS.

HARRIS (J.). Histoire littéraire du moyen âge, trad. par Boulard. Paris, Maradan, 1789, in-12.

KOCK (Chr. G. de). Tableau des révolutions de l'Europe au moyen âge. Paris, Gide fils, 1823, 3 vol in-8.

HALLAM (Henry). L'europe au moyen âge. Paris, 1837, 4 vol. in-8.

DESMICHELS (O. C.) Histoire générale du moyen âge. Paris, Hachette, 1835-1837, 2 vol. in-8.

LACROIX (Paul) et Ferd. Séré. Le moyen âge et la renaissance. Paris, 1848-1851, 5 vol. gr. in-4°.

LACROIX (Paul). Sciences et lettres au moyen âge et à l'époque de la Renaissance. Paris, F. Didot, 1876, in-4°.

TURPIN, archevêque de Reims. Chronique contenant les prouesses du roy Charlemaigne. Paris, Silvestre, 1855, pet. in-4°.

MARY-LAFON. Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France. Paris, Capin, 1842-1845, 4 vol. in-8.

MIGNET (F. A.). De la Féodalité. Paris, 1822, in-8.

LE GRAND D'AUSSY. Histoire de la vie privée des François depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours. Paris, 1815, 3 vol. in-8.

MONTEIL (A. A.). Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles. Paris, Janet et Cotelle, 1827, 10 vol. in-8.

LENIENT (C.). La Satire en France au moyen âge. Paris, Hachette, 1877, 2 vol. in-12.

PEIGNOT (Gabr.). Recherches historiques et littéraires sur les danses des morts. Dijon, Victor Lagier, 1826, in-8.

LANGLOIS (Eust. Hyac.). Essai historique, philosophique et pittoresque sur les danses des morts. Rouen, A. Lebrument, 1852, 2 vol. in-8.

KASTNER (Georges). Les Danses des morts. Paris, Brandus, 1852, in-4°.

BARET (Eug.). Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature du XVIe et du XVIIe siècles, avec une notice bibliographique. Paris, Durand, 1853, in-8.

FAURIEL. De l'origine de l'épopée chevaleresque du moyen âge. Paris, 1832, in-8.

QUINET (Edg.). Rapport sur les épopées françaises du XIIe siècle. Paris, 1831, in-8.

GAUTIER (L.). Les épopées françaises, études sur les origines et l'histoire de la littérature nationale. Paris, 1878, in-8.

DU MÉRIL (Édelestand). Poésies inédites du moyen âge, précédées d'une histoire de la fable ésopique. Caen et Paris, 1854, in-8.

MASSIEU. La poésie françoise du XIe au XVe siècle. Paris, 1739, in-12.

ROQUEFORT-FLAMÉRICOURT (B. de). De l'état de la poésie française dans les XIIe et XIIIe siècles. Paris, 1815, in-8.

BENOITON DE CHATEAUNEUF. Essai sur la poésie et les poëtes français aux XIIe XIIIe et XIVe siècles. Paris, 1815, in-8.

ZAN (Étienne). Fabliaux et Contes des poëtes français des XIe, XIIe.
, XIVe et XVe siècles. Paris, B. Warée, 1808, 4 vol. in-8.
AND D'AUSSY. Fabliaux et Contes des XIIe et XIIIe siècles. Paris, 1829,
ol. gr. in-8.
T. Choix d'anciens Fabliaux mis en vers. Paris, 1788, 2 vol. pet.
12.
Nouveau recueil de Fabliaux. Paris, 1823, 2 vol. in-8.
AL (Ach.). Nouveau recueil de contes et fabliaux. Paris, 1839-1842,
ol. in-8.
L (Francisque). Lais inédits des XIIe et XIIIe siècles. Paris, 1836,
12.
ENTIN (Charles). Essai sur les Fabliaux des XIIe et XIIIe siècles. Saint-
enne, 1877, in-8.
its de 57 poésies des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Lausanne, 1759, in-8.
RT (A. C. M.). Fables inédites des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Paris,
5, 2 vol. in-8.
ux des XIIIe et XIVe siècles, publiés par A. de Montaiglon et J. Ray-
d. Paris, 1877, 2 vol. in-8.
EFORT (J. B. B. de). Glossaire de la langue romane. Paris. 1808-
0, 3 vol. in-8.
OUARD. Lexique roman. Paris, 1836-1843, 6 vol. in-8.
OUARD. Choix des poésies originales des Troubadours. Paris, 1817,
ol. in-8.
E-WHITE (A.). Histoire des langues romanes et de leur littérature
uis leur origine jusqu'au XIVe siècle. Paris, Treuttel, 1841, 3 vol.
8.
(Ferd.). La poésie des Troubadours, traduit de l'allemand par
din. de Roisin. Lille et Paris, 1845, in-8.
(C. A. F.). Die werke der Troubadours. Berlin, 1855-1857, 3 vol
8.
EGUDE (De). Essai d'un vocabulaire occitanien pour servir à l'intelli-
ce des Troubadours. Toulouse, 1819, in-8.
EGUDE (De). Le Parnasse occitanien ou Choix de poésies originales des
ubadours. Toulouse, 1819, in-8.
EL. Histoire de la poésie provençale. Paris, J. Labitte, 1846, 3 vol.
8.
Y (G. F.). Grammaire de la langue d'oil. Berlin et Leipzig, Schnei-
, 1853-1856, 3 vol. in-8.
UIGNON (A.). Grammaire de la langue d'oil. Paris, 1873, in-18.
E (Gerv. de). Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les
uvères normands et anglo-normands. Caen, 1834, 3 vol. in-8.
AL (Ach.). Jongleurs et Trouvères, ou choix de pièces des XIIIe et
siècles. Paris, 1835, in-8.
X (Arthur). Trouvères, Jongleurs et Ménestrels du nord de la France
u midi de la Belgique. Valenciennes, Paris, Bruxelles, 1837-1863,
l. in-8.

LA VILLEMARQUÉ (Le vicomte Th. H. de). Les Romans de la Table ronde et les Contes des anciens Bretons. Paris, Didier, 1859, grand in-8.

PARIS (Paulin). Les Romans de la Table ronde, mis en nouveau langage et accompagnés de recherches sur l'origine et le caractère de ces compositions. Paris, 1872-1877, 5 vol. in-12.

WILLIAMS (David). Archæology of Wales (Antiquités gaéliques, Bardes). Londres, 1772, 3 vol. in-4°.

JONES (Owen). History of Monmouthshire (Recueil des poëmes des Bardes gallois). Londres, 1796, in-4°.

V GRAMMAIRE ET LEXICOGRAPHIE FRANÇAISE.

DUCANGE (C.). Glossarium mediæ et infimæ latinitatis. Parisiis, F. Didot, 1840-1850, 7 vol. in-4°.

FAUCHET (Cl.). Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise. Paris. 1581, in-4°.

MULLER (Max). Lectures sur la science du langage. Paris, A. Durand, 1864, in-8.

FALLOT (Gustave). Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et de ses dialectes au XIIIe siècle. Paris, 1839, in-8.

CHEVALET (A. de). Origine et formation de la langue française. Paris, Imprimerie impériale, 1853-1857, 3 vol. in-8.

COCHERIS (Hippolyte). Entretiens sur la langue française; histoire de la grammaire; origine et permutation des lettres; formation des mots, préfixes, radicaux et suffixes. Paris, 1877, in-16.

DU MÉRIL (Edelestand). Essai philosophique sur la formation de la langue française. Paris, Franck, 1852, in-8.

MEYGRET (L.). Traité touchant le commun usage de la langue françoise, Paris, 1542, in-4°.

DES AUTELZ. Traité touchant l'ancien orthographe françois contre l'orthographe des meygretistes. Lyon, 1548, in-8.

VAUGELAS (De). Remarques sur la langue françoise. Paris, 1738, 3 vol. in-12.

WEY (Francis). Remarques sur la langue française au XIXe siècle. Paris, F. Didot, 1844, 2 vol. in-8.

GÉNIN (F.). Des variations du langage français. Paris, F. Didot, 1845, in-8.

MARMONTEL (J. F.). Œuvres complètes. Paris, Verdière, 1818-1819, 18 vol. in-8.

LIVET (Ch.). Précieux et Précieuses, caractères et mœurs littéraires du dix-septième siècle. Paris, Didier, 1859, in-8.

LITTRÉ (Ém.). Histoire de la langue française. Paris, Didier, 1863, 2 vol. in-8.

LARCHEY (Lorédan). Excentricités du langage, Dictionnaire historique,

étymologique et anecdotique de l'argot parisien. Paris, F. Polo, 1872, gr. in-8.
LIVET (Ch.). La grammaire française et les grammairiens au XVIe siècle. Paris, Didier, 1859, in-8.
Grammaire générale de Port-Royal. Paris, 1803, in-8.
GIRAULT-DUVIVIER (Ch. P.). Grammaire des grammaires. Paris, 1856, 2 vol. in-8.
BESCHERELLE frères et LITAIS DE CAUX. Grammaire nationale. Paris, Bourgeois-Maze, 1840, gr. in-8.
POITEVIN (P.). Grammaire générale et historique. Paris, 1856, 2 vol. in-8
Dictionnaire universel de la langue française, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux. Paris, 1771, 8 vol. in-folio.
Dictionnaire de l'Académie française, 7° édit. Paris, F. Didot frères, 1878, 2 vol. in-4°.
Dictionnaire historique de la langue française (publié par l'Académie française). Paris, F. Didot frères, 1858-1878, 2 vol. in-4°.
HIPPEAU (C.). Dictionnaire de la langue française au XIIe et au XIIIe siècle. Paris, 1873, 2 vol. in-8.
LAROUSSE (P.). Grand dictionnaire universel du XIXe siècle. Paris, 1864-1879, 16 vol. gr. in-4°.
LITTRÉ (Ém.). Dictionnaire de la langue française. Paris, Hachette, 1863-1872, 4 vol. gr. in-4°. — Supplément. 1 vol. gr. in-4°.
MÉNAGE. Dictionnaire étymologique de la langue française. Paris, 1750, 2 vol. in-folio.
SCHELER (Auguste). Dictionnaire d'étymologie française, d'après les résultats de la science moderne. Paris, F. Didot, 1862, gr. in-8.
ROQUEFORT (J. B. B.). Dictionnaire étymologique de la langue française. Paris, 1829, 2 vol. in-8.
BRACHET (Aug.). Grammaire historique de la langue française. Paris, Hetzel, 1867, in-12. = Dictionnaire étymologique de la langue française, 1870, in-18.
NODIER (Ch.). Exament critique des Dict. de la langue française. Paris, 1828, in-8.
NODIER (Ch.). Dictionnaire des onomatopées françaises. Paris, 1828, in-8.
LAFAYE. Dictionnaire des synonymes de la langue française. Paris, Hachette, 1861, gr. in-8.
BULLET (J B.). Mémoires sur la langue celtique. Besançon, 1754-1760, 3 vol. in-folio.
PICTET (Ad.). De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit. Paris, Benj. Duprat, 1837, in-8.
LEGONIDEC (J. F. M. A.). Grammaire celto-bretonne. Paris, 1839, in-8.
LEGONIDEC (J. F. M. A.). Dictionnaire celto-breton et breton-français. Saint-Brieuc, 1847-1850, 2 vol. in-4°.
RIBARY (François). Essai sur la langue basque, traduit du hongrois, et suivi d'une notice bibliographique par Julien Vinson. Paris, F. Vieweg, 1877, in-8.

VI. HISTOIRE DES LETTRES.

JARRY DE MANCY (A.). Atlas historique et chronologique des littératures anciennes et modernes. Paris, 1831, in-folio.

Histoire littéraire de la France (par Dom Rivet, Dom Taillandier, etc.). Paris, 1733-1862, 24 vol. in-4°.

SCHLEGEL (Ch.). Histoire de la littérature ancienne et moderne, traduit de l'allemand par William Duckett. Paris, 1829, 2 vol. in-8.

SISMONDI (J. C. L. Simonde de). De la littérature du midi de l'Europe. Paris, Treuttel et Würtz, 1839, 4 vol. in-8.

MOKE (H. G.). Histoire de la littérature française. Bruxelles, 1849-1850, 4 vol. in-8.

GÉRUZEZ (Eug.). Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à la Révolution. Paris, Didier, 1860-1861, 2 vol. in-8.

SCHMIDT (J.). Histoire de la littérature française depuis 1789 jusqu'à nos jours. Bruxelles, Lacroix, 1862, 6 vol. in-8.

DUQUESNEL (Amédée). Histoire des lettres aux cinq premiers siècles du christianisme. Paris, 1840-1843, 5 vol. in-8.

AMPÈRE (J. J.). Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle. Paris, 1839-1840, 3 vol. in-8.

DAUNOU. Discours sur l'état des lettres au XIIIe siècle. Paris, Ducroc, 1860, in-8.

LE CLERC (Victor). Discours sur l'état des lettres en France au XIVe siècle. Paris, F. Didot, 1863, in-4°.

CHARPENTIER DE SAINT-PRIEST (J. P.). Tableau historique de la littérature française au XVe et au XVIe siècles. Paris, 1835, in-8.

GÉRUZEZ (Eug.). Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France à la fin du XVe siècle et pendant le XVIe. Paris, 1836-1837, 2 vol. in-8.

SAYOUS (A.). Études littéraires sur les écrivains français de la Réformation. Genève, 1851, 2 vol. in-8.

SAINT-MARC-GIRARDIN et Phil. CHASLES. Tableau de la littérature française au XVIe siècle. Paris, 1829, in-8.

FEUGÈRE (Léon). Caractères et portraits littéraires du XVIe siècle. Paris, Didier, 1859, 2 vol. in-8.

JOLLY (Jules). Histoire du mouvement intellectuel au XVIe siècle et pendant la première partie du XVIIe. Paris, Amyot, 1860, 2 vol. in-8.

SAINTE-BEUVE (C. A.). Port-Royal. Paris, 1840-1860, 5 vol. in-8.

DEMOGEOT (J.). Tableau de la littérature française au XVIIe siècle avant Corneille et Descartes. Paris, Hachette, 1859, in-8.

GIDEL (Ch.). Histoire de la littérature française depuis la Renaissance jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Paris, 1877, petit in-12.

GODEFROY (Frédéric). Histoire de la littérature française depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Paris, 1877, 8 vol. in-8.

GODEFROY (Frédéric). Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVIIe siècle en général. Paris, Didier, 1862, 2 vol. in-8.

GÉNIN (F.). Lexique comparé de la langue de Molière et de la langue du XVII[e] siècle. Paris, F. Didot, 1846, in-8.

FOURNEL (Victor). La Littérature indépendante et les écrivains oubliés; essai de critique et d'érudition sur le XVII[e] siècle. Paris, Didier, 1862, gr. in-18.

BARANTE (de). Tableau de la littérature française au XVIII[e] siècle. Paris, 1832, in-8.

VINET (A.). Histoire de la littérature française au XVIII[e] siècle. Paris, 1853, 2 vol. in-8.

SAYOUS (A.). Le XVIII[e] siècle à l'étranger ; histoire de la littérature française dans les divers États de l'Europe depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la Révolution française. Paris, Amyot, 1861, 2 vol. in-8.

HOUSSAYE (Arsène). Le XVIII[e] siècle philosophique et littéraire. Paris, 1877, 4 vol. in-18.

MARON (Eugène). Histoire littéraire de la Révolution. Constituante, Législative. Paris, 1856, in-12.

MARON (Eugène). Histoire littéraire de la Convention nationale. Paris, 1860, in-12.

GÉRUZEZ (Eug.). Histoire de la littérature française pendant la Révolution. Paris, 1859, gr. in-8.

CHÉNIER (M. J.). Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française. Paris, 1816, in-4°.

MERLET (Gustave). Tableau de la littérature française de 1800 à 1815. Paris, 1877, in-8.

NETTEMENT (Alfred). Histoire de la littérature sous la Restauration. Paris, 1858. 2 vol. in-8.

NETTEMENT (Alfred). Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet. Paris, 1859, 2 vol. in-8.

VINET (A.). Etudes sur la littérature française au XIX[e] siècle. Paris, 1857, 3 vol. in-12.

NISARD (Ch.). Les Gladiateurs de la République des lettres aux XV[e], XVI[e] et XVII[e] siècles. Paris, Michel Lévy, 1860, 2 vol. in-8.

CALLIÈRES (F. de). Histoire poétique de la guerre entre les anciens et les modernes, Paris, 1688, in-8.

THÉRY (A.). Histoire des opinions littéraires chez les anciens et les modernes. Paris, Dézobry, 1849, 2 vol. in-8.

MICHIELS (Alfred). Histoire des idées littéraires en France au XIX[e] siècle et de leur origine dans les siècles antérieurs. Paris, Dentu, 1862, 2 vol. in-8.

NISARD (Ch.). Histoire des livres populaires ou de la littérature du colportage depuis le XV[e] siècle jusqu'en 1852. Paris, Dentu, 1854, 2 vol. in-18.

SABATIER DE CASTRES. Dictionnaire de littérature. Paris, 1772, 3 vol. pet. in-8.

DESESSARTS. Les siècles littéraires de la France. Paris, 1807, 7 vol. in-8.

CHAUDON et DE LA PORTE. Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût, Paris, 1808, 5 vol. in-8.
VAPEREAU (G.). L'année littéraire et dramatique. Paris, Hachette, 1859-1869, 11 vol. in-12.
VAPEREAU (G.). Dictionnaire universel des littératures. Paris, Hachette, 1876, gr. in-8.
LAHARPE (J. F. de). Lycée ou cours de littérature. Paris, Dupont, 1825-1826, 18 vol. in-8.
LEMERCIER (Népom.). Cours analytique de littérature générale. Paris, Nepveu, 1818, 4 vol. in-8.
Répertoire de la littérature ancienne et moderne. Paris, Castel de Courval, 1824-1828, 31 vol. in-8.
VILLEMAIN (F.). Cours de littérature française. Paris, Didier, 1855, 6 vol. in-8.
LAHARPE (J. F. de). Correspondance littéraire adressée au grand-duc de Russie, 1774-1790. Paris, 1804, 6 vol. in-8.
GRIMM et DIDEROT. Correspondance littéraire, philosophique et critique depuis 1756 jusqu'en 1790. Paris, Furne et Ladrange, 1829, 16 vol. in-8.

VII. POÉSIE.

Anciens poëtes de la France publiés sous la direction de M. Guessard. Paris, 1858-1861, 6 vol. in-16.
Collection de poésies, romans, chroniques, publiée d'après d'anciens monuments et d'après des éditions des XVe et XVIe siècles. Paris, Silvestre, 1838-1858, 24 vol. in-16.
Recueil de poésies françaises des XVe et XVIe siècles réunies par M. Anatole de Montaiglon. Paris, 1855-1858, 8 vol. in-16.
Variétés bibliographiques relatives à des poëtes français des XVIe et XVIIe siècles par Édouard Tricotel. Paris, Jules Gay, 1863, in-8.
SAINTE-BEUVE (C. A.). Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle. Paris, 1828, 2 vol. in-8.
Petits poëtes français depuis Malherbe jusqu'à nos jours avec des notices historiques et littéraires, par M. Prosper Poitevin. Paris, Desrez, 1839, 2 vol. gr. in-8.
Bibliothèque critique des poëtes français, par Arsène Cahours. Paris, Douniol, 1863, 3 vol. in-8.
JULLIEN (Bern.). Histoire de la poésie française à l'époque impériale. Paris, Paulin, 1844, 2 vol. in-12.
Poëmes des bardes bretons du sixième siècle, trad. par Th. Hersart de la Villemarqué. Paris, Didier, 1860, in-8.
Barzas Breiz. Chants populaires de la Bretagne, publiés par Th. H. de la Villemarqué. Paris, 1845, 2 vol. in-12.
DECHEPARE (Bernard). Poésies basques publiées par Julien Vinson. Bayonne, P. Cazals, 1874, gr. in-8.

VIII. LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

JUBINAL (Ach.). Mystères inédits du quinzième siècle. Paris, 1837, 2 vol. in-8.

Recueil de farces, soties et moralités du quinzième siècle, réunies pour la première fois et publiées par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, Ad. Delahays, 1859, gr. in-18.

Recueil de 74 farces, moralités, etc. Paris, Techener, 1831-1837, 4 vol. pet. in-8.

Maistre PIERRE PATELIN, avec une introduction et des notes, par F. Génin. Paris, Chamerot, 1854, gr. in-8.

PIERRE GRINGOIRE. Œuvres complètes, publ. par Ch. d'Héricault et An. de Montaiglon. Paris, Jannet, 1858, in-16.

LEROY (Onésime). Études sur les mystères. Paris, 1837, in-8.

MONMERQUÉ et Franc. MICHEL. Théâtre français du moyen âge. Paris, 1839, gr. in-8.

BEAUCHAMPS (de). Recherches sur les théâtres de France depuis 1161. Paris, 1735, in-4°.

Histoire universelle des théâtres de toutes les nations, par F. Desfontaines, Coupé, etc. Paris, 1779, 13 vol. in-8.

Les frères PARFAIT. Histoire du théâtre françois depuis son origine. Paris, 1745-1749, 15 vol. in-12.

ÉTIENNE et MARTAINVILLE. Histoire du théâtre français depuis le commencement de la Révolution. Paris, 1802, 4 vol. in-8.

MAGNIN (Ch.). Les origines du théâtre moderne. Paris, 1838, in-8.

VIOLLET LE DUC et JANNET. Ancien théâtre françois. Paris, 1854, 10 vol. in-16.

Petite bibliothèque des théâtres, publ. par N. T. Le Prince et Beaudrais. Paris, 1784-1800, 91 vol. in-18.

Répertoire du Théâtre français, ou Recueil de tragédies et comédies restées au théâtre depuis Rotrou, par M. Petitot. Paris, Foucault, 1817-1819, 25 vol. in-8, et 1819-1820, 8 vol. in-8.

DELANDINE. Bibliothèque dramatique. Lyon, 1818, in-8.

Bibliothèque du théâtre françois depuis son origine (par le duc de la Vallière et Marin de la Ciotat). Dresde (Paris), 1768, 3 vol. pet. in-8.

Bibliothèque de M. Martineau de SOLEINNE. Catalogue rédigé par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, 1843-1845, 9 part. in-8; et Bibliothèque dramatique de Pont de Vesle. Paris, 1848, in-8.

Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. Paris, Ladvocat, 1822-1823, 25 vol. in-8.

Cours de littérature dramatique, ou Recueil des feuilletons de GEOFFROY, Paris, 1819-1820, 5 vol. in-8.

JANIN (Jules). Histoire de la littérature dramatique. Paris, Michel Lévy, 1853-1858, 6 vol. gr. in-18.

SAINT-MARC-GIRARDIN. Cours de littérature dramatique. Paris, Charpentier, 1855-1860, 4 vol. gr. in-18.

IX. ROMANS.

Huet (P. Dan.). Traité de l'origine des romans. Paris, Séb. Mabre-Cramoisy, 1678, in-12.

Lenglet du Fresnoy. De l'usage des romans, avec une bibliothèque des romans. Amsterdam, 1734, 2 vol. in-12.

Chassang (A.). Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire. Paris, Didier, 1862, in-8.

Wolf (A.). Histoire générale des romans. Iéna, 1841, in-8.

Nouvelles françoises en prose du treizième siècle. Paris, P. Jannet, 1856, in-16.

Nouvelle bibliothèque bleue, ou Légendes populaires de la France, précédée d'une introduction par Ch. Nodier, et accompagnée de notices littéraires et historiques par Leroux de Lincy. Paris, Colomb de Batines, 1842, in-12.

Scudéry (Mademoiselle de). Artamène, ou le Grand Cyrus. Paris, 1650-1653, 10 vol. in-8.

Bibliothèque choisie de contes nouveaux. Paris, Royez, 1786-1790, 9 vol. in-18.

Marc (A.). Dictionnaire des romans anciens et modernes. Paris, 1819-1828, in-8.

Pigoreau (Alex. Nic.). Petite bibliographie biographico-romancière, ou Dictionnaire des romanciers tant anciens que modernes, tant nationaux qu'étrangers. Paris, 1821, in-8.

Asselineau (Ch.). Bibliographie romantique. Paris, Rouquette, 1872, in-8.

Dutens. Tables généalogiques des héros de romans, avec un catalogue des principaux ouvrages en ce genre. Londres, 1796, in-4°.

Bibliothèque universelle des romans. Paris, 1775-1789, 224 vol. in-12.

Nouvelle bibliothèque des romans. Paris, 1798-1805, 112 vol. in-12.

La Villemarqué (Th. H. de). Contes populaires des anciens Bretons précédés d'un essai sur l'origine des épopées chevaleresques. Paris, Coquebert, 1842, 2 vol. in-8.

X. JOURNAUX.

Leber (Constans). Sur l'état réel de la presse et des pamphlets depuis François Ier jusqu'à sous Louis XV. Paris, 1834, in-8.

Hatin (Eugène). Histoire politique et littéraire de la Presse en France. Paris, F. Didot, 1859, 8 vol. in-8.

Deschiens. Bibliographie des journaux publiés pendant la Révolution. Paris, 1829, in-8.

Description historique et bibliographique de la collection (de journaux) de M. le comte de **La Bédoyère** sur la Révolution française, l'Empire et la Restauration, rédigée par France. Paris, 1862, in-8.

Gallois (Léonard). Histoire des journaux et des journalistes de la Révo-

lution française (1796-1799). Paris, Schneider, 1845-1846, 2 vol. gr. in-8.
Le Globe, journal philosophique et littéraire. Paris, 15 sept. 1824-20 avril 1832, 7 vol. in-4° et 5 vol. in-folio.
Les Murailles révolutionnaires de 1848; collection de décrets, bulletins de la République, adhésions, affiches, fac-simile de signatures, professions de foi, etc. Paris, 1849-1850, 2 vol. in-4°.
Les Murailles politiques françaises depuis le 4 septembre 1870. Paris, Armand Le Chevalier, 1873, 2 vol. in-4°.
VAUDIN (J. F.). Gazettes et gazettiers, histoire critique et anecdotique de la presse parisienne. Paris, 1862-1863, 2 vol. in-12.
NETTEMENT (Alfred). Histoire politique, anecdotique et littéraire du Journal des Débats. Paris, Dentu, 1842, 2 vol. in-8.

III

SÉRIE CHRONOLOGIQUE

DES NOMS CITÉS DANS CE VOLUME RANGÉS PAR SIÈCLES ET DANS L'ORDRE SUCCESSIF DES DÉCÈS

IIIe SIÈCLE.

...-.... Ossian.

IVe SIÈCLE.

316-397. Saint Martin.

VIe SIÈCLE.

...-.... Denys le Petit.
470-526. Boèce.
470-542. Saint Césaire d'Arles.
483-565. Justinien.
559-593. Grégoire de Tours.

VIIe SIÈCLE.

...-.... Marculfe.
...-.... Turpin.
...-609. Fortunat.

VIIIe SIÈCLE.

673-735. Bède le Vénérable.

IXe SIÈCLE.

...-.... Astronomus.
...-.... Colomban.
725 804. Alcuin.
742-814. Charlemagne.
...-839. Éginhard.
778-840. Louis le Pieux.
...-880. Jean Scot.

Xe SIÈCLE.

...-.... Roricon.

XIe SIÈCLE.

....-..... Raimond du Bousquet.
....-..... Roscelin de Compiègne.
....-..... Théroulde.
1027-1087. Guillaume le Conquérant.
.978-1088. Bérenger.
1005-1089. Lanfranc.
1040-1099. Le Cid, Rodrigue de Bivar

XIIe SIÈCLE.

....-..... Adam de la Halle.
....-..... Albéric de Reims.
....-..... Arnaud de Marveil.
....-..... Audefroy le Batard.
....-..... Benoit de Sainte-More.
....-..... Bertrand de Born.
....-..... Blondel de Nesles.
....-..... Denys Pyram.
....-..... Hugues de Rotelande.
....-..... Jean de Flagy.
....-..... Jean de Hanvil.
....-..... Jehan Vaour.
....-..... Joscelin.
....-..... Philippe de Than.
....-..... Quesnes de Béthune.
....-..... Raoul Lefevre.
....-..... Robert de Melun.
....-..... Valdo.
1033-1109. Saint Anselme.
1055-1121. Guillaume de Champeaux.
1079-1142. Abélard.
....-1150. Geffroy Gaimar.
1087-1152. Suger.
1091-1153. Saint Bernard.
....-1160. Geoffroy Rudel
1101-1164. Héloise.
1110-1180. Jean de Salisbury.
1112-1182. Wace.
....-1184. Alexandre de Paris.
....-1184. Lambert le Court.
....-1191. Chrétien de Troyes.
1167-1191. Raoul de Coucy.

XIIIe SIÈCLE.

...-..... Bertran d'Alamanon.
...-..... Jean Bodel.
....-..... *Pierre d'Abernon.*
....-..... *Robert Grosse-Tête.*
....-..... Rutebeuf.
....-..... Simon du Fresne.
....-..... Sordel.
....-1201. Guillaume le Clerc.

1155-1213. Villehardouin.
1201-1253. Thibaut IV.
....-1260. Marie de France.
1195-1260. Guillaume de Lorris.
1221-1274. Saint Bonaventure.
1227-1274. Saint Thomas d'Aquin.
1205-1280. Albert le Grand.
1214-1292. Roger Bacon.
1220-1294. Brunetto Latini.

XIVe SIÈCLE.

....-..... Thomas de Kent.
1227-1317. Joinville.
1260-1320. Jean de Meung.
1265-1321. Dante Alighieri.
1304-1374. Pétrarque.

XVe SIÈCLE.

1328-1400. Chaucer.
1337-1410. Froissart.
1363-1420. Christine de Pisan.
1363-1429. Gerson.
1410-1431. Jeanne d'Arc.
1386-1438. Alain Chartier.
1390-1453. Monstrelet.
....-1458. Grégoire de Naples.
1391-1465. Charles d'Orléans.
1400-1468. Gutenberg.
....-1469. Fichet.
....-1480. Pierre Gringoire.
....-1480. Georges Hermonyme.
1423-1483. Louis XI.
1432-1487. Pulci.
1434-1494. Boiardo.

XVIe SIÈCLE.

....-..... Dechepare.
....-..... Michel Hurault.
....-..... Regnier de la Planche.
1431-1500. Villon.
1440-1502. Olivier Maillart.
1445-1509. Philippe de Commines.
....-1512. Aléandre.
1443-1514. Jean Raulin.
1450-1518. Michel Menot.
1459-1519. Pierre Blanchet.
1455-1522. Beuchlin.
1476-1524. Le chevalier Bayard.
1469-1527. Machiavel.
....-1528. Gourmont.
1474-1533. Arioste.
1462-1535. Ascensius Badius.
1467-1536. Erasme.
1490-1537. Fleurange.
1478-1540. Guillaume Budé.
1483-1540. Martin Luther.
1495-1544. Bonaventure Despériers.
1495-1544. Clément Marot.
....-1546. Simon de Colines.
1509-1546. Etienne Dolet.
....-1547. Vatable.
1490-1547. Jacques Toussain.
1494-1547. François Ier.
1492-1549. Marguerite de Valois.
1492-1550. Alciat.
1483-1553. Rabelais.
1491-1556. Loyola.
1530-1556. Jean de la Péruse.
1484-1558. J. C. Scaliger.
1491-1558. Mellin de Saint-Gellais.
1491-1559. Robert Estienne.
1492-1560. Joachim Du Bellay.
1497-1560. Mélanchthon.
1510-1560. L. Meigret.
1530-1563. La Boétie.
1509-1564. Calvin.
1512-1565. Turnèbe.
1500-1566. Dumoulin.
1509-1571. De Vieilleville.
1510-1572. Ramus.
1516-1572. Lambin.
1517-1572. Coligny.
1520-1572. Grouchy de Rouen.
1503-1573. Michel de L'Hopital.
1532-1573. Jodelle.
1540-1573. Jean de La Taille.
1550-1574. Charles IX.
1508-1576. Mlle d'Heilli, Dsse d'Étampes.
1529-1576. Guillaume Des Autelz.
1497-1577. Danès.
1502-1577. Louis Leroy.
1502-1577. Montluc.
1518-1577. Philibert Delorme.
1528-1577. Remy Belleau.
1524-1585. Ronsard.
1526-1585. Ant. Muret.
1538-1585. Amadis Jamyn.
1539-1586. Pierre Pithou.
1508-1587. Élie Vinet.
1510-1588. Daurat.
1510-1589. Catherine de Médicis.
1532-1589. Ant. de Baïf.
1551-1589. Henri III.
1520-1590. Jean Cousin.
1520-1590. Cujas.
1524-1590. Hottman.
1544-1590. Du Bartas.
1531-1591. Fr. de Lanoue.
1533-1592. Michel Montaigne.
1552-1592. La Croix du Maine.
1513-1593. Amyot.
1540-1595. Le Duc de Nevers.
1544-1595. Torquato Tasso.
1530-1596. Jean Bodin.

lorent CHRESTIEN.
dme de MONTPENSIER.

1528-1598. Henri ESTIENNE.
1553-1598. SPENSER.

XVIIe SIÈCLE.

Cal MONROY DE SILVA.
DU VERDIER.
UY DE TOURS.
IORDANO BRUNO.
ARNIER.
. PASSERAT.
D'OSSAT.
PONTHUS DE THIARD.
Philippe DESPORTES.
JUSTE-LIPSE.
RAPIN.
CHARRON.
J. J. SCALIGER.
PALMA CAYET.
HENRI IV.
Antonio PEREZ.
Pierre de L'ETOILE.
BERTAUT.
Le duc de MAYENNE.
P. de LARRIVEY.
REGNIER.
BRANTOME.
Ed. MOLÉ.
CASAUBON.
Etienne PASQUIER.
MARGUERITE DE NAVARRE.
Achille de HARLAY.
SHAKSPEARE.
J. Aug. DE THOU.
DU PERRON.
VANINI.
Cl. FAUCHET.
François PITHOU.
JEANNIN.
FRANÇOIS DE SALES.
D'URFÉ.
DUPLESSIS-MORNAY.
LOPE DE VEGA.
MARINO.
Ant. SÉGUIER.
THÉOPHILE VIAUD.
GONGORA.
MALHERBE.
LOUIS D'ORLÉANS.
D'AUBIGNÉ.
HARDY.
LAMOTHE.
VICENTE ESPINEL.
JANSENIUS.
DE SAINT-CYRAN.
RICHELIEU.
Jean BOUCHER.
Mlle de GOURNAY.
GUEVARA.
MAINARD.
VOITURE.
VAUGELAS.
DESCARTES.
ROTROU.

1595-1650. Omer TALON.
1597-1652. Claude de L'ETOILE.
1584-1654. Guers de BALZAC.
1603-1654. SARRAZIN.
1601-1655. TRISTAN.
1584-1656. Mathieu MOLÉ.
1598-1659. COLLETET.
1609-1659. DU RYER.
1594-1660. SAINT-AMANT.
1610-1660. SCARRON.
1618-1661. BRÉBEUF.
1592-1662. BOISROBERT.
1628-1662. PASCAL.
1602-1663. LA CALPRENÈDE.
1596-1665. J. BOLLANDUS.
1615-1665. Cl. LANCELOT.
1603-1667. Georges de SCUDÉRY.
1589-1670. RACAN.
1600-1670. SAINT-PAVIN.
1601-1671. Guy PATIN.
....-1671. Julie D'ANGENNES.
....-1671. Catherine DE VIVONNE.
1602-1672. LEMOYNE.
1605-1672. GODEAU.
1602-1673. Des BARREAUX.
1622-1673. MOLIÈRE.
1595-1674. CHAPELAIN.
1608-1674. MILTON.
1603-1675. CONRART.
1603-1675. DESMARETS DE ST-SORLIN.
1604-1679. Le cardinal de RETZ.
1613-1680. LA ROCHEFOUCAULD.
1615-1680. Nic. FOUQUET.
1643-1680. MORÉRI.
1602-1681. John LILLY.
1606-1681. P. CORNEILLE.
1610-1682. HESNAULT.
1604-1686. MAIRET.
1601-1687. CALDERON.
1610-1688. DUCANGE.
1613-1688. Claude PERRAULT.
1637-1688. QUINAULT.
1621-1689. Mme de MOTTEVILLE.
1610-1690. MONTAUSIER.
1651-1691. BENSERADE.
1613-1692. MÉNAGE.
1639-1692. SAINT-RÉAL.
1624-1693. PELLISSON.
1627-1693. Mlle de MONTPENSIER.
1630-1693. Mme de LA SABLIÈRE.
1633-1693. Mme de LA FAYETTE.
1612-1694. Ant. ARNAUD.
1625-1695. LA FONTAINE.
1625-1695. NICOLE.
1618-1696. BUSSY-RABUTIN.
1627-1696. Mme de SÉVIGNÉ.
1639-1699. LA BRUYÈRE.
1639-1699. J. RACINE.

XVIIIe SIÈCLE.

1613-1700. Le Nôtre.
1607-1701. Mlle de Scudéry.
1624-1701. Segrais.
1638-1702. Boursault.
1613-1703. Saint-Evremont.
1628-1703. Charles Perrault.
1634-1703. Mascaron.
1627-1704. Bossuet.
1632-1704. Bourdaloue.
1632-1704. Locke.
1668-1704. Duché.
1646-1705. Mme de Grignan.
1616-1706. Ninon de Lenclos.
1647-1706. Bayle.
1621-1707. Ph. de Grammont.
1641-1707. Mme de Montespan.
1653-1708. Lafosse.
1625-1709. Thomas Corneille.
1655-1709. Regnard.
1632-1710. Fléchier.
1650-1710. Lainez.
1636-1711. Boileau.
1644-1712. La Fare.
1632-1713. Regnier-Desmarais.
1631-1715. Malebranche.
1638-1715. Louis XIV.
1656-1715. Fénelon.
1645-1717. F. de Callières.
1635-1719. Mme de Maintenon.
1639-1720. Chaulieu.
1651-1720. Mme Dacier.
1630-1721. Huet.
1650-1721. Palaprat.
1665-1721. Jacq. Lelong.
1658-1722. Boulainvilliers.
1669-1722. Guill. Massieu.
1640-1723. Brueys.
1641-1723. Mme de Coulanges.
1684-1724. Dufresny.
1661-1726. Dancourt.
1648-1727. Newton.
1649-1728. Le P. Daniel.
1653-1729. Baron.
1672-1731. Lamotte-Houdart.
1655-1735. Vertot.
1656-1737. Campistron.
1685-1738. Niceron.
1661-1741. Rollin.
1670-1741. J. B. Rousseau.
1663-1742. Massillon.
1670-1742. Dubos.
1685-1745. Desfontaines.
1668-1747. Lesage.
1715-1747. Vauvenargues.
1683-1749. Dom Rivet.
1688-1749. Fréret.
1668-1751. D'Aguesseau.
1698-1753. F. Parfaict.
1680-1754. Destouches.
1685-1754. Dom Bouquet.
1693-1754. La Chaussée.
1674-1755. Lenglet du Fresnoy.
1675-1755. Le duc de Saint-Simon.
1689-1755. Montesquieu.
1657-1757. Fontenelle.
1676-1758. La Grange-Chancel.
1709-1759. Velly.
1687-1760. Lebeuf.
1689-1761. De Beauchamps.
1701-1761. Lanoue.
1674-1762. Crébillon.
1677-1762. Titon du Tillet.
1688-1763. Marivaux.
1692-1763. Louis Racine.
1697-1763. L'abbé Prévost.
1694-1765. Panard.
1693-1765. Crévier.
1700-1766. Gottsched.
1697-1767. Goujet.
1719-1767. Sedaine.
1682-1768. L'abbé d'Olivet.
1717-1768. Winckelmann.
1696-1770. Barbazan.
1699-1772. Pothier.
1704-1772. Duclos.
1689-1773. Alexis Piron.
1697-1774. Pont de Veyle.
1722-1774. Desmahis.
1699-1775. Bullet.
1727-1775. De Belloy.
1701-1776. Breitinger.
1701-1777. Cl. Parfaict.
1708-1777. Haller.
1709-1777. Gresset.
1715-1777. Helvétius.
1694-1778. Voltaire.
1701-1778. Lebeau.
1708-1778. Linnée.
1712-1778. J. J. Rousseau.
1728-1778. Lekain.
1713-1779. De La Porte.
1708-1780. Le duc de La Vallière.
1709-1780. Jacques Harris.
1714-1780. Condillac.
1751-1780. Gilbert.
1706-1781. Saurin.
1729-1781. Lessing.
1698-1783. Bodmer.
1705-1783. De Tressan.
1709-1783. Collé.
1717-1783. D'Alembert.
1709-1784. Lefranc de Pompignan.
1713-1784. Diderot.
1709-1785. Mably.
1732-1785. Thomas.
1734-1785. Barthe.
1705-1786. Dom Taillandier.
1707-1788. Buffon.
1730-1788. Salomon Gessner.
1735-1788. Musæus.
1723-1789. D'Holbach.
1718-1790. Bergier.

1747-1790. IMBERT.
1749-1791. MIRABEAU.
1723-1793. LEMIERRE.
1746-1793. MARAT.
1759-1793. VERGNIAUD.
1761-1793. BARNAVE.
1743-1794. CONDORCET.
1748-1794. BURGER.
1755-1794. FABRE D'EGLANTINE.
1755-1794. FLORIAN.
1759-1794. DANTON.
1759-1794. ROBESPIERRE.
1762-1794. André CHÉNIER.
1716-1795. L'abbé BARTHÉLEMY.
1716-1795. DE BRÉQUIGNY.
1713-1796. L'abbé RAYNAL.
1732-1799. BEAUMARCHAIS.
1728-1799. MARMONTEL.

XIXe SIÈCLE.

1716-1800. DAUBENTON.
1737-1800. LE GRAND D'AUSSY.
1717-1803. L'abbé GUÉNÉE.
1717-1803. SAINT-LAMBERT.
1724-1803. KLOPSTOCK.
1739-1803. LA HARPE.
1741-1803. Domin. RICARD.
1744-1803. HERDER.
1724-1804. KANT.
1733-1804. POINSINET DE SIVRY.
1759-1805. SCHILLER.
1755-1806. COLLIN D'HARLEVILLE.
1723-1807. GRIMM.
1729-1807. EC. LEBRUN.
1773-1807. Mme COTTIN.
1723-1808. ANQUETIL.
1749-1808. BAUDRAIS.
1757-1808. CABANIS.
1721-1809. MARIN de La CIOTAT.
1744-1810. N. L. DESESSARTS.
1766-1810. LUCE DE LANCIVAL.
1764-1811. Jos. Mar. CHÉNIER.
1770-1811. ESMÉNARD.
1730-1812. DUTENS.
1738-1812. GUDIN.
1733-1813. WIELAND.
1737-1813. C. G. DE KOCH.
1738-1813. DELILLE.
1730-1814. PALISSOT.
1737-1814. BERNARDIN DE ST-PIERRE.
1743-1814. L. J. GEOFFROY.
1747-1814. COURNAND.
1762-1814. FICHTE.
1748-1815. GINGUENÉ.
1786-1815. Le comte de LA BÉDOYÈRE.
1733-1816. DUCIS.
1738-1816. David WILLIAMS.
1756-1816. MONTJOIE.
1781-1816. MILLEVOYE.
1737-1817. L. M. CHAUDON.
1742-1817. SABATIER DE CASTRES.
1746-1817. Le cardinal MAURY.
1766-1817. Mme de STAEL.
1732-1818. J. M. L. COUPÉ.
1750-1818. N. O. LE PRINCE.
1743-1819. JACOBI.
1776-1819. DUMESNIL.
1756-1820. DELANDINE.
1751-1821. FONTANES.
1754-1821. Joseph de MAISTRE.
1776-1822. *E. T. G. HOFFMANN.*
1768-1823. WERNER.
1776-1824. MAINE DE BIRAN.
1788-1824. Lord BYRON.
1745-1825. BOULARD.
1760-1825. Henri de SAINT-SIMON.
1765-1825. A. A. BARBIER.
1766-1825. Mme de KRUDNER.
1772-1825. Cl. Bern. PETITOT.
1773-1825. P. L. COURIER.
1775-1825. Le Général FOY.
1769-1828 PICARD.
1772-1829. AUGER.
1772-1829. Fréd. SCHLEGEL.
1746-1830. Mme de GENLIS.
1751-1830. LALLY-TOLLENDAL.
1761-1830. G. GLEY
1767-1830. Benjamin CONSTANT.
1776-1830. MARTAINVILLE.
1770-1831. HEGEL.
1776-1831. NIEBUHR.
1749-1832. GŒTHE.
1751-1832. Mme de MONTOLIEU.
1754-1832. DESTUTT DE TRACY.
1758-1832. René Rich. CASTEL.
1760-1832. HEEREN.
1763-1832. D BOISJOLIN.
1765-1832. GIRAULT-DUVIVIER.
1769-1832. Georges CUVIER.
1771-1832. Walter SCOTT
1776-1832. DE MARTIGNAC.
1777-1832. Casimir PERIER.
1791-1832. J F CHAMPOLLION le jeune.
1801-1832. Victor JACQUEMONT.
1749-1833. GARAT.
1759-1833. ANDRIEUX.
1759-1834. PARSEVAL DE GRANDMAISON
1766-1834. ARNAULT.
1777-1834. ROQUEFORT-FLAMÉRICOURT.
1751-1835. L'abbé DE LA RUE.
1753-1835. PIGAULT-LEBRUN.
1754-1835. Mlle de LÉZARDIERE.
1767-1835. LAINÉ.
1809-1835. Elisa MERCŒUR.
1748-1836. SIÉYÈS.
1761-1836. RAYNOUARD.
1761-1836. Mme de SOUZA.
1775-1836. A. M. AMPÈRE.
1800-1836. Armand CARREL.
1777-1837. LANGLOIS.
1772-1838. Owen JONES.
1775-1838. LEGONIDEC.

1810-1838. Hégésippe MOREAU.
1767-1839. FIÉVÉE.
1762-1839. LA BOURDONNAYE.
1767-1839. L. G. MICHAUD.
1775-1839. CREUZÉ DE LESSER.
1753-1840. DE BONALD.
1761-1840. DAUNOU.
1771-1840. Nép. LEMERCIER.
1776-1840. A. C. M. ROBERT.
1801-1841. GARNIER-PAGÈS aîné.
1759-1842. MOREL DE VINDÉ.
1767-1842. Alexandre DUVAL.
1769-1842. DE JOUY.
1772-1842. CAMPENON.
1772-1842. SISMONDI.
1790-1842. DUMONT D'URVILLE.
1793-1843. Casimir DELAVIGNE.
1767-1844. Jacques LAFFITTE.
1772-1844. FAURIEL.
1783-1844. Charles NODIER.
1763-1845. ROYER-COLLARD.
1767-1845. Aug. SCHLEGEL.
1778-1845. ÉTIENNE.
1788-1845. Alex. SOUMET.
1816-1845. Ch. LABITTE.
1770-1846. DE SÉNANCOUR.
1791-1846. BUCHON.
1799-1846. Rod. TŒPFFER.
1777-1847. DE CLARAC.
1786-1847. L. Aimé MARTIN.
1788-1847. Alexandre GUIRAUD.
1795-1847. JOUFFROY.
1797-1847. Alex. VINET.
1800-1847. Frédéric SOULIÉ.
1768-1848. CHATEAUBRIAND.
1787-1848. LETRONNE.
1767-1849. Gabriel PEIGNOT.
1772-1849. ARTAUD DE MONTOR.
1787-1849. Pellegrino ROSSI.
1792-1849. DE GENOUDE.
1769-1850. Arm. Alex. MONTEIL.
1771-1850. DE FÉLETZ.
1797-1850. A. BAZIN.
1799-1850. Honoré de BALZAC.
1801-1850. Frédéric BASTIAT.
1805-1850. Charles de BERNARD.
1765-1851. PIGOREAU.
1787-1851. BEUCHOT.
1789-1851. Léonard GALLOIS.
1763-1852. Xavier de MAISTRE.
1776-1852. Mme Sophie GAY.
1801-1852. Eugène BURNOUF.
1767-1853. DE CORBIÈRE.
1773-1853. Louis TIECK.
1796-1853. J. F. BAYARD.
1765-1854. THIBAUDEAU.
1772-1854. BAOUR-LORMIAN.
1773-1854. DE VILLÈLE.
1782-1854. LAMENNAIS.
1794-1854. ANCELOT.
1798-1854. Adolphe BLANQUI.
1804-1854. Léon FAUCHER.
1806-1854. Emile SOUVESTRE.
1805-1855. Mme Delp. GAY DE GIRARDIN.
1818-1855. Ferd. SERÉ.
1776-1856. BENOISTON DE CHATEAUNEUF.
1789-1856. Le vicomte D'ARLINCOURT.
1795-1856. Augustin THIERRY.
1803-1856. F. GÉNIN.
1780-1857. BÉRANGER.
1781-1857. BRIFFAUT.
1781-1857. E. N. L. VIOLLET-LE-DUC.
1798-1857. Auguste COMTE.
1803-1857. LERMINIER.
1804-1857. Eugène SUE.
1808-1857. Gustave PLANCHE.
1810-1857. Alfred de MUSSET.
1806-1858. BRIZEUX.
1810-1858. Léon FEUGÈRE.
1777-1859. HALLAM.
1787-1859. Mme DESBORDES-VALMORE.
1802-1859. Charles LENORMANT.
1802-1859. Eléonore de VAULABELLE.
1805-1859. Alexis de TOCQUEVILLE.
1780-1860. LEBER.
1780-1860. MONMERQUÉ.
1779-1861. DE SAVIGNY.
1791-1861. Eugène SCRIBE.
1795-1861. BIGNAN.
1811-1861. Edmond ARNOULT.
1822-1861. Henri MURGER.
1793-1862. Charles MAGNIN.
1794-1862. DAMIRON.
1796-1862. JARRY DE MANCY.
1803-1862. MOKE.
1798-1863. PIERQUIN DE GEMBLOUX.
1799-1863. Alfred de VIGNY.
1801-1863. BERGER DE XIVREY.
1806-1863. Jean REYNAUD.
1796-1864. REBOUL.
1800-1864. J. AMPÈRE.
1783-1865. J. J. DUPIN aîné.
1789-1865. Victor LECLERC.
1797-1865. BEUGNOT.
1797-1865. QUÉRARD.
1798-1865. SAINTINE.
1799-1865. Eug. GÉRUZEZ.
1782-1866. DE BARANTE.
1793-1866. O. C. DESMICHELS.
1796-1866. A. F. WOLF.
1803-1866. Léon GOZLAN.
1812-1866. F. DANJOU.
1780-1867. Jacq. Ch. BRUNET.
1792-1867. Victor COUSIN.
1794-1867. J. P. FLOURENS.
1796-1867. Aug. BARTHÉLEMY.
1803-1867. DUCHATEL.
1807-1867. Ed. TURQUETY.
1809-1867. P. B. LAFAYE.
1812-1867. Georges KASTNER.
1814-1867. PONSARD.
1777-1868. VIENNET.
1786-1868. J. F BARRIÈRE.
1788-1868. BERVILLE.
1788-1868. DE CORMENIN.
1790-1868. BERRYER.

1795-1868. A. J. S. Empis.
1815-1868. Bourquelot.
1818-1868. Eugène Maron.
1779-1869. Jomini.
1790-1869. Lamartine.
1804-1869. Sainte-Beuve.
1805-1869. Alf. Nettement.
1806-1869. Leroux de Lincy.
1807-1869. Léon de Laborde.
1809-1869. Antony Deschamps.
1791-1870. Villemain.
1792-1870. De Pongerville.
1803-1870. Alexandre Dumas père.
1804-1870. Prosper Mérimée.
1808-1870. P. André Sayous.
1810-1870. De Montalembert.
1820-1870. P. Jannet.
1821-1870. Pierre Dupont.
1829-1870. Prévost-Paradol.
1830-1870. Jules de Goncourt.
1784-1871. F. Jos. Fétis.
1790-1871. Pierre Leroux.
1795-1871. Emile Deschamps.
1798-1871. Dézobry.
1801-1871. Edelestang Duméril.
1802-1871. Lacordaire.
1802-1871. Mme Ch. Reybaud.
1805-1872. Gratry.
1806-1872. P. Lachambeaudie.
1809-1872. Théophile Gautier.
1780-1873. Phil. de Ségur.
1785-1873. P. Lebrun.
1797-1873. Amédée Thierry.
1798-1873. Philarète Chasles.
1801-1873. Saint-Marc-Girardin.
1802-1873. Vitet.
1788-1874. Guizot.
1793-1874. P. Franç. Dubois.
1798-1874. Michelet.
1804-1874. Jules Janin.
1820-1874. Charles Asselineau.
1821-1874. Ernest Feydeau.
1826-1874. Ch. Ern. Beulé.
1788-1875. Onésime Leroy.
1791-1875. Girault de Saint-Fargeau.
1792-1875. Mme Ancelot.
1797-1875. Ch. de Rémusat.
1799-1875. Eichhoff.
1799-1875. Ad. Pictet.
1801-1875. Emile de Bonnechose.
1803-1875. Edgard Quinet.
1810-1875. Achille Jubinal.
1814-1875. Amédée Achard.
1817-1875. P. Larousse.
1793-1876. Patin.
1794-1876. Fréd. Diez.
1804-1876. George Sand (Mme Dudevant).
1805-1876. De Coussemaker.
1810-1876. Louise Colet, née Révoil.
1810-1876. Wolowski.
1814-1876. Alphonse Esquiros.
1797-1877. Thiers.
1813-1877. Autran.
1828-1877. P. Lanfrey.
1786-1878. J. Naudet.
1787-1878. Le marquis d'Audiffret.
1796-1878. Aug. F. Théry.
1797-1878. Charpentier de St-Priest.
1802-1878. Dupanloup.
1813-1878. Claude Bernard.
1815-1878. L. de Loménie.
1799-1879. Louis Reybaud.
1799-1879. Achille de Vaulabelle.
1806-1879. Michel Chevalier.
1817-1879. Saint-René-Taillandier.
1800-1880. Poujoulat.
1809-1880. Jules Favre.
1816-1880. Ernest Bersot.
1821-1880. Gustave Flaubert.
1827-1880. Paul Albert.
1839-1880. Franç. Ribary.
1798-1881. Duvergier de Hauranne.
1798-1881. Bern. Jullien.
1800-1881. Paulin Paris.
1801-1881. Emile Littré.
1806-1881. Emile de Girardin.
1804-1882. Franz de Champagny.
1805-1882. Aug. Barbier.
1812-1882. Francis Wey.
1813-1882. Charles Blanc.
1814-1882. Fr. Guessard.

1796-..... Mignet.
1798-..... Mme Amable Tastu.
1800-..... De Viel-Castel.
1802-..... L. M. Bescherelle aîné.
1802-..... Victor Hugo.
1803-..... Célestin Hippeau.
1804-..... N. Bescherelle jeune.
1806-..... Paul Lacroix, *bibliop. Jacob.*
1806-..... Désiré Nisard.
1807-..... Edouard Charton.
1807-..... Ernest Legouvé.
1807-..... Auguste Nicolas.
1808-..... Alphonse Karr.
1808-..... Charles Nisard.
1809-..... P. A. Chéruel.
1809-..... *Ad. Franck.*
1809-..... Eugène Hatin.
1809-..... Francisque Michel.
1809-..... D'Haussonville.
1809-..... Vacherot.
1810-..... Le P. Félix.
1810-..... Henri Martin.
1810-..... Pr. Poitevin.
1811-..... Louis Blanc.
1811-..... Victor Duruy.
1811-..... De Falloux.
1811-..... Ed. Laboulaye.
1811-..... Jules Sandeau.
1812-..... Camille Doucet.
1812-..... Octave Feuillet.
1812-..... Victor de Laprade.
1812-..... Ch. Louandre.

1812-..... J. B. MARY-LAFON.
1813-..... Alfred MICHIELS.
1813-..... Eugène PELLETAN.
1814-..... J. HETZEL.
1814-..... Jules SIMON.
1815-..... Elie BERTHET.
1815-..... Arsène HOUSSAYE.
1815-..... Th. H. de LA VILLEMARQUÉ.
1815-..... Jean MACÉ.
1815-..... Joséphin SOULARY.
1816-..... Eug. BARET.
1817-..... Ch. LECONTE DE LISLE.
1819-..... Em. DESCHANEL.
1819-..... Louis FIGUIER.
1819-..... Gustave VAPEREAU.
1820-..... Emile AUGIER.
1820-..... Th. DE BANVILLE.
1821-..... Henri BEAUDRILLART.
1821-..... CHAMPFLEURY.
1821-..... Camille ROUSSET.
1822-..... Maxime DU CAMP.
1822-..... Emile ERCKMAN.
1822-..... Edm. DE GONCOURT.
1822-..... Frédéric PASSY.
1823-..... LAURENT-PICHAT.
1823-..... Eugène MANUEL.
1823-..... Max MULLER.
1823-..... Ernest RENAN.
1824-..... Alexandre DUMAS fils.
1824-..... Louis MOLAND.
1824-..... Anatole de MONTAIGLON.
1825-..... Charles AUBERTIN.
1825-..... DE BORNIER.
1825-..... Aug. BOUCOIRAN.
1825-..... Ch. MONSELET.
1826-..... Alexandre CHATRIAN.
1826-..... Fréd. GODEFROY.
1826-..... Ch. F. LENIENT.
1827-..... Alfred ASSOLLANT.
1827-..... Alexis CHASSANG.
1827-..... Charles GIDEL.
1827-..... L. RATISBONNE.
1828-..... Edmond ABOUT.
1828-..... A. P. BATBIE.
1828-..... Emile LEVASSEUR.
1828-..... Ch. L. LIVET.
1828-..... Hippolyte TAINE.
1828-..... Jules VERNE.
1829-..... Hipp. COCHERIS.
1829-..... Victor FOURNEL.
1829-..... Gustave MERLET.
1830-..... Élisée RECLUS.
1831-..... Lorédan LARCHEY.
1831-..... Otto LORENZ.
1831-..... Victorien SARDOU.
1834-..... G. DUPLESSIS.
1839-..... Emman. DES ESSARTS.
1839-..... Gaston PARIS.
1839-..... SULLY-PRUDHOMME.
1840-..... Jules CLARETIE.
1840-..... Alph. DAUDET.
1842-..... R. KERVILER.
1843-..... F. COPPÉE.
1843-..... Abel HOVELACQUE.
1843-..... Julien VINSON.
1844-..... Émile PICOT.
1846-..... Paul DÉROULÈDE.
1848-..... Henry HOUSSAYE.
1849-..... Albert DELPIT.

....-..... AZAÏS (Ch.).
....-..... BAST (J. de).
....-..... BAYLE (A.).
....-..... BOURGUIGNON (A.).
....-..... BRACHET (Aug.).
....-..... BRUCE-WHITE.
....-..... BURGUY (G.-F.).
....-..... CAHOURS (Arsène).
....-..... CHEVALET (A. de).
....-..... DANGEAU (L.).
....-..... DANTÈS (A.).
....-..... DEMOGEOT (J.).
....-..... DESCHIENS.
....-..... DINAUX (Arthur).
....-..... DRUJON (Ferd.).
....-..... DUQUESNEL (Amédée).
....-..... EDWARDS (W. F.).
....-..... ESCALLIER (E. A.).
....-..... FALLOT (Guill.).
....-..... FROMENTIN.
....-..... GAUTIER (Léon).
....-..... HÉRICAULT (d').
....-..... JOLLY (Jules).
....-..... LAJARTE (de).
....-..... LE HÉRICHER.
....-..... LITAIS DE GAUX
....-..... MAHN.
....-..... MARC (A.).
....-..... MORTREUIL (E.).
....-..... NOULET (J. B.).
....-..... PRAT (Henri).
....-..... RAYNAUD (J.).
....-..... ROCHEGUDE (de).
....-..... ROUSSELET (Louis).
....-..... SCHELER (J. A. U.).
....-..... SCHMIDT (J.).
....-..... SCHNAKENBURG.
....-..... SOLEINNE (de).
....-..... TRICOTEL (Ed.).
....-..... VAUDIN.
....-..... VIAN (L.).
....-..... VINET (A.).

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

B

C

D

E

F

G

H

I

J

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE GÉNÉRALE.

QUATRIÈME PÉRIODE.

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

CINQUIÈME PÉRIODE.

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

SIXIÈME PÉRIODE.

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES LITTÉRATURES

CONTENANT

I

Des notices sur les écrivains de tous les temps et de tous les pays
et sur les personnages qui ont exercé une influence littéraire ;
l'analyse et l'appréciation des principales œuvres individuelles, collectives,
nationales, anonymes, etc.;
des résumés de l'histoire littéraire des diverses nations ;
les faits et souvenirs intéressant la curiosité littéraire ou bibliographique;
les Académies, les théâtres, les journaux et revues, etc.

II

La théorie et l'historique des différents genres de poésie et de prose,
les règles essentielles de rhétorique et de prosodie,
les principes d'esthétique littéraire; des notions sur les langues,
leurs systèmes particuliers de versification, leurs caractères distinctifs
et les principes de leur grammaire.

III

La bibliographie générale et particulière,
les ouvrages à consulter sur les questions d'histoire,
de théorie et d'érudition.

PAR G. VAPEREAU

Inspecteur général de l'instruction publique.

Un vol. grand in-8°, de XVI-2096 pages à 2 colonnes, broché, 30 fr.
Le cartonnage en percaline gaufrée se paye, en sus, 2 fr. 75; — la demi-reliure en chagrin, tranches jaspées, 5 fr.

La forme de dictionnaire, si commode pour les recherches, a été appliquée de nos jours avec succès à tout ordre spécial de connaissances aux sciences physiques ou mathématiques, à la chimie, à la médecine, à l'histoire naturelle, à l'industrie, aux beaux-arts, aux sciences morales, à l'économie politique, à la politique, à la philosophie, aux études historiques, à la biographie, à l'archéologie, à la pédagogie. Ces répertoires alphabétiques d'une spécialité définie ont été accueillis comme d'heureux moyens de vulgarisation et d'utiles instruments de travail.

Il était naturel que la littérature eût le sien ; que, dans ce grand mouvement d'ouvrages de forme encyclopédique qui se restreignent à un seul objet pour l'embrasser et le faire connaître dans toutes ses parties, il y eût l'encyclopédie littéraire, s'enfermant librement dans le domaine un

peu flottant des lettres, pour le pénétrer mieux, réunissant en un seul et même cadre, pour l'offrir à une intelligente curiosité, tout ce qui intéresse de près ou de loin l'art littéraire : hommes et choses, livres et auteurs, histoire et théorie, faits et jugements, questions générales et partie technique, procédés et résultats.

Cette idée si simple, si conforme aux tendances contemporaines, n'avait pas eu jusqu'ici les suites qu'elle comportait; la littérature, qui a conservé une place convenable dans les dictionnaires universels de biographie et d'histoire, tant en France qu'à l'étranger, s'est laissé peu à peu évincer des grandes encyclopédies générales par les empiètements de la sciencer il est juste qu'elle se dédommage en se créant son encyclopédie particulière, mise au niveau du goût, de l'esprit et du savoir modernes, répondant, par la précision, par la mesure, par le nombre des articles, à l'idée que nous nous formons aujourd'hui d'un dictionnaire à la fois spécial et universel, destiné à répandre un ordre particulier de connaissances et à en faciliter le progrès.

C'est ce dictionnaire que M. G. Vapereau a donné aux lettres et aux lettrés, suivant un plan plus difficile à exécuter qu'à concevoir.

Le plan d'un *Dictionnaire universel des littératures* était tout entier avec ses conditions, dans son titre même. L'universalité à laquelle il aspire, sur un objet spécial, lui imposait la mesure, la proportion, une étroite coordination des parties et de l'ensemble. On doit y trouver tout ce que l'idée d'encyclopédie littéraire rappelle; mais on n'y doit trouver que cela. Il fallait, au seul point de vue de l'intérêt littéraire, faire leur part aux hommes et aux choses, à l'analyse et à la critique des ouvrages, aux règles et conditions des genres, aux types créés et développés par le génie des individus ou des nations, aux influences générales ou particulières, aux principes et aux variations du goût, aux questions d'esthétique, d'érudition et de curiosité, à la bibliographie, à la philologie, à la linguistique, à toutes ces études accessoires dont l'intérêt spécial est attesté de nos jours par les longues et savantes recherches dont elles sont l'objet.

L'auteur, dans la *Préface*, explique l'économie de son œuvre où il semble que, dans des limites en apparence indécises, rien n'ait été laissé au hasard. Pour donner une idée de l'étendue, de la variété et de l'intérêt d'un pareil ouvrage, nous nous bornerons à rappeler par catégories quelques-uns des nombreux articles qu'il présente dans l'ordre alphabétique, et à esquisser, pour ainsi dire, la table raisonnée des matières.

Les Auteurs et les Œuvres individuelles : Environ 8000 notices d'écrivains de tous les temps et de tous les pays ou de personnages ayant eu une influence sur les lettres; notices, qui, mettant en relief l'élément littéraire, donnent à l'analyse et à l'appréciation des œuvres une place proportionnée à l'importance ou au renom, n'épargnant pas, sur les auteurs illustres de toutes les nations, les développements intéressants et se restreignant, sur les noms obscurs, aux indications bibliographiques les plus utiles.

Les Œuvres anonymes, collectives, nationales : Le mystère d'*Adam*, les *Ballades anglaises*, la *Batrachomyomachie*, le poème de *Beowulf*, la *Bible* et les *Bibles*, les poèmes sur *Charlemagne*, les *Eddas*, l'*Eulenspiegel*, les chansons de *Geste*, *Gudrun*, les livres *Hermétiques*, *Héro et Léandre*, l'*Ikon basilike*, l'*Imitation de J.-C.*, les lettres de *Junius*, le *Kalevala*, le *Mahâbhârata*, le *Margitès*, les *Mille et une Nuits*, les *Nibelungen*, la farce de *Pathelin*, les *Puranas*, le *Ramayana*, les romans de *Renart*, la chanson de *Roland*, le *Romancero*, le roman de la *Rose*, le livre des *Sept-Sages*, le *De Tribus impostoribus*, les *Védas*, le *Zend-Avesta*, etc., etc.

Les Genres littéraires, Historique et Théorie : *Allocution*, *Atellanes*, *Autos sacramentales*, *Biographie*, *Burlesque* (Genre), *Chaire*, *Chanson*, *Chants nationaux*, *Comédie*, *Commedia dell' arte*, *Correspondance*, *Description*, *Didactique*, *Dithyrambe*, *Drame*, *Élégie*, *Éloquence*, *Épigramme*, *Épître*, *Épopée*, *Fable*, *Fabliau*, *Féeries*, *Gnomique*, *Histoire*, *Idylle*, *Impromptu*, *Lettres* (Ouvrages en forme de), *Lyrique*, *Mélodrame*, *Mimes*, *Moralités*, *Mystères*, *Noëls*, *Ode*, *Opéra*, *Opéra-comique*, *Parabase*, *Parodie*, *Pastorale*, *Philosophie*, *Proclamation*, *Proverbes*, *Roman*, *Satire*, *Satyrique* (Drame), *Sirventes*, *Tragédie*, *Trilogie*, *Vaudeville*, etc.; ainsi qu'une série de types littéraires empruntés à l'histoire ou à la légende : *Charlemagne*, *Don Carlos*, *Don Juan*, *Faust*, le *Misanthrope*, *Robert le Diable*, etc.

L'Histoire littéraire, les Institutions et Faits littéraires, la Curiosité : *Académie française* et autres *Académies*, *Aèdes*, *Aliénés* (Littérature des), *Anciens et Modernes* (Querelle des), *Bardes*, *Bateleurs*, *Basoche*, *Bévues*, *Bureaux d'esprit*, *Cabales*, *Cabarets et Cafés littéraires*, *Censure*, *Chartes* (École des), *Citations*, *Collaborations*, *Cours d'amour*, *Dédicace*, *Diascévastes*, *Doctorat ès lettres*, *Enfants sans souci*, *Guirlande de Julie*, *Historiographe*, *Homme de lettres*, *Index*, *Jésuites*, *Jobelins et Uraniens*, *Meistersinger*, *Minnesinger*, *Normale* (École), *Oratoriens*, *Ordres littéraires*, *Palinod* (Puys de), *Plagiat*, *Port-Royal*, *Prophètes*, *Propriété littéraire*, *Querelles littéraires*, *Rambouillet* (Hôtel de), *Réminiscences*, *Rhapsodes*, *Romantisme*, *Rouleaux des morts*, *Scaldes*, *Sonnets* (Affaire des), *Sorts homériques et virgiliens*, *Temple* (Société du), *Troubadours*, *Trouvères*, *Université*, etc.; puis et surtout des résumés historiques, dont plusieurs importants, sur les littératures *Allemande*, *Anglaise*, *Chinoise*, *Espagnole*, *Grecque*, *Italienne*, *Latine*, *Persane*, *Sanscrite*, *Scandinave*, etc., sans compter deux séries d'articles sur l'histoire spéciale des *Théâtres* et des *Revues* et *Journaux*.

Théorie, Esthétique littéraire, Rhétorique : *Amphigouri*, *Art*, *Beau*, *Concetti*, *Critique*, *Déclamation*, *Esprit*, *Euphémisme*, *Fatalité*, *Figures* de mots et de pensées, *Génie*, *Gongorisme*, *Goût*, *Imagination*, *Inspiration*, *Intérêt*, *Lieux communs*, *Moralité*, *Poésie*, *Preuves oratoires*, *Prose*, *Style*, *Unité*, etc.

Prosodie : *Accent*, *Acrostiche*, *Allitération*, *Anagramme*, *Assonance*, *Ballade*, *Césure*, *Dactyliques* (Vers), *Figuratives* (Poésies), *Hexamètres*, *Iambiques* (Vers), *Lais*, *Lettrisés* (Poèmes), *Mètres*. *Parallélisme*, *Pied*, *Quantité*, *Rhythme*, *Rime*, *Rondeau*, *Sestine*, *Sonnet*, *Tenson*, *Triolet*, *Virelai*, etc.; ainsi qu'une série d'articles particuliers sur la versification allemande, française, grecque, italienne, etc.

Linguistique et Grammaire : *Alphabet*, *Argot*, *Dialectes*, *Etymologie*, *Hiéroglyphes*, *Inscriptions*, *Jargon*, *Langue*, *Néologie*, *Orthographe*, *Synonymes*, etc.; puis des indications générales sur les différentes classes et familles de langues et des articles spéciaux sur la constitution et l'histoire des principales d'entre elles.

Bibliographie : A part des notices sur les grandes collections (*Actes des conciles*, *Actes des saints*, *Anthologie*, *Bulle*, *Byzantine*, *Décrétales*, *Encyclopédie*, etc.) ou sur les faits et les questions d'histoire bibliographique (*Anonymes*, *Apocryphe*, *Bibliothèques*, *Catalogues*, *Imprimerie*, *Incunables*, *Livres*, *Manuscrits*, *Pseudonymes*, etc.), les nombreuses indications bibliographiques répandues dans la plupart des articles de toutes les catégories, sont complétées par un choix, souvent assez important, d'*Ouvrages à consulter*.

Sur tous ces sujets, qui ont à la fois tant de variété et d'unité, l'auteur du *Dictionnaire des Littératures* n'a rien négligé pour réunir, dans un espace mesuré avec économie, ce que chaque matière offrait de plus nouveau et de plus sûr, de plus curieux et de plus utile. Il est, d'ailleurs, un bon nombre d'articles qui ont encore assez d'étendue, pour que, grâce à une rare habitude de condensation, le rédacteur ait pu y concentrer plus de faits ou d'idées qu'il ne s'en rencontre souvent dans tout un volume, et en faire, pour ainsi dire, des monographies en raccourci. Quant à l'intérêt des principales notices, soit sur les auteurs, soit sur les livres et sur les grandes questions d'histoire ou de critique, il résulte à la fois de l'habileté de la mise en œuvre et du sujet lui-même : il s'agissait, en effet, de la littérature dans sa plus libérale acception, c'est-à-dire de tout ce qui touche de plus près aux grands intérêts de l'esprit.

A cette œuvre, dont l'autorité est aujourd'hui reconnue, M. Vapereau, secondé par d'habiles collaborateurs, a consacré, pendant près de vingt ans, tout ce que ses autres travaux lui ont laissé de loisir. Il en avait préparé le manuscrit, en grande partie, avant les événements de 1870. Revenu à la vie littéraire après deux années et demie de fonctions administratives et politiques, il a donné à la revision, à l'achèvement et à l'impression du travail, pendant quatre années encore, tout son temps, tous ses soins et toutes ses pensées, avant de revenir à sa première carrière de l'instruction publique. Nous avons la confiance que son œuvre sera utile aux lettres et à l'enseignement.

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris





840.9
D383
ed.20

14 '82

18 '69

Stanford University Library
Stanford, California

In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

HISTOIRE UNIVERSELLE

publiée par une Société de professeurs et de savan

SOUS LA DIRECTION

DE M. V. DURUY

Format in-16 broché

LA TERRE ET L'HOMME, ou aperçu historique de géologie, de géographie et d'ethnologie générales, par M. A. MAURY, membre de l'Institut; 4e édition. 1 vol. 6 fr.

CHRONOLOGIE UNIVERSELLE, par M. DREYSS, recteur honoraire d'Académie; 5e édition, corrigée et continuée jusqu'en 1883. 2 volumes. 12 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE, comprenant l'histoire abrégée de l'antiquité, du moyen âge et des temps modernes jusqu'en 1848, par M. DUCOUDRAY; nouvelle édition. 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE SAINTE D'APRÈS LA BIBLE, par M. DURUY; 8e édit. 1 vol. 3 fr.

HISTOIRE ANCIENNE DES PEUPLES DE L'ORIENT, par M. MASPERO, professeur au Collège de France; 3e édition. 1 vol. 5 fr.

HISTOIRE GRECQUE, par M. DURUY; 10e édition. 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE ROMAINE, par M. DURUY; 12e édition. 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE DU MOYEN-AGE, depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'au milieu du XVe siècle, par M. DURUY; 10e édition. 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE DES TEMPS MODERNES, depuis 1453 jusqu'à 1789, par M. DURUY; 9e édition. 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE DE FRANCE, par M. DURUY; nouvelle édition avec de nombreuses gravures et des cartes. 2 volumes. 8 fr.

DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES INSTITUTIONS, MŒURS ET COUTUMES DE LA FRANCE, par M. CHÉRUEL; 5e édition. 2 vol. 12 fr.

HISTOIRE D'ANGLETERRE, comprenant celle de l'Écosse, de l'Irlande et des possessions anglaises, par M. FLEURY, recteur honoraire d'Académie; 4e édition. 1 vol. 4 fr.

HISTOIRE RÉSUMÉE D'ITALIE ... M. ZELLER, membre de l'In... 3e édition. 1 vol.

HISTOIRE DE LA RUSSIE, par M. RAMBAUD, professeur à la Faculté ... Sorbonne; 2e édition. 1 vol.
Couronnée par l'Académie fra...

HISTOIRE DE L'AUTRICHE-HO... par M. Louis LÉGER, profe... l'École des langues orientales ... lone.

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTT... depuis les origines jusqu'au ... de Berlin, par M. DE LA JON... QUIÈRE, ancien professeur ... tome à l'École militaire ... de Constantinople. 1 vol.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE GR... par M. PIERRON; 11e édit. 1 ...

HISTOIRE DE LA LITTÉRATU... MAINE, par M. PIERRON; ... tion. 1 vol.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ... ÇAISE, par M. DEMOGEOT, ... de la Faculté des lettres ... ris; 20e édition. 1 vol.

HISTOIRE DES LITTÉRATURES ... GÈRES, considérées dans ... rapports avec la littérature ... çaise, par le même auteur. 2 ...

HISTOIRE DE LA LITTÉRA... LIENNE, par M. L. ETIENNE, ...
Couronnée par l'Académie fr...

HISTOIRE DE LA LITTÉRATU... GLAISE, par M. Augustin ... 1 volume.

HISTOIRE DE LA PHYSIQUE ET ... CHIMIE, par M. HOEFER. 1 ...

HISTOIRE DE LA BOTANIQUE ... MINÉRALOGIE ET DE LA GÉ... par le même. 1 vol.

HISTOIRE DE LA ZOOLOGIE, ... même. 1 vol.

HISTOIRE DE L'ASTRONOMIE, ... même. 1 vol.

HISTOIRE DES MATHÉMATIQ... le même; 2e édition. 1 vol.

Coulommiers. — Typ. Paul Brodard. — Imprimeries réunies ... rue Mignon ...